Christian Destremau

LAWRENCE D'ARABIE

PERRIN

Christian Destremau

LAWRENCE D'ARABIE

PERRIN
www.editions-perrin.fr

Du même auteur

Le Moyen-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale, Perrin, Paris, 2011.

Ce que savaient les Alliés, Perrin, Paris, 2007.

Louis Massignon, le « cheikh admirable », avec Jean Moncelon, Le Capucin, Lectoure, 2005.

Opération Garbo. Le dernier secret du jour J, Perrin, Paris, 2004.

Louis Massignon, avec Jean Moncelon, Plon, Paris, 1994.

Les Militaires : être officier aujourd'hui, Orban, Paris, 1990.

Pour en savoir plus
sur les Éditions Perrin
(catalogue, auteurs, titres,
extraits, salons, actualité…),
vous pouvez consulter notre site internet :
www.editions-perrin.fr

© Perrin, un département d'Édi8, 2014

12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01

ISBN : 978-2-262-04753-5

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Crédit couverture : Octobre 1918, le colonel Lawrence au balcon de l'hôtel Victoria, à Damas. © Gamma-Rapho

Sommaire

Couverture

Titre

Du même auteur

Copyright

Cartes

1. Un promeneur en Orient

2. Les années de jeunesse

3. Le bonheur de Karkemish

4. Un vrai garnement

5. Kut, 1916

6. Les débuts de la révolte

7. Un vrai pur-sang

8. Wejh

9. La bataille du rail

10. Débats stratégiques

11. Vers Akaba

12. Où est passé Lawrence ?

13. Akaba

14. Leçons

15. Nouveau départ

16. La nuit de Deraa

17. En Idumée

18.Abou Guineh : l'homme qui avait l'or

19.Raids

20. Armageddon

21. Crimes de guerre

22. L'hallali

23. Les hommes en gris

24. Le faiseur de rois

25. Abdallah sur le trône

26. Un livre « titanesque »

27. *Perinde ac cadaver*

28. Dans les chars

29. Loin de tout

30. Le règne doré

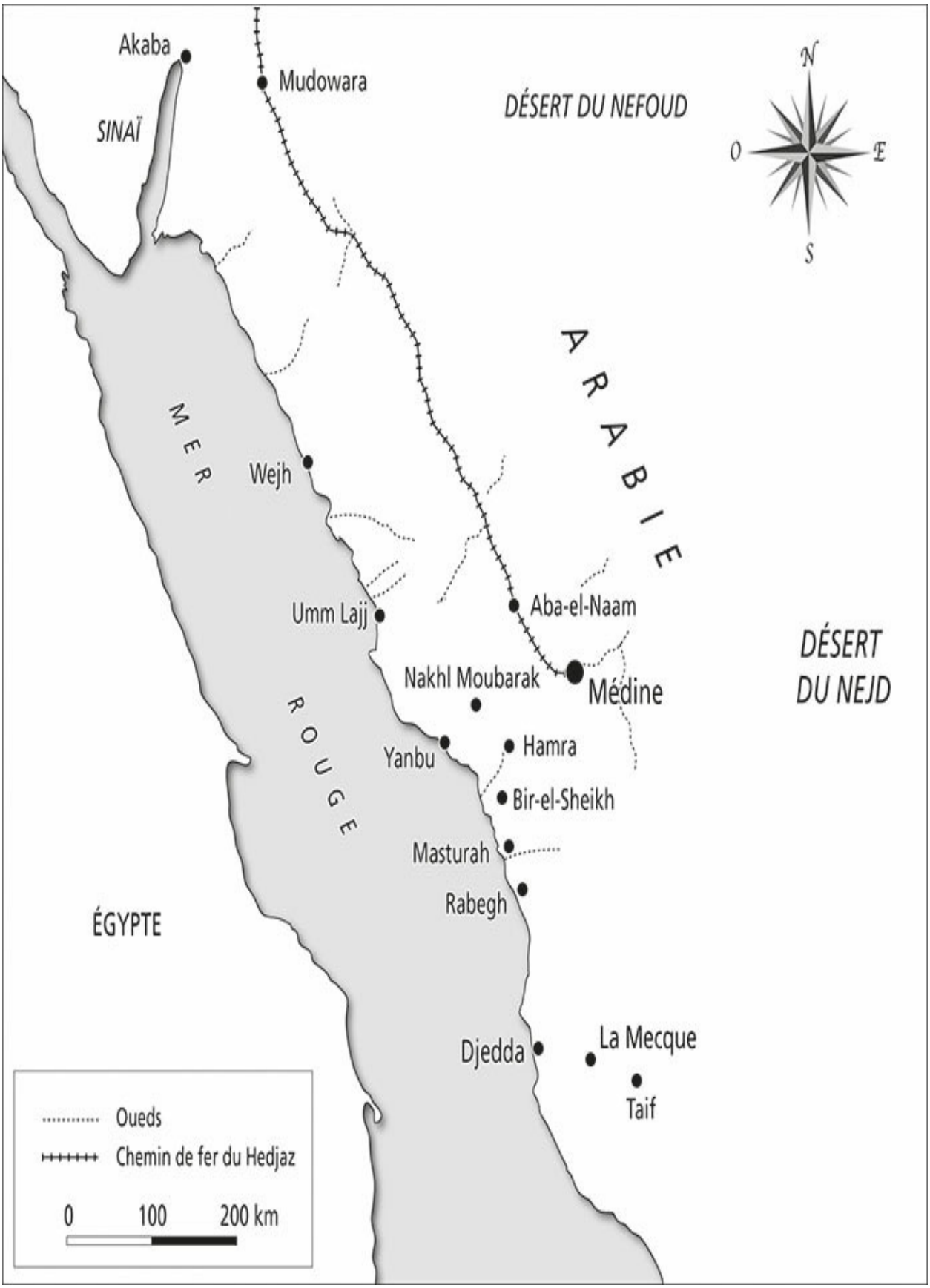
31. Un héros de notre temps

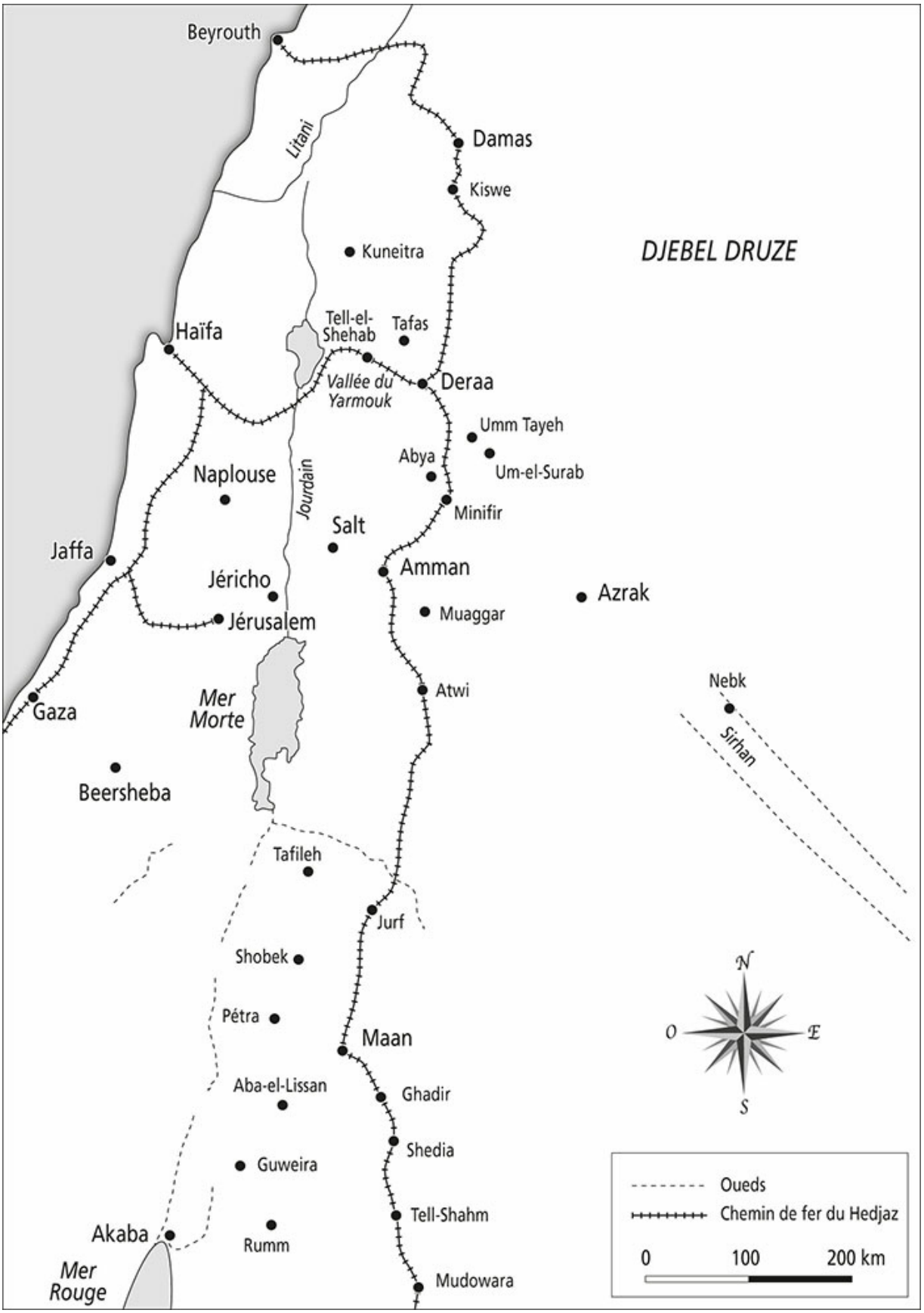
Notes

Bibliographie

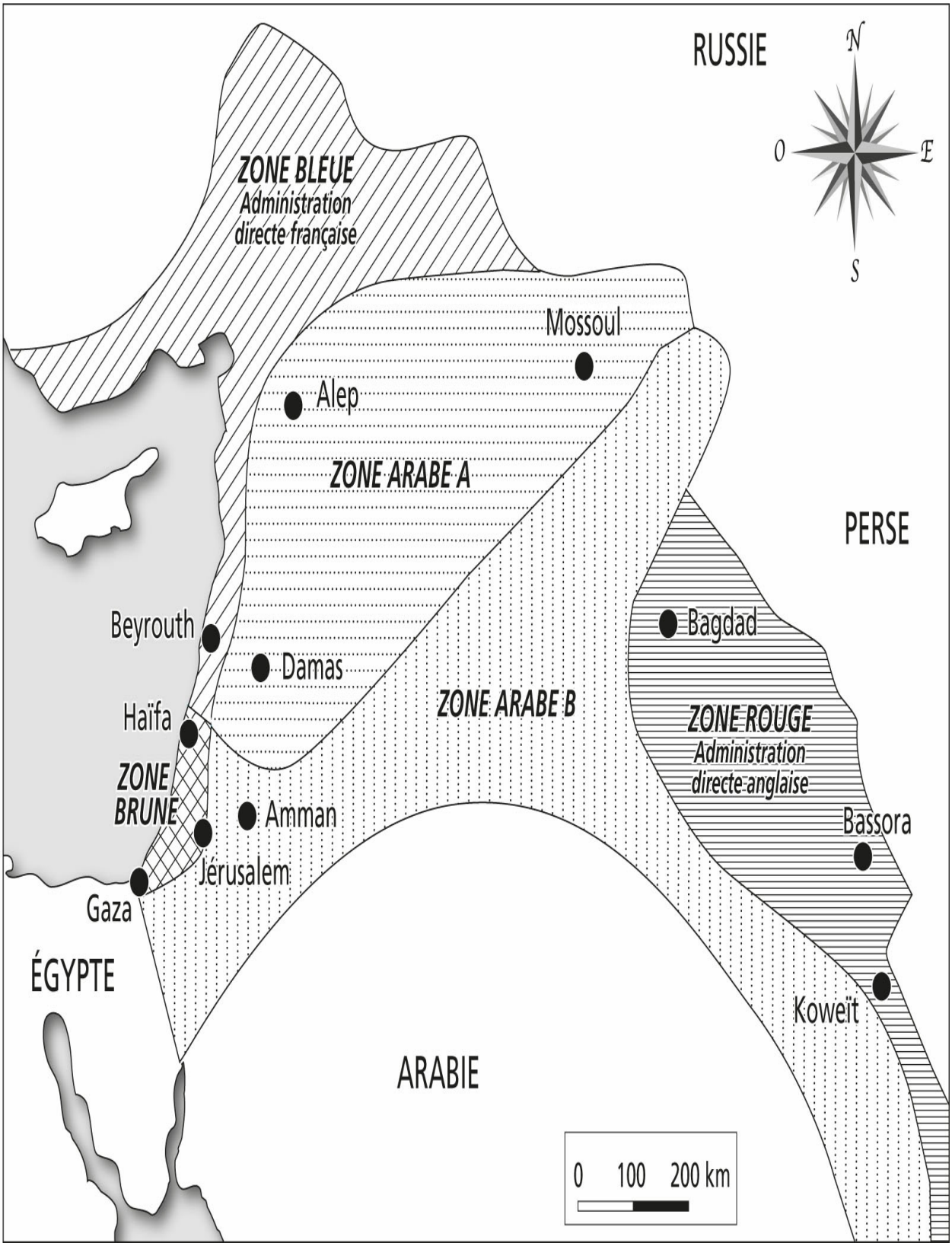
Index

Cartes


Akaba
Mudowara
DÉSERT DU NEFOUD
SINAÏ
N
O
E
S
ARABIE
MER
Wejh
Umm Lajj
Aba-el-Naam
DÉSERT
DU NEJD
Nakhl Moubarak
Médine
ROUGE
Yanbu
Hamra
Bir-el-Sheikh
Masturah
Rabegh
ÉGYPTE
Djedda
La Mecque
Taif
Oueds
Chemin de fer du Hedjaz
0
100
200 km


Beyrouth
Litani
Damas
Kiswe
Kuneitra
DJEBEL DRUZE
Haïfa
Tell-el-Shehab
Tafas
Vallée du Yarmouk
Deraa
Umm Tayeh
Abya
Um-el-Surab
Naplouse
Jourdain
Minifir
Salt
Jaffa
Amman
Jéricho
Azrak
Jérusalem
Muaggar
Nebk
Atwi
Mer Morte
Sirhan
Gaza
Beersheba
Tafileh
Jurf
Shobek
Pétra
Maan
Aba-el-Lissan
Ghadir
Shedia
Guweira
Tell-Shahm
Akaba
Rumm
Mer Rouge
Mudowara
N
O
E
S
Oueds
Chemin de fer du Hedjaz
0
100
200 km

LES ACCORDS SYKES-PICOT



1

Un promeneur en Orient

« Je rêvais croisades… »
ARTHUR RIMBAUD, *Alchimie du verbe*.

Le 7 juillet 1909, un jeune homme blond au teint rose de 21 ans, curieux de tout, débarqua à Beyrouth d'un paquebot des Messageries maritimes. C'était son premier séjour au Levant. Il y venait pour préparer une thèse consacrée à l'architecture militaire des croisades et non par un véritable attrait pour cet Orient moderne. Du monde arabe, il ne sait d'ailleurs pas grand-chose bien qu'il bredouille un peu la langue, souvenir de quelques rapides leçons à Oxford avec un pasteur protestant d'origine syrienne. Grâce à la Bible, qu'il connaît admirablement bien, il n'est pas totalement perdu, même si les noms ont changé depuis les temps anciens.

Thomas Edward Lawrence – tout le monde l'appelle Ned – a cependant suivi de près les événements qui secouent à cette époque l'Empire ottoman, l'« homme malade » de l'Europe. Alors qu'il circulait en Provence à bicyclette l'été précédent, il avait écrit à ses parents pour leur demander des nouvelles fiables au sujet des événements de Turquie et de l'émergence du mouvement des Jeunes-Turcs : « La camelote qu'ils appellent ici [en France] la presse raconte un jour que le peuple est en train de s'agiter, et qu'une révolution est en cours, ou que tout est calme, et que le sultan a bu sa tasse de thé comme d'habitude à six heures du soir sur la terrasse : je vois aujourd'hui qu'il a proclamé une Constitution et dans la foulée son intention d'y renoncer

; je vous en supplie donnez-moi des faits solides s'il est effectivement en train de se passer quelque chose : cela pourrait bien être important[1]. »

Le 22 juillet 1908, un groupe de jeunes officiers turcs avait pris le contrôle de la 3e armée ottomane et, deux jours plus tard, avait adressé un ultimatum au sultan Abdülhamid II, qui accepta de convoquer des élections, remportées par un nouveau parti moderniste, le Comité Union et Progrès. En avril 1909, il y eut de nouveaux soubresauts, le sultan ayant tenté de rétablir son pouvoir, avant d'être finalement contraint d'abdiquer et d'être remplacé par son frère Mehmet.

Le jeune thésard un peu pédant quittait sa tour d'ivoire. C'est du reste sa première grande aventure, même s'il a l'expérience des périples en solitaire à travers l'Angleterre et la France, et, grâce au soutien financier de son père, l'assurance de pouvoir s'offrir un lit chaque soir. Il est alors un peu vexé d'apprendre par des professeurs de l'université américaine de Beyrouth qu'il a consultés dès son arrivée que se promener à pied à travers le Levant n'est pas forcément aussi risqué qu'il le croit.

L'université a été fondée à la fin du XIXe siècle par des missionnaires protestants et c'est une institution très sérieuse, qui s'est donné pour mission d'éduquer les élites du Moyen-Orient. On s'y méfie naturellement des touristes, et tout particulièrement des jeunes gens en quête de sensations fortes. Ned écrit que tout le monde lui a expliqué que les promenades dans la région sont même aussi courantes et faciles qu'en Europe. « [Thomas] Cook dispose d'un camp permanent à Pétra, cette brute[2]. »

Il n'arrivait pas totalement désarmé et avait préparé son expédition avec soin. Il avait fait, début 1909, une première rencontre qui allait être une des plus importantes de son existence, celle de David Hogarth. Celui-ci était le conservateur en chef du musée Ashmolean à Oxford ; polyglotte, il avait accompli de nombreux voyages en Asie Mineure et au Levant. Ce que le jeune Lawrence ignorait sans doute, c'est que Hogarth était en contact étroit avec le Foreign Office et avec les services de renseignements britanniques : il était une sorte d'honorable correspondant pour l'Asie Mineure, alors au centre des préoccupations de la diplomatie britannique – et française –, surtout depuis que l'Allemagne s'y intéressait de très près.

Onze ans auparavant, le voyage du Kaiser Guillaume II dans l'Empire ottoman et son accueil triomphal à Constantinople, Damas et Jérusalem

avaient déclenché l'alerte au Foreign Office. L'Allemagne avait signé avec les Turcs un accord historique pour la construction du *Bagdad-Bahn*, le chemin de fer devant relier Berlin à Bagdad. L'immense chantier avait débuté en 1903, et les géomètres et ingénieurs allemands parcouraient l'Asie Mineure pour établir un tracé et prendre contact avec les autorités locales afin de lancer les travaux. Pour le Royaume-Uni, il était devenu impératif d'empêcher que ce rapprochement puisse déboucher sur une alliance militaire.

Un jeune homme entreprenant comme Lawrence pouvait se rendre utile et Hogarth fut aussitôt séduit par son charme juvénile. Hogarth allait devenir plus qu'un simple mentor, un père, « le parent en qui je pouvais avoir confiance, sans aucune réserve, et qui pouvait comprendre ce qui me taraudait[3] », écrira Lawrence au moment de sa mort, en novembre 1927.

Son aîné lui avait recommandé de s'adresser avant de partir à Charles Doughty, le grand voyageur de l'Arabie, l'auteur d'*Arabia Deserta*, un des chefs-d'œuvre de l'exploration de la fin du siècle précédent, écrit dans un style archaïque et qui aura une influence durable sur Ned. Doughty ne s'était pas du tout montré encourageant. La Syrie, une partie de l'Empire ottoman qu'il connaissait d'ailleurs mal, lui paraissait une région à tout point de vue très malsaine : « Je crois qu'un homme prudent qui connaît le pays estimerait qu'il est hors de question de faire de longues étapes quotidiennes à pied. Les populations ne connaissent rien d'autre que leur triste existence et voient arriver un Européen dans leur pays avec au mieux de mauvaises intentions cachées[4]. »

Lawrence ne tint absolument pas compte de ces avertissements venus pourtant de la meilleure source, qui étaient contredits par les avis qu'il venait de recueillir sur place. Dès le lendemain de son arrivée à Beyrouth il décida en effet de partir en direction du sud du Liban et parcourut le premier jour une cinquantaine de kilomètres jusqu'à Sidon (Saïda), malgré la chaleur intense. Il voyageait « léger », c'est le moins que l'on puisse dire : une chemise et une paire de chaussettes de rechange, sa caméra et son trépied. Rien ne servait de prévoir de la nourriture, il comptait s'alimenter en chemin. Il n'avait pas encore reçu son *iradé*, sorte de passeport lui permettant de voyager dans les provinces de l'Empire ottoman, mais peu lui importait.

Ned n'est pas un touriste tout à fait comme les autres.

Après Sidon, il bifurqua vers l'intérieur du pays, passant par Nabatiyeh

où il découvrit la présence d'une secte musulmane, les Metawila, à laquelle il s'intéressera tout particulièrement lorsque, plus tard, il cherchera des alliés dans le combat contre les Turcs, avant d'atteindre son premier objectif, l'impressionnant château Beaufort, qui surplombe la rivière Litani et d'où il découvrit un panorama magnifique sur le mont Hermon, encore couvert de neige. Il prit un guide à Nabatiyeh – « un chaperon ou appelez-le comme vous voulez (un mâle !)[5] » – pour l'emmener jusqu'à Banias, l'ancienne Césarée de Philippe, près d'une des sources du Jourdain, où se trouve selon lui le plus beau château fort de la région, mais dont la population a une réputation détestable.

Lawrence rappelle consciencieusement à sa mère le passage du Nouveau Testament qui s'y réfère : « Maman se souviendra de Banias par l'Evangile de Matthieu, chapitre XVI, ou Marc, chapitre VIII. » Avec un aplomb certain, il n'hésite d'ailleurs pas à émettre des hypothèses concernant les événements de la vie du Christ : « Il est possible que la Transfiguration se soit déroulée sur un des éperons rocheux à proximité du mont Hermon : bien sûr, on n'en sait rien, mais ce serait un endroit tout à fait plaisamment approprié[6]. » Pour ses parents, auxquels il raconte tout dans le moindre détail, les lieux commencent à devenir reconnaissables, car les Britanniques sont pétris de lectures bibliques et la géographie de la Palestine leur est familière.

Deux mille ans après le Christ, la Palestine n'est pourtant pas très accueillante et les villageois de Banias, fidèles à ce qu'on lui a raconté, lui manifestent leur hostilité et menacent physiquement son guide. Il a cependant le temps d'explorer le fort, grimpant partout avec une agilité qui confond les habitants et fouillant le moindre recoin comme il aime tant le faire, avant de mettre le feu aux broussailles qui se sont accumulées dans la cour intérieure, à la surprise du propriétaire des lieux, qui ne proteste pas car il n'y était jamais entré, le considérant comme inaccessible à tout autre qu'un grimpeur chevronné.

Lawrence se dirige ensuite vers la source de Dan, dans laquelle il plonge avec délice, malgré l'eau glaciale. Il passe ensuite quatre nuits à Safed, où l'accueille un médecin anglais, avant de poursuivre sa route vers le lac de Tibériade par un étroit chemin bordé de ronces, puis contourne le lac jusqu'au sud où il retrouve le Jourdain, qu'il longe durant des kilomètres. La Palestine est dans un bien mauvais état « mais c'est si réconfortant de *savoir*

que le pays n'était pas du tout ainsi à l'époque de Notre Seigneur[7] », écrit-il à sa mère, en garçon très sage. Le pays lui semble un immense roncier et, autour du lac, il croise des familles de Bédouins dont les tentes sont en piteux état et qui lui laissent une impression de grande saleté. Du temps des Romains, les choses étaient bien différentes ! La Palestine était un pays convenable à cette époque, et pourrait facilement le redevenir, malgré son relief particulièrement tourmenté et son sol aride. Mais le progrès ne viendra pas de la population locale. « Plus tôt les Juifs se mettront à cultiver tout cela, le mieux ce sera : leurs colonies sont des points lumineux dans le désert[8]. » Puis il rejoint à pied la côte, *via* Nazareth et la plaine d'Esdraelon, où il assiste aux moissons, avant de repartir pour Beyrouth, par Saint-Jean-d'Acre, Tyr et Sidon.

Ned raconte tout cela fièrement et en détail à sa mère : « Lorsque je pénètre dans une maison indigène le propriétaire me salue, et je lui rends son salut, et ensuite il dit quelque chose à une de ses épouses, et ils apportent un couette épaisse, qui est pliée en deux et posée sur une natte de roseau au sol, comme une sorte de fauteuil : je m'y assois, et puis l'hôte me demande quatre ou cinq fois si ma santé est bonne, et à chaque fois je lui réponds que je me sens très bien. Puis arrive parfois le café, et ensuite une litanie de questions, est-ce que mon trépied est un revolver, et qui suis-je, et d'où je viens, et où est-ce que je me rends, et pourquoi suis-je à pied, et si je suis seul et tout ce que l'on peut imaginer : et lorsque j'installe mon trépied (ce qui m'arrive parfois, une grande faveur de ma part), il y a des cris de surprise et des *mashaallah*, par la vie du Prophète, grands dieux, et que Dieu soit loué, etc.[9]. »

Ensuite on lui demande en général s'il est marié, combien il a d'enfants et Lawrence se sent un peu mal à l'aise d'avoir l'air si jeune – on pense qu'il n'a pas plus de 15 ans –, et se compare au Syrien qui, à 16 ans – mais il exagère un peu –, porte barbe et moustaches, est marié avec des enfants, et a peut-être passé déjà deux ou trois ans à New York afin de gagner suffisamment d'argent pour lancer sa propre entreprise une fois rentré au pays. S'il est invité à passer la nuit, Ned s'allonge sur les couettes empilées, espérant ainsi être relativement épargné par les puces. Le matin il se lève vers 4 h 30, avec le soleil, se passe la main dans les cheveux, s'humecte les mains et la figure avant de prendre le petit déjeuner. C'est alors le moment de reprendre son chemin, en espérant ne pas faire de mauvaises rencontres. Tout

le monde est terrorisé par les bandits de grand chemin, et ses hôtes d'un soir sont stupéfaits de voir le jeune Anglais repartir ainsi à pied, avec comme seule arme son appareil photographique et son trépied.

A Sidon, il a acheté quelques curiosités archéologiques. Il a découvert la nourriture simple et savoureuse de l'Orient, les fines galettes de pain non levé, et le *leben*, le yaourt libanais. Au cours de cette première expédition, il a marché en moyenne une quarantaine de kilomètres par jour, sur un terrain très accidenté, par des chemins rocailleux à peine tracés, par une chaleur extrêmement forte. Le promeneur solitaire s'est révélé d'une résistance à toute épreuve.

Le 6 août, Ned repartit de Beyrouth vers le nord, en direction de Tripoli, mais fit une première étape à Jbeil – Byblos –, à l'école missionnaire presbytérienne américaine, où il est accueilli par le proviseur, Miss Holmes. L'Eglise presbytérienne était alors extrêmement active en Syrie et au Liban, avec de grands idéaux d'émancipation et d'éducation de la population. Il y fera plus tard la connaissance de celle qui sera une amie et correspondante toute sa vie, Farida al-Akle. Elle sera son professeur d'arabe, et une des premières femmes à avoir été profondément séduites par Ned.

Puis il se dirige vers l'intérieur, et, le 16 août, jour de son anniversaire, atteint le Krak des Chevaliers, chef-d'œuvre des croisés, où il reste trois jours avant de bifurquer vers Tartous, puis de repartir plein est. Visitant un autre château fort, à Masyad, au cœur du pays de la secte des « Assassins », en territoire alaouite, il est victime d'une première agression sérieuse. Il a déjà écrit à sa mère – ce qui ne devait guère la rassurer – qu'il a constaté, lors de son expédition dans le sud du Liban, que « tous » les hommes étaient armés.

Cette fois, Ned, qui chemine toujours avec le minimum d'impedimenta, porte à la ceinture un pistolet Mauser, une arme lourde et encombrante, mais qui va se révéler très utile. « Au fait, raconte-t-il comme s'il s'agissait vraiment d'un incident sans importance, j'ai recruté l'accompagnateur dont je parle plus haut parce qu'on m'a tiré dessus près de Masyad : une sorte d'âne bâté avec un vieux fusil : je suppose qu'il était simplement en train de l'essayer. En tout cas il a tiré dans ma direction d'une distance de deux cents mètres, et j'ai pu lui répliquer avec un certain succès, car son cheval est parti au grand galop sur près d'un kilomètre. Je pense qu'il avait dû être éraflé quelque part. En tout cas il a fini par s'arrêter à environ sept cents mètres

pour contempler le spectacle, et se demander comment une personne armée seulement d'un pistolet pouvait tirer aussi loin. Et lorsque j'ai relevé la mire aussi haut que possible et lâché une balle quelque part au-dessus de sa caboche, il est reparti à la vitesse d'un pur-sang […][10]. »

Suite à cet incident, qu'il raconte à sa mère sur le ton de la plaisanterie qui sied à un jeune Anglais de bonne famille – *never explain, never complain* –, il embauche un nouvel accompagnateur, une sorte de garde du corps monté à cheval. Ned insiste pour poursuivre sa route à pied, ce qui provoque l'étonnement et les ricanements des habitants. « Tout le monde pense que je suis cinglé de marcher […] ils ne pouvaient comprendre mes préjugés à l'égard de tout ce qui a quatre pattes. »

Fin août, nous retrouvons Ned à Lattaquié, sur la côte. Il repart pour Alep, bien que ses grosses chaussures en cuir soient maintenant complètement usées et que ses bas soient à leur dernière extrémité. Deux cents kilomètres en cinq jours, « ce qui fera sans doute bien rire Bob ou Will [ses frères], mais ils riraient moins s'ils avaient été obligés de parcourir ces chemins atroces sur lesquels on avance en trébuchant et en titubant[11] ». Parvenu à Alep, il décide de louer une voiture à cheval pour continuer jusqu'à Ourfa, l'ancienne Edesse.

Sur le chemin du retour, il est attendu. Quelqu'un lui vole sa précieuse montre. Puis il est passé à tabac et dépouillé, sans doute près du village de Khalfati. A sa mère il racontera simplement qu'il a lu dans un journal local à Alep les mésaventures dont avait été victime un certain « Edvard Lovance » : « Un bobard absurde : mon assassinat, près d'Aintab (où je ne suis pas allé). L'hôtel m'a accueilli comme si j'étais un fantôme. Mr. Edvard Lovance, on dirait bien que c'est de moi dont il s'agit[12]. »

En fait l'affaire avait été vraiment sérieuse, si l'on en croit le témoignage ultérieur de l'archéologue Pirie-Gordon, spécialiste de l'architecture militaire des croisades, que Ned avait consulté avant de partir et qui lui avait confié une carte couverte d'annotations et des copies de photographies des châteaux forts. Quelques mois après son retour en Angleterre, Ned lui retournera la carte avec un mot d'excuses pour les taches qui la maculaient et qui étaient en fait des traces de sang[13]. Selon Pirie-Gordon, Lawrence avait été passé à tabac par des Kurdes, qui avaient cru qu'il transportait une sorte de trésor. C'était en réalité des sceaux de l'ancien peuple des Hittites qui n'avaient d'autre

valeur que scientifique. Furieux de ne rien trouver d'intéressant, ses assaillants l'avaient laissé pour mort.

Ce récit est confirmé par la lettre que Ned adressa du fameux hôtel Baron, à Alep, à sir John Rhys, archéologue de renom et doyen du Jesus College. Il raconte qu'il a été non seulement dépouillé, mais brutalement tabassé, et ajoute que les autorités locales n'avaient pas perdu de temps pour mettre le coupable sous les verrous, qui aurait ainsi agi seul[14]. Lawrence précisera plus tard ce qui s'était passé. Le Kurde était en réalité un Turkmène, qui avait voulu lui arracher sa montre qu'il croyait en or. Il s'était saisi du Mauser, l'avait braqué sur la tempe de Ned et avait appuyé sur la détente, mais rien ne s'était passé : il ne savait pas qu'il y avait une sécurité et comment il fallait s'y prendre pour l'enlever. Furieux, il avait alors frappé Ned à coups de pierre. Celui-ci ne lui en tiendra pas rigueur, puisqu'il prendra son agresseur sous ses ordres deux ans plus tard, à Karkemish : le genre de retournement de situation dont Lawrence, toute sa vie, sera particulièrement friand.

Le 22 septembre 1909, Ned annonça à sa famille qu'il rentrait en Europe, ayant fait son plein d'aventures. Ses pieds étaient en piteux état, et il avait découvert la rapidité avec laquelle, sous ces climats, la moindre petite écorchure s'infecte et devient une plaie purulente, avec de forts risques d'empoisonnement du sang. Même avec des chaussures de marche neuves, il eût été vraiment très imprudent de se lancer dans de nouvelles expéditions à pied. Il prit le train d'Alep à Damas, où il passa trois jours, avant de retourner à Beyrouth et d'embarquer pour l'Angleterre où l'attendaient le cocon universitaire et des parents anxieux.

2

Les années de jeunesse

Ce qui frappera toujours, en premier, chez Ned, c'est son allure juvénile, sa chevelure dorée, son visage imberbe, sa démarche sautillante, ses blagues de potache et ses reparties qui laissent sans voix. Pour beaucoup des personnes qui le côtoieront, il sera toujours difficile d'accepter que Lawrence, lui aussi, pouvait vieillir. Mais la jeunesse de Ned n'est pas due seulement à son enveloppe physique.

Thomas Edward Lawrence naquit dans la nuit du 15 au 16 août 1888 à Tremadoc, dans le nord du pays de Galles, mais ce n'est que plus de quatre décennies plus tard que les faits concernant les conditions de sa naissance seront rendus publics, avec la parution du livre à charge de son principal détracteur, Richard Aldington[1].

En effet, comme ses quatre frères de sang, Ned était « illégitime ». Son père, Thomas Robert Tighe Chapman, avait épousé en 1873 une cousine, Edith Sarah Hamilton, et ils avaient eu quatre filles entre 1874 et 1882. C'était une femme sévère, surnommée « la reine au vinaigre », très stricte sur le plan religieux. La famille Chapman possédait des terres au nord-ouest de Dublin, et c'est dans un manoir appelé « South Hill », près de la ville de Devlin, qu'elle s'installa. Aux yeux des Irlandais de souche, c'était tout simplement des colons, semblables en tous points à ceux qui exploitaient sans vergogne les métayers. Thomas Chapman avait été élève à Eton avant de poursuivre ses études à la grande école d'agriculture de Cirencester, dans le Gloucestershire. Il menait une vie un peu morne de hobereau et avait un seul

véritable défaut : la boisson. Curieusement, on en sait très peu concernant ses quatre filles, mais il semble qu'il n'y ait pas eu, de ce côté-là, de descendance.

Vers 1880, Chapman avait fait venir d'Ecosse une jeune fille comme gouvernante : jolie, menue, elle était d'origine obscure. Elle se présenta sous le nom de Sarah Lawrence, mais elle s'appelait en réalité Sarah Junner. Née le 31 août 1861 près de Sunderland, sur la côte nord-est de l'Angleterre, elle avait été emmenée très tôt en Ecosse. Elle avouera un jour à Ned que sa propre mère était morte d'alcoolisme et Lawrence était persuadé qu'elle ne savait pas elle-même qui était son père. Elle avait passé une partie de son enfance dans la ferme de ses grands-parents maternels, dans le Perthshire, dans l'est de l'Ecosse, avant d'être confiée à une tante, l'épouse d'un pasteur protestant. On la retrouve ensuite sur la sauvage île de Skye, dans les Hébrides, où les conditions d'existence étaient particulièrement rudes, et à l'âge de 18 ans elle fut contactée par un représentant des Chapman qui la convainquit sans mal de venir en Irlande.

Chapman, qui en avait maintenant assez de son épouse revêche, succomba aux charmes de la petite « nanny ». L'épouse ne tarda pas à soupçonner quelque chose et Sarah fut obligée de partir : elle s'installa à Dublin, où son amant la rejoignait occasionnellement. Jusque-là l'affaire n'avait rien d'extraordinaire mais les choses se compliquèrent lorsqu'un fils, Montague Robert, naquit le 27 décembre 1885. Quatre autres garçons suivront : Thomas (Ned), Will, Frank et Arnold. Chapman poursuivit quelque temps ses allées et venues, parvenant à dissimuler à son épouse légitime les vraies raisons de ses déplacements de plus en plus fréquents dans la capitale irlandaise. Mais Dublin était une petite ville.

L'épouse de Robert fut rapidement mise au courant de la poursuite de la relation, et c'est à ce moment que cet homme en apparence conservateur prit une décision presque inouïe. Contraint de choisir entre la nanny et la reine au vinaigre, il n'hésita pas, et le nouveau couple prit la fuite au pays de Galles. Plus étonnant encore, il décida d'abandonner le nom de famille Chapman et de prendre celui qu'avait choisi Sarah, Lawrence.

Thomas Chapman, devenu Lawrence, avait fait quelque chose d'exceptionnel : entretenir une liaison extraconjugale était largement toléré, avoir un enfant illégitime avec la gouvernante n'avait rien de dramatique, mais tout quitter, abandonner ses quatre filles, son titre, ses terres, et surtout

son nom, pour prendre celui d'une jeune fille aux origines très obscures était un acte qui allait franchement contre toutes les conventions, même les plus libérales. « C'était mon père qui avait été merveilleux en renonçant à tout son confort pour partir avec elle : et je ne me souviens pas l'avoir jamais entendu se plaindre de posséder si peu, à mesure que nous grandissions[2] », se rappellera Ned, qui éprouvera toujours pour lui une grande affection.

Le personnage de Thomas Chapman est généralement négligé, et présenté comme dominé par la très forte personnalité de Sarah. Grand, discret et timide, parlant peu, en apparence très croyant – il n'y a aucune raison de penser qu'il n'était pas sincère –, il semble en effet effacé à côté de la jeune « gouvernante » dont émanait, malgré sa petite taille, une grande autorité.

C'est pourtant un peu le héros de l'histoire. Des années plus tard, peu de temps avant son décès, il expliquera ce qui s'était passé dans une lettre très émouvante à ses fils : « Lorsque j'ai rencontré maman, j'étais déjà marié. C'était un mariage sans amour, des deux côtés – bien que j'aie eu quatre filles. Votre mère et moi sommes tombés amoureux, et quand cela fut exposé, nous eûmes comme seule pensée de nous enfuir et de nous cacher avec Bob, qui n'était alors qu'un bébé. […] Vous pouvez imaginer avec quelle joie nous vous avons vus grandir pour devenir des hommes, car les hommes sont jugés pour eux-mêmes et non en raison de leurs antécédents familiaux[3]. » Il ne faut cependant pas surestimer le poids, pour Lawrence, de ce qu'un biographe « officiel » qualifie un peu sèchement de « bâtardise[4] ». « Ils [ses parents] ne cessaient de penser qu'ils vivaient dans le péché, et qu'un jour nous l'apprendrions. Alors que je l'ai su avant d'atteindre mes dix ans, et ils ne l'ont jamais dit ; c'est seulement après la mort de mon père que, en disant quelque chose à l'emporte-pièce, j'ai permis à Mère de savoir que j'étais au courant, et que je m'*en fichais complètement*[5]. »

Il est vrai que les choses avaient assez significativement évolué au moment où Lawrence écrivit cette lettre, en 1927. Il était en relation indirecte avec des groupes littéraires qui pratiquaient des formes de mariage « modernes », notamment Bloomsbury, autour de Virginia Woolf. Une naissance illégitime n'empêcha pas le leader du Parti travailliste, Ramsay MacDonald, de devenir en 1924 Premier ministre, le premier issu de son parti. A partir des années 1920, la seule préoccupation de Lawrence, devenu célèbre, fut de protéger sa mère qui ne voulait pas que la vérité se sache, et d'établir autour d'elle une sorte de cordon sanitaire.

Thomas Lawrence père n'était pas à proprement parler fortuné, mais, au moment du départ pour le pays de Galles, il avait transmis ses terres à l'un de ses frères en échange d'une rente annuelle d'un montant qui lui assurait de quoi vivre avec une certaine aisance. Cette « rente », c'était l'idéal de ce qu'on appelait les *leisured classes*, les « classes oisives » – le terme oisif a d'ailleurs une connotation péjorative qui n'existe pas dans l'expression anglaise. Oisif, Thomas ne l'était pas en effet. C'était plutôt un « honnête homme ». N'ayant pas besoin de travailler, il remplissait ses journées avec les occupations les plus variées, comme la photographie, la bicyclette ou la voile, disciplines qu'il enseignait à ses fils. En quittant son épouse, il avait arrêté de boire, et il transmettra ses nouvelles habitudes frugales à sa descendance. Pour Ned, son père sera d'abord un ami, qui le soutiendra financièrement dans toutes ses entreprises.

Sarah était elle aussi profondément religieuse, et menait la maison d'une main de maître, en vrai adjudant-chef. Très petite, elle avait les yeux bleus perçants et le menton volontaire, trois caractéristiques physiques dont hérita Ned. Les dix commandements et la Bible étaient les seuls textes qui valaient la peine d'être lus à ses yeux et son souhait le plus cher était que ses fils – tous ses fils – deviennent missionnaires.

Victoria Ocampo, la poétesse et muse argentine, l'amie de Jorge Luis Borges, la rencontrera en 1946, trois ans après avoir publié un ouvrage aussi concis que subtil sur Lawrence, devenu « d'Arabie ». Sarah, alors très âgée, n'avait rien perdu de ses convictions. Sa religiosité et le puritanisme de ses croyances s'étaient plutôt accentués en raison de la situation irrégulière dans laquelle elle s'était placée et qui était, à ses yeux, véritablement criminelle. Mais elle frappa aussi Victoria Ocampo par sa vitalité et son intégrité, à plus de 90 ans, elle qui avait pourtant « dû vivre un enfer intérieur durant sa jeunesse[6] ».

Elle avait tout de même choisi son destin, et ne s'était pas jetée dans la rivière comme les héroïnes romantiques. Elle avait entraîné Thomas Chapman à sa suite, contre toutes les conventions, alors qu'il aurait pu lui offrir une compensation financière ou trouver une mère adoptive pour leurs enfants, comme c'était fréquemment le cas dans ce genre de situation.

Sa forte personnalité était pesante pour ses fils. Elle était en réalité une sorte de vampire, qui semblait par moments vouloir extraire tout le suc de sa

progéniture : « Mère est assez surprenante : extrêmement captivante. Elle a des idées si arrêtées, si catégoriques. Je crois qu'elle a fait halte définitivement, il y a bien des années, peut-être avant ma naissance. Je suis terrifié à l'idée qu'elle sache quelque chose de mes sentiments, ou bien de ma façon de vivre. Si elle les connaissait, ils seraient gâtés, violés, ils ne m'appartiendraient plus. Vous voyez, elle, elle n'hésiterait pas à les comprendre : alors que moi, je ne les comprends pas, ni ne désire les comprendre[7] », écrira plus tard Lawrence.

Le couple semble cependant avoir été relativement harmonieux et l'enfance des cinq frères, heureuse, les parents étant dévoués à leurs fils. Est-il exact que Sarah battait souvent ses enfants sur les fesses lorsqu'ils se permettaient le moindre écart ? Nous n'avons pas le sentiment qu'elle ait dépassé les limites considérées comme acceptables dans la pratique des punitions corporelles de l'époque.

Lorsque Ned atteignit les 3 ans, il fallut déménager, le propriétaire de leur maison ayant décidé de la vendre. Ce fut le début de plusieurs années d'un aimable vagabondage qui entraîna la famille Lawrence des deux côtés de la Manche. On les croise dans l'île de Man, puis à Jersey, et enfin à Dinard, où ils s'installent dans une maison appelée le « Chalet du Vallon », proche du centre de la station balnéaire. Ned et son frère aîné Bob avaient une gouvernante anglaise, qui leur prodiguait un enseignement rudimentaire.

Au printemps 1894 – Ned avait alors 6 ans –, la famille retourna en Angleterre et s'installa dans la « New Forest », non loin de Southampton ; ce furent quelques années heureuses au cœur d'une nature splendide. Puis il fallut songer à donner aux enfants une éducation solide, et les Lawrence – deux autres fils étaient nés, Will et Frank, ils étaient maintenant quatre frères – décidèrent de s'installer à Oxford, au 2 Polstead Road. Sarah eut encore trois fausses couches avant que le petit dernier, Arnold, le « cher ver de terre » des lettres de Ned, n'arrive à son tour dans la famille.

Les cinq frères formaient une joyeuse bande. Ned en devint vite le chef ; c'était de loin le plus audacieux et le plus inventif. Parmi ses frères, celui dont il se sentait le plus proche était Will, de seize mois son cadet, grand, intelligent et posé, sportif accompli : le gendre idéal, et sans doute le favori de Sarah.

Ned n'était pas à proprement parler un surdoué, mais il passait pour être

capable d'exploits assez uniques, comme, selon son frère aîné Bob, celui de pouvoir lire un journal à l'envers. Pour ses camarades de classe, il était un peu original, mais cela avait quelque chose de forcé. « Combien de fois un petit groupe d'entre nous, totalement absorbés par une discussion à propos de cricket ou de football, avons graduellement pris conscience de l'arrivée d'une nouvelle personne, qui nous observait avec son sourire provocateur typique, jusqu'à ce que l'un de nous se saisisse de lui dans une lutte amicale, pour éprouver alors toute la force qu'il y avait dans ses poignets en acier[8]. »

Ned était costaud, mais il était de petite taille, cela a été suffisamment dit, et lorsque le sublime film de David Lean sortira sur les écrans en 1962, les puristes seront déroutés par le choix de confier le rôle de Lawrence d'Arabie à un acteur – Peter O'Toole[9] – qui mesurait une bonne vingtaine de centimètres de plus. Quelle taille exacte faisait-il du reste ? Lorsqu'il entre dans l'armée dans les années 1920, plusieurs fiches de visites médicales, maintenant consultables aux Archives nationales du Royaume-Uni, donnent des résultats qui varient un peu, mais qui se situent en moyenne à cinq pieds cinq pouces et demi, soit à très peu de chose près un peu plus d'un mètre soixante-cinq[10]. Lawrence était petit, mais il n'était certainement pas un nain. Parmi ses contemporains célèbres, Churchill était à peine plus grand – sans remonter à Napoléon ou à Nelson. Mais il sera, au cours de sa carrière, souvent entouré par des collègues issus des classes supérieures du Royaume-Uni, et il semble bien que, au début du XX^e^ siècle, la proportion des individus de taille nettement plus élevée que la moyenne de la population y était importante.

Il est certain en tout cas qu'il souffrit de cette « différence », même s'il en parlera souvent avec humour et s'efforcera toute sa vie de compenser un peu sa modeste taille par son abondante chevelure, et mettra au point, dans le même but, une démarche sautillante. Il est cependant bien bâti et musclé ; un « hercule de poche » dira-t-il plus tard, ce qui, lorsqu'on regarde les photos dont on dispose, paraît un tant soit peu exagéré… Une amie française de la famille, Mme Chaignon, qui l'accueillit à Dinard, est d'ailleurs conviée comme témoin : « Les gens disent que je suis beaucoup plus mince que Bob, mais plus costaud. Ceci dit, les rondeurs de Bob valent bien plus que mes muscles à leurs yeux, sauf pour Mme Chaignon qui a eu un choc lorsqu'elle a vu mes biceps pendant que je nageais. Elle pense que je suis Hercule[11]. » Il

est aussi du reste un peu disproportionné, sa tête étant relativement grosse par rapport à son torse : il se décrira un jour lui-même comme une sorte de « têtard ».

Ce qui allait plus tard frapper nombre de personnes qui le croisèrent était la beauté de ses « extrémités » : « Fines et gracieuses, ses mains étaient uniques. Lawrence en était fier. […] elles étaient aussi incroyablement puissantes. Plus d'une fois j'ai grimacé sous sa poigne. Les pieds de Lawrence étaient comme ses mains, d'une sveltesse qui n'était pas masculine[12]. »

A l'école, Ned n'aimait pas les jeux organisés, les *games*, devenus si importants dans le système éducatif britannique. Pour aller loin, il était très important d'avoir été bon en sport ou encore mieux d'avoir atteint le poste de capitaine de telle ou telle équipe de cricket ou de football. Seul compte, aux yeux de Ned, l'effort individuel. Il exige de ses frères de poursuivre la tradition familiale et leur impose un slogan : « Pas de sports d'équipe, jamais ! » C'est néanmoins en jouant au football que Ned se brisa la jambe, une fracture qui mit beaucoup de temps à se résorber et dont il conservera des séquelles toute sa vie.

S'il bannit les sports collectifs, il succombe comme nombre de ses contemporains à la folie de la « petite reine », parcourant très tôt des distances qui peuvent paraître considérables aujourd'hui. Son père en était « fanatique », et Ned avait reçu sa première bicyclette à 13 ans.

En 1906, il part pour la France, pour son premier grand tour à bicyclette en compagnie de son ami « Scroggs » Beeson. Il débarque à Saint-Malo début août et dès le lendemain de son arrivée écrit de Dinard une longue lettre à sa mère. Il a presque 18 ans, et pourtant trouve encore nécessaire de préciser pour la rassurer qu'une fois à bord et ayant installé ses affaires dans sa cabine, il avait « revêtu le manteau d'une grande épaisseur[13] ».

Nouvelle longue lettre deux jours plus tard, annonçant que, depuis la dernière, « la plus importante personne de Dinard [lui-même] n'a rien fait du tout », hormis une visite à l'église de Saint-Lunaire et la réparation des bicyclettes[14]. Il a d'ailleurs commandé un nouvel engin à la Morris Company, un modèle de course, très léger pour l'époque, avec un vrai changement de vitesses. Comme impedimenta, il emporte le strict minimum, en dehors d'une pochette contenant les outils indispensables pour faire face aux incidents

mécaniques et aux crevaisons : des bottines de rechange, une chemise en soie afin de pouvoir la plier très serrée, et une brosse à dents.

Ned est très fier de partir ainsi à l'aventure avec un équipement des plus succincts. Un ami se souviendra aussi de la jubilation avec laquelle il relatait comment les paysans faisaient le signe de croix contre le « mauvais œil » lorsque cette étrange apparition, couverte de poussière, et surtout tête nue, traversait leur village à toute vitesse. Même les amis français de la famille ne cachent pas leur étonnement : en plein été, Ned ne porte jamais de casquette, encore moins de chapeau, et il est donc un peu fou. Les campagnes de France qu'il traverse lui paraissent du reste très exotiques et plutôt arriérées, ce qui en fait tout l'intérêt à ses yeux.

Les deux cyclistes parcoururent ainsi des centaines de kilomètres. L'été suivant, Ned fera Angers-Dinard d'une traite, par des routes difficiles. Arrivé à Dinard, il cherche une chambre à l'hôtel mais tout est complet. Il faut se rabattre sur l'hospitalité de la famille Chaignon : « J'ai fait mon apparition alors qu'ils étaient en train de dîner […]. M. Corbeil était avec eux et eut un choc lorsqu'il entendit d'où je venais. Je leur ai fourni un sujet de conversation pour une semaine. *Deux cent cinquante kilomètres ! Ah la la, qu'il est merveilleux. Deux cent cinquante kilomètres*[15] *!* »

En attendant, les deux amis partent pour Paimpol, *via* Lamballe et Saint-Brieuc, où ils arrivent le 11 août 1906. Ils visitent en chemin les ruines des châteaux forts et des églises ; tout doit être vu et étudié en profondeur, c'est une véritable boulimie, qui est aussitôt digérée.

Chaque visite, chaque incident sont ainsi l'objet de longues descriptions et les *Home Letters* sont encore aujourd'hui d'une lecture rafraîchissante, même si l'on sent bien que Ned cherche à impressionner, à faire la démonstration de son esprit de curiosité et de ses connaissances. Chaque petit incident à bicyclette, chaque pneu crevé est également répertorié et décrit ; un jour c'est le frein arrière qui casse, et Ned n'a d'autre solution que de freiner avec les pieds dans les descentes avant de trouver enfin un « mécanicien » qui réussit à ressouder le tout après deux heures de travail, pour la modique somme de quatre francs.

A Paimpol, un incendie tout près de son hôtel est l'occasion d'ajouter une nouvelle touche à la peinture d'un pays décidément bien en retard sur l'Angleterre et dont les habitants perdent leur flegme au moindre problème :

« Au cours de la nuit de dimanche, vers onze heures, nous avons été réveillés par un clairon de pompiers, et des cris de “au feu”… tout le monde s’est mis à crier ! Les clients dans la chambre à côté se sont mis à renverser les chaises et à hurler. Trois clairons, accompagnés de deux tambours, ont sonné durant une heure et demie, et la corne du camion de pompiers a fonctionné sans interruption. Les pompiers couraient partout en tirant leurs engins et en hurlant, pas une personne n’a gardé son calme, et le résultat fut que le feu continua à brûler furieusement, personne ne faisant rien pour l’éteindre sinon de s’agiter dans tous les sens et de divaguer tout haut. Je n’ai jamais vu une telle démonstration d’inefficacité[16]. »

Après une étape à Lannion, où ils séjournent à l’hôtel de France, voici Tonquédec, dont le château se trouve dans un état de conservation « extraordinaire ». Tous les recoins doivent impérativement être explorés et rien ne peut arrêter Ned dans sa quête du savoir, même lorsqu’il fait une chute et « s’empale » en voulant escalader une tour semi-circulaire : « Je me suis écorché la figure avec les ronces et mon beau visage est maintenant un champ de ruines[17]. » Toute visite doit être exhaustive, et plus l’accès est difficile, plus l’endroit est tentant. C’est finalement un monde merveilleux qui s’offre à lui, parce qu’il a le sentiment qu’il est en partie inexploré.

Les techniques de construction sont répertoriées avec soin. Les deux amis s’intéressent par exemple beaucoup aux latrines de Tonquédec, qualifiées de « très belles ». Elles surplombent les douves, dans lesquelles tombent ainsi les « débris », et constituent un progrès sensible par rapport aux spécimens utilisés par les Normands, qui sont juste un peu « rustiques ». Sur un ton un tant soit peu provoquant, car il sait combien il est d’une pudeur maladive, Ned morigène son frère aîné : « Au fait, est-ce que Bob n’a pas également visité ce château ? Mais où avait-il la tête pour n’avoir pas mentionné l’existence de ces commodités si séduisantes[18] ? » Visitant quelques jours plus tard le château de la Hunaudaye, ce sont encore ces détails pratiques qui l’intéressent en premier. Latrines, évacuation des eaux usées et des « matières » : tout est noté et jugé.

Lawrence et Beeson atteignent ensuite Guingamp, puis poursuivent leur périple par Saint-Brieuc et Erquy, où Ned parcourt à vélo la plage sur le sable mouillé et ferme, grisé par la vitesse. Il achète à Dinard un exemplaire des *Pierres de Venise* de John Ruskin, livre qui a eu une grande influence sur Marcel Proust : « Je suis excessivement heureux de les avoir acquis car

maintenant j'ai une idée de la manière correcte d'étudier l'architecture, et comment en tirer les leçons les plus exactes. Père sera en transe quand il aura l'occasion de le lire[19]. »

Ned a découvert qu'il n'aime rien tant que la solitude. Parcourir les chemins de la campagne française, seul ou avec un camarade, avec le minimum de bagages, voilà la vie idéale. Il cherche toujours, pour se reposer et lire, le rocher le plus isolé, y reste durant des heures et se trouve ainsi coincé par la marée montante, avec son sac de livres. Il faut alors escalader la falaise ; mais l'après-midi avait été parfait, car « il n'y avait personne d'autre… tout l'endroit m'était réservé à moi tout seul[20] ».

A l'automne 1907, Ned entra à l'université d'Oxford, au Jesus College, comme *undergraduate*. Il fait les farces habituelles de jeune étudiant, joue de plus en plus à l'excentrique. Mais il est très studieux et lit énormément, empruntant par dizaines les ouvrages à l'Oxford Union Library. Une légende veut qu'il ait simplement « tout lu ».

Il lisait « les choses habituelles que lisent les étudiants » commence-t-il modestement, bien des années plus tard, dans une lettre à l'historien militaire Basil Liddell Hart. Puis le débit s'accélère : « Creasy, Henderson, Mahan, Napier, Coxe : puis des traités techniques sur l'édification des châteaux et leur destruction ; Procopius, Demetrius Poliorcetes et d'autres que j'ai oubliés. J'ai aussi lu pratiquement tous les manuels de chevalerie. » A quel moment a-t-il abordé Clausewitz ? « Pas avant 1906 ou 1907, je pense : et j'ai quitté Clausewitz, insatisfait, pour retourner à Napoléon… J'étais surtout porté sur le Moyen Age, et afin de développer mes connaissances j'ai visité tous les châteaux forts du XII^e^ siècle en France, en Angleterre et au pays de Galles […][21]. »

L'été 1907 est l'occasion d'une nouvelle tournée à bicyclette en France, en quête de nouveaux châteaux forts à découvrir, à escalader et à dessiner. Il visite d'abord la Normandie, notamment Château-Gaillard, occasion de jauger, avec son aplomb coutumier, l'importance historique de Richard Cœur de Lion. « Richard a dû être un personnage bien plus grand que nous avons l'habitude de penser : sûrement un grand stratège et un grand ingénieur, et aussi un grand homme de guerre. Il est largement temps que soit rendu justice à ses talents[22]. »

L'été suivant est encore plus ambitieux, puisque Ned se lance cette fois dans un véritable tour de France. On a calculé qu'il parcourut en quelques semaines à bicyclette pas loin de 4 000 kilomètres. Il débarque au Havre mi-juillet, prend la direction de Paris, qu'il contourne pour atteindre Provins. Puis il traverse la Bourgogne : Vézelay, Nevers, Moulins et Le Puy. Les journées commencent tôt, car il fait chaud, et malgré cela il progresse rapidement. « Je vais très bon train, et me sens très affûté, avec mon régime à base de pain, de lait et de fruits[23]. » Il s'offre cependant un dîner copieux. Ses desiderata surprennent : à l'hôtel, chaque soir, il commande un litre de lait pour l'étape du lendemain et « c'est amusant de voir leurs efforts pour tenter de me convaincre que je fais erreur. "Monsieur se trompe sûrement, un litre c'est trop, etc.[24]" ».

Après Le Puy, il file vers la vallée du Rhône, une descente à toute vitesse, en pleine euphorie. Après une nuit passée à Uzès, il traverse Valence, Avignon, puis Arles, où il est stupéfait par la finesse des sculptures et la perfection des proportions du cloître Saint-Trophime, et, tombant sans y prendre garde dans le cliché absolu, par la beauté des Arlésiennes : « Les Tarasconnaises sont affreuses, elles sont exactement comme des chevaux gris, mais les femmes d'Arles sont sublimes[25]. »

C'est aux Baux-de-Provence qu'il ressent l'émotion la plus forte : « J'étais en train d'observer sur le bord d'un précipice la vallée et la plaine au loin, regardant la verdure passer au marron, et le marron se fondant dans une ligne grise très loin sur l'horizon, quand soudain le soleil jaillit de derrière un nuage, et une sorte de tressaillement argenté recouvrit le gris : puis j'ai compris et instinctivement j'ai poussé un grand cri "Thalassa, Thalassa", qui rebondit le long de la vallée, et surprit un aigle qui se trouvait sur l'autre versant : il fit aussi sursauter deux touristes français qui montèrent vers moi en courant, espérant tomber encore sur un de ces meurtres répugnants dont leurs journaux font tout un plat, je suppose. Ils furent déçus quand ils ont entendu que ce n'était "que" la Méditerranée[26]. »

Il repart pour Arles, puis atteint Aigues-Mortes, où règne une atmosphère « mélancolique ». Ned se baigne dans la mer, la grande mer, « la plus grande du monde ». Mais il y a les moustiques, et il fait la découverte des moustiquaires ; à la fin de la journée, il n'est plus qu'une « énorme piqûre ». S'il prend l'affaire avec une certaine légèreté, ces « brutes » laisseront des traces : la malaria, dont il fera des crises pendant le reste de sa vie.

Après Aigues-Mortes, Ned repart vers l'ouest, Nîmes puis Carcassonne, Albi, dont la cathédrale le laisse pantois, avant de remonter vers le nord. Il va de merveille en merveille, et des lieux autrefois glorieux, parfois négligés ou même abandonnés, figés dans le passé, deviennent dans son regard totalement vivants et l'objet de descriptions parfois talentueuses. Voici Cordes « sur Ciel », au nord d'Albi, « la ville la plus pittoresque que j'aie rencontrée au cours de mes périples et pourtant, […] certaines des maisons sont en ruine, d'autres sont chancelantes. Il n'y en a que trois qui tiennent à peu près droit dans toute la ville (c'est maintenant la mairie), toutes les autres penchent en arrière et en avant, ou sont soutenues par un étai, ou une sorte de contrefort fixé de l'autre côté de la rue sur une autre maison dans un état similaire. […] L'herbe pousse partout dans les rues qui sont parsemées de monticules de saletés et de détritus : il n'y a pas d'égouts, même à air libre, mais le soleil fait sécher rapidement le peu d'humidité et en hiver les pluies emportent tout vers le bas de la colline. Tous les murs sont parcourus d'herbe et de lierre, et les fenêtres sont remplies de fleurs, qu'on fait pousser dans des boîtes en fer blanc rouillées ou dans des pots en terre cuite… Chaque maison a sa petite treille, et chacune d'entre elles offre un thème ou une demi-douzaine pour un peintre. Les couleurs sont simplement sans équivalent… une visite ici est un coup d'œil qui reporte trois siècles en arrière[27] ».

Puis c'est la remontée vers le nord. Il écrit fièrement à Beeson qu'il a parcouru près de 3 500 kilomètres, qu'il est hâlé comme un « Jap », et mince comme une feuille de papier[28]. Chartres, enfin, est un éblouissement. « Je ne trouve pas de mots pour décrire ce que j'ai découvert là – c'est absolument intact et dans un état de conservation superbe, et la construction la plus noble (car Beauvais n'en était que la moitié) que j'aie jamais vue, ou que je m'attends à voir […]. J'y suis entré avant le petit déjeuner, et en suis sorti à la tombée de la nuit : durant toute la journée j'ai couru d'une porte à l'autre, trouvant dans chaque quelque chose de plus beau que ce que je venais de quitter… Car c'est un lieu absolument impossible à imaginer, ou à se rappeler en détail, en tout cas pour moi : cela vous submerge, et quand l'obscurité est venue j'étais absolument épuisé, trempé jusqu'aux os (il avait plu à seaux toute la journée) et cependant avec un sentiment en moi que je n'avais jamais eu auparavant au même degré – comme si j'avais trouvé un chemin (un chemin dur) menant aussi loin que les portes du paradis, et que j'avais pu en

apercevoir l'intérieur, le portail étant entrebâillé… Chartres est à coup sûr le spectacle d'une vie, un lieu où l'on peut vraiment adorer le Seigneur[29]. »

Ce sentiment religieux, presque extatique, par le truchement de l'art, plus jamais nous ne le retrouverons chez Lawrence, qui, bien qu'élevé par sa mère dans la religion, « s'en était séparé, et n'avait pas ressenti la moindre perte ». L'expérience de Chartres est d'abord esthétique, et le « adorer le Seigneur » est chez lui de l'ordre de la religion formelle ; il n'est pas question d'amour. Contrairement à plusieurs de ses contemporains, des Français en particulier – on songe à Ernest Psichari, au père de Foucauld, à Louis Massignon ou même à Michel Vieuchange –, le contact ultérieur avec le monde de l'islam ne changera rien à cette indifférence à l'égard de la foi, et le spectacle de la croyance « calcinée » chez ses compagnons arabes – selon l'image de Massignon – laissera Lawrence le plus souvent indifférent.

De retour à Oxford en septembre 1908, Ned a pris la décision de continuer de loger à Polstead Road, plutôt qu'au sein même de l'université. Will et lui avaient déjà pris leurs quartiers dans une petite cabane au fond du jardin qui servait à l'origine de buanderie. Ses parents décidèrent de l'agrandir et d'en faire une sorte de petit chalet qui comprenait après travaux deux pièces, l'eau courante, l'électricité, et, luxe inouï, une courte ligne de téléphone reliée à la maison principale ! Durant les deux années qui suivirent, ce fut le domaine privilégié de Ned, où il pouvait rester lire très tard dans la nuit.

C'est apparemment au cours d'une discussion avec Charles F. Bell, conservateur au musée Ashmolean, que Ned conçut l'idée de se rendre en Terre sainte et au Levant pour tenter de résoudre une question qui était depuis longtemps l'objet de débats scientifiques. Au début du dernier trimestre 1909, il aborda Ernest Barker, un médiéviste qui donnait un grand cours sur les croisades. Poussé par son intuition, Ned souhaitait remettre en cause l'idée traditionnelle qui voulait que les édifices militaires en Orient avaient eu une influence décisive sur la construction des châteaux forts d'Europe. Son projet de voyage n'est donc pas motivé par un attrait particulier pour l'Orient ou pour la civilisation islamique dont il ne connaît pas grand-chose. Le jeune homme va faire tout simplement ce que fait tout Anglais de bonne éducation : voir le monde, parfaire son sens de l'observation, et éventuellement jeter sa gourme…

3

Le bonheur de Karkemish

Rentré en Angleterre après son premier séjour au Liban et en Palestine, Ned avait été désarçonné par la frénésie et l'agitation de la vie moderne. Au Levant, il avait découvert le vrai silence, et les bruits de la ville, la circulation automobile, pourtant assurément peu dense en 1909, lui sont devenus insupportables. Mais Oxford, avec ses collèges, ses clochers et ses cours en forme de quadrilatères, est son port d'attache, et la très vénérable bibliothèque Bodléienne, un lieu presque sans pareil pour la réflexion, l'étude et la recherche.

Durant l'hiver 1909-1910, Ned termina néanmoins sa thèse consacrée à l'influence des croisades sur l'architecture militaire en Europe jusqu'au XII^e^ siècle. Fin novembre, il écrivit à Charles Doughty pour lui dire qu'il espérait retourner au Levant, ayant trouvé ses recherches sur les forteresses des croisés passionnantes.

En même temps, il poursuit un de ses grands projets : la création d'une imprimerie dont l'objectif serait de publier des ouvrages de grand luxe, en partenariat avec un ami rencontré à l'université, Vyvian Richards. Ses parents sont d'ailleurs un peu troublés par cette amitié. « Très franchement, dira Richards à la fin de sa vie dans une sorte de testament émouvant et un peu amer, pour moi, ce fut un coup de foudre. Il n'avait rien en lui de sensuel ou de charnel ; il ne comprenait tout simplement pas ce que tout cela voulait dire. Il reçut mon affection, mon sacrifice, en fait ma soumission la plus

totale, comme si cela lui était dû. Il ne me donna jamais le moindre signe qu'il comprenait mes motivations ou mesurait mes désirs[1]. »

Pour les femmes, surtout lorsqu'elles sont plus âgées que lui, Ned est très séduisant, malgré sa petite taille. Et puis une toute jeune fille au joli visage entre ici dans sa vie, Janet Laurie, avec laquelle il avait joué lorsqu'il avait 6 ou 7 ans. Sa famille avait déménagé d'Oxford, mais elle voyait régulièrement les frères Lawrence. Sarah Lawrence espérait qu'elle épouserait Bob, le gentil Bob, la belle âme de la famille, qui ne pouvait faire de mal à une mouche et ne songeait qu'à aider son prochain. Mais il y a Will, le beau et grand Will. Un soir, Ned lui demanda néanmoins brusquement et de façon totalement inattendue si elle voulait l'épouser. Elle eut un rire nerveux qui voulait dire non. « Bon, je vois[2] » dit Ned, quelque peu blessé, mais qui, à la surprise peut-être de la jeune fille, n'insista pas. On n'en sait guère plus sur cette proposition de mariage, mais Lawrence restera en relation avec Janet, et cherchera à obtenir de ses nouvelles auprès de ses parents, même lorsqu'il sera devenu l'âme de la révolte arabe au Moyen-Orient. Quant à sa manière, elle révèle un trait profond de son comportement durant toute sa vie : la proposition inattendue, venue de nulle part, *out of the blue*, dit-on en anglais, qui prend de court l'interlocuteur, puis, en cas de réaction négative, le repli immédiat, à l'abri dans sa coquille.

La thèse de Ned est une réussite et il obtient les *first class honours*. Curieusement, son mémoire porte sur un sujet qui n'a rien à voir avec l'Orient : « La poterie médiévale à glaçure plombifère du XI^e^ au XVI^e^ siècle[3]. » Il prend le bateau pour la France, pour une nouvelle tournée à bicyclette, et écrit du Grand Hôtel de Rouen à son ami E. T. Leeds de l'Ashmolean pour reconnaître que le sujet de sa thèse est un peu grotesque. Heureusement, il vient de recevoir une excellente nouvelle. Son mentor Hogarth part pour une campagne de fouilles au Levant et lui a proposé de se joindre à lui pour une saison. Ned n'hésite pas : « Et voilà que je pars pour la Syrie d'ici une quinzaine pour aplanir les vallées et niveler les montagnes sous mes pieds – et aussi pour apprendre l'arabe[4]. » Il n'avait pas fallu longtemps pour que Ned prenne sa décision, Hogarth étant rentré de Turquie une semaine auparavant pour préparer la nouvelle expédition. C'est ainsi que son destin s'est construit, parfois dans l'improvisation la plus totale, sans véritable modèle à imiter, libre.

Djerablous est situé sur l'Euphrate, au nord-est d'Alep. A un kilomètre au nord, le site de Karkemish – aujourd'hui Karkemish est en Turquie, juste à la frontière, tandis que Djerablous se trouve en territoire syrien – avait été identifié par le British Museum comme la capitale des Hittites, une civilisation oubliée établie en Anatolie au II^{e} millénaire avant Jésus-Christ. Le British Museum avait demandé en 1908 à Hogarth d'effectuer une mission de reconnaissance et il en avait conclu que le site était potentiellement intéressant et justifiait au moins une campagne de fouilles exploratoires. L'ambition inavouée de cette campagne était de découvrir quelque chose d'équivalent à la pierre de Rosette – conservée au British Museum – qui aurait permis de comprendre et de déchiffrer la langue utilisée par les Hittites. Le permis de fouiller avait finalement été accordé par le Musée impérial ottoman de Constantinople en septembre 1910, après des mois d'attente, en raison des bouleversements qui aboutirent au renversement du sultan Abdülhamid en 1909. Si la situation s'était calmée, la région n'était pas totalement sûre en raison de la diversité des populations, et un incident impliquant des Européens pouvait toujours très mal se terminer. Le permis était valable pour deux ans et, selon l'accord, tous les objets archéologiques découverts devenaient la propriété du musée de Constantinople. Le temps des pillages par les archéologues et spéculateurs venus d'Europe paraissait bien révolu.

Hogarth avait déjà recruté un assistant plus expérimenté, R. Campbell Thompson, dont la spécialité était l'écriture cunéiforme, mais quelqu'un – peut-être C. F. Bell ou Leeds, ses amis du musée Ashmolean – lui demanda si le jeune Lawrence pouvait se joindre à eux. Hogarth accepta, s'occupa des aspects financiers, et obtint pour Ned un *senior demyship* – une sorte de demi-bourse – au sein de Magdalen College. Ned n'avait aucune expérience des vraies fouilles, hormis ses recherches personnelles, et ne connaissait pas grand-chose de la civilisation hittite. Mais il s'était révélé un esprit précis et rigoureux, très observateur, des qualités idoines pour devenir un bon archéologue. Il avait surtout fait la démonstration – il est vrai durant quelques semaines seulement – de son esprit pratique, de son sang-froid, et de son sens de l'improvisation, et il savait s'adapter à des conditions de vie très nouvelles. Il avait aussi le *common touch* indispensable en Orient, cette

empathie et cette compréhension de l'autre qui évitent bien des erreurs et permettent de surmonter nombre d'obstacles.

En prenant Ned sous sa coupe, Hogarth faisait tout de même un pari audacieux. Avait-il autre chose en tête que l'archéologie lorsqu'il recruta le jeune Lawrence et pensait-il qu'il tenait là un futur agent de renseignements ? A Djerablous, il y a d'ailleurs un camp avec une équipe d'ingénieurs allemands, avec lesquels Lawrence et ses compagnons auront bientôt maille à partir.

Sa curiosité naturelle le portait du reste à s'intéresser à la région du point de vue militaire, comme le montre une lettre écrite de Byblos en janvier 1911 à son ami Leonard Green, dans laquelle il parlait de son expédition à pied de 1909. Remarquant que la Palestine était par endroits d'un accès difficile en raison de son relief accidenté, il ajoutait que « des opérations menées par des hommes à cheval lourdement équipés dans un tel pays sont impossibles : ils ne peuvent progresser qu'en file indienne, mais ne peuvent partir en reconnaissance à l'écart des chemins, ou prévoir les embuscades qui les prendront par surprise[5] ». Si cette considération était d'ordre historique, Lawrence se référant aux croisades et à la tactique militaire de l'époque, il estimait certainement que ses observations étaient toujours valables et pourraient, un jour, se révéler utiles.

Le 10 décembre 1910, Ned partit pour Beyrouth à bord d'un bateau de la compagnie française des Messageries maritimes qui fit une escale de plusieurs jours à Constantinople en raison d'une avarie. « La couleur et l'animation dans les rues ne peuvent être surpassées – Damas en est très loin[6]. » Il débarqua au Liban le 21 décembre, puis se rendit à Byblos où il arriva la veille de Noël : il devait y séjourner quelques semaines pour continuer à apprendre l'arabe et plus particulièrement le dialecte parlé dans les environs de Karkemish. Farida al-Akle constata qu'il faisait des progrès très rapides. « C'était une joie d'être son professeur, il apprenait si rapidement », se souviendra-t-elle. Les journées sont pourtant bien tranquilles : « Tous les jours nous étudiions pendant une heure installés sur le sofa rouge dans la grande pièce de réception, Lawrence tenant le chat sur ses genoux. T. E. avait un sens de l'humour amusant, et le temps semblait passer très vite[7]. » Elle était tombée sous le charme du jeune homme à la chevelure dorée.

Lawrence aura toujours beaucoup de difficultés à lire ou à écrire l'arabe, mais grâce à son excellente mémoire il finira par accumuler un vocabulaire abondant, ainsi qu'une vaste quantité d'expressions et de formules qui feront illusion. C'est un arabe de terrain, « véhément, pas très correct, heurté », écrira l'orientaliste français Louis Massignon.

De Byblos, il adresse à Green l'esthète une missive de potache, pastiche ironique de l'aventure orientaliste : « Je suis installé sur un divan (en anglais : une chaise américaine en bois) fumant du haschich (une tannerie à cinq rues d'ici) et rêvant d'odalisques (des femmes de chambre à l'étage) et de *bulbuls* [les rossignols][8]. » En trois lignes, Ned a fait un sort aux clichés. L'Orient est non seulement superficiel, c'est une fiction, et un jeune homme anglais ne saurait succomber à ses attraits factices. D'ailleurs, dans les très longues lettres qu'il adresse à sa famille, il s'enquiert de tout ce qui se passe en Angleterre pendant son absence, des études de ses frères en particulier. Il s'inquiète d'ailleurs pour leur avenir. « Pauvre père ! Ses fils ne vont certainement pas subvenir à ses besoins dans les années qui viennent par les revenus de leurs professions ou par leurs activités commerciales. L'un d'entre eux est missionnaire ; un autre une sorte d'artiste à la recherche de sensations nouvelles ; un autre pense se lancer dans l'enseignement ; le suivant a choisi l'armée et le dernier est trop petit pour penser. Aucun d'entre nous ne pourra jamais avoir les moyens d'entretenir une épouse[9]… »

Après cet intermède agréable dans le cocon de Byblos, il était temps de partir pour Karkemish ; avec la fin de l'hiver, la campagne de fouilles pouvait commencer. Hogarth avait été retardé en raison des conditions climatiques. Les voies ferrées au Liban étaient coupées, et ce n'est qu'à la fin de février 1911 que Hogarth, Lawrence et Campbell Thompson – auquel Ned accorda le titre peu flatteur de « deuxième homme », et dont la préoccupation essentielle, en dehors de son prochain mariage, était de mettre la main sur un piano –, accompagnés de Gregori, le contremaître principal, originaire de Chypre, 60 ans et pas très actif, purent partir pour Damas. Le passage par le nord étant encore impossible en raison de la neige, l'équipe d'archéologues attrapa le train à Haïfa. Celui-ci traversait la Palestine, remontait le long du Jourdain, puis bifurquait vers l'est pour parcourir l'étroite vallée du Yarmouk. Après quoi l'on débouchait sur les riches terres du Hauran, considérées alors comme parmi les plus fertiles du monde.

Ces paysages, notamment la stratégique vallée du Yarmouk, Ned s'en souviendra dans les plus extrêmes détails, quelques années plus tard, dans de tout autres circonstances. Le mauvais temps avait finalement bien fait les choses. Faut-il penser que Hogarth avait choisi cette route pour espionner ce qui sera un des axes de communication principaux de l'armée turque, puisqu'il permettait de ravitailler et de faire circuler les troupes entre la Palestine et Damas dans des délais relativement courts ?

Après Damas, le train continua vers Alep, où les trois hommes furent accueillis au consulat britannique par le consul Ralph Fontana et son épouse Winifred. Celle-ci se souviendra toujours de l'arrivée de Lawrence. « Il est entré dans le consulat… et dans la vie de ses habitants, pour y rester toujours… On lui donnait 18 ans et pour moi il restera toujours jeune malgré tout ce que j'ai lu ou connu personnellement de ses exploits. » Un détail physique l'avait frappé en premier : ses cheveux ébouriffés, ses épais cheveux d'or[10]. Winifred fut pourtant au début refroidie par le personnage, dont les manières frustes contrastaient avec ses intonations qui avaient la précision caractéristique de celles des professeurs d'Oxford.

Lorsque Ned fut invité à dîner au consulat le lendemain de leur arrivée, il s'excusa d'abord de ne pouvoir venir, prétextant le fait qu'il n'avait pas apporté dans ses bagages de tenue de ville. Il vint tout de même, et il parla peu au cours du repas, car tout le monde écoutait David Hogarth, brillant causeur, homme de haute culture et de grande sagesse. Mais ses silences n'étaient pas « ennuyeux » aux yeux de Winifred Fontana chez qui il dînera souvent par la suite, et lorsque, rarement, il intervenait dans la conversation, c'était toujours pour délivrer quelque affirmation tranchante, souvent provocante et parfois blessante pour ceux qui manquaient du sens de l'humour approprié.

L'épouse du consul fut elle-même plus d'une fois sa victime, comme lorsque devant un parterre somnolent de notables et de dames d'Alep elle se plaignit de l'effet délétère du climat du Levant sur son intellect et sur sa capacité à se concentrer. Ned, qui s'était tu jusque-là, profita d'un moment de silence pour lancer à travers le salon d'une voix grave et pénétrante : « Vous devriez vous contempler le nombril, madame Fontana. » Il y eut un blanc, et puis, heureusement pour Winifred – et pour Ned –, un grand éclat de rire[11].

Bientôt Ned prendra ses aises au consulat d'Alep, qui deviendra pour lui un refuge occasionnel. Winifred lui prêtera des livres : Joseph Conrad,

George Bernard Shaw, H. G. Wells sont parmi ses auteurs préférés. Après lecture, Ned les rapportait à l'occasion de l'un de ses passages à Alep, et l'épouse du consul l'attendait avec impatience. Lawrence « entrait dans le consulat de son allure nonchalante, ses bottes couvertes de boue ou de poussière selon la saison, la chevelure hirsute, déposait doucement les livres, et en réponse à mes questions empressées répondait, par exemple : "Woolley [qui avait alors pris la succession de Hogarth à la tête des fouilles] dit que les choses avancent trop lentement chez Conrad. J'aime que cela soit trop lent. Puis-je en avoir d'autres ? Nous restons dîner[12]" ». Il avait finalement fait l'acquisition d'un costume de mauvaise coupe, mais gardait toujours au pied les lourds brodequins avec lesquels il fouillait, parfaitement conscient que les autres invités étaient choqués par sa tenue, et cela au grand amusement de Winifred : « Quel contraste regrettable entre ce jeune Lawrence et M. Woolley, qui est lui vraiment un homme du monde et un parfait gentilhomme », s'exclamera un bourgeois d'Alep.

Au terme de leur périple, Hogarth, Campbell Thompson et Lawrence arrivèrent enfin à Djerablous le 11 mars 1911, par des moyens de locomotion différents. « Mr. Hogarth a conduit [une carriole], a marché et a monté à cheval ; Mr. Thompson a monté et a marché ; j'ai marché[13]. » Une dizaine de chevaux et le même nombre de dromadaires portaient leurs bagages. L'installation fut chaotique, mais les autorités locales leur firent le meilleur accueil. « Le maire de Biredjik a été prévenu par CP [les autorités du Comité Union et Progrès, au pouvoir à Constantinople] que nous sommes des gens précieux : il y a donc des proclamations dans tout le pays qui disent que nous sommes tabous[14]. »

L'équipe prit ses quartiers dans une maison en pierre très rustique et Ned, qui était de loin le plus bricoleur des trois, fut chargé d'en faire quelque chose d'un tant soit peu habitable, mais il était presque impossible d'empêcher des légions d'animaux variés – oiseaux, chats, rats – d'en faire également leur demeure. Le cadet de l'équipe fut le seul à dormir comme un loir, quoi qu'il advienne, tandis que ses compagnons passaient leurs nuits à se lever de leurs lits pour tenter de chasser les intrus. Les premiers repas furent frugaux. Heureusement, Hogarth attendait des approvisionnements abondants : « Neuf sortes de confitures ; trois variétés de thés (et le reste en proportion). » Mais

l'endroit était charmant : il y avait tout près les méandres de l'Euphrate, et on pouvait apercevoir les sommets couverts de neige de la chaîne du Taurus.

Le site archéologique recouvrait environ trois hectares et n'avait pas fait l'objet de fouilles depuis une trentaine d'années. Il était constitué d'un gros monticule qui s'élevait à une trentaine de mètres directement au-dessus du fleuve. Peu de temps après avoir commencé les fouilles, ils firent la découverte de nombreux fragments portant des inscriptions hittites, mais rien qui pouvait ressembler à la pierre de Rosette. Pour Campbell Thompson, qui avait rêvé de marcher sur les traces de Champollion, l'affaire devint vite très frustrante. Au bout de deux semaines seulement, Hogarth conçut quelques doutes quant à l'importance du site et à l'intérêt d'une deuxième saison de fouilles.

Ned se révèle être un excellent adjoint dans le rôle de l'homme à tout faire. Il note, nettoie, photographie, répertorie les très nombreux fragments de poterie que les fouilleurs mettent au jour et que ses collègues considèrent avec dédain. Les fouilles, malgré la modestie des résultats, sont pour le novice « follement amusantes, excitantes et intéressantes ». Depuis ses aventures de l'été 1909, Ned perdait parfois tout sens de la modestie : « Toute la Syrie a entendu parler de moi – et de nous[15]. »

Hogarth ne pouvait rester longtemps en Syrie, en raison de son poste au musée Ashmolean, et hésitait sur la voie à suivre : il recommanda néanmoins la poursuite de la mission exploratoire avant de prendre une décision définitive. En attendant, Ned était resté sur place avec Campbell Thompson, qui prévoyait de son côté de s'en aller à la fin du mois de juin puisqu'il n'était pas parvenu à découvrir les exemples d'inscriptions cunéiformes pour lesquels il était venu. Au cours du mois de juin, les deux hommes firent enfin quelques découvertes intéressantes, mais, le 24, ils reçurent un télégramme du directeur du British Museum leur demandant d'interrompre les fouilles. Ned ne cacha pas son amertume : « Nous allons abandonner le site alors qu'il ressemble maintenant à un gros terrier, tout défiguré par des tas de déchets, et tout notre travail à moitié achevé : pour tout dire, c'est vraiment la conclusion la moins satisfaisante que l'on puisse imaginer. »

Tout n'était pas si sombre pourtant : les quelques semaines précédant la nouvelle fatidique avaient été très divertissantes. L'expédition avait reçu plusieurs visiteurs de marque, dont Gertrude Bell. Elle avait une vingtaine

d'années de plus que Lawrence et c'était une voyageuse intrépide, ce qui n'impressionna absolument pas Ned, qui la jaugea du haut de ses 22 ans et de son mètre soixante-cinq sans faire preuve de beaucoup de délicatesse : « Elle est d'un abord agréable : à peu près 36 ans, pas belle (sauf avec un voile, peut-être)[16]. » Quelques semaines plus tard, une Miss Christie visita à son tour Karkemish : son opinion ? Elle est « commune[17] ». Indubitablement, à cette époque, Lawrence jugeait les femmes par des critères esthétiques –, ce qui ne sera pas toujours le cas.

Pour accueillir Gertrude Bell, Ned avait revêtu son habit de gala : blazer avec l'écusson de son collège, Magdalen, short blanc, babouches rouges, et une ceinture tressée couleur pourpre avec une cordelette portant des glands qui pendait le long de sa hanche gauche, ce qui était, selon les coutumes locales, le signe qu'il était encore célibataire et qu'il était à la recherche d'une épouse. Le lendemain à l'aube, alors qu'elle quittait le campement, Gertrude Bell eut la surprise d'entendre des villageois lancer des quolibets à son encontre. Ils pensaient qu'elle était venue à Karkemish dans le but d'épouser Ned et étaient déçus qu'il ait repoussé ses avances. Ned, qui n'avait aucunement l'intention de se marier, leur expliqua qu'elle était vraiment trop laide et trop vieille pour lui.

Campbell Thompson et Ned, qui s'étaient retrouvés un peu orphelins après le départ de Hogarth, craignaient surtout qu'à son retour en Angleterre Gertrude Bell n'émette des critiques sur leurs méthodes de travail, il est vrai peu orthodoxes. Elle avait du reste commencé par expliquer au premier que ses idées concernant les fouilles étaient tout bonnement « préhistoriques ». Il fallait donc contre-attaquer : « Et nous avons dû l'écrabouiller avec un étalage d'érudition. » Sur le terrain, Ned trouva qu'elle pinaillait, certainement parce qu'elle avait été impressionnée par les méthodes de fouille des Allemands à Kalaat Shirgat, à une centaine de kilomètres au sud de Mossoul, qu'elle venait de visiter. Ned défendit leurs méthodes plus rustiques : « Nos fouilles, si elles sont moins parfaites, sont, j'espère, plus précises. Elles n'intègrent aucune "reconstitution" qui ruine tous ces Teutons. Alors nous lui avons montré nos œuvres, et nous l'avons laissée fourbue, mais impressionnée[18]. »

Le 21 mai, Gertrude Bell écrivit à son père qu'elle avait fait la connaissance à Karkemish d'un jeune homme « appelé Lawrence (un garçon intéressant, il va devenir un "voyageur")[19] ». Ils se retrouveront au Caire en

1915 et Gertrude Bell rejoindra la cohorte grandissante de ces femmes, intelligentes et fortes, indépendantes aussi, sur lesquelles Lawrence exercera une forme de magnétisme, en partie sans doute par ses « timidités de jeune fille ». Pour Gertrude en tout cas, sans mari ni enfants, il sera tout simplement son « garçon adoré ».

Gertrude Bell ne fut pas la seule archéologue de renom à visiter le site. Un an plus tard, en juillet 1912, Lawrence reçut un autre visiteur de marque, Max « von » Oppenheim, « le petit millionnaire juif allemand[20] », dont le chantier de fouilles se trouvait à Tell Halaf, un site situé à environ 200 kilomètres à l'est de Karkemish qu'il avait découvert en 1899 alors qu'il menait une étude en vue de la construction du *Bagdad-Bahn*. C'était un archéologue réputé, mais aussi un espion au service du Kaiser. Oppenheim invita Ned à lui rendre visite à son tour. Le personnage n'était pas d'un abord agréable, « horrible – mais en revanche il a été intéressant », et Ned jubilera lorsque, un an plus tard, Oppenheim sera dépouillé sur la route d'Alep d'une grande quantité de caisses remplies d'objets provenant de ses fouilles et qu'il voulait soustraire aux autorités turques. Celles-ci crurent même qu'une partie avait été volée sur le site de Karkemish, ce qui n'était pas le cas. « Oppenheim est un âne d'emporter ainsi des choses pour lui et cela n'est pas un exemple de vertu : mais notre crédit, à nous, n'en est qu'accru[21]. »

Oppenheim aura une longue carrière, et se bâtira une réputation de maître espion qui le mènera plus tard au service de Hitler ; il sera d'ailleurs fait « aryen d'honneur » par le Führer. Ned va d'ailleurs croiser d'autres personnalités allemandes influentes au cours de ses séjours en Syrie avant guerre, comme Heinrich Meissner, le patron du *Bagdad-Bahn*, et une certaine Paula Koch, établie à Alep, avec laquelle il fut régulièrement en compétition dans le bazar pour l'achat d'objets ou de tapis et qui sera trente ans plus tard un personnage clef des réseaux de renseignements allemands du III^{e} Reich dans la région.

Avec Gertrude Bell et Oppenheim, Ned avait ainsi fait dès 1911 la connaissance de deux personnalités importantes du grand jeu autour de l'Empire ottoman, dont les agissements se situaient aux confins de l'espionnage et de la diplomatie.

Il fit d'autres rencontres marquantes, comme celle de la famille Altounyan d'Alep : le père dirigeait la plus importante clinique de la ville. Ernest, le fils, était poète. Il se prit d'amitié pour Lawrence, malgré, comme

souvent, une première impression médiocre. « A Karkemish en 1911, un visiteur de passage était accueilli par un jeune homme pâle, frêle, silencieux. Le visage renfermé de l'étudiant d'Oxford, les yeux le plus souvent baissés, sa parole douce et réticente, courtoise, mais impersonnelle, étaient impressionnants, troublants et désagréables… Vingt années plus tard nous avons admis que nous nous trouvions l'un comme l'autre des gens impossibles[22]. »

Pour Ned, les activités sur l'Euphrate constituaient une source de distraction permanente. Les villageois, lorsqu'ils voulaient passer sur l'autre rive, utilisaient des outres en peau, et les traversées étaient toujours des spectacles pleins de rebondissements. Lawrence n'hésitait pas à y plonger, malgré un fort courant. L'année suivante, il demanda aux ouvriers du chantier de façonner dans l'argile du monticule un toboggan d'une quinzaine de mètres qui tombait directement dans les eaux du fleuve, et leur enseigna ce « sport » nouveau pour eux. Il fit même venir d'Oxford un canoë à moteur, à bord duquel il partait pour de longues expéditions au cours desquelles les chavirements étaient fréquents.

De temps à autre, il s'improvisait médecin et devenait une sorte de *hakim* aux dons presque miraculeux de guérisseur, grâce aux trousses de médicaments de la mission.

Avec les fortes chaleurs, Ned installa son lit sur le sommet du monticule pour dormir à la belle étoile, laissant Campbell Thompson se débattre dans la maison avec des légions de puces. Son père s'inquiéta de le voir ainsi dormir en pleine nature, et pour le « rassurer » Ned expliqua simplement : « Non, je n'habite pas à un kilomètre de Thompson : c'est juste pour dormir. Je ne quitte la maison que vers 11 heures du soir et y retourne à 6 heures du matin pour le petit déjeuner. »

Il y avait deux périodes de fouilles, et chacune durait trois mois environ. Entre juin et septembre, les employés étaient occupés par les moissons, et entre novembre et mars, le temps était trop mauvais et l'Euphrate en crue inondait une partie du site. Campbell Thompson, déçu des résultats, était reparti pour l'Angleterre. Le 12 juillet, Ned annonça à ses parents son départ pour Ourfa, l'ancienne Edesse, à une centaine de kilomètres à l'est de Karkemish. Il était à nouveau seul, à pied la plupart du temps, à l'époque des plus fortes chaleurs, dans une région mal connue où il n'y avait pas

d'Occidentaux. Alors qu'au même moment il aurait été accueilli à bras ouverts par ses adoratrices – Winifred Fontana ou Farida al-Akle – à Alep ou à Byblos, il souhaitait poursuivre ses explorations et se faire connaître.

L'occasion d'acquérir une certaine notoriété se présenta rapidement, sous la forme d'une lettre au *Times* de Londres signée « un Voyageur » dans laquelle il dénonçait les effets de la spéculation immobilière sur les principaux sites archéologiques et l'impact dramatique du chantier du *Bagdad-Bahn*. C'est son premier article politique dans le prestigieux quotidien, et il est publié le 9 août 1911 sous le titre « Les Vandales à l'œuvre dans le nord de la Syrie et en Mésopotamie[23] ».

A 23 ans, Lawrence sait manier l'ironie, et son style polémique est déjà formé. Il s'en servira plus tard, avec une efficacité redoutable. Il était d'abord question du projet invraisemblable de la municipalité (jeune-turque), soutenue par un « financier levantin », de raser la célèbre citadelle d'Alep, de combler les douves avec les gravats et de construire un nouveau quartier « modèle » équipé d'un tramway électrique qui ferait le tour de la colline historique, comme dans un carrousel sans fin. Il était également question de construire une autre ligne de tramway qui traverserait de part en part le magnifique bazar couvert, un des joyaux architecturaux du Levant.

Quant à la petite ville de Biredjik, au nord de Karkemish, elle devait faire face à une « difficulté ». Son château fort tombant totalement en ruine, les autorités avaient décidé de construire une prison à la place. Le plus inquiétant était l'avenir du site de Karkemish, que les bâtisseurs du *Bagdad-Bahn* prévoyaient de démanteler pour aménager les voies d'accès au grand pont suspendu qui allait être construit sur l'Euphrate. « Tout le monde sera sensible aux efforts les plus récents et les plus méritants du gouvernement constitutionnel d'apporter un peu de lumière dans ses provinces les plus arriérées », concluait le « Voyageur » sur un ton pince-sans-rire caractéristique de la plupart de ses articles ultérieurs.

L'expédition à Ourfa, qu'il relata dans un journal quotidien[24], fut très éprouvante physiquement. Il fut victime d'un abcès dentaire – ses dents seront du reste toujours un de ses points faibles – et ses pieds furent rapidement de véritables plaies purulentes. Il souffrit aussi de sa jambe fracturée quelques années plus tôt et qui n'avait pas été remise en place correctement. Il y avait enfin les essaims de mouches phlébotomes qui

l'accompagnaient partout ; beaucoup plus petites que les espèces européennes, leur piqûre est aussi douloureuse que celle d'une guêpe.

Fin juillet, enfin, c'est l'inévitable crise de dysenterie. « Je suis arrivé à [Rum]Kalaat et j'ai choisi un endroit isolé pour m'allonger sur le dos jusqu'à deux heures et demie du matin, me sentant très faible et malade […]. » Il perd connaissance à deux reprises en essayant de se lever. « Il m'est impossible de continuer dans cet état[25]. » Il retourna, malade comme un chien, à Djerablous, où l'attendait l'ânier Dahoum, seul parmi les employés du site à s'être inquiété de son sort, les autres, en particulier le contremaître « cheikh » Hammoudi, étant réticents à l'aider de peur d'être tenus pour responsables au cas où sa crise viendrait à empirer. Dahoum lui rendit visite tous les soirs, et ce fut le début d'une relation affectueuse qui marquera à vie le jeune « Voyageur ». Les villageois se montrèrent par la suite plus attentionnés et, prenant quelques journées de repos à Alep, Ned apprit que le village avait envoyé un homme à pied pour s'enquérir de sa santé.

Il décida alors qu'il était temps de rentrer en Angleterre pour récupérer en profondeur, car cette fois il avait présumé de ses forces, et que ses promenades à pied devraient désormais être mieux préparées. Malgré ces épreuves, et les incertitudes sur l'avenir des fouilles de Karkemish, il n'était pas prêt à abandonner la Syrie. Lorsque début janvier 1912 il fera quelques semaines de fouilles à Kafr Ammar, au sud du Caire, sous la direction du grand archéologue Flinders Petrie, il pourra annoncer fièrement à sa famille que les ouvriers égyptiens du chantier lui ont trouvé une nouvelle patrie : il est devenu « Es Shami, le Syrien[26] ».

S'il trouve Le Caire merveilleux pour son architecture arabe traditionnelle – en particulier la mosquée du sultan Hassan –, il se sent beaucoup plus proche des gens de Djerablous que des Egyptiens, sur lesquels il porte un regard des plus sévères. Ils sont laids, très sales, ternes, sans aucune vigueur. On ne peut discuter simplement d'affaires intimes avec eux[27]. « L'Egypte n'est absolument pas dans la même catégorie que la Syrie : il suffit de penser aux fellahs – et les nôtres sont des Bédouins. La différence est immense. » Lawrence avait encore à cette époque une forte tendance à simplifier les choses car « les nôtres » – les employés du site – n'avaient dans leur grande majorité rien de bédouin, et constituaient plutôt un véritable *melting-pot* d'Arabes, de Kurdes et de Turcs, sans compter Gregori, le contremaître, originaire de Chypre.

En septembre 1911, Hogarth avait reçu une surprise inattendue sous la forme d'un don substantiel qui permettait la poursuite des fouilles et l'édification d'une maison plus confortable que la masure en pierre qui leur avait servi de gîte lors de la campagne préliminaire. Hogarth ne pouvait retourner sur place et Ned, qui débarqua à Alep le 12 décembre après avoir passé quelques semaines à Oxford, avait un nouveau chef, Leonard Woolley, de huit ans son aîné, et un fouilleur déjà expérimenté.

Après l'intermède égyptien, la reprise des fouilles ne démarra pas sans les péripéties administratives habituelles, la question principale tournant autour du montant du bakchich. Woolley se montra intraitable, et Ned, méfiant au début à l'égard de celui qu'il considérait comme un nouveau venu, expliqua qu'il était maintenant devenu à ses yeux un personnage « absolument excellent », tout en ajoutant pour faire bonne mesure qu'il ne connaissait rien au pays, à la langue ou aux antiquités. « Je dois faire l'interprète pour lui, constamment, bien qu'il parle assez couramment l'égyptien : je dois m'occuper des marchandages, tenir les comptes, car il ne connaît pas la monnaie utilisée : je dois sélectionner les ouvriers, car il ne les connaît pas, et préparer les plans de fouille, car il n'a aucune idée de ce que l'on peut trouver dans le pays et de ce que l'on n'y trouvera pas : et faire son apprentissage, en même temps, pour tout ce qui concerne les choses hittites[28]. »

Le camp des Allemands s'était agrandi et ces derniers cherchaient à débaucher les hommes de la mission britannique, sans beaucoup de succès. Pour Ned, la campagne commença bien. Fin avril 1912, la nouvelle maison avait été terminée. Elle comportait onze pièces, dont une chambre noire pour le développement des photos. Woolley et Ned purent s'y installer confortablement ; tapis au sol et aux murs – dans les tons sombres et reposants des Baloutches qu'affectionnait Lawrence –, objets divers et statuettes trouvés sur le site furent disposés dans des niches, tandis que Ned entreprit de carreler le sol d'une pièce entière avec plus de 30 mètres carrés de mosaïques romaines (un total de 150 000 pièces environ) trouvées à proximité, sur lesquelles étaient représentés des oiseaux, des gazelles, des paons ; une pièce qui, une fois achevée, au bout de plusieurs mois de labeur, deviendra une attraction majeure pour les visiteurs.

Il y avait aussi une petite bibliothèque cosmopolite, dont les ouvrages avaient été sélectionnés par Ned. Le conservateur de la Bibliothèque royale

de Munich – encore un visiteur de passage, venu voir le site sur lequel travaillaient ses compatriotes – déclara qu'il s'agissait là de la meilleure « petite » bibliothèque qu'il avait vue de sa vie. Il n'y avait pourtant que 150 ouvrages, mais en huit langues ! Les livres en français étaient d'ailleurs bien représentés, car Ned adore lire dans cette langue : Rabelais, les poètes de la Renaissance, Maupassant et José Maria de Heredia surtout. Ernest Altounyan se souviendra des lieux comme d'un « temple de la culture », où les hôtes de passage avaient droit à un service discret et impeccable digne d'un hôtel de grande classe.

Ceux-ci sont toujours aussi nombreux, comme ce consul anglais, en route pour la ville de Diyarbakir, qui permit à Ned de prouver que décidément il avait le sens du portrait. Un personnage « vide, mais soucieux de se rendre agréable, et très physique : il a nagé partout où il a pu dans l'Euphrate, a plongé du pont allemand, devant les yeux horrifiés de Mr. Hoffmann [du camp allemand] qui pensait qu'il voulait se suicider… et en quatre jours ici a fait beaucoup de choses étranges[29] ».

Lawrence était toujours bien habillé, blazer gris et short blanc, mais il ne portait jamais de couvre-chef, ce qui étonnait tout le monde. Il est vrai qu'il a le haut du crâne protégé par une épaisse chevelure désordonnée – il a l'habitude de dire que le moment est venu de passer chez le coiffeur lorsqu'elle lui tombe dans la bouche au cours des repas…

Woolley et Lawrence avaient fini par bien s'entendre mais le chef de mission était souvent désarçonné par le comportement de son subordonné. Un jour, il lui demanda de rédiger une description détaillée d'une rangée de blocs de pierre sculptés, et Ned lui donna très peu de temps après un carnet dans lequel il avait noté ses commentaires. De retour au bureau, le chef de mission voulut vérifier si son subordonné avait effectué le travail demandé. En fait, chaque bloc avait été expédié avec quelques mots dédaigneux. Woolley avait fini par comprendre une chose : donner à Ned un travail qu'il ne trouvait pas à son goût était simplement pour lui l'occasion de faire de nouvelles espièglerie.

Prompt à s'amuser des faiblesses des uns et des autres, et même des siennes, Lawrence n'aime pas qu'on puisse rire de lui. Il se retire alors aussitôt dans sa coquille ou disparaît. Ses suggestions sont souvent brillantes, mais, refusant de perdre son temps, il ne cherche pas à argumenter en leur

faveur ; il s'attend à ce que son interlocuteur se rende compte de lui-même de leur intérêt, et si ce n'est pas le cas, il se réfugie dans un silence en général accompagné d'un sourire en coin qui peut devenir exaspérant.

Avec les employés, Lawrence était parfait. Il ne cessait d'inventer de nouvelles astuces ludiques pour agrémenter les journées de travail et créer une forme de compétition entre fouilleurs. Toutes les découvertes étaient saluées par des coups de pistolet dont le nombre était fonction de l'importance de la trouvaille. A d'autres moments, en revanche, il arrivait à Woolley de découvrir que toute activité sur le champ de fouilles avait complètement cessé : Ned était en pleine discussion, les hommes rassemblés autour de lui, cherchant à éclaircir un aspect des coutumes de la région, à se tenir au courant des conflits familiaux en cours ou à tenter d'élucider certains traits du parler local, un vrai méli-mélo d'arabe, de turc et de kurde. Si jamais Woolley osait se plaindre de cette interruption, Ned lui demandait en souriant s'il y avait un « problème ».

Plus d'une fois, il réprimanda un fouilleur un tant soit peu paresseux par une allusion personnelle dont Woolley ne comprenait pas le sens mais qui faisait s'esclaffer tous les autres. Ned lui expliquait après qu'il s'agissait, par exemple, d'un petit scandale dans lequel le grand-père ou un cousin de sa victime s'était retrouvé mêlé. Il avait en peu de temps accumulé une connaissance étonnante et presque troublante des histoires de famille, ce qui lui valait un prestige particulier auprès des habitants du district. Plus tard, dans des circonstances plus dramatiques, celles de la révolte arabe, le colonel Lawrence usera très souvent de la même arme, devant témoins, vis-à-vis de tel cheikh qui se montrait récalcitrant ou contestateur, prenant cette fois le risque de se créer un ennemi mortel.

Hogarth leur rendit une brève visite en mai 1912 ; début juin, Woolley rentra en Angleterre. Ned était à nouveau seul. Sa famille s'inquiétait de ses crises de malaria, mais il était parfaitement heureux. « Woolley est parti et je suis le seul maître à bord de nouveau… il n'y a pas de mots pour décrire combien ce pays est, pour l'étranger, un endroit béni[30]. »

Tandis que dans les provinces de l'Empire ottoman régnait une relative stabilité, il existait de nouveaux éléments d'incertitude, car le pays était entré en guerre en septembre 1911 avec l'Italie au sujet de la Libye et de plusieurs îles de la mer Egée. Dans ce contexte, une mission archéologique n'était pas

une innocente entreprise : elle faisait bien partie de ce qu'on appelle aujourd'hui le *soft power*. De ce point de vue, Karkemish était un réel succès.

Ned constata ainsi, lors de ses séjours à Alep ou le long de la côte, aux environs de Lattaquié, que Djerablous et sa région avaient désormais acquis la réputation d'être « proanglais ». Il était du reste personnellement recommandé par le maire d'Alep, et, de l'hôtel Baron, il put écrire, totalement grisé, à ses parents : « Tous les *Kaimakams*, *Moudirs* et autres représentants de l'Etat doivent s'assurer que je suis bien logé, bien nourri, qu'on m'a trouvé des moyens de transport, avec guides, interprètes et accompagnateurs, si j'en exprime le souhait ; si je n'en veux pas, je suis également autorisé à me rendre partout ; et des messages doivent être envoyés à Alep annonçant mon arrivée, qu'on a pris bien soin de moi, et que je suis reparti satisfait […]. » Heureusement la fin de la lettre était l'occasion de redescendre sur terre : « Il est plutôt étrange qu'une personne qui a accompli tant de choses comme moi soit contrainte de voyager avec un âne et un garçon derrière pour le faire avancer[31]. » Derrière l'autodérision, il était en fait absolument ravi de tout ce qui lui arrivait.

Fin juillet 1912, Ned quitta Djerablous pour effectuer un nouveau tour au Liban, cette fois en compagnie de Dahoum. « Ce que je fais ? Je dors beaucoup, et quand je suis fatigué de lire je vais me baigner dans la mer avec Dahoum, qui vous adresse ses salaams […]. Dahoum a vu la mer pour la première fois et surtout, beaucoup plus intéressant, son premier cochon[32] ! » Ned compte de plus en plus sur lui, et lui montre comment utiliser son appareil photographique. Ils se prennent en photo, Ned revêtant à son tour la *dishdasha* de son compagnon, et ce sont ces photos si gaies, si naturelles des deux jeunes gens qui sont parvenues jusqu'à nous.

Dahoum avait d'abord été présenté dans une lettre à ses parents comme un « porteur d'eau » ou un « ânier ». Très vite, Ned s'attacha à lui et commença à faire son éducation. « L'ânier est une personnalité intéressante. Il sait lire quelques mots d'arabe (le seul homme dans tout le district si l'on excepte le magnat du réglisse) et est globalement plus intelligent que l'homme de base[33]. » Ned pensait que s'il était arabe, il avait sans doute des origines hittites (?) et peut-être du sang arménien. Il était en tout cas physiquement très solide, très bon à la lutte, et très probablement honnête.

Début juillet 1912, il avait adressé une photo du jeune homme à sa

famille, un jour où l'ânier était très malade. Dahoum avait en effet eu à son tour une violente crise de malaria au cours de laquelle il avait déliré trois nuits durant et fut sur le point de mourir. « J'ai dû m'asseoir sur son torse la moitié d'une nuit pour qu'il reste au lit. » Ned parla longuement de Dahoum à ses parents, avec une grande simplicité de ton. Il en eût sans doute été autrement s'il avait ressenti pour le jeune *donkey boy* autre chose que de l'amitié : dans la maison de Polstead Road, le moindre soupçon d'homosexualité était absolument anathème.

Il n'empêche qu'ils devinrent presque inséparables, à tel point que lorsqu'il rentra en Angleterre au cours de l'été suivant, Ned était accompagné de « cheikh » Hammoudi, le contremaître, et de Dahoum. Il avait annoncé la nouvelle à ses parents de façon laconique : « Espère amener avec moi deux Arabes cet été. » Il les installa dans la petite annexe au fond du jardin de Polstead Road et leur fit découvrir l'Angleterre. Ils furent éblouis par le métro de Londres, par les avions, et par-dessus tout par les maisons en brique, un matériau extrêmement rare dans leur région d'origine.

Il y eut un incident curieux avec un Egyptien qui était venu étudier dans le même collège que son frère Will. Ned avait donné pour instruction à celui-ci d'empêcher tout contact entre cet étudiant, qui avait sans doute des idées « avancées » sur l'islam – il était très anti-chrétien –, et ses deux compagnons. Un jour, cependant, l'Egyptien les croisa tout près de la maison des Lawrence et leur lança quelque chose qui ressemblait à « Dieu merci le jour viendra bientôt où nous pourrons trancher la gorge à ces infidèles ». Hammoudi et Dahoum, choqués par cette déclaration de guerre, rentrèrent précipitamment dans la maison et crièrent à Ned : « Un fusil, il nous faut un fusil – il y a un Egyptien dans la rue et nous voulons le tuer. »

Bientôt la rumeur enfla concernant ses rapports de plus en plus intimes avec Dahoum, surtout lorsque Ned s'en inspira pour sculpter des sortes de gargouilles qui ressemblaient très vaguement à l'ancien ânier et qui, aux yeux de Woolley, étaient presque indécentes. Au musée Ashmolean, Ned avait demandé à un artiste d'exécuter au crayon un portrait en pied de Dahoum, revêtu de sa tenue traditionnelle, et l'avait rapporté à Karkemish. Les villageois n'étaient certes pas des musulmans fanatiques, mais la représentation d'une figure humaine, en particulier s'il s'agit d'un coreligionnaire, était taboue. Lorsque enfin Ned la montra à un de ceux en

qui il avait totale confiance, celui-ci s'exclama : « Dieu est clément, et pardonnera celui qui a fait ça… »

Pour Woolley, il n'y avait pourtant rien de sexuel dans leur relation[34]. Ned savait d'ailleurs parfaitement ce que les villageois disaient de Dahoum et de lui-même et cela plaisait à son humour de collégien et à son goût pour la provocation. Il était conscient que cette amitié faisait jaser, et s'en amusa par une pirouette dont Woolley fut la victime inconsciente. A C. F. Bell, il écrivit le 10 décembre 1913 : « Woolley est assis devant une table, vêtu de blanche flanelle (pas vraiment immaculée), il rédige une lettre à Basil Blackwell[35], devant une photo de Dahoum calée contre un encrier pour le consoler et l'inspirer ; et moi, je suis assis aussi près que possible de l'âtre où flambent des bûches d'olivier, tout habillé de noir et blanc avec un manteau tissé d'or ; je vous écris devant l'empreinte d'une inscription hittite pour m'inspirer, *moi*[36]. »

La troisième saison à Karkemish s'était déroulée sans histoires. Le site avait trouvé sa vitesse de croisière. Ned s'occupait toujours un peu de tout et notamment des questions financières, préoccupation constante, d'autant que Woolley avait prévu des investissements importants. Il fallait payer les équipes de fouilleurs, désormais au nombre d'environ 200, et le British Museum tardait toujours à envoyer les fonds. Heureusement, la mission pouvait compter sur le père de Ned, qui lui adressait généreusement des chèques grâce auxquels son fils pouvait avancer les fonds.

Mais rien ne semblait devoir troubler le bonheur de Karkemish, hormis, toujours, la situation internationale, notamment le conflit entre la Turquie et la Bulgarie, et la crainte que les autorités militaires turques ne décident d'embrigader la plupart des ouvriers.

En septembre 1913, le beau Will vint rendre visite à son frère. Ned et Dahoum l'accueillirent à Alep et l'emmenèrent visiter les célèbres souks. Will fut stupéfait par la notoriété de son aîné : « Mon frère bédouin. » « Ned est connu de tous, et l'enthousiasme qu'ils montrent à son égard est très amusant[37]. » Il est vrai que Ned était sans doute leur principal client, bien qu'il se plaignît sans relâche qu'il n'y avait rien à acheter à Alep et qu'il était quasiment impossible d'y trouver de beaux tapis. Sa réputation de redoutable négociateur ne fera que croître par la suite. Un boutiquier du Caire qui avait

été obligé de marchander avec lui à plusieurs reprises en parlera, quelques années plus tard, comme d'un petit *Shaytan*, un véritable diablotin…

Après des saisons de fouilles frustrantes, l'automne 1913 fut un succès. Un « troisième homme » était venu renforcer l'équipe, un certain Harry Reitlinger, qui avait deux ans de plus que Lawrence et surtout de grands favoris noirs. Il ne resta que quelques semaines, et début décembre, les fouilles furent suspendues. Il pleuvait souvent, le toit du « temple de la culture » était devenu une passoire, et le vent du nord, qui descendait du Taurus et soufflait sur la Mésopotamie, était glacial. Avec Woolley, Ned passa ces dernières journées dans la froidure et la pluie incessante à classer, répertorier et photographier leurs trouvailles, des milliers de fragments de sculptures. Ned était décidé à continuer pour une nouvelle saison et renonça en conséquence à ses projets en Grande-Bretagne, notamment son projet d'imprimerie d'ouvrages de luxe avec Vyvian Richards, une décision qu'il annonça à ce dernier en s'excusant et en s'expliquant : « J'ai fini par aimer beaucoup cet endroit et les gens d'ici, cinq ou six d'entre eux – et toute la façon de vivre me plaît… Karkemish ne sera pas terminé avant quatre ou cinq ans et j'ai peur qu'après cela je sois en permanence en quête de choses aussi plaisantes à faire ; ce sera un changement assez désagréable[38]. »

Woolley et Lawrence avaient reçu le 10 décembre 1913 une lettre du British Museum leur demandant s'ils étaient volontaires pour se joindre à une mission parrainée et financée par le Palestine Exploration Fund, dont le but était de cartographier le Sinaï au sud de la bourgade de Beersheba. La limite ouest de la zone à explorer allait de Rafah, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Gaza, jusqu'au golfe d'Akaba. La limite est partait d'Akaba et suivait le Wadi Arabah plein nord, jusqu'à la pointe sud de la mer Morte. Un permis avait été obtenu auprès des autorités turques – le Sinaï faisait partie de l'Empire ottoman, même si, dans les faits, il était sous contrôle britannique – par le capitaine Stewart Newcombe, un officier du génie, géomètre dans le civil. Il fallait établir des cartes, prendre des photos, recenser les noms de lieux en langue arabe ainsi que les sites importants, et récolter des échantillons géologiques. Un travail relativement routinier, en apparence du moins.

Ned comprit aussitôt de quoi il retournait. « Il est évident que nous ne

sommes là que comme des alibis, pour donner un vernis de travail archéologique à un boulot politique[39]. » Il ne savait pas que cette mission avait été demandée par lord Kitchener en personne, alors *British Agent* en Egypte, une dénomination anodine pour celui qui était un vrai proconsul. Au War Office à Londres, le directeur des Opérations militaires estimait même que la mission était capitale sur le plan du renseignement, dans le contexte de la défense de la frontière nord-est de l'Egypte et du canal de Suez, objectifs stratégiques de la plus haute importance pour l'Empire britannique. Le patron du British Museum avait tout de suite accepté de « prêter » Woolley et Lawrence pour quelques semaines en précisant que, si Woolley était de loin le plus expérimenté des deux, Lawrence parlait mieux l'arabe, et avait la particularité de très bien s'entendre avec les « indigènes ».

Les Turcs acceptèrent sans faire de difficultés ; il est vrai que les relations entre les deux pays étaient au beau fixe à cette date. Parvenu à Beersheba, au sud de la Palestine, Ned fit la connaissance d'un jeune ingénieur américain, William Yale, qui effectuait une mission pour la Standard Oil. Celui-ci se souviendra que Lawrence montra ce jour-là son visage le plus irritant, celui du collégien effronté et imbu de sa personne, ne répondit à aucune de ses questions, prétendit qu'il était là pour faire du tourisme, et détourna sans arrêt la conversation. Yale, encore un homme que Lawrence retrouvera trois ans plus tard puisqu'ils seront ensemble lors de la libération de Damas.

Ned avait décidé d'emmener Dahoum, mais ils avaient emporté très peu de matériel et s'étaient équipés à Gaza, « une petite ville pittoresque des croisades d'environ 20 000 habitants ». Sur la route qui longeait la côte entre Jaffa et Gaza, il avait été stupéfait la veille par la richesse de l'agriculture dans la plaine des Philistins et par les kilomètres de plantations d'orangers bien tenues qui contrastaient avec les paysages de rocaille et de ronces qu'il avait parcourus en Galilée[40].

Début février, l'équipe se scinda en deux, Woolley restant dans le nord de la région délimitée pour leurs recherches, tandis que Ned, Dahoum et Newcombe partaient en direction du sud. Quand ils atteignirent le petit port d'Akaba, le *kaimakam* (gouverneur de district) leur interdit, malgré leur permis officiel, de poursuivre leur enquête ; Akaba et ses environs étaient du reste un sujet très sensible depuis un grave incident diplomatique qui, en 1906, avait failli provoquer un conflit armé entre le Royaume-Uni et la Turquie.

Ned était décidé à ne pas s'en laisser conter. Un îlot proche de la côte – l'île du Pharaon, appelée également île de Graye à l'époque des croisés – l'attirait irrésistiblement. Il avait entendu dire que du point de vue archéologique, on y trouvait beaucoup à « se mettre sous la dent » : les ruines d'un fort construit par le roi croisé Baudouin I[er]. Il espérait pouvoir y accéder en bateau, mais la police le lui interdit et confisqua la seule felouque disponible. Il confectionna une sorte de petit radeau avec des bidons en tôle en guise de flotteurs, et prit la mer avec Dahoum, deux planches de bois faisant office de pagaies. « Les policiers aperçurent ma flotte naviguant lentement vers le large… ils ne purent que répandre des larmes pendant que nous nous activions… l'escadre entière accomplit la traversée saine et sauve, scruta les lieux, fit son tour d'horizon et déclara les ruines sans intérêt, puis repartit vers la côte dans un sillage d'éclaboussures, recrue de froid et de fatigue[41]. »

A leur retour à terre, le *kaimakam*, vexé, les fit escorter de près par un lieutenant de police et une demi-douzaine d'hommes. Ned n'avait pas perdu son temps et avait pu observer en détail la baie d'Akaba. Il avait également parcouru sur 6 ou 7 kilomètres le Wadi Ithm, une gorge étroite qui serpentait vers l'est dans les montagnes, une des deux voies d'accès à la baie, extrêmement facile à défendre par quelques hommes retranchés. Ces observations se révéleront très précieuses quatre ans plus tard, lorsqu'il aura à nouveau Akaba pour objectif, dans de tout autres circonstances. Il se souviendra aussi du chef de la police locale, un certain Dhurmush, qui, contrairement au *kaimakam*, s'était comporté de manière très aimable à son égard.

Ned décida alors d'essayer d'atteindre Pétra, à l'est du Wadi Arabah, et, toujours accompagné de Dahoum, se remit en route à pied, semant les policiers venus les appréhender dans les ravins autour du mont Hor, site de la tombe d'Aaron.

Pétra fut un éblouissement, ce qui n'était pas vraiment inattendu. « L'endroit le plus merveilleux du monde », non seulement à cause des vestiges des Nabatéens, mais de la couleur de la roche. « J'ai lu quantité de textes écrits dans une langue magnifique mais qui tentaient de décrire cela sans parvenir à en donner la moindre idée[42]. » Mais le site était déjà un haut lieu du tourisme. Il y croisa deux dames anglaises, manifestement de bonne famille, et parvint à leur soutirer quelques fonds lui permettant de rentrer à

Damas ; il avait épuisé tous ses frais de mission. Le récit de leur rencontre par une des touristes en question, lady Evelyn Cobbold, n'est pas très flatteur pour Ned. Elles l'auraient découvert affamé et épuisé, et l'auraient en réalité sorti d'un très mauvais pas : c'est en tout cas ce qu'elles confieront à Farida al-Akle, et Ned, sans aucun doute vexé d'avoir été surpris en situation de faiblesse, s'en tira à bon compte en racontant à sa famille qu'il était loin d'être affamé, et que « bien sûr, j'aurais toujours pu tuer et manger Dahoum si le pire arrivait[43] ».

Après Pétra, Ned et Dahoum prirent la direction de l'est à travers les montagnes de l'Idumée biblique pour rejoindre le bourg de Maan, où ils comptaient attraper un train pour Damas. Il reviendra là aussi, quelques années plus tard, lorsque Maan sera devenu une garnison turque importante et résistera longtemps aux assauts désordonnés des hommes de la révolte arabe. Ned s'en souviendra en détail, en raison d'un nouvel incident qui l'opposa aux autorités turques, lorsque le gouverneur fit main basse sur ses dromadaires, jeta en prison les chameliers et exigea en échange de leur liberté le paiement d'un bakchich important. Furieux, il décida d'employer la manière forte et, avec la complicité de Dahoum, se saisit de deux fusils appartenant à la police, puis se dirigea, l'air menaçant, en direction de la maison du gouverneur. Il exigea qu'en échange des armes ses montures lui soient restituées, ce qui fut fait, non sans grommellements divers.

Ned dut attendre encore deux jours à Maan, avant de partir pour Damas par le chemin de fer du Hedjaz, qu'il eut ainsi tout le loisir d'étudier de près. Avec Hogarth, deux ans auparavant, il avait parcouru la voie qui menait de Haïfa à Damas par la stratégique vallée du Yarmouk. Cette fois, il empruntait le train pour remonter vers le nord, la principale étape avant Damas étant le nœud ferroviaire de Deraa. Pour un jeune homme doté d'une mémoire remarquable des détails et d'une grande curiosité d'esprit, c'était une excellente préparation. Il avait ainsi parcouru une bonne partie du réseau de voies ferrées du Moyen-Orient qu'il mettra, trois ans plus tard, tant d'acharnement à démolir.

Rien n'indique néanmoins que ces « reconnaissances » étaient voulues et préméditées, mais, en trois ans, Ned avait acquis par une étude empirique et non par de simples lectures une connaissance assez unique de la région. Il se doute que les autorités britanniques feront bientôt de nouveau appel à ses compétences : celui qui se présentait parfois, en blaguant à demi, comme le

consul de Sa Majesté à Djerablous avait maintenant acquis la conviction qu'il aurait un rôle à jouer si jamais un jour l'Empire ottoman se rangeait aux côtés des adversaires du Royaume-Uni. Les autorités turques avaient du reste finalement pris ombrage de cette mission, dont elles soupçonnaient les fins militaires, et, pour les rassurer, le Palestine Exploration Fund en publia le compte rendu, en grande partie rédigé par Lawrence, sous un titre parfaitement anodin : *The Wilderness of Zin*, « Le Désert de Zin », Zin étant le nom biblique de cette contrée du Sinaï.

Ned retrouva rapidement son cher Karkemish. La nouvelle saison de fouilles reprit, la mécanique était désormais bien rodée, notamment grâce à un nouveau système de primes récompensant les employés locaux pour la découverte de tout objet ancien. En revanche, de l'autre côté du fleuve, dans le camp allemand, l'atmosphère était beaucoup plus tendue, et le manque de souplesse des Allemands créait sans cesse des frictions avec les employés kurdes. Ils avaient fini par constituer une sorte de garde prétorienne formée de Circassiens, peuplade que les Kurdes détestaient. Un jour, Lawrence put assister à une véritable bataille rangée. L'affaire avait été déclenchée par une question de paie, et les Kurdes se révoltèrent contre leurs employeurs et, surtout, contre les Circassiens. Le camp britannique se trouva involontairement impliqué lorsqu'un membre de la garde visa en direction de Leonard Woolley qui observait la scène de loin avec curiosité et amusement. Les Allemands se mirent alors eux aussi à tirer sur tout ce qui bougeait, et même sur un des leurs qui se trouvait par hasard sur un petit îlot au beau milieu de l'Euphrate. Finalement, le calme revint grâce aux efforts de Woolley et de Ned, mais un employé kurde avait perdu la vie et une vingtaine d'hommes avaient été blessés par balle.

Ce tohu-bohu fut raconté avec verve par Ned pour distraire un peu son ami le poète James Elroy Flecker, rencontré à Beyrouth lorsque ce dernier était vice-consul et qui était en train de succomber de la tuberculose dans un sanatorium de Davos.

Cette lettre fut écrite de Londres en juin 1914[44]. Ned était rentré en Angleterre, sans se douter un instant qu'il ne reverrait plus jamais le petit monticule au bord du grand fleuve, le « temple de la culture » avec son sol en mosaïques romaines, ni ses amis, Haj Wahid, Gregori, et Dahoum surtout, le petit ânier au sourire éblouissant. Karkemish n'avait pas tenu cinq ou six ans.

Ce petit paradis ne pouvait rester éternellement à l'écart du monde et de ses soubresauts. « Karkemish fut un miracle » aux yeux du « Voyageur ». Au poète Robert Graves, il écrira plus tard que jusqu'à ce que la guerre engloutisse tout, il avait trouvé, dans ce coin isolé aux confins de la Syrie, la « vie idéale[45] ».

4

Un vrai garnement

Thomas Edward Lawrence avait 26 ans au moment où, le 4 août 1914, le gouvernement britannique dirigé par le Premier ministre libéral Herbert Asquith décida, à reculons, d'entrer dans la guerre. Profondément attaché à la civilisation britannique, il n'était cependant pas particulièrement patriote. La guerre européenne avait sonné la fin de ses aventures archéologiques, mais pour combien de temps ? La position de la Turquie était d'ailleurs encore très incertaine, et il n'était pas du tout garanti qu'elle se range aux côtés des puissances d'Europe centrale, malgré l'influence croissante des conseillers militaires prussiens et de l'ambassadeur allemand auprès de la Sublime Porte. Par un de ces paradoxes qu'il affectionnait, Lawrence se montra d'ailleurs désolé de cette perspective : cette guerre devait être l'occasion d'expulser les « oppresseurs » turcs de la Syrie, ce qui serait impossible si ceux-ci se rangeaient finalement aux côtés de la France et de l'Angleterre.

Contrairement à la France, le Royaume-Uni ne pratiquait pas la conscription, mais Lawrence, comme l'immense majorité des jeunes hommes de bonne famille, se précipita pour s'engager. Les appels, en particulier dans la presse, à venger l'attaque contre la Belgique et à soutenir la France contre les « Huns » n'y étaient, dans son cas, pour rien. Pour lui, c'était tout simplement la chose à faire, quels que soient les sentiments profonds que l'on pouvait éprouver. Il semble, mais l'affaire n'est pas totalement avérée, que sa candidature fut refusée en raison de sa taille modeste, l'afflux de volontaires étant tel que les bureaux de recrutement furent contraints de refuser tous les

hommes mesurant moins de six pieds. Finalement, par l'intermédiaire de Hogarth, il parvint à se faire enrôler comme officier – simple sous-lieutenant à titre temporaire – dans la section cartographique de la direction du renseignement au sein du War Office à Londres, où il se présenta un jour de septembre 1914 en costume marron et tête nue – ce qui, à l'époque, surprenait et était considéré comme un signe d'originalité manifeste.

Alors que le Moyen-Orient était encore en paix, personne ne sut comment employer intelligemment ce petit jeune homme qui se fit rapidement remarquer par son sens de la repartie et ses réflexions toujours à la limite de l'insolence. L'attente fut de courte durée : en novembre, la Turquie entra finalement en guerre aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

Puis ce fut l'affolement général au War Office : lord Kitchener, qui avait été nommé ministre de la Guerre, venait de réclamer une carte la plus complète possible du Sinaï. Celui qui avait vaincu les derviches à Omdurman et vengé la mort de Gordon Pacha incarnait littéralement l'armée britannique : de grande taille, rougeaud, parlant peu, les affiches de recrutement à son effigie allaient, plus que tout autre effort de communication, contribuer à la création de la « nouvelle armée » de volontaires qui allait sauver l'honneur des armes britanniques très sérieusement bousculées au cours de l'été 1914 et leur permettre de jouer pleinement leur rôle sur le front de France. Il était impératif de pouvoir répondre à son injonction dans les plus brefs délais.

Le colonel Coote Hedley, accablé par l'ampleur de la tâche, fit aussitôt appel au petit Lawrence. « Je suis arrivé comme saint Georges dans son armure étincelante et les ai sauvés[1]. » Avec l'aide de deux collègues, il parvint en très peu de temps à confectionner une carte de six mètres de côté, en trois couleurs, sur laquelle les routes, les pistes, les chemins et surtout les puits étaient indiqués. Faut-il le croire vraiment lorsqu'il raconte qu'une « partie seulement était exacte » et que « quant au reste, je l'ai inventé[2]… » ?

Au bout de quelques semaines, Hogarth demanda à Hedley comment se débrouillait son protégé. « Il a pris le contrôle de tout mon service, à ma place », répondit laconiquement le colonel. Malgré tout favorablement impressionné, Hedley prit alors une sage décision : ce jeune Lawrence serait plus utile en Egypte. Celui-ci annonça fièrement son départ à son frère Will, engagé de son côté dans le Royal Flying Corps, la future Royal Air Force. « Je pars probablement pour l'Egypte, à la fin de cette semaine, en service

“spécial”. » Lawrence allait rejoindre le service de renseignements militaire au sein du corps expéditionnaire britannique en Egypte, qui était sous la direction du capitaine Gilbert Clayton, un officier de grande expérience dans le domaine des affaires arabes. « Il est sans doute question du Caucase ou du Sinaï jusqu’au printemps… je ne l’espère pas, car je voudrais avoir du temps pour faire de nouvelles explorations et perfectionner ma connaissance des dialectes bédouins[3]. »

Lawrence comptait bien ne pas croupir dans un bureau au bord du Nil à passer ses journées à compiler des relevés topographiques et à fabriquer des cartes et des plans. Son départ pour l’Egypte fut repoussé de quelques jours, car le War Office lui avait demandé un rapport général sur l’état des routes et des chemins dans l’ensemble de la péninsule du Sinaï, dont Lawrence n’avait d’ailleurs reconnu qu’une petite partie. « Je suis donc en train d’écrire un rapport sous l’angle militaire, sur un pays inconnu de moi, et que je n’ai pas encore étudié. Une des terreurs mineures de cette affaire est que, dans quelque temps, je recevrai un exemplaire imprimé de mon propre travail et que je devrai m’en servir pour me guider à travers le pays : ce sera une leçon d’humilité, en tout cas je l’espère[4]. »

Après ces péripéties bureaucratiques, Lawrence partit enfin le 9 décembre 1914 pour l’Egypte à bord d’un vapeur des Messageries maritimes. Le pays se trouvait maintenant sous la menace d’une offensive turque ; le canal de Suez était un élément central de la stratégie impériale du Royaume-Uni et il fallait à tout prix en assurer la sauvegarde.

Le canal était défendu par un corps expéditionnaire britannique dont les officiers étaient un peu gênés ou complexés de ne pas être sur le front européen, où se déroulait la « vraie » guerre. Pour beaucoup, en cette fin de 1914, et alors que l’affrontement en Europe n’avait pas encore tout à fait cessé d’être joyeux, se trouver en Egypte était d’abord une occasion manquée sur le plan professionnel, celle de se couvrir de gloire, de gagner des médailles, et de participer à la victoire sur le « Hun » dans une vraie guerre, telle qu’elle était enseignée à Sandhurst ou à Saint-Cyr. Les Turcs ? De bien piètres adversaires, indignes d’une grande nation, qui ont subi avant guerre des défaites cinglantes et dont on semble ignorer qu’ils ont été en partie formés par les Allemands. Les mois qui vont suivre seront l’occasion d’une prise de conscience particulièrement douloureuse… Quant aux soldats d’origine arabe qui servent dans les deux camps, ils sont totalement ignorés.

Au mieux ils serviront de porteurs d'eau ou de chameliers, mais certainement pas de combattants.

C'est dans ce milieu aux officiers parfois caricaturaux, avec leurs belles moustaches, leurs badines et leurs chasse-mouches, que débarque fin 1914 le sous-lieutenant Lawrence, petit, glabre, l'air d'un adolescent batailleur, la coiffure hasardeuse, un perpétuel sourire en coin. Dans ses lettres, il confie son effarement face à l'ignorance crasse, la désinvolture et le manque de sérieux de certains de ses nouveaux collègues et supérieurs. « L'officier de l'armée d'Egypte ignore tout de ce qui se passe de l'autre côté de la frontière. » Quant à son chef, le général Maxwell, commandant du corps expéditionnaire britannique, il n'hésite pas à le décrire dans une lettre à sa famille comme une personnalité « très étrange, […] avec un don mystérieux pour prophétiser ce qui va arriver, et un détachement merveilleux à l'égard de tout ce qui pourrait arriver. On ne peut trouver une personne plus apte à commander en Egypte. Il considère toute sa mission comme une magnifique plaisanterie[5] ».

Sur cette scène, un acteur ambitieux pouvait donner sa pleine mesure et Lawrence se lança avec enthousiasme dans un rôle de franc-tireur et d'empêcheur de tourner en rond. Il ne laissa personne ignorer ce qu'il pensait du corps expéditionnaire et marqua tout de suite sa différence par ses tenues non réglementaires et son habitude de porter des insignes différents selon les jours de la semaine. Un de ses sous-officiers dira plus tard que jamais, à sa connaissance, Lawrence ne fit le salut militaire réglementaire devant un supérieur – et il ne répondit jamais au salut d'un subalterne.

Un autre témoin de cette époque se rappellera le jour où Lawrence entra pour la première fois dans son bureau. « La pièce ouvrait sur un balcon et je le revois maintenant dans l'encadrement de la porte, avec, en arrière-plan, le ciel et les arbres, dans une tenue qui ne ressemblait à rien, souriant d'un air à demi contrit, et le torse penché en avant pour une courbette dont je n'ai pas perçu l'espièglerie dans cette silhouette fugitive. Cette vision, et la réflexion simultanée que je me suis faite : "Qui peut bien être cet extraordinaire garnement ?" sont restées gravées dans ma mémoire depuis lors. Il est entré dans la pièce d'un pas dansant et s'est assis[6]… »

Lawrence avait ainsi inauguré une autre habitude particulièrement irritante pour des militaires : arriver sans prévenir, entrer dans un bureau subrepticement, en repartir de même. Cette technique deviendra de plus en

plus éprouvée dans les années qui suivront, et le fait de s'habiller dans des tenues arabes lui permettra d'accentuer l'effet de surprise. Le diplomate Ronald Storrs, nommé gouverneur de Jérusalem après la libération de la ville par les Britanniques en novembre 1917, se vit ainsi annoncer un jour de janvier 1918 par son officier d'ordonnance qu'un Bédouin souhaitait le voir : à peine l'ordonnance avait-il terminé que Lawrence entra dans le bureau sans faire de bruit et s'approcha de Storrs comme si de rien n'était. Le lendemain, les deux hommes étaient assis côte à côte dans un canapé occupés à lire. Storrs leva les yeux un instant « et non seulement Lawrence n'était plus dans la pièce, il n'était plus dans la maison, il avait quitté Jérusalem, il était à bord du train qui le menait en Egypte[7] »…

Heureusement pour lui, Lawrence n'était pas le seul personnage un tant soit peu original au Caire. Il n'aurait sans doute pas tenu très longtemps sans la protection de Clayton et sans la présence d'autres individualités du même tonneau. Il fut rapidement rejoint par plusieurs personnalités brillantes, polyglottes, qui formèrent une équipe solidaire face aux officiers de l'état-major, qui était basé à Ismaïlia. Une équipe d'élite, qui allait rapidement aspirer à autre chose que de produire des cartes et des synthèses de renseignement concernant l'ensemble du Moyen-Orient pour le bénéfice d'un état-major qui donnait l'impression de se désintéresser de tout ce qui se passait à l'est du Canal.

Avec ces hommes issus sinon de l'aristocratie proprement dite, en tout cas de l'élite de la société britannique, et qui bénéficiaient souvent de moyens financiers leur assurant une certaine indépendance, Lawrence se sentait parfaitement à l'aise. Woolley resta quelques semaines, mais il y avait surtout deux membres du Parlement britannique, George Lloyd et Aubrey Herbert, demi-frère du sponsor de la mission Toutankhamon. Il y avait aussi un Français, le père Antonin Jaussen, un dominicain pittoresque qui venait de Jérusalem et qui avait parcouru la Palestine et le Sinaï en long et en large. Lawrence le trouva « divertissant et très futé ». Tout cela promettait d'être « très amusant ». C'était, à ses yeux, le plus important[8]…

Personne ne se prenait réellement au sérieux. Ayant trouvé un environnement qui lui allait comme un gant, Lawrence écrivit régulièrement à son mentor Hogarth pour le tenir informé de ses activités sur le ton de la dérision, le seul qui convenait : « Woolley reste assis à son bureau toute la

journée à rédiger des aide-mémoire et à écrire pour la presse des notes pompeuses destinées à dissimuler la vérité […]. Newcombe dirige une bande d'espions particulièrement repoussants […]. Je suis officier chargé des cartes et rédige des notes géographiques, tentant de les persuader que la Syrie n'est pas entièrement peuplée de Turcs… Aubrey Herbert met au jour des conspirations futiles[9]. »

Avec de tels collègues, Lawrence n'avait aucun problème « social », contrairement à Stewart Newcombe, devenu un des responsables du service et considéré comme insupportable par cet aréopage d'officiers de bonne famille qui rappelaient qu'il n'était après tout qu'un « géomètre ». Tous étaient d'accord pour dire qu'il était « mal élevé » et que c'était un homme sous lequel il était « atroce » de travailler. Du reste, il parlait avec un mauvais accent, un défaut rédhibitoire. Lawrence, en revanche, avait le bon accent, les bonnes manières, le bon esprit. Personne ne savait qu'il était de naissance illégitime, que son père avait quitté son épouse et était parti s'installer avec la « nanny » ; cela aurait-il changé quelque chose aux yeux de ses collègues ? Son originalité, son comportement très peu militaire, son effronterie jouaient au contraire en sa faveur dans ce petit milieu, et ceux qui en prenaient ombrage avaient aussitôt la réputation de manquer tout simplement d'humour. Et puis, tous reconnaissaient qu'il était « astucieux ».

Mais, pour l'instant, le sous-lieutenant Lawrence produisait des cartes, « des cartes, des cartes et des cartes, par centaines de milliers, qui doivent être dessinées, imprimées, empaquetées et expédiées ». Il avait aussi pour mission de suivre à la trace les déplacements des unités de l'armée turque, autant chercher « une aiguille ivre de la danse Saint-Guy à travers des champs de bottes de foin ». Il est parfois saisi par l'étrange maladie de l'Egypte, le spleen du Caire, cette agréable léthargie qui peut vite se transformer en angoisse profonde. Il y a enfin une blessure lancinante, la nostalgie de Karkemish : « Bon bon, voyez-vous il ne nous arrive jamais d'aventures, hormis la plume à la main, et celles que l'on peut créer nous-mêmes dans les moments libres en dehors du bureau. Le Caire, ce n'est pas la peine d'essayer d'en parler. J'ai pris une journée, le mois dernier, et j'en ai profité pour y faire un tour ; fini pour moi – et quand je pense que si toute cette folie n'était pas arrivée, je serais sur ce monticule dans un méandre de l'Euphrate, un endroit sain, avec d'honnêtes gens, et pas trop éloigné de tout.

[…] J'imagine que je serais bien plus heureux dans une tranchée, où l'on n'est pas constamment harcelé toute la journée par les problèmes politiques et les renseignements les plus divers[10]. »

Au bout de quelques semaines, son travail s'était cependant diversifié, et il eut quelques occasions de laisser libre cours à son imagination et sa créativité. Il joua un rôle plus actif dans le renseignement et la propagande antiturque, ce qui l'amena par exemple à concevoir un plan destiné à semer la confusion en Syrie, une des idées dont il sera d'ailleurs le plus fier : la fabrication de faux certificats d'exemption médicale. A partir de 1915, l'armée ottomane avait commencé à lever en masse des conscrits dans les campagnes de Palestine et en Syrie. Il existait toutefois des possibilités d'exemption, dont bénéficiait notamment la population d'origine circassienne. Les faux certificats d'exemption concoctés par Lawrence permettaient à ceux qui parvenaient à mettre la main dessus d'éviter la conscription. Ils furent largués par avion, au Levant et en Syrie, à partir d'aérodromes situés en Grèce. Après la guerre, Lawrence fera la connaissance du président de l'université américaine de Beyrouth, Howard Bliss, qui lui reprochera d'avoir organisé cette opération : plusieurs de ses étudiants avaient été retrouvés par les Turcs en possession de ces faux certificats – qui ne les avaient pas trompés – et avaient été jetés en prison.

Ces distractions étaient cependant trop rares, et il lui arrivait de se plaindre de n'être qu'un « tailleur de crayons et nettoyeur de stylos à plume ». Il était d'autant plus frustré d'être réduit à un rôle de subalterne qu'en face, à Damas, de vieilles connaissances avaient refait leur apparition : Max « von » Oppenheim, Meissner, le spécialiste des chemins de fer, et surtout Alois Musil, le Praguois, grand connaisseur des tribus bédouines de Syrie : ceux que l'on appellera parfois plus tard, abusivement, les « Lawrence » du Kaiser. A propos de Musil, sans aucun doute le plus compétent de ses adversaires, Lawrence écrivit à Hogarth sur un ton totalement désabusé : « J'espère que les connaissances de Musil sont mieux mises à profit par les Turcs que ne le sont les miennes parmi les Anglais[11]. »

La guerre semblait bien lointaine, si l'on exceptait une première offensive menée contre le canal par les Turcs en février 1915, facilement repoussée par les Britanniques. A l'ouest de l'Egypte, en Cyrénaïque, le mouvement senousis, soutenu par les Turcs, était menaçant, mais ne constituait pas un danger stratégique. De plus, c'était encore le Colonial Office et ses

représentants en Inde qui avaient la haute main sur la politique arabe. Or la position des autorités britanniques de New Delhi était claire : il fallait en faire le moins possible. Pousser les Arabes à se révolter contre les Turcs risquait fort d'avoir un effet pervers et dangereux, et de donner de très mauvaises idées aux musulmans de l'Inde, et notamment aux soldats musulmans. L'armée d'Egypte devait donc se contenter de défendre le canal, protégé par le glacis du Sinaï, sans songer à mener une stratégie offensive vers la Palestine et la Syrie.

Lawrence rongeait son frein. « Nous restons assis à nos bureaux et tentons de maintenir une apparence d'inactivité dérisoire… J'ai eu des nouvelles de Will, qui est consumé par le patriotisme le plus ardent. J'ai bien peur de ne pas ressentir les choses aussi intensément[12]. » Impatient et sûr de lui, il parvint à s'immiscer avec un culot certain dans un débat stratégique qui naquit début 1915. Le Grand Etat-Major britannique, confronté à la stagnation du front en France, était de plus en plus tenté de revenir à sa tradition, la stratégie « indirecte », qui visait à éviter le combat frontal décisif et à s'attaquer aux points faibles de l'adversaire. Les Britanniques avaient identifié sans difficulté le maillon faible chez l'ennemi : l'« homme malade de l'Europe ».

Lord Kitchener suggéra alors l'idée d'un débarquement franco-anglais dans le golfe d'Alexandrette, l'objectif étant de progresser vers l'est et de couper en deux les armées ottomanes avant de bifurquer vers le nord en direction de Constantinople. Quel rôle Lawrence, simple sous-lieutenant à titre temporaire, a-t-il joué dans ce plan ? Dans une note adressée après la guerre à Basil Liddell Hart, grand historien de la Première Guerre mondiale et un des principaux défenseurs de la stratégie indirecte, il en revendiquera carrément la paternité. « Je reste impénitent en ce qui concerne le schéma Alexandrette qui fut, du début à la fin, mon invention, même s'il est remonté par l'intermédiaire de mes chefs. De fait Kitchener l'a accepté, et donna l'ordre de développer ce plan aux Australiens et aux Néo-Zélandais[13]. »

En mars 1915, il avait exposé son idée dans une lettre un peu fébrile et remplie d'arrière-pensées à Hogarth. Il demanda à son mentor de remuer ciel et terre à Londres pour convaincre l'état-major britannique de l'intérêt d'une telle opération, qui visait tout autant à contrecarrer les ambitions françaises au Levant qu'à obtenir une victoire décisive sur les Ottomans : « Les Français

insistent sur la Syrie – et nous sommes en train de la leur concéder : reste Alexandrette qui est la clef de toute la région comme vous le savez […]. Dans les mains des Français elle leur fournirait une base sûre pour des attaques navales contre l'Egypte – et rappelez-vous que si elle [la France] est établie en Syrie, et avec la conscription, elle serait capable de balancer 100 000 hommes contre le canal une douzaine de jours après une déclaration de guerre […] on ne peut pas continuer à parier sur le fait que la France sera toujours notre amie[14]. » Quelques jours plus tard, Lawrence envisageait même la possibilité d'éliminer totalement la France du Moyen-Orient. « Nous pouvons foncer sur Damas et flanquer les Français dehors[15]. »

Le plan Kitchener rencontra de fortes résistances, en Angleterre comme en France, et ce sera, à la place, le débarquement aux Dardanelles. De son bureau au Caire, Lawrence suivit de près la bataille de Gallipoli où, après l'échec des tentatives des forces navales françaises et britanniques de forcer le détroit des Dardanelles, les troupes australiennes et néo-zélandaises avaient débarqué fin avril 1915 et rencontré une résistance inattendue de la part des Turcs.

Il avait appris grâce à ses réseaux en Syrie que beaucoup d'hommes des environs de Karkemish (qu'il qualifie avec nostalgie de « notre voisinage ») avaient été enrôlés par les Turcs. Pas de nouvelles de Dahoum, en revanche, et d'ailleurs essayer d'en obtenir risquait de le mettre en danger. La répression turque contre les populations arabes susceptibles de sympathies pour les Alliés s'était du reste brutalement accentuée.

Une chose était maintenant claire au Moyen-Orient : la guerre serait menée en fonction d'objectifs politiques futurs, et c'était pour Lawrence une opportunité de faire entendre sa voix. Pour l'heure, il en était toujours réduit à écrire des notes, et cela ne pouvait le satisfaire, d'autant que, en France, ses deux frères, Frank et Will, avaient été tués au combat à quelques semaines d'intervalle. La mort du premier, le 9 mai 1915, près de Béthune, le laissa presque indifférent, en apparence du moins. « La mort de Frank a été un choc comme tu le dis, écrit-il à Will, c'était si inattendu. Je ne crois pas que l'on doive trop le regretter, car c'est la voie à choisir, après tout[16]. » Celle du second, en revanche, fut un coup plus dur : elle accentuait son sentiment d'inutilité. « Il ne semble pas juste que je continue à vivre, moi, paisiblement au Caire[17]. »

5

Kut, 1916

A l'autre extrémité du Moyen-Orient une tragédie était en train de se nouer. En 1915, un corps expéditionnaire en très large partie composé de troupes indiennes occupa le sud de la Mésopotamie, entre le Tigre et l'Euphrate. Devant ce succès initial, le général Nixon, qui avait la réputation d'être très entreprenant et porté vers l'offensive, décida d'élargir la campagne et donna l'ordre à une division commandée par le général Charles Townshend de remonter le Tigre jusqu'à la ville de Kut-el-Amara. A 200 kilomètres plus au nord, Bagdad : alors même que les forces britanniques et françaises étaient en passe d'être évacuées de Gallipoli, après avoir été mises en échec par les Turcs, la prise de la capitale de la Mésopotamie présentait un attrait irrésistible. Les distances à parcourir étaient certes importantes, mais le grand fleuve offrait une ligne de communication idéale qui permettait de ravitailler et de renforcer les troupes à partir de Bassora au moyen d'une véritable noria de vapeurs et de barges.

Les grandes étendues de la Mésopotamie semblaient un terrain idéal pour une offensive d'ampleur, contrairement à Gallipoli, dont les reliefs escarpés étaient faits pour la défense. Nixon sous-estimait cependant le rôle des conditions climatiques, non seulement pour les soldats venus d'Angleterre, mais aussi pour les forces indiennes. Il faisait atrocement chaud et humide ; le climat était pestilentiel. Le ravitaillement par le Tigre était compliqué par les énormes crues saisonnières qui freinaient considérablement toute progression

et qui empêchaient les forces de se déployer. Et, comme aux Dardanelles, la valeur de l'armée turque était totalement sous-estimée…

Au début, tout se passa parfaitement. Les Britanniques, ayant avancé au-delà de Kut, infligèrent une défaite majeure aux Turcs à Salman Pak, l'ancienne Ctésiphon, à une quarantaine de kilomètres seulement de Bagdad. Mais ils ne purent aller plus loin, et furent obligés de retourner à Kut, située dans le creux d'un des méandres du grand fleuve. Les troupes, épuisées, avaient besoin de repos : se replier encore plus au sud, et c'était toute la Mésopotamie qui risquait de retomber sous le contrôle des Turcs, tandis que les populations arabes, qui s'étaient montrées souvent hostiles aux forces britanniques, risquaient de profiter de leur vulnérabilité. Lorsque les conditions atroces dans lesquelles les blessés britanniques de Ctésiphon furent évacués vers Bassora furent connues en Angleterre, une commission d'enquête fut formée : ses conclusions seront particulièrement sévères à l'égard des autorités militaires.

Kut allait vite se révéler un piège, et le lieu d'un des grands désastres de l'histoire militaire du Royaume-Uni.

Les 17 000 hommes de la division Townshend furent rapidement encerclés au début de décembre 1915. Les troupes résistèrent vaillamment aux assauts frontaux répétés de l'infanterie turque, mais les tentatives de relève et de soutien en provenance de Bassora échouèrent toutes, l'armée turque parvenant à bloquer les renforts qui remontaient le long du Tigre. En tentant de venir au secours de Kut, la 13e division d'infanterie perdit près de la moitié de ses forces combattantes. Les combats furent particulièrement durs à Falahieh. « Le champ de bataille fut un des spectacles les plus désolants que j'aie jamais eu l'occasion de voir, racontera un témoin. Désormais, chaque fois que j'apercevrai un homme en train de dormir dans un champ, je penserai à eux[1]. » La campagne militaire dépendait du gouvernement des Indes, mais devant les difficultés croissantes, le War Office, à Londres, prit en main les opérations.

Avant de songer à desserrer l'étreinte autour de la ville encerclée, il fallait régler le problème urgent du ravitaillement des troupes et de la population civile arabe prise entre deux feux. En janvier 1916, le temps fut épouvantable, et avec les crues, la région se transforma en une mer de boue. Fin avril, malgré quelques tentatives de ravitaillement par avion, les troupes et les habitants étaient totalement affamés, et, pour beaucoup, malades de

dysenterie et de malaria. Townshend prit la décision de tenter de négocier avec les Turcs une sortie honorable, son argument principal étant que le commandant en chef turc, Khalil Pacha, n'était pas en mesure de nourrir autant de prisonniers et qu'il ne disposait pas de suffisamment de bateaux pour les emmener à Bagdad. Quant aux nombreux soldats blessés et malades, il croyait naïvement que les Turcs n'avaient pas l'intention de s'en charger et les laisseraient tout simplement repartir vers le sud.

C'est à ce moment que, dans les bureaux du War Office, un esprit à l'imagination fertile suggéra de tenter de soudoyer Khalil en lui proposant une rançon. Pour beaucoup de Britanniques, non seulement les Turcs étaient de piètres soldats, mais leurs chefs étaient faciles à corrompre. L'idée fut rapidement approuvée par Kitchener, qui demanda au Caire de désigner un envoyé pour mener la négociation avec le commandant turc. Il se trouve qu'au même moment, le Bureau arabe du Caire, influencé par un *lobbying* intense de nationalistes arabes originaires de Mésopotamie, comme Aziz al-Masri, explorait l'idée de fomenter un mouvement de révolte qui prendrait appui sur un noyau d'officiers arabes de l'armée turque. Le War Office décida de tenter de mettre en œuvre simultanément les deux plans, une manœuvre assez désespérée face à la situation d'urgence absolue dans laquelle se trouvaient les encerclés de Kut.

Lawrence et Aubrey Herbert furent désignés pour cette mission. Herbert était un choix logique : il avait séjourné à Constantinople avant la guerre et connaissait personnellement certains dirigeants jeunes-turcs. Il avait même rencontré Khalil Pacha, le commandant en chef des forces turques en Mésopotamie, lors d'une réception sur le Bosphore. Il parlait très bien la langue – ainsi que le français, ce qui était important dans une négociation qui s'annonçait extrêmement délicate.

Lawrence, en revanche, ne connaissait que l'extrême nord de la Mésopotamie, ne parlait pas le turc, n'avait aucune expérience dans des affaires de ce type et était un officier de renseignements inexpérimenté. Mais, ambitieux et imaginatif, c'était pour lui une occasion exceptionnelle de se mettre en valeur.

Son chef au renseignement militaire, le colonel Holdich, avait fini par être exaspéré par son insolence, mais aussi par l'étendue de ses connaissances, toujours distillées avec un humour de potache. Holdich était particulièrement agacé par les estimations fournies par le jeune sous-

lieutenant concernant les effectifs des différentes unités turques en Syrie et en Palestine, car Lawrence donnait systématiquement des chiffres invraisemblablement précis, à la dizaine près, et il était contraint de raturer systématiquement les notes de son subalterne et de les remplacer par ses propres estimations, bien plus circonspectes, dans les dizaines de milliers. Holdich était également obligé de corriger les jugements que portait Lawrence sur les différents généraux turcs. Untel était par exemple décrit comme un officier compétent, mais également comme une « crapule » vénale, et ce type de commentaires personnels était considéré comme parfaitement indélicat lorsqu'il s'agissait d'adversaires somme toute respectables.

La coupe déborda lorsqu'un jour Lawrence fut appelé au téléphone par le chef d'état-major du corps expéditionnaire d'Egypte qui lui demandait certaines indications concernant la localisation géographique de divisions turques en Syrie. Il répondit à toutes les questions, et son chef demanda s'il les avait notées sur les fiches qui étaient envoyées du Caire à Ismaïlia, où se trouvait le quartier général. Il expliqua qu'il n'avait rien reporté par écrit et, lorsque son interlocuteur lui en demanda la raison, répondit tout à trac : « Elles sont bien mieux dans ma tête, tant que je n'aurai pas eu confirmation du renseignement de façon sûre. » « Mais vous ne pouvez pas envoyer votre tête à Ismaïlia à chaque fois. » « Je serais vraiment content si c'était le cas », rétorqua le garnement, avant de raccrocher au nez de son supérieur[2]. Il était décidément impossible.

Heureusement pour lui, il y eut la création au début de 1916 du Bureau arabe, une entité autonome qui devait permettre de rassembler un groupe de personnalités compétentes, des hommes aux talents variés et qui n'étaient pas suffisamment mis en valeur au sein du renseignement militaire proprement dit.

Les hommes du Bureau arabe se surnommèrent eux-mêmes les *intrusives*, ce qui peut se traduire par « importun » ou « indiscret », et ne cachaient pas leur ambition d'influencer – et même de modeler – la politique britannique dans toute la région, n'hésitant pas à empiéter sur les chasses gardées du Colonial Office. Leur mission officielle était toutefois de collecter, centraliser et distribuer aux personnes et aux administrations idoines toutes sortes de renseignements concernant le monde arabe, et l'islam en général. Le Bureau devait, en principe, constituer une source d'informations et d'opinions

impartiales, Londres, Le Caire et Delhi ayant souvent des points de vue divergents sur la question[3].

Le Bureau prit ses quartiers dans trois chambres réquisitionnées à l'hôtel Savoy, au Caire, ses membres logeant au Grand Continental qui était mitoyen. Le Savoy avait été avant la guerre un haut lieu de la vie sociale et mondaine, principal rival du légendaire Shepheard's. Hogarth avait rejoint ces *happy few* et rassembla rapidement une collection exhaustive d'ouvrages érudits sur toute la région. Les membres du Bureau arabe collectaient leurs renseignements grâce à leurs réseaux personnels d'espions, aux interrogatoires de prisonniers turcs et arabes de l'armée ottomane, et aussi en usant d'une nouvelle arme au service du renseignement, l'interception des communications radio des Turcs, une source d'information qui sera sobrement appelée « agent Y ». Le Bureau était particulièrement mal vu par les officiers classiques de l'état-major, parce qu'il était constitué d'officiers considérés comme excentriques. Lawrence avait enfin trouvé sa place.

En mars 1916, le général Robertson, CIGS – chef d'état-major impérial –, adressa un télégramme ultrasecret à Bassora : « Le capitaine Lawrence doit arriver à Bassora vers le 30 mars en provenance d'Egypte et étudiera avec vous la possibilité d'acheter un des chefs turcs de l'armée de Mésopotamie, soit Khalil, soit Negib [son adjoint devant Kut], afin de faciliter le sauvetage de Townshend. Vous êtes autorisé à dépenser à cet effet toute somme n'excédant pas un million de livres[4]. » Officiellement, cette somme devait être utilisée pour venir en aide à la population arabe civile de Kut. Officieusement, il fallait faire comprendre à Khalil, le plus discrètement possible, que cette somme – très importante – lui reviendrait personnellement, ainsi qu'à des adjoints qu'il désignerait, s'il acceptait de laisser partir les troupes encerclées.

Lawrence annonça la nouvelle à ses parents avec une discrétion qui ne lui était pas habituelle : « Je m'en vais, pour un mois ou six semaines, consulter certaines personnes, et suggérer certaines choses. Est-ce que je suis suffisamment vague comme cela[5] ? » Les autorités britanniques à Bassora avaient aussitôt répondu à Londres qu'elles comptaient donner toute l'aide nécessaire à Lawrence et à Aubrey Herbert, mais que Townshend et ses hommes étaient au bout du rouleau et qu'il était probablement trop tard pour espérer convaincre Khalil Pacha. L'idée – à vrai dire assez saugrenue – de

corrompre le chef turc était d'ailleurs considérée comme très mal venue par les autorités britanniques sur place, car elle ne correspondait guère à l'idée qu'elles se faisaient de l'honneur militaire et elles avaient acquis, au long de la campagne, du respect pour les militaires turcs.

C'est donc avec une certaine froideur que Lawrence fut accueilli à Bassora. Hubert Young, qui lui avait rendu visite à Karkemish et qui était un fin connaisseur de la Mésopotamie, eut le sentiment d'avoir affaire à un vrai enfant gâté, un poseur, très différent de celui qu'il avait connu avant guerre. En revanche, Gertrude Bell fut enchantée de cette apparition inattendue qui apportait un souffle d'air frais dans ce milieu si compassé. « Nous avons eu de longues conversations et établi de vastes plans en vue du gouvernement de l'Univers […]. On se sent ici très seul, avec personne qui vous ressemble. C'est pourquoi l'arrivée de Mr. Lawrence est un don du ciel[6]. » Quant aux Arabes de la région, les Britanniques pouvaient-ils en faire des alliés dans leur lutte contre les Turcs, comme l'avaient promis les officiers irakiens parvenus au Caire ? La première impression n'était pas du tout convaincante. Lawrence télégraphia le 9 avril au Bureau arabe – sans prendre de gants, comme à son habitude – qu'il avait été en contact avec les éléments d'un parti panarabe et antiturc : « Ils sont environ une douzaine. Parmi eux il y avait Sayed Taleb [le potentat local] et quelques chacals […] il n'existe aucun sentiment nationaliste arabe et pour nous l'endroit est sans intérêt[7]. »

Lawrence resta quelques jours à Bassora ; le temps pressait et il partit pour Kut à bord d'un antique vapeur à aubes. Plein d'enthousiasme, il avait le sentiment que cette mission était la preuve que l'on avait enfin pris conscience de ses mérites. Il allait rapidement déchanter, comme le prouve un texte émouvant rédigé plusieurs années après la guerre. « J'ai remonté le Tigre en compagnie d'une centaine de soldats territoriaux du Devon, des gars jeunes, sains, merveilleux, tout pleins de la force que donne le bonheur, et de celle qui rend femmes et enfants heureux. Avec eux, on voyait clairement à quel point il était grand de les avoir comme frères de sang, et d'être anglais. Et nous étions en train de les envoyer au feu par milliers, pour la pire des morts, non pas pour gagner la guerre, mais pour que le blé et le riz et le pétrole de Mésopotamie nous appartiennent […]. Toutes les provinces sujettes de l'Empire ne valaient pas à mes yeux la mort d'un seul garçon anglais[8]. »

Parvenu au quartier général des forces commandées par le général Lake,

qui avaient vainement tenté de venir au secours de Townshend, Lawrence y demeura trois semaines, dans une atmosphère morbide et déprimante, assailli en permanence par des nuages de mouches d'une agressivité à peine croyable et sous la menace permanente de la malaria.

Le général Townshend eut une première entrevue avec Khalil Pacha le 27 avril 1916. Le général turc se montra inflexible et fit savoir qu'il n'accepterait qu'une capitulation sans conditions. Townshend lui-même évoqua discrètement l'idée d'une rançon pour mettre un terme au siège et Khalil lui répondit qu'il pouvait sans doute lui offrir des conditions un peu meilleures, mais qu'il devait en référer à Constantinople à Enver Pacha, son oncle. Cela n'avait rien de rassurant, et Townshend avait mis trop rapidement sur la table la carte financière. Le général Lake, apprenant que la discussion n'avait rien apporté de nouveau, adressa alors au War Office à Londres un télégramme un peu affligeant dans lequel il avançait qu'il fallait peut-être tout simplement doubler la somme initialement offerte, et que deux millions de livres sterling seraient sans doute plus convaincants.

La réponse d'Enver Pacha au télégramme de son neveu ne se fit pas attendre : la seule issue possible demeurait la capitulation sans conditions. Après avoir été victorieux des Alliés et des Anzacs – les troupes australiennes et néo-zélandaises – à Gallipoli, l'heure était venue pour les Turcs d'enfoncer le clou. De son côté, Londres avait gravement sous-estimé les chefs turcs pour lesquels l'offre de rançon était une grave insulte à une armée qui était fière de ses traditions et de son sens de l'honneur. Khalil Pacha expliqua que tous les soldats anglais et indiens seraient emmenés en captivité, à la seule exception de Townshend : « Son Excellence le général Townshend en personne, muni de ses seuls effets personnels et de son épée, est libre d'aller et venir où il le souhaite, mais à condition de me donner sa parole d'honneur de ne plus jamais combattre durant cette guerre contre les Turcs et leurs alliés. S'il refuse cette offre, qui est finale, mettez fin aux négociations et exécuter votre devoir de soldat[9]. » Séparer ainsi le commandant de ses hommes était une humiliation supplémentaire pour les Britanniques.

Le 29, Townshend dut se rendre à l'évidence : ses hommes, minés par la faim et la maladie, ne pouvaient plus tenir. Il adressa une nouvelle missive à Khalil pour annoncer qu'il capitulait, tout en précisant que c'était en raison de l'état physique de ses troupes, implorant une dernière fois les Turcs de

laisser repartir les blessés et les malades vers Bassora. Puis il donna l'ordre de détruire toute son artillerie.

Entre-temps, Lawrence et Herbert avaient poursuivi leur mission, accompagnés maintenant par le colonel Beach, patron du renseignement au sein du corps expéditionnaire de Mésopotamie. Dans son rapport général rédigé au moment de son retour en Egypte, Lawrence présentera Beach en des termes pour le moins contrastés. Le jeune capitaine à titre temporaire exécute son supérieur en deux temps, selon une technique éprouvée : « Le colonel Beach est absolument *excellent*. » Mais il « n'est jamais allé en Turquie, n'a jamais rien lu sur le sujet, et ne parle pas un mot d'arabe[10] »… En clair, l'homme était totalement incompétent.

Aubrey Herbert a laissé un récit plein d'humour de cette négociation avortée et de ces événements dramatiques[11]. Personnalité hors norme, il avait participé aux opérations de Gallipoli comme officier de renseignements plus particulièrement chargé d'interroger les prisonniers turcs. A plusieurs reprises il avait négocié des trêves entre Britanniques, Anzacs et Turcs, afin d'évacuer les blessés et d'enterrer les morts des deux camps qui remplissaient les tranchées et les ravines du *no man's land* sur les hauteurs de Gallipoli. Herbert jouera, en 1918, un rôle central dans les négociations entamées en Suisse avec Talat, un des trois membres du triumvirat jeune-turc, afin de convaincre ces derniers de couper les ponts avec l'Allemagne et les Austro-Hongrois.

Le matin du 25 avril, le colonel Beach était monté à bord du HMS *Greenfly* sur lequel se trouvaient Herbert et Lawrence ; il leur annonça que le moment était venu d'aller voir les Turcs, et leur proposa de les accompagner. « Il a parlé des conditions [avancées par les Britanniques]. Il est très difficile d'obtenir des améliorations lorsqu'un seul bord a dans son jeu tous les atouts[12]. » Ce n'est que le samedi 29 avril que les événements s'accélérèrent pour le duo venu du Caire. Les conditions de vie étaient devenues presque insupportables, notamment en raison des myriades de mouches minuscules qui poursuivaient les hommes partout dans une ronde incessante. « Elles s'installaient sur vos paupières, sur vos cils, sur vos lèvres et dans vos narines. A cause d'elles on ne pouvait pas parler, et on ne voyait presque rien. » Herbert retrouva Lawrence dans une tranchée de première ligne tenue par les troupes britanniques de la force de secours. « Nous sommes sortis de la tranchée avec un drapeau blanc et avons marché environ deux cents mètres

en avant, avec toutes les odeurs du champ de bataille autour de nous. Le terrain était plat d'un bout à l'autre, avec la rivière au nord, et partout on voyait d'énormes araignées noires et des mouches qui étaient en train de se goberger sur les cadavres abandonnés en faisant un bruit d'enfer[13]. »

Au bout d'une longue attente, deux soldats turcs sortirent de la tranchée adverse ; Herbert leur cria qu'ils avaient une lettre pour Khalil. Plusieurs heures passèrent, les trois hommes en rade sous un soleil de plomb au beau milieu de ce *no man's land* désolé[14]. Aubrey Herbert répéta qu'ils avaient pour ordre de délivrer la lettre en personne au commandant en chef turc. Les soldats turcs reçurent alors l'autorisation de les amener auprès de leur chef, et Herbert, Beach et Lawrence furent accompagnés, les yeux bandés, en direction des tranchées adverses. Lorsque le chemin était plat, les officiers turcs, qui parlaient français, annonçaient aux trois « aveugles » : « Allez franchement, en avant. » Puis les trois hommes durent se faufiler péniblement pendant une éternité dans le réseau des tranchées turques, heurtant sans arrêt les combattants qu'ils croisaient, se cognant dans les tournants, tout en transpirant abondamment.

Après avoir parcouru ce qui sembla à Herbert une bonne dizaine de kilomètres, ils furent enfin conduits en présence du général Bekir Sami Bey, adjoint de Khalil Pacha, qui leur offrit du café et du yaourt, tout en jurant ses grands dieux qu'il avait aimé l'Angleterre et l'aimerait toujours. Lorsqu'au moment de repartir Herbert lui demanda s'ils ne pouvaient pas retirer leurs misérables bandeaux trempés de sueur, le Turc se mit à hurler de rire : « Mais non, vous avez choisi le métier des armes, c'est une profession très exigeante ! Vous allez devoir les garder encore pendant des kilomètres, vous aurez même à franchir des fossés à cheval avec ! » Après ces paroles rassurantes, il serra les mains de ses hôtes et donna à chacun une petite tape d'encouragement sur l'épaule[15].

Les Turcs firent en effet monter Herbert et Beach à cheval, les yeux toujours bandés. Lawrence s'était fait mal au genou et, curieusement, préféra marcher, un officier turc le serrant de près pour le guider (il était encore très mal à l'aise à cheval). Lorsque Herbert et Beach parvinrent au camp de Khalil Pacha, le premier reconnut aussitôt le commandant en chef turc : « Quand est-ce que j'ai rencontré Votre Excellence la dernière fois ? » « Lors d'un bal à l'ambassade de Grande-Bretagne [à Constantinople] », répondit Khalil, guère impressionné par ces amabilités de circonstance. Puis les choses

sérieuses commencèrent – la conversation se déroula une nouvelle fois en français – et Herbert aborda le sort de la population arabe de Kut qui, dans sa majorité, avait coopéré avec les Britanniques et risquait fort d'en subir les conséquences. Lawrence fit son apparition au moment où l'on évoquait la question principale, celle des prisonniers britanniques et indiens valides, ainsi que celle des blessés et des malades. Les trois hommes ignoraient qu'entre-temps Townshend avait capitulé ; leur mission n'avait désormais plus guère de sens, d'autant que Khalil était maintenant furieux que le général anglais ait donné l'ordre de saboter ses canons avant de se rendre.

Au cours de la conversation, Beach intervint pour signifier à Herbert qu'il pouvait dire aux Turcs que les autorités britanniques étaient prêtes à subvenir aux besoins quotidiens de la population civile de Kut. C'était une façon détournée d'évoquer la possibilité d'une rançon.

L'offre était en réalité destinée à Khalil lui-même, celui-ci ne se préoccupant guère du sort des Arabes de Kut. La tentative de corruption devait rester secrète, aucune des parties prenantes de l'accord ne souhaitant que ce troc peu reluisant reçoive une quelconque publicité. Pour le trio d'intermédiaires, il était assez évident que leur mission n'aboutirait pas à grand-chose. Dans son journal tel qu'il sera publié après la guerre, Herbert écrit simplement que Khalil balaya la suggestion du revers de la main.

Ils furent conviés à rester pour la nuit. Lorsque les Turcs conclurent la discussion en évoquant les liens historiques entre les deux pays – « Après tout, messieurs, nos intérêts comme bâtisseurs d'empire sont très semblables aux vôtres, rien ne devrait empêcher que nous ayons de bonnes relations » –, Lawrence répliqua gaillardement : « Seulement un million de morts arméniens. » Lawrence écrira à son premier biographe, Robert Graves, que c'était en fait Herbert qui avait prononcé ces paroles, mais ce dernier était très proturc et se comportait toujours en parfait diplomate, tandis que lui-même avait souvent défendu les positions arméniennes. Il paraît logique que ce soit bien Lawrence qui ait été l'auteur de ce baroud d'honneur.

On leur servit un excellent dîner dans le « style turc », raconta Lawrence, et ce dernier en profita pour enfoncer encore plus le pauvre colonel : « C'était une *nouveauté* pour le colonel Beach, mais cela fit plaisir à Aubrey et à moi-même[16]. » Décidément, les officiers de l'armée des Indes s'étaient totalement fourvoyés en terre arabe, contrairement aux « petits génies » venus du Caire…

Au cours de la nuit, Herbert dicta à Lawrence une lettre pour Khalil demandant l'autorisation de rester sur place comme agent de liaison pour représenter Townshend auprès des vainqueurs turcs. Beach espérait que son entregent et sa connaissance de la langue lui permettraient d'intervenir pour améliorer les conditions des troupes faites prisonnières. Khalil répondit que cela n'était pas nécessaire et le trio britannique repartit en direction des lignes anglaises.

Le 2 mai, Lawrence montait à bord d'un vapeur qui le mena à Bassora. La mission de la dernière chance avait été un échec total. Durant les semaines qui suivirent, environ 1 500 hommes de la garnison de Kut, blessés ou malades, furent tout de même échangés contre des prisonniers turcs et rapatriés. Près de 12 000 hommes partirent en captivité, avec l'espoir qu'ils seraient correctement traités tellement l'image du soldat turc comme adversaire loyal et respectueux des règles de la guerre était devenue solidement ancrée.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans Kut, les Turcs exécutèrent publiquement des collaborateurs arabes. La marche des vaincus de Kut en direction du nord, d'abord vers Bagdad, puis vers Mossoul, dans des régions en partie désertiques, harcelés, malgré la surveillance de leur gardes-chiourmes, par les populations arabes de la Mésopotamie qui cherchaient à dépouiller ces proies faciles, fait songer à d'autres moments d'infamie dans l'histoire des conflits du XX^{e} siècle, comme la marche de la mort infligée par les Japonais aux soldats américains de Corregidor en 1942, ou celle des vaincus de Diên Biên Phu.

Pour l'opinion publique britannique, le plus choquant fut le traitement de faveur accordé à Townshend. Par une sorte de sadisme à l'envers, celui-ci fut accompagné dans des conditions presque luxueuses jusqu'à un exil doré, sur une île de la mer de Marmara ; en acceptant de ne pas partager le sort de ses hommes, il s'était déshonoré, et ce déshonneur rejaillissait sur l'ensemble du corps des officiers britanniques. Une commission d'enquête parlementaire fut créée, qui porta un jugement très sévère non seulement sur la stratégie militaire visant la prise de Bagdad et la façon dont la campagne avait été menée, mais sur les problèmes d'organisation et de logistique et sur le scandale des conditions d'évacuation des blessés. Son rapport sera rendu officiel le 27 juin 1917 et pour Austen Chamberlain – *secretary of state for*

India –, qui fut contraint de démissionner à cette occasion, ce fut « le document le plus triste et le plus accablant » qu'il ait lu durant toute sa longue carrière.

L'échec complet de la négociation avec Khalil Pacha accentua le fossé entre les hommes de l'Inde et ceux du Caire. Les divergences entre les deux points de vue à l'égard du monde arabe étaient considérables, les autorités de Delhi considéraient le Bureau arabe comme un repaire d'arabophiles naïfs et étaient farouchement opposées à toute forme d'encouragement ou de soutien à un mouvement de révolte arabe, par crainte des répercussions aux Indes. La population musulmane risquait de s'inspirer de cet exemple pour se révolter elle aussi, cette fois contre les Anglais, et les autorités craignaient de voir les forces musulmanes, l'élite de l'armée des Indes, refuser de combattre. Le souvenir de la grande mutinerie de 1857 n'était jamais loin. Il est vrai qu'en Mésopotamie, la population arabe n'avait montré aucun enthousiasme à l'égard du corps expéditionnaire et en certaines occasions s'était montrée carrément hostile. Plus généralement, Percy Cox et son adjoint Arnold Wilson défendaient vigoureusement le principe d'une administration directe par le Royaume-Uni des territoires libérés de l'Empire ottoman.

Lawrence repartit pour Le Caire le 11 mai à bord du transport de troupes *Nitonian* et rédigea durant la traversée son rapport général final. Il était parvenu à se mettre à dos la quasi-totalité des officiers de l'India Office rencontrés, en raison de son comportement impétueux et de sa prétention, et son rapport fut à l'avenant. Dans ce texte au ton cinglant, il décrivit, avec des détails parfois accablants, les conditions générales dans lesquelles toute la campagne militaire avait été menée. Aucun secteur de l'administration et du corps expéditionnaire britanniques n'était épargné. Le major Stirling, qui se trouvait alors à Bassora, racontera comment les officiers de l'état-major en Egypte n'osèrent pas le montrer à son destinataire, le commandant en chef, et furent obligés de l'édulcorer sérieusement : « J'ai toujours regretté de n'avoir pas conservé une copie de l'original : c'était Lawrence au sommet de son art[17]. » Personne n'avait été épargné et, « horreur absolue, il se permettait de critiquer le haut commandement et la conduite des opérations en général ».

La version officielle donne quelque idée de ce qu'avait pu écrire Lawrence dans le texte initial. Beach, on l'a vu, ne connaissait rien au pays et

ne « lisait rien ». Quant à ses adjoints : « Ce sont tous des hommes de qualité, mais des débutants ou des amateurs dans le domaine du renseignement. Pas un seul d'entre eux ne connaît un mot de turc, et un seul parle l'arabe… Il est assez difficile pour nous de comprendre que le personnel du renseignement posté dans des villes telles que Bassora, Amara, Ali-Gharbi, Sheikh-Saad, Nassiriya, Ahwaz… ne parle aucune des langues locales. […] Ils n'ont rien appris et n'ont rien lu concernant les us et coutumes des Turcs ou des Arabes. » Il décrivait également les activités de la section cartographique – Lawrence était cette fois en terrain connu –, qui, si elle réussissait à effectuer des enquêtes de terrain apparemment fiables, se révélait catastrophique lorsqu'il s'agissait de renseigner les cartes. Les erreurs étaient presque constantes, et Lawrence remarqua qu'il y avait beaucoup de lieux sur lesquels étaient marqués en arabe : « endroit », « tentes », « monticule », et même, de temps à autre, « je ne sais pas[18] »…

Pour le Bureau arabe, Kut fut un tournant décisif. L'Entente avait échoué à Gallipoli, les Britanniques avaient été humiliés en Mésopotamie. L'armée turque se révélait un adversaire beaucoup plus valeureux que prévu. Pour le soldat anglais de base, celui qu'on appelait désormais avec respect « Johnny Turk » était un vrai guerrier, et un adversaire digne de ce nom, qui avait le sens de l'honneur et de véritables valeurs militaires. Une offensive frontale était hors de question dans l'immédiat et il fallait s'y prendre autrement, exploiter les points faibles de l'Empire ottoman, et notamment cette population arabe qui s'était révélée, jusque-là, fidèle à l'ennemi, mais dont certains signes commençaient à indiquer qu'elle pouvait devenir une alliée.

6

Les débuts de la révolte

Le 5 juin 1916, Ali, l'aîné des quatre fils de Hussein, chérif de La Mecque, et son frère Fayçal, avec plusieurs milliers de Bédouins sous leurs ordres, attaquèrent les Turcs à Médine. Ils furent repoussés et paniquèrent devant les premiers obus de l'artillerie turque, l'idée de finir le corps déchiqueté leur étant proprement insupportable. Plus au sud, à La Mecque, Hussein parvint de son côté à éliminer une garnison turque beaucoup moins nombreuse. Etait-ce le signal de la grande révolte qui allait mettre fin à la domination ottomane ?

De tous côtés, c'est le scepticisme qui prévaut.

Le soulèvement contre les Turcs était d'ailleurs très loin de faire l'unanimité dans l'ensemble du monde arabe. La révolte venait du Hedjaz, une province de l'Empire ottoman qui, pour avoir été le berceau de la religion musulmane et le pays du Prophète, n'en était pas moins considérée comme arriérée par les populations du Levant, de Palestine et de Mésopotamie. Elle était majoritairement peuplée de tribus bédouines ou semi-bédouines qui, encore tout récemment, maintenaient des relations plus que cordiales avec les Turcs ; le soulèvement avait toute l'apparence d'une volte-face.

Les autorités turques avaient l'expérience des relations avec les tribus et, en 1916, la situation était sous contrôle. Elles avaient d'ailleurs pu compter sur l'aide des Bédouins du Sinaï lors de l'attaque contre le canal de Suez. Le 23 janvier 1915, le consul d'Espagne à Jérusalem, Antonio de Ballobar, assista à une fantasia de Bédouins prêts à partir au front pour libérer l'Egypte

du joug britannique[1]. Au moment de l'attaque, le 16 février 1915, les Arabes intégrés dans l'armée ottomane furent envoyés en première ligne par les commandants turcs, un peu comme de la chair à canon ; extrêmement mal équipés, ils firent cependant preuve d'un grand enthousiasme. Les désertions furent nombreuses par la suite, essentiellement parce qu'ils recevaient très peu de nourriture.

Cela n'empêcha pas les Turcs de continuer à recruter des troupes bédouines et, début janvier 1916, Ballobar était à nouveau présent lors de l'arrivée à Jérusalem d'un corps de méharistes arabes composé de plus de 500 hommes. Ils avaient été précédés par deux bataillons, principalement des gens des tribus des environs de Médine qui s'étaient portés volontaires pour combattre les Anglais moyennant un salaire mensuel régulier de cinq livres ottomanes.

Plutôt rares furent ceux qui, parmi la population locale, accueillirent avec joie la nouvelle de la révolte dans le Hedjaz. Un jeune habitant arabe de Jérusalem, Ihsan Hassan al-Turjman, nota dans son journal : « Est-ce le début de la révolte ? Tous les Arabes devraient se réjouir de ces nouvelles. Comment pouvons-nous soutenir un gouvernement qui a tué les meilleurs de nos jeunes gens ? On les a pendus sur la place publique comme de vulgaires criminels. […] Pas une seule voix palestinienne ou syrienne ne s'est élevée pour protester. Que Dieu bénisse notre leader du Hedjaz et fortifie son bras ! Notre gouvernement fait son maximum pour cacher la nouvelle. La police secrète est partout pour l'étouffer, sans succès. La nouvelle est maintenant arrivée que les Anglais ont envoyé un large contingent de troupes indiennes et égyptiennes au Hedjaz et que Djedda et La Mecque sont tombées aux mains des Arabes. Les Arabes du Hedjaz se sont repliés, mais pas pour longtemps. Que Dieu leur apporte Son soutien[2] ! »

Cet enthousiasme du jeune Palestinien, on en trouvait peu d'exemples similaires. Aux confins de la Syrie, la puissante confédération Anézé se tenait dans une très prudente neutralité, tandis qu'Ibn Rashid, l'émir de l'oasis de Hail, au nord du Nejd, était sans ambiguïté du côté des Turcs. Même Ibn Séoud, le chef wahhabite qui avait été nommé en 1914 gouverneur du Nejd par les Turcs mais s'était par la suite rapproché des Britanniques, jouait une partie ambiguë, fournissant notamment aux Turcs une partie de leurs dromadaires de transport. Au sud du Hedjaz, au Yémen, l'imam Yahya était

carrément opposé au chérif de La Mecque, qu'il considérait comme un usurpateur. La plupart des potentats arabes de la région soupçonnaient non sans raisons Hussein d'agir uniquement par ambition personnelle afin d'imposer la dynastie hachémite à la tête du monde arabe.

Au Caire, le scepticisme dominait encore, d'autant que l'on y suspectait le chérif de pratiquer le double jeu. L'un de ses fils, Abdallah, s'était rendu au Caire pour rencontrer Kitchener début 1914 et avait reçu de vagues promesses de soutien, ainsi qu'une demi-douzaine de mitrailleuses. Il en était revenu convaincu du soutien britannique, mais son frère aîné, Fayçal, estimait de son côté que les Ottomans étaient encore beaucoup trop puissants et était très réticent à se lancer dans un mouvement où la famille des Hachémites risquait de tout perdre. En septembre 1915, Fayçal, qui avait passé toute sa jeunesse sur le Bosphore, s'était rendu à Constantinople. Reçu par le sultan, il avait affiché ses sentiments de loyauté et s'était même engagé à lever un corps de volontaires méharistes pour combattre aux côtés des Turcs dans le Sinaï. Le chérif lui-même, avait, au début de la guerre, envoyé des troupes au sud du Hedjaz, dans la région montagneuse de l'Asir, pour mettre fin à un mouvement de révolte contre les Turcs mené par un de ses rivaux, El-Idrissi. Lorsqu'au début de 1916, le leader jeune-turc Enver Pacha, ministre de la Guerre ottoman, effectua une visite historique à Médine, Fayçal, qui représentait son père pour l'occasion, lui fit du reste un accueil des plus cordiaux.

Pour le haut-commissaire britannique en Egypte, sir Henry McMahon, avec lequel Hussein avait échangé au cours de l'été précédent une série de lettres dont l'objet était l'avenir du monde arabe au cas où l'Empire ottoman viendrait à disparaître, et qui seront au centre de la grande controverse historique concernant les promesses apparemment contradictoires des dirigeants anglais et français, ce n'est que faute de mieux que le soutien à Hussein devait être étudié avec un esprit positif : « Le mieux que l'on puisse dire en sa faveur est que le chérif a une influence plus étendue, en dehors de son propre territoire (qui comprend la majorité du nord-ouest de la péninsule Arabique), que les autres potentats… et que seul parmi les princes arabes il est respecté sur un plan religieux, à des degrés divers, dans tout le monde de l'islam[3]. »

Au sein du Bureau arabe, l'état d'esprit était tout autre. Le réveil des forces arabes était espéré et attendu depuis plusieurs mois. Plusieurs

émissaires représentant des sociétés secrètes nationalistes, syriennes notamment, avaient laissé espérer le déclenchement d'une révolte dans des délais brefs, surtout depuis la vague d'exécutions du printemps 1916 et la répression orchestrée par Djemal Pacha. La prudence restait cependant de mise, surtout parce que les hommes du Bureau arabe, en principe les meilleurs experts de la région, avaient été pris de court par la révolte au Hedjaz.

Lorsque Hogarth débarqua à Djedda le 6 juin pour discuter d'un projet de soulèvement, il eut la surprise de découvrir que le mouvement était déjà lancé. Il repartit pour Le Caire avec une demande urgente de 10 000 fusils et la conviction que les hommes du chérif avaient déclenché les opérations trop tôt, et qu'ils auraient beaucoup de mal face à une armée bien organisée. Mais les perspectives étaient passionnantes, puisque si les Turcs voulaient conserver leurs positions à Médine et le long du chemin de fer, ils seraient obligés de basculer dans le Hedjaz une partie des forces qui se trouvaient dans le Sinaï et en Palestine.

Il n'y eut pas de modification sensible de la situation durant l'été 1916. Les Turcs consolidèrent leurs positions dans Médine, tandis que les troupes du chérif contrôlaient Djedda et La Mecque. Le 11 septembre, une forte colonne turque quitta Médine, avec comme premier objectif le port de Rabegh puis La Mecque. Mais les Arabes prirent rapidement Taif, dans les montagnes au-dessus de La Mecque, et cette victoire permit à Abdallah de remonter vers le nord et de venir en aide à ses frères.

La révolte n'avait pas triomphé, mais elle n'avait pas été vaincue. Reginald Wingate jugea que le moment était venu d'envoyer une nouvelle délégation à Djedda pour renouer avec Hussein, mais également pour lui annoncer une mauvaise nouvelle : le soutien britannique serait, en tout cas pour le moment, très modeste. Au Caire, la plus grande prudence était de mise. Aux yeux de certains, la révolte arabe était en train de se discréditer, et les officiers d'état-major, à l'exemple de leur chef, le général Murray, pensaient tenir leur revanche sur les soi-disant « experts » du Bureau arabe – qui avaient déjà échoué en Mésopotamie –, certains prophétisant que la fin du mouvement était proche. Murray avait fermement rejeté toutes les demandes d'aide militaire transmises par le colonel Wilson, le représentant britannique auprès des Hachémites, basé à Djedda. « J'ai une confiance très limitée dans

la qualité du jugement à propos d'une question militaire de tout officier qui a passé la majorité de sa carrière dans ce pays (l'Egypte)[4] », avait-il ajouté.

Wingate avait moins de préjugés, et c'est précisément un des hommes visés par Murray qu'il désigne pour cette mission diplomatique délicate, Ronald Storrs, *Oriental secretary* auprès du haut-commissaire au Caire. « Le plus brillant Anglais alors en poste dans la région et aussi le plus profond, bien que ses paupières fussent alourdies par la paresse, ses yeux ternis par les soucis de santé et sa bouche enlaidie par les désirs impérieux[5] », écrira son jeune compagnon, Lawrence, qui avait obtenu de l'accompagner à bord du *Lama*, petit paquebot reconverti pour les besoins militaires, avec le nouveau grade de capitaine à titre temporaire. Les deux hommes avaient pris le train ensemble du Caire à Suez et Storrs avait été impressionné par « le petit Lawrence, mon compagnon supercérébral », nota-t-il dans son journal, qui formera la base d'un des livres les plus divertissants sur le Levant de cette époque, *Orientations*[6].

Lawrence racontera plus tard qu'il n'avait pas été initialement prévu qu'il accompagne Storrs, mais qu'il était parvenu à s'immiscer sur le *Lama*, tenté par une « croisière » sur la mer Rouge, après avoir obtenu une permission d'une dizaine de jours. Voilà son explication, un peu trop désinvolte et qui laisse sceptique. Si tel est le cas, il se rendit rapidement utile, et, faisant la démonstration de la diversité de ses talents, profita du voyage en mer pour enseigner à Storrs, installé à l'ombre de la passerelle, le nouveau système de chiffrage manuel utilisé par les Britanniques appelé « Playfair », du nom de son inventeur. L'état-major avait été trop heureux de se débarrasser du turbulent lutin et de ses rapports impertinents.

Parvenus devant Djedda le lundi 16 octobre 1916, le *Lama*, après avoir franchi sans encombre le dangereux récif, jeta l'ancre dans l'avant-port au large de la ville blanche. « La fournaise de l'Arabie s'abattit sur nous comme un sabre jaillit de son fourreau et nous laissa, d'un coup, sans voix[7]. » Le colonel Wilson leur avait envoyé une vedette. Ils descendirent à terre, furent rejoints par un certain Ruhi, agent au service de Storrs, et prirent la direction du consulat britannique. Lawrence remarqua que le cuir rouge du fauteuil installé sur le pont du *Lama* et dans lequel Storrs avait passé une partie de la traversée à discourir sur les sujets les plus variés et à faire étalage de sa grande culture avait déteint sur sa veste et son pantalon blanc, et les taches, à cause de la transpiration, brillaient comme du vernis. Dans les ruelles étroites

et sombres de Djedda, petit port de moins d'un kilomètre carré entouré de murs, régnait une atmosphère oppressante, presque mortifère, une sensation de « grand âge et d'épuisement bien spécifiques ». Les hautes maisons de corail et de calcaire, les lourdes portes en teck et les *bow-windows* ouvragés, les rues sombres, le sol de sable ferme qui amortissait les pas : le premier chapitre du premier livre des *Sept Piliers de la sagesse* contient déjà plusieurs descriptions d'anthologie qui placeront Lawrence au premier rang des mémorialistes, non loin d'un Chateaubriand.

Les envoyés du Caire furent accueillis au consulat britannique par Cyril Wilson ; celui-ci venait seulement d'apprendre par un télégramme d'Egypte que les Britanniques avaient finalement décidé de ne pas envoyer de troupes ou d'avions pour venir au secours du chérif et il était consterné. Il avait été dès le début le principal avocat de la cause des Hachémites. Il lui restait à tenter de convaincre Storrs et son jeune compagnon, qu'il n'avait jamais rencontré, de tout faire pour amener l'état-major à revenir sur sa décision. Le premier contact ne fut pas vraiment encourageant. Storrs incarnait jusqu'à la caricature le diplomate supercultivé, mais un brin condescendant, et face à lui le très classique militaire qu'était Wilson – soldat d'une grande droiture et d'une honnêteté un peu naïve – n'était pas à l'aise et faisait difficilement le poids. Quant à Lawrence, la première impression fut pire encore. « Lawrence a besoin de bons coups de pied dans le derrière et après seulement il s'améliorera, écrit-il à Clayton. Un jeune imbécile prétentieux qui gâche son indubitable savoir concernant les Arabes de Syrie en se présentant comme l'unique expert concernant les opérations militaires, mais aussi les travaux publics, la gestion opérationnelle des navires de Sa Majesté, sans parler de tout le reste. Il s'est mis tout le monde à dos, de l'amiral jusqu'au moins gradé[8]. »

Abdallah fit alors son apparition, monté sur une jument blanche, accompagné par ses esclaves. « La vie lui semblait très joyeuse. Petit, trapu, il avait le visage rond, une carnation claire, avec cela une barbe brune soigneusement taillée et une bouche poupine. » Il venait de reprendre la ville de Taif aux Turcs, seule lueur d'espoir dans une situation des plus précaires. Pour beaucoup, c'était bien lui la personnalité la plus forte de la révolte.

Surnommé l'Albanais – sa mère était d'origine circassienne –, c'était un fin politique. Aux yeux de nombreux officiels britanniques, Abdallah incarnait la révolte. Après plusieurs entretiens à Djedda, Lawrence prétendra

qu'il avait très rapidement pris le contre-pied de ses supérieurs, et était parvenu à la conclusion que le troisième fils du chérif n'était pas en fait le meneur d'hommes qu'il recherchait. Il semble en tout cas qu'Abdallah fut impressionné par les connaissances du jeune officier à l'allure d'adolescent qui était décidé à profiter de cette première mission pour se mettre en valeur. « Dès le début Lawrence joua instinctivement ses atouts, se souviendra Storrs. Nous étions assis en cercle et la conversation porta sur l'ordre de bataille et les positions des différents régiments de l'armée ottomane. […] A chaque fois qu'on citait un nom syrien, circassien, anatolien ou mésopotamien, Lawrence indiquait aussitôt exactement quelle unité se trouvait dans tel endroit, jusqu'à ce qu'Abdallah se tourne vers moi avec un air de stupéfaction : "Cet homme est-il Dieu pour tout savoir ainsi[9] ?" »

Lawrence avait mérité le nom par lequel il désignait ses collègues du Bureau arabe : les *intrusives*.

Storrs et Lawrence étaient cependant dans une position très inconfortable puisqu'ils devaient maintenant annoncer officiellement à Abdallah que la brigade d'infanterie et les avions promis plus d'une fois par Le Caire ne seraient pas envoyés. Pour couronner le tout, Storrs n'avait même pas transporté avec lui les 10 000 livres sterling que le fils d'Hussein avait réclamées. Les objections à un soutien direct à la révolte venaient surtout des autorités britanniques en Inde. La propagande allemande et turque répétait par tous les moyens que les lieux saints de l'islam avaient été occupés par les troupes britanniques, et en Inde on s'inquiétait d'un mouvement de révolte parmi la population musulmane.

Abdallah fut obligé d'appeler son père à La Mecque, sur la seule ligne téléphonique de tout le Hedjaz, pour lui annoncer la mauvaise nouvelle. Storrs prit le combiné pour essayer de convaincre le chérif d'envoyer malgré tout un officier de liaison britannique, en l'occurrence Lawrence, dans l'arrière-pays, afin de prendre contact avec Fayçal, de se faire une idée plus précise de la situation sur le terrain et, peut-être, à partir des informations ainsi obtenues, de tenter de modifier la position des autorités britanniques. L'envoi d'un officier chrétien dans l'arrière-pays était un réel problème pour Hussein, un homme têtu et d'un caractère particulièrement obstiné. Pour un grand dignitaire de l'islam, c'était une concession considérable, et il craignait que ses rivaux, comme Ibn Séoud ou l'imam Yahya au Yémen, l'accusent

d'être un mauvais musulman, totalement indigne de son titre de protecteur des Lieux saints.

Mais Hussein était aussi très jaloux de son autorité à l'égard de ses propres fils qu'il tenait la bride très haute, et qui, hormis peut-être Abdallah, le respectaient et le craignaient. Fayçal commençait toujours les lettres à son père avec la phrase : « Je baise la poussière sous les pieds de Votre Majesté », et les terminait en signant « l'esclave ». Hussein voulait aussi contrôler des subventions éventuelles et empêcher que ses fils n'en reçoivent une partie directement des Britanniques. Storrs et Lawrence avaient rapidement compris qu'Hussein pouvait se transformer en obstacle et parvinrent à la conclusion qu'il était maintenant indispensable d'ouvrir une relation directe de confiance avec ses fils.

Au téléphone, Storrs, qui parlait très bien l'arabe « déploya des trésors de diplomatie afin de convaincre le vieil homme. C'était un ravissement que d'écouter Storrs ainsi lancé : non content de manier la langue arabe à la perfection, il donna ce jour-là à tous les Anglais de la terre une leçon sur la façon de traiter avec les Orientaux soupçonneux et réticents[10] ». Il réussit à emporter le morceau. Abdallah se tourna vers sa suite et demanda que l'on fournisse à Lawrence une bonne monture et des guides afin de le conduire au camp de Fayçal.

Lorsque Abdallah vint dîner ce soir-là au consulat, il était accompagné de ses esclaves mais aussi d'une troupe d'hommes aux visages émaciés dont les uniformes ressemblaient plutôt à des guenilles. Il les désigna fièrement d'un geste : « Ma fanfare. » Il s'agissait de prisonniers turcs. Au cours du repas, la « fanfare », qui était restée dans la cour du consulat, se mit à jouer de la musique turque, un véritable tintamarre aux oreilles de Storrs – musicien très averti – et de Lawrence. Storrs, qui aimait tout particulièrement la musique allemande, demanda avec l'air le plus sérieux du monde si la formation pouvait maintenant jouer du Beethoven ou du Brahms. C'était l'ironie de trop et le châtiment fut immédiat : ils se lancèrent avec enthousiasme dans une version adaptée au goût oriental de l'hymne national allemand, *Deutschland über alles*. « Nous en avions mal aux oreilles », se souviendra Lawrence.

Ce dernier avait aussi appris une nouvelle d'importance concernant la position de la France au sujet du Hedjaz. Il avait pu discuter avec le colonel Brémond, chef de la mission militaire française à Djedda. Celui-ci lui avait dit, sous le sceau de la confidence, que la France avait besoin d'être rassurée

concernant ses intérêts en Syrie, qu'à ses yeux il ne fallait pas que la révolte arabe s'étende au-delà de la péninsule Arabique. Tant que les objectifs du mouvement se limitaient à la libération du Hedjaz, tout allait bien, mais il était hors de question que les ambitions des Hachémites s'orientent plus au nord.

Comme il l'avait pressenti, les risques d'un clash sérieux avec la France étaient un facteur dont il allait devoir tenir compte.

Lawrence partit le lendemain pour Rabegh, petit port à environ 150 kilomètres au nord de Djedda, où il arriva le 19 octobre, et fut accueilli par le chérif Ali. Storrs le laissa là pour retourner en Egypte et l'aperçut agitant avec gratitude la main sur la grève, pour « entrer à pied dans l'histoire d'Angleterre, brillant comme une miniature persane », bel exemple de sagesse rétrospective… Il avait 28 ans, l'air toujours « absurdement » jeune, et semblait perpétuellement joyeux.

Accompagné de deux guides, sa casquette d'officier dissimulée sous un keffieh et une cape arabe recouvrant son uniforme britannique pour plus de discrétion, Lawrence partit à la tombée de la nuit, le 21 octobre 1916, pour tenter de retrouver Fayçal, après avoir d'abord fait le constat qu'Ali était encore moins qualifié qu'Abdallah pour devenir le chef militaire du mouvement de révolte. La zone n'était pas totalement sûre, il y avait des espions au service des Turcs et des Bédouins appâtés par le gain pouvaient toujours le dénoncer. Pour un Britannique, s'éloigner de la zone côtière, même en possession d'un laissez-passer signé par le chérif, et s'aventurer dans les régions montagneuses n'était pas sans risques.

Les guides emmenèrent Lawrence d'abord dans le Tihama, longue plaine désertique, « plate comme la main », presque dépourvue d'arbres, avant de bifurquer en direction de l'est vers l'intérieur en remontant le cours du Wadi Safra. Pour Lawrence, le climat du Hedjaz fut une rude découverte après deux années dans la pénombre reposante du petit bureau bien ventilé du Savoy. « J'avais la peau couverte de cloques et les yeux douloureux d'avoir enduré la lumière réverbérée par le sol, le sable blanc, et les cailloux étincelants[11]. »

Quelques années plus tard, un témoin se souviendra de l'intensité et de la fixité de son regard qu'il retrouvera chez d'autres de ses camarades lorsqu'il sera lui-même muté au Moyen-Orient. La cause en était selon lui l'intensité

des rayons du soleil sur le désert. Lawrence avait également perdu l'habitude du rythme monotone et lancinant des méharis. Son entrejambe et le bas de son dos étaient presque à vif du fait de leur balancement incessant. Après avoir fait halte en fin de soirée, ils repartirent dans l'obscurité la plus totale. « La fourmi noire, sur la pierre noire, dans la nuit noire, Dieu la voit » dit le proverbe arabe. Lawrence n'arrêtait pas de s'assoupir sur sa selle et de se réveiller brusquement pour se saisir de son pommeau afin de ne pas chuter lourdement.

Remontant le Wadi Safra, après avoir traversé le pays des Beni Salem, une des tribus de la confédération Harb, ils atteignirent au bout de deux jours de marche le gros bourg de Hamra. Il fut alors dirigé vers l'une des maisons, où il fut accueilli par un esclave noir qui l'emmena dans une cour intérieure. Un homme l'attendait avec une certaine nervosité. C'était l'émir Fayçal. « Je sentis au premier regard que j'avais trouvé l'homme que j'étais venu chercher en Arabie […] grand et élancé, […] il gardait les paupières baissées ; sa courte barbe noire et la pâleur de son visage lui faisaient comme un masque contrastant avec la vigilance tranquille, singulière, qui émanait du reste de sa personne[12]. » Lawrence pensa aussitôt au gisant de Richard Cœur de Lion à Fontevraud ; d'autres officiers britanniques compareront Fayçal à Saladin, l'adversaire mortel de Richard…

L'émir était visiblement épuisé, les yeux rougis de fatigue, les joues profondément creusées, et il fumait continuellement, par habitude, et pour calmer la faim. Quelques jours plus tard, Lawrence dressera le portrait de chacun des quatre fils du chérif de La Mecque : « Sidi Fayçal est grand, gracieux, vigoureux et sa figure est presque celle d'un roi. Bien plus imposant personnellement que chacun de ses frères, le sait et joue là-dessus[13]. » Pour certains de ses futurs interlocuteurs britanniques, son pouvoir d'attraction était fondé sur quelque chose d'érotique. Hubert Young, qui accompagnera Lawrence au cours de l'année 1918, se souvient que Fayçal lui faisait penser à un ravissant pur-sang juste avant une course, tout frémissant aux abords de la ligne de départ[14]. L'orientaliste français Jacques Berque, dans un « dialogue » avec Louis Massignon, ajoutera dans un raccourci trop facile qu'au fond Fayçal était entré dans l'histoire parce qu'il était *beau*.

Dans la famille des Hachémites, l'homme qui avait ainsi séduit Lawrence était pourtant celui qui, jusque-là, avait eu l'attitude la plus ambiguë vis-à-vis des Turcs. La révolte, ce n'était pas lui. Il semble même qu'il s'était opposé à

son père sur son opportunité et il avait eu, très peu de temps avant son déclenchement, plusieurs entretiens à Damas avec Djemal Pacha, le grand commandant turc, qui lui-même pratiquait à cette époque un double jeu permanent et cherchait à trouver, à l'insu des autres dirigeants turcs, un accord avec les puissances de l'Entente pour que la Turquie sorte de la guerre.

La conversation qui suivit a été sans doute un peu romancée par l'auteur des *Sept Piliers de la sagesse*. Lorsque Fayçal demanda à l'envoyé des Britanniques comment il trouvait son bivouac dans le Wadi Safra, Lawrence répondit, en pesant ses mots : « L'endroit est plaisant, mais un peu loin de Damas. » Il y eut un frémissement dans l'assistance, qui perçut cette affirmation comme une forme de reproche à l'égard de leur maître et chef, presque un crime de lèse-majesté, puis Fayçal répondit tranquillement et avec indulgence à son hôte impétueux : « Grâce à Dieu, il y a des Turcs plus près de nous[15]. »

Lawrence était-il aussi obsédé à cette date par la conquête de Damas qu'il le dira dans son récit ? La scène est digne d'une pièce de théâtre, mais le ton presque insolent avec lequel il s'adresse à Fayçal est à vrai dire assez peu crédible, surtout de la part d'un officier subalterne débarquant chez son hôte avec des nouvelles peu réjouissantes et qui risquaient d'être très mal acceptées. Cette entrée en matière, face à un Fayçal qui se trouvait dans de graves difficultés et qui n'avait rien obtenu des Britanniques, ne correspond sans doute pas à la réalité. Lawrence savait aussi se faire diplomate, quand cela était nécessaire. Mais il cultivait avec énergie l'art de la provocation et à plusieurs reprises déjà il avait réussi à se faire des ennemis par son outrecuidance, qui pouvait passer pour de l'arrogance.

D'ailleurs, son rapport rédigé à son retour au port de Yanbu et daté du 27 octobre 1916 est beaucoup moins tranché que le récit d'après guerre, et le portrait de l'émir est plus nuancé. Fayçal y était décrit comme une personnalité beaucoup plus imposante que ses frères, certes, mais pas sans défauts. « De manière évidente, très intelligent, mais peut-être pas totalement scrupuleux. Assez étroit d'esprit, et imprudent lorsqu'il agit de manière impulsive… une idole charismatique, et ambitieux ; il a beaucoup de rêves et les qualités qu'il faut pour les concrétiser, il est doué d'un esprit pénétrant, et se révèle très efficace dans les affaires de tous les jours[16]. »

Lawrence, malgré sa relative inexpérience comme officier de renseignements, avait décidé d'imprimer sa marque personnelle sur le mouvement arabe et d'influencer l'opinion de ses collègues et supérieurs au Caire. Il était le seul à avoir rencontré l'émir sur le terrain et ce texte, publié le 26 novembre 1916 dans le Bulletin arabe, eut un impact immédiat. Ses supérieurs au Caire lui avaient reproché d'émettre des opinions trop tranchées et parfois à l'emporte-pièce au sujet de certains généraux turcs. En décrivant dans le détail la personnalité de l'émir, en pénétrant en profondeur dans son intimité, en exposant ses défauts et ses qualités, Lawrence donnait le sentiment qu'il comprenait mieux que quiconque les ressorts de la révolte.

Fayçal était obsédé par son indépendance, et sans doute quelque peu méfiant à l'égard de cet officier à l'apparence si juvénile que les chefs britanniques avaient cru bon de lui expédier. Le courant passa cependant tout de suite. L'émir expliqua sans ambages que le Hedjaz était l'allié des Britanniques par nécessité uniquement et qu'ils étaient des amis, mais non des sujets. « Je n'ai pas été élevé dans le Hedjaz et pourtant, par Dieu, je tiens à ce pays. Je sais que les Britanniques ne veulent pas se l'approprier, mais que dois-je penser quand je vois qu'ils ont pris le Soudan alors qu'ils disaient qu'ils n'en voulaient pas non plus ? »

Lors de ces journées auprès de Fayçal, Lawrence en apprit plus sur les circonstances de la révolte, son déclenchement prématuré, sans préparation, sur l'ordre impérieux de son père, sans argent. Comme il ne recevait aucun subside, Fayçal fit emplir de cailloux un coffre, le fit cadenasser soigneusement et garder par ses esclaves ; le coffre était rentré sous sa tente pour la nuit, comme s'il contenait en réalité le « nerf de la guerre », les sommes d'argent sans lesquelles il était impossible de recruter les Bédouins. Son objectif majeur restait la prise de Médine. Tant que Médine ne serait pas tombée, les Arabes seraient inévitablement bloqués dans le Hedjaz, ne pourraient envisager une campagne plus étendue en direction du nord et seraient « contraints de danser au son de la flûte de Fakhri Pacha », jugea Lawrence.

La valeur réelle du « matériau brut » de la révolte – les guerriers de l'armée hachémite – était totalement méconnue au Caire. Se promenant dans le camp, au milieu des tentes, Lawrence prit le temps d'observer les hommes de Fayçal. En raison de son uniforme kaki, certains crurent qu'il était un

déserteur de l'armée turque, et il eut droit de leur part à une description piquante du traitement qui allait lui être réservé. Ces hommes étaient pleins d'ardeur, mais vifs et versatiles. Ils avaient des qualités physiques exceptionnelles, étaient très endurcis, capables de parcourir sur leurs méharis d'immenses distances, de courir durant des heures pieds nus sur le sable et les cailloux brûlants, de grimper à flanc de montagne comme des cabris.

Lawrence estima que Fayçal avait sous son commandement environ 8 000 hommes, mais nota que seulement 10 % étaient des méharistes, le reste étant des montagnards qui n'avaient pas de montures et se déplaçaient à pied, ce qui limitait nettement leur potentiel offensif. Ces guerriers étaient originaires de différentes tribus et les contingents de chacune n'étaient pas homogènes, loin s'en faut. Les membres d'une tribu évitaient soigneusement de se mêler à ceux des autres et même dans le feu de l'action une vieille querelle n'était jamais oubliée : on ne venait pas au secours d'un membre d'une tribu avec laquelle il existait un conflit non résolu.

La guerre du Hedjaz était un affrontement qui opposait des « derviches » à des troupes régulières[17]. Les « derviches » du Hedjaz n'avaient pas de canons ni bien sûr d'aviation et avaient une sainte horreur de l'inconnu. L'idée de mourir d'un éclat d'obus leur était insupportable, mais, à l'inverse, ils juraient tous que si les Britanniques ou les Français leur fournissaient ne serait-ce que deux canons, Médine tomberait immédiatement. Quant au nerf de la guerre, l'or de préférence, il fallait que les hommes du Caire reconnaissent que c'était cela et cela seul qui pouvait donner au mouvement de révolte un peu de répit, en attendant la fourniture d'armements plus lourds leur permettant de réduire l'écart matériel qui les séparait des Turcs. Pour certains, au Caire, cette obsession de l'or était au contraire le signe que les combattants arabes n'étaient pas dignes de confiance et qu'ils auraient naturellement tendance à se ranger du côté du plus offrant.

Lawrence expliqua aussi à Fayçal que le débarquement d'une brigade britannique n'aurait pas résolu ses problèmes sur un plan strictement militaire et aurait sans aucun doute eu un effet pervers aux conséquences désastreuses : les tribus, démobilisées, estimant que désormais elles avaient peu de chance de recevoir une rémunération pour leurs services, seraient retournées sous leurs tentes, laissant à une force armée plus moderne le soin de combattre les Turcs. L'arrivée de troupes « blanches » et surtout chrétiennes à quelques dizaines de kilomètres des lieux saints musulmans

serait exploitée par la propagande turque et allemande et aurait des répercussions incalculables : d'ailleurs, la simple présence de missions militaires à Djedda l'était déjà.

La stratégie que Lawrence proposa alors n'était pas révolutionnaire. Les éléments tribaux devaient continuer à harceler les avant-postes turcs et former un écran défensif autour de Rabegh, afin d'y permettre la constitution et l'entraînement d'une armée « régulière » arabe, formée d'Arabes faits prisonniers alors qu'ils faisaient partie des forces ottomanes, principalement en Mésopotamie, et de volontaires venant de milieux urbanisés. Tant qu'une armée régulière n'était pas constituée, cette force arabe, à condition d'être très mobile, serait en mesure de harceler les Turcs en employant la tactique habituelle de la guérilla et serait peut-être même en mesure de prendre Médine.

Lawrence ne pensait pas encore vraiment à Damas, éloignée de Djedda d'environ 1 500 kilomètres. Etant donné la situation précaire dans laquelle se trouvait Fayçal, se lancer à présent dans cette direction relevait de l'utopie. S'il a réellement lâché sa boutade devant Fayçal, ce ne pouvait être que comme une sorte de petite piqûre de rappel, et non comme un objectif immédiat.

Fayçal n'avait du reste aucunement besoin du jeune Anglais pour avoir presque constamment à l'esprit la capitale des Omeyyades, la plus ancienne cité du monde, celle où, selon la légende, le Prophète avait refusé d'entrer pour ne pas séjourner dans un paradis terrestre qui risquait de le détourner du paradis céleste.

Dans les *Sept Piliers*, Lawrence donne parfois le sentiment qu'il fut le premier officier à réellement « découvrir » Fayçal ; or l'émir était en relation avec les Britanniques depuis presque le début de la révolte. Fin août 1916, c'est un Fayçal déjà un peu découragé qui avait rencontré Wilson à bord de l'HMS *Dufferin*, pour lui exposer que son armée avait perdu toute capacité offensive et avait impérativement besoin de canons. Il obtint d'ailleurs satisfaction puisque quelques canons, certes anciens, et des mitrailleuses lui furent envoyés, avec des artilleurs et des instructeurs égyptiens.

Comme Lawrence quelques semaines plus tard, mais avec beaucoup moins de talent pour le portrait, Wilson avait fait part de ses premières impressions : « Fayçal a environ 28 ans et m'a frappé comme quelqu'un

d'excessivement agréable, de bon niveau intellectuel, et dans l'ensemble il m'a fait un très bon effet. » Le 9 septembre, au cours d'une nouvelle rencontre à bord, Fayçal demanda l'envoi à Rabegh d'une brigade forte d'environ 3 000 hommes et ses interlocuteurs adressèrent un rapport au Caire qui appuyait cette demande. Wilson défendit cette requête trois jours plus tard lors d'une conférence au Caire, preuve que Fayçal était considéré comme un interlocuteur très crédible et qui avait montré à plusieurs reprises une grande indépendance à l'égard de son père le chérif Hussein. « Mon père essaie de se mêler de tout mais il n'est pas un soldat[18] », lui avait expliqué l'émir.

Avec Lawrence, cependant, l'émir allait trouver un avocat et un défenseur d'une tout autre éloquence que Wilson, et qui avait l'avantage, aux yeux des hommes du Caire, de l'avoir rencontré au plus près de l'action et non sur la passerelle d'un bateau de la Royal Navy.

Lawrence savait qu'il allait cependant avoir fort à faire pour convaincre les états-majors : « Vu d'Egypte tout cela semble perdre un peu en proportion, lorsqu'on a les journées remplies par les coups de téléphone, la préparation des défenses le long du Canal, et la rédaction de communiqués officiels. Et cependant nous avons ici une province bien peuplée, […] dont la totalité de la population nomade et semi-nomade s'est subitement métamorphosée de chapardeurs occasionnels en ennemis mortels des Turcs, et combat ceux-ci, peut-être pas comme nous le faisons, mais efficacement à leur façon […]. Ils sont convaincus qu'en libérant le Hedjaz ils défendent les droits de tous les Arabes à une existence politique nationale. Et sans envisager un Etat unique, ou même une confédération, ils regardent vraiment en direction du nord, de la Syrie et de Bagdad[19]. »

Mais avant de tenter de convaincre l'état-major britannique, il devait rentrer au Caire pour discuter avec Clayton, son patron direct. Le 1er novembre, Lawrence monta à bord du *Suva*, venu le chercher à Rabegh. Le commandant, William Boyle, un rouquin au tempérament explosif, vit se présenter à lui un individu couvert de poussière, sans aucun bagage, et coiffé d'un keffieh. « Je fus plutôt stupéfait lorsqu'un personnage de petite taille, habillé de façon très négligée et se comportant de manière absolument pas militaire, s'approcha de moi d'une allure nonchalante à bord du bateau que je commandais temporairement et lança à mon adresse, sans retirer les mains des poches : "Je pars pour le Soudan à bord de ce bateau[20] !" »

En fait, Boyle emmena son hôte à Djedda, où Lawrence fut transféré sur

l'HMS *Euryalus*, commandé par l'amiral Rosslyn « Jock » Wemyss. Ils arrivèrent à Port-Soudan le 7 novembre et, le lendemain, il fut reçu à Khartoum par Wingate, avant de repartir pour Le Caire après avoir passé quatre journées dans une fraîcheur relative, à se reposer et à lire son compagnon de voyage permanent, *La Mort d'Arthur* de Thomas Malory, célèbre compilation de légendes du roi Arthur datée du XV^e^ siècle. Par la suite, lorsqu'il voudra s'évader du conflit, ou lorsqu'il sera confronté à des difficultés ou devra régler une dispute, l'étudiant d'Oxford trouvera souvent refuge dans la lecture d'un de ses ouvrages favoris ; la vision provocante de Lawrence allongé sur un tapis, plongé dans les aventures de Lancelot et de Perceval, en apparence totalement indifférent aux événements du jour, agacera profondément plus d'un de ses collègues britanniques.

Sous la pression de Clayton, Lawrence avait aussi rédigé une série de rapports qui sont d'autant plus remarquables que son séjour auprès de Fayçal avait été bref, quarante-huit heures à peine. Il donne parfois l'impression que sa mission a duré un mois tant ses rapports fourmillent d'informations : jugements politiques, portraits d'individualités, descriptions des combats, renseignements très précis sur les itinéraires parcourus, topologie des lieux, qualité de l'eau dans les différents puits, détails pittoresques, formant un ensemble particulièrement riche – Le Caire n'avait jusque-là rien reçu qui s'en approchât. Avec un certain aplomb pour un officier subalterne, Lawrence faisait aussi des suggestions précises sur la poursuite de la campagne et la stratégie à venir. Le Bureau arabe avait enfin une vision à la fois étendue et profonde de ce qui était en train de se passer dans le Hedjaz, mais elle lui venait d'un homme seul.

Au Caire, Clayton traversait une mauvaise passe sur le plan personnel, entre les problèmes d'organisation liés à la création du Bureau arabe, les difficultés que rencontrait le mouvement arabe, et le décès tout récent de son fils nouveau-né. Le débat sur l'envoi d'une brigade de troupes « blanches » n'était pas tranché. Pour certains, c'était la seule manière d'empêcher que les Turcs prennent Rabegh et menacent La Mecque, mais Lawrence considérait que l'arrivée de troupes chrétiennes aurait des conséquences redoutables pour le prestige du chérif dans l'ensemble du monde musulman. L'affaire était rendue encore plus compliquée par l'implication des Français.

Lawrence avait dîné à Djedda avec le chef de la mission militaire française, le colonel Brémond, et celui-ci, un peu éméché suite à une consommation excessive de champagne, lui avait confié, sous le sceau de la confidence, qu'il n'était pas dans l'intérêt des Français de voir les Arabes triompher des Turcs dans le Hedjaz : la prise de Médine aurait un impact psychologique énorme en Syrie et risquait de profiter au mouvement d'indépendance arabe au détriment de la France, qui considérait la Syrie comme sa chasse gardée. Lawrence s'était gardé d'abattre son propre jeu, mais les propos imprudents du colonel l'avaient confirmé dans son opinion : la France allait tout faire pour mettre un frein aux ambitions de Hussein et de ses fils.

Les rapports de Lawrence furent reçus avec enthousiasme au Caire. Clayton avait transmis directement un résumé au général Archibald Murray, sans en informer Wingate qui commandait, en principe, les opérations britanniques – jusque-là pratiquement inexistantes – dans le Hedjaz. Il introduisit son auteur comme un officier ayant une grande expérience et une connaissance approfondie des Arabes. Les arguments par lesquels celui-ci critiquait l'envoi d'une brigade de troupes européennes furent tout particulièrement appréciés par Murray, qui n'avait aucune envie de se laisser entraîner dans un combat obscur dans une province éloignée. Il fut très impressionné par ce travail – qui abondait dans le sens de ses idées – et, le 17 novembre 1916, l'adressa directement à Londres au général Robertson en ajoutant ce commentaire très flatteur pour le jeune capitaine à titre temporaire : « En substance, les vues exprimées par les experts des musulmans avec lesquels j'ai discuté sur le sujet confirment entièrement les informations de Lawrence selon lesquelles le chérif cessera d'exister comme grand chef religieux à l'instant même où les troupes étrangères débarqueront en Arabie, et, d'autre part, que l'occupation de Rabegh par une force dont les objectifs seraient uniquement défensifs n'aurait pas de sens[21]. »

Voilà pour une fois un « expert » qui prônait la non-intervention et la prudence, pensait Murray, qui se méfiait comme la peste des élans d'enthousiasme d'une minorité pour les formes de guerre non conventionnelles.

Lawrence s'était ainsi immiscé au cœur même d'un débat qui divisait les plus hautes autorités militaires dans la région et avait acquis en très peu de temps une étoffe remarquable. « Ma popularité au sein de l'état-major en

Egypte, due au soutien inattendu que j'apportais aux préjugés de sir Archibald, était inattendue et plutôt divertissante », constata le jeune impétrant. Il avait sauté les étapes, et son nom était désormais parvenu aux oreilles des plus hautes autorités militaires britanniques et même de celles du ministre des Affaires étrangères, sir Edward Grey, à tel point que celui-ci prit la peine de télégraphier à Wingate – qui avait été totalement court-circuité – pour lui demander s'il était « d'accord avec Lawrence » et s'il pensait que ce dernier « soutiendrait » l'envoi à Rabegh d'une force de compromis qui serait composée de troupes musulmanes d'Algérie, simplement encadrées par des officiers européens « chrétiens[22] » !

Voici comment Lawrence expliquera, avec son humour coutumier, cette ascension vertigineuse : « Je rédigeai pour Clayton une note succincte et très incisive, argumentant de fond en comble contre l'envoi d'une brigade et pointant aussi du doigt l'existence à l'intérieur des terres, à une trentaine de kilomètres de Rabegh, de sources d'eau abondantes. » Ce détail était important, car celles-ci pouvaient être utilisées par les Turcs et leur permettre ainsi d'éviter Rabegh. Les Arabes avaient auparavant expliqué que le contrôle des puits situés à Rabegh même était une nécessité pour une force turque avançant le long de la côte et qu'ils tenteraient inévitablement de prendre le port d'assaut.

« Murray et son état-major ont naturellement accepté mes arguments et ont déclaré que j'étais vraiment un garçon épatant. Ils ont télégraphié ma note *in extenso* à Robertson, qui m'a adressé un message de gratitude. » Wingate, mécontent de cette entorse à son autorité, « émit quelques bêlements concernant mon comportement irrespectueux de la voie hiérarchique[23] ». Le Sirdar se fondait notamment sur les rapports de Cyril Wilson en provenance de Djedda, Wilson qui s'opposait à Lawrence et soutenait un débarquement à Rabegh ; il était exaspéré par la place prise par Lawrence dans ces discussions entre états-majors. Clayton intervint en faveur de celui-ci et prit sur lui la responsabilité d'avoir demandé à Lawrence d'exposer son point de vue directement aux plus hautes autorités militaires.

De tous côtés, l'opinion du jeune capitaine à titre temporaire était maintenant considérée comme une base essentielle de réflexion et Henry McMahon écrivit au baron Arthur Hardinge, qui venait de quitter le poste éminemment prestigieux de vice-roi des Indes pour prendre celui de sous-secrétaire des Affaires étrangères, que Lawrence était un observateur très

perspicace qui avait confirmé ce qu'il craignait lui-même, à savoir que l'occupation de Rabegh par des troupes britanniques aurait pour effet de « désintégrer les forces tribales arabes actuellement en opérations[24] ».

Quelques jours seulement après être rentré au Caire, Clayton demanda à son jeune adjoint, tout auréolé de sa notoriété grandissante, de retourner dans le Hedjaz. La situation avait empiré, Fayçal avait été contraint d'abandonner son camp et ses positions à Hamra et de se replier plus près de la côte. Les pronostics de Lawrence allaient peut-être être démentis beaucoup plus vite qu'il ne l'escomptait ; l'armée des Hachémites n'était sans doute qu'un tigre de papier. En quittant Fayçal, Lawrence ne savait d'ailleurs pas s'ils allaient se revoir et il lui avait expliqué que son poste au Caire excluait en principe toute mission sur le terrain, celle qu'il venait d'accomplir devant rester exceptionnelle.

« Cela ne me disait absolument rien, et je fis valoir que je n'étais pas la bonne personne[25] », répondit Lawrence à la demande de Clayton, semblant fuir quelque peu ses responsabilités alors qu'il venait juste de rédiger un rapport par lequel il donnait l'impression de vouloir influer sur la stratégie britannique, bien au-delà de son grade relativement modeste. Cette dérobade méritait une explication : il n'était pas un soldat de métier et, dit-il, il n'aimait pas avoir trop de responsabilités. Il prétendra plus tard qu'après cette première mission au Hedjaz, il ne souhaitait qu'une chose, retrouver son bureau du Caire et ses camarades du Bureau arabe, ses cartes d'état-major, sa motocyclette, le Savoy et le cher café Groppi. Lawrence essaie-t-il, ici encore, de « semer » le lecteur en se présentant comme un « amateur » sans réelles ambitions, qui n'a que contraint et forcé par les circonstances pris une place sous les feux de la rampe, en avant de ses pairs ? On serait alors assez loin de la légende romantique, celle d'un individu qui aurait eu une sorte de révélation dès son premier contact avec les hommes de la révolte, avec Fayçal, et qui aurait eu la volonté immédiate de prendre en main la révolte arabe et d'en faire sa destinée.

Quoi qu'il en soit, il n'était pas facile, même pour Lawrence, de quitter une vie agréable en Egypte pour la chaleur infernale de l'Arabie, l'inconfort, la promiscuité, sans parler des risques physiques. Tout au long de la campagne, il attendra du reste avec impatience les moments de répit sur un des navires de la Royal Navy qui longeaient en permanence les côtes du

Hedjaz, un bain chaud, une nourriture n'ayant pas « le goût de poussière ». Le « devoir », alors que ses compatriotes se battaient dans les tranchées et que deux de ses frères étaient morts au champ d'honneur ? C'est un terme dont il n'est justement jamais question chez Lawrence, comme il n'était jamais question de patrie, de combat pour la « civilisation », ou de *Gesta Dei*. Mais alors, en effet, dans ces conditions, pourquoi repartir ?

Au même moment, par ses actes, par ses rapports, il a tout fait, au contraire, pour s'immiscer dans les opérations, pour trouver un rôle à sa mesure. Prenons donc ses protestations avec une certaine réserve…

En tout cas, un élément était incontournable aux yeux de Clayton. Lawrence était toujours le seul officier britannique à avoir obtenu du chérif Hussein l'autorisation de se rendre à l'intérieur du Hedjaz et il eût été très difficile de lui trouver un successeur au pied levé. Selon son propre récit de voyage, il avait obtenu la confiance de Fayçal ; l'affirmation était invérifiable, mais tout le monde lui faisait désormais une confiance presque aveugle, à tel point que les nouvelles instructions du patron du Bureau arabe furent pour le moins laconiques : « Après avoir débarqué faites ce qui vous paraît le mieux, et il m'est difficile d'être plus précis[26]. »

Lawrence repartit donc pour Yanbu, à environ 150 kilomètres au nord de Rabegh. Dans l'intervalle, devant l'urgence de la situation, plusieurs autres officiers britanniques, avec à leur tête le colonel Pierce Joyce et le major W. A. Davenport, étaient arrivés à Rabegh accompagnés de 300 hommes, des soldats égyptiens, musulmans certes, mais pour lesquels le Hedjaz, en dehors des villes saintes, était une contrée totalement sauvage.

Pendant que les troupes arabes de Fayçal se repliaient en désordre face aux colonnes turques, il y eut un nouveau et grave problème pour les Alliés. Le 29 octobre, Wilson avait été informé à Djedda par Abdallah que son père avait été proclamé « roi de la nation arabe » par le « peuple de La Mecque », en présence de soldats français musulmans. Storrs fut chargé de transmettre le mécontentement des autorités britanniques, qui trouvaient cette annonce totalement prématurée et très dangereuse. Si Hussein avait un prestige incontestable en raison de son rôle de gardien des Lieux saints, son autorité réelle ne dépassait pas les limites du Hedjaz, et encore.

Une telle annonce ne pouvait que provoquer l'ire de ses principaux rivaux, des potentats comme l'imam Yahya, El-Idrissi et Ibn Séoud, personnages dont les autorités britanniques s'efforçaient d'obtenir le

ralliement ou avec lesquels ils souhaitaient renforcer les liens. Storrs était furieux de n'avoir appris la nouvelle qu'une fois de retour en Egypte et ne mâcha pas ses mots lorsqu'il eut l'occasion de s'en expliquer oralement avec le chérif. Hussein lui posa alors tranquillement la main sur l'épaule et, comme souvent lorsqu'il se trouvait en difficulté, répondit par un proverbe arabe censé mettre fin à la controverse : « Les coups de poing d'un ami sont doux comme les amandes, et les pierres qu'il lance ont la saveur des grenades[27]. »

7

Un vrai pur-sang

Le 2 décembre 1916, Lawrence débarqua à Yanbu, où il ne s'attarda pas. Il en repartit immédiatement en compagnie du chérif Abd el-Kérim, un émir de la tribu Juheina, à la peau noire comme l'ébène, méhariste émérite, et fit jonction non loin de la côte avec les avant-postes des troupes de Fayçal à Nakhl Moubarak, à 23 h 30 (tout au long de ses rapports Lawrence notait les horaires de ses départs, des étapes et des arrivées, avec une précision qui confinait à la facétie). Il offrira au Bulletin arabe un récit superbe de ces heures passées au bivouac de l'armée chérifienne en déroute, dans une langue plus simple et moins travaillée que celle qu'il emploiera dans *Les Sept Piliers de la sagesse*. « En approchant, nous avons vu à travers les palmiers les flammes et les fumées de nombreux foyers et la vallée tout entière résonnait de cris, de coups de fusil et du blatèrement des dromadaires », écrit-il dans son journal de marche. Quelque temps plus tard, ils tombèrent sur le gros des troupes, une armée en retraite faisant la pause avant de repartir : « Des centaines de feux de bivouacs brûlaient avec des Arabes tout autour faisant du café, ou mangeant ou dormant simplement comme ils le pouvaient, au milieu de la pagaille des dromadaires. Je n'ai jamais vu autant de dromadaires réunis, et le désordre était indescriptible[1]. »

Pour les lecteurs privilégiés du Bulletin, les récits de Lawrence, à mille lieux de la froideur technique des rapports militaires, devinrent irremplaçables : la nouvelle saga des Arabes avait désormais son barde.

Lawrence retrouva enfin Fayçal, assis sur un tapis dans le lit de l'oued en compagnie de son cousin Sharraf, occupé à lire des rapports et à écrire des ordres à la lueur d'une lampe. Agenouillé devant lui, un secrétaire notait ses instructions, tandis qu'un autre lisait les rares comptes rendus qu'il recevait encore. Son « service de renseignements », comme il l'appelait un peu pompeusement, s'était complètement désintégré dans la retraite.

L'émir lui expliqua ce qui s'était passé. Les Turcs avaient contourné les avant-postes arabes et les Beni Salem de la confédération tribale Harb s'étaient débandés. Les Turcs avaient maintenant l'opportunité d'avancer rapidement sur Yanbu ou sur Nakhl Moubarak, de le couper ainsi de ses bases maritimes et d'enfoncer un coin entre ses forces et celles de son frère Ali. Le moral était au plus bas, particulièrement parmi les hommes des deux tribus sur lesquelles Fayçal comptait le plus, les Harb et les Juheina. Lui-même était en apparence calme et relativement serein. Vers 4 h 30 du matin, Fayçal décida qu'il fallait dormir un peu, malgré le froid et l'humidité. « Nous avons donc mangé une demi-douzaine de dattes et nous nous sommes étendus sur le même tapis détrempé, celui sur lequel nous étions assis. » Lawrence, grelottant, se pelotonna contre un homme de la suite de l'émir et eut le temps, avant de s'assoupir, de voir les gardes du corps de Fayçal s'approcher doucement de leur maître et le recouvrir de leurs manteaux, mais seulement après s'être assurés qu'il était endormi : un luxe qu'éveillé il aurait certainement refusé[2].

La nuit fut de courte durée. Ils se réveillèrent une heure plus tard et parvinrent à se réchauffer péniblement devant un feu de palmes. Ces quelques heures passées côte à côte, à l'heure du plus grand péril, dans l'inconfort le plus total, sont celles où se forgent les liens indestructibles. Les très nombreuses péripéties que connaîtra la révolte arabe ne pourront les dénouer, même lorsque Fayçal, découragé, vacillant, reprendra secrètement langue avec l'ennemi turc.

Le lendemain matin, Fayçal décida de déplacer le camp, notamment pour ne pas laisser inoccupés les hommes dont la plupart étaient complètement démoralisés. Pour redonner un semblant de solennité et d'organisation à son armée en décomposition, « il s'est avancé à cheval, le chérif Sharraf un pas derrière lui, et, à la suite, son porte-étendard à dos de méhari (un superbe Arabe à l'aspect sauvage avec une épaisse chevelure nattée en tresses nombreuses) – et derrière lui toute la foule des chérifs, cheikhs et des

esclaves de sa maison – et moi-même, pêle-mêle[3] ». Lawrence resta deux jours dans le nouveau bivouac, assis la plupart du temps sous la tente de l'émir, observant tout ce qui s'y passait. Il put admirer sa maîtrise de soi et son autorité, mais aussi sa façon de tancer gentiment et avec une certaine indulgence les chefs des Harb et des Ageyl, dont les hommes avaient été pris de panique les premiers.

Il n'était resté que quarante-huit heures, mais cela avait suffi à Lawrence pour rédiger un rapport détaillé, extrêmement vivant, sur la « routine du camp[4] ». Il décrivit avec précision l'aménagement intérieur de la tente de Fayçal – un coffret à cigarettes, un lit de camp, quelques tapis : des kurdes d'assez bonne qualité, un « chiraz » médiocre et un charmant vieux « baloutche » sur lequel il faisait ses prières. Fayçal demanda à Lawrence s'il accepterait de revêtir des vêtements arabes et celui-ci accepta tout de suite, pour des raisons d'abord pratiques. A dos de méhari, assis à même le sol ou, comme souvent, accroupi, position à laquelle Lawrence commençait à habituer ses genoux, les amples effets arabes étaient à la fois moins salissants et plus pudiques que l'uniforme britannique. Ils dissimulaient le bas-ventre et, pour faire ses besoins discrètement – si cela était possible dans le désert –, étaient parfaitement adaptés. La grande majorité des officiers britanniques se mettra également au keffieh, certains le portant par-dessus leur casque colonial, ce qui, aux yeux des Arabes, leur donnait une apparence particulièrement comique, mais en dehors de Lawrence, seuls Herbert Garland, un spécialiste des explosifs, et Newcombe, qui avait l'expérience du désert, porteront en opérations des tenues arabes complètes. Pour les officiers plus classiques, revêtir les mêmes atours que les Bédouins présentait d'ailleurs des risques non négligeables s'ils étaient capturés – les Turcs pouvaient arguer qu'ils n'étaient pas en uniforme et les traiter comme des espions – mais était surtout perçu comme un manque de dignité.

Lawrence, quant à lui, était ravi, habitué qu'il était à se vêtir de façon non conformiste. Fayçal lui donna une splendide tenue de mariage en soie blanche brodée de fil d'or (Lawrence ajoute : « était-ce là une invite ? ») qu'il venait de recevoir de sa grand-tante. Il ne cessera d'ajouter des éléments pour compléter sa panoplie, dont, plus tard, un splendide poignard fabriqué spécialement à La Mecque qui remplacera celui donné par Fayçal.

Dans un article rédigé quelques mois plus tard[5], alors que le nombre de

militaires britanniques en contact avec les Arabes étaient de plus en plus élevé, Lawrence revint sur cette question importante de la tenue. Il conseillait (art. 17) de porter un keffieh en présence des tribus, mais dissuadait de se « déguiser » : formule un peu étrange qui incite à penser qu'il souhaitait conserver une sorte d'« exclusivité » et à être le seul Britannique habillé de pied en cap en Arabe. Hormis dans des « zones spéciales d'opérations, ajoutait-il, laissez clairement savoir que vous êtes un officier britannique et un chrétien […] dans ce cas, les Turcs ne vous pendront pas lorsque vous serez capturés ».

En fait, Lawrence ne portera pas très souvent les précieux atours immaculés offerts par Fayçal, et qui seront pour beaucoup dans sa légende après guerre. Lorsqu'il partait en opérations, il s'habillait plus simplement, préférant les réserver pour les jours de solde et les permissions, ou lorsqu'il apparaissait en public aux côtés de l'émir. Plus d'une fois, ses compagnons britanniques l'aperçurent au retour d'une attaque contre le chemin de fer, couvert de poussière, impossible à distinguer – à une certaine distance en tout cas – de ses compagnons bédouins, une cape arabe en lambeaux tombant n'importe comment de ses épaules. Une différence malgré tout : son visage constamment glabre, même après plusieurs semaines dans le désert, un « phénomène » assez inexplicable d'ailleurs lorsqu'on songe à la rareté extrême et à la préciosité de l'eau dans les zones qu'il parcourait au cours de ses méharées.

Lors de son séjour auprès de Fayçal, Lawrence avait aussi découvert combien les Bédouins pouvaient se révéler difficiles. Une bagarre sérieuse avait éclaté, mettant aux prises deux groupes de plusieurs centaines d'hommes, à la suite d'une de ces disputes habituelles au sujet des méharis. Il nota avec sa précision coutumière qu'un millier de balles avaient été tirées, et qu'il y avait eu 2 tués et 6 blessés. Des balles perdues avaient même atteint un bateau de la Royal Navy, le *Monitor*, manquant tuer ou blesser des membres d'équipage. Ce ne fut qu'après l'intervention personnelle de Fayçal que le calme revint : celui-ci sortit de sa tente, pieds nus et tête nue, et son apparition ramena immédiatement la paix.

Le 4 décembre dans la soirée, Lawrence repartit pour Yanbu, où il arriva dans un grand état d'épuisement, n'ayant pratiquement pas dormi au cours des nuits précédentes. Il rédigea aussitôt une note privée à la tonalité très

alarmiste, destinée à Kinahan Cornwallis, qui avait pris la direction opérationnelle du Bureau arabe pour permettre à Clayton de se concentrer sur des tâches plus politiques. « Je ferais mieux de commencer par dire que j'ai passé toute la nuit de samedi sur mon dromadaire, que j'ai été confronté à un certain nombre d'alertes et d'incidents durant toute la nuit de dimanche, ait monté les trois dernières nuits entières, et suis dans un état d'esprit plutôt pessimiste. Quoi qu'il en soit, les affaires vont mal. » Il reconnut avec honnêteté que son rapport précédent avait été démenti par les faits et par le repli en pagaille des troupes de l'émir : « Le bouclier devant Rabegh sur lequel je comptais pour tout le travail défensif est maintenant évaporé. Il n'y a plus rien qui puisse empêcher les Turcs de progresser vers le sud, hormis la force anémique commandée par Ali dans Rabegh elle-même, l'éventualité d'une renaissance de l'esprit guerrier des Harb sur leurs arrières, ou le prestige de Fayçal. Les positions de ce dernier sont devenues fragiles […] il a encaissé un mauvais coup avec la retraite de Zeid, et a parfaitement réalisé que les six mois d'efforts dans les montagnes à tenter d'unifier les tribus et à les établir chacune dans une zone déterminée ont été ainsi ruinés[6]. »

Il semblait que tout le calcul tactique de Lawrence s'était effondré. Ceux qui avaient prôné l'envoi d'une brigade pour sauver Rabegh et appuyer les forces de Fayçal avaient finalement peut-être eu raison. Il avait misé gros, convaincu non seulement ses supérieurs immédiats, mais aussi le plus haut responsable militaire britannique et le ministre des Affaires étrangères de Sa Majesté et, pour avoir surestimé les capacités des Arabes, était sur le point de tout perdre.

Il y avait toutefois une lueur d'espoir dans cette débâcle : Fayçal. Lawrence avait pu une nouvelle fois admirer son sang-froid, et le fit savoir. « Il est magnifique, car pour moi – ceci est entre nous – il était particulièrement mal en point. » Il l'avait écouté s'adresser aux hommes d'un « bataillon » avant de les envoyer sur une position avancée surplombant un camp turc. « Il ne parla pas longtemps, pas un mot plus haut que l'autre, mais tout était parfait et quand il eut fini les hommes se précipitèrent tous de joie pour donner un baiser à la cordelette de son keffieh. » Lawrence termina son rapport à Cornwallis en demandant qu'il ne soit pas publié dans le Bulletin arabe et donc que sa diffusion restât totalement confidentielle : il n'avait pas eu le recul nécessaire et craignait d'avoir parlé trop vite. « Ce rapport n'est pas juste – car je suis complètement épuisé. » Il savait qu'au Caire, quelques-

uns de ses collègues attendaient avec impatience le moment où les prévisions du jeune subalterne se révéleraient fausses.

Dans un article pour une revue de l'armée paru en 1920 sous le titre anodin « Evolution d'une révolte », Lawrence revint sur cet épisode avec son sens inépuisable de l'autodérision. Il avait, lors de sa première mission, conclu que les tribus sous les ordres de Fayçal étaient parfaitement capables de s'opposer à toute progression turque vers la mer et en direction de La Mecque et que le « bouclier » autour de Rabegh était infranchissable. Les choses s'étaient passées tout autrement. « Les Turcs ont soudainement mis à l'épreuve mon jugement en entamant leur avance sur La Mecque. Ils ont franchi mes montagnes "imprenables" en vingt-quatre heures, et se sont rapprochés lentement de Rabegh. Ils ont ainsi fait la démonstration du second théorème des guerres irrégulières – à savoir que les troupes irrégulières sont aussi incapables de défendre un point ou une ligne de front qu'elles le sont de le prendre d'assaut avec succès[7]. »

Lawrence avait pu récupérer de ses épreuves physiques et morales dans la maison où s'était installé Garland, qui formait les troupes dites « régulières » : des Egyptiens fraîchement débarqués, ainsi que des jeunes recrues originaires des grandes villes du Hedjaz, qui ne pouvaient être mélangées aux Bédouins. Il vit d'abord arriver Zeid, le frère cadet de Fayçal, à la tête d'une colonne de 500 hommes à pied, puis, le 9 décembre, ce fut au tour de l'émir lui-même, accompagné de sa garde rapprochée, d'entrer dans Yanbu. Lawrence put les prendre en photo, puis se rendit immédiatement auprès de Fayçal pour se faire expliquer ce qui s'était passé. Fayçal blâma son manque d'artillerie ; et surtout la dérobade des Juheina, qui s'étaient évaporés au premier coup de canon et qui tentèrent de se justifier en expliquant qu'ils s'étaient simplement arrêtés de combattre pour faire une pause afin de boire le café.

Lawrence était cette fois vraiment dans l'embarras, et avait adressé le 7 décembre au général Murray un télégramme – *via* Wilson – qui reproduisait un message de Fayçal dans lequel celui-ci masquait son amertume derrière un ton teinté d'ironie pour prouver que, du point de vue de la défense du canal de Suez, élément principal de la stratégie britannique, ce qui se passait au Hedjaz était malgré tout bénéfique. « De nombreuses unités turques qui avaient été engagées contre lui avaient été retirées du front du Sinaï, dans la

zone d'opérations britanniques. Cela devrait vous soulager considérablement, mais la pression sur nous est trop dure à supporter. J'espère que votre situation vous permettra d'avancer vigoureusement en direction de Beersheba, ou de feindre un débarquement en Syrie, selon ce qui semblera le meilleur, car je crois que les Turcs ont l'espoir de nous écraser bientôt, puis de se retourner contre vous[8]. »

Lawrence ajouta un post-scriptum, commentant le ton ironique de Fayçal, qui avait d'ailleurs pris soin d'avertir qu'il ne fallait pas prendre son propre texte de façon trop littérale. Il demanda aussi au capitaine Boyle le soutien des canons de marine du *Suva* et celui de tous les navires disponibles. L'appel fut entendu et, en l'espace de vingt-quatre heures, cinq unités de la *Red Sea Patrol*, dont le *Dufferin*, jetèrent l'ancre en face de Yanbu, ce qui était au moins la garantie que le port, désormais protégé par la puissance de feu de la Royal Navy, ne tomberait pas aux mains des Turcs.

A Londres, les événements provoquèrent un certain remue-ménage et les autorités militaires eurent peut-être le sentiment d'avoir été trompées par les télégrammes trop optimistes qu'ils avaient reçus auparavant. Devant l'urgence de la situation, l'idée d'un débarquement à Rabegh revint à nouveau sur le tapis et les Français furent aussitôt consultés sur une participation éventuelle de leurs troupes. Ces événements ne faisaient que confirmer le point de vue de Wilson à Djedda ainsi que celui du Sirdar : sans le soutien d'une force conventionnelle régulière formée en totalité ou en majorité de troupes britanniques ou françaises, les Arabes n'avaient aucune chance de résister face aux Turcs. Si Lawrence ne pouvait plus dire grand-chose sur cette question, Hussein, dont le feu vert était incontournable, changeait constamment d'opinion, obsédé par l'idée que son prestige serait sérieusement entamé s'il était sauvé par des troupes chrétiennes. Acculé, il finit par accepter l'envoi d'une force limitée de troupes britanniques musulmanes, c'est-à-dire indiennes, encadrées par une petite poignée de Britanniques.

La panique n'était pas justifiée : les troupes turques qui avaient fait fuir les Arabes étaient en fait assez peu nombreuses et Fayçal fut obligé de reconnaître que sa retraite avait été précipitée[9] et que la menace avait été beaucoup moins imminente qu'il ne le pensait. Des officiers égyptiens, témoins des combats à Nakhl Moubarak, avaient d'ailleurs constaté la

faiblesse des effectifs turcs qui lui faisaient face. Les Arabes avaient disparu dans les collines à la première alerte, sans tirer un seul coup de feu, ce qui était inquiétant pour l'avenir et démentait une bonne partie des espoirs que Lawrence avait mis en eux.

Le 11 décembre 1916, une avant-garde turque descendue des montagnes environnantes, guidée par un vieux guide de la tribu Juheina, un certain Dakhil Allah, qui racontera toute l'affaire à Lawrence quelques semaines plus tard, s'approcha à une dizaine de kilomètres de Yanbu et, à la nuit tombée, ouvrit le feu sur les avant-postes de Fayçal. Les défenseurs étaient prêts, cette fois. Les Bédouins avaient réquisitionné les habitants du port pour creuser des tranchées aux abords de la ville, pendant que les vigies qui avaient été postées en haut du minaret de la mosquée envoyaient des signaux aux bateaux dans la rade. Ceux-ci étaient équipés de puissants projecteurs qui surprirent les Turcs à découvert, pendant que leurs canons visaient les positions des assaillants. Storrs, envoyé d'urgence du Caire, relata qu'il y avait eu néanmoins un mouvement général de panique, et que beaucoup de notables, dont Fayçal, s'étaient réfugiés à bord du HMS *Hardinge*. Quant à la fameuse tranchée, qualifiée par le diplomate – avec son sens habituel de la litote – de « réalisation quelconque sur un plan technique », les défenseurs arabes avaient absolument refusé d'y prendre position, comptant exclusivement sur la puissance de feu de la Navy[10].

Les Turcs furent néanmoins impressionnés et firent demi-tour. Lawrence, qui avait passé une nuit tranquille à bord du *Suva*, commentera plus tard avec sa curiosité d'historien qui le poussait à tenter de repérer les moments charnière où tout peut basculer dans un sens ou dans l'autre : « Je crois bien que c'est cette nuit-là qu'ils perdirent la guerre[11]. » Tout le monde respira en effet, mais Lawrence anticipait quelque peu. A vrai dire, la menace était loin d'être écartée définitivement.

Fakhri Pacha se tourna alors vers Rabegh. Le port était défendu par un détachement de 450 soldats égyptiens commandés par Pierce Joyce, un officier de carrière d'origine irlandaise mesurant un mètre quatre-vingt-quinze. Joyce était inquiet. Si les Turcs arrivaient devant Rabegh, il y avait peu de chance de pouvoir leur résister, et les tranchées creusées par les Arabes étaient, comme celles de Yanbu, de simples égratignures dans le sol durci. Cette fois encore, semble-t-il, l'alerte avait été exagérée, et la menace s'évapora à l'aube.

Le War Cabinet, exaspéré par cette campagne mineure dont lui parvenaient des informations très contradictoires mais qui prenaient une place considérable dans les discussions et télégrammes, avait entre-temps finit par accepter en principe que, si Hussein le demandait par écrit, une force composée cette fois de troupes britanniques pourrait être expédiée au Hedjaz, avec pour unique mission d'assurer la protection du chérif mais certainement pas de passer à l'offensive. Hussein tergiversa encore, car la propagande turque exploitait à fond l'idée qu'il avait promis le Hedjaz à l'Angleterre une fois la guerre terminée.

Le coup d'arrêt inespéré infligé aux Turcs rassura tout le monde, à Londres et au Caire. Wingate, soutenu par Brémond qui voulait un débarquement de troupes européennes, repartit à l'offensive, mais ses propositions furent de nouveau refusées par le chérif, d'autant qu'il était maintenant évident que les Turcs avaient arrêté leur progression vers La Mecque. Un facteur important dans la décision turque avait été un incident au cours duquel Fakhri Pacha, qui rendait visite à ses troupes à Hamra et Wadi Yanbu, avait été surpris à Nakhl Moubarak par deux hydravions britanniques et plusieurs membres de son état-major avaient été tués ou blessés par leurs bombes. Ses hommes étaient épuisés et manquaient de nourriture. Le 23 décembre, il ordonna le repli en direction de Médine, qui ne débuta que deux semaines plus tard. Début janvier 1917, le retrait turc fut confirmé et, avec celui-ci, la question des troupes chrétiennes dans le Hedjaz, qui avait été l'objet de débats intenses, s'évanouit d'elle-même. Pour Lawrence, la volte-face turque était particulièrement bienvenue : sa crédibilité n'avait pas été entamée, mais il l'avait échappé belle.

En cette fin d'année 1916, la première de la révolte, tout allait mieux, mais Lawrence, après une phase de découragement, rongeait à nouveau son frein. Une nouvelle était cependant venue le troubler : il avait appris son remplacement par Stewart Newcombe, son supérieur hiérarchique, comme officier de liaison auprès de Fayçal. Newcombe faisait désormais partie de la mission militaire britannique dans le Hedjaz et son arrivée était destinée à relever le niveau de représentation militaire des Britanniques auprès de l'émir.

Lawrence ne se formalisa pas de ce qui était peut-être le signe d'une disgrâce, mais il n'avait, cette fois, aucune intention de rentrer en Egypte et

était bien décidé à poursuivre l'aventure, quoi qu'en pensait Le Caire : « Si je dois rester ici j'aurai besoin de toutes sortes de choses. La situation est si intéressante que je crois que je vais échouer à rentrer. Je veux me débarrasser de mes habitudes quotidiennes britanniques et m'en aller avec Fayçal quelque temps. Un boulot amusant, et dans un pays totalement vierge. Quand j'aurai ici quelqu'un pour me succéder je partirai. Wadi Ais est une région mal connue du nord du Hedjaz et je voudrais y faire un tour. Tout ce qui se trouve au nord de Rudhwa mérite d'être reconnu. Ci-joint une série de notes : pourriez-vous les transmettre aux sages ainsi qu'aux imbéciles[12] ? »

L'heure était venue d'élaborer une nouvelle stratégie pour la révolte arabe. Le 28 décembre 1916 se déroula à bord du *Hardinge* une réunion à laquelle assistèrent Fayçal, Wilson et Lawrence, ainsi que le capitaine Norman Bray, qui fut par la suite un de ses principaux détracteurs. Tous étaient d'accord qu'il fallait maintenant manœuvrer sur une zone beaucoup plus grande, afin d'empêcher les Turcs de concentrer leurs forces. Fayçal avait déjà proposé en octobre d'avancer le long de la côte dans le but d'occuper le port de Wejh. Maintenant que la situation était provisoirement stabilisée et que la menace sur La Mecque s'était dissipée, ce plan était à nouveau sur la table.

En quittant Rabegh, Fayçal craignait toutefois de laisser le vide derrière lui, mais, au cours de la discussion, Cyril Wilson se porta personnellement garant de la protection du port au cas où les Turcs tenteraient de profiter du départ de l'armée bédouine. Lawrence rendit hommage à cette initiative dans un papier publié par le Bulletin arabe. Wilson n'avait pas en effet à sa disposition les moyens militaires permettant de donner un quelconque poids à sa garantie, mais c'était un risque nécessaire et raisonnable. Sans cela, Fayçal n'aurait sans doute pas pris le risque de progresser vers le nord.

En prenant position à Wejh, l'émir était bien placé pour lancer des opérations contre le chemin de fer du Hedjaz, le cordon ombilical de la garnison turque de Médine. La menace d'une offensive des tribus sur la ligne de chemin de fer devait avoir pour effet de dissuader les Turcs de s'aventurer au sud, en direction de La Mecque, mais l'opération était audacieuse, car Fayçal allait s'embarquer dans une marche de près de 350 kilomètres sur un axe parallèle aux lignes de communication turques, avec une armée inférieure en nombre et en laissant sa base à Yanbu presque totalement sans défense, malgré les assurances fournies par Wilson. L'affaire était en conséquence

combinée avec une avancée d'Abdallah à l'intérieur des terres, le long du lit du Wadi Ais : un plan élégant et audacieux qui, s'il réussissait, devait avoir à coup sûr un grand retentissement, et qui permettrait d'avancer en direction du nord et de se rapprocher de la Syrie.

Le 3 janvier 1917, Fayçal demanda à Lawrence de repartir en reconnaissance en direction de Hamra pour voir où en étaient les Turcs. Il était cette fois accompagné d'une trentaine de guerriers Mahamed. Ce fut une sorte de test : les Turcs venaient en effet d'offrir pour la première fois une récompense pour « la capture de l'officier britannique qui se trouve avec Fayçal ». Lawrence en avait sans doute été informé et il était nécessaire qu'il ait une confiance absolue en ses accompagnateurs[13].

Après avoir cheminé dans les étroites vallées, lui et ses hommes tombèrent par surprise sur trois tentes turques. Ils ouvrirent aussitôt un feu nourri, puis, voyant que les Turcs étaient en fait beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'avaient cru, se retirèrent. Le raid était un échec, mais au cours du repli ils surprirent deux soldats ottomans, « terrorisés, très déboutonnés, dérangés alors qu'ils étaient en train d'accomplir leur premier devoir matinal » et qui valaient la peine d'être emmenés pour être interrogés. « Ils étaient les soldats les plus dépenaillés que j'avais rencontrés de ma vie, hormis un mendiant croisé en Angleterre, et ils se rendirent immédiatement[14]. »

La prise se révéla en fait intéressante, et même inespérée. Il s'agissait d'hommes du corps du génie ; un spécialiste des transmissions radio qui avait été envoyé à Médine pour mettre en place un poste de transmissions radio remplaçant la ligne fixe et un sergent-major. Leur interrogatoire permit d'avoir une meilleure idée du dispositif turc et d'organiser plusieurs raids. Ils décrivirent aussi les conditions de vie de la garnison à Médine et le mauvais état moral et physique dans lequel se trouvaient les troupes de Fakhri. En raison de la révolte arabe, les quelque 10 000 conscrits arabes au service des Turcs étaient maintenant vus avec suspicion par ces derniers et avaient été dispersés dans des postes le long du chemin de fer.

Pour Lawrence, cette première escarmouche avait été un vrai baptême du feu. Homme formé au renseignement, celui qui impressionnait par ses connaissances et qui pouvait réciter par cœur l'ordre de bataille turc était maintenant entré en action sur un terrain totalement nouveau, le Hedjaz.

8

Wejh

Au retour de son premier raid dans l'intérieur du Hedjaz, Lawrence se concentra sur la préparation de l'avance tactique vers Wejh. Fayçal avait à la fin de l'année fait part à Clayton de son souhait de le garder à ses côtés. Le 3 janvier 1917, l'émir quitta ses positions à Nakhl Moubarak pour s'installer un peu plus au nord, à Owais. Avant de partir pour sa mission de reconnaissance, Lawrence fut le témoin de ce premier départ d'une armée qui avait retrouvé le moral après les déconvenues de l'automne : « Le train prit un air de splendeur barbare : Fayçal ouvrant la marche, tout de blanc vêtu ; Sharraf à sa droite, portant tunique et cape teintes au henné, coiffé d'un keffieh rouge ; moi-même à sa gauche, en écarlate et blanc ; derrière nous, la soie cramoisie et délavée de trois bannières à pointe dorée ; ensuite les tambours battant une marche, et, enfin, la masse compacte et tressautante des douze cents méharistes de la garde, dont les tenues bigarrées rehaussaient encore le riche harnachement des montures. Soudain, toute l'armée entonna à pleine voix un chant guerrier en l'honneur de Fayçal et de sa famille. Ce fleuve de dromadaires emplissait la vallée d'un versant à l'autre et s'y écoulait comme une eau chatoyante[1]. »

Cette première étape ne constituait pas le véritable départ pour le nord et ce n'est que le 9 janvier que tout fut enfin prêt. Lawrence apprit avec regret qu'il allait finalement être remplacé, mais seulement après l'arrivée à Wejh. « Je recommence à parler l'arabe assez couramment. Encore quelques mois de ce régime et je serai un arabisant qualifié. J'aimerais bien ne pas avoir à

rentrer en Egypte[2] » écrivit-il à ses parents. Le 17 janvier, il débarqua du *Suva* à Umm Lajj, à environ 150 kilomètres au nord de Yanbu, et y retrouva Fayçal, qui avait avancé parallèlement à la côte, à quelques kilomètres à l'intérieur des terres. Le capitaine Charles Vickery, un artilleur qui avait servi dix ans au Soudan et qui parlait l'arabe à la perfection, était également présent. Il arrivait tout droit des tranchées britanniques sur la Somme, et voyait cette nouvelle affectation comme une forme d'exil. Lawrence le classera dans la catégorie des carriéristes qui estimaient que l'Arabie était, pour un militaire, une sorte de « suicide » sur le plan professionnel, les occasions de se battre et d'obtenir des médailles étant *a priori* très rares.

Les bateaux de la *Red Sea Patrol* fournissaient un soutien logisitique indispensable. Les retrouvailles avec Fayçal furent l'occasion d'un repas fastueux, mais beaucoup trop gras pour les estomacs délicats des camarades de Lawrence, et le plus affecté fut Boyle. Celui-ci, qui se rendait rarement à terre, fut quelque peu choqué de voir Fayçal saisir avec ses doigts les parties les plus goûteuses du mouton pour les lui offrir. Les officiers britanniques étaient souvent surpris par les coutumes et les habitudes quotidiennes des Arabes ; quant aux marins de la Royal Navy, habitués à un confort relatif dans les carrés de leurs bateaux, c'était pour eux une découverte parfois éprouvante. Les Arabes étaient persuadés que la couleur des cheveux de Boyle n'était pas naturelle et qu'il se teignait au henné ; ils se mirent à l'appeler l'Ancien, pensant qu'il cherchait ainsi à dissimuler par coquetterie une chevelure grisonnante.

Une semaine plus tard, l'armée arabe repartait d'Umm Lajj, et Lawrence laissa un mot enthousiaste à l'attention de Stewart Newcombe : « J'ai préparé Fayçal (qui est quelqu'un d'absolument épatant) soigneusement pour toi […] toute cette affaire est splendide : tu ne peux pas imaginer quelque chose de plus amusant pour nous et de plus vexant et rageant pour les Turcs. C'est une sorte de guerre de course, avec les courses toutes inversées. Mais tout cela est amusant et vivant au possible[3]. » C'est un cheikh arabe qui aura le mot le plus fort pour décrire le spectacle offert par les hommes de Fayçal : « Ce n'est pas une armée, c'est tout un monde qui marche sur Wejh[4]. »

Pour cette deuxième étape, la plus longue et la plus incertaine, l'émir avait sous sa bannière précisément 4 276 hommes de troupe à pied, 3 862 méharistes, quatre canons de montagne Krupp et dix mitrailleuses ; 100 cavaliers montés sur mulets, auxquels les Britanniques avaient fourni des

culottes de cheval et des jambières, sous les ordres de Maulud el-Mokhles, bouillant cavalier originaire de Mésopotamie, transfuge de l'armée ottomane et aide de camp de Fayçal. La répartition des différents clans était également détaillée par Lawrence. Ces chiffres étaient comptabilisés par lui avec sa précision habituelle : il voulait donner l'impression aux bureaux du Caire que l'armée arabe assemblée en vue de l'assaut était une force organisée, et non une sorte de bande aux effectifs fluctuants et incertains[5].

Fayçal était extrêmement tendu : il jouait gros.

La plaine côtière que son armée devait parcourir pour arriver à Wejh est inhospitalière, comme calcinée par le soleil. Il était particulièrement important que les puits d'Abu Zereibat, situés aux deux tiers du parcours, ne soient pas à sec et que les Arabes puissent y ravitailler leurs montures.

Après un repas fastueux, l'émir, ses principaux adjoints et Lawrence se dirigèrent vers leurs dromadaires, baraqués en cercle, sellés et chargés, chacun étant tenu par un esclave. L'homme à la timbale frappa quatre ou cinq fois, et un grand silence se fit. Fayçal grimpa sur son méhari et dit simplement : « Que Dieu vous guide ! » L'armée s'élança alors, chantant à gorge déployée, les bardes des différentes unités déclamant à tour de rôle à la gloire de Fayçal et des Hachémites. La garde rapprochée était formée de guerriers Ageyl, des citadins originaires de plusieurs bourgs du Nejd, beaucoup plus disciplinés que les Bédouins. Ils se rangèrent sur une ligne, de part et d'autre du groupe de commandement.

Au soir du deuxième jour de marche, Newcombe – qui avait enfin rejoint l'armée arabe – et Lawrence étaient en train de regagner leur tente par une soirée fraîche et alors que la pluie se faisait menaçante lorsqu'ils virent s'approcher Abd el-Kérim, le chérif Beidawi à la peau d'ébène qui avait guidé Lawrence lors de sa première expédition à la rencontre de Fayçal, et qui, enthousiasmé par le spectacle de la troupe montée à dos de mulet commandée par Maulud el-Mokhles, était venu réclamer pour lui-même une bête avec le même équipement. Lawrence, amusé par ce caprice, lui demanda d'attendre leur arrivée à Wejh. Dans un élan poétique, le quémandeur fit un geste de la main en direction des lumières du camp et déclara : « Nous ne sommes plus des Arabes, mais un seul peuple. » Cette marche vers Wejh était peut-être la première fois que « de mémoire de Bédouin, quittant leur pays, tous les hommes d'une tribu se transportaient avec armes et bagages sur une

distance de trois cents kilomètres dans un autre territoire que leur zone traditionnelle, et surtout sans l'espoir de faire du butin ni l'aiguillon d'une vendetta[6] ».

L'enthousiasme de l'armée fut renforcé par la nouvelle d'une victoire remportée par Abdallah. Celui-ci, en remontant vers le Wadi Ais, avait surpris une colonne turque venue lui couper le passage, et capturé le commandant, Ashraf Bey, ainsi qu'une somme très importante en or, dont il distribua aussitôt une partie, ce qui eut pour effet immédiat que la moitié des Bédouins quittèrent sa formation, satisfaits et repus. L'imam qui accompagnait Fayçal partout entonna une ode en l'honneur de son frère aîné, décidément favorisé par la fortune, car il avait déjà triomphé à Taif. N'était-ce pas lui, en vérité, le chef du mouvement arabe ? Lawrence reconnaîtra dans une note publiée dans le Bulletin arabe que c'étaient les initiatives d'Abdallah, repoussant les Turcs en direction de Médine, qui permirent à Fayçal d'avancer vers Wejh sans craindre pour la sécurité de ses bases arrière[7].

Il était prévu que Fayçal arriverait à proximité de Wejh aux alentours du 22 janvier 1917 et qu'il lancerait aussitôt l'assaut sur le port pendant que, simultanément, un contingent de troupes arabes arrivées sur les navires de la Royal Navy débarquerait, avec le soutien des canons de marine. Lorsque le 22 janvier la flottille commandée par l'amiral Wemyss fit son apparition au large de Wejh, Fayçal et ses hommes n'étaient pas encore dans les parages. Fallait-il débarquer sans attendre la fameuse « armée arabe » ? Wemyss avait à sa disposition une puissance de feu qui permettait de garantir le succès, même avec des troupes en nombre limité. Il était exclu de faire patienter plus longtemps les soldats arabes qui se trouvaient à bord. Ils avaient difficilement supporté le trajet en bateau et allaient bientôt manquer de nourriture ; les conditions sanitaires s'étaient dégradées et, pour les marins britanniques, la présence de tous ces guerriers arabes hirsutes sur les ponts des petits navires de la Navy était devenue insupportable.

Le lendemain, Wemyss décida de ne pas attendre et donna l'ordre de débarquer au nord de la ville. Les guerriers Juheina, bien que considérés comme de moindre valeur, prirent le contrôle du port avec l'appui des obus de Boyle qui détruisirent une partie de la mosquée. Tout n'avait pas été parfait, loin s'en faut. Une partie du contingent arabe s'était installée tranquillement sur la plage et ne fit rien durant toute l'opération, une autre

partie ne songea qu'à mettre à sac les bâtiments officiels et les maisons privées ; une centaine se comportèrent correctement et une vingtaine, sous les ordres d'un jeune chef, le cheikh Saleh, furent même héroïques. Afin de conclure l'affaire rapidement, Wemyss donna l'ordre de faire débarquer une centaine de *bluejackets*, les fusiliers marins de la Royal Navy.

Fayçal n'arriva aux abords de Wejh que le surlendemain de l'assaut, après avoir failli rater un premier rendez-vous plus au sud avec le *Hardinge*, qui s'était approché de la côte pour débarquer de l'eau afin de ravitailler ses hommes et leurs montures assoiffés. Lawrence était alors monté à bord et avait appris à cette occasion que l'attaque avait déjà eu lieu. Le corps principal de Fayçal marcha alors directement sur Wejh pour tenter de rattraper le temps perdu, participer aux combats et surtout tenter de récupérer une partie du butin, une motivation toujours essentielle en dépit de ce que Lawrence écrira plus tard. Aux abords de la ville, celui-ci put admirer la progression des Ageyl qui mirent pied à terre pour avancer le long de la côte en formation de tirailleurs, ayant pris soin de se dévêtir presque complètement, afin, espéraient-ils, que les balles des défenseurs provoquent des blessures nettes, et aussi pour ne pas risquer d'abîmer leurs tenues, auxquelles ils avaient porté un soin particulier. « C'était un bien beau spectacle que ces silhouettes brunes dans la vallée sablonneuse inondée de soleil, avec en arrière-fond les eaux bleues du lagon. » Mais l'essentiel du travail « avait été fait à notre place[8] », commentera Lawrence, quelque peu dépité.

Les hommes de Fayçal firent leur entrée en ville comme s'ils étaient les vainqueurs de l'heure, joyeux, l'esprit léger, ce qui eut le don d'exaspérer les officiers britanniques qui avaient commandé l'assaut. Ils avaient manqué à leurs engagements de façon inexcusable, en dépit des explications qui seront avancées plus tard par Lawrence et Fayçal. Les piques dont Lawrence sera l'objet de la part de certains de ses collègues n'étaient d'ailleurs qu'en partie justifiées, car dès le 7 janvier précédent il avait lui-même fait part de ses inquiétudes quant au rythme de progression de l'armée de Fayçal et à sa capacité à être au rendez-vous prévu en temps voulu. « J'ai peur que les affaires ne soient plutôt ralenties[9] », avait-il signalé dans un télégramme à destination du Caire.

Le retard était principalement dû au fait que les renseignements dont Fayçal disposait, notamment en ce qui concernait les points

d'approvisionnement en eau, étaient inexacts, et Lawrence fit remarquer qu'il aurait été utile d'effectuer une reconnaissance au préalable. Il prit cependant soin de ne pas critiquer directement Fayçal ou ses adjoints, prétextant simplement le manque de temps dont il disposait avant la mise en route de son armée. L'explication était un peu courte, et il était au fond très vexé. Dans le but manifeste de détourner les critiques, il se montra carrément mauvais joueur. Il tança Vickery, qui commandait les troupes de débarquement, pour un assaut qu'il qualifia de prématuré et pour les pertes « inutiles » subies par les guerriers Juheina. « L'ensemble de l'opération me paraissait n'avoir présenté aucun caractère de nécessité ; quant à la façon dont elle avait été menée, elle était la preuve d'une vision erronée de la tactique de la révolte[10]. »

Pour certains Britanniques impliqués dans l'opération, le retard pris par l'armée de l'émir était une nouvelle preuve d'incompétence. Le capitaine Bray publia fin 1934 un ouvrage de souvenirs, *Shifting Sands*, dont le sous-titre était : « La vraie histoire de la révolte arabe. » Lawrence y était vertement critiqué comme un faiseur, et sa place dans le mouvement arabe présentée comme mineure, l'affaire de Wejh étant l'objet d'un traitement de choix. Après avoir lu l'ouvrage que lui avait communiqué Charlotte Shaw, l'épouse de George Bernard Shaw, il se montra plutôt grand seigneur : « Bray est le genre de type honnête et à l'esprit confus, qui croyait à tout ce qu'il a écrit. Ses éditeurs font tout un foin autour du peu qu'il a écrit sur moi en espérant que les gens s'y intéresseront et achèteront le livre. Ce n'est rien d'autre que de la publicité et malheureusement cela me fait de la publicité autant que pour le livre, bien fait pour eux[11]. » Lawrence aura cependant toujours du mal à expliquer et justifier la progression indolente de l'armée de l'émir le long de la mer Rouge.

Restait un motif de satisfaction : l'avance de l'armée de Fayçal avait eu un impact incontestable en termes de propagande. Un certain nombre de notables, notamment de la tribu Billi, dont les terres et les parcours étaient situés dans la région au nord de Wejh et qui avait la réputation d'être hostile aux Hachémites, prirent contact avec l'émir. Mieux même, les Howeitat, dont la zone d'influence était encore plus au nord, étaient en train de bouger. Le 5 février 1917, une unité turque de 250 hommes basée à Dhaba, à 150 kilomètres au nord de Wejh, se sentant menacée, décida de se replier vers l'est en direction du chemin de fer du Hedjaz. Elle fut interceptée par un

groupe de méharistes Howeitat et une cinquantaine de Turcs furent tués. D'autres garnisons turques le long de la mer Rouge furent évacuées dans les semaines qui suivirent, par une sorte d'effet domino qui marquait une perte d'autorité spectaculaire des Turcs, les obligeant à consolider leurs positions le long du chemin de fer. Signe de leur inquiétude croissante, ils rassemblèrent à Tebouk, une gare importante située à 500 kilomètres au nord de Médine, une force mixte de 5 000 hommes commandée par Mohammed Djemal Pacha (un des trois hauts responsables militaires turcs dans la région qui portaient ce patronyme, ce qui sera parfois une source de confusion), prête à réagir à toute nouvelle attaque arabe.

L'alliance sous la bannière de Fayçal de tribus qui s'étaient lancées, malgré leurs rivalités ancestrales, dans la conquête d'une ville éloignée de leurs bases traditionnelles était inédite et constituait pour les Turcs un facteur totalement inattendu. Le Bulletin arabe souligna que certains clans avaient même accepté de servir les Hachémites aux côtés d'ennemis jurés avec lesquels une « vendetta » était en cours ; dans le but de mettre dehors un gouvernement non arabe, ils n'avaient pas hésité à rompre avec des traditions immémoriales. L'organe du Bureau arabe put ainsi conclure avec emphase que la prise de Wejh était un clou tout neuf « enfoncé dans le cercueil turc[12] ».

Le bilan, pour Lawrence, de sa participation aux opérations dans le Hedjaz était contrasté. Il avait failli induire l'état-major en erreur en novembre, en affirmant que Yanbu et Rabegh n'étaient pas menacés, et l'occupation de Wejh avait été quelque peu gâchée par l'incapacité de Fayçal à respecter le calendrier des opérations. Mais ses rapports au Caire, bien que rédigés très rapidement et dans des conditions difficiles, par leur exceptionnelle précision, par la richesse des descriptions des différentes composantes de la révolte arabe et l'éclat des portraits, par l'audace et la netteté de leurs aperçus, le plaçaient désormais dans une position unique.

L'arrivée, fin janvier, d'une mission militaire britannique avait pourtant commencé à compliquer les choses. Après Wejh, le contingent britannique devint plus important et Lawrence était inquiet de voir ses compatriotes bouleverser les subtiles relations de confiance qu'il était parvenu à bâtir avec les Arabes. Quant à la présence en terre d'islam, non loin des Lieux saints, de ces chrétiens, elle devint matière à scandale, notamment pour les nouveaux

visiteurs, souvent originaires de contrées éloignées de la côte, et qui n'avaient jusque-là pas eu de contacts avec des Européens. Newcombe se fit ainsi traiter en public de *kaffir* – mécréant – par un cheikh qui était venu de la ville de Jauf, au nord du Nejd, pour voir Fayçal, sans que personne ne vienne à sa défense[13].

Lawrence avait décidé d'accepter sans broncher les rebuffades et les humiliations occasionnelles dont il était lui aussi la victime. Il arrivait ainsi qu'un simple esclave crache de façon ostensible devant lui sans qu'il ait la moindre réaction. Il poussa Newcombe à s'efforcer de forger des liens amicaux et confiants, avant de prétendre les instruire sur la suite des opérations et le style de la guerre à mener : « Après tout, c'est une guerre arabe… et les Arabes ont le droit de suivre leur propre route et de mener les choses comme il leur plaît. Nous ne sommes que des invités[14]. »

Cela choquait les autres officiers britanniques, et d'ailleurs ses tenues arabes étaient déjà pour eux le signe qu'il avait basculé du côté des « indigènes ». Avec l'arrivée de la mission militaire, sa position était désormais incertaine, mais une intervention sans ambiguïté de la part de Fayçal pour qu'il lui reste attaché en permanence dans le Hedjaz fut transmise au Caire « puisqu'il nous a été d'une très grande aide[15] ». Clayton ne put qu'accepter et Lawrence repartit pour l'Egypte avec la certitude de revenir quelques jours plus tard en Arabie. Des bords du Nil, il écrivit à ses parents sur un ton inimitable d'écolier discret et modeste, avant de conclure en cachant mal l'orgueil qu'il éprouvait devant ce qu'il était en train d'accomplir : « Les affaires en Arabie sont très plaisantes, bien que mon travail implique pas mal de responsabilités, et quelquefois c'est assez pesant de parvenir à discerner dans quelle direction il faut agir. Je commence à me faire vieux avec tout ça, je crois ! Cependant c'est toujours agréable d'être à l'extérieur du bureau où l'on passe son temps à rédiger et à archiver des notes, et la position dans laquelle je suis est si étrange. Je n'imagine pas qu'un Anglais se soit jamais trouvé dans une position similaire[16]. »

Lawrence retrouva au Caire le cercle des camarades du Bureau arabe, avides d'entendre son témoignage. Il y avait là Hogarth, Lloyd, Storrs, Deedes, Aubrey Herbert : le Bureau prenait enfin son envol. « Notre cote s'élevait avec régularité au sein de l'armée, à mesure que nous annoncions les dividendes. » Il passa plusieurs journées à corriger le *Handbook of Hejaz*, un guide géographique et culturel de la région, et à rédiger ses rapports.

Le 3 février, il eut la surprise de voir arriver Brémond, fraîchement débarqué de Djedda, et qui avait manifesté le souhait d'un entretien en tête à tête. Celui-ci faisait campagne en faveur d'un débarquement anglo-français au nord du Hedjaz, à Akaba – le contingent français devant être en majorité formé de tirailleurs sénégalais basés à Djibouti –, avec l'appui de la marine. Lawrence savait, depuis le fameux dîner de Djedda, que le but du Français était en réalité de freiner Fayçal et d'empêcher que la révolte arabe puisse s'étendre vers la Syrie.

Cette impression n'était pas seulement celle de Lawrence, auquel il est souvent attribué la responsabilité d'un aveuglement antifrançais qui aurait déteint sur ses collègues. Dans une lettre du 10 février 1917, Clayton, esprit pondéré s'il en fut, écrivit au sujet du Français : « Mes relations personnelles avec le colonel Brémond sont, autant que je puisse en juger personnellement, des plus cordiales. Il me rend visite deux ou trois fois par semaine et reste habituellement au moins une heure et demie. Comme j'ai eu l'occasion de vous en informer régulièrement, il a été le plus souvent de la plus grande franchise en déclarant qu'il n'était pas du tout impatient de voir tomber Médine et m'a donné le sentiment qu'un succès complet et rapide de la révolte arabe n'était pas entièrement désirable à ses yeux. […] Il est à mes yeux clair que la chute de Médine dans un avenir proche, qui aurait probablement pour conséquence une révolte des Druzes et des tribus du Nord, entraînerait des difficultés pour les Français en Syrie, tandis que si Médine résistait jusqu'à la fin de la guerre ou en tout cas les six prochains mois, l'occupation de la Syrie par les Français serait grandement facilitée[17]. »

Brémond savait que le général Murray était opposé en principe au projet de débarquement à Akaba, mais, reconnaissant l'importance de Lawrence et l'influence qu'il exerçait désormais, il tenta de le convaincre de son bien-fondé. Il le félicita pour la prise de Wejh, sans doute avec un soupçon d'ironie, car il devait avoir été mis au courant du rendez-vous manqué par Fayçal, avant d'exposer ses arguments. Lawrence lui répondit que, militairement parlant, son projet était impossible en raison des reliefs escarpés qui entouraient la plage, et expliqua que le port serait bien plus facilement conquis par une force arabe venue de l'intérieur.

Lawrence pouvait exciper du fait qu'il était un des rares à connaître personnellement la zone d'Akaba, mais il n'est pas exclu qu'il ait exagéré les

difficultés que rencontrerait une force débarquée. Brémond disposait d'arguments aussi, puisqu'une petite unité française y avait brièvement débarqué quelques mois auparavant et recueilli des renseignements qui contredisaient l'Anglais : une opération par la mer avait de bonnes chances de réussir. Brémond annonça qu'il allait se rendre à Wejh pour soumettre le projet à Fayçal. « Je n'avais pas averti ce dernier que le Français était un escroc[18] », écrira Lawrence, qui craignait en fait que Fayçal ne manque d'arguments face au colonel et ne soit séduit par ses suggestions. (Dans la deuxième version des *Sept Piliers*, publiée en 1935, Lawrence remplacera prudemment « escroc » par « politique ».)

Afin de contrer les plans de Brémond, Lawrence repartit en hâte pour Wejh. Hogarth écrivit à sa femme, qui vivait tout près du domicile des parents de son protégé : « Je viens juste de voir partir TEL vers les contrées sauvages et j'ai bien peur que cette fois ce soit pour longtemps. Mais n'en dis rien à sa mère[19]. » Arrivé sur place le 6 février, il exposa à Fayçal ce qu'il comprenait de la stratégie française dans la région : elle avait comme objectif principal, non de soutenir la révolte arabe, mais d'enfoncer un coin entre le Hedjaz et tout le Nord – grosso modo la Jordanie actuelle – afin que les armées du chérif de La Mecque ne s'approchent pas de la Syrie.

Brémond débarqua à son tour à Wejh le 18 février, accompagné du pittoresque père Antonin Jaussen. Lawrence accompagna les Français jusqu'à la tente de Fayçal, avant de s'éloigner. Le colonel français avait apporté avec lui une demi-douzaine de fusils-mitrailleurs, un présent particulièrement apprécié. Un peu plus tard, après les échanges d'amabilités rituels, Fayçal monta à bord du bateau français qui avait amené Brémond, ce dernier voulant que la discussion se déroule sur son « territoire », et sans la présence de Lawrence, qui apprendra plus tard la teneur de la conversation par l'émir. Celui-ci expliqua qu'il désapprouvait toute opération sur Akaba dans l'immédiat, et qu'en ce qui concernait une avance arabe le long de la côte, les relations avec la tribu Billi se présentaient finalement assez mal, malgré des premiers contacts encourageants. Brémond tenta en vain d'obtenir le détachement d'un officier français auprès de Fayçal, non un simple conseiller « technique », mais quelqu'un qui bénéficierait du même statut que Lawrence : l'émir expliqua que la guerre telle qu'elle était menée par les hommes des tribus rendait le savoir militaire européen « peu rentable ».

Lawrence avait aussitôt revêtu ses habits arabes. Tandis que les discussions se déroulaient, il passa ses journées à s'endurcir physiquement, comme s'il voulait faire un pied de nez à la poignée d'officiers européens portant uniforme qui avaient été détachés auprès de la révolte arabe. Il arpentait les sentiers de corail en sandales ou même les pieds nus, afin d'en durcir la corne et de les habituer au sol brûlant, un spectacle qui interloquait les Arabes ; qu'un étranger, officier de surcroît et conseiller intime de leur grand chef, se laisse aller à ce genre particulier de callisthénie leur paraissait dégradant et un peu ridicule, alors qu'il avait toujours à sa disposition des montures d'élite. Bientôt, l'endurance de Lawrence fera, au contraire, leur admiration ; ce sera une des clefs de son immense prestige.

Malgré les efforts des instructeurs européens, un manque presque total de rigueur militaire régnait toujours au sein de cette armée hétéroclite, avec les conséquences tragiques habituelles. Un jour, un groupe de Bédouins manipulait une bombe qui avait été larguée par un hydravion britannique au moment de l'attaque de Wejh et qui n'avait pas explosé. Ils finirent par la faire éclater : « Leurs membres furent projetés par tout le camp, tachant les toiles blanches des tentes d'éclaboussures rouges qui prirent rapidement une teinte brun terne… Fayçal fit remplacer les tentes et ordonna que les plus ensanglantées fussent brûlées ; mais les esclaves, plus économes, les lavèrent[20]. » Lawrence assista aussi au débarquement de deux autos blindées, des Rolls-Royce, avec des équipages britanniques. Il voyait en général arriver avec méfiance les nouveaux officiers, des rivaux potentiels ; il était heureux, en revanche, de retrouver à ses côtés des militaires de rang subalterne, à l'esprit franc et simple, et de goûter ainsi à un sentiment de camaraderie rassurant, parmi ses frères d'armes.

Fin février, Fayçal avait reçu des représentants de pratiquement toutes les tribus du Nord, parmi lesquels des Rouwalla, des Sherarat, des Beni Sakhr et des Howeitat, mais aussi des volontaires en nombre, attirés par l'odeur de la poudre et la perspective du pillage. Les hommes venus du Nord parlaient armes, tactique, ravitaillement et nourriture, mais ne manquaient pas de questionner l'émir sur les buts à long terme de ceux qui le soutenaient, la Grande-Bretagne et dans une moindre mesure la France. Fayçal répondait que leur engagement à ses côtés serait récompensé par l'indépendance, et, après le départ des Turcs, une totale autonomie pour leur propre tribu (et la fin des

taxes et de la conscription) – il n'avait pourtant reçu de ses alliés britanniques et français aucune garantie à ce sujet.

Ces projets d'alliances étaient de toute façon fragiles, tant les chefs tribaux posaient de conditions. Déjà, le 5 janvier 1917, Lawrence avait écrit au sujet de Nouri Shaalan et de ses Rouwalla que bien que la tonalité des lettres adressées à Fayçal fût « excellente », ils n'allaient pas s'engager « dans une politique de soutien actif tant que Fayçal ne prenait pas position à El-Ula et n'ouvrait pas des communications directes avec eux[21] […] ». Pour un grand chef de tribu comme Nouri Shaalan, se ranger aux côtés de Fayçal était une décision stratégique qui ne pouvait être prise à la légère. Le chérif Hussein lui-même avait confié à George Lloyd du Bureau arabe que la question du ralliement des Rouwalla était pleine d'incertitudes, et que Nouri demanderait certainement des garanties très fermes concernant l'avenir de la Syrie après la fin de la guerre. La politique allait ainsi prendre une place de plus en plus importante dans la suite des opérations. A Wejh, les hommes du Hedjaz avaient mangé leur pain blanc et ils étaient en terrain connu, mais Damas était encore à près d'un millier de kilomètres à vol d'oiseau, et les obstacles semblaient s'accumuler. Pour Lawrence, il fallait rester réaliste et la grande offensive en direction du nord n'était pas encore d'actualité. En attendant, une proie attirait irrésistiblement le chef de guérilla qu'il était en train de devenir : le chemin de fer du Hedjaz.

9

La bataille du rail

En ces premiers mois de 1917, les Arabes avaient étendu leur zone d'opérations en prenant position à Wejh et dans le Wadi Ais. Que faire ensuite ? Pour Fayçal et Lawrence, il était indispensable de ne pas laisser les tribus se contenter de ces premières victoires. Or, en raison du retentissement de la prise de Wejh, les représentants des tribus du nord du Hedjaz se montraient favorables à une grande alliance contre les Turcs, certains se disant prêts à s'engager immédiatement.

Les négociations avec les tribus furent menées avec prudence. Leur soutien n'était évidemment pas sans contrepartie : on parlait beaucoup d'argent lors de ces discussions. Elles avaient eu vent des subventions britanniques et voulaient leur part et il fallait que leurs hommes aient de bonnes perspectives de butin au moment de se lancer à l'assaut des positions turques.

Mais le principal axe de la stratégie décidée par Le Caire consistait toujours à harceler la ligne de chemin de fer du Hedjaz et à accroître l'isolement de la garnison turque de Médine. Dès le 17 février, Lawrence, désormais plus réaliste, demanda à Fayçal d'obtenir de Nouri Shaalan qu'il reporte à une date ultérieure toute action antiturque qui était éventuellement envisagée par les guerriers de sa tribu, mais aussi d'user de son influence pour freiner les ardeurs des combattants autour de l'important bourg marchand de Kerak, situé non loin de la rive est de la mer Morte, ainsi que celles des Druzes de la plaine du Hauran et du Djebel, et ce, tant que la

deuxième phase de la campagne, la neutralisation du chemin de fer, n'était pas en voie d'achèvement[1].

Lawrence ne faisait-il pas preuve d'un excès d'optimisme concernant ces prétendus projets d'opérations ? Il était pourtant prévenu que les tribus et peuples de la Syrie ne bougeraient pas d'un pouce tant que les choses ne seraient pas mieux définies, et tant que la campagne ne prendrait pas un tour décisif. Il a sans doute sous-estimé à quel point les prétendus alliés du chérif et des Britanniques attendront la dernière minute et la certitude de la victoire pour se joindre à eux et il a été un peu trompé par l'afflux de messagers à Wejh, qui pouvait donner le sentiment que tout le Nord était sur le point de se mettre en mouvement. D'ailleurs, les Rouwalla et les Druzes se détestaient cordialement et Lawrence, malgré son expérience et son savoir, connaissait en réalité assez mal les Bédouins des grandes tribus syriennes.

Fayçal accepta les conseils de prudence des Britanniques et de Lawrence en premier. Lorsque la rumeur – qui se révélera inexacte – parvint à son camp que le port d'Akaba avait été évacué par les Turcs, l'émir annonça tout de suite qu'il n'avait pas l'intention de l'occuper, car « la prise d'Akaba risquerait de provoquer une agitation qui n'est pas souhaitable [pour le moment] en Syrie[2] ». Il pensait ici à une opération menée par une force arabe composée de troupes du Hedjaz, tandis que le colonel Brémond avait envisagé, dans un but exactement opposé – empêcher tout développement en Syrie –, une force anglo-française.

La priorité, donc, en ce début d'année 1917, c'était le chemin de fer du Hedjaz, le cordon ombilical pour les Turcs de Médine et une des réalisations les plus prestigieuses du régime ottoman, symbole concret de l'Empire et des liens entre Constantinople et les provinces arabes. La guerre que l'on qualifie aujourd'hui dans le jargon militaire d'« asymétrique » était une relative nouveauté. Aux confins de l'Inde, au Soudan, contre les commandos boers dans le Transvaal, l'armée britannique était la force « conventionnelle », opposée à des armées « irrégulières ». Cette fois, les choses s'étaient inversées, les Britanniques étaient du côté de la guérilla. « Nos manuels ne sont pas du tout adaptés aux conditions locales. C'est la lutte d'un pays rocailleux, montagneux, assoiffé (assisté d'une horde sauvage de montagnards), contre une force qui a été tellement bonifiée – du moins en ce qui concerne la guerre civilisée – par les Allemands qu'elle a presque perdu toute son efficacité pour les affaires désordonnées[3]. »

Autour de Médine, la situation était dans l'impasse. Les Arabes avaient été incapables de prendre la cité, et la garnison turque n'était pas parvenue à avancer vers La Mecque ou à infliger aux hommes du chérif Hussein une défaite décisive. Dans un combat classique, les Arabes, sous-équipés, désorganisés, n'avaient aucune chance de vaincre. « Nous avons donc basculé une partie de nos forces vers le Nord à cet endroit, écrivit Lawrence de Wejh à sa mère – sans que la censure y voit un quelconque inconvénient –, et la lutte pour le chemin de fer sera probablement le facteur principal de la deuxième phase de la campagne du Hedjaz […]. Je me demande ce que le censeur fera de cette lettre ? Elle contient peut-être des informations nouvelles pour lui, mais bien peu, j'en ai peur, pour l'ennemi[4]. »

Le général Murray avait pour premier objectif de prendre Gaza, porte d'entrée en Palestine, où une armée turque, commandée par le général allemand Friedrich Kress von Kressenstein, s'était retranchée. Il était relativement soucieux et avait assigné un objectif limité à la révolte arabe : empêcher les forces turques – composées dans leur grande majorité de soldats originaires d'Anatolie, considérés comme parmi les meilleurs de l'armée turque, et disposant d'une artillerie importante – d'évacuer Médine, de remonter en direction du sud de la mer Morte et de menacer le corps expéditionnaire sur son flanc droit.

Or les Britanniques avaient justement appris une nouvelle très importante début mars 1917 grâce à l'interception par leurs services au Caire d'un message radio dans lequel Djemal Pacha transmettait à Fakhri Pacha, commandant les forces turques à Médine, l'ordre, provenant d'Enver Pacha et de ses conseillers allemands à Constantinople, d'évacuer la ville et de se replier, avec ses hommes et ses canons, vers la Palestine. Lawrence eut le privilège d'être informé oralement le 10 mars du contenu de cette interception par un messager envoyé du Caire par bateau spécial.

En fait, expliquera Lawrence, Fakhri Pacha, « musulman fanatique », refusa d'obéir et répondit qu'il lui était impossible d'exécuter ce repli humiliant[5]. Evacuer Médine aurait porté un très sérieux coup au prestige turc et à l'autorité du calife dans l'ensemble du monde musulman. Le refus d'obtempérer du commandant turc ne parvint cependant pas aux oreilles des Britanniques et Clayton donna pour instruction à Lawrence de ne pas révéler à ses alliés l'ordre initial d'évacuation. Pensant que celui-ci serait appliqué, il

considérait qu'il existait un risque important que les forces arabes et les Bédouins se contentent d'observer les Turcs sans rien faire, estimant qu'il était désormais inutile de combattre et qu'il ne fallait pas entraver ce repli, puisque le premier objectif de la révolte aurait été ainsi atteint.

En tout état de cause, le Bureau arabe insistait sur le fait que les Arabes de Fayçal et d'Abdallah devaient se limiter à des opérations de guérilla, et ne pas tenter de lancer des opérations majeures qui étaient, pour l'heure, vouées à l'échec[6]. Lawrence expliqua en toute confiance la situation à Fayçal. Pour ce dernier, continuer à harceler les Turcs et les empêcher de repartir vers le nord n'avait rien d'enthousiasmant, puisque cela ne ferait que prolonger la campagne dans le Hedjaz et retarder la perspective d'une campagne de libération de la Syrie.

Fin mars 1917, au sud de la Palestine, Murray lança ses hommes dans un assaut frontal des positions turques à Gaza dont les premières lignes étaient occupées par des troupes arabes qui se comportèrent vaillamment. En effet, et c'est un point qui est souvent négligé, l'armée turque comptait une proportion importante de soldats arabes, un tiers des forces ottomanes au début de la guerre.

Dans le Hedjaz, la bataille du rail avait déjà commencé. Herbert Garland avait été le premier à frapper quelques semaines plus tôt. Après des mois d'hésitations, Fayçal avait finalement pu être convaincu de laisser un autre Britannique que Lawrence s'aventurer dans l'intérieur du Hedjaz. Avec un petit groupe de méharistes, Garland projetait d'attaquer le chemin de fer, avec l'objectif de détruire un train ou, à défaut, une portion de la ligne elle-même. Quittant Wejh le 12 février avec une cinquantaine de Bédouins, il atteignit la ligne à Toweira, après une semaine de marche à dos de méhari. Cette première opération en compagnie des Arabes laissa à l'officier britannique, qui n'était pourtant pas un nouveau venu dans la région, une impression pour le moins mitigée. Garland se sentit complètement prisonnier des Arabes, à la merci de leurs guides et de leurs sautes d'humeur. Dans ses comptes rendus de mission, il ne cessa de les critiquer, profondément exaspéré par leur manque d'organisation et leur imprévisibilité[7].

Les Turcs avaient construit à intervalles réguliers le long de la voie des petits fortins. Ils effectuaient des patrouilles quotidiennes afin de vérifier l'état du chemin de fer et apprirent vite à réparer les coupures dans des délais

très courts, utilisant souvent des rails en bois. Face à des adversaires acharnés dans leur entreprise de destruction, quatre bataillons du génie turc furent par la suite affectés uniquement à la réparation des ponceaux et à la pose de nouvelles traverses et de rails. Au vrai, les Britanniques furent plutôt surpris par l'efficacité et la rapidité des réparations, ce qui ne faisait qu'accroître leur volonté de trouver des méthodes nouvelles plus efficaces, comme par exemple viser en priorité la destruction des rails courbes, plus difficiles à remplacer car plus rares.

Il y avait un autre élément dont Lawrence et quelques membres avisés du Bureau arabe durent tenir compte : la perspective du butin était une motivation primordiale pour les Bédouins, et détruire des rails était d'un attrait médiocre. Attaquer un train – neutraliser les locomotives d'abord, lancer l'assaut ensuite – offrait de ce point de vue des perspectives nettement plus attrayantes.

Lawrence n'était donc pas le premier à s'attaquer aux trains turcs circulant sur le chemin de fer du Hedjaz. Garland, qui était métallurgiste dans le civil, devenu bricoleur d'explosifs en tous genres, avait conçu des grenades et des mines spécialement destinées au sabotage de la voie ferrée. Il avait initié les Arabes au maniement des explosifs pendant plusieurs semaines et Lawrence apprit beaucoup de lui, d'autant qu'il était imaginatif, savait s'extraire des théories apprises à l'école du génie et parlait bien l'arabe. « Alors que les personnels du génie manipulaient [les explosifs] comme le saint chrême, Garland, lui, fourrait dans sa poche une poignée de détonateurs accompagnée de cordeau Bickford et d'amorces, puis il enfourchait gaiement son méhari et partait toute une semaine, jusqu'au chemin de fer du Hedjaz[8]. » Il utilisait de la gélignite, souvent remplacée ultérieurement par du fulmicoton, un explosif à base de nitrate de cellulose. Garland se révéla un atout très précieux dans la bataille du rail, malgré un cœur fragile et une santé défaillante.

Le sabotage de la ligne était une chose, la destruction des trains qui l'empruntaient un tout autre programme, plus audacieux, puisqu'il fallait mettre en place un explosif dont la mise à feu automatique serait déclenchée par le passage du train lui-même – un système techniquement incertain mais qui ne présentait pas de risque pour le commando, qui avait alors tout le temps de s'éloigner – ou déclencher l'explosion à distance au moyen de câbles et de cordeaux détonants, ce qui était beaucoup plus risqué car il fallait

se poster à quelques dizaines de mètres des rails. Le système de mise à feu automatique conçu par Garland était rudimentaire : on plaçait entre les rails une carabine Martini-Henry dont le canon scié était pointé vers les explosifs, la détente placée vers le haut. En passant dessus, le train provoquait un très léger affaissement des rails et des traverses qui venaient alors appuyer sur la détente, et la cartouche partait directement dans les explosifs. C'est ainsi que Garland parvint à faire dérailler pour la première fois un train turc.

Il fut bientôt rejoint par d'autres dynamiteurs dont les exploits et la persévérance éblouiront les frustes Bédouins. Newcombe, au court de la nuit du 3 mars, attaqua une gare au nord de Madain Saleh, parvint à faire une quinzaine de prisonniers et détruisit une portion du chemin de fer. Ces hommes auront chacun leur légende parmi les Bédouins, qui raconteront ainsi comment Newcombe refusait de dormir autrement que la tête posée sur un rail ; quant au grand Hornby, lorsque le fulmicoton n'avait pas fonctionné, on disait qu'il attaquait le fer à coups de dents.

Mais, pour les Bédouins, il n'y aura qu'un seul *Emir dynamit* : Lawrence.

Le 10 mars 1917, celui-ci partit de Wejh avec une escorte d'une douzaine d'hommes : son premier objectif était le Wadi Ais, au nord de Médine, où il devait retrouver Abdallah, pour ensuite reconnaître le chemin de fer et si possible poser des mines ou prendre d'assaut une gare. Le moment était mal choisi : il souffrait toujours de furoncles dans le bas du dos et devait rapidement être victime d'une crise de dysenterie accompagnée d'une forte fièvre.

Dès le deuxième jour, un incident grave eut lieu, alors que le groupe était parvenu au Wadi Kitan. Une dispute éclata au sein de l'escorte et Salem, un guerrier Ageyl, fut tué par Hamed, un « Maure », écrira Lawrence, une origine un peu imprécise mais qui indiquait qu'il venait d'Afrique du Nord. La loi du talion s'imposait, mais Lawrence craignait que cette vendetta ne se poursuive et ne soit entretenue par les compatriotes des deux hommes : « Il y avait d'autres Marocains dans notre armée ; si les Ageyl avaient tué celui-ci, des représailles se seraient ensuivies qui eussent mis notre unité en péril. Il fallait donc une exécution capitale dans les règles[9]. »

Lawrence prit en conséquence la décision d'être l'instrument de la « peine capitale », dont il décrivit l'application dans les *Sept Piliers* avec un luxe de détails presque indécent qui met le lecteur un peu mal à l'aise. Ce ne

fut pas, en effet, une exécution « propre ». Il fit entrer le condamné dans une étroite ravine qui se resserrait. « Debout à l'entrée, je lui accordai un répit de quelques instants qu'il passa par terre à pleurer. » Puis il lui donna l'ordre de se relever et lui tira une première balle de pistolet en pleine poitrine. Le condamné s'effondra en hurlant, et ses contorsions spasmodiques le firent rouler presque jusqu'aux pieds de son bourreau. Le deuxième coup de feu lui brisa le poignet. Lawrence, fiévreux, se pencha en avant et tira une troisième balle dans le cou, sous la mâchoire : ce fut le coup de grâce. Le lendemain, à l'aube, il fallut le porter à bout de bras pour le mettre en selle. Le Maure avait été sa première victime de toute la campagne.

Le journal manuscrit que tenait Lawrence comporte une esquisse représentant les lieux du drame avec une flèche indiquant l'endroit précis où le Maure fut exécuté accompagnée de ces mots succincts : « Campé ici. Nuit affreuse. Coup de feu[10]. » Le déroulement de l'incident a été contesté par les détracteurs de Lawrence, qui le soupçonnent d'avoir dramatisé volontairement la scène, d'autant qu'il n'y fait aucune allusion dans ses différents rapports de mission, d'ordinaire si précis. Son journal atteste toutefois que quelque chose de dramatique s'est passé. Mais pour quelles raisons a-t-il pris sur lui de procéder à l'exécution ? Il est en tout cas une affirmation qui surprend, celle de la présence de « Maures, marocains ou algériens ». La composition précise des forces de Fayçal, avec leurs différentes origines tribales, avait été donnée par Lawrence dans le Bulletin arabe et il n'y était nullement question de supplétifs « maures » ou de « Marocains[11] » ; il y en avait peut-être quelques-uns, mais ils étaient certainement en très petit nombre, alors que les Arabes ageyl, dont faisait partie la victime de Hamed, étaient bien plus nombreux et formaient même la garde rapprochée de Fayçal. La façon dont il justifie sa décision d'exécuter lui-même Hamed est par conséquent assez suprenante, le risque d'une vendetta entre les compatriotes des deux protagonistes étant infime.

Arrivé au camp d'Abdallah quatre jours plus tard, il y resta une dizaine de jours, le plus souvent allongé dans sa tente, dans un état fiévreux, son éruption de furoncles s'étant aggravée en raison de la transpiration et des frottements sur la selle de son méhari. Au bout de huit jours sur le flanc, son état ne s'était guère amélioré : « Espère encore pouvoir démarrer demain ; suis salement malade, vraiment », parvint-il cependant à griffonner dans son journal de marche. Fut-ce au cours de ces longues journées de désœuvrement

qu'il conçut ses grandes ambitions pour la campagne ? C'est en tout cas ce qu'il racontera après la guerre à une collègue d'Oxford : « J'étais malade, et je devais rester allonger sous la tente avec absolument rien à regarder et à faire pendant des semaines [*sic*], alors pour m'amuser je me suis mis à rêver, à établir des plans, et quand je me suis senti mieux je me suis simplement levé et je les ai réalisés. Si je n'avais pas été malade ou si je ne m'étais pas ennuyé je ne les aurais même pas conçus dans mes rêves[12]. »

Lawrence eut ainsi une sorte de révélation : la campagne dans le Hedjaz était dans une impasse. Attaquer sans cesse la ligne de chemin de fer ne pouvait pas apporter une victoire majeure, comme la reddition du contingent turc de Médine. Les forces turques savaient parer aux « piqûres de moustiques » des Bédouins et d'ailleurs les premières indications qu'il recevait montraient qu'il était impossible d'obtenir une victoire stratégique en s'attaquant au chemin de fer du Hedjaz, en raison de la rusticité de sa construction. Il n'y avait pas de grands ponts, en tout cas pas dans toute la partie au sud de la Syrie, dont la destruction aurait entraîné l'interruption des communications sur la ligne pour une période substantielle. En conséquence, les opérations contre la voie devaient être renouvelées très souvent pour avoir un quelconque impact, et c'était une guerre très dure et coûteuse pour un résultat incertain. Dans un article technique destiné aux troupes du génie paru après la fin de la guerre, *Demolitions under fire*, il conclura d'ailleurs qu'« en règle générale, détruire les rails est du temps perdu et est inefficace, à moins que l'ennemi ne soit à court de métal ou qu'il ne s'agisse d'actions subsidiaires par rapport à la destruction des ponts, qui doivent constituer l'objectif principal[13] ».

Les livres qu'il avait lus avant guerre, les maîtres de la stratégie, Clausewitz et Foch, donnaient pour objectif la destruction des forces organisées de l'ennemi par une bataille décisive. La phase qui se déroulait dans le Hedjaz devait amener logiquement à attaquer Médine, à détruire les forces turques ou à les forcer à la reddition. Mais Lawrence voyait maintenant les choses sous un angle totalement différent : « J'ai tout à coup entrevu que nous avions gagné la guerre du Hedjaz. Nous contrôlions 99 % du Hedjaz […] pourquoi se préoccuper de Médine ? […]. Les Turcs s'y trouvaient sur la défensive, immobiles, consommant pour leur ordinaire les animaux qui auraient dû servir à les transporter en direction de La Mecque lorsqu'ils passeraient à l'offensive. […] Quel que soit le point de vue, le

mieux était qu'ils restent où ils étaient, et ils accordaient beaucoup de valeur à Médine et voulaient la garder. Qu'ils la gardent ! […] Puis je pensais aux objectifs arabes, et vit qu'ils étaient géographiques, l'occupation de toutes les terres où la langue arabe est pratiquée en Asie. Pour ce faire, nous allions peut-être tuer des Turcs : nous les détestions. Mais "tuer des Turcs" ne serait jamais une excuse ou un but. S'ils acceptaient de s'en aller tranquillement, notre guerre se terminerait là. Sinon, nous essaierions de les mettre dehors : en dernier recours nous serions contraints de nous résigner à verser le sang, […] mais il fallait que cela soit le moins coûteux pour nous-mêmes, car les Arabes se battaient pour la liberté, un plaisir auquel seul un homme encore vivant peut goûter[14]. »

Ce texte d'après guerre donne une des clefs pour tenter de comprendre Lawrence. Loin d'être un rêveur, il raisonnait en véritable chef de guerre. Il avait pour le moment mis un frein aux ambitions de Fayçal, après l'avoir lui-même aiguillonné par son « loin de Damas ». C'est en observant l'évolution sur le terrain qu'il avait pris conscience de la voie à suivre et de la nécessité de sortir du Hedjaz. Plus important encore, l'objectif politique de libération du peuple arabe était en fait subordonné à la stratégie globale du Royaume-Uni. « L'idée de prendre Médine d'assaut, ou d'affamer la garnison afin qu'elle se rende rapidement, ne correspondait pas à la stratégie la meilleure. Notre idéal était que le chemin de fer continue de fonctionner, mais *tout juste*, avec le maximum de pertes et de désagréments pour le Turc[15]. »

C'est sur le ton quelque peu désinvolte avec lequel il raconte les grands tournants de son aventure que Lawrence décrira comment il mit en œuvre le premier volet de son projet : « Je suis allé faire un petit tour dans la tente d'Abdallah, annonçant que j'étais complètement guéri et que j'avais l'ambition de faire quelque chose sur le chemin de fer du Hedjaz. Il y avait là des hommes, des canons et des mitrailleuses, des explosifs et des mines, tout ce qu'il fallait pour une attaque d'envergure[16]. » Lawrence était encore très affaibli, et Abdallah ne lui parut guère enthousiaste, car il rêvait de grandes batailles et d'une geste héroïque, comparant les coups de main qu'il ordonnait à la confrontation titanesque qui se déroulait au même moment sur les champs de bataille européens : « La lente progression de la guerre qu'il menait le remplissait d'ennui. »

Un des principaux lieutenants d'Abdallah, le chérif Shakir, prit cependant

l'initiative de rassembler des hommes et il fut convenu que Lawrence partirait en avant à petite vitesse en raison de son état physique, et chercherait à identifier un objectif « convenable ». Shakir fut un des compagnons préférés de Lawrence et son portrait est un des plus beaux des *Sept Piliers* ; un « aristocrate-né » « peu d'hommes sont aimés comme il l'est et comme il mérite de l'être[17] ». Il était, depuis l'adolescence, un des plus proches compagnons des quatre fils du chérif Hussein. Sa mère et sa grand-mère étaient circassiennes, d'où son teint très clair, comme Abdallah. Il avait eu la variole et « au centre de ce faciès livide et ravagé brillaient deux grands yeux noirs, très mobiles, dont, à cause de la rareté des cils et sourcils, le regard déconcertait. Sa longue et svelte silhouette avait conservé quelque chose de juvénile en raison d'une activité physique incessante. […] Il pratiquait des manières abruptes et impérieuses, mais d'une délicieuse franchise et assorties d'un humour aussi faussé que sa voix. […] il portait ses cheveux noirs en nattes qui lui retombaient de chaque côté du visage ; il les lustrait en les enduisant de beurre, et leur donnait de la vigueur en les rinçant fréquemment avec de l'urine de chamelle. Il cultivait ses lentes, conformément au proverbe bédouin qui soutient que la tête désertée est celle d'une âme sans générosité… propriétaire de chevaux et de chameaux magnifiques, tenu pour le meilleur cavalier de toute l'Arabie, il était prêt à se mesurer à quiconque[18] ».

Le mardi 26 mars, le commando s'élança en direction du chemin de fer avec pour objectif Aba-el-Naam. Lawrence avait avec lui une trentaine de méharistes, parmi lesquels un officier expérimenté de l'armée française, le capitaine algérien Sidi Raho, et le gros de la troupe, sous les ordres de Shakir, devait le rejoindre un peu plus tard. La chaleur était devenue presque insupportable. Pour Lawrence, cette nouvelle étape à dos de méhari constitua un énorme effort de volonté : il n'était pas encore remis de sa crise de dysenterie. Du reste, rien ne le contraignait vraiment à partir aussi rapidement ; il était totalement libre de son emploi du temps, n'avait pas reçu d'ordres de ses chefs britanniques et aurait pu tout aussi bien attendre tranquillement quelques jours afin de récupérer totalement. Et les mésaventures physiques se poursuivirent. Le lendemain du départ, à la tombée de la nuit, alors qu'il était allongé sur le sol, il fut piqué à la main gauche par un scorpion, et son bras se

mit à enfler et à le faire souffrir, mais il était décidé à poursuivre sa route coûte que coûte.

Arrivé à proximité de l'objectif, Lawrence gravit péniblement une colline, s'arrêtant fréquemment pour reprendre son souffle, et s'allongea sur le versant de la crête située à 200 mètres de hauteur. Il put ainsi observer tranquillement la gare d'Aba-el-Naam où se trouvaient, selon une première estimation visuelle, environ 300 Turcs.

Le récit de l'attaque qui va suivre est un des nombreux morceaux de bravoure des *Sept Piliers*, dans lequel son sens de l'anecdote, du détail amusant ou pittoresque, est particulièrement manifeste : « Allongés comme des lézards dans l'herbe haute qui poussait autour du monticule de pierres le plus avancé sur le sommet de la colline, nous assistâmes à l'appel de la garnison. Au son du clairon, trois cents quatre-vingt-dix fantassins accoururent de toutes parts pour former impeccablement les rangs au pied du bâtiment. Une nouvelle sonnerie et tout ce monde se dispersa[19]. » Un problème inattendu faillit compromettre toute l'affaire : un troupeau de chèvres mené par un petit pâtre en haillons sortit de la gare et se dirigea droit sur les hommes de Lawrence, menaçant de révéler leur présence. Le pâtre fut neutralisé, ligoté sans ménagement, puis interrogé sur les Turcs et sur leur dispositif ; mais il fut impossible de lui faire dire quoi que ce soit d'intéressant : « Toutes ses pensées étaient tournées vers son troupeau, qu'il ne quittait pas des yeux, tandis que de grosses larmes laissaient des traces sinueuses sur ses joues crasseuses[20]. »

Dans ses rapports de mission, rédigés pour le Bureau arabe au retour des opérations, la tonalité n'est pas très différente de celle de sa grande œuvre littéraire ; c'est pourquoi ces « dépêches secrètes » sont elles aussi d'une lecture savoureuse. « Nous avons passé la plupart de la journée à admirer Aba-el-Naam du haut de notre colline. La garnison défila en rangs serrés, et nous avons compté 390 tirailleurs et vingt-cinq chèvres [celles du petit pâtre][21]. » Shakir fit son apparition en fin d'après-midi, avec, à la déception de Lawrence, 300 hommes au lieu des 800 ou 900 prévus, ainsi que deux mitrailleuses et deux canons de montagne, des moyens insuffisants pour envisager une attaque d'infanterie frontale. Il décida par conséquent de bombarder la gare au canon, pendant que deux groupes profiteraient de l'obscurité pour poser des mines sous les rails au nord et au sud.

Ce fut la première fois que Lawrence posait lui-même une mine et qu'il

se retrouvait au milieu des rails du chemin de fer ; il ressentit une puissante montée d'adrénaline qui valait tous les médicaments. Vers minuit, il s'approcha de la voie, creusa un peu le sable sous les rails et plaça lui-même la mine et le système de mise à feu « Martini-Henry » mis au point par Garland. Une fois ce travail délicat accompli, il s'éloigna du chemin de fer pour positionner une mitrailleuse à environ 500 mètres.

La tension qui régnait fut encore interrompue par un incident cocasse lorsque Lawrence, laissant ses hommes en place pour l'embuscade, se dirigea un peu plus au sud pour couper les fils télégraphiques qui longeaient la voie. Il eut le désagrément de constater qu'aucun des Arabes qui l'avaient accompagné ne parvenait à escalader le poteau qui culminait à 5 mètres de hauteur. Bien qu'affaibli par la maladie, Lawrence, qui avait toujours été très agile et qui, dès son plus jeune âge, escaladait les arbres à toute vitesse, monta lui-même, et, sans difficulté, sectionna deux fils. Mais aussitôt après avoir sectionné le troisième fil, le poteau se mit à vibrer fortement, à tel point qu'il lâcha prise et tomba comme une pierre pour atterrir brutalement sur les robustes épaules de Mohammed el-Kadhi qui s'était précipité pour amortir la chute et qui fut lui aussi à moitié assommé.

De retour sur leurs positions, à proximité de la gare, à bout de forces, Lawrence s'endormit une heure durant et fut réveillé brutalement par Mohammed qui n'avait rien trouvé de mieux que de lui hurler dans les oreilles l'appel à la prière. « Je m'assis et frottai mes yeux enflés pour en enlever le sable tout en discutant avec lui les mérites respectifs de la prière et du sommeil[22]. » Son compagnon répliqua que ce n'était pas tous les jours qu'ils avaient une bataille en vue et, pour se faire pardonner, exhiba ses nombreux hématomes et coupures. Lawrence répliqua qu'il en avait lui-même tout autant et que ses mains étaient remplies d'échardes provenant du poteau auquel il avait vainement tenté de s'agripper.

A 10 heures du matin, le bombardement de la gare commença. Les canons de montagne infligèrent des dégâts importants aux bâtiments, crevèrent la citerne d'eau et endommagèrent le premier wagon du train qui se trouvait sur la voie d'évitement. Sous l'impact, la locomotive se décrocha et partit en marche arrière en direction du sud et de la mine posée par Lawrence. Lorsqu'elle passa dessus, la mine explosa mais ne fit que l'immobiliser, la charge étant visiblement insuffisante. Lawrence découvrit à cette occasion combien il était difficile de commander les troupes bédouines : les servants

de la mitrailleuse avaient tout simplement abandonné leur poste et avaient rejoint le gros de la troupe, se trouvant trop isolés. La locomotive turque put ainsi être rapidement réparée par son équipage avant de repartir cahin-caha en direction du sud.

Lawrence et ses hommes s'approchèrent alors de la gare pour mieux constater les effets du bombardement. Dans les *Sept Piliers*, il relatera un incident qui s'est déroulé à ce moment : « En chemin, un avant-poste de neuf Turcs voulut se rendre, mais se méprenant sur le sens de leurs gestes, les Arabes les abattirent tous en une seule salve. Plus loin nous en prîmes vingt-quatre qui se cachaient dans un fossé[23]. »

Dans son rapport de mission, publié dans le Bulletin arabe, il omet de parler des neuf Turcs exécutés sommairement, et, dans son grand livre, exonère largement les Arabes de toute responsabilité en évoquant une simple « méprise ». A la suite de la bataille de Gallipoli, l'armée turque avait acquis auprès des troupes britanniques et Anzacs la réputation d'être formée de combattants « propres » et le traitement subi par les prisonniers de Kut n'était pas encore connu. Le Bulletin ne cessa de lutter contre cette idée et publia régulièrement des exemples d'atrocités commises par les troupes d'Enver Pacha. Pour Lawrence, il était hors de question de laisser transparaître que les alliés arabes avaient beaucoup de difficulté à accepter l'idée de laisser la vie sauve à leurs prisonniers. Il précise d'ailleurs que les vingt-quatre hommes qui avaient été épargnés et faits prisonniers étaient des Syriens arabes appartenant au 130^{e} régiment de l'armée ottomane, et non des Turcs. La différence d'origine pourrait expliquer la différence de traitement. En tout cas, ces exécutions sommaires en présagèrent bien d'autres au cours des mois qui suivirent, dont Lawrence fut parfois un témoin direct et peut-être – nous y reviendrons –, en une occasion, le principal responsable.

Il existe des divergences, souvent manifestes, entre les rapports officiels de Lawrence et son récit de l'après-guerre, mais une chose était désormais sûre : la guerre dans les sables ne fut pas une guerre « propre ».

Lawrence fut globalement assez satisfait du coup de main mais sa conclusion était mi-figue mi-raisin : « Nous avions capturé trente hommes, une jument, deux dromadaires et quelques brebis, et tué ou blessé soixante-dix soldats de la garnison, pour un seul des nôtres légèrement touché. » Ce fut néanmoins en triomphateurs que les membres du commando reprirent le chemin du camp d'Abdallah, et Shakir, vêtu de ses « plus beaux atours », y

fit une entrée de grand style, accueilli par une fantasia de coups de feu tirés en l'air. On trouva un emploi de berger pour le petit pâtre, enfin consolé de la perte de ses protégées et qui se mit à rire aux éclats lorsque, luxe inusité, il reçut en cadeau une chemise propre et un keffieh rouge vif. Ce soir-là, entouré de centaines de guerriers Ateibah – dont la participation à l'opération avait pourtant été minime –, le visage ravagé par les séquelles de la vérole illuminé par un immense brasier, chérif Shakir dirigea les chants de victoire dans une sorte de transe pendant que ses hommes battaient des mains en mesure et scandaient des refrains à la gloire des guerriers arabes et de leur compagnon venu d'Angleterre.

Lawrence effectua dans la foulée un second raid, avec une quarantaine de guerriers Juheina, aux alentours de la petite gare de Madahrij. Après avoir traversé une puissante tempête de sable à laquelle succéda une pluie torrentielle, ses hommes furent cette fois repérés assez rapidement par les Turcs. Parvenus aux abords du chemin de fer en fin de journée, à distance respectable des positions ennemies, « nous fîmes baraquer nos méharis bien alignés en abord de la voie et, conduits par Dakhil Allah dans le rôle de l'imam, accomplîmes entre les rails les prières du soir[24] ». Lawrence fait rarement mention de cette obligation de l'islam, la plus connue et la plus respectée ; la vision de la prière dans le désert a pourtant marqué profondément des générations de voyageurs. Est-ce parce que ses compagnons étaient eux-mêmes peu assidus ? En tout cas, l'islam et la foi en général intéressent assez peu Lawrence, et il se contente d'une phrase presque narquoise pour décrire la piété de ses compagnons : « Il s'agissait probablement de la première prière des Juheina depuis un an et, pour ce qui me concernait, j'étais novice en la matière ; mais, de loin, l'illusion devait être parfaite et les Turcs, perplexes, en suspendirent leur feu. »

Il mit en place lui-même une deuxième mine confectionnée par Garland, cette fois au bout de quatre heures d'efforts, car le sol était durci par la pluie et le froid et il fallut, une fois le travail terminé, effacer toutes les traces laissées par ses pas dans le sable. Il y eut une première alerte, lorsqu'une draisine transportant cinq hommes passa au-dessus de la mine sans la faire exploser, au grand soulagement de Lawrence. Aux environs de 7 heures, une patrouille turque sortit de son fortin et inspecta la voie minutieusement. La mine était bien cachée, trop bien cachée en fait ; Lawrence avait commis

l'erreur d'enfouir le système de détente un peu trop profondément – deux millimètres de trop, notera-t-il dans son rapport, avec sa précision coutumière –, et un train, cette fois, passa dessus sans la déclencher. L'homme de l'art était furieux, mais le chef de guerre profondément soulagé, car les neuf wagons étaient remplis de femmes et d'enfants qui étaient évacués vers la Syrie[25].

S'ensuivit un long échange de coups de feu avec les Turcs du fort qui avaient fini par repérer les Bédouins. Lawrence en profita pour se gausser de la témérité des soldats ottomans, car ses hommes étaient largement hors de portée : « Les Turcs ont alors reflué à toute vitesse dans Madahrij et de là, à une distance de près de cinq mille mètres, ont déclenché un feu nourri avec leurs fusils. »

Après le coucher du soleil, faisant preuve d'un réel professionnalisme et d'un souci du travail bien fait d'autant plus remarquable qu'il était totalement libre de ses actions, sans supérieur à qui se référer et à qui demander les ordres, il décida de retourner sur la voie pour replacer la mine correctement. La tâche n'avait rien d'agréable, et pour tout dire était très risquée : il lui fallait retrouver la mine dans l'obscurité complète et repérer le système de détente, au risque de le déclencher par mégarde. « Une occupation qu'aucune compagnie d'assurance n'accepterait de couvrir[26] », nota-t-il dans son rapport. Lawrence tâtonna une heure durant avant de la retrouver, modifia avec délicatesse la position de la détente, et repartit en compagnie de la quarantaine de guerriers Juheina qui n'avaient pas trouvé mieux que d'arrêter leurs montures tout près des rails pour observer avec une intense curiosité les efforts de l'*Emir dynamit*. Celui-ci n'avait pas l'intention de demeurer plus longtemps sur place, il était certain que les Turcs ne resteraient pas inactifs. Avant de se replier à vive allure en direction du camp d'Abdallah, il eut tout de même la satisfaction de détruire une portion du chemin de fer et d'abattre une dizaine de poteaux télégraphiques.

Les Bédouins n'étaient pas des partenaires faciles, loin s'en faut, et Lawrence revint avec des sentiments contrastés : « Voyager en leur compagnie apporte peu de satisfaction à un Anglais si sa patience n'est pas aussi grande et profonde que la mer. Ils sont intégralement esclaves de leurs appétits, ils n'ont aucune force d'âme, ils se soûlent de café, de lait ou d'eau, sont avides de viande bouillie ; c'est d'une manière éhontée qu'ils mendient du tabac… Ils rêvent de leurs rares ébats sexuels des semaines avant et des

semaines après, et ils passent leurs journées à s'émoustiller, eux et leurs amis, avec des histoires obscènes[27]. » Contrairement à une légende qui a la vie dure, Lawrence n'idéalisait aucunement les Bédouins, censés être des Arabes « authentiques », par opposition aux Levantins et aux Egyptiens. La vie dans le désert était en réalité une épreuve constante, et lorsque l'occasion se présentait, c'est avec délice que Lawrence retrouvait la vie « civilisée », en général à bord d'un des navires de la *Red Sea Patrol* ; le confort, un bain chaud, une nourriture normale et, surtout, l'absence de promiscuité.

Au cours de ces premiers raids sur le chemin de fer du Hedjaz, Lawrence s'était métamorphosé en chef de guérilla. Jusque-là, sa mission correspondait à ses aptitudes, celle d'un homme du renseignement très qualifié, qui, lors de leur première rencontre à Djedda, avait impressionné Abdallah lui-même par sa connaissance en apparence encyclopédique des hommes et des tribus de la région, mais qui faisait aussi preuve d'intuition et d'imagination. Grâce à sa capacité à entrer en relation avec autrui, mais aussi son charme très particulier, il s'était imposé comme un expert, un conseiller hors pair, mais pas comme un véritable combattant, rôle qui paraissait dévolu à des têtes brûlées comme Newcombe, ou à des techniciens comme Garland.

Il avait maintenant fait l'expérience de l'excitation et de la fureur du combat, de l'odeur de la poudre, de la puissante montée d'adrénaline qu'avait connue son aîné Winston Churchill et maints de ses prédécesseurs dans les montagnes du nord-ouest de l'Inde ou dans le *veld* d'Afrique du Sud. Comme officier britannique, il prétendait souvent que les dangers étaient dérisoires, en tout cas pour lui personnellement. Lors d'un raid, un de ses compagnons arabes lui fit remarquer qu'ils prenaient des risques presque insensés. Lawrence lui répondit avec son humour d'un cynisme parfait : « Mais tu vois, moi, je suis un officier britannique et si je suis pris, je serai interné, tandis que toi tu seras pendu. »

Mais celui qui était reparti dans la nuit et le froid, encore fiévreux, sans avoir dormi, avec pour seuls compagnons et témoins une poignée de Bédouins, pour remettre en place des charges explosives qu'un autre aurait sans doute laissées en se disant qu'il pourrait toujours revenir une autre fois – les occasions ne manquaient pas, le chemin de fer était long et les trains passaient souvent –, avait prouvé qu'il était désormais entré dans l'élite très restreinte des vrais braves, ceux du courage de « deux heures du matin ».

Lawrence était-il devenu justement trop précieux pour qu'on le laisse participer de nouveau à ce type d'aventure ? De retour au campement d'Abdallah, on lui apporta une lettre urgente de la part de Fayçal, rédigée dans un français approximatif par un des adjoints de l'émir : « Cher capitaine Lawrence ! J'ai beaucoup regretté lorsque j'ai appris que vous étiez indisposé. J'espère que vous êtes déjà rétabli et que vous voulez nous rejoindre dans peu de temps et le plus tôt possible. Votre existence avec moi est très indispensable, vue de la rapidité des demandes et de marche des affaires. Ce n'était pas du tout votre promesse de résider là si longtemps. Donc j'espère votre départ vers nous dès que vous receviez cette lettre. En attendant je vous salue sincèrement. Votre sincère Fayçal[28]. »

Le 10 avril 1917, Lawrence repartit donc pour Wejh, monté sur une splendide jument grise. Quatre jours plus tard, il arriva sur la côte de la mer Rouge. Contrairement à ce que semblait indiquer Fayçal dans sa lettre, tout allait pour le mieux, d'autant que des automobiles étaient arrivées d'Egypte ainsi que deux avions de reconnaissance, ce qui eut un impact immédiat sur le moral des troupes arabes, très impressionnées par ces outils technologiques. L'émir avait l'esprit tourné en direction du nord du Hedjaz, et, comme son frère aîné, les opérations contre la ligne de chemin de fer lui paraissaient constituer une perte de temps. Il était en conflit avec le major Joyce sur la stratégie à mener et ne savait pas que Lawrence, pour lequel le chemin de fer du Hedjaz n'était pas l'objectif principal, était devenu son allié sur cette question. Fayçal était d'autant plus enclin à penser au « nord » que les Français, et notamment le colonel Brémond, cherchaient par tous les moyens à augmenter leur influence dans son entourage. Lorsque celui-ci lui demanda de prendre des soldats musulmans d'Afrique du Nord avec lui, afin qu'ils aient l'honneur de participer à la capture de Médine, Fayçal répondit qu'il n'allait pas à Médine, mais plus au nord, et que les soldats n'auraient pas, de ce fait, « une quelconque satisfaction à se joindre à lui[29] ».

Lawrence, avant de quitter Abdallah, avait constaté le jeu trouble mené par le colonel français. A la fin de son rapport daté du 16 avril – ce paragraphe ne sera pas repris dans le Bulletin arabe, pour des raisons diplomatiques –, il avait ainsi relaté un nouvel incident. Le sergent Claude Prost, qui avait été le tuteur d'Abdallah à Constantinople, avait apporté – en toute innocence – une lettre de Brémond, dans laquelle il faisait remarquer

que les Anglais encerclaient totalement le nouveau royaume arabe (donnant comme exemples Aden, Bagdad et Gaza) et espérait que « Sidi » Abdallah était bien conscient de la situation. « Je lui ai demandé son opinion sur ce point, et il a parlé en termes très durs contre le colonel Brémond et contre Bécher, l'interprète français à Djedda. Il a dit qu'ils étaient tout le temps en train d'essayer de semer la discorde entre le chérif et les Britanniques, et qu'il avait très peur qu'ils puissent même influencer le point de vue anglais[30]. »

Si certains conseillers britanniques cherchaient à freiner les élans trop impétueux de Fayçal, l'arrivée dans son campement d'un nouveau chef de tribu le convainquit qu'il ne devait pas les écouter systématiquement.

Lawrence racontera cette scène avec éloquence, un des sommets des *Sept Piliers* : « Je m'apprêtais à prendre congé lorsque Souleiman, le chef du protocole, entra précipitamment pour glisser un mot à l'oreille de Fayçal. Ce dernier se tourna vers moi, l'œil allumé mais tâchant de rester calme, et m'annonça : "Auda est ici." "Auda Abu Tayi !" m'écriai-je. Au même instant, le rabat de la tente s'écartait et une voix grave adressait un salut retentissant à notre seigneur, commandeur des croyants. Venait d'apparaître sur le seuil une silhouette haute et charpentée, surmontée d'un visage tourmenté, passionné et tragique. C'était Auda, accompagné de son jeune fils Mohammed, enfant âgé de onze ans[31]. »

Ce morceau de bravoure est sans doute un peu romancé ; il est probable qu'Auda était déjà arrivé à Wejh depuis plusieurs jours avant la date indiquée par Lawrence. Le 5 avril, Fayçal avait tenu une grande réunion, à laquelle étaient présents des chefs des Howeitat – la tribu d'Auda –, des Beni Sakhr et des Rouwalla et de plusieurs autres tribus du Nord basées dans ce qui constitue l'actuelle royaume de Jordanie. Depuis deux mois au moins en tout cas Auda était en contact épistolaire direct avec Fayçal, et surtout, contrairement à la plupart des tribus du Nord, il s'était réellement engagé à se mettre à son service, comme en témoignait une note bien antérieure de Lawrence lui-même. Le 17 février ce dernier écrivait en effet : « Auda a demandé s'il pouvait se lancer contre Maan [situé sur la ligne de chemin de fer, à plusieurs centaines de kilomètres au nord de Wejh] et Fayçal va accepter car il considère une opération contre Maan comme utile du point de vue du moral. » Cependant, ajoutait-il, Fayçal n'était pas convaincu qu'Auda puisse faire grand-chose contre cette importante garnison turque[32].

L'arrivée d'Auda en personne modifiait cependant la perspective : il était un des guerriers les plus redoutés de toute l'Arabie, un pur Bédouin, et un vrai gredin aux yeux des représentants du gouvernement ottoman. En 1909, il avait ouvert le feu sur les gendarmes turcs venus réclamer le paiement de taxes, tuant deux d'entre eux.

La zone contrôlée par les Howeitat se trouvait au nord d'Akaba, et pour Fayçal son ralliement était de la plus haute importance. Mais les Howeitat étaient loin d'être unis : Auda Abu Tayi faisait partie du clan Toweiha, et l'autre clan important de la tribu, les Ibn Jazi, avec lesquels il était en rivalité constante, fournissait traditionnellement les cheikhs des Howeitat. Son plus grand ennemi personnel était en conséquence un membre de sa propre tribu, Hammayd ibn Jazi, et ce sont des Ibn Jazi qui avaient tué son fils Annad. En 1914, les différents clans des Howeitat avaient conclu une trêve précaire mais ils continuaient à se détester. Ils avaient au moins une chose en commun, hormis leur ascendance : une réputation de férocité dont il y avait peu d'équivalent parmi les tribus du désert, réputation qui ne leur avait néanmoins pas permis d'accéder au rang le plus noble, celui des Rouwalla par exemple.

Le portrait d'Auda est un des plus mémorables des *Sept Piliers* : « Son visage, magnifique jusque dans ses rides et sillons, reflétait le grand chagrin de sa vie, la disparition d'Annad, son fils préféré, lors d'une bataille avec ses cousins Jazi, et avec elle son rêve de voir le glorieux nom d'Abu Tayi se transmettre aux générations futures. Il possédait de grands yeux expressifs qui semblaient de velours noir… Sa barbe et sa moustache sont taillées en pointe à la mode des Howeitat, avec le dessous du maxillaire rasé. […] » Suit une accumulation de superlatifs : Auda s'était marié vingt-huit fois et il avait été blessé à treize reprises. « Il avait lui-même occis soixante-quinze ennemis, tous arabes, et n'avait jamais tué un homme dans d'autres circonstances que le combat. […] Il voyait sa vie comme une geste où chaque événement avait une portée et chaque personnage une dimension héroïque. Il avait la tête pleine de récits des razzias du temps jadis et de poèmes épiques qu'il déversait sur son plus proche auditeur. […] Il ne contrôlait pas toujours les propos qu'il tenait et desservait ses propres intérêts, blessant continuellement des amis. Auda parlait de lui-même à la troisième personne et était tellement sûr de lui qu'il adorait raconter d'une voix de stentor des histoires dans lesquelles il n'avait pas le beau rôle. Il était pourtant

véritablement modeste, candide comme un enfant, sans détour, honnête, bienveillant et profondément aimé de ceux qu'il embarrassait le plus, à savoir ses amis[33]. »

Mais toute cette gloire avait eu un prix. Sous ses ordres, les Toweiha étaient devenus les meilleurs guerriers du désert, « avec une tradition de folle témérité et un sentiment de supériorité qui ne les quittait pas tant qu'il leur restait un souffle de vie […] mais qui, en l'espace de trente ans, avait réduit leur nombre de douze cents à moins de cinq cents hommes ». Lawrence allait rapidement découvrir que partir en opérations en leur compagnie était loin d'être de tout repos, pour d'autres raisons. De tous les Bédouins qu'il va croiser, les Howeitat seront les « quémandeurs les plus constants, les plus directs, les plus sans-gêne, mettant à bout leurs victimes nuit et jour avec leurs plaintes minables et leurs demandes absurdes ».

Le ralliement d'Auda aux Hachémites était une première grande victoire. Mais Fayçal savait combien il fallait prendre cet événement avec prudence. Les Howeitat étaient versatiles et cupides, et il y avait le risque constant de les voir se tourner vers le plus offrant. Pour l'émir hachémite, le véritable objectif était d'obtenir le concours des Rouwalla de Nouri Shaalan et des Beni Sakhr, tribu semi-sédentarisée à l'est du Jourdain et de la mer Morte. Cependant, pour espérer prendre Akaba par la route de l'intérieur comme le préconisait Lawrence, et non au moyen d'un débarquement par la mer, Auda était un atout essentiel.

10

Débats stratégiques

Avec l'arrivée d'Auda Abu Tayi, le temps était venu d'effectuer enfin un grand bond en direction de Damas.

Fayçal avait désigné, pour accompagner Lawrence dans sa première grande aventure, un combattant d'élite, le chérif Nasir. C'était en effet un authentique chérif, de confession chiite, descendant de la famille du Prophète, par Hussein, le fils cadet d'Ali, cousin de Mahomet. Dans le Hedjaz, sa famille ne cédait le rang qu'aux émirs de La Mecque. Il était, pour Lawrence, « celui qui avait ouvert la voie, celui qui, à Médine, avait brûlé la première cartouche et qui brûlerait la dernière, à Musleimieh, par-delà Alep, le jour où la Turquie demanderait un armistice[1] ». Il fut, tout au long des mois de la révolte arabe, en 1917 et 1918, le guerrier le plus constant, le Du Guesclin de la campagne, celui sur lequel on pouvait compter quoi qu'il arrive.

A 27 ans, il avait deux ans de moins que Lawrence, mais avait déjà acquis une grande maturité qui le distinguait nettement des autres têtes brûlées qui entouraient Fayçal. A cet âge, dans le désert, on est un homme fait. On peut le voir sur les photos, de taille moyenne, le visage buriné, sombre, peu souriant, un vrai centurion. Sa constance était d'autant plus méritoire que Nasir, bien que physiquement encore en pleine possession de ses moyens, était déjà, en ce printemps 1917, las de combattre après des mois de service à l'avant-garde. Il lui arrivait de s'abandonner devant Lawrence à la nostalgie des jardins paradisiaques qui entouraient sa maison à Médine désormais occupée par les Turcs, parcourus de chemins ombrageux qui

serpentaient au milieu d'arbres fruitiers de toutes sortes et il lui décrivait cet autre luxe inouï, la piscine cimentée dans laquelle il pouvait s'ébattre avec son frère, l'émir de Médine, lorsque le soleil atteignait le zénith.

Fayçal avait également décidé d'adjoindre à la mission, dont l'objectif était encore vague, un Syrien issu d'une grande famille de notables de Damas, Nesib el-Bekri. Les contacts avaient été initiés par son jeune frère, Fauzi, qui, appelé au service militaire par les Turcs, était parvenu à se faire muter dans la garde personnelle du chérif de La Mecque, à un moment où celui-ci était encore considéré comme loyal à l'Empire ottoman. Nesib était membre de la société secrète nationaliste Al-Fatat, et, en janvier 1915, il avait confié à son cadet un message oral pour Hussein : les dirigeants nationalistes syriens et irakiens, parmi lesquels se trouvaient des officiers supérieurs arabes de l'armée turque, se prononçaient en faveur d'une révolte pour obtenir l'indépendance des Arabes. Le chérif ne promit rien dans l'immédiat, mais ce message avait joué un rôle essentiel dans sa décision de passer à l'action en juin 1916. Par la suite, Nesib rejoignit Fayçal, après un long voyage dans le désert « qui prouvait qu'il pouvait endurer épreuves et privations[2] », ce qui était loin d'être le cas de tous les transfuges de Syrie, qui préféraient le plus souvent se réfugier au Caire où ils pouvaient prendre leurs quartiers dans le confort de la métropole égyptienne. « L'homme possédait du sens politique, il était capable, persuasif, jovial et d'un patriotisme qui surmontait parfois son goût inné pour la tergiversation » ; le jugement porté par Lawrence sur cette nouvelle recrue n'était pas *a priori* défavorable.

Auda, le pur Bédouin, avide de butin et dont la priorité était de consolider sa place à la tête des Toweiha ; Nasir, le citadin de Médine, soutien fidèle et désintéressé de la dynastie hachémite ; Nesib el-Bekri, le bourgeois de Damas, représentant les milieux nationalistes syriens : Lawrence partait vers le nord en compagnie de trois personnalités influentes, venues d'horizons différents, et qui étaient loin d'avoir les mêmes objectifs.

D'ailleurs, au moment où il grimpe sur son méhari, en ce 9 mai 1917, quel est son objectif et que pense véritablement Lawrence ? « Akaba, Akaba ! » s'exclame Peter O'Toole, le regard bleu visionnaire, dans une des scènes les plus célèbres du film de David Lean. Les choses ne sont pas si claires. Depuis l'arrivée d'Auda, Lawrence préparait une expédition chez les Howeitat, dans la région de leurs pâturages de printemps. Il comptait pouvoir

former, avec des éléments de cette tribu et des contingents Rouwalla et Sherarat, une force mobile de méharistes, et repartir en direction du sud-ouest vers Akaba afin de prendre le port d'assaut.

Après la prise de Wejh, il était du reste assez logique de songer à Akaba, mais le débat avait été, comme on l'a vu, pollué par les rivalités anglo-françaises. L'intérêt stratégique de ce petit port, situé à l'extrême nord de la mer Rouge, était connu depuis plusieurs années. En 1906, l'Empire ottoman et le Royaume-Uni avaient été sur le point d'entrer en guerre pour son contrôle. Avec l'extension du conflit dans la région, les Turcs estimaient que cette position était importante, car elle leur permettait de menacer le flanc droit de l'armée britannique. C'était d'ailleurs par Akaba qu'ils avaient fait venir du Hedjaz les Bédouins recrutés pour prendre part à l'assaut du canal de Suez en 1915.

La stratégie britannique pour la révolte arabe, au printemps 1917, était caractérisée par une grande prudence. La question principale était la suite à donner à l'action de Fayçal. Devait-il se contenter de harceler le chemin de fer et les garnisons turques, pendant que ses frères faisaient de même près de Médine en attendant de monter à l'assaut de la grande ville ? Le 15 avril, Gilbert Clayton avait adressé à Londres un télégramme dans lequel il rapportait que l'émir hésitait entre deux stratégies, dont l'ambition commune était d'élargir sa campagne vers le nord et de sortir du Hedjaz. La première consistait à avancer le long du chemin de fer en éliminant l'un après l'autre les postes turcs jusqu'à la garnison de Maan, puis, à partir de Maan, en utilisant Akaba comme base de ravitaillement, pousser encore plus au nord en direction de Damas. La stratégie alternative était plus audacieuse : ne pas se préoccuper des garnisons turques dans le Hedjaz, mais aller directement, avec une force plus réduite mais très mobile, vers le Djebel Druze et attaquer le chemin de fer au sud de Damas, en mobilisant le plus largement possible les tribus locales, les Beni Sakhr, les Anézé et les Howeitat notamment[3].

Cette deuxième voie portait indubitablement la marque d'un homme : Lawrence, qui, pourtant, se faisait très discret.

Joyce avait tout de suite fait part de son inquiétude face à ces plans bien trop ambitieux : « Mon opinion est toujours que l'attention du chérif Fayçal est portée entièrement vers le nord et qu'il ne se préoccupe guère du sort de Médine qui est selon lui joué d'avance et dont la prise devrait être l'œuvre d'Abdallah et d'Ali. Toutes ses initiatives, hormis l'occupation actuelle d'une

partie de la ligne de chemin de fer, visent en direction du nord avec l'idée d'obtenir la collaboration des tribus dans cette zone et de lancer une offensive générale sur la ligne entre Deraa et Tebuk. Ses ambitions vont probablement encore plus loin et visent à obtenir le contrôle de toute la ligne de chemin de fer au sud de Damas […]. Je me suis efforcé de le ramener à des objectifs et des opérations militaires plus locales, mais influencé par *je ne sais qui*[4] il a conçu des idées d'une grande amplitude et j'aimerais être certain qu'elles sont en accord avec celles du quartier général […][5]. »

Par la suite, les discussions avaient été assez confuses, par exemple lorsque Cyril Wilson s'entretint avec Fayçal et Abdallah, le 1er mai 1917, à El-Fajair. Le représentant britannique auprès du chérif Hussein indiquait maintenant que ses deux fils convenaient que la prise de Médine, le plus tôt possible, était essentielle et que toute poussée sérieuse vers le nord en dépendait. Mais Wilson annonçait en même temps que Auda Abu Tayi avait l'intention de se diriger vers la zone dans laquelle rayonnait sa tribu, « probablement accompagné par le capitaine Lawrence ». Arrivé sur place, il prévoyait de commencer les opérations de démolition contre le chemin de fer au sud et au nord de Maan, de tenter de capturer cette dernière, puis de procéder au nettoyage systématique de tous les postes turcs entre Maan et Akaba. Auda devait également prendre contact avec les Druzes du Djebel, ce qui était beaucoup demander au chef bédouin pour lequel ces derniers étaient les pires des mécréants et des gens en qui il était absolument impossible d'avoir la moindre confiance.

Fin mai, les plans prirent une tournure plus précise, les questions logistiques prenant le pas sur le reste. Fayçal proposait d'avancer directement en direction de Maan sans attendre la prise de Médine. L'émir comptait prendre position à l'est de Maan, précédé dans la région par Auda et Lawrence, chargés en premier lieu de collecter du fourrage et de la nourriture en quantité suffisante, et de faire l'acquisition de plusieurs dizaines de méharis qui devaient servir pour la suite des opérations. Fayçal mettait cette fois l'accent sur la nécessité de la prise d'Akaba, qui devait permettre de ravitailler ses hommes et d'obtenir le ralliement de l'ensemble des Howeitat et sans doute des Beni Sakhr. Pour ce faire, il suggérait le débarquement à Akaba d'un contingent de 1 500 hommes, des troupes originaires de La Mecque et des environs, bien entraînés et beaucoup plus disciplinés que les Bédouins, et non une attaque par l'intérieur des terres. Mais le volet le plus

important de ces plans demeurait la progression vers le nord. Il espérait être en mesure d'atteindre l'oasis de Kasr-el-Azrak aux environs du 27 juillet ; elle lui servirait de base logistique. Une fois solidement installé, il prévoyait de commencer sa campagne pour amener les grandes tribus arabes du Nord et les Druzes à se soulever contre les Turcs.

Ce plan était bien, comme le pensait Joyce, d'une folle ambition, ne serait-ce qu'en raison des distances : si Azrak se trouve à environ 200 kilomètres à vol d'oiseau de Damas, cet oasis est à plus de 300 kilomètres d'Akaba et à un millier de kilomètres de Wejh. Par ailleurs, l'incertitude était totale concernant le ralliement des tribus, et Fayçal s'était laissé bercer par les illusions dues à l'afflux de représentants venus lui présenter leurs hommages après la prise de Wejh. Au Caire, Clayton demeurait très circonspect : « L'occupation d'Akaba par une force arabe est contestable sur plusieurs points. Une force arabe pourrait sans aucun doute prendre Akaba, qui est présentement tenue par des forces très faibles, mais ne pourrait s'y maintenir face à une contre-offensive. » Dans ce cas, l'émir perdrait d'un coup tout le prestige acquis auprès des tribus du Nord. Le patron du Bureau arabe ajoutait également une considération politique : « De plus, l'occupation d'Akaba par des troupes arabes pourrait bien avoir comme conséquence que les Arabes revendiqueraient pour eux-mêmes le port, et il n'est pas du tout improbable qu'après la guerre Akaba soit d'une importance considérable pour le futur système de défense de l'Egypte. Il est par conséquent essentiel qu'Akaba reste entre les mains britanniques après la guerre[6]. »

Clayton concluait que l'entreprise était un pari audacieux mais très risqué. En cas d'échec, tout le prestige que Fayçal s'était acquis auprès des tribus au nord du Hedjaz allait aussitôt s'évaporer et il ne fallait plus espérer conquérir Damas dans ces conditions. La prise de Médine, des initiatives « dynamiques » contre le chemin de fer étaient moins incertaines et accroîtraient tout autant son prestige.

Curieusement, Lawrence n'était pas présent à la réunion du 1er mai : il avait passé plusieurs jours à rechercher en automobile un avion des forces aériennes britanniques qui avait effectué un atterrissage de fortune à quelque distance de Wejh. Il savait que lui seul avait vraiment l'oreille de l'émir et il avait, depuis février, une conviction : il fallait que la révolte progresse le plus vite possible en direction du nord, et laisse de côté Médine et le sud du

chemin de fer du Hedjaz, ce en quoi il s'opposait à ses collègues Newcombe, Joyce et Wilson. Lorsqu'il suggérait d'attaquer Akaba, il se heurtait à une multitude d'objections : « Tout ce que j'ai obtenu fut une audition, et l'acceptation du bout des lèvres que ma contre-offensive pourrait se révéler une diversion utile[7]. » Il avait donc décidé de ne plus se mêler aux débats et d'agir, seul. Certes, il était hors de question de dissimuler son projet d'expédition dans le Nord. En revanche, l'objectif de cette mission fut caché à sa hiérarchie. « Je décidai donc de partir de mon côté, avec ou sans ordres. J'écrivis une lettre pleine d'excuses au général Clayton, affirmant que j'étais guidé par les meilleures intentions, puis je me mis en route[8]. »

Son objectif était donc bien Akaba, mais seulement au terme d'un long périple rempli d'incertitudes.

Il était quasiment le seul à avoir exploré les environs du port, en compagnie de Dahoum, en 1914. Il avait alors fait la connaissance d'un capitaine de la gendarmerie ottomane, Dhurmush, originaire du sud du Hedjaz, et il apprit que ce capitaine était venu voir Fayçal à Damas en avril 1916 et qu'il s'était présenté comme un partisan du chérif de La Mecque.

Attaquer le port par la mer ne présentait pas de difficulté majeure pour une force « blanche ». En février 1915, une unité de fusiliers marins du navire français *Desaix* (commandant Vergos) avait déjà débarqué sur la plage, provoquant la fuite de la garnison, avant de repartir avec une poignée de prisonniers. Le 20 avril 1917, l'opération fut renouvelée, cette fois par des fusiliers marins britanniques. La garnison, composée de 60 à 80 hommes, s'était à nouveau rapidement réfugiée dans les collines environnantes, laissant derrière elle deux tués et onze supplétifs arabes syriens qui furent faits prisonniers. Lawrence avait été chargé d'interroger ces derniers lorsqu'ils furent débarqués à Wejh par le commandant Boyle. Les renseignements qu'il recueillit à cette occasion confirmaient son opinion : la prise du port lui-même était tout à fait faisable, mais il était bien plus intéressant de l'atteindre par la terre, en débouchant du Wadi Ithm, après avoir nettoyé au préalable la suite de postes turcs qui en assuraient le contrôle.

Pour atteindre le Wadi Ithm en venant de Wejh, la voie directe par la côte était impraticable et la tribu Billi implantée dans cette partie du Hedjaz avait, malgré quelques contacts initiaux avec Fayçal, manifesté son hostilité aux Hachémites. La seule solution consistait en un vaste mouvement tournant, qui

devait entraîner Lawrence, Auda et Nasir très à l'est d'Akaba, dans le désert. Face aux hésitations britanniques, Lawrence se lançait tout seul. Les opérations de harcèlement du chemin de fer du Hedjaz pouvaient d'ailleurs continuer sans lui : Hornby, Newcombe, Davenport plus au sud, les Français aussi, Zemori et Kernag, l'adjudant-chef Lamotte avaient fait leurs preuves et poursuivaient leur entreprise de démolition.

S'il a, par omission, trompé ses supérieurs en ne mentionnant à aucun moment son objectif, savait-il bien lui-même où allait le mener cette aventure ? Lawrence sentait qu'il lui fallait aller toujours plus loin, de nouveau, et ne pas se contenter de faire comme les autres : un rôle qui va se révéler de plus en plus pesant.

11

Vers Akaba

Le 9 mai 1917, l'expédition était prête à partir. Il y aurait une escorte d'une vingtaine de guerriers, des Ageyl. Lawrence prit avec lui deux domestiques, un certain Gasim, originaire du district de Maan, qui était recherché par les Turcs pour avoir abattu un fonctionnaire ottoman, et Mohammed, villageois du Hauran. Chaque homme avait reçu une vingtaine de kilos de farine, une ration pour six semaines. Nasir avait prévu de parcourir la première étape monté sur sa jument, avant de l'échanger contre un méhari, et son harnachement était décoré de médailles provenant d'une caisse de décorations turques dont il s'était emparé lors d'une opération contre le chemin de fer en compagnie de Newcombe, et dont le cliquètement incessant accompagna en musique le départ de l'expédition. Auda était de son côté habillé de neuf : il s'était offert à Wejh un manteau gris avec un col en velours et des bottines jaunes du plus bel effet. Parmi les spectateurs qui vinrent les saluer au passage, il y eut également deux Français, Lamotte, qui représentait Brémond auprès de Fayçal, et le médecin-major Lucien Montero. Tous deux prirent une série de photos, qui, malheureusement, ont disparu[1]. Tous ceux qui assistèrent au départ semblaient ainsi avoir pris conscience que, cette fois, l'expédition n'était pas une simple attaque de chemin de fer, mais quelque chose de beaucoup plus ambitieux et risqué.

Fayçal avait confié à Lawrence et à Nasir une sacoche fermée à clef contenant 22000 livres sterling-or, une partie de la subvention globale qu'il

avait reçue des Britanniques et qui lui permettait d'entretenir son armée. Lawrence dépendait donc entièrement de l'argent provenant de la caisse de l'émir et n'avait pas reçu directement de fonds personnels. La raison en était simple : l'objectif de la mission, sa durée, les dépenses qu'elle allait occasionner, rien de tout cela n'avait été l'objet d'une planification précise. Il n'avait reçu strictement aucune instruction : il avait carte blanche. Une situation exceptionnelle qui lui convenait désormais parfaitement.

En premier lieu, donc, prendre le cap en direction du nord-est, traverser le chemin de fer, puis se diriger vers le Wadi Sirhan, Nebk, à environ 400 kilomètres à vol d'oiseau de Wejh.

Pour Lawrence, l'expédition commença mal. La chaleur était maintenant torride, le ciel uniformément bleu et la réverbération intense. On se demande d'ailleurs aujourd'hui comment il parvenait à affronter de telles conditions avec ses yeux bleus, son teint clair, son visage glabre, et sans lunettes de soleil. Les attaques de furoncles et la fièvre qui l'avaient mis sur le flanc à Wadi Ais étaient revenues lui gâcher l'existence. Lors des journées de marche, le frottement des cuisses et des fesses sur la selle, humide de sueur, amplifié par la démarche chaloupée du dromadaire, devenait vite difficile à supporter, et chaque journée de repos était l'occasion de « regonfler un peu ma réserve de patience ». L'expédition fit d'ailleurs halte deux jours entiers pour qu'il puisse reposer ses membres brisés.

Lawrence profitait de ces longues journées pour améliorer sa pratique de la langue arabe grâce aux cours donnés par Nasir, et le résultat était un mélange déroutant, associant le patois du Hedjaz aux élans lyriques des tribus du nord, le « tout émaillé de tournures littéraires syriennes et truffé d'expressions et vocables familiers empruntés au parler limpide du Nejd[2] ». Fayçal qualifia affectueusement l'arabe de Lawrence de « perpétuelle aventure », à tel point que l'émir faisait exprès de le faire parler à la moindre occasion, tellement ce qui sortait de la bouche de son compagnon le distrayait et l'amusait[3]. Quant à Lawrence lui-même, sa propre estimation était, comme souvent, très fluctuante. Au poète Robert Graves, il écrira une dizaine d'années plus tard qu'il connaissait à la fin de la guerre 12 000 mots arabes ; quelques mois plus tard, il rectifiera dans une note à un autre de ses correspondants, Liddell Hart : de 12 000 mots on était passé à 5 000, ce qui était d'ailleurs loin d'être négligeable…

Le lendemain était le 17 mai. Le groupe se dirigeait vers le chemin de fer

du Hedjaz et aperçut au loin un groupe de méharistes. « Nous éprouvâmes le délicieux frisson d'excitation – amis ou ennemis ? – qui accompagne toujours la rencontre d'inconnus dans le désert. » Après ces premiers moments d'incertitude, Lawrence fut vite rassuré quand il se rendit compte qu'un des cavaliers était juché avec décontraction sur une selle fabriquée en Angleterre, à Manchester : c'était le grand corsaire Hornby, la barbe hirsute et l'uniforme en loques. Il venait de passer une semaine frustrante avec des guerriers Ageyl, qui avaient gaspillé la plus grande partie des explosifs qui leur avaient été confiés. Hornby et ses hommes poursuivirent leur route, tandis que Lawrence et Auda repartaient en direction du nord-est.

Deux jours plus tard, le groupe franchit la voie – moment toujours intense, car les patrouilles montées turques étaient de plus en plus fréquentes et des draisines équipées de mitrailleuses pouvaient à tout instant faire leur apparition sur la voie ferrée, profitant d'une portion courbe ou d'une montée, et surprendre le commando qui devait impérativement éviter tout contact avec l'ennemi afin de ne pas éveiller son attention.

L'occasion était cependant trop belle pour ne pas faire quelques dégâts, et Lawrence ne put résister à la tentation de démolir une portion de la voie. Il sectionna aussi la ligne télégraphique, et attacha les extrémités des câbles à la selle de six méharis. Les bêtes, prises de panique, partirent au galop, tirant à leur suite les câbles qui représentaient une charge de plus en plus lourde et dont les vibrations faisaient tomber les poteaux qui s'abattaient un à un en un spectacle particulièrement réjouissant… Lawrence et ses compagnons n'allaient plus avoir l'occasion de se distraire ainsi avant longtemps. Il avait d'ailleurs fait preuve d'imprudence ; les Turcs postés aux environs finirent par réagir en entendant ce tintamarre : mais trop tard, car les hommes du commando étaient déjà loin.

Le temps pressait et ils allaient s'aventurer dans un des passages désertiques les plus redoutables de la région, une vaste plaine surnommée par les Bédouins *el Houl* – la Terreur –, avec certes des outres d'eau pleines, mais sans aucune certitude de pouvoir les remplir de nouveau avant d'arriver au Wadi Sirhan, hormis à un puits à Fejr, un de ces puits dont on ne savait jamais si l'eau qu'ils contenaient serait consommable ou totalement putride.

Bientôt le vent se leva, un vent étouffant, avec un goût de fournaise. Les Arabes serraient leur keffieh sur le visage, étirant le haut comme une visière, et se résignaient à suffoquer afin de se protéger des particules de sable.

Lawrence, lui, dira plus tard avoir appris à aimer le khamsin : « Je trouve plaisant de lui tenir tête, de le défier… et puis je prenais aussi plaisir à ces gouttes de sueur qui couraient sur mes longs cheveux pour tomber une à une sur ma joue en me communiquant une fraîcheur inattendue[4]. » Jugement après coup, car il nota alors dans son carnet : « Ce vent est en train de me tuer[5]. » Ces moments d'exquise douleur ne durèrent en effet pas très longtemps. La sécheresse de l'air rendit sa gorge si douloureuse que pendant longtemps il fut incapable d'avaler du pain autrement qu'en très petite quantité.

Les hommes se trouvaient maintenant en terrain inconnu. Hors de leur zone traditionnelle de pâturage ou de razzia, les Bédouins étaient sur le qui-vive. Il y avait toujours le risque de rencontrer des membres d'une tribu hostile, particulièrement autour des puits. Mais il y avait également beaucoup de pillards dans cette région. Durant les heures nocturnes, on disait qu'il n'existait pas d'amis en Arabie, et Auda fut obligé d'organiser des tours de garde. Ils atteignirent cependant sans encombre Fejr, à mi-chemin de leur parcours, le 21 mai. A leur grand soulagement, l'eau du puits était abondante, certes légèrement saumâtre, mais pas mauvaise au goût de Lawrence, à condition de la boire rapidement. Après ses premiers périples dans le désert, Lawrence était vite devenu une sorte de connaisseur en matière d'eau. Elle devint pour lui une boisson sans prix, et, après la guerre, ayant survécu en buvant très souvent l'eau saumâtre, voire putride, du désert, il éprouvait le même plaisir à distinguer les parfums et à goûter les saveurs délicates des eaux de source qu'un connaisseur jaugeant des grands vins[6].

Le puits était le bien le plus précieux du Bédouin. Mourir de soif était la hantise absolue, rien ne pouvait s'y comparer : « Ce n'est pas une longue agonie – en été, même pour un individu particulièrement robuste, la mort survient le lendemain –, mais très douloureuse, car la soif est un mal virulent, une peur, puis une panique qui taraude l'esprit et, en l'espace d'une heure ou deux, réduit l'homme le plus courageux en une loque titubante et bredouillante, après quoi le soleil le tue[7]. » Lawrence parvenait maintenant à imiter les habitudes des Bédouins et à se gorger d'eau à chaque puits à en vomir, ce qui avait l'avantage de ne pas surcharger d'outres les dromadaires, en attendant la prochaine étape. Le même régime, qu'aucun de ses compatriotes ne pouvait suivre, valait aussi pour la nourriture solide. Lawrence expliquera que tout au long de la révolte il ne souffrit

dangereusement qu'une seule fois de la soif. Mais en quelques semaines, il était parvenu à se comporter comme les Bédouins dans l'épreuve physique, vivant comme eux, dormant comme eux, se nourrissant comme eux, marchant pieds nus le plus souvent possible.

A Fejr, les montures purent enfin se désaltérer et brouter tout leur saoul. Le lendemain, une gazelle vint améliorer sérieusement l'ordinaire, un mets particulièrement apprécié par les délicats citadins qui faisaient partie de l'expédition : Lawrence, les Syriens, et par Nasir lui-même. Il était cependant hors de question de lézarder. Il fallait poursuivre incontinent, « cheminant sur des sables aussi aveuglants que monotones » auxquels succédaient des étendues de boue durcie, blanches et lisses, qui réverbéraient la lumière en sorte que « non content de darder ses rayons sur notre crâne, le soleil les réfléchissait au sol vers nos insuffisantes paupières ». Les hommes ne communiquaient plus que par monosyllabes. La journée avait été particulièrement éprouvante et le lendemain se présentait encore plus mal, car il n'y avait plus guère d'eau, celle de Fejr ayant tendance à se gâter rapidement dans les outres. Un œuf d'autruche puis un oryx fournirent un peu de nourriture, avant d'affronter une nouvelle portion ardue, la Biseita.

Le quatorzième jour, ils aperçurent les premières dunes de sable du désert du Grand Nefoud, qui avait été traversé par des voyageurs devenus célèbres, comme Wilfred Scawen Blunt ou Gertrude Bell. Lawrence, avec son insatiable curiosité et sans doute pour pouvoir raconter un jour que lui aussi y était allé, demanda s'ils ne pouvaient pas y faire un détour, preuve que dans cette expédition l'improvisation tenait une large place. Auda le rappela aussitôt à l'ordre : on n'allait pas dans le Nefoud, sauf en cas de nécessité absolue ou pour y effectuer une razzia, et le « fils de son père » n'allait certainement pas partir ainsi à l'aventure sur un méhari aussi fatigué.

Soudain Lawrence s'aperçut de la disparition d'un de ses domestiques, Gasim, qui s'était révélé jusque-là très mou et incompétent. Le jeune homme avait dû s'assoupir et tomber de son dromadaire, mais à quelle distance se trouvait-il désormais ? S'orientant à la boussole, il rebroussa chemin et, au bout d'une heure et demie, aperçut dans l'horizon tremblotant une silhouette aveuglée par le soleil qui avançait en titubant, dans un quasi-délire. Lawrence prit Gasim, qui ne cessait de pleurnicher, en croupe et reprit la route.

Quelques kilomètres plus loin, il aperçut des dromadaires, c'étaient Auda et deux des hommes de Nasir. Le chef Howeitat était furieux contre

Lawrence, qui avait pris un risque insensé et avait ralenti la progression du commando, et il pointa du doigt la forme recroquevillée derrière lui : « Tout ça pour ça, qui ne vaut même pas le prix d'un méhari. » Lawrence l'interrompit aussitôt d'un mordant : « Ça ne vaut même pas un florin, Auda », qui coupa court à d'autres remontrances. Auda, ravi du sens de la repartie de l'Anglais, s'approcha de Gasim et l'assaisonna de coups de cravache. Au bivouac, il répéta la boutade de Lawrence à toute la compagnie, une quarantaine de fois en tout[8]…

Certains, à l'affût de la moindre incohérence, se sont demandé si ce sauvetage héroïque n'avait pas été inventé de toutes pièces. Il est vrai que les *Sept Piliers* contiennent plusieurs passages, parmi lesquels des moments clefs, dont il est impossible de vérifier la réalité, Lawrence en étant le seul témoin, hormis des compagnons arabes qui n'ont pas laissé leur version des faits. Dans son carnet de voyage, dont les annotations très brèves sont souvent énigmatiques, il avait noté, le soir de cette journée : « Perdu deux heures et demie à la recherche de Gasim. Puis repartit en avant 2.5 [14 h 50] 45 degrés. » Il y eut une discussion sémantique sur le sens à donner au verbe « perdu ». Cela voulait-il dire que Lawrence avait perdu son temps parce qu'il n'avait pas retrouvé Gasim, ou simplement qu'il avait été retardé sans raison valable[9] ?

Après cet épisode dramatique, le groupe était maintenant tout proche du Wadi Sirhan. Les hommes s'allongèrent pour dormir, couchés sur le ventre, afin de comprimer le ballonnement provoqué par l'absence de nourriture. La nuit fut particulièrement éprouvante : « La pire que j'aie vécue jusqu'à présent[10] », écrivit Lawrence dans son carnet. Ils avaient cependant l'assurance de pouvoir trouver de l'eau le lendemain. Le premier puits, à Arfaja, non maçonné, contenait une eau dont la consistance était crémeuse, à l'odeur marquée, saumâtre, que les hommes trouvèrent « délicieuse ».

Mais il existait d'autres dangers que la soif. Dès la première nuit, le campement fut attaqué par des ennemis inconnus, sans doute des pillards, et un guerrier Ageyl fut abattu. Autre mauvaise surprise, le Wadi Sirhan était, cette année-là, rempli de serpents qui rendaient dangereux tout déplacement à pied dès la tombée de la nuit. Trois guerriers arabes furent mordus et décédèrent en quelques heures. Il n'existait pas de remède aux morsures, et le traitement homéopathique mis au point par les hommes des tribus consistait, nota Lawrence en raillant la médecine locale, « à appliquer sur la plaie de la

victime un emplâtre en peau de serpent, puis à lire au malheureux des versets du Coran jusqu'à ce qu'il rendît son dernier souffle ».

Tandis que les Syriens Nesib et Zeki passaient leurs soirées à discuter de grands travaux d'assainissement et de mise en valeur de la région, le jour où ils auraient enfin expulsé les Turcs et établi un gouvernement arabe à Damas, Lawrence espérait pouvoir s'éloigner au plus vite du Wadi Sirhan. Ils firent enfin jonction avec les Howeitat, et, conformément aux traditions d'hospitalité bédouines, il ne put échapper à une succession d'énormes festins. Le plat de résistance était toujours le même, et il participait sans rechigner, plongeant ses doigts dans le riz graisseux pour façonner de la main droite les grosses boulettes que l'on projette du pouce dans la bouche, engouffrant d'énormes quantités de mouton, parties nobles, foie, abats et yeux, la moindre réticence pouvant être perçue par les hôtes d'un soir comme une vexation, voire une insulte. Pour Lawrence, le bonheur de ces derniers était tellement évident que c'était presque un crime que de refuser de se goberger. Le premier qui céda fut Nesib le bourgeois, qui, au bout du quatrième ou cinquième repas, parvint à s'enfuir en prétextant une indisposition et se réfugia dans la tente de Nasir, se contentant alors avec délectation de pain sec. Lawrence s'était montré plus résistant, mais ces journées de bombance finirent par le lasser aussi. « J'ai festoyé midi et soir depuis le soir du 27 et j'en ai par-dessus la tête[11]. »

Le groupe repartit d'Abu Tarfiyat le 1er juin pour bientôt atteindre Nebk, sur des terres contrôlées par Nouri Shaalan et ses Rouwalla. C'est à ce moment qu'apparurent le plus nettement les divergences sur la tactique à adopter et sur les objectifs de l'expédition. Le but premier de Lawrence avait été d'enrôler les Howeitat, afin de prendre Akaba par l'intérieur des terres. Maintenant qu'ils s'étaient rapprochés de la Syrie – ils se trouvaient désormais à une centaine de kilomètres de l'important nœud ferroviaire de Deraa –, Nesib el-Bekri voyait plus loin. Il estimait que revenir en arrière pour prendre Akaba n'avait plus aucun intérêt, et visait à obtenir le ralliement des Rouwalla de Nouri et des Druzes, autrement plus nombreux que les Howeitat, un événement qui aurait pu faire basculer le conflit en faveur de la révolte arabe. Lawrence lui rappela alors le contexte général, que Fayçal, son chef, se trouvait encore très loin au sud, à Wejh, et que les Britanniques, de leur côté, étaient toujours bloqués au sud de la Palestine, devant Gaza. Entreprendre d'attaquer Damas maintenant, c'était prendre des risques

énormes en raison de l'éloignement des bases et, quand bien même un mouvement de révolte pouvait être déclenché aux environs de Damas, il aurait été impossible à Fayçal de le rejoindre rapidement.

Lawrence écrira plus tard qu'un de ses objectifs était maintenant d'empêcher Nesib de risquer de provoquer la « ruine » du mouvement de révolte en organisant un soulèvement prématuré qui était voué au désastre. A un autre homme politique syrien, Ali Rida al-Rikabi, Lawrence aurait même précisé que s'il avait alors pris la décision de repartir vers le sud pour prendre Akaba, c'était pour « étouffer dans l'œuf les plans absurdes de Nesib et empêcher un soulèvement prématuré[12] ». Il se montrera particulièrement sévère pour le Damascène, parlant d'un « imbécile » et même d'un « médiocre », expressions qu'il n'emploie par ailleurs jamais à l'égard des Arabes. Or le Syrien péchait plutôt par excès de témérité et d'ambition.

Cette sévérité *a posteriori* s'explique en partie par le comportement de Nesib après la guerre : par ses bonnes relations avec les autorités françaises du Mandat en Syrie, il était alors devenu, pour Lawrence, un adversaire, presque un ennemi. Il arrive assez souvent que les controverses personnelles déteignent sur le récit des événements que fait Lawrence et nuisent à son objectivité : raison pour laquelle il faut toujours prendre ses jugements d'après guerre avec une certaine réserve. Sur le moment, il semble bien que les choses se soient passées différemment. Dans son rapport à Clayton, rédigé après son retour au Caire à l'issue de l'expédition, il relate d'ailleurs les instructions précises qu'il avait données à Nesib le 18 juin et ajoute en note que ce dernier est « versatile et à courte vue, comme la plupart des Syriens citadins, et ne les respectera pas exactement – mais il n'y a pas d'autre agent disponible[13] ». Il donne en annexe de sa lettre un résumé de ces instructions dans lequel il apparaît que la tâche de Nesib était de recueillir un maximum de renseignements et de prendre langue avec des personnalités antiturques. C'est donc bien sûr les ordres de Lawrence, ou en tout cas avec son plein accord, que Nesib fut envoyé dans le Nord, contrairement à ce qu'il prétendra ultérieurement. Lawrence, s'il jugeait le Syrien « versatile », paraît bien lui avoir fait confiance.

Son jugement était d'autant plus étonnant qu'il décida au même moment d'effectuer une tournée clandestine aux confins de la Syrie, afin d'entrer lui aussi en relation avec des personnalités syriennes et bédouines considérées comme acquises à la révolte arabe et de « sonder l'opinion » dans la région,

ce qui démontrait pour le moins qu'il ne rejetait pas totalement le point de vue de Nesib.

Auda, de son côté, reçut pour mission d'entrer en négociations avec Nouri Shaalan, et de lui fournir, sans aucune contrepartie ni engagement de la part de ce dernier, une première avance représentant 6 000 livres en souverains-or tirée sur la somme confiée par Fayçal. Très vite la rumeur se répandit parmi les Bédouins que les Britanniques avaient pris la décision de financer abondamment la révolte contre les Turcs. Pour les tribus, l'attrait de l'or était véritablement irrésistible. Dans les mois qui suivirent, cette manne allait être distribuée sur les instructions de Lawrence, qui allait ainsi endosser un nouveau rôle, celui de grand trésorier de la révolte.

12

Où est passé Lawrence ?

Durant les journées qui suivirent, Lawrence traversa une phase de dépression. Le 2 juin 1917, il notait dans son carnet : « Toute la journée délégations, fusillades de joie, café, œufs d'autruche [un cadeau traditionnel des Bédouins]. Dîné avec Auda. Mensonges[1]. » Trois jours plus tard, exaspéré par ce séjour prolongé dans le Wadi Sirhan, par les festivités et par les discussions incessantes et infructueuses, il décida de se lancer lui-même dans un long périple rempli d'incertitudes qui allait l'amener au cœur même de la Syrie. « Ne peux plus supporter encore une journée ici. Je pars pour le Nord et je vais tout plaquer[2]. » Il avait néanmoins pris soin d'ajouter une note destinée à Clayton, dans l'hypothèse où il serait fait prisonnier ou tué : « J'ai décidé de partir seul pour Damas en espérant être tué en chemin. Par la grâce de Dieu essayez de clarifier la situation avant d'aller plus loin. Nous sommes en train de les convaincre de se battre pour nous alors que nous leur mentons et je ne puis le supporter plus longtemps[3]. »

De quel mensonge parlait-il ?

Trois jours avant de quitter Wejh avec Auda, Lawrence avait fait la connaissance d'un brillant diplomate et touche-à-tout anglais, Mark Sykes. Celui-ci était arrivé quelques jours auparavant à Djedda en compagnie de son homologue du Quai d'Orsay François Georges-Picot, pour révéler au chérif de La Mecque l'existence d'un accord secret auquel les deux pays étaient parvenus le 3 janvier 1916, pour le partage du Moyen-Orient après la guerre, et qui avait été entériné en mai avec l'aval de la Russie et de l'Italie. Cet

accord divisait la région en deux zones d'influence, de part et d'autre d'une ligne qui allait de Saint-Jean-d'Acre en Palestine jusqu'à Kirkuk, au nord de Bagdad. Ces zones d'influence étaient elles-mêmes divisées en deux parties distinctes. Dans la zone « française », la partie « bleue » comprenant le Liban et la Cilicie devait être sous l'administration directe de la France, tandis que la zone A, théoriquement dévolue aux Arabes et indépendante, se retrouvait sous « influence » française. Au sud de la ligne, la même distinction était reproduite, entre une partie « rouge » comprenant la majeure partie de la Mésopotamie, administrée directement par le Royaume-Uni, et une partie dite « B », indépendante mais sous influence britannique cette fois. En Palestine, les choses étaient encore plus alambiquées : la plus grande partie était sous administration internationale, mais le Royaume-Uni obtenait le contrôle sur les ports de Haïfa et Saint-Jean-d'Acre.

Que sait vraiment Lawrence du contenu de ces accords lorsqu'il part en direction du nord ? Que lui a réellement confié Sykes à la veille du départ de son expédition ? Lawrence n'était, après tout, qu'un officier subalterne engagé dans des opérations militaires, et auquel on ne demandait pas de se préoccuper de l'avenir de l'ensemble de la région une fois la paix revenue. A plusieurs reprises néanmoins, il a montré qu'il ne perdait jamais de vue le tableau global et, au sein du Bureau arabe, il a côtoyé des officiers – Hogarth, Clayton, Herbert, Lloyd – qui, par leur formation de diplomate ou d'élu aux Communes, ne se contentaient pas de suivre seulement ce qui se passait dans le Hedjaz mais espéraient jouer un rôle lorsqu'il faudrait rebâtir sur les cendres de l'Empire ottoman.

Même si Sykes ne lui avait pas révélé dans le détail ce qui se tramait, il est cependant fort probable que Lawrence se doutait que le Royaume-Uni avait consenti à la France des concessions qu'il considérait personnellement comme exorbitantes, et que celles-ci concernaient la Syrie, le pays qu'il était justement en train de tenter de libérer du joug ottoman. Comment accepter de se battre pour que la région tombe dans l'escarcelle de la France, alors qu'il n'a cessé de répéter à Fayçal que le gouvernement britannique soutenait sa lutte dans le but de permettre l'émergence d'un royaume arabe indépendant ?

Lorsque Lawrence se lança dans cette aventure qui allait le mener au cœur de la Syrie, le 5 juin, il partait cette fois vers l'inconnu le plus total. Il avait certes quitté Wejh sans avoir reçu d'instructions de la part de ses chefs,

et avait soigneusement caché à Clayton son projet de prendre Akaba. En se rapprochant aussi près de Damas, il s'affranchissait une nouvelle fois de toutes les règles, de toutes les procédures habituelles.

Quel est son objectif ? Lui-même sait-il d'avance où cela va le mener ? Tant d'hommes ont été séduits par la personnalité de Lawrence qu'il semble parfois difficile de croire que son aventure ait pu comporter tant d'incertitudes, une telle part de mystère. Le héros sur son piédestal a pris totalement le pas sur le côté profondément humain du personnage ; c'est pourtant un homme jeune, qui est loin d'avoir atteint la maturité, à la recherche de l'exploit ; duquel on attend toujours plus, mais qui est parfois dépassé par les choix auxquels il se trouve confronté. Seul Européen au milieu de nulle part, totalement coupé de ses bases et de ses camarades, il lui arrive de regretter d'être trop libre et de ne pas avoir à exécuter les ordres venus d'un supérieur, à se conformer simplement à son « devoir ». La note presque suicidaire adressée à Clayton, c'est celle du marin perdu au milieu de l'océan, plutôt qu'une sorte de testament politique.

Il avait pris avec lui une caisse d'explosifs, et une partie de l'argent de Fayçal, des sommes importantes, en tout cas bien plus que ce qui était nécessaire pour faire face aux coûts de la mission proprement dite. Cette fois encore, Lawrence multipliait les risques, avec des objectifs parfois contradictoires : il partait à la recherche de renseignements concernant la situation en Syrie, mais en même temps il allait tenter de convaincre de nouvelles tribus de se ranger aux côtés de Fayçal, tout en leur demandant de ne pas passer à l'action dans l'immédiat. Il n'omettait pas non plus de faire de la propagande et de laisser des indices destinés à intoxiquer les Turcs sur les projets des Arabes ; que des forces arabes assemblées à l'extrémité nord du Wadi Sirhan faisaient mouvement vers le Djebel Druze, et non vers Maan, l'objectif initial fixé à Auda et ses hommes. Officier de renseignements, il est sans cesse tenté par l'action, alors que ses premiers chefs au Caire lui ont enseigné qu'une muraille de Chine devait exister entre ces deux activités clandestines. Lawrence était devenu une sorte d'homme-orchestre des opérations non conventionnelles, position particulièrement exposée et prohibée par les spécialistes.

Au Caire, où le Bureau arabe n'avait aucune idée de la nature de ses projets – les messages adressés à Clayton allaient mettre plusieurs semaines à arriver en Egypte –, on ne semblait pourtant pas réellement inquiet. Personne

ne pouvait d'ailleurs imaginer qu'il avait décidé d'aller aussi loin en plein territoire ennemi.

La première étape fut Burga, à l'est du Djebel Druze, puis, aux environs du 9 juin, Lawrence atteignit Tadmor, l'antique Palmyre. Il se trouvait alors à plus d'un millier de kilomètres à vol d'oiseau de Wejh, et à près de 300 kilomètres au nord-est de Damas. Il y rencontra le cheikh Dhami, potentat d'une sous-tribu de la confédération Anézé. Celui-ci ne voulait pas entendre parler d'une alliance avec les Howeitat, qu'il méprisait, mais accepta de participer à des opérations de démolition sur le chemin de fer. Avec de nouvelles recrues, Lawrence parcourut la Syrie d'est en ouest ; son objectif suivant était Ras Baalbek, situé à 80 kilomètres au nord de Damas, dans la plaine de la Bekaa, non loin de la grande ville de Homs, au cœur de la Syrie « utile », en plein territoire ennemi. Son groupe parvint à endommager sérieusement un pont du chemin de fer, utilisant une vingtaine de kilos d'explosifs. L'impact de cette opération sur la circulation des trains ne fut pas vraiment significatif, mais la population locale, hostile aux Turcs, notamment les Métowila – une secte hérétique à laquelle Lawrence s'était particulièrement intéressé et au sujet de laquelle il avait rédigé une note dans le Bulletin arabe –, était dans un état de grande agitation, et prête à se soulever immédiatement. « Nous constatons partout que le bruit de la dynamite est la propagande la plus efficace[4]. »

Puis Lawrence et ses hommes repartirent vers le sud et, le 13 juin, à quelques kilomètres de Damas, il rencontra en secret, dans une ferme de la Ghouta, cette bande de terres cultivées et de vergers qui ceinture la ville au sud et à l'est, Ali Rida al-Rikabi, un officier arabe issu d'une grande famille de notables damascènes, général au sein de l'armée ottomane, déjà en contact avec Fayçal. Lawrence expliquera plus tard qu'il l'avait surtout mis en garde de ne pas déclencher à Damas et dans les environs un mouvement de révolte qui serait prématuré et de ne pas prêter attention aux projets des ambitieux et des têtes brûlées comme Nesib el-Bekri. Si tel fut le cas, il prêchait à un convaincu : son interlocuteur fut, durant les mois qui suivirent, d'un attentisme total, et ne se joignit à la révolte arabe que dans les toutes dernières heures du combat contre les Turcs. Face aux conseils de prudence de Lawrence, Rikabi aurait affirmé qu'il avait de toute manière très peu de moyens, et qu'il n'avait d'ailleurs sous ses ordres que 500 gendarmes

« turcs », en toute probabilité des volontaires arabes, car la gendarmerie dans l'Empire ottoman était en règle générale recrutée parmi la population locale. Cette rencontre laisse toutefois assez perplexe. Il n'y a pas de raison de croire que, contrairement à ce qui sera raconté après la guerre, elle n'avait tout simplement jamais eu lieu, mais il est assez difficile de comprendre les raisons pour lesquelles Lawrence avait pris de tels risques simplement pour annoncer à ses contacts en Syrie – qui étaient de toute façon très attentistes – qu'ils ne devaient en aucun cas passer à l'action.

Lawrence poursuivit son périple en direction du sud-est, et parvint au fort de Salkhad, où il rencontra le grand leader druze Sultan el-Atrache. Ici aussi, il n'eut guère d'efforts à faire pour freiner les ardeurs de ses interlocuteurs. Les Druzes, comme il s'y attendait, présentaient de nombreuses exigences et conditions avant de participer concrètement à la révolte, et une alliance avec les tribus arabes, notamment celle de Nouri Shaalan, était très loin d'être acquise. Lawrence estima, avec une circonspection assez remarquable chez lui, qu'il y avait pourtant là les « bases » d'une négociation.

Puis il reprit le chemin d'Azrak, dans des zones désormais plus familières, et où il savait pouvoir compter sur des appuis. Le 17 juin 1917, il était de retour à Nebk, au terme d'un parcours de près de 900 kilomètres en territoire ennemi.

Sur l'ensemble de ce périple, Lawrence resta toujours étonnamment discret, et ses rapports de mission sont tellement succincts qu'on a pu se demander s'il l'avait effectivement accompli, notamment en raison de l'importance des distances parcourues. La lettre adressée à Clayton à son retour en Egypte, datée du 10 juillet, tient sur deux pages, mais est illustrée par un schéma qui retrace son parcours[5]. Il n'y a pas d'autres témoignages à ce sujet, hormis celui de Nesib, qui prendra sa revanche sur les critiques dont l'auteur des *Sept Piliers* l'assaisonnera en affirmant, bien après la guerre, que Lawrence avait menti et n'avait en réalité jamais quitté le Wadi Sirhan. Ses notes quotidiennes, quelques mots griffonnés dans un carnet aujourd'hui conservé à la British Library, semblent lever la plupart des doutes sur son itinéraire : en date du 10 juin, par exemple, il avait ainsi noté « accueil Métowila » et le lendemain « Ras Baalbek[6] ».

Il est vrai cependant que Lawrence prendra soin de brouiller les pistes par la suite, par exemple dans une lettre à Robert Graves : « Dans mon rapport à Clayton après Akaba j'ai donné une courte description de mes excursions à

partir de Nebk vers le nord. Ce n'était qu'une partie de la vérité. Pendant ce voyage, il est arrivé certaines choses, et je ne souhaite pas que toute l'histoire puisse en être retracée[7]. »

L'accusation d'invention totale, portée d'ailleurs par un témoin unique, Nesib el-Bekri, doit être balayée : si les *Sept Piliers* ne disent pas toujours la vérité, il y a son rapport à Clayton, si succinct soit-il, et les notes de son carnet. De plus, si Lawrence était en fait resté tout ce temps au Wadi Sirhan, on a quelque mal à comprendre comment il aurait pu totalement inventer une expédition aussi lointaine. Le plus troublant reste en fait qu'il ait tiré de son audacieux périple, qui fera l'admiration de ses pairs et pour lequel il sera décoré, un rapport si elliptique, qui contrastait de manière frappante avec les relations de voyage si minutieuses de ses périples dans le Hedjaz au cours des mois précédents.

Ayant pris ses quartiers à Nebk, Lawrence se rendit compte que quelque chose clochait sérieusement, lorsque, sous la tente, Nouri Shaalan lui soumit différents documents officiels dont il avait obtenu copie par ses contacts à Damas et lui demanda à laquelle des promesses britanniques il devait désormais se fier. Le chef des Rouwalla était visiblement bien informé des projets britanniques et français pour l'après-guerre. L'heure était particulièrement délicate, car Nouri était une personnalité très importante pour la suite et il était essentiel qu'il ne se range pas du côté turc.

C'était en tout cas un homme d'une autre dimension qu'Auda. Lorsque Lawrence fit enfin sa connaissance, sa famille était célèbre dans tout le désert depuis de nombreuses générations. Personnellement de tenue négligée, et en cela un vrai Bédouin, il avait pourtant régulièrement séjourné à Damas, connaissait bien les autorités turques et la société des villes, d'où sa passion pour la politique et les intrigues.

Pour accéder au rang de « cheikh suprême » des Rouwalla, il s'était montré impitoyable envers ses rivaux potentiels. Il avait commandité l'assassinat de son frère, Fahad, et tué de ses propres mains un autre de ses frères, Mishal. Il se vantait, déjà en 1909, d'avoir personnellement occis plus de 120 hommes. Au moment de partir à sa rencontre en 1913, le grand explorateur praguois Alois Musil avait été prévenu par ses amis à Damas : Nouri aimait l'odeur du sang. « Ne lui fais aucune confiance, Musa, ni dans

ses airs rassurants ni quand il te promettra sa protection. Il t'emmènera avec lui dans le désert et tu n'en reviendras pas[8]. »

Nouri fut assigné à résidence à Damas par les Turcs, et c'est là que Musil le retrouva, en 1914. Durant cette période, les Rouwalla s'étaient déchirés en luttes intestines, et Nouri, dès qu'il fut libéré, eut comme principale préoccupation de rétablir son autorité, toujours fragile, sur sa tribu. Quant à soutenir les Turcs ou les Anglais, il refusait de se prononcer. Les autorités turques l'avaient incité à marcher avec l'armée ottomane contre le canal de Suez lors de l'offensive qui s'était déroulée en février 1915, mais Nouri – tout en acceptant leurs subsides – déclara que l'Egypte était bien trop lointaine et qu'il fallait parcourir des déserts et franchir des mers dans lesquelles on trouvait des poissons qui dévoraient les Bédouins et leurs méharis. « Je ne vais pas me rendre au-delà de la mer Morte. Tous ceux qui s'y aventurent risquent la mort, et tout y est mort. »

En revanche, il était toujours prêt à se battre contre les Druzes, ses pires ennemis, comme il l'expliqua à l'explorateur en présence d'Auda Abu Tayi : « Je peux me réconcilier avec tous les Bédouins, quelles que soient leurs origines, et même avec les villageois et les chrétiens, mais jamais avec les Druzes… telles des hyènes pleines de traîtrise ils s'approchent de nos campements la nuit, volent nos juments et nos dromadaires, s'en vont avec les troupeaux de chèvres et de moutons qui sont sous notre protection et les emmènent dans leurs tanières du djebel où nous ne pouvons pas les suivre à cheval ou à dos de méhari… ah si seulement le gouvernement nous permettait de régler leur compte aux Circassiens et aux Druzes ! Ce n'est pas seulement moi, Nouri, qui marcherait contre eux, mais toutes les tribus entre Alep et Teyma. Est-ce que j'ai dit la vérité, Auda ? "Tu l'as dite, Nouri."[9] »

En juillet 1916, il avait rencontré Djemal Pacha « le Grand » dans le désert, mais refusa de s'engager à fond de son côté, et conserva le contact avec Fayçal. Les rumeurs concernant sa participation à la révolte étaient fréquentes. Au cours de ce même mois de juillet 1916, le Bulletin arabe rapporta une rumeur selon laquelle les Druzes du Hauran s'étaient révoltés tandis que simultanément Nouri, avec 15 000 de ses guerriers, avait envahi le vilayet de Damas, avec la complicité d'officiers arabes qui faisaient partie de l'armée ottomane. Le chérif de La Mecque en avait aussitôt conclu qu'une avance rapide en Syrie par ses forces était possible, et même qu'il fallait maintenant se garder d'attaquer le chemin de fer, car il en aurait bientôt

besoin pour acheminer ses propres troupes vers le nord. Hogarth avait commenté la rumeur avec circonspection : « Il ne se battra pas ouvertement tant que sa tribu de 70 000 âmes n'a pas sécurisé ses approvisionnements en armes et en nourriture, et ses principaux marchés, à l'ouest et à l'est, se trouvent encore sous le contrôle des Turcs[10]. »

L'idée de parvenir à forger une alliance tactique entre les Rouwalla et les Druzes était devenue une sorte de Saint-Graal pour les Britanniques, décidément bien mal informés quant à l'hostilité confinant à la haine qui existait entre les deux peuples. Des informations dans ce sens, insuffisamment vérifiées, remontaient pourtant jusqu'à Londres et Mark Sykes put informer le Comité de guerre le 25 septembre 1916 que les Anézé, la confédération dont faisaient partie les Rouwalla, en compagnie des Beni Sakhr, une autre tribu très importante située à l'est du Jourdain, et des Druzes étaient sur le point de rejoindre la révolte, en même temps que 30 000 déserteurs de l'armée turque qui s'étaient réfugiés dans le Djebel Druze[11]. En novembre, Fayçal avait affirmé en présence du colonel Wilson que Nouri avait désormais engagé le combat avec les Turcs et gagné une première bataille. Toutes ces informations optimistes n'étaient pas confirmées par d'autres sources de renseignements plus fiables, comme les interceptions des communications turques qui n'auraient pas manqué d'évoquer une offensive de cette ampleur. De plus, il n'y avait pas de contact direct avec Nouri, et le Bureau arabe resta prudent. Un des espions qui travaillaient en Syrie pour le Bureau, un notable originaire de Damas dont le nom de code était « Maurice », évoquait certes l'existence d'un accord entre les sociétés secrètes, Nouri, son fils Nawaf et les Druzes, mais précisait qu'aucune action offensive n'était envisagée dans l'immédiat[12].

Lawrence était le premier officier britannique à avoir établi un contact direct avec le chef des Rouwalla. Il avait d'ailleurs eu avant son départ un entretien avec un émissaire de Fayçal auprès de Nouri, Fayz el-Ghusain, un autre notable damascène qui avait rejoint les Hachémites, et il en avait personnellement conclu que Nouri resterait toujours très prudent. Fayz el-Ghusain lui avait expliqué que le cheikh ne se lancerait pas dans une alliance avec les Hachémites ou les Anglais « sans le soutien d'une force arabe disciplinée, ou une offensive menée par les Britanniques eux-mêmes au cœur de la Syrie, l'objectif final ne pouvant être que l'indépendance arabe. Il

ajoutait toutefois que même si une telle offensive se concrétisait, il y aurait encore beaucoup à faire pour convaincre Nouri[13] ».

Pendant que Lawrence poursuivait son expédition épique à travers la Syrie, Nasir n'avait pas été inactif et avait rassemblé une force de 600 méharistes prêts à en découdre. Le 19 juin, Lawrence, Auda et Nasir repartirent pour Bair, un ensemble de puits au sud-ouest de Nebk. Les Turcs avaient été informés que quelque chose était en cours, mais n'avaient aucune idée de l'objectif visé. Le périple de Lawrence et le coup de main de Ras Baalbek avaient trompé les Turcs, qui pensaient que le danger était beaucoup plus proche de Damas. Il avait d'ailleurs été aidé par Newcombe, qui pendant ce temps avait égaré délibérément non loin de Wejh une sacoche contenant des documents dans lesquels étaient exposés des plans fictifs prévoyant qu'une importante force arabe allait se diriger vers Tadmor d'où elle projetait une offensive générale en direction de Damas et d'Alep.

Lawrence repartit une nouvelle fois en direction du nord avec un neveu d'Auda, Zaal, et une centaine d'Howeitat et s'arrêta tout près de ce qui n'était alors qu'une modeste bourgade, Amman, future capitale de la Jordanie, connue surtout pour ses ruines romaines. Il y eut un entretien avec un cheikh très important, Fawaz ibn Faiz, de la tribu des Beni Sakhr, qui à l'instar de Nouri Shaalan promit beaucoup mais était en réalité extrêmement réticent à s'engager ouvertement. Puis il traversa à nouveau le chemin de fer pour arriver à Umm Keis, un village situé à l'entrée de la vallée du Yarmouk, vallée d'une extrême importance stratégique puisqu'elle constituait la principale voie de communication entre la Syrie et la Palestine. Lawrence l'avait déjà parcourue en train en 1911, avant de remonter vers Damas, et en avait mémorisé les principales caractéristiques, notamment les différents ouvrages sur lesquels le train était passé. Puis il s'en retourna pour rejoindre la gare d'Atwi, que ses hommes attaquèrent sans grand succès, parvenant cependant à tuer quatre malheureux Turcs qui rentraient de patrouille juchés sur une draisine.

13

Akaba

Après ces circonvolutions, l'objectif affiché était maintenant Akaba. Il semblait que l'on avait trop tardé. A quoi avaient servi ces petits coups de main et cette excursion lointaine dans le Nord ? Lawrence semble avoir appliqué à la lettre ses théories : la guerre en Arabie était une guerre de course où l'improvisation la plus totale était la règle. Le capitaine anglais se comportait en corsaire, digne descendant de son lointain aïeul Walter Raleigh, et le désert était son océan.

Le groupe s'élança en direction du sud-ouest et, le 30 juin, atteignit la plaine de Jefr. Le lendemain, à l'aube, des Dhumaniyeh, un autre clan des Howeitat, ouvrirent le feu sur un poste turc situé à Fuweilah, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Maan. Les Turcs, commandés par Dhurmush, ce chef dont Lawrence avait fait la connaissance avant guerre lorsqu'il avait exploré Akaba, avaient repoussé l'attaque, puis la cavalerie turque émergea du fort et fonça vers le campement des assaillants, dans lequel ils ne trouvèrent que quelques femmes et des enfants, ainsi qu'un vieillard. Ils furent massacrés. Les Bédouins, qui s'étaient retirés sur des hauteurs, avaient été surpris par la sortie turque et ne purent intercepter les meurtriers que lorsque ceux-ci se replièrent vers le fort. Ayant appris ce qui s'était passé, ils coupèrent la route aux cavaliers turcs, les sabrèrent jusqu'au dernier, puis attaquèrent de nouveau le fortin, cette fois avec succès. Il n'y eut pas de quartier.

Le lendemain, Auda, Nasir et leurs hommes se joignirent aux Dhumaniyeh et localisèrent une unité turque qui avait établi son camp près d'une source à l'entrée du défilé d'Aba-el-Lissan, à une vingtaine de kilomètres de Maan. La présence du 174e bataillon d'infanterie à cet endroit précis était totalement inattendue, et les paysans anatoliens qui le composaient venaient tout juste d'arriver du front du Caucase.

Pendant que Zaal, le neveu d'Auda, s'en allait couper les fils du télégraphe et du téléphone qui auraient permis aux Turcs d'alerter la garnison de Maan, les Arabes prirent discrètement position sur les hauteurs environnantes et ouvrirent le feu.

Il faisait une chaleur à crever. « Plus chaud que ce que j'avais connu jusque-là en Arabie », écrira Lawrence. Les rochers sur lesquels les hommes s'allongeaient pour tirer étaient à tel point brûlants que lorsqu'ils changeaient de position des lambeaux de leur chair se décollaient[1]. Il se consola en pensant que les Turcs devaient souffrir encore plus des conditions climatiques.

Au cours de l'après-midi, Lawrence fut victime d'un coup de chaleur et se traîna péniblement dans le creux d'un rocher où il trouva un peu d'eau boueuse qui filtrait de la roche. Il y fut rejoint par Nasir, presque dans le même état que lui, car il n'avait pas eu l'habitude, à Médine, des températures extrêmes, puis par Auda, qui les contempla avec un sourire légèrement ironique. Le rude guerrier, qui contrairement à Lawrence semblait satisfait du déroulement de la journée, interpella celui-ci en rappelant une conversation récente : « Alors qu'est-ce que tu disais au sujet des Howeitat ? Beaucoup de paroles et aucun acte, c'est bien ça ? » « Par Dieu, lui répondit Lawrence, ils tirent beaucoup mais touchent rarement leur cible ! » Furieux de cette réponse particulièrement provocatrice, Auda rassembla aussitôt 50 guerriers pour une charge de cavalerie à flanc de montagne, et lança au Britannique : « Va chercher ton méhari si tu veux voir le vieil homme au travail[2]. »

Le soleil se couchait. Auda disparut aussitôt dans la pente, entonna son cri de ralliement, et se lança à la tête de ses hommes dans une charge frénétique, à revers des positions turcs, les hommes, juchés sur leurs méharis, tirant de leur selle. Les fantassins d'Anatolie, dont c'était le premier face-à-face avec des Bédouins d'Arabie, qu'ils considéraient comme des sauvages absolus, et qui n'avaient jamais été confrontés à une charge de dromadaires,

furent pris de panique. Nasir cria à Lawrence de se joindre à l'assaut et les 400 hommes qui restaient en réserve passèrent à l'attaque. Lawrence était monté sur un méhari de course, une femelle, Naama, acquise à Nebk un mois plus tôt à prix d'or. Il se retrouva seul devant les autres au moment d'approcher les rangs des Turcs, mais sa monture trébucha, roula à terre, et il fut projeté violemment en dehors de sa selle. Il perdit brièvement conscience, pour se réveiller et constater que la bataille était terminée et qu'il avait lui-même tiré une balle dans l'arrière du crâne de Naama. Ce qu'il vit alors était une scène d'une confusion totale, les Arabes à dos de méhari poursuivant les Turcs qui couraient affolés en tous sens, à la recherche d'un abri illusoire, et ce fut bientôt un massacre.

Auda avait également eu sa monture tuée sous lui et des balles turques s'étaient logées un peu partout, détruisant ses jumelles et perçant son étui de fusil. Le reître était enchanté de toute l'affaire. Il avait eu beaucoup de chance, mais Auda était sans peur. Plus tard, il en donnera la raison à Lawrence. Il avait acheté quelques années plus tôt un Coran miniature – une édition « publiée à Glasgow », notera Lawrence avec son sens du pittoresque – pour lequel il avait payé une somme astronomique, alors qu'on le trouvait en Angleterre dans le commerce au prix très modeste de dix-huit pence. Personne n'avait osé lui dire qu'il s'était tout simplement fait rouler ; pour Auda, qui comme la grande majorité des Bédouins ne respectait qu'occasionnellement les préceptes formels de l'islam et priait rarement, mais avait toujours son Coran à portée de main, le montant qui lui avait été demandé n'avait fait que renforcer l'efficacité du talisman.

Les Arabes étaient en furie, et 300 Turcs furent abattus avant que Lawrence et Nasir ne parviennent à les convaincre d'épargner le reste, environ 160 hommes, parmi lesquels se trouvait le commandant. Le Bulletin arabe, reprenant les termes utilisés par Lawrence dans son rapport, notera avec une certaine candeur que le reste du bataillon – dont une majorité avait été massacrée après avoir rendu les armes – avait été « annihilé[3] ». Quant à ceux qui avaient été épargnés, beaucoup d'entre eux étaient blessés et leur acheminement en direction d'Akaba était compliqué, car les dromadaires étaient en nombre insuffisant. Les plus touchés furent abandonnés sur place près du petit ruisseau, où, au moins, commenta Lawrence, ce n'était pas de soif qu'ils allaient mourir. Les hommes du bataillon turc étaient arrivés dans la région correctement vêtus et équipés – ce qui, dans l'armée ottomane, était

loin d'être toujours le cas – et, conformément à la tradition bédouine, les prisonniers et les morts furent complètement dépouillés et laissés avec leurs seuls sous-vêtements. Plus d'une fois par la suite Lawrence croisa des unités de Bédouins qui avaient revêtu les uniformes de leurs adversaires, source de confusion et de situations parfois périlleuses.

Tandis que les guerriers se concentraient sur le butin, Lawrence, harassé, ne songeait qu'à s'étendre à proximité de la source et à prendre un peu de repos. Après la frénésie du baroud venait toujours une phase de dépression profonde. Auda, surexcité par le déroulement des événements, était cependant nerveux. Il savait combien les heures qui suivaient la victoire étaient celles où les Bédouins, enivrés par l'odeur de la poudre et par leurs prises de guerre, étaient les plus vulnérables. Les Turcs ne pouvaient laisser passer une telle déconvenue sans réagir, et surtout il avait peur que d'autres clans Howeitat, les Ibn Jazi notamment, jaloux de leurs succès, ne leur tombent dessus en profitant de ces moments de totale distraction.

C'est en relatant ce combat, la première bataille rangée à laquelle il ait participé, que Lawrence a composé une des scènes les plus étranges et les plus troublantes des *Sept Piliers*. Les morts turcs étaient étendus ici et là, dans le vallon, certains totalement dénudés, d'autres avec un simple sous-vêtement blanc, et ils composaient un tableau d'une « merveilleuse beauté ». La faible clarté de la nuit les parait d'une douceur d'ivoire. Leurs corps étaient très pâles et il s'agissait de soldats jeunes : « Je me mis donc en devoir de les allonger par rangs, l'un après l'autre. Moi-même fort las de corps et d'esprit, j'aspirais à partager leur tranquillité, à me séparer de la foule agitée et bruyante de ceux qui là-haut se disputaient les dépouilles, se vantaient de leur prestesse et de leur force, pour encore endurer Dieu savait combien de semblables épreuves et tourments jusqu'à ce que la mort, que nous eussions réussi ou échoué, vînt écrire le dernier chapitre de notre histoire[4]. »

En interrogeant le commandant du bataillon turc, Lawrence apprit que le nœud stratégique de Maan était maintenant faiblement défendu, et il eut bien du mal à convaincre les chefs tribaux de ne pas s'y précipiter, attirés par de nouvelles et excellentes perspectives de pillage. Nasir, Auda et Lawrence étaient sur ce point d'accord : il serait impossible de tenir Maan, et Akaba devait rester leur objectif. Ils se dirigèrent donc vers Guweira ; ils étaient tout

près maintenant de l'extrémité la plus à l'est du Wadi Ithm, la voie d'accès à Akaba.

Avec l'aide d'un prisonnier turc, Auda et Nasir rédigèrent des messages destinés aux chefs des trois postes turcs qui restaient avant Akaba, exigeant leur reddition. Le poste de Guweira, se voyant encerclé par les Howeitat, se rendit immédiatement. A El-Kethira, il fallut attaquer de nuit, avec le bénéfice d'une éclipse de lune que Lawrence avait prévue.

El-Khedra était le dernier poste dans le Wadi Ithm, et 300 hommes repliés d'Akaba y avaient pris position à la suite du bombardement du port, cinq jours plus tôt, par un vaisseau britannique, le *Slieve Foy*, sans que cette opération ait été coordonnée avec la progression de Lawrence et ses hommes, car personne, à l'état-major du Caire, n'avait la moindre idée de l'endroit où ils se trouvaient.

Dans l'étroite gorge du Wadi Ithm, à certains endroits large seulement d'une dizaine de mètres, les esprits s'échauffaient. La chaleur, l'excitation, le pillage, et pour Lawrence les odeurs corporelles devenaient de plus en plus difficiles à supporter. Il était temps d'en terminer, de retrouver un peu de fraîcheur, la mer et la brise du large.

Lawrence, de guerre lasse, usé par le comportement imprévisible des Bédouins, était cette fois décidé à obtenir la reddition du fortin turque sans avoir à faire le coup de feu. Il expliqua aux émissaires de la garnison que celle-ci n'avait aucune chance de s'en sortir et il se portait garant que les hommes auraient la vie sauve. Les Turcs acceptèrent de se rendre, mais il fallut encore une fois que Nasir et Lawrence s'interposent pour empêcher un massacre. Celui-ci expliqua, non sans un certain cynisme, qu'« un tel massacre ne correspondait pas à nos idées puisque *(pour encourager les autres*[5]*)* nous voulions que se répande la nouvelle que les Arabes acceptaient de faire des prisonniers[6] ». Nasir avait pourtant dû œuvrer tout l'après-midi et jusqu'à l'aube pour convaincre les Bédouins de faire preuve de retenue, et ce n'est qu'en s'avançant à découvert entre les deux camps qu'il parvint, appuyé par Lawrence, à imposer son point de vue. De la part des Turcs, il n'y avait eu aucune ambiguïté, ils étaient enchantés de se rendre sans avoir à combattre et mirent les bras en l'air en clamant qu'ils étaient de bons musulmans.

Cette clémence ne suffisait pas à effacer ce qui s'était passé au cours des jours précédents : dans la campagne du désert, la règle qui s'imposait était bien « pas de quartier ». Les Bédouins avaient certes des circonstances

atténuantes, chaque prisonnier constituait une charge très lourde – si l'on se conformait aux lois internationales de la guerre en vigueur –, devait être soigné et en tout cas nourri, puis dirigé vers un camp, chose presque inimaginable dans ces régions. Les rescapés du fortin d'El-Khedra avaient été des privilégiés parce qu'ils se trouvaient à proximité du port d'Akaba. Les Bédouins pouvaient les y accompagner à pied et les maintenir sous bonne garde en attendant que les bateaux britanniques viennent les évacuer vers l'Egypte. Les hommes des fortins plus éloignés de la côte n'avaient pas eu cette chance.

Le 6 juillet 1917, deux mois après avoir quitté Wejh, Nasir, Auda et Lawrence arrivèrent enfin sur la rive de la mer Rouge. Basil Liddell Hart, emporté par l'enthousiasme, écrira au sujet de l'état d'esprit de Lawrence que « si *Thalassa*, *Thalassa* n'était pas sur ses lèvres, elle était dans ses pensées ». Lawrence le corrigea sèchement : ses pensées étaient entièrement tournées vers ses pieds – sa seule idée était de les plonger dans l'eau et d'en rafraîchir la plante brûlante[7]. Ils avaient au total avec eux 600 prisonniers turcs et arabes dont 40 officiers, ainsi qu'un ingénieur allemand spécialisé dans le forage de puits, un grand rouquin en uniforme vert-de-gris, extrêmement surpris de la tournure des événements, puisque Akaba lui avait été présentée comme une destination tranquille hors de portée de la révolte arabe. Près de 700 Turcs avaient été tués. La victoire était totale, et finalement aisée. Les soldats turcs, très éloignés de leurs bases, n'avaient opposé qu'une faible résistance. Elle était cependant entachée par les exactions et les pillages des vainqueurs du jour.

Avec sa troupe de Bédouins, Lawrence avait modifié l'équilibre militaire dans la région. Mais l'essentiel, à ses yeux, n'était pas là et le corsaire pourra affirmer plus tard avec une fierté indicible : « L'entreprise avait été totalement privée. Je n'avais reçu aucun ordre pour m'y lancer, et je n'avais rien emporté de britannique avec moi[8]. »

14

Leçons

Lawrence ne s'attarda pas à Akaba. Il n'y avait pas de nourriture, ni pour les centaines de prisonniers que l'on ne pouvait pas laisser mourir de faim ni pour les nombreux visiteurs des tribus qui viendraient aux nouvelles à la suite de cette première grande victoire, et qu'il faudrait recevoir dignement. Il y avait certes de la viande, provenant des dromadaires, et des dattes, qui n'étaient pas mûres et provoquèrent une épidémie de troubles intestinaux, mais à part cela, rien. Lawrence était déterminé à porter lui-même la nouvelle de la prise d'Akaba au Caire – il n'avait pas de moyens de communication – et il semble bien que, dans l'euphorie de la victoire, il ait cru que le moment était venu de capitaliser sur cette victoire et de se lancer vers le nord, avec des moyens de plus en plus importants, contrairement aux consignes de prudence qu'il avait lui-même distillées jusqu'alors.

Il partit pour l'Egypte dans le courant de l'après-midi du 7 juillet. Il avait choisi pour l'accompagner sept hommes, en majorité des Howeitat, et ils montaient les huit meilleurs méharis de l'armée arabe. Traversant le Sinaï à toute vitesse, ils parvinrent face au port de Suez, sur la rive orientale du canal, moins de cinquante heures après s'être mis en route, ayant parcouru près de 300 kilomètres. Ce véritable sprint devait renforcer encore plus le prestige de Lawrence auprès des Bédouins méharistes.

La zone du canal était sous la surveillance étroite des militaires britanniques et un laissez-passer était nécessaire, ce que Lawrence finit par se faire délivrer. Parvenu enfin sur le quai de la gare d'Ismaïlia, il croisa quatre

officiers généraux, dont l'amiral Jock Wemyss ainsi que le capitaine de vaisseau Burmester. Habillé de pied en cap en Bédouin, sale, pour une fois mal rasé, le visage buriné, Lawrence parvint à accrocher le regard de ce dernier et se présenta avant de lui expliquer brièvement d'où il venait et quels étaient les besoins les plus urgents à Akaba.

Burmester lui fit part d'une nouvelle sensationnelle, l'arrivée du général Edmund Allenby à la tête du corps expéditionnaire d'Egypte. Murray avait en effet échoué à deux reprises devant Gaza, en mars et en avril. Faisant une nouvelle fois preuve de leur ténacité, les Turcs, excellents dans les positions statiques, pourtant nettement inférieurs en nombre, avaient résisté férocement aux attaques frontales de l'infanterie britannique. La deuxième attaque, qui débuta le 17 avril, et au cours de laquelle furent tirés 4 000 obus contenant des gaz, échoua encore plus nettement que la première, et les pertes britanniques furent très élevées, près de 7 000 tués et blessés. La guerre contre les Turcs en Palestine était au point mort et Londres avait décidé d'envoyer en Egypte un « grand chef ». Avant de partir pour Le Caire, Allenby avait reçu de Lloyd George une mission claire et nette : lui-même et le gouvernement s'attendaient à ce que le commandant du corps expéditionnaire leur apporte « Jérusalem avant Noël[1] ».

Dans ce contexte, la prise d'Akaba était bien la seule éclaircie et Lawrence comprit vite qu'il devait profiter au maximum de l'élan donné par son exploit et tout faire pour impressionner Allenby quant aux possibilités nouvelles offertes par la révolte arabe. Son train arriva au Caire à midi, le 10 juillet. Après avoir déjeuné, il se rendit au Savoy et, en sandalettes, se dirigea vers le bureau de son patron.

Clayton était en plein travail lorsqu'un individu habillé en arabe entra furtivement dans la pièce. Il leva à peine les yeux et dit simplement *« Mush fadi »* (occupé). L'« Arabe » répondit en anglais, avec l'accent d'Oxford. Son chef lui fit le plus chaleureux des accueils. Il n'avait eu jusque-là que des rumeurs et des bribes d'information parfois contradictoires concernant son expédition. La dernière en date était une interception radio qui donnait des indications sur l'existence de combats dans la zone où devait se rendre Lawrence. « Dans la partie nord du Hedjaz, aux alentours de Maan, une activité considérable est rapportée par l'agent "Y", qui précise qu'il y a des actions hostiles de la part des Howeitat[2]. » Le 24 juin, Fayçal avait également

été informé d'une rumeur selon laquelle Nasir, Auda et Lawrence étaient en route vers le Djebel Druze.

Mais au Caire, une certaine inquiétude avait fini par s'imposer au sujet du sort de Lawrence lui-même. « Nous ne savons pas où se trouve à l'heure actuelle le capitaine Lawrence, qui a quitté la zone de Maan ou le Djebel Druze il y a quelque temps, accompagné par Auda Abu Tayi, cheikh des Howeitat, mais récemment une rumeur est parvenue jusqu'à Wejh selon laquelle lui-même avec un petit groupe ont fait exploser un grand pont en fer au sud de Maan. Cette activité arabe dans la région de Maan est sans doute liée à l'arrivée du capitaine Lawrence dans les environs[3] », notait Clayton le 5 juillet, la veille même du jour où il entra dans Akaba.

Cinq jours plus tard, le 11 juillet, Reginald Wingate, qui avait succédé à McMahon comme haut-commissaire en Egypte, reprenait les informations du chef du Bureau arabe dans un télégramme à Londres. Avant de l'expédier, il eut juste le temps d'ajouter un post-scriptum : Lawrence venait à l'instant d'arriver en Egypte « après un voyage en territoire ennemi qui constitue un exploit que l'on peut qualifier de presque inouï[4] ».

Enchanté de retrouver ses collègues, de prendre enfin un bain et d'avaler un repas digne de ce nom, Lawrence n'oublia pas sa priorité : le ravitaillement d'Akaba. Le *Dufferin* fut aussitôt envoyé, avec un chargement de farine, et arriva à Akaba trois jours plus tard. Il était également urgent de trouver un moyen de payer les Bédouins rapidement : lors des journées ayant précédé la prise du port, le chérif Nasir, qui avait épuisé les fonds avancés par Fayçal au départ de la mission, avait été obligé de distribuer des promesses de paiement inscrites sur des formulaires télégraphiques, et il fallait les honorer le plus rapidement possible. Les Bédouins étant particulièrement impatients, il était périlleux de tarder à régler ce qui leur était dû.

Wingate, qui n'avait pas encore eu l'occasion de voir Lawrence, avait qualifié sa mission de « performance vraiment remarquable, au cours de laquelle il a fait preuve d'un courage, d'une capacité d'adaptation et d'une endurance éclatants même dans une période où les actes héroïques sont chaque jour plus nombreux[5] ». Quatre jours plus tard, le haut-commissaire adressa à Londres une relation plus détaillée de l'expédition, destinée à appuyer sa demande pour que soit accordée à Lawrence la plus prestigieuse décoration britannique, la Victoria Cross. De toutes parts arrivaient

maintenant les félicitations, chacun rivalisant pour trouver les termes les plus appropriés pour qualifier son exploit et pour recommander telle ou telle décoration. Le 12 juillet, Cyril Wilson, sur la foi d'informations concernant le raid de Lawrence qui étaient encore plus succinctes que celles de Clayton, écrivit à son tour au Bureau arabe pour recommander qu'il soit décoré de la *Distinguished Service Order* (DSO) « immédiatement ». L'argumentation était cette fois pour le moins lapidaire : « Il est parti avec un cheikh et un sherif [*sic*] et je suis convaincu que les […] succès obtenus contre des troupes bien entraînées sont dus à sa personnalité, sa bravoure, et sa ténacité[6]. »

L'expédition de Lawrence fit également grande impression chez les Français, qui se montrèrent en cette occasion très *fair-play*. Le 13 juillet, l'ambassadeur de France en Egypte, Albert Defrance, la qualifiait d'« exploit remarquable ». Le capitaine René Doynel de Saint-Quentin – qui avait déjà fait à plusieurs reprises l'éloge du Britannique –, après avoir raconté le raid, conclut avec un enthousiasme débridé que Lawrence, dont la personnalité donnait « une profonde impression d'énergie et d'intelligence », était probablement « la figure la plus marquante de l'armée ou de l'administration britannique en Orient[7] ».

L'expédition d'Orient avait enfin son héros, un héros un peu inattendu il faut dire. L'enthousiasme et les éloges dithyrambiques qui accueillirent Lawrence à son retour au Caire étaient peut-être un peu prématurés, car le seul récit disponible était le sien – raison pour laquelle d'ailleurs il ne recevra pas la Victoria Cross, celle-ci n'étant accordée que s'il y a un témoin autre que le récipiendaire potentiel. Peu importait du reste. Il était difficile à quiconque d'émettre la moindre critique à l'égard de Lawrence, au moment même où un nouveau grand chef arrivait, dont on ne savait pas les plans, un général qui avait la réputation d'être extrêmement compétent et professionnel – malgré l'échec qu'il venait de connaître sur le front de France près d'Amiens –, mais d'un caractère explosif.

Au Caire, les états-majors devaient resserrer les rangs et montrer à Allenby – et au peuple britannique – que, pendant que leurs camarades mouraient dans les tranchées, les hommes du corps expéditionnaire et ceux du Bureau arabe n'avaient pas perdu leur temps.

Après les échecs devant Gaza du général Murray et le relatif manque de progrès dans la révolte arabe, il fallait fournir des héros au public anglais, profondément las de la guerre, et Lawrence en était un malgré sa personnalité

non conformiste. Son expédition, son tableau de chasse de 600 Turcs tués et de 300 prisonniers, pour des pertes infimes – des *indigènes* d'ailleurs ! –, offraient un contraste saisissant avec le front de l'ouest où quelques dizaines de mètres gagnés dans la boue des tranchées étaient l'objet d'un communiqué de victoire et d'une litanie de morts. Et puis il y avait la rivalité constante avec les hommes de l'India Office, avec les soldats de la campagne de Mésopotamie, ces officiers que Lawrence et ses camarades regardaient de haut. Or Bagdad avait été libérée en mars 1917 par les troupes du général Maude et Kut était vengé. Les hommes du Caire devaient être en mesure de montrer que, de leur côté, la guerre progressait favorablement.

Chez l'adversaire, l'impact d'Akaba sur le moral des troupes fut par ailleurs indéniable, surtout auprès des conscrits arabes[8]. Dans les jours et les semaines qui suivirent, des bribes d'information – en particulier en provenance de l'agent « Y », une source de plus en plus prolifique – parvinrent au Caire qui prouvaient que les Turcs étaient extrêmement inquiets des conséquences de la prise du port et du basculement de certaines tribus dans la révolte. Ces informations venaient ainsi confirmer en grande partie les comptes rendus de celui que l'on appelait désormais « Aurens ». Le commandant en chef de la 4e armée, Djemal Pacha Kuchuk (« le Petit »), dont le quartier général était à Damas, avait maintenant pris conscience que la menace sur Médine s'éloignait, et que le danger s'était considérablement rapproché. A Maan, son homonyme, Djemal Pacha, commandant le 8e corps, adressa à Constantinople un télégramme très pessimiste expliquant que la situation au sud de ses positions avait été totalement modifiée par la prise d'Akaba.

Avec ses collègues du Bureau arabe, Lawrence était maintenant en terrain conquis. Pour Gilbert Clayton, l'officier le plus directement concerné par ses initiatives, la prise d'Akaba, qui n'avait pas été autorisée, à laquelle il s'était même opposé, était un fait accompli, mais c'était un « triomphe ». Restait le plus dur, Allenby, surnommé le « Taureau » en raison de son physique imposant et de son tempérament. Ronald Storrs écrira joliment que se faire réprimander par Allenby, c'était exactement la même sensation que si l'on était expédié en l'air de la bouche d'un canon.

Lawrence n'était pas parvenu à mettre la main sur un uniforme réglementaire – ou avait tout simplement refusé qu'on lui en trouve un – lorsque Allenby le convoqua, le 12 juillet 1917, « poussé par la curiosité ».

Le grand chef avait le regard fixé sur la Palestine, et les opérations dans le Hedjaz étaient pour lui d'un intérêt secondaire. Il ne percevait pas encore ce que la révolte arabe pouvait concrètement apporter lorsqu'il lancerait son offensive générale en direction de Jérusalem puis de Damas. Au cours des premiers mois de la guerre, et surtout après la tragique retraite de Mons de l'été 1914, l'armée britannique, habituée aux combats en Inde ou contre la guérilla des Boers, avait dû faire un effort considérable pour s'adapter à la guerre « moderne », contre une grande armée européenne. Allenby était considéré comme un des grands espoirs de l'armée britannique et avait symbolisé cette transformation radicale des esprits qui avait suivi. Il lui était sans doute très difficile de se replonger aussi rapidement dans une forme de guerre « asymétrique », cette guerre de « derviches », d'autant qu'il se trouvait cette fois du côté des derviches…

Tout cela était encore bien flou dans son esprit, et la prise d'un petit port sur la mer Rouge, la destruction des rails du chemin de fer, et même la capture éventuelle de Médine étaient des affaires marginales en comparaison de ce qui l'attendait dans l'immédiat : tenter de prendre Gaza, et mener ensuite une campagne de mouvement en Palestine. Lawrence présenta son dossier avec une grande acuité, dessinant des perspectives stratégiques, parlant communications et distances, problèmes de logistique, laissant de côté ses oripeaux de corsaire pour revêtir un uniforme d'amiral. Il parla avec éloquence des tribus entre Akaba et Damas, non pour raconter quelque charge pittoresque à dos de méhari, mais pour souligner le rôle qu'elles pouvaient jouer pour entraver les communications turques vers la Palestine, notamment la voie ferrée qui serpentait dans la vallée du Yarmouk. Allenby semblait un peu perplexe, parla peu, comme toujours, essayant de jauger Lawrence et de comprendre qui était réellement ce jeune homme aux yeux bleus qui paraissait si sûr de lui. Il fut sans conteste impressionné et conclut l'entretien par quelques mots qui répondaient aux attentes du jeune héros : « Bien. Je vais faire mon possible pour vous aider. » Le commandant du corps expéditionnaire donnait ainsi sa bénédiction à l'entreprise arabe de Lawrence. Il parut aussi confirmer un souhait de ce dernier : il serait désormais, auprès des Arabes, le premier des Britanniques.

Lawrence ignorait toutefois une chose : Allenby venait tout récemment d'apprendre la mort de son fils, tué au combat en France le 27 juin 1917, et il

était sans doute un peu troublé de voir devant son bureau un officier du même âge, au visage si juvénile, si différent des autres.

L'apparition surprise de Lawrence au Caire, la prise d'Akaba, sa mission dans le nord provoquèrent un changement total dans la position britannique. Ce fut comme un choc, une illumination qui traversa les bureaux du Caire où dominaient encore le souci de la paperasse et le conformisme. Les télégrammes enthousiastes fusèrent de toutes parts et rien n'était désormais trop beau pour aider la révolte hachémite. Lawrence, bien qu'épuisé, était parvenu à communiquer son exaltation.

Dans les semaines qui suivirent, il abandonna toute la prudence qui le caractérisait jusque-là face à ceux qui préconisaient une offensive générale. Grisé par le succès, il voulait maintenant foncer en direction du nord, Akaba servant de base de ravitaillement. Il prévoyait que les régions de moyenne montagne situées à l'est et au nord-est de la mer Morte seraient occupées par les Arabes durant le mois d'août, tandis que des unités basées à Azrak, Bair et Jefr entreprendraient la destruction systématique du chemin de fer du Hedjaz au nord de Maan, et ce, jusqu'à Deraa. Il envisageait également le lancement de raids à partir du Djebel Ansarieh, la montagne des Alaouites, tout au nord de la Syrie, contre le chemin de fer, entre Alep et Ras Baalbek, la destruction des ponts de chemin de fer dans le Yarmouk entre Deraa et le lac de Tibériade, et enfin une attaque générale contre Deraa. Lawrence estimait que les Arabes seraient fin prêts dès le début de septembre, une fois que les moissons du « grenier à blé » situé dans les collines à l'est du Jourdain auraient été rentrées.

Un mémorandum de Clayton confirma ce plan d'accélération drastique de la révolte : ses informations étaient entièrement fondées sur ce que racontait Lawrence, qui avait porté sur une carte les positions éventuelles de forces arabes présentées comme de véritables divisions constituées. On voit même sur cette extraordinaire carte[9], dont le côté parfaitement utopique n'allait pas tarder à se révéler, que des forces arabes importantes devaient être positionnées à l'ouest du Jourdain et au nord-ouest du lac de Tibériade, prêtes à passer à l'offensive en direction du sud, en coordination avec l'offensive Allenby sur Gaza, les forces turques de Palestine étant, dans ce schéma fantaisiste, complètement encerclées.

C'est dans cette atmosphère générale d'« hubris » que, le 19 juillet 1917,

Allenby, atteint par la contagion, adressa au général Robertson, à Londres, un télégramme dans lequel il faisait part de son approbation et même de son enthousiasme : « Les avantages offerts par la coopération des Arabes dans les termes proposés par le capitaine Lawrence sont, selon moi, d'une telle importance qu'absolument rien ne doit être négligé pour en tirer le profit le plus total. La coopération que propose le capitaine Lawrence comprend l'interruption effective en des points très éloignés les uns des autres de toutes les communications de l'ennemi entre ses forces opérant dans ce théâtre et celui du Hedjaz et ses bases à Alep, pendant que simultanément des soulèvements seront déclenchés parmi les populations hostiles de Syrie et du nord de la Palestine, qui seraient appuyés par une force considérable d'Arabes en armes provenant des tribus à l'est du Jourdain. Si les opérations arabes rencontrent le succès, un tel mouvement, en conjonction avec des opérations offensives en Palestine, pourrait causer l'effondrement des positions turques dans le Hedjaz et en Syrie et produire des résultats d'une grande portée, tant sur un plan politique que militaire[10]. »

La révolte arabe était subitement devenue un vecteur primordial de la campagne au Moyen-Orient, l'offensive du corps expéditionnaire en Palestine apparaissant à certains comme presque secondaire. C'était un véritable bouleversement de tous les schémas envisagés jusqu'alors, et Lawrence ne pensait certainement pas que son action héroïque allait avoir des répercussions aussi rapides sur les esprits des planificateurs du corps expéditionnaire et de leur chef. Le plus étonnant fut que l'on ait ainsi fait une totale confiance aux perspectives dessinées par un homme seul et qui n'étaient confirmées par aucune autre source fiable. Lorsque, de surcroît, cet officier subalterne, capitaine à titre temporaire, avait une réputation d'excentricité solidement établie, se promenait au Caire dans un costume arabe défraîchi et en sandalettes ou, à défaut, dans un uniforme non réglementaire, avait l'air de ne pas avoir plus de 18 ans, c'était bien d'une forme de séduction dont on peut parler, et même un grand chef comme Allenby y avait succombé.

Au bout de quelques semaines, la raison commença à reprendre ses droits. Le schéma proposé par le capitaine Lawrence ne pouvait fonctionner que si l'offensive « classique » du corps expéditionnaire britannique avec pour objectif Gaza, puis sans doute Jérusalem, était un succès, ce qui était précisément la mission qu'Allenby avait reçue de Lloyd George. Allenby

proposa alors que les forces de Fayçal passent sous son commandement direct, ce qui impliquait qu'elles allaient être incluses de façon formelle dans les projets d'offensive en direction du nord, une victoire pour Lawrence, qui avait toujours la crainte que les autorités militaires ne se contentent finalement de demander aux Arabes de rester dans le Hedjaz. Mais son grand plan devra attendre. Au vrai, il sera bien réalisé, mais un an plus tard seulement.

Lawrence avait réussi à s'identifier à la révolte arabe, mais il était d'abord un officier au service de Sa Majesté. Plutôt que de recevoir la Victoria Cross, il fut promu compagnon dans l'ordre du Bain, officiellement au titre de la prise d'Akaba, mais en réalité pour le récompenser de sa mission de reconnaissance aux alentours de Damas, qui devait demeurer secrète et qui était considérée par ses pairs comme son véritable exploit.

Avec Clayton, Lawrence, fortifié par l'entretien avec Allenby, voulait être désormais son propre maître. « Tout homme, disent les Arabes, prend ses tiques pour des gazelles. C'était mon cas, et je le croyais fermement[11]. » Il revendiqua d'être placé à la tête de l'opération *Hedgehog* (« Hérisson »), nom de code de la mission britannique auprès de la révolte arabe, qui était en passe d'être considérablement renforcée, tant en officiers et en instructeurs qu'en matériel et moyens financiers. Lawrence, qui, huit mois plus tôt, disait ne pas vouloir retourner dans le Hedjaz après son premier séjour par peur des responsabilités, en redemandait.

Clayton lui avait répondu sagement qu'il était encore trop jeune pour un tel poste et surtout qu'il ne pourrait plus avoir la même autonomie d'action. Ce serait un gâchis que de lui demander de s'occuper de questions administratives, de logistique et d'organisation. Mieux valait laisser cela aux soldats professionnels. Lawrence devait être libre d'agir sans contrainte. Clayton nomma par conséquent son compatriote irlandais Pierce Joyce à la tête de « Hérisson », Lawrence se retrouvant en théorie sous ses ordres. Sans doute convaincu du bien-fondé de la décision de son supérieur, il prit néanmoins sa revanche dans les *Sept Piliers*. Le grand Joyce, « notre bonne fée », était certes quelqu'un qui ne rechignait pas aux besognes immédiates, aux questions pratiques d'administration, mais il évitait d'embrasser un « champ » plus vaste et, surtout, il n'était pas du genre à « s'en aller dans l'arrière-pays en quête d'aventures plus divertissantes[12] ». Lawrence réduisait

de façon assez injuste l'Irlandais à une sorte de riz-pain-sel, alors que Joyce allait devenir une des principales chevilles ouvrières de la révolte – cette phrase de l'édition dite « d'Oxford » fut d'ailleurs supprimée dans les versions ultérieures de son chef-d'œuvre.

Après l'euphorie de ce mois de juillet 1917, il fallait vite revenir sur terre, et ce furent les alliés arabes qui se chargèrent de le ramener à plus de réalisme.

Lawrence reçut en effet au cours du mois d'août une information troublante et qui rappelait la fragilité des alliances avec les Bédouins et leur versatilité : Auda, le valeureux Auda, avait écrit aux Turcs pour s'efforcer de justifier les raisons pour lesquelles il s'était rebellé ; il se plaignait que des « cadeaux » – sans doute de l'argent – avaient été donnés à Nouri Shaalan et pas à lui, mais il se disait prêt à se ranger de nouveau du côté des Turcs sous certaines conditions. Il avait écrit par deux fois au commandant du 8e corps d'armée pour réclamer un « cadeau » de même nature. L'information avait été obtenue par l'agent « Y » et Le Caire avait immédiatement envoyé à Lawrence, qui était retourné à Djedda, un officier spécialement chargé de lui apporter cette nouvelle inquiétante. Toujours prêt à dédouaner ses alliés, qui, pour certains, étaient devenus de vrais amis, Lawrence s'efforça de garder bonne contenance et expliqua à Clayton qu'il s'agissait d'une simple ruse de la part d'Auda, qui cherchait ainsi à gagner du temps en attendant que les renforts, le ravitaillement et les subventions tant attendus parviennent à Akaba[13].

En réalité, il avait été totalement déboussolé par les manœuvres du chef Howeitat. Alors qu'il venait de promettre à Allenby monts et merveilles, voilà que son principal allié se montrait prêt à changer d'alliance. Il savait bien que les Bédouins étaient d'un maniement particulièrement difficile ; après chaque victoire, les tribus avaient une tendance presque irrésistible à retomber dans leurs travers, à relancer leurs vendettas habituelles, à monnayer leur soutien, à partir à la recherche des subventions de l'adversaire, tout en refusant désormais de prendre le moindre risque. Mais il ne se doutait pas que les premiers ennuis viendraient d'Auda lui-même.

Il fallut aussitôt crever l'abcès, et Lawrence fit la preuve, une nouvelle fois, de son esprit de décision. Après son passage à Djedda, il s'était offert une excursion à La Mecque, où il fit l'acquisition d'un superbe poignard serti

de diamants. Le 4 août, il était de retour à Akaba. Recouvrer la loyauté des Howeitat – en tout cas du clan Toweiha – était indispensable et l'affaire devait être réglée immédiatement. Auda était reparti vers l'est, dans les environs de Guweira, et Lawrence s'y rendit immédiatement, accompagné seulement d'un guide. Auda fut surpris par ce retour à l'improviste. Les visiteurs avaient aussitôt afflué sous sa tente à la nouvelle de l'arrivée du Britannique, mais Lawrence fit semblant de faire la sieste afin qu'ils s'éloignent ; il était venu avec la ferme intention d'affronter en tête à tête son compagnon de la victoire d'Akaba.

Il demanda à brûle-pourpoint au vieux guerrier ce qu'il en était de cette correspondance avec les Turcs. Auda répondit par des explications embarrassées, mais Lawrence comprit que plusieurs des chefs Howeitat étaient furieux de n'avoir reçu jusque-là aucune récompense pour la prise d'Akaba, en dehors des soldes individuelles qui avaient été promises par Nasir tout au long de la progression vers la côte.

Lawrence, très sûr de lui, annonça aussitôt, sans en référer au Caire – c'était désormais une habitude –, à la fois le versement de subsides importants, l'aide militaire d'Allenby et l'arrivée prochaine de l'armée de Fayçal. Puis il repartit pour Akaba et remonta sur un bateau britannique à bord duquel il put expliquer par radio au Bureau arabe que tout allait pour le mieux à Guweira et qu'il n'y avait pas eu trahison de la part des chefs bédouins. « C'était peut-être assez loin de la réalité, mais la tromperie était délibérée de ma part ; j'atténuais régulièrement dans mes communications toute vérité difficile à avaler, car c'était l'Egypte qui, en prélevant sur ses réserves financières, nous maintenait en vie. Pour qu'elle continuât à nous consentir des sacrifices, nous devions entretenir sa confiance – et notre légende[14]. »

L'affaire avait été réglée en un tour de main, mais elle laissa des traces.

Les interceptions radio montraient du reste que les Turcs prévoyaient de tenter de reprendre Akaba ; ils s'étaient déjà avancés jusqu'à Aba-el-Lissan et leurs avions bombardèrent à plusieurs reprises la palmeraie d'Akaba et les positions arabes aux environs. Pour s'y opposer, 400 hommes avaient été débarqués le 18 août 1917 sous le commandement de Jaafar Pacha, un officier irakien de grande valeur qui s'était illustré au sein de l'armée turque en Cyrénaïque comme conseiller des Senousis qui s'étaient révoltés contre

les Britanniques, avait été fait prisonnier et avait accepté de se mettre au service de Fayçal. Il y avait également une section de mitrailleuses sous les ordres d'un sergent français, Claudius Métery. Une semaine plus tard, ce fut au tour de Fayçal de débarquer à Akaba avec d'autres troupes, dont un détachement français commandé par le lieutenant Rosario Pisani, officier compétent d'origine maltaise, né en Algérie, buveur et homme à femmes.

La révolte arabe reçut ensuite un matériel important. Vingt mille carabines, 20 fusils-mitrailleurs Lewis, 8 mortiers Stokes, 50 tonnes d'explosifs, 200 000 livres-or, et, à la grande joie de Lawrence, un escadron de voitures blindées furent débarqués au cours des jours suivants. Le 7 septembre, de nouveau en confiance après la parenthèse de l'affaire Auda, Lawrence partit d'Akaba vers le nord. Il avait cette fois avec lui deux sergents britanniques, Yells et Brook. Son objectif était de mobiliser 300 Bédouins Howeitat à Guweira et de tenter de prendre la gare de Mudowarra, à une centaine de kilomètres à l'est.

Comparés aux grands projets exposés en juillet, qui évoquaient une offensive quasi générale à partir de septembre, les objectifs étaient devenus beaucoup plus modestes. Allenby s'est-il rendu compte qu'il était allé trop loin ? Le commandant en chef du corps expéditionnaire s'était replongé dans les préparatifs d'une offensive sur Gaza et il n'était absolument pas rassuré par ce qui l'attendait. Le 12 juillet, deux semaines après avoir pris son commandement, il décrivit dans un télégramme au War Office un système de défense turc extrêmement solide. Il demanda par conséquent à Londres l'envoi de renforts, et des canons en quantité importante, afin de parvenir à une supériorité nette avant tout nouvel assaut[15].

Les effectifs de l'adversaire étaient d'ailleurs surestimés et les Turcs disposaient de très peu de réserves. Le major Franz von Papen, qui au début des années 1930 contribuera à l'accession au pouvoir de Hitler, avait conseillé au commandant turc, le général Refet Pacha, de garder deux ou trois divisions en réserve et de réduire significativement le nombre de troupes en première ligne. Refet répondit en français, en souriant, citant le maréchal de Mac-Mahon : « J'ai bien compris, mon cher commandant, mais j'y suis, j'y reste. » Ce qu'Allenby ne surestimait pas, c'était la ténacité du soldat turc retranché ; sous-équipé, mal nourri, mal commandé, il avait acquis, depuis Gallipoli et Kut, une réputation de bravoure et de solidité. Les armées ottomanes au Moyen-Orient avaient été renforcées par la constitution d'une

force conjointe avec les Allemands, baptisée en turc *Ylderim* (« éclair »). La partie allemande n'était pas nombreuse – trois bataillons –, mais le personnel était de grande qualité. Il y avait également un détachement aérien, dont faisait partie le frère du futur maréchal Rommel, qui s'illustra notamment par des vols de reconnaissance au-dessus du Caire et des Pyramides.

Devant l'ampleur de la tâche qui l'attendait en Palestine, Allenby avait peu de temps à consacrer à la révolte arabe et Robertson, le chef d'état-major impérial, était de toute façon très circonspect lorsqu'on évoquait la question devant lui ; à ses yeux, les projets de Lawrence avaient certes l'avantage d'être très peu coûteux, mais il ne pouvait s'agir, au mieux, que d'une diversion, et certainement pas de l'axe principal de l'offensive contre les Turcs.

Après les semaines d'enthousiasme de juillet, Lawrence avait d'ailleurs retrouvé la réalité d'une armée imprévisible et volatile, sur laquelle il était le seul officier britannique à avoir une certaine prise. Il y avait certes les forces « régulières » arabes, relativement disciplinées, mais il était impossible de compter sur la mobilisation permanente des Bédouins. Restait à espérer qu'Akaba n'avait pas été qu'un feu de paille, un rêve sans suite. D'autres auraient sans doute été découragés, mais Lawrence, qui avait presque rencontré la gloire, dont le nom était cité dans les plus hautes sphères du commandement britannique, et dont les opinions et les conseils étaient écoutés avec la plus grande attention, repartit pour le front, le chemin de fer du Hedjaz, pour une opération dont les résultats ne pouvaient être que modestes, une piqûre de moustique qui ne lui apporterait ni décorations ni gloire supplémentaire.

Il n'avait pas de maître – Joyce était loin, à Akaba –, personne à qui rendre compte. Il affronta de nouveau le désert, la chaleur, les mouches, peut-être la soif, et ce qui le faisait souffrir le plus moralement, non la solitude, mais au contraire la promiscuité. Car Lawrence, au fond, se lassait assez vite du désert. Mais il était exclu qu'il s'en aille et son prestige était devenu immense auprès des Arabes, mais aussi des soldats britanniques, de plus en plus nombreux à Akaba. Il est devenu l'âme de la révolte. En Egypte, dans les états-majors, on l'observait, tout le monde attendait un nouvel exploit de sa part ; et le poids de cette notoriété allait devenir de plus en plus lourd à porter.

Heureusement, il y avait maintenant les camarades de combat, des Anglais d'Angleterre, des Ecossais, des Irlandais, la camaraderie saine, franche, sans arrière-pensées.

Début septembre avaient débarqué à Akaba huit véhicules blindés et deux fourgonnettes, des Rolls-Royce, sous les ordres du capitaine Gilman. Pour pouvoir atteindre le grand plateau à l'intérieur de terres, à Guweira, il fallait toujours passer par le Wadi Ithm, qui à certains endroits était totalement encombré de gros rochers tombés des falaises. Des équipes d'Egyptiens étaient chargées de dégager la voie à coups d'explosifs : un travail épuisant, en raison de la chaleur et du bruit. Au bout de trois semaines, une quinzaine de kilomètres étaient praticables.

Fin septembre 1917, le sergent Rolls, un des conducteurs de Rolls-Royce, qui se demandait à quoi tout cela pouvait bien servir, aperçut un groupe d'Arabes à dos de méhari descendant le col d'un pas délicat. Hassan, le contre-maître égyptien, cracha par terre avec dégoût, ce sont des Bédouins, des « voleurs », ces hommes du désert. « Yalla ! Imshi ! Dégage ! », cria Rolls au premier des méharistes, qui était en train de faire baraquer sa monture. L'homme ne fit pas attention, et Rolls lui fit un geste des mains, comme pour le repousser. Le nouveau venu s'avança alors sans hésiter vers Rolls, qui put alors le regarder droit dans les yeux. « C'étaient des yeux gris comme de l'acier, et son visage était tout rouge, pas la couleur du café comme celui des autres Arabes ; plutôt que le regard noir qui vous transperçait, ces yeux-là avaient quelque chose de rieur. » Comme il se rapprochait de Rolls, ce dernier entendit une voix douce, mélodieuse, qui, dans cet environnement sévère, sonnait un peu comme celle d'une jeune fille, lui demander dans un anglais oxfordien : « Est-ce que votre capitaine est avec vous ? » Rolls laissa tomber sa cigarette de surprise et se mit à bafouiller. Lawrence posa la main sur son épaule, tranquillement, comme pour le rassurer. « Mon nom est Lawrence, je suis venu me joindre à vous. »

Le conducteur, qui n'était resté qu'une poignée de semaines en Egypte avant de partir pour Akaba, n'avait jamais entendu parler de l'homme en costume arabe. « L'impact de son arrivée fut extraordinaire. Cette première rencontre avec Lawrence me libéra de mon angoisse, j'étais subitement heureux, je ressentais quelque chose de profondément satisfaisant, tout mon travail avait maintenant une finalité, qui était quelque chose de grand[16]. »

Lorsque Lawrence avait quitté Akaba le 7 septembre, il faisait encore une chaleur accablante. Au bord de la mer, à l'ombre de la palmeraie, le thermomètre affichait 48 degrés. Dans la gorge du Wadi Ithm, les parois granitiques renvoyaient la chaleur et la rendaient insupportable pour les sergents Yells, l'Australien, et Brook, le paysan anglais ; le visage écarlate, le souffle court, ils s'efforçaient néanmoins de faire bonne figure. Parvenu le lendemain à Guweira, Lawrence découvrit une situation toujours instable. Un raid de l'aviation turque était d'ailleurs en cours, ce qui ne contribuait pas à ramener la sérénité. Les Howeitat avaient convergé de toutes parts et ils étaient en ébullition : les vieilles jalousies entre clans s'étaient ravivées. Certains menaçaient de se retirer totalement de la révolte ou de reprendre contact avec les Turcs. L'incident avec Auda était certes clos, mais d'autres chefs de clans Howeitat, avec lesquels Lawrence avait des relations beaucoup moins étroites, étaient bien décidés à monnayer leur soutien jusqu'au bout.

« O djinn du monde », avait lancé Auda à Lawrence sur un ton affectueux, un peu embarrassé tout de même par ce qui s'était passé au cours des semaines précédentes. Il avait désormais l'esprit ailleurs : fort de ses exploits, il avait maintenant pour ambition principale d'accéder au rang de chef suprême des Howeitat et d'avoir des enfants avec sa nouvelle épousée. Il fit clairement comprendre à Lawrence qu'il ne pouvait pas l'aider cette fois et ce dernier fut contraint de louer 20 dromadaires pour transporter ses explosifs.

Lawrence resta quelques jours sur place, avant de se lancer en direction de Mudowarra dans une atmosphère pesante, les Bédouins eux-mêmes ne cessant de se plaindre de la chaleur. Difficulté supplémentaire, le groupe était composé de guerriers issus de plusieurs clans différents. Pour atteindre son objectif, il fallait passer par le Wadi Rumm, une vallée, puis une plaine étroite encadrée de magnifiques parois de grès rouge, un spectacle « envoûtant » qui avait un effet immédiat sur son moral.

Le groupe émergea du Wadi Rumm à l'aube du 16 septembre. Le lendemain, allongé sur une petite crête avec Zaal Abu Tayi et les deux sergents, il put observer la gare occupée par les Turcs. Au coucher du soleil, il s'avança jusqu'à environ 300 mètres de l'objectif, avant de s'approcher encore plus, si près qu'il pouvait entendre les paroles échangées par les soldats en faction. La gare était défendue par une série de petits fortins et il y avait là au total, selon une première estimation, environ 200 soldats ennemis.

Lawrence décida qu'il était trop risqué de la prendre d'assaut et choisit d'abord de miner le chemin de fer.

Il avait pourtant à sa disposition un mortier Stokes, qui aurait pu causer des dégâts très importants ; mais il n'était pas rassuré quant au comportement des Bédouins. Le lendemain à l'aube, il se dirigea avec ses hommes au sud de la gare, à la recherche d'un endroit approprié pour poser les mines. Un petit pont d'environ trois mètres de hauteur, placé dans une courbe, surplombé à peu de distance par une colline – une position magnifique pour le mortier de 81 mm, un peu moins pour les fusils-mitrailleurs Lewis – présentait les caractéristiques idéales.

Lawrence se chargea lui-même de la mise en place de la gélignite. Il fallut près de deux heures pour installer la charge et la dissimuler. Puis il déroula les cordeaux détonants. Ces câbles étaient épais et rigides – Lawrence se plaindra vivement auprès de Clayton de ne pas avoir reçu les modèles plus souples et plus longs qu'il avait demandés – et il fallut les lester avec des pierres pour qu'ils ne soulèvent pas le sable qui les recouvrait. Puis Lawrence retraça à pied le parcours suivi par les câbles en balayant le sable avec un sac de jute et avec son propre manteau, afin de lui redonner l'aspect d'une surface légèrement ondulée sous l'effet du vent.

Le système de mise à feu était placé dans un creux derrière un petit monticule et celui qui devait le déclencher ne pouvait voir arriver le train. Un guetteur, chargé de signaler le moment où la locomotive passerait sur la mine, fut donc placé 50 mètres en avant, plus près du chemin de fer et dans une position très exposée. L'honneur d'enfoncer l'exploseur fut confié à Salem, un esclave noir appartenant à Fayçal.

Lawrence cherchait sans cesse à améliorer son savoir-faire et à trouver de nouvelles solutions pour rendre plus simples et plus efficaces des opérations très risquées. Mais il y avait un facteur impossible à maîtriser : l'indiscipline chronique des Bédouins. Rester plusieurs heures à attendre, tapis derrière une crête, leur était tout bonnement insupportable ; deux ou trois se mirent à découvert, et les Turcs d'un des petits fortins les aperçurent et commencèrent à tirailler dans leur direction. Aucun danger, car le commando se trouvait à bonne distance, mais comment allait réagir la garnison de Mudowarra ? Bien que se sachant reperé, Lawrence prit le parti de rester sur place et d'attendre le lever du jour pour décider de la conduite à tenir.

La journée suivante fut en effet mouvementée. Dès l'aube, il aperçut dans

ses jumelles une patrouille d'une quarantaine d'hommes qui avançaient vers lui, déployés en formation de tirailleurs. La menace fut écartée par l'envoi d'une poignée de Bédouins qui firent diversion et les attirèrent dans une direction différente. Puis, venant du sud, huit soldats turcs remontèrent au milieu des rails et passèrent sur les explosifs sans rien voir. A midi, ce fut au tour d'une centaine d'hommes de sortir de la gare pour se diriger vers les positions de Lawrence. Cette fois, la menace était sérieuse et il décida que le moment était venu de battre en retraite, quitte à revenir plus tard, en espérant que les explosifs et les cordeaux détonants n'aient pas été découverts.

C'est alors que le guetteur signala un panache de fumée. Il y avait un train dans la gare, et celui-ci s'ébranla dans la direction de la mine. Chacun se précipita vers sa position dans une cavalcade très peu militaire, les sergents Yells et Brook trottinant avec difficulté en arrière des autres, les effets de la dysenterie et les lourds brodequins réglementaires qu'ils avaient aux pieds freinant leur progression. Le train était tracté par deux locomotives placées l'une derrière l'autre. Lorsque la seconde atteignit le pont, Lawrence, qui avait pris la place du guetteur, leva le bras en direction de Salem.

La détonation fut énorme et une colonne de poussière et de fumée noire s'éleva à une trentaine de mètres de hauteur (la charge de 25 kilos de gélignite représentait le triple de celle qu'avait utilisée Herbert Garland lors de la toute première opération six mois plus tôt). Il y eut une succession de bruits assourdissants, le frottement de l'acier déchiré, et une profusion létale de fragments de métal et de tôle vola dans toutes les directions. Une roue de la locomotive passa en sifflant au-dessus de la tête de Lawrence et de ses hommes et retomba dans le sable derrière eux. Les mitrailleuses ouvrirent le feu, puis « Stokes » commença à assaisonner d'obus de mortier un groupe de Turcs qui avaient giclé du train et se blottissaient derrière un talus. L'affaire ne dura pas dix minutes. Lawrence était resté tout au long d'un calme total se souviendra Brook : « Au beau milieu de la bagarre, avec un mépris total pour les balles qui sifflaient tout autour, il vint nous rejoindre d'un pas décontracté pour voir comment tout allait : son comportement nous donnait le sentiment que toute l'affaire était une sorte de pique-nique champêtre[17]. »

Lawrence s'approcha des wagons, de ce qu'il en restait du moins. Le premier avait basculé dans le vide et tous ses occupants avaient été projetés vers la cloison avant. « L'un des survivants, plongé dans un semi-délire, me lança une bribe de phrase où je relevai le mot "typhus". Je bloquai la portière

en position fermée et les abandonnai à leur sort[18]. » Dans son rapport officiel daté du 23 septembre, rédigé à la hâte à l'issue de son coup de main, Lawrence ne fait curieusement pas mention de la présence de malades de la typhoïde, ni, *a fortiori*, de cette scène dramatique[19]. A-t-il regretté sur le moment de ne pas avoir fait le moindre effort pour sauver ces malheureux ? Quant aux hommes qui avaient été visés par les coups de mortier, il n'en restait plus grand-chose, et Brook, choqué par le spectacle, ne s'attarda pas au milieu des corps déchiquetés par son « Stokes ».

Pendant ce temps, les Bédouins s'étaient lancés dans le pillage systématique du train et de ses occupants. « Ils se ruaient à l'intérieur des wagons et en ressortaient avec d'énormes ballots. » Les abords de la voie furent rapidement jonchés d'une profusion de tapis, de matelas, d'édredons et d'objets en tout genre. Lawrence fit main basse sur un petit tapis baloutche, de la même famille que ceux qui décoraient le bureau de Karkemish et qu'il affectionnait tout particulièrement. Il n'y eut au sein du commando que trois blessés légers et un mort, Salem, qui avait appuyé sur le détonateur. La gare restait certes intacte mais les pertes des Turcs étaient significatives : Lawrence comptabilisa 70 morts ennemis ainsi qu'une trentaine de blessés qui furent abandonnés sur place, comme de coutume.

Dans son rapport officiel, il éluda à nouveau la question des prisonniers. Il chiffra leur nombre à 90, dont « seulement soixante-huit furent emmenés à Akaba ». Il évoquait aussi la présence dans le train d'un officier autrichien en compagnie d'une douzaine de sous-officiers, des instructeurs d'artillerie[20], et indiquait que le sous-lieutenant avait été tué. Mais, dans ce cas, qu'étaient devenus les autres, puisqu'ils n'avaient pas été accompagnés jusqu'à Akaba, par où passaient tous les prisonniers avant d'être emmenés en Egypte ?

Dans les *Sept Piliers*, le sort de ce petit groupe d'Autrichiens sera décrit avec beaucoup plus de précision. Ces derniers, après avoir été pris, se « disputèrent » avec un de ses gardes du corps et l'un des captifs qui n'avait pas été désarmé tira sur le compagnon de Lawrence. Les Bédouins, furieux, répliquèrent immédiatement et abattirent tous les Autrichiens « à l'exception de deux ou trois[21] ». La scène est malheureusement classique : le coup de feu tiré par un prisonnier sur ses gardes immédiatement après la fin des combats a servi à justifier bien des exactions commises par les vainqueurs. Nous ne saurons jamais ce qui s'est réellement passé, mais cet incident ressemble furieusement à ces sortes de « corvées de bois » dont la fréquence, durant la

Première Guerre mondiale, demeure encore aujourd'hui méconnue. Lawrence, une fois de plus, jetait un voile pudique sur les exécutions sommaires commises par ses Bédouins, peut-être parce qu'il savait que ses rapports n'étaient pas destinés à rester totalement confidentiels et qu'ils étaient devenus un des aliments de base du Bulletin arabe, dont la diffusion s'était élargie.

En tout cas, l'affaire de Mudowarra avait laissé des traces. A son retour à Akaba, il fut d'ailleurs tout heureux de retrouver la « civilisation » : « Cela signifie que vous déjeunez là où vous avez dîné et pas plus loin, et c'est donc le bonheur. » Car Lawrence a été profondément choqué par les horreurs du combat, par les corps en mille morceaux, par les hurlements de douleur, bien plus que les phrases sèches de son rapport pour Clayton ne le laisse deviner.

Il écrivit alors plusieurs lettres personnelles qui montraient combien ce raid victorieux lui en avait coûté.

Trois lettres, à quarante-huit heures d'intervalle, trois destinataires, sa mère, un camarade de combat, un archéologue resté en Angleterre, trois visages du jeune héros. Lorsqu'il s'adresse à sa mère, rien ne transparaît des épreuves qu'il a traversées. Avec elle, il ne peut de toute manière confier des choses personnelles, un moment de joie trop fort, ou l'aveu d'une faiblesse. « Je suis terrorisé à l'idée qu'elle sache quoi que ce soit de mes sentiments, de mes convictions, ou de ma manière de vivre[22] », écrira-t-il après la guerre dans une lettre très dense à celle qui était devenue sa confidente, Charlotte Shaw, l'épouse de George Bernard Shaw. Il a besoin de parler à sa mère d'autre chose que de la guerre : c'est une vraie soupape. Il décrit son raid comme le « scénario arabe habituel, qui ne nous coûte rien, qui coûte très cher aux Turcs, mais qui n'a aucun caractère décisif ». Il parle tranquillement d'affaires de famille et des remerciements qui lui ont été adressés.

Mais, semble-t-il, la seule chose qui peut vraiment l'aider à se distraire des horreurs de la guerre et de la rudesse d'une compagnie exclusivement masculine, ce sont les jeunes filles, les roses de l'Angleterre bien-aimée. Les lignes qu'il écrit alors à sa mère sont du reste très semblables à celles des lettres écrites, au même moment, dans les tranchées de la Somme ou des Flandres par ses camarades de combat. Dahoum semble alors bien loin.

Dans une lettre précédente, datée du 5 septembre, Lawrence s'était enquis à propos d'une certaine Elsie Hutchins, à laquelle il avait fait don d'un tapis de valeur. « J'ai reçu une lettre signée Elsie, et j'imagine que cela doit venir

d'elle. » Il avait aussi réclamé l'adresse de Janet Laurie, dont il avait demandé la main à la veille du conflit. Cette fois, grâce à une lettre de son frère Bob, il a appris qu'Elsie est mariée et que la lettre de remerciements provient bien d'elle. Lawrence fait bonne figure, ce 24 septembre 1917, sous sa tente à Akaba – « Je suis heureux qu'elle se soit mariée » –, mais il est peut-être un peu dépité. Cet intérêt manifeste pour une jeune fille, est-ce là pure convenance, le chevalier prenant des nouvelles de sa dame, une façon aussi de rassurer sa mère, voire une manière de dissimuler sa vraie nature ? On peut en douter. Lawrence manquerait-il à ce point de sincérité ?

Aussitôt après ce moment de « faiblesse », le jeune Anglais se ressaisit, comme il se doit : « Sais-tu que je n'ai pas écrit une lettre personnelle à quiconque depuis un an ? C'est une chose formidable d'avoir pu rester aussi libre de tout[23]. » Des mots qu'on a du mal à prendre totalement à la lettre et qui ont un goût d'amertume, comme si le personnage qu'il joue était devenu trop pesant.

Les deux autres lettres révèlent un Lawrence totalement ambivalent face à l'expérience des combats. A propos du raid qu'il vient d'effectuer, il écrit à W. F. Stirling sur le ton de la fanfaronnade : « C'est un spectacle dans le style de Buffalo Bill, mais joué par des comédiens amateurs, et les seuls qui font cela bien sont les Bédouins. Tu trouverais que c'est le paradis, parce qu'on n'a pas besoin d'écrire des rapports, on ne reçoit pas d'ordres, il n'y a pas de supérieurs, ni d'inférieurs ; pas de médecins, pas de comptes à établir, pas de repas, et pas de cocktails[24]. »

La veille, pourtant, le ton avait été radicalement différent. Il racontait d'abord à son ami Leeds, sur un ton humoristique, comment il avait failli tout perdre, y compris « mon petit moi personnel », mais la suite était beaucoup plus sombre : « Tuer des Turcs, et encore et toujours des Turcs, c'est affreux. Lorsqu'on charge à la fin et qu'on les retrouve éparpillés en petits morceaux, avec beaucoup d'entre eux encore vivants, et qu'on sait qu'on a déjà réglé leur compte à des centaines d'entre eux de la même façon et qu'il faut encore régler leur compte à des centaines, si on le peut[25]. »

Trois lettres, trois visages de Lawrence le paladin.

15

Nouveau départ

De retour à Akaba, Lawrence avait trouvé un Fayçal nerveux, impatient, déprimé par la lenteur de l'arrivée des armes et des renforts. L'avenir s'annonçait pourtant bien pour la révolte : si les plans les plus ambitieux avaient finalement été abandonnés, l'armée arabe allait avoir un rôle important à jouer dans la stratégie britannique. Lawrence fut à nouveau reçu, début octobre, par Allenby. Celui-ci était dans les préparatifs finaux de sa grande offensive et se montra satisfait de ce que lui relatait Lawrence. « Il fait du bon travail sur le chemin de fer du Hedjaz[1] », écrivit-il au général Robertson le 17 octobre 1917. Un satisfecit qui démontrait que la mission confiée à Lawrence, et, par extension, à la révolte arabe, était bien plus limitée que ce qui avait été un moment envisagé durant l'été précédent : il n'était plus question de Damas ou de la Syrie. Pour les Britanniques, il était désormais indispensable de coordonner les deux offensives, même si l'avancée arabe à l'est, dans ce qui constitue aujourd'hui la Jordanie, était une opération qui ne pouvait que rester secondaire.

En réalité, Allenby se trouvait face à un dilemme : il reconnaissait que la révolte arabe constituait un appoint précieux, en contraignant les Turcs à maintenir une bonne partie de leurs forces à l'est du Jourdain, mais, en même temps, il fit comprendre à Lawrence qu'il ne fallait pas compter sur lui pour venir à son secours si jamais Fayçal et ses forces se retrouvaient en difficulté. A cela s'ajoutait une préoccupation humanitaire, le traitement des populations par les Turcs, et notamment celui des populations sédentaires (les Bédouins

semblaient beaucoup moins menacés, car ils pouvaient se disperser aisément et se replier hors de portée dans le désert). Allenby, comme d'autres, craignait une réaction brutale des Turcs dans le cas d'un soulèvement prématuré et qu'il ne serait pas en mesure d'appuyer. Les révélations concernant le massacre des Arméniens durant les deux années précédentes étaient dans les esprits. Les combattants britanniques de Gallipoli avaient découvert avec une certaine surprise que le « Turc » combattait « proprement », mais tout indiquait qu'il n'aurait pas la même indulgence pour les populations arabes récalcitrantes.

Le 7 septembre, Clayton avait ainsi écrit au quartier général britannique : « Si l'intention est de lancer une offensive décisive dans le but de vaincre et de détruire l'armée turque en Palestine, alors nous aurons de bonnes raisons de provoquer le soulèvement des tribus arabes dans le Nord. Si ce n'est pas le cas, il ne nous est pas possible de les pousser dans une direction où ils risqueraient de subir des représailles sévères[2]. » Quant à Reginald Wingate, il soulevait différents problèmes : « Le danger en ce qui concerne le Sud est que l'or des Allemands et les flatteries des Turcs puissent séduire ceux des Arabes qui manquent d'enthousiasme pour notre cause et qui ont un sens inné de la contradiction. Si les Arabes du Hedjaz décident de "rentrer à la maison", l'éventualité de voir se mettre en mouvement les Syriens et les tribus du Nord s'éloignera et les Turcs n'auront guère de raisons d'être inquiets quant à la sécurité de leur chemin de fer vers la Palestine[3]. »

Clayton, en tacticien classique, avait averti d'un autre risque : celui d'un repli massif des Turcs vers le nord, à l'est du Jourdain, qui aurait pour effet de renforcer leurs défenses dans une zone beaucoup plus compacte et de raccourcir considérablement leurs communications. Les autorités militaires turques subissaient d'ailleurs les pressions des conseillers allemands qui prônaient un vaste mouvement de repli, mais ces derniers ne parvinrent jamais à leur faire entendre raison, car les Turcs estimaient que l'évacuation de Médine aurait porté un coup peut-être fatal au prestige de l'Empire ottoman.

Allenby avait aussi d'autres soucis, avec ses alliés français cette fois. Après avoir félicité Lawrence et l'avoir décoré pour la prise d'Akaba, les Français étaient maintenant inquiets de son influence grandissante sur la stratégie du Royaume-Uni et craignaient qu'il cherchât à être le premier à Damas, en compagnie de Fayçal. Personne ne savait d'ailleurs exactement ce

qui s'était passé lors de sa mission dans l'arrière-pays syrien et on le soupçonnait de noirs desseins politiques, mettant en cause l'avenir de la France en Syrie. Un Lawrence chef de guérilla était acceptable, un Lawrence stratège politique et « faiseur de rois » devait être combattu, voire neutralisé.

Le 3 octobre 1917, le diplomate Gaston Maugras avait reçu au Caire un télégramme de François Georges-Picot qui évoquait la nouvelle tournure prise par les événements : « Le capitaine Lawrence se préparerait sous l'autorité du général Allenby à prendre en main la direction du mouvement arabe sur les confins syriens. Cette action étant un des buts précisément assignés à notre mission, une telle initiative ne saurait être prise sans que nous soyons consultés et qu'un des membres de la commission y participe[4]. » Le lendemain, Georges-Picot demandait à Maugras de prescrire au sous-lieutenant Louis Massignon, « qui sait parfaitement l'arabe, d'entrer le plus tôt possible en contact avec le cap. Lawrence, en vue de poursuivre l'œuvre que cet officier a si brillamment commencée au cours de sa première incursion dans l'hinterland syrien ». Massignon avait déjà accompagné Georges-Picot à Djedda au mois de mai précédent, lors des négociations avec le chérif Hussein. Il y avait fait la connaissance du capitaine anglais lors d'un entretien qui dura deux heures, mais dont on ne retrouve aucune trace dans les différents papiers du Britannique : « Il avait déjà pour moi sa légende ; je vis avec surprise un Anglais resté très jeune, dégagé de toute convention, presque hors la loi, mais si discret, à la fois doux et amer – des timidités de jeune fille, puis des intonations dures, à voix basse, de détenu[5]. »

Les Britanniques n'étaient pas *a priori* opposés à la présence de Français auprès de Fayçal, contrairement à ce qui a parfois été suggéré. Au mois de mai précédent, Clayton avait ainsi proposé qu'un ou deux officiers français « devraient peut-être accompagner Fayçal comme conseillers[6] ».

Lorsque Lawrence était rentré en Egypte début octobre, il venait d'effectuer un raid en compagnie de Pisani, qui était arrivé à Akaba avec, selon l'Anglais, l'ambition d'ajouter une croix de guerre à ses dix-huit autres décorations[7]. Le 26 septembre, ils avaient quitté Akaba avec neuf hommes, parmi lesquels se trouvaient trois Syriens membres des sociétés secrètes nationalistes. Lawrence recruta une centaine de Bédouins dont des Howeitat surexcités par les nouvelles perspectives de butin. La suite de l'expédition ne fut pas de tout repos : « J'ai dû prononcer des jugements dans douze affaires

d'agressions armées, car vols de dromadaires, un contrat de mariage, quatorze cas de vendetta, deux cas de mauvais œil et un ensorcellement[8] », relata Lawrence dans le rapport qui fut publié en octobre 1917 dans le Bulletin arabe. Dans les *Sept Piliers*, conscient que sa légitimité comme « juge » des affaires civiles bédouines était fragile, il décrira ses interventions au cours de cette mission sur un ton plus modeste : « Avec ma maîtrise imparfaite de l'arabe, je jugeais leurs cas à partir de très peu d'éléments en dehors de leurs visages, autant que je pouvais les observer de mes yeux affaiblis et larmoyants, irrités par une année d'exposition au battement lancinant du soleil. »

L'expédition atteignit la voie ferrée le 3 octobre, et les hommes placèrent une mine automatique à pression sous un petit pont, au sud de la gare de Shedia, à une trentaine de kilomètres au sud de Maan ; mais lorsque, à l'aube du 5 octobre, un train passa dessus, elle n'explosa pas. Par chance ce train convoyait des citernes remplies d'eau, un « butin » dont les Bédouins ne pouvaient se contenter. A la mi-journée, Lawrence retourna au pont et plaça une mine à déclenchement à distance à côté de la première, puis il positionna une partie de ses hommes un peu plus loin sous un deuxième pont, avant de procéder au déroulement des cordeaux détonants. Il donna ensuite l'ordre aux servants des mitrailleuses de s'installer sous un troisième pont, afin d'abattre les éventuels rescapés. Le reste du groupe se dissimula tant bien que mal derrière quelques maigres arbustes, à environ 300 mètres du chemin de fer.

La configuration de l'embuscade était extraordinairement audacieuse, une partie des assaillants étant placés au pied même du talus de la voie ferrée, mais ce dispositif sera confirmé par le rapport rédigé par Pisani, qui demanda à Lawrence de lui accorder l'« honneur » de prendre position sous le pont du milieu et d'appuyer sur le déclencheur « afin de se venger, dira-t-il, du torpillage du *Calédonien*[9] ». Lawrence refusa, en prétextant que l'officier français risquait d'être pris entre deux feux et que les Bédouins pourraient le confondre avec les Turcs qui sauteraient du train après l'explosion[10]. L'explication n'était pas infondée, mais c'était aussi le moment pour Lawrence de remettre Pisani à sa place et de lui faire comprendre qu'il avait encore beaucoup à apprendre en matière d'attaques de trains. Lawrence ne voulait surtout pas qu'un officier français puisse prendre une part trop éclatante dans l'assaut.

Le lendemain matin, à 8 heures, un train venant du nord fit son

apparition. Lawrence attendit que la locomotive arrive exactement au niveau de la première arche, puis se leva brusquement et agita sa cape au-dessus de la tête pour donner le signal à l'homme chargé d'appuyer sur le détonateur. L'explosion fut d'une violence extrême et le train fut immobilisé. Les mitrailleuses ouvrirent un feu nourri, puis on entendit un grand cri de guerre. Avec Pisani à leur tête, les Bédouins dévalèrent la pente à toute vitesse et passèrent devant Lawrence en hurlant, dans un torrent impétueux. Le butin fut cette fois considérable : 70 tonnes de victuailles qui étaient destinées à Ibn Rashid, l'émir de l'oasis de Hail, grand rival d'Ibn Séoud et fidèle allié des Turcs. Le partage anarchique des prises de guerre mobilisa entièrement l'énergie et l'attention des vainqueurs dans les minutes qui suivirent[11]. Pendant que ses hommes, dans un état second, empilaient sur leurs montures tout ce qu'ils pouvaient emporter, Lawrence enroula consciencieusement, avec sa seule main valide – il avait été de nouveau piqué par un scorpion –, les très encombrants câbles électriques, un travail fastidieux qui lui prit pas moins de trois quarts d'heure.

De retour à Akaba, en bon maître d'école, il distribua avec indulgence quelques notes, accompagnées de commentaires à double tranchant. Ses « élèves – les Bédouins – étaient entièrement *satisfaits* de leur expérience ». Quant au lieutenant Pisani, un homme qui pouvait se prévaloir d'une expérience militaire supérieure à la sienne, il était « enfin » capable de poser des mines « tout seul[12] ». Pour cette action, le valeureux lieutenant français sera d'ailleurs décoré de la Military Cross, très haute distinction britannique.

Malgré cet exemple récent de collaboration fructueuse entre Lawrence et un officier français, Gaston Maugras se montra d'emblée sceptique quant aux résultats de la démarche qui lui avait été confiée par Georges-Picot : « D'une part le caractère de Lawrence, son impatience de tout contrôle et même de toute collaboration, d'autre part la docilité des autorités anglaises aux volontés d'un officier jugé indispensable vont nous placer, je le crains, en face de sérieuses difficultés[13]. » Il expliqua que Lawrence avait par exemple toujours refusé qu'aucun officier anglais ne lui soit adjoint dans ses raids, prétextant que la présence d'un autre Européen à ses côtés, loin de le servir, le compromettrait. Cette dernière affirmation n'était que partiellement fondée : à plusieurs reprises déjà Lawrence avait été accompagné par des sous-officiers anglais, comme lors du coup de main de Mudowarra. Et puis, il

y avait eu le raid en compagnie de Pisani, dont Maugras n'était peut-être pas, à ce stade, informé.

Georges-Picot ne désarma pas et demanda que Massignon se mette sans tarder en rapport avec l'Anglais. « Ils se comprendront et pourront aussitôt commencer à collaborer […]. Pour cette mission, vous devez ouvrir à M. Massignon un crédit assez large afin que par certaines subventions il puisse donner aux Arabes l'impression de la part prise par la France dans les opérations qui seront effectuées[14]. »

Le 12 octobre, les deux hommes se retrouvèrent à Kelab, devant Gaza, où le général Allenby se préparait à déclencher sa grande offensive. Ils eurent deux longs entretiens, sous la tente : « Il me fit penser à une liberté essentielle […] en *no man's land*[15] », écrira Massignon. Le Français, catholique fervent, avait été séduit par le jeune héros, lui qui avait connu lors d'une expédition archéologique en Mésopotamie en 1908 une révélation mystique, et qui menait aussi, depuis plusieurs années, un rude combat contre ses propres penchants homosexuels. Mais, sur cette question, Massignon avait accepté de rentrer dans le rang en épousant à la veille de la guerre une cousine, et Lawrence incarnait, à ses yeux, la liberté à laquelle il avait lui-même renoncé.

Quarante-huit heures plus tard, Maugras ne put que faire part à Georges-Picot de l'échec du projet français. Lawrence en avait appelé à Allenby lui-même, et celui-ci avait, sans discussion, et sans se préoccuper des conséquences éventuelles pour les relations diplomatiques avec la France au Moyen-Orient, pris le parti de son subordonné : « Le commandant en chef [Allenby], mis au courant de nos demandes, a opposé un *non possumus* absolu. Avec une rude et cordiale franchise, il m'a déclaré que, militaire, il ne voulait envisager les choses que du point de vue militaire et que l'adjonction d'un officier européen […] dans un raid en pays ennemi était de nature à compromettre le succès de cette opération, il ne saurait y consentir malgré l'intérêt politique que nous y attacherions[16]. » Avec un certain sens de la litote, Allenby écrivit à Londres que les Français n'étaient pas « contents », mais qu'il avait été « poli et ferme[17] ».

Dans son bureau à l'hôtel Savoy, Clayton reçut la nouvelle avec satisfaction : il prévoyait que les rapports avec la France allaient devenir de plus en plus compliqués à mesure que l'on se rapprocherait de la Syrie. Les Français cherchèrent avec force à obtenir la garantie que Lawrence n'entreprendrait pas d'actions dans la zone dite « française » telle qu'elle était

prévue par l'accord Sykes-Picot, mais Allenby expliqua à Robertson, le 16 octobre, que la mission française serait, dans ce cas de figure, tenue informée, tout en précisant : « Aussi complètement que les circonstances militaires le permettent. » Il ajoutait que Lawrence ne devait en aucun cas être gêné au moment où il allait se lancer dans « des opérations délicates et dangereuses mais de nature strictement tactiques, qui seront peut-être de grande importance pour le succès de mes opérations, et que lui seul est en mesure de faire aboutir avec succès[18] ».

Après avoir écarté la « menace » française incarnée par le capitaine Massignon, Lawrence se mit en quête de nouveaux objectifs. Il aurait pu se contenter de sa place, relativement confortable, d'officier de liaison avec l'armée arabe et de conseiller spécial de Fayçal, mais l'appel du baroud semble avoir été irrésistible. Il avait été décoré, avait reçu des congratulations de toute part : rien ne l'obligeait vraiment à rester en Arabie et il aurait pu retourner tranquillement au Caire, retrouver ses camarades du Bureau arabe, échafauder de nouvelles stratégies. Cependant, en exposant ses théories ambitieuses sur l'avenir de la révolte arabe devant Allenby, il avait pris un engagement et ne pouvait plus reculer. Il avait été brièvement amiral, il devait maintenant redevenir capitaine de vaisseau. Il fallait cependant une très bonne dose de volonté – voire de masochisme ; on l'a vu, Lawrence ne prononce jamais le mot « devoir » – pour repartir ainsi en compagnie de Bédouins qui lui étaient souvent insupportables.

« Le mouvement arabe survivait grâce à l'aide que le bon plaisir d'Allenby voulait bien lui accorder, et il était donc nécessaire de partir à la recherche d'une opération sur les arrières de l'ennemi qui n'aurait pas la dimension d'une révolte générale[19]. » Le « Taureau » avait d'abord envisagé d'utiliser les services de Lawrence en Palestine, pour une manœuvre de diversion dans la région située entre Beersheba et la mer Morte, et en direction d'Hébron. Celle-ci fut finalement confiée à Stewart Newcombe – qui sera du reste fait prisonnier par les Turcs. Lawrence donnera plus tard plusieurs explications à son refus : « […] parce que les Arabes [sous sa direction] auraient alors pris Jérusalem, avec toutes les complications qui s'ensuivraient ». Propos sans aucun doute très optimiste et qu'il corrigea tout de suite : il ne souhaitait pas non plus que « ses » Arabes interviennent dans une zone d'opérations qui relevait en théorie du corps expéditionnaire

britannique. Il faisait attention à ce qu'il existe un espace suffisant entre les forces britanniques et l'armée de Fayçal afin qu'il soit clair que le mouvement arabe pouvait mener sa guerre de façon autonome. Mais il y avait également une autre raison, beaucoup plus prosaïque : « Je craignais d'embrigader dans une même force les Arabes et les Anglais ; il risquait d'y avoir de la bagarre […]. Ce n'est pas tant des Anglais dont je me méfiais que des Australiens et des supplétifs indiens[20]. »

Allenby suggéra alors une autre solution qui devait servir ses objectifs militaires ultérieurs, une fois Gaza prise et le front turc enfoncé. En ce début d'octobre, il pensait pouvoir prendre Jérusalem rapidement et surtout progresser bien au-delà, avant la venue de l'hiver, en direction de Damas, et même de Homs et Alep. Le coup de main qu'il proposa avait pour objectif la destruction d'un ou plusieurs des ponts sur lesquels passait la voie ferrée dans la vallée du Yarmouk. L'essentiel du ravitaillement et des renforts de l'armée turque en Palestine empruntait cette portion du chemin de fer et, en attendant sa remise en état, les forces ottomanes se retrouveraient sérieusement handicapées.

Nous l'avons vu, Lawrence avait déjà parcouru le Yarmouk en 1911 et en avait reconnu la partie située à l'est lors de sa grande expédition de juin. Il savait toute l'importance de cet axe de communication. Mais la ligne était très étroitement surveillée, elle se trouvait très loin en territoire ennemi et une opération de sabotage des ponts, protégés par un chapelet de fortins, était bien plus complexe que tout ce qu'il avait entrepris jusque-là.

Il repartit en avion pour Akaba, où il arriva le 15 octobre 1917. Une mauvaise surprise l'y attendait, une épidémie de choléra qui compliquait considérablement l'organisation du soutien logistique. Le 24 octobre, Lawrence se plaignit de nouveau à Clayton que l'équipement qu'il avait demandé n'était pas arrivé : « J'ai demandé neuf détonateurs. Seulement quatre ont été envoyés […]. J'ai reçu d'abord 400 mètres de câble simple épais […] et après m'en être servi j'ai télégraphié une demande de 1 000 mètres de câble double léger. Vous m'avez envoyé en réponse 500 mètres de câble simple épais du même type que le premier[21]. » En dépit de ces difficultés, il décida de partir malgré tout, prenant avec lui un lieutenant du génie, Wood, et une compagnie de troupes indiennes équipée de mitrailleuses, sous les ordres du *Jemadar* Hassan Shah.

George Lloyd[22] avait demandé à participer à une partie de l'expédition

avec un garde du corps, Thorne. Lawrence avait rejeté sans façon la présence à ses côtés de tout officier français – hormis Pisani – mais un *Member of Parliament* lui convenait parfaitement, d'autant qu'il allait se révéler l'homme idoine pour une expédition dans le désert. « Lloyd était le genre de voyageur qui pouvait manger tout ce qu'on lui proposait, avec tout le monde, dans n'importe quelles conditions, et ce quelle que soit l'heure de la journée. » Leur amitié persistera bien après la fin du conflit : « La chance et la guerre firent de George Lloyd un de mes amis. Comme l'homme dans les Psaumes (Samuel) "Il ouvre sa bouche contre ses ennemis" et il y a de la rage dedans. Mais derrière cette façade c'est un homme qui manque d'assurance, bon, généreux, cultivé, attentionné. Un Gallois très anglais[23]. »

Il y avait aussi un certain Abdelkader el-Jezairi (« l'Algérien »), petit-fils du célèbre émir Abdelkader, la grande figure de la résistance au colonialisme français au XIX^e^ siècle, réfugié à Damas en 1855. Il existait d'ailleurs une communauté originaire d'Algérie au nord de la vallée du Yarmouk, et Lawrence était persuadé qu'Abdelkader pouvait rallier cette population. Le fait que ce dernier avait été en relations étroites avec les autorités françaises avant guerre ne semblait pas constituer à ce moment-là un obstacle à sa participation à la mission : son *pedigree* antiturc était impeccable, et l'un de ses frères avait été exécuté l'année précédente, sur les ordres de Djemal Pacha, lors de la grande vague de répression contre les nationalistes arabes.

Après avoir remonté le Wadi Ithm et traversé le chemin de fer au sud de Shedia, Lawrence et ses hommes firent halte à Jefr, où ils retrouvèrent Auda. Celui-ci arborait fièrement un dentier tout neuf, qui avait été commandé au Caire sur les instructions de Lawrence. Ce dentier remplaçait avantageusement celui qu'il avait fracassé contre un rocher en présence de Fayçal, quelques mois plus tôt à Wejh, lorsqu'il avait subitement réalisé qu'il avait été fabriqué en Turquie. Comme de coutume, il était en train de se disputer avec des gens de son clan à propos de questions d'argent et Lawrence comprit vite que le vieux guerrier était marri que les deux officiers britanniques lui tombent dessus alors qu'il se trouvait en situation de faiblesse.

Les Bédouins devenaient exigeants, car tout le monde savait maintenant que les Britanniques subventionnaient généreusement la révolte. Convaincre les tribus de se rallier et recruter leurs hommes pour des opérations

ponctuelles allaient devenir de plus en plus onéreux. Quant à ceux qui avaient profité de prises de guerre lors des opérations contre les trains turcs, ils étaient peu enclins à repartir au combat. Il en était ainsi du neveu d'Auda, Zaal, un des meilleurs pour les attaques de train. « Les succès étaient en train de transformer le brave du printemps précédent, le méhariste d'élite, en un homme prudent, pour lequel l'enrichissement avait rendu la vie trop précieuse[24]. » Pour les Howeitat, la prise d'Akaba avait été le sommet de la campagne, leur plus grande fierté, le fait d'armes qui serait chanté par leurs bardes durant des générations, et il sera désormais de plus en plus ardu de les mobiliser de nouveau.

Lawrence décida à contrecœur de ne pas laisser Lloyd l'accompagner plus au nord ; n'étant pas un spécialiste des explosifs, il n'aurait rien à faire de pratique et constituerait un poids supplémentaire dans une opération risquée. Il avait eu avec lui de longues conversations portant sur la stratégie à venir, et il lui expliqua qu'il nourrissait des projets allant au-delà de l'opération Yarmouk, notamment celui de se rendre au Djebel Druze pour y installer une base. Lawrence fut désolé de devoir se séparer du Gallois : avec lui, on pouvait discuter de tous les livres et de « tous les sujets de la Création[25] ».

Le 27 octobre, aux alentours de minuit, alors que les hommes, assis autour d'un grand brasier, discutaient ardemment de l'avenir de la campagne, des impatiences du peuple arabe et de l'insuffisance du soutien britannique, Auda leva soudainement sa canne et demanda le silence. Qu'avait-il ainsi perçu au loin ? Le guerrier Howeitat se tourna vers l'ouest, en direction de la Palestine, et annonça solennellement : « Les canons anglais. » « Ce fut comme le murmure d'un gros orage très lointain, très proche du sol… Allenby était en train d'ouvrir le bal et sa rumeur apporta une conclusion définitive et favorable à l'entretien[26]. » Le général avait exigé du haut commandement britannique de pouvoir bénéficier de la même densité d'artillerie que celle que l'on trouvait sur le front de France. Il avait été entendu et la densité de canons de gros calibre fut en effet comparable à celle du bombardement qui précéda l'offensive de la Somme en 1916, sur une distance évidemment bien moindre, la ligne de front devant Gaza s'étendant sur environ 4 kilomètres.

Ce n'est cependant pas devant Gaza que les Britanniques lancèrent leur attaque, mais beaucoup plus à l'est, le premier objectif étant Beersheba.

Après l'avoir prise, les deux divisions de cavalerie engagées devaient prendre d'assaut Gaza par le flanc est, empêchant par la même occasion le repli de l'infanterie turque en direction du nord. Le plan fonctionna correctement, mais après Beersheba, la cavalerie britannique et australienne fut ralentie par la crainte de manquer d'eau pour les montures, et une bonne partie des défenseurs turcs eut le temps de s'échapper, dans un ordre relatif.

Le 16 novembre, les troupes du Commonwealth entraient dans Jaffa ; la prochaine étape devait être Jérusalem. Allenby avait ainsi rempli une partie de son contrat et obtenu une belle victoire, mais ce n'était pas le triomphe stratégique qu'espérait Lawrence, qui rêvait de voir Damas libérée avant la fin de l'année. Craignant que la chaleur n'handicape ses troupes, Allenby avait en fait lancé les opérations trop tardivement, et il lui restait trop peu de temps avant que l'hiver ne s'installe dans les collines de Palestine, rendant toute nouvelle progression extrêmement difficile. Dans ces conditions, la destruction de ponts sur le Yarmouk perdait une grande partie de son intérêt immédiat, mais Lawrence était en route, et personne ne songea à l'arrêter.

Il avait retrouvé sur son chemin le chérif Ali ibn el-Hussein el-Harithi et, avec ses domestiques, un petit contingent de guerriers Serahin et une partie de la compagnie indienne, il s'arrêta brièvement à Azrak où il parvint à recruter une trentaine de volontaires supplémentaires, des Serahin toujours. Puis il repartit en direction du Yarmouk, atteignant l'entrée du défilé le 7 novembre aux environs de minuit. Les Howeitat d'Auda, décidément imprévisibles, avaient finalement refusé de l'accompagner et il ne pouvait plus compter que sur les Serahin[27].

Entre-temps, Abdelkader el-Jezairi s'était évaporé, une dérobade qui mettait fin aux espoirs de s'assurer la complicité des villages peuplés d'Algériens. Il n'y avait plus qu'une seule cible envisageable, le grand pont en fer situé à Tell-el-Shehab. La disparition de l'Algérien était inquiétante : il fallait faire vite, avant qu'il ne prévienne, éventuellement, les Turcs, avec lesquels Lawrence savait que ses relations étaient ambiguës : « Nos nerfs avaient été ébranlés », écrira-t-il plus tard. Il ne laissa pourtant rien transparaître sur le moment, si l'on se réfère à une lettre adressée à Joyce datée du 13 novembre, alors qu'il était de retour à Azrak : « L'émir Abdelkader nous a accompagnés jusqu'à Azrak, où nous avons préparé le plan d'attaque contre le pont de Tell-el-Shehab. Il a dit qu'il nous accompagnerait, et nous n'imaginions pas un seul instant que quelque chose

n'allait pas, mais le même jour il est reparti sur son méhari (sans avertir Ali, ni moi, ni aucun de nos compagnons arabes) à Salkhad. Dites à Fayçal qu'à mon avis, il a eu peur ; il parle beaucoup, mais ne fait pas grand-chose. Ni Ali ni moi ne l'avons offensé le moins du monde[28]. » Or, selon un récit ultérieur, Lawrence avait déjà été prévenu par deux sources, le colonel Brémond et Auda, qu'Abdelkader était en fait un traître. Si tel avait été le cas, on s'explique mal les termes qu'il utilise pour relater, sur le moment, les raisons de la disparition inattendue de l'Algérien.

A Akaba, la tension était d'ailleurs montée d'un cran. « Lawrence doit maintenant être très près de son objectif. J'espère qu'il aura la chance avec lui. Heureusement, il est intelligent en plus d'être plein d'élan, et ces deux qualités ensemble doivent lui permettre de réussir son coup, mais on ne peut pas s'empêcher d'être inquiet[29] », confia Joyce à Clayton, le 4 novembre.

En plus de la préparation du coup de main proprement dit, Lawrence était sans cesse confronté à des problèmes humains et contraint de trancher les inévitables disputes. Deux Bédouins, Ahmed et Awad, avaient commencé à se tirer dessus, un incident qui pouvait rapidement dégénérer en bagarre générale, une menace pour la sécurité de l'ensemble du commando. Lorsqu'ils furent désarmés, Lawrence donna l'ordre qu'on leur coupe le pouce de la main droite et l'index des deux mains. Ce verdict expéditif eut l'effet escompté, les deux hommes se jetèrent aussitôt dans les bras l'un de l'autre, et Lawrence prononça solennellement qu'ils étaient graciés. Cette forme de justice ne convenait pas aux Bédouins et il revint à Ali ibn el-Hussein el-Harithi de prononcer la sentence définitive. Ahmed et Awad étaient pardonnés mais devaient s'engager à ne pas récidiver ; cette promesse était scellée dans le sang, selon une ancienne coutume nomade consistant à leur frapper la tête de manière répétée avec le plat d'un lourd poignard de La Mecque jusqu'à ce que le sang coule jusqu'à la ceinture. Cela faisait, expliquera Lawrence, toujours indulgent pour les règles coutumières, une blessure au scalp qui était très douloureuse mais sans danger, et la douleur d'abord, la cicatrice plus tard, étaient supposées rappeler sa promesse à celui qui envisageait de s'en libérer.

Parvenu enfin à proximité du pont visé, Lawrence entendit simultanément le grondement des eaux et un train qui gravissait péniblement la côte en provenance de Galilée « en ferraillant le long de la rampe, ses boudins de roue hurlant dans les courbes, les halètements de sa motrice s'élevant des

profondeurs par bouffées d'un blanc spectral ». Il crut pouvoir distinguer des silhouettes kaki assises dans les wagons découverts, peut-être coiffées de chapeaux de brousse australiens, des prisonniers des Turcs qui étaient transportés vers l'Asie Mineure.

De l'autre côté de la vallée, un poste de garde turc surveillait le pont. Lawrence s'avança vers les arches du pont avec Ali et des guerriers Serahin qui transportaient les sacs d'explosifs. Un de ses hommes, un soldat indien sans doute, laissa tomber un fusil par mégarde. La sentinelle turque se réveilla aussitôt, scruta la crête et aperçut les silhouettes des soldats de l'unité indienne qui étaient en train de se précipiter vers de nouvelles positions. Il hurla une sommation et commença aussitôt à tirer. Tout de suite ce fut la pagaille. Tout le monde se mit à tirailler dans tous les sens, et Lawrence, devant la confusion générale, décida d'ordonner le repli. Dans l'affaire, les Serahin s'étaient débarrassés de tous les explosifs qu'ils transportaient. L'échec était ainsi complet. « Je suis vraiment écœuré d'avoir raté ça aussi bêtement. Les Bédouins ne sont pas en mesure de s'occuper de la destruction du pont, mais peuvent s'en approcher ; les Indiens sont capables de s'en emparer, mais ne peuvent pas l'atteindre[30]. »

Lawrence n'était pas le seul à être vexé, et les Bédouins et Ali ne voulurent pas rester sur cette déroute. Il y avait toujours le chemin de fer du Hedjaz, qui passait non loin de là, avec ses convois remplis de butin.

L'attaque de train eut lieu aux environs de Minifir, le 11 novembre 1917. Lawrence fit preuve à cette occasion d'une témérité presque suicidaire, qui s'expliquait sans doute par un sentiment d'inutilité après la déconvenue qu'il venait de subir. Il avait installé lui-même la mine sur un petit pont et déroulé les câbles – c'était presque de la routine –, mais cette fois il s'était placé à une cinquantaine de mètres seulement de la voie, dans une position très exposée.

Un premier train était passé dessus sans qu'elle explose et Lawrence s'aperçut que le système de mise à feu était défectueux. Quelques heures plus tard, un deuxième train, rempli à ras bord de soldats, apparut en provenance du sud. Lawrence appuya sur le détonateur, sans succès cette fois encore. Il était caché derrière un tout petit buisson qui le dissimulait à peine. « Le buisson, qui avait semblé d'un pied de hauteur, rapetissa jusqu'à la taille d'une feuille de vigne ; et j'ai eu l'impression d'être l'objet le plus visible de

toute la campagne environnante. » Ses compagnons, qui attendaient, au comble de l'exaspération, le moment de passer à l'assaut, pensèrent que Lawrence avait laissé passer le train intentionnellement.

La troisième tentative fut la bonne. « Scrutant le nuage de poussière et de vapeur, je vis que la chaudière de la première locomotive avait complètement disparu. Devant moi gisait, carbonisée et fumante, la moitié supérieure d'un être humain[31]. » Le pont s'était effondré et les deux locomotives attachées l'une derrière l'autre ainsi que les deux wagons de tête plongèrent dans le vide. Lawrence aperçut alors des fanions flottant sur un des wagons luxueusement aménagés situé à l'arrière du train, dans lequel se trouvait le général Djemal Pacha « Kuchuk ». Dans le Bulletin arabe, Lawrence ne parlera que d'un « personnage éminent ». L'identité exacte de cet important personnage sera révélée aux Britanniques par l'interception d'un message radio turc quelques jours après l'embuscade[32].

Les soldats turcs dans les wagons encore intacts répliquèrent au hasard. Lawrence fut contraint d'abandonner au plus vite sa « feuille de vigne » et parvint à atteindre, plié en deux, une petite colline escarpée à 400 mètres de la voie derrière laquelle il put enfin se mettre à l'abri. Il s'en tira avec un métatarse fracturé et affirmera plus tard qu'il fut « éraflé par cinq balles ». La conclusion de son rapport officiel est remplie de traits humoristiques, un humour bien sardonique cette fois, furieux qu'il était de l'équipement qui lui avait été fourni. Il se plaignit d'avoir reçu des câbles trop courts, raison pour laquelle il était resté si près de la voie, et expliqua qu'il aurait très bien pu être tué ou très sérieusement blessé par les fragments de métal qui volaient en tous sens et par la pluie de « plaques de chaudières » qui s'abattit autour de lui. « Par un heureux hasard, il me fut impossible d'emporter les câbles, si bien que ce type d'expérience ne pourra se renouveler avant qu'il en arrive d'autres d'Akaba[33]. »

L'audace de ce nouveau coup de main, dans une zone considérée comme sûre par les Turcs, fut vite connue, comme le prouva un télégramme du 13 novembre adressé de Damas à Constantinople par un officier allemand, le capitaine de vaisseau Alexander von Senarclens-Grancy : « Le 11 novembre, le train personnel du général commandant le corps d'armée de Damas, qui se dirigeait vers le sud, a été déraillé sur le chemin de fer du Hedjaz entre Deraa et Amman par des Bédouins, apparemment sous commandement anglais. Les rapports reçus indiquent que la moitié des troupes de l'escorte a été blessée

ou tuée, le général commandant a été sauvé[34]. » L'échec du Yarmouk était en partie oublié.

16

La nuit de Deraa

Pour Lawrence, le raid sur le Yarmouk n'était de toute façon qu'une opération subsidiaire, dont l'objectif était de plaire à Allenby et de justifier son aide à l'armée arabe. Ce qu'il visait, pour l'armée de Fayçal, c'était le centre de gravité du dispositif turc, Deraa et ses environs, une zone dans laquelle se trouvait un grand réservoir de combattants pour la cause arabe qui ne s'étaient pas encore mobilisés. « Là nous pouvions utiliser les Rouwalla, les Serahin, les Serdiyeh, les Khoreisha, et, bien plus puissantes que ces tribus, les populations sédentarisées du Hauran et du Djebel Druze. » Il était convaincu de pouvoir lever ainsi plus de 10 000 hommes, de prendre d'assaut Deraa, de détruire le chemin de fer, et même, avant la fin de l'année, de fondre sur Damas. Il ne savait pas que, de l'autre côté du Jourdain, l'offensive d'Allenby avait été ralentie. Celui-ci pouvait certes espérer occuper Jérusalem avant l'hiver : après, les choses devenaient beaucoup plus compliquées.

Lawrence avait choisi comme base pour ses opérations futures l'oasis d'Azrak, à l'est d'Amman et à environ 150 kilomètres au sud-est de Deraa. Le jeune archéologue de Karkemish avait été attiré par le château fort en basalte noir où l'on pénétrait par d'énormes portes en pierre. Il avait été bâti à l'époque de Saladin sur des fondations romaines, à proximité d'un lac qui recueillait les eaux du Wadi Sirhan après les pluies. Le 12 novembre, Lawrence y prit ses quartiers. Il peindra plus tard un lieu presque enchanteur, la « citadelle bleutée juchée sur son rocher au-dessus des palmes bruissantes,

des prés verdoyants et des sources étincelantes ». Ayant eu vent de ses exploits, les visiteurs commencèrent aussitôt à affluer, pour tâter le terrain et écouter les récits des hommes de l'armée de Fayçal.

Ali ibn el-Hussein el-Harithi, en compagnie duquel il passa pour la première fois quelques jours d'affilée, sera l'objet dans les *Sept Piliers* d'un portrait presque énamouré[1]. Le jeune cheikh avait à peine 22 ans, mais déjà une solide réputation, s'étant porté volontaire au service des Hachémites dès le début de la révolte, et il avait fait preuve d'une grande bravoure lors des premiers affrontements autour de Médine. Lorsque Enver Pacha s'était rendu à La Mecque en 1915 afin de mettre à l'épreuve la loyauté de la famille hachémite à l'égard du pouvoir ottoman, Ali ibn el-Hussein el-Harithi avait demandé à l'émir Fayçal si l'occasion n'était pas inespérée d'éliminer le leader turc et ses accompagnateurs. Fayçal répondit par la négative, en rappelant à son fougueux homme lige que les Turcs étaient les hôtes de son père le chérif et qu'il était inconcevable de porter atteinte à leur vie dans ces circonstances. Ali était également réputé pour son agilité physique, qui lui permettait de courir auprès d'un cheval au galop et de grimper en selle un fusil à la main.

Lawrence racontera dans les *Sept Piliers* ce qu'il présentera comme leur première rencontre – elle fit aussi l'objet d'une scène mémorable dans le film de David Lean –, dont il ne fait du reste pas mention dans ses rapports. Alors qu'ils puisaient l'eau d'un puits, au printemps, Lawrence et ses accompagnateurs avaient vu de loin arriver deux méharistes. « Tous deux étaient jeunes. » Le plus « magnifique » des deux se laissa gracieusement glisser à terre sans faire baraquer sa monture puis ordonna à son compagnon de faire boire leurs méharis et se dirigea vers Lawrence « non sans nous avoir lancé un regard d'indifférence affectée ». Ali ne se présenta pas, mais s'assit à l'ombre et offrit une cigarette à l'officier anglais qui fut surpris lorsque, son compagnon ayant tardé à faire boire les bêtes, il se mit à lui asséner une volée de coups de cravache, comme s'il s'agissait d'un esclave, une rudesse qui choqua même les guerriers Harb qui accompagnaient Lawrence. Puis les deux hommes repartirent, Ali ayant pris congé « avec onction ».

Lawrence interrogea le Harb Obeid, qui lui révéla l'identité des deux méharistes. Il s'agissait donc du chérif Ali ibn el-Hussein el-Harithi, originaire de Modhig, et de son cousin le chérif Mohcine, seigneurs des Harith, les ennemis jurés des hommes qui accompagnaient Lawrence. Les

deux hommes craignaient d'être reconnus par ces derniers et avaient joué au maître et au domestique. « Ali est un démon », lui confia Obeid, qui les avait laissé repartir, sans doute en raison de la présence de l'officier anglais[2].

Lors de son départ d'Akaba pour le Yarmouk, Lawrence avait demandé à Fayçal de détacher Ali à ses côtés. George Lloyd avait été également impressionné par le jeune chérif. Remontant le Wadi Ithm, peu après avoir quitté la côte, il avait eu tout le loisir de l'observer : « Chérif Ali était devant nous avec deux ou trois esclaves et faisait penser à un Saladin de notre temps parti à la rencontre d'une croisade[3]. » La référence à Saladin, souvent utilisée par les Britanniques lorsqu'ils rencontraient un chef arabe de belle allure, était d'ailleurs devenue un cliché qui agaçait quelque peu Lawrence et celui-ci ne manquait jamais l'occasion de rappeler que le triomphateur des croisés n'était pas arabe mais kurde – il était de Tikrit, en Irak – et d'origine relativement modeste. Fayçal, authentique descendant du Prophète, « se considérait bien supérieur à cela ! ».

Arrivant devant l'oasis d'Azrak, qu'il voyait pour la première fois, Ali jaillit de sa selle et se précipita dans l'herbe, plongeant son nez au milieu des pousses vertes. « Puis il se redressa d'un bond, arracha son keffieh et, pris d'un élan tout juvénile, s'élança à travers la prairie, franchissant d'un bond les seguias, où, entre les roseaux, une eau paisible renvoyait des reflets mordorés. Ses pieds blancs apparaissaient par intermittence sous les plis battants de ses robes de cachemire. Nous autres Occidentaux avons peu idée de ce supplément de beauté que donne au corps humain le fait d'être balancé avec légèreté sur des pieds nus. Le rythme et la grâce du mouvement en deviennent visibles. Le jeu des muscles et des tendons fait ressortir le mécanisme de chaque foulée et l'équilibre des appuis[4]. » « Il était magnifiquement bâti, ni très grand ni trop corpulent, mais si fort qu'il était capable, partant de la position agenouillée, de se relever avec un homme debout sur chaque main… Ali était impertinent, têtu, vaniteux, aussi téméraire en paroles que dans ses actes, séduisant en public […] et assez éduqué pour quelqu'un dont l'ambition était de surpasser tous les Bédouins tant à la guerre que dans les exercices physiques[5]. »

Dans sa lettre à Joyce datée du 13 novembre, dans laquelle il racontait l'embuscade de Minifir, Lawrence avait décrit pour la première fois le comportement au combat du guerrier des Harith. « Le petit Ali est un jeune homme très courageux, et est venu à mon secours avec beaucoup de brio

chaque fois que cela était nécessaire. Il va certainement se faire tuer si pour ses aventures futures il ne se trouve pas avec quelqu'un d'aussi adroit et prudent que moi-même. En dehors du fait qu'il est toujours au cœur de l'action, il impose aisément son autorité sur les Arabes lorsqu'ils sont en déplacement et a été très chic à mon égard – je pense qu'il est tout à fait au premier rang des chérifs –, mais il faut vraiment qu'il fasse attention, ou je serai bientôt contraint de rechercher un successeur comme compagnon de route !… C'est vraiment un jeune homme de tout premier ordre[6]. »

La beauté physique avait joué un rôle important dans la séduction exercée par Fayçal lors de leur première rencontre. Ici encore, la beauté d'Ali apparaît comme un facteur essentiel et Lawrence, dans les *Sept Piliers*, n'ira jamais aussi loin dans la peinture du corps masculin. Avant guerre, pourtant, ce sont les visages des jeunes filles qui semblent l'avoir attiré en premier et, lorsque *a contrario* il rencontre une femme aux traits « communs » – Gertrude Bell, par exemple –, il note ses défauts sans faire preuve de beaucoup de délicatesse. Dans le désert, plongé dans un milieu sans femmes, les seuls corps qu'il peut observer sont ceux de ses compagnons, de préférence les plus jeunes.

Faut-il néanmoins en conclure à l'homosexualité ? C'est un indice, certes, et il y en aura d'autres. Lawrence savait fort bien brouiller les pistes, comme le prouve une lettre écrite à sa mère au même moment, datée du 14 novembre 1917, une lettre qui semblait montrer d'ailleurs qu'il se trouvait dans un état d'esprit totalement serein : « Je me demande si vous parviendrez à situer cet endroit sur la carte : c'est au milieu du désert entre Deraa et Amman – et si vous le trouvez vous allez penser qu'il s'agit d'un endroit des plus improbables pour habiter. La vie ici est pourtant assez facile et confortable. […] J'ignore comment le courrier marchera à partir d'ici : au moins je sais qu'il débute par une dizaine de jours sur un de mes dromadaires, et après cela il y a les aléas ordinaires que subit le courrier par les temps qui courent. Tes chances de le recevoir sont donc assez minces, me semble-t-il. […] La dernière aventure en date a donné deux locomotives. La première éclata en mille morceaux et la suivante tomba sur la première. Une affaire plutôt réussie ! si tu vois un entrefilet [dans la presse] disant "qu'un détachement de l'armée du Nord, du chérif Fayçal, etc.", alors c'est de moi qu'il s'agit… » On est plus surpris par la suite de la lettre, lorsqu'on songe au contexte dans lequel il se trouve au milieu du désert. Lawrence, qui était pourtant en pleine

opération militaire, à des centaines de kilomètres d'Akaba et encore plus loin du Caire, demandait à sa mère de s'enquérir auprès d'un bottier d'Oxford, Gillman, s'il pouvait lui confectionner une nouvelle paire de chaussures ! « Il existe peut-être des restrictions à l'exportation, il doit vérifier cela d'abord. Je n'ai pas souvent l'occasion de porter des chaussures, mais elles peuvent être utiles à garder en réserve. »

Plus étonnant encore peut-être, si l'on songe à la description qu'il fera d'Ali – trois ans plus tard, il est vrai –, il cherchait de nouveau à obtenir auprès de sa mère des nouvelles de Janet Laurie : « Je t'ai envoyé un chèque de 300 livres il y a quelques semaines, et t'ai demandé l'adresse de Janet. Est-ce que tu l'as reçu et pourrais-tu me tenir au courant[7] ? » Toujours les roses anglaises…

Lawrence décida de mettre à profit le temps hivernal et la pluie qui rendaient presque impossible toute nouvelle opération pour reconnaître le pays autour de Deraa, et en particulier la région du Hauran. Deraa était une ville stratégique, à l'intersection des lignes de chemin de fer du Hedjaz et de Palestine. Sa prise par les Arabes devait leur permettre de bloquer tout repli des Turcs vers le nord par le chemin de fer. Pourquoi Lawrence décida-t-il ainsi de partir lui-même pour cette nouvelle aventure ? Il ne supportait pas l'inactivité, et l'arrivée de Talal el-Hareidhin, cheikh de la localité de Tafas, le convainquit de l'intérêt d'une telle mission. Talal était ardemment en faveur de la révolte, et il était très respecté dans une bonne partie de la région. Le lendemain de son arrivée, après une journée durant laquelle il mit à l'épreuve le nouvel arrivant, Lawrence lui demanda d'être son guide.

L'expédition dura, selon Lawrence, « quelques jours » et ils effectuèrent, à cheval, une boucle d'environ 300 kilomètres, en passant par Tafas. Les deux hommes se séparèrent enfin, à une dizaine de kilomètres au nord de Deraa, Talal étant trop connu des autorités turques.

On a quelque mal à s'expliquer les raisons pour lesquelles Lawrence repartit d'Azrak à ce moment précis, alors que les visiteurs, parfois importants, affluaient de partout, et notamment de Damas. Chaque jour, un chef arabe éminent pouvait faire son apparition, et avec lui s'offrait l'occasion de forger une nouvelle alliance. En rentrant de Deraa, il allait d'ailleurs y faire la connaissance de Sultan el-Atrache, l'un des très importants chefs druzes. Or, le ralliement des guerriers de la montagne druze,

à l'est de Deraa et du Hauran, était considéré comme une priorité si l'on voulait conquérir Damas, et il est pour le moins surprenant que face à ces opportunités Lawrence n'ait pas décidé de rester plus longtemps à Azrak.

Il expliquera dans les *Sept Piliers* qu'il ne souhaitait pas être contraint de mener de longues palabres avec les Syriens, bien plus coriaces que les Bédouins. « Un Bédouin entrerait brusquement sous la tente, me saluant d'un "ya, Aurens", et me présenterait ses demandes tout à trac, sans fioritures. Ces autres quémandaient avec de fausses paroles la faveur d'une audience, m'appelant "Prince" et me bourrant de titres variés. » La négociation avec les représentants des tribus syriennes et ceux du courant nationaliste de Damas constituait pourtant un des aspects principaux de sa mission.

Il est erroné d'affirmer, comme tel biographe « officiel », qu'Ali ibn el-Hussein el-Harithi était beaucoup plus « apte » que Lawrence à négocier avec les visiteurs. Comment ces derniers pouvaient-ils accepter de croire sur parole un jeune chérif, originaire d'une lointaine province – le Hedjaz – dont ils considéraient les habitants comme des arriérés, et dont les promesses ne pouvaient, même s'il affirmait avoir la confiance de Fayçal, engager que lui-même ? Lawrence était évidemment l'homme avec lequel il fallait discuter, parce qu'il était anglais, parce que son prestige était considérable et qu'il avait l'oreille du commandant en chef des forces britanniques, Allenby. C'était aussi lui qui détenait les clefs permettant d'accéder au nerf de la guerre, ces souverains-or dont tout le monde parlait désormais avec concupiscence.

La confiance absolue que Lawrence racontera, après la guerre, avoir placée en Ali paraît pour le moins étrange, à moins qu'elle ne soit fondée sur autre chose de plus intime. « Ici, dans le Nord, le plus précieux atout de la cause chérifienne était Ali ibn el-Hussein […] nul ne pouvait le voir sans désirer le revoir, surtout lorsqu'il souriait, ce qui était rare, à la fois de la bouche et des yeux… le regard de ses grands yeux, où roulait lentement le jais d'immenses pupilles, accentuait une dignité figée qui était pour lui l'attitude idéale et qu'il s'efforçait d'afficher toujours. Mais, invariablement, un rire effervescent lui échappait par mégarde et sa jeunesse, encore androgyne, sa flamme, son espièglerie dissipaient sa nuit comme une aurore.[8] » Affirmer que la révolte arabe allait prendre son essor en Syrie grâce aux beaux yeux du « petit Ali » n'est pas autre chose que de la littérature ; laisser celui-ci tout seul à Azrak avec pour mission de convaincre les grandes tribus

du Nord relevait en tout cas d'un manque de jugement – ou d'objectivité – de la part de Lawrence.

Lawrence se dirigea donc vers Deraa en compagnie d'un guide, Mijbil. Il portait des habits de coton « en piteux état ». Il était handicapé par sa fracture au métatarse, qui le faisait souffrir, et claudiquait. Il put néanmoins examiner les défenses ennemies, prendre note de l'emplacement des matériels turcs et allemands, des fils barbelés disposés çà et là, des ébauches de tranchées[9].

Les deux hommes atteignirent les abords de l'aérodrome militaire, et, le terrain n'étant pas clôturé, décidèrent de le traverser afin de monter dans la ville et de terminer leur tour d'horizon. La confusion quant à la nature de sa mission était désormais totale. Un des principes de base du travail clandestin est de maintenir distincts le travail de renseignement et l'action. En s'attaquant à la voie ferrée et aux trains, Lawrence s'était, dans un premier temps, affranchi de son rôle d'agent de renseignements au sein du Bureau arabe et était devenu une sorte de chef de bande. En pénétrant clandestinement dans Deraa, ville d'importance stratégique pour les Turcs, au cœur de leur dispositif de défense de la Syrie, il prenait des risques exorbitants.

Lawrence était au courant de beaucoup de choses. Les chefs turcs auraient certainement été enchantés d'en savoir plus long sur les prises de position d'un Nouri Shaalan et, accessoirement sur les sommes d'or qu'il avait obtenues jusqu'alors des Britanniques et sur ce qui lui avait été promis s'il acceptait de rejoindre Fayçal. Le danger personnel pour Nouri était relativement faible ; comme tous les Bédouins, il pouvait à tout moment partir au loin dans le désert, là où il savait que les Turcs ne viendraient pas le chercher. Ali Rida al-Rikabi, général dans l'armée turque, que Lawrence avait rencontré lors de son périple en juin 1917 et qui se trouvait encore à Damas, était bien plus exposé. Il serait immanquablement accusé de haute trahison et probablement exécuté si jamais Lawrence, fait prisonnier, révélait son nom sous la torture. Il était également informé de l'existence de l'agent « Y », le nom de code pour le programme d'interception des messages radio, et les Turcs auraient immédiatement modifié leur système de chiffrement s'ils avaient appris en l'interrogeant qu'ils étaient ainsi surveillés.

S'ils faisaient prisonnier Lawrence et obtenaient de lui des aveux, les Turcs étaient en mesure de mettre la main sur une mine d'informations qui

pouvait modifier l'issue de la guerre au Moyen-Orient. Il se jetait dans la gueule du loup, s'affranchissait des règles de sécurité minimales, tout cela pour un gain éventuel dérisoire – l'observation des défenses turques autour de la ville – et qui aurait sans aucun doute pu être obtenu par d'autres méthodes, par exemple la reconnaissance aérienne. Il se mettait en danger comme jamais, et prenait le risque de compromettre ses principaux contacts en territoire ennemi, et peut-être toute la révolte arabe.

A proximité de l'aérodrome, un sous-officier turc interpella les deux hommes et s'adressa directement à Lawrence : « Le bey désire te voir. » Lawrence ne chercha pas à résister. Mis en présence d'un officier qui lui demanda son nom, il répondit qu'il s'appelait « Ahmad ibn Baqr », qu'il était circassien, et qu'il venait de Kuneitra (ville située plus au nord, à une centaine de kilomètres de Deraa). Le subterfuge était à peu près plausible, les Circassiens, peuplade originaire du Caucase, étant en effet clairs de peau et ayant parfois les yeux bleus. L'officier, qui, si l'on en croit les *Sept Piliers*, avait été convaincu par cette explication, l'accusa toutefois d'être un déserteur et Lawrence répliqua que les Circassiens étaient exemptés du service militaire. Il fut ensuite conduit dans un corps de garde où se trouvaient une douzaine d'hommes vêtus d'uniformes plus ou moins dépenaillés.

A la tombée de la nuit, Lawrence fut conduit devant le bey : « Il s'agissait, là aussi, d'un homme corpulent, peut-être [lui aussi] d'origine circassienne. Assis en chemise de nuit sur son lit, il tremblait et transpirait comme s'il avait de la fièvre. » « Il se mit alors à me flatter, à vanter mon teint clair, la beauté de mes mains et de mes pieds, me disant tout le désir que je lui inspirais, promettant de m'exempter de l'exercice et des corvées. » Lawrence repoussa ses premières avances. « Après quoi il dégaina la baïonnette d'un de ses soldats. Je pensai qu'il allait me tuer et en fus navré, mais il se borna à relever un pli de la chair sur ma cage thoracique et, non sans peine, à le traverser de part en part pour ensuite imprimer un demi-tour à la lame. La douleur me fit grimacer, cependant qu'un filet de sang s'écoulait au long de mon flanc et tombait goutte à goutte sur le devant de ma cuisse. » La narration de la scène se poursuit, longue, détaillée, trop détaillée même, presque grotesque… ; Lawrence subissant les assauts des autres soldats et ne pouvant plus résister, on croit comprendre qu'il fut finalement violé. Il

écrira : « A Deraa, cette nuit-là, j'avais perdu à jamais la citadelle de mon intégrité[10]. » Ce furent ses termes les plus précis pour décrire les séquelles de ce qui s'était passé.

Cette scène dramatique avait eu lieu le 20 novembre. Deux jours plus tard, Lawrence retournait à Azrak où, écrira-t-il avec un sens troublant du contre-pied, « tout allait pour le mieux », hormis le temps, toujours épouvantable[11].

Il fit alors ses adieux à Ali ibn el-Hussein el-Harithi, lui laissant ce qui lui restait comme moyens financiers pour tenir jusqu'au printemps, troqua ses propres vêtements pour ceux du jeune chérif dans un geste très affectueux – « nous nous embrassâmes comme David et Jonathan » – qui rappelait semblable échange avec Dahoum, à Karkemish, puis repartit pour Akaba, où il arriva le 25 novembre, ayant parcouru près de 500 kilomètres sur son méhari en moins d'une centaine d'heures, en dépit de la pluie et du froid. Pourquoi ce départ précipité, alors que, si l'on suit son récit des *Sept Piliers*, il se trouvait après Deraa dans un très mauvais état physique ? Lawrence avait d'ailleurs initialement prévu de passer encore plusieurs semaines dans la zone, comme l'attestait la lettre à Joyce dans laquelle il réclamait que lui soit expédiées des quantités importantes d'explosifs destinées à de nouveaux coups de main.

La honte de ce qui s'était passé, la crainte de voir la rumeur se répandre rapidement peuvent expliquer cette précipitation. Mais cette scène d'embrassades avec Ali, juste après un prétendu viol collectif, pour quelqu'un qui dira détester tout contact physique, sonne assez étrangement, tout comme la précision parfaitement sereine selon laquelle, à son retour de Deraa, « tout allait pour le mieux » à Azrak.

Contrairement à tous les règlements, Lawrence ne fit aucunement part de ce qui lui était arrivé à ses collègues du Bureau arabe, alors qu'il aurait parfaitement pu en donner une version édulcorée, en cacher les aspects les plus sordides et simplement rapporter les observations qu'il avait faites à Deraa. L'absence de mention de l'affaire elle-même dans un rapport officiel n'est pas incohérente avec l'idée qu'il s'était bien passé cette nuit-là quelque chose de très personnel et traumatisant. Mais pourquoi occulter totalement son séjour dans la ville ?

Ses écrits, immédiatement après cet événement, ne le montrent d'ailleurs

pas vraiment traumatisé, c'est le moins que l'on puisse dire. Le 14 décembre, trois semaines seulement après Deraa, le voici à nouveau au Caire qui remercie ses parents pour l'envoi d'une petite cape en laine ; il relate, non sans fierté, qu'il est maintenant devenu une sorte d'« émir », et qu'il doit se montrer digne de son rang. Il se préoccupe aussi des examens que doit passer son frère Arnie et évoque avec détachement ses aventures au combat. « Vous saurez tous les détails. Le secret était nécessaire tant que c'était une lutte à la vie à la mort dans le Hedjaz ; mais depuis l'ouverture d'Akaba la tension s'est atténuée et aujourd'hui nous sommes aussi à l'aise que sur n'importe quel front. »

Il est même question d'investissements financiers : « Plein de remerciements à Père d'avoir placé en banque le montant de mon chèque. Lorsque je m'absente en Arabie durant des mois j'ai peu de dépenses, car le gouvernement achète mes dromadaires et le chérif paie les hommes. Il n'y a que mes habits (des vêtements arabes bon marché) et les cadeaux personnels. La quantité de personnes avec lesquelles je suis en relation est énorme, toute la population entre Rabegh et Deraa, et mes charges sont en conséquence très lourdes sur cet aspect[12]. » Cette lettre studieuse semble avoir été rédigée avec un tel détachement que l'on a du mal à croire que quelque chose de si grave se soit passé à Deraa, un événement qui l'aurait atteint profondément dans sa chair. Certes, trois semaines ont passé, et entre-temps il y a eu l'enthousiasme de l'entrée à Jérusalem. Et puis, il y a l'impossibilité de se confier réellement à sa mère. Mais cette lettre n'est-elle alors qu'un écran de fumée ?

Quant au rapport officiel dans lequel il relate l'affaire du Yarmouk et l'embuscade de Minifir, la description de la manière dont il parvint à faire sauter le train et à s'en sortir de justesse sans trop de casse est teintée de passages humoristiques et joyeux, comme lorsqu'il évoque les conditions climatiques très pénibles qu'il a rencontrées : « Nous n'avons pas eu la satisfaction d'être constamment mouillés, mais nous avons été trempés, puis nous avons séché successivement à cinq reprises. »

Ce n'est que deux ans plus tard, en 1919, que Lawrence évoqua pour la première fois l'affaire de Deraa, dans une lettre à Stirling. Jusqu'à cette date, il ne s'était, en apparence, confié à personne. « Je suis entré dans Deraa déguisé afin d'espionner le réseau des défenses, j'ai été attrapé, et reconnu par Hajim Bey, le gouverneur, grâce à la description qu'Abdelkader avait faite de moi (j'ai appris la trahison d'Abdelkader par ce que disait Hajim, et

par mes geôliers). Hajim était un fervent pédéraste et me trouva à son goût. Il m'a fait garder jusqu'à la nuit, puis tenta de me prendre. Je n'avais pas l'intention de céder, et j'ai réussi à m'en sortir avec quelque difficulté. Hajim m'a envoyé à l'infirmerie, d'où j'ai pu m'échapper avant l'aube, n'étant pas aussi abîmé que je le pensais. Il avait tellement honte de l'embrouillamini dont il était le responsable qu'il a fait étouffer toute l'affaire et n'a jamais transmis la nouvelle de ma capture et de mon évasion. Je suis rentré à Azrak fort marri à l'égard d'Abdelkader, et suis reparti à dos de chameau pour Akaba[13]. »

Il existe un point de divergence majeure entre cette lettre de 1919 et le récit des *Sept Piliers*. Lawrence y affirme que le bey l'avait reconnu grâce à une information donnée par Abdelkader, information dont la nature n'est d'ailleurs pas précisée – alors que dans les *Sept Piliers* il raconte l'inverse : à aucun moment le bey ne s'était douté de son identité. Mais Lawrence pouvait-il réellement passer pour un Circassien et tromper ainsi son tourmenteur ? Cela paraît presque impossible, d'autant qu'il a ajouté que le bey lui-même était « peut-être » d'origine circassienne. Cette confidence à son ami Stirling, qui se trouvait alors à Damas et était très impliqué dans les affaires du Proche-Orient, avait clairement pour principal objectif de nuire à la réputation de Saïd el-Jezairi, devenu un opposant radical aux Hachémites, en dénonçant les prétendues menées de son frère, Abdelkader, durant la guerre. Deraa était, dans ce contexte, un simple prétexte. La dénonciation était d'ailleurs bien tardive, car Abdelkader était mort deux ans plus tôt, assassiné à Damas par des hommes de Fayçal.

Une deuxième allusion à la nuit de Deraa se trouve dans une lettre du 26 mars 1924 adressée à Charlotte Shaw, l'épouse de George Bernard Shaw, à laquelle Lawrence se confiait de plus en plus souvent, bien que leur amitié fût récente : « Au sujet de cette nuit. Je ne devrais pas vous le dire, parce que les gens recommandables ne parlent pas de ces choses-là. […] Par crainte d'être démoli, ou plutôt pour interrompre cinq minutes une épreuve d'une souffrance qui me rendait fou, j'ai abandonné le seul bien que nous possédions en venant au monde – notre intégrité physique. C'est quelque chose d'impardonnable, une situation sans retour : et pour cela, j'ai renoncé à vivre dans la dignité, à exercer mon esprit et mes talents qui n'étaient pas négligeables. Vous pouvez dire que c'est de la morbidité : mais imaginez un peu le préjudice causé et la façon dont je l'ai ressassé sans relâche toutes ces

années. Cela pèsera sur moi tant que je vivrai, et après, s'il y a survie de notre personnalité. Songez donc à l'errance parmi les bons fantômes d'outre-tombe qui crient "Impur, impur !"[14]. »

Charlotte Shaw avait lu le passage concernant Deraa dans les *Sept Piliers*, dont le manuscrit circulait alors sous le manteau. La « révélation » n'en était pas vraiment une pour elle et la lettre de Lawrence est rédigée dans un style très littéraire… trop même, qui rend ce texte très légèrement « suspect ». D'ailleurs, George Bernard Shaw notera sur un exemplaire de l'édition des *Sept Piliers* que possédait sa femme qu'un des chapitres de l'œuvre racontait l'incident « révoltant » qui suivit sa capture par les Turcs et son attirance pour un officier turc [*sic*]. « Il m'a dit que son compte rendu de l'affaire n'est pas exact. Je me suis retenu de lui demander ce qui s'était réellement passé. »

Lawrence continua par la suite à brouiller les pistes, en particulier avec ceux qui s'intéressait à ce versant de sa personnalité et qui étaient avides de connaître la vérité. Deux lettres adressées à l'écrivain homosexuel E. M. Forster ne contribuent pas, en effet, à clarifier les choses. « Je ne me suis jamais déguisé en Arabe (bien que je me sois *tiré d'affaire* en me faisant passer pour un Circassien) […][15] », écrit-il en 1925, avant de se contredire, deux ans plus tard, en décembre 1927, à propos d'une nouvelle que Forster venait de faire paraître, le *Docteur Woolacott*, où le personnage principal avait une relation homosexuelle. « Les Turcs, comme vous le savez sans doute (ou l'avez deviné à travers les réticences des *Sept Piliers*), m'ont fait cela de force, et depuis lors, je n'ai cessé, où que je fusse, de me dire en gémissant : Impur, impur. Maintenant je ne sais plus. Peut-être l'affaire doit-elle être perçue sous un autre angle – le vôtre[16]. »

Pour le lecteur des *Sept Piliers*, un autre incident, relaté un peu plus loin, ajoute au trouble. Dans l'édition dite d'Oxford, Lawrence s'étendait longuement sur le cas d'un soldat britannique pris *in flagrante delicto*. L'incident se passa en janvier 1918 et sa description fut supprimée dans les versions ultérieures, sans doute sur le conseil de certains lecteurs. Cette suppression s'explique mal, car Lawrence aurait pu simplement passer sous silence le nom du soldat impliqué. Le plus frappant est son analyse presque clinique de la question de la sexualité chez les Bédouins qui l'accompagnaient en opérations, et du comportement des troupes britanniques dans des circonstances aussi ascétiques.

« Le caractère sacré de la femme dans l'Arabie nomade proscrivait la

prostitution et il n'y avait pas de population urbaine pour compenser ce manque ; dans le même temps, les températures extrêmes, la richesse de la nourriture, l'abondance d'argent, l'incertitude de la vie et un excès subséquent dans le costume et l'attitude enflammaient les instincts jamais endormis des Arabes et les poussaient à des perversités sexuelles. Celles-ci étant consenties et non dépourvues d'affection, on fermait les yeux ; elles ne paraissaient pas bien méchantes, comparées aux vices compliqués des villes orientales ou à la bestialité des paysans avec leurs chèvres ou leurs ânesses… *le vrai danger était à mes yeux qu'un exemple contagieux (et avec lui une contagion physiologique plus redoutable encore) s'étendît aux unités britanniques*[17]. »

Un soir, alors qu'il était assis sous les palmes d'Akaba, Abdallah, un de ses adjoints, s'approcha accompagné d'un des plus jeunes des guerriers Ageyl qui formaient sa garde rapprochée, un adolescent fluet âgé de dix-sept ans, Ali. Il avait été surpris dans des rapports intimes avec un Anglais, Carson, un tout jeune soldat qui faisait partie de l'arme du train, un « gosse ni pervers ni dissolu ». Ali fut condamné à recevoir cent coups de fouet, la sentence fixée par le Prophète. Par mesure de clémence, Lawrence exigea que le nombre de coups soit réduit à cinquante. « Ce ne fut pas un supplice atroce, mais à coup sûr peu plaisant pour le petit Ali, dont les contorsions suscitèrent les quolibets de ses camarades. » Quant à Carson, le caporal Driver, son supérieur direct, supplia Lawrence d'étouffer l'affaire, et offrit comme circonstances atténuantes le fait que le soldat venait de passer toute une année sans le moindre commerce sexuel. « Je lui fis observer que ma position n'était pas celle d'une condamnation morale, car ni mes impulsions ni mes convictions n'étaient suffisamment fortes pour faire de moi un juge du comportement d'autrui en la matière. » Lawrence estimait en fait qu'il fallait punir Carson tout simplement parce que les Arabes avaient, de leur côté, châtié le jeune Ageyl, et qu'il ne pouvait pas, par souci d'équité, laisser le « délinquant » s'en tirer à si bon compte.

Une demi-heure plus tard, le caporal revint vers Lawrence et le pria de venir voir le dénommé Carson. Celui-ci, allongé sous une couverture, d'une pâleur mortelle, se retourna pour montrer son dos sillonné de stries tuméfiées. Ses camarades avaient décidé de lui administrer eux-mêmes une correction équivalente à celle subie par Ali. Lawrence précise qu'ils y allèrent de bon cœur, « aussi fort qu'ils le purent », infligeant même au malheureux Carson

dix coups supplémentaires sous le prétexte qu'il était un compatriote ! Lawrence fut interloqué, mais inclina plutôt à rire de la procédure. Pour les Arabes, tout était réglé, puisqu'ils pensaient à tort que c'était lui qui avait donné l'ordre. Il admonesta le caporal ; ce n'était pas à ses hommes d'appliquer la justice, mais le mal était fait, il était disposé à oublier toute l'affaire. Il écrira avoir eu la satisfaction de ne plus avoir à régler un autre incident de ce type, ce qui était, « outre l'aspect sanitaire, une bonne chose pour de multiples raisons[18] ».

Quatre chapitres séparent Deraa de l'incident Carson dans la version « Oxford ». Placés côte à côte, leur lecture est franchement troublante. Les deux incidents n'étaient pas tout à fait similaires, mais avaient beaucoup en commun. Si la scène de Deraa a une couleur dramatique, le deuxième incident est relaté sur un ton tranquille et parfois guilleret. De la part de quelqu'un qui affirme avoir subi peu ou prou la même épreuve quelques semaines plus tôt, la description teintée d'humour britannique de la bastonnade administrée au soldat Carson par ses propres camarades laisse pour le moins perplexe.

Le dossier Deraa a depuis longtemps agité les biographes ainsi que tous les passionnés de Lawrence d'Arabie. Le débat – pour Deraa, contre Deraa ! – n'est toujours pas tranché et ne le sera peut-être jamais tellement il semble s'être acharné, peut-être involontairement d'ailleurs, à semer les curieux. Il y a les différents récits de Lawrence, autour d'un socle commun : à Deraa, il fut arrêté par les Turcs, torturé, et sans doute violé. Mais devant l'inconstance du témoignage, il a fallu creuser l'affaire et son contexte, puisqu'on a même pu douter que Lawrence se soit rendu à Deraa.

Les distances parcourues et les conditions dans lesquelles il avait pu effectuer en si peu de temps ses différentes allées et venues en ce mois de novembre 1917 constituent un des aspects les plus troubles de ce « dossier ». Une des interrogations concerne son retour vers Akaba : comment a-t-il pu parcourir près de 150 kilomètres par jour, passant en moyenne une vingtaine d'heures en selle, chutant à plusieurs reprises, dans l'état où il se trouvait ? S'il avait effectivement subi les blessures physiques de Deraa, le balancement constant sur un dromadaire et les chutes auraient certainement rouvert ses plaies et sa côte fêlée l'aurait fait souffrir abominablement. Immédiatement après avoir été relâché par les Turcs, Lawrence avait d'ailleurs été pris en

croupe par un Arabe et il dira avoir découvert à cette occasion ce que Laurent, son saint patron, avait subi sur son gril seize siècles plus tôt. Or il ne s'était passé que quarante-huit heures entre son retour à Azrak et son départ pour Akaba. Interrogé à ce sujet au début des années 1930 par Liddell Hart, Lawrence répondra de façon elliptique : « Ai pu monter sans trop de difficultés. C'était un peu comme lorsque j'avais souffert de furoncles lors de mon départ de Wejh[19]. »

Même son ami Stirling, pourtant toujours très favorable à Lawrence, expliquera que cette endurance était presque difficile à croire. « J'ai moi-même parcouru 80 kilomètres en une nuit, et ne veut plus jamais avoir à refaire la même chose. Le plus dur est de rester éveillé… Si vous vous endormez vous risquez fort de chuter, et le chemin est long entre le sommet de la bosse d'un dromadaire et le sol[20]. » Cependant, Lawrence était, selon tous les témoignages, d'une résistance exceptionnelle qui faisait même l'admiration des Bédouins. Ce fut une « bonne performance » écrit-il d'ailleurs sobrement à sa mère le 14 décembre au sujet de son sprint, « répète-le à Arnie[21] ».

Le déroulement chronologique de ces semaines de novembre 1917, tel qu'il apparaît dans les *Sept Piliers*, est également déconcertant. Dans la même lettre à sa mère, Lawrence parlait d'une « dizaine de jours » passés à Azrak et ne disait pas un mot d'un séjour à Deraa. On peut considérer qu'il avait de bonnes raisons de ne pas parler de Deraa à sa mère, et la censure veillait. Mais, dans les *Sept Piliers*, il évoquera les « longues soirées passées en compagnie de chérif Ali ». On ne peut douter qu'entre ces deux hommes-là, il se passa quelque chose qui allait au-delà de l'amitié. Il raconte qu'en fin de journée, une fois refermée les lourdes portes de la forteresse, tous les visiteurs de marque s'assemblaient dans l'une ou l'autre des pièces qui leur servaient de chambre. « Café et histoires tournaient jusqu'au service du souper, puis de nouveau jusqu'à ce que le sommeil s'installe. Les soirs de tempête, on allumait au centre de la pièce un grand feu de broussailles et de crottin séché. Tapis et toisons de selle étaient disposés autour de ce foyer et, à sa lueur, nous nous racontions nos batailles et écoutions la tradition de nos hôtes. » Mais le séjour dans l'antique forteresse n'était pas agréable, et Lawrence souffrit de la pluie et de l'humidité, car l'eau s'infiltrait partout entre les pierres disjointes.

Un fait est établi : Lawrence n'était resté au total dans la région qu'une

dizaine de jours. Comment peut-il parler dans ces conditions de « longues soirées » passées à Azrak s'il a, durant cette courte période, fait le tour du Hauran, avant de passer au moins quarante-huit heures à Deraa ? Il est assez aisé alors de soutenir qu'il n'a en réalité jamais quitté l'oasis : mais, alors, la nuit de Deraa n'aurait été qu'une invention, Lawrence aurait menti non seulement à des proches, mais aussi à ses lecteurs. Il est difficile de comprendre les raisons pour lesquelles il aurait ainsi trompé tout le monde en inventant de toutes pièces un incident qui n'avait rien de valorisant.

Un rebondissement dans l'enquête a eu lieu lorsqu'on a découvert que, dans le journal quotidien de marche qu'avait tenu Lawrence en 1917 et 1918, les pages datées du 15 au 21 novembre 1917, qui correspondaient aux journées durant lesquelles il aurait pu effectuer sa visite à Deraa, avaient été arrachées et avaient disparu. En juin 1926, Lawrence avait fait don de ce carnet à Charlotte Shaw, avec le commentaire suivant : « Une fois que vous aurez jeté un coup d'œil dessus, s'il vous plaît mettez-les au panier. La dernière goutte en a été extraite[22]. »

Sous l'indication manuscrite « Kasr Azrak », en date du 14 novembre, Lawrence avait griffonné « vers le Hauran », comme s'il voulait indiquer à un lecteur éventuel la zone où il se trouvait lors des journées suivantes, correspondant aux pages arrachées, très probablement par lui-même. Puis on saute directement au 22 novembre, avec de nouveau l'indication « Azrak ». Il est d'ailleurs quasiment certain que Lawrence n'avait pas gardé avec lui ce carnet au moment de pénétrer dans Deraa. Il se fiait à sa mémoire, toujours excellente.

L'intérêt pour l'épisode de Deraa est tel que l'on a fait appel aux techniques de la police scientifique pour tenter de découvrir ce qui était écrit sur les pages manquantes en déchiffrant les empreintes qu'auraient laissées un crayon ou un stylo. Le résultat n'a malheureusement pas été concluant. Il est toujours impossible de savoir ce qui était écrit sur les pages manquantes, et, par conséquent, de confirmer où se trouvait Lawrence durant ces journées. Cherchait-il donc à dissimuler quelque chose ? A-t-il été non seulement un menteur, mais aussi un faussaire ?

Une lettre à ses parents datée de décembre et rédigée après son retour en Egypte, dans laquelle il mentionne ouvertement l'existence de ce journal de marche, semble pouvoir l'innocenter de cette dernière accusation : « J'ai la fierté d'avoir tenu un journal durant toute l'année 1917, jusqu'à aujourd'hui.

C’est quelque chose de plutôt succinct, qui indique seulement le nom du lieu où j’ai dormi chaque nuit et le plus intéressant en le relisant est que dix jours d’affilée dans un même endroit est la durée maximum et le nombre total d’endroits où j’ai passé la nuit se monte à environ deux cents[23]. » Il nous semble peu probable que quelqu’un qui aurait trafiqué son carnet dans le seul but de dissimuler une partie de ses déplacements en parle de manière aussi franche à ses parents.

Verra-t-on un jour plus clair dans toute cette affaire ? Choisissons, pour le moment, un compromis à vrai dire frustrant : Lawrence n’a pas totalement inventé la nuit de Deraa, mais ce qu’il a raconté ne correspondait pas exactement à la réalité et il a été, par la suite, emmêlé dans ses propres contradictions. Ce n’est d’ailleurs pas la première fois, loin de là…

Lawrence et son compagnon arrivèrent à Akaba le 26 novembre. Il y resta trois jours pour se reposer, puis repartit dans le Wadi Ithm pour une reconnaissance en auto blindée, avec Joyce et le sous-lieutenant Samuel Brodie, qui venait d’arriver dans le Sinaï. Si Lawrence souffrait des séquelles de Deraa, aggravées par son sprint à dos de dromadaire, il n’en montra absolument rien et prit part à cette reconnaissance, certainement fatigante, sans se plaindre de blessures physiques et encore moins de séquelles psychologiques.

Brodie se souviendra toujours de sa première rencontre avec l’officier déjà légendaire. « J’avais débarqué à Akaba la veille et j’étais en train de rendre compte au colonel Joyce dans la tente qui servait de bureau de l’état-major. Le colonel Joyce me posait des questions sur moi-même et sur mon unité lorsqu’une ombre apparut dans l’entrée de la tente. La silhouette s’avança vers nous – les bras croisés sur le ventre, chaque main dans la manche opposée. Il était vêtu de blanc, de rouge et d’or, avec au milieu de la taille le poignard arabe habituel dans sa gaine dorée. Joyce dit : “Bonjour Lawrence, je te présente Brodie, l’artilleur, il vient m’annoncer son arrivée.” Mon accueil fut une franche poignée de main et un joyeux “Comment ça va ?” et je me sentis immédiatement totalement à l’aise[24]. » Personne n’eut la moindre impression que Lawrence venait juste de subir un traumatisme profond…

Rentré à Akaba de cette première excursion, Lawrence en repartit à nouveau le 7 décembre, cette fois à la recherche d’un pilote qui s’était égaré

en avion. La Rolls-Royce à bord de laquelle il remonta en direction d'El-Themed tomba en panne à une quinzaine de kilomètres d'Akaba, et il fut obligé de rentrer à pied. Il poursuivit les recherches à bord d'un avion venu d'Egypte piloté par le capitaine Croil, atterrissant de temps à autre pour demander à des Bédouins s'ils avaient vu ou entendu parler de quelque chose. L'avion perdu avait en fait effectué un atterrissage de fortune 200 kilomètres plus au sud, le long de la côte du Hedjaz.

Deraa semble avoir été assez vite oublié, d'autant qu'en Palestine les choses avaient rapidement évolué et que Lawrence n'avait pas l'intention de perdre de temps pour revoir Allenby, lui relater ce qu'il avait accompli et lui rappeler l'importance du rôle de l'armée arabe de Fayçal. Il affirmera qu'il fut convoqué par le « Taureau » dès que ce dernier fut informé de son arrivée à Akaba, mais un télégramme de Joyce montre que c'est plutôt lui qui demanda à être reçu le plus rapidement possible : « Dans le but de discuter des opérations futures, Lawrence tient absolument à voir le général Clayton et l'Etat-Major général. Pouvez-vous organiser l'envoi d'un avion afin de le transporter d'ici au quartier général[25] ? » L'avion venu le chercher le transporta d'abord à Suez, puis au nord de Gaza, au quartier général, où Allenby lui raconta sa grande offensive, la chute de Gaza, puis les durs combats contre les Turcs dans les collines de Judée. Il était tellement plein de ses victoires, dira Lawrence, que son propre rapport, pourtant succinct, relatif à l'opération contre le pont du Yarmouk fut jugé largement « suffisant[26] ».

Lawrence était en réalité très amer. En face de l'avancée victorieuse du corps expéditionnaire britannique en Palestine, il n'avait pas grand-chose à raconter. Dans les collines à l'est du Jourdain, dans les vastes étendues désertiques par lesquelles passait le chemin de fer du Hedjaz, l'armée turque n'avait pas été mise en danger. Lawrence s'estimait totalement responsable de cette faillite, et c'est ce sentiment qui le dominait, plutôt que l'humiliation de Deraa. Les Arabes avaient perdu beaucoup trop de temps, par sa faute. « Rarement paie-t-on aussi vite et aussi chèrement sa pusillanimité. Ce n'est pas à Jérusalem, mais à Haïfa, à Damas ou à Alep que nous aurions été ce jour-là, si, au mois d'octobre, je n'avais pas reculé devant le danger représenté par un soulèvement général contre les Turcs[27]. »

Le front s'était rapproché de Jérusalem, et les Turcs évacuèrent précipitamment la ville alors que le « Taureau » s'attendait encore à de durs

combats. A l'aube du 9 décembre 1917, Jérusalem était enfin à la merci des Britanniques.

Deux jours plus tard, à 10 h 30, par une magnifique journée limpide et froide, Allenby entra dans la vieille ville à pied par la porte de Jaffa, suivi par des dizaines d'officiers parmi lesquels les représentants des nations de l'Entente, dont les Français et les Italiens. La procession se dirigea jusqu'à la tour de David entre une haie de soldats du Commonwealth et un modeste détachement français sous les ordres du colonel de Piépape. Vingt ans plus tôt, le Kaiser Guillaume II, en visite en Palestine, était entré à Jérusalem par la même porte sur un magnifique cheval gris, et un membre de l'état-major d'Allenby avait préconisé une arrivée plus modeste. Parmi les officiers qui eurent le privilège de défiler derrière le triomphateur de l'heure, Lawrence attirait la majorité des regards, même si, pour l'occasion, il avait retiré ses habits arabes et avait revêtu un banal uniforme kaki avec les insignes de major de l'armée britannique. Ce fut, selon lui, « l'événement le plus mémorable de la guerre ». Pour le Premier ministre Lloyd George, c'était une victoire psychologique très importante, une sorte de cadeau de Noël apte à remonter le moral du peuple britannique après cette terrible année 1917. Le retentissement en France fut également immense.

Il y eut foule pour assister aux cérémonies et le consul d'Espagne, le comte Antonio de Ballobar, qui était resté sur place durant toute la guerre, nota, raillant au passage la versatilité de la population locale, l'enthousiasme débordant manifesté à l'égard des nouveaux occupants par les habitants : « Jamais, hormis lors de la venue d'Enver Pacha, ai-je vu autant de monde dans la rue[28]. » Durant ces années, la population arabe de Palestine avait en effet, dans l'ensemble, accepté sans beaucoup de réaction la domination turque.

Le futur général Archibald Wavell se trouvait avec Lawrence durant cette journée historique. « Lors de l'entrée officielle dans la cité je marchais à ses côtés ; il était tout joyeux ce jour-là, plaisantant au sujet de l'uniforme qu'il avait emprunté et de son affectation pour l'occasion comme officier adjoint de Clayton. Comme toujours il parla très peu de lui-même et mentionna à peine la grande traversée qu'il venait d'accomplir vers la vallée du Yarmouk et l'échec malchanceux devant le pont[29]. »

Après le triomphe, un déjeuner buffet avait été organisé au quartier général britannique, et ce sera l'occasion pour Lawrence, dans les *Sept*

Piliers, d'une nouvelle scène mémorable. Tandis que les nombreux officiers et invités savouraient les mets préparés par l'intendance britannique, qui avait fait des miracles pour l'occasion, la sérénité du moment fut brisée subitement par François Georges-Picot, décidé à faire valoir aussitôt les droits de la France en Palestine : « Et demain, mon cher général, fit-il en s'adressant à Allenby de sa voix flûtée, je prendrai les dispositions nécessaires pour instituer dans cette ville un gouvernement civil[30]. » Le principal représentant de la France au Moyen-Orient faisait ainsi directement référence aux termes de l'accord qu'il avait élaboré avec Mark Sykes : Jérusalem faisait partie de la zone « brune », dont l'administration devait être internationale.

Deux annonces cruciales avaient d'ailleurs eu lieu dans les semaines qui précédaient, qui risquaient fort de gâcher la fête, en tout cas pour les Arabes : la déclaration Balfour publiée le 7 novembre par le *Times*, qui accordait aux sionistes la création d'un « Foyer national juif », et la publication, le 26 novembre, par le *Manchester Guardian*, des détails de l'accord Sykes-Picot, jusqu'alors tenus secrets, et qui venaient d'être révélés par Léon Trotski, commissaire aux Affaires étrangères du pouvoir bolchevique.

Un grand silence se fit parmi les officiers assis autour d'Allenby, chef vénéré et craint, au sommet de sa gloire : « Salade, poulet mayonnaise et canapés au foie gras connurent un répit entre nos maxillaires paralysés. Nous regardions Allenby avec des yeux comme des soucoupes. Même lui semblait perplexe […]. C'est alors qu'il s'empourpra et déglutit. Il projeta le menton en avant, comme nous raffolions de le voir faire, et déclara d'un ton ferme : "Dans la zone sous le contrôle de l'armée, la seule autorité est celle du commandant en chef, c'est-à-dire moi-même." "Mais sir Edward Grey…", rétorqua le diplomate français, aussitôt coupé par Allenby : "Sir Edward Grey évoquait le gouvernement civil qui sera mis en place quand je jugerai que la situation militaire le permet." »

Le diplomate français n'avait pas manqué de panache, mais Lawrence constata la mise en échec de son assaut avec une secrète jubilation.

Louis Massignon avait participé avec ferveur à cette journée historique comme membre de la délégation française et s'était retrouvé – récompense un peu dérisoire après l'échec d'octobre – dans la même automobile que Lawrence. Il l'accompagna au déjeuner, et les deux hommes traversèrent ensemble une grande cour sous les yeux d'une foule d'officiers qui observaient le petit Anglais avec une grande curiosité. Le Français, tiré à

quatre épingles, crut bon de lui signifier que sa patte d'épaule gauche était détachée : « Pensez-vous que j'aie pour ces gens la moindre considération ? », répondit Lawrence, qui fit alors le geste d'ouvrir son pantalon pour uriner face à l'état-major. Massignon expliquera plus tard ce comportement par un raccourci très hatif : Lawrence venait de découvrir le contenu de la déclaration Balfour et en était profondément choqué[31]. Or Lawrence n'avait pas encore, en ce début du mois de décembre 1917, d'opinion vraiment formée à l'égard du sionisme et il n'y était certainement pas totalement hostile. Son amertume s'expliquait bien mieux par son sentiment d'échec et d'inutilité : le corps expéditionnaire britannique, appuyé par un détachement français – une armée régulière, disciplinée, bien équipée, avec des hommes en uniforme –, avait gagné la première manche ; les « derviches », l'armée du Nord de Fayçal, étaient encore loin d'être à la hauteur.

Lawrence avait pourtant reçu une nouvelle décoration, des Français cette fois, une croix de guerre : « J'aimerais bien qu'ils ne prennent pas cette peine, mais ils ne vous consultent jamais avant de faire ces choses. En tout cas je n'en ai jamais accepté, et je n'accepterai jamais que l'on m'en remette une officiellement[32]. » Selon un de ses amis d'après guerre, la breloque finira au collier de son chien, que l'on pourra voir gambader, ainsi décoré, sur les trottoirs d'Oxford…

17

En Idumée

Pour Lawrence, 1917 avait pris fin sur un bilan contrasté. Au fond, la révolte arabe avait été soutenue par les états-majors du Caire parce que c'était avant tout une façon de retenir Hussein de basculer dans le camp adverse. Très peu nombreux étaient ceux qui croyaient que des opérations dans le Hedjaz pouvaient constituer un réel appoint pour le corps expéditionnaire. Les plus sceptiques estimaient qu'Akaba n'avait été qu'un feu de paille, et que l'automne et l'hiver avaient prouvé que la révolte arabe était incapable d'apporter une victoire décisive. Mais depuis Londres, Lloyd George réclamait toujours plus, la prise de Jérusalem ne devait être qu'une étape et Lawrence était toujours indispensable, car il incarnait, aux côtés du « Taureau », le front d'Orient.

En ce début d'année 1918, Lawrence renaissait. Une ombre au tableau avait été la capture de Newcombe par les Turcs, non loin de Beersheba ; Lawrence perdit ainsi un de ses camarades les plus expérimentés, un vrai guerrier, mais trop téméraire : « Newcombe est comme le feu, disaient les Arabes. Il brûle aussi bien ses amis que ses ennemis. » Personne cependant ne lui adressa le moindre reproche pour la fin d'année difficile qu'il avait connue. La prise de Jérusalem était un triomphe, symbolique certes, mais qui avait eu un effet considérable sur le moral ; pour le corps expéditionnaire d'Egypte, c'était le sentiment de ne pas être inutile et de ne plus être à l'écart du grand combat contre les « Huns ».

En Palestine, Allenby s'efforçait de consolider ses positions sur une ligne qui allait de Jérusalem au nord de Jaffa. Les pluies torrentielles de l'hiver 1917 rendaient toute progression au-delà extrêmement difficile, des explications adressées à Londres qui ne satisfaisaient pas le cabinet britannique et surtout Lloyd George ; après le carnage de la seconde bataille d'Ypres, le Premier ministre était de plus en plus enclin à rechercher de nouvelles options sur les fronts « périphériques » pour affaiblir l'Allemagne, la principale d'entre elles étant de vaincre son allié turc. L'élimination de la Turquie comme belligérant était considérée comme urgente, et le Premier ministre exigea la poursuite de la campagne militaire, avec Alep en point de mire. Avant cela, la totalité de la Palestine, de « Dan à Beersheba », devait tomber dans de brefs délais.

Malgré les injonctions qu'il recevait en provenance de Londres, Allenby demeurait inflexible. Le relief particulièrement tourmenté de la Palestine offrait de très bonnes possibilités de défense pour les Turcs, qui avaient fait la preuve de leur solidité. Il ne pensait pas être en mesure de reprendre l'offensive avant trois ou quatre mois, au printemps 1918.

Les alliés arabes avaient là une « fenêtre » pour se racheter et démontrer que leur apport n'était pas négligeable. Les coups de main, les raids, les attaques de train ne suffisaient plus. Un rassemblement hétéroclite de Bédouins, d'Arabes des grandes villes du Hedjaz et de soldats réguliers venant d'Egypte devait se métamorphoser en une armée véritable, capable d'affronter les Turcs dans des batailles rangées. C'est avec cette ambition que Lawrence retourna à Akaba, où il faisait enfin un climat très agréable, et se prépara à repartir en direction de la mer Morte. Il avait le titre assez anodin d'officier de liaison avec le quartier général d'Allenby, mais, selon Hubert Young, qui avait connu Lawrence à Karkemish, puis l'avait revu en 1916 en Mésopotamie, il était évident que tout le monde était en réalité sous ses ordres.

Young était arrivé en février 1918 au Caire. Lawrence étant à l'origine de sa mutation, il lui en demanda la raison. « Ils ont souhaité que je propose le nom de quelqu'un qui pourrait prendre ma place s'il m'arrivait quelque chose, répondit-il avec un sourire malicieux, et je leur ai répondu que je ne pensais pas que quiconque en serait capable. Comme ils ont insisté, j'ai dit que je ne voyais que Gertrude Bell et vous-même, et il semble qu'ils ont cru que vous seriez meilleur qu'elle pour ce boulot spécifique. C'est un travail

plutôt amusant, et il y a beaucoup de gloire et d'honneurs à gagner sans trop de difficultés[1]. »

Pendant qu'en Palestine les hommes du corps expéditionnaire britannique attendaient l'arrivée du printemps, il était hors de question que les Arabes restent l'arme au pied. Lawrence savait trop bien combien les hommes de Fayçal et les tribus étaient impatients. Les mois d'inactivité étaient périlleux : confinés dans leurs tentes, les cheikhs des tribus se mettaient à ruminer, monnayaient leur alliance, songeaient, peut-être, à reprendre contact avec l'ennemi.

L'« armée arabe du Nord » était en fait peu nombreuse – Young dénombra 3 000 combattants et non-combattants au total – et le terme d'armée était un bien grand mot. Comme l'écrira avec un humour sardonique un officier écossais : « La diversité des origines compensait la maigreur des effectifs. » A Akaba et dans les environs, les troupes régulières arabes, les forces tribales, des détachements britanniques, français et égyptiens, et même des Gurkhas népalais se côtoyaient, en évitant tout contact. L'élément de loin le plus important était pour l'instant constitué par les troupes arabes « régulières », dont près de 90 % étaient des déserteurs de l'armée turque. Tout était fait pour leur donner l'apparence d'une véritable armée. Les hommes avaient reçu des uniformes kaki et leur paie était peu ou prou la même que celle de leurs homologues britanniques. Leur commandant, Jaafar Pacha, était assisté par deux « brigadiers » originaires de Mésopotamie, Nouri Saïd et Maulud el-Mokhles, qui rivalisaient d'une élégance toute britannique.

Les relations entre les différents contingents au sein de cette armée de bric et de broc étaient conflictuelles. Les Egyptiens détestaient les Bédouins – à leurs yeux des brigands, tous sans exception –, qui le leur rendaient bien. Les Egyptiens avaient la nostalgie du pays ; ils avaient été formés par les Britanniques, défilaient en rangs serrés, saluaient leurs officiers, plantaient leurs tentes en rangées parallèles : toutes choses qui en faisaient les victimes constantes des quolibets des Bédouins pour lesquels tout cela était parfaitement ridicule et indigne.

La majorité des officiers et sous-officiers de la mission « Hérisson » découvrait un monde totalement nouveau. Un des rôles de Lawrence fut d'aplanir les difficultés et d'arrondir les angles, ce qu'il avait commencé à faire en rédigeant, au cours de l'été 1917, le texte intitulé les « 27 » articles,

ce mémento destiné aux militaires britanniques envoyés en soutien de la révolte, dans lequel il donnait un certain nombre de « tuyaux » sur les erreurs à éviter et l'attitude qu'il convenait de respecter. A leur arrivée à Akaba, Lawrence leur expliquait que les Arabes du désert étaient totalement différents de ceux d'Egypte ou de Cyrénaïque. Il fallait être très patient avec eux, et ne pas hésiter à « tendre la joue ». Les Arabes, disait-il, « avaient pour habitude de rester assis en haut des collines à tirailler en direction de l'ennemi, mais ne se frottaient jamais aux positions solidement défendues […]. Il [Lawrence] avait annoncé aux Arabes que nous étions les soldats les plus braves que l'on puisse trouver et il nous supplia de nous montrer à la hauteur de la réputation qu'il nous avait faite car si jamais nous échouions dans une de nos attaques il était fort possible que ces mêmes Arabes se mettraient en travers de notre mouvement de repli. Il est certain que dans ce cas ils s'amuseraient à nous tirer dessus à partir des hauteurs et nous empêcheraient d'approcher de leurs puits pour nous ravitailler. Il nous supplia aussi, dès que nous avions capturé une position turque, de laisser carte blanche aux Arabes, dont le principal sujet de motivation dans la guerre était le pillage[2] »…

Ses élèves n'allaient pas tarder à découvrir que les avertissements de Lawrence n'avaient rien de fantaisistes. Lors d'une nouvelle opération contre la gare de Mudowarra, le détachement de méharistes britanniques faisant partie de l'*Imperial Camel Corps* avait fait halte pour faire boire ses montures à une minuscule source dans un creux des parois du Wadi Rumm. Le clan qui contrôlait la source, une subdivision des Howeitat, avait autorisé ce ravitaillement moyennant le paiement de 100 souverains-or. Lawrence avait prévenu ses compatriotes qu'ils devaient faire le plein à la source en partant en direction de Mudowarra, car, si l'attaque échouait, il y avait de très fortes chances que les Howeitat refusent que les méharistes s'y ravitaillent de nouveau sur le chemin du retour.

Il y eut à plusieurs reprises des échanges de coups de feu entre Britanniques et Bédouins autour des puits, en général sans gravité, jusqu'au jour où, à Azrak, la situation finit par dégénérer. Les Arabes étaient, comme de coutume, en train de presser les méharistes britanniques et leurs montures pour prendre leur place au bord d'un point d'eau. Exaspéré par ce tumulte, un des soldats britanniques, un certain lieutenant Rowan, leva en l'air son *sjambok*, cravache en cuir qu'il avait rapportée de la guerre des Boers, et se

mit à les injurier dans un semblant d'argot qu'il avait appris au Caire. Les Arabes firent mine de s'éloigner en maugréant, mais un coup de feu partit de leur groupe et tua Rowan instantanément. Lawrence relatera cet épisode dans les *Sept Piliers*, mais en prenant des gants, afin de ne pas porter atteinte à la bonne image de ses compagnons bédouins. Selon sa version des faits, c'est en tirant sur des poissons du lac qu'un des Arabes avait laissé tomber son fusil : le coup de feu mortel était parti accidentellement. « Ainsi une sépulture anglaise fut-elle ajoutée au petit cimetière de Mejaber, dont la parfaite tranquillité m'avait toujours fait envie[3] » : une épitaphe poétique pour conclure un récit qui travestissait la vérité.

Il était cependant hors de question de faire la fine bouche. Lawrence avait demandé des hommes et des armes, il les avait reçus. En échange, Allenby avait exigé qu'il veille à la protection de son flanc droit, une zone située immédiatement à l'est de la mer Morte, divisée dans la Bible en deux pays : au sud, l'Idumée, au nord, le Moab. La région des « cinq mille collines », avec quatre bourgades principales, Shobek à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Maan, Tafileh, Kerak et Madeba, était une sorte de grenier à blé grâce auquel les Turcs pouvaient ravitailler leurs troupes dans la vallée du Jourdain au moyen d'une noria de canots à moteur pompeusement baptisée « flotte de la mer Morte ». Les Beni Sakhr, semi-sédentaires, constituaient la principale tribu, à laquelle s'ajoutait une ribambelle de « minorités ».

L'hiver fut particulièrement rude dans l'Idumée, et les Bédouins, surtout ceux originaires du Hedjaz, tout comme les réguliers, Egyptiens ou Irakiens, n'avaient jamais connu un froid pareil. Ils étaient totalement sous-équipés pour affronter la neige et le vent glacial. Mais tout le monde souffrait pourtant abominablement des conditions atmosphériques et, début janvier, Joyce avait déjà signalé au Caire qu'une dizaine de Bédouins étaient morts de froid à Aba-el-Lissan. Le chiffre des désertions était d'ailleurs très inquiétant.

L'objectif était la bourgade de Tafileh, première étape dans la remontée à l'est de la mer Morte. Le commandement général des opérations avait été confié à Zeid, le demi-frère cadet de Fayçal. Lawrence n'était officiellement qu'agent de liaison entre Allenby et l'armée arabe du Nord, la fiction d'une armée arabe autonome devant être préservée. Le 16 janvier, le chérif Nasir, Nouri Saïd et Auda, revenu dans de meilleures dispositions après son « flirt »

avec les Turcs, avec des Beni Sakhr et des Howeitat, capturèrent Tafileh sans rencontrer d'opposition.

Lawrence arriva à Tafileh quatre jours plus tard en compagnie de Jaafar Pacha et de ses troupes « régulières ». La situation demeurait instable, car la population de la bourgade était divisée en plusieurs factions et il y avait une colonie de réfugiés arméniens terrifiés à l'idée que les Turcs puissent revenir et exercer des représailles. Pour obtenir le ravitaillement et le fourrage nécessaires à la suite des opérations, il était indispensable que les paysans locaux soient mis en confiance, mais la présence de tous ces Bédouins, précédés de leur réputation de pillards invétérés, n'était pas de nature à les rassurer.

Le Wadi el-Hesa – le ruisseau de Zerad dans la Bible – sépare l'Idumée du Moab. Il serpente au fond d'une sorte de canyon, quelques kilomètres au nord de Tafileh. C'est là que les « sonnettes » postées par Lawrence aperçurent les éléments de tête de la cavalerie turque. Une force *ad hoc* avait été rassemblée en hâte à Amman, comprenant trois bataillons d'infanterie, une centaine de lanciers à cheval, deux obusiers et 27 mitrailleuses autrichiennes. Le 23 janvier, elle atteignait Kerak.

La veille, Lawrence avait écrit une lettre pleine d'optimisme à Clayton. Si la situation à Tafileh n'était pas encore stabilisée, les contacts avec les gens de Kerak laissaient prévoir un ralliement imminent qui entraînerait presque simultanément celui de Madeba, située à l'est de l'extrémité nord de la mer Morte, à une cinquantaine de kilomètres d'Amman. Si son pronostic était confirmé, tout le pays à l'est de la mer Morte allait rallier la révolte dans les semaines qui suivraient. Lawrence n'avait pas imaginé que les Turcs se lanceraient dans une contre-attaque et fut totalement pris de court. Face à leur réaction inattendue, il fera preuve, dans les *Sept Piliers*, d'une singulière mauvaise foi. Cet envoi de trois bataillons était « une réaction indigne d'un adversaire sérieux », exactement le « genre de chose navrante que l'on devait attendre d'un Turc [*sic*]. […] notre moral était constamment sapé par leurs inconséquences, car nos hommes ne pouvaient pas plus respecter leur vaillance que nos officiers leur intelligence[4] ».

La situation était grave et pouvait déboucher sur une défaite majeure, dont les répercussions seraient d'autant plus grandes que c'était le baptême du feu pour l'armée arabe du Nord, qui affrontait pour la première fois

plusieurs bataillons turcs au complet. Les hommes placés aux avant-postes furent contraints de se replier sur une sorte de plateau, à proximité du bourg. Lawrence prit la décision de tenir Tafileh coûte que coûte, choisissant cette fois la bataille rangée plutôt que l'esquive : il expliquera plus tard qu'il s'était senti alors d'humeur « teutonique ».

Jaafar Pacha avait choisi, contre l'avis de Lawrence, d'installer ses positions défensives sur les pentes qui surplombaient, au sud, le ravin de Tafileh. Dans la bourgade, c'était la panique. Les habitants étaient épouvantés à l'idée du retour des Turcs et des représailles qui suivraient immanquablement. Certains accusaient les Bédouins et leurs conseillers de les avoir placés dans une situation très compromettante. « Il gelait dur et le sol se couvrait d'une épaisse couche de glace. Les ruelles sombres et venteuses étaient le théâtre d'une horrible bousculade parcourue de cris et de plaintes[5]. »

Lawrence resta quelque temps à observer la situation, emmitouflé dans une épaisse cape sombre. Il croisa alors deux jeunes cheikhs des Ibn Jazi – les ennemis jurés d'Auda, avec lequel une trêve des plus précaires avait été décidée –, Metaab et Annad, « magnifiques avec leurs vêtements de soie et leurs armes serties d'argent », et il leur enjoignit d'aller reconnaître, avec leur oncle, le nord du ravin, par où les Turcs devaient arriver. A leur grand étonnement, sur le plateau, ils constatèrent que les paysans d'un village voisin avaient commencé spontanément à harceler les Turcs, ralentissant leur progression. Il s'ensuivit une bataille confuse au cours de laquelle le jeune Metaab, « ses noirs accroche-cœurs en bataille », déterminé à s'illustrer sur le champ de bataille, se montra particulièrement vaillant. Lawrence ne portait pas d'armes, et Metaab lui hurla quelque chose qui ressemblait fort à une insulte « à propos d'un certain chrétien qui prétendait aller au combat sans armes » ; l'Anglais répliqua par une allusion incongrue à Clausewitz et au rôle dévolu à l'arrière-garde[6].

Devant la puissance de feu des mitrailleuses autrichiennes, Lawrence décida finalement de décrocher du petit talus derrière lequel il observait les escarmouches. Toute la journée l'issue du combat fut incertaine, puis l'apparition inattendue d'une escadrille de chasseurs Albatros pilotés par des Allemands parut faire basculer l'avantage en faveur des Turcs. Les Albatros mitraillèrent les troupes arabes, surprises à découvert, et lâchèrent quelques bombes, ce qui, comme de coutume, provoqua la panique. Villageois et

Bédouins se replièrent précipitamment vers Tafileh ; pendant ce temps-là, les troupes « régulières » de Jaafar attendaient tranquillement de l'autre côté du ravin. Lawrence, nullement troublé par les avions ennemis, suivit le repli, mais, plein de sang-froid, prit la précaution de compter ses pas en vue de régler le tir de ses mitrailleuses Hotchkiss : Tafileh n'allait pas être abandonnée aussi facilement.

Le moment décisif, le tournant de la bataille, fut l'arrivée de renforts en provenance d'un village à proximité. Lawrence, continuant à se référer avec grandiloquence aux grandes figures de la stratégie militaire, décrira comment « leur apparition nous convainquit d'abandonner les préceptes du maréchal Foch, et en tout cas de passer à l'attaque simultanément sur les trois côtés[7] ». Le centre turc reflua de nouveau en désordre vers le Wadi el-Hesa et ce fut cette fois la curée. Il y eut plus de 400 tués chez l'ennemi, et 250 prisonniers.

Ceux qui voulaient s'échapper furent abattus puis complètement dépouillés, sans que Lawrence et les officiers arabes s'y opposent. Quant aux blessés turcs, ils furent abandonnés sur place ; le « lendemain ils étaient morts[8] » car personne ne songea à se préoccuper de leur sort (leur chef, le colonel Hamid Fakhri, qui avait pu être évacué, mourut également de ses blessures quelque temps après). « Ce n'était pas défendable […] mais nous n'avions pas à nous le reprocher en particulier », écrivit Lawrence. A sa décharge, il faisait un temps épouvantable. Un véritable blizzard s'était levé, et le sort des blessés bédouins était tout aussi aléatoire que celui de leurs adversaires.

Le spectacle affligeant du champ de bataille jonché de corps ne l'avait cependant pas laissé indifférent. L'affrontement n'était peut-être pas nécessaire ; les pertes arabes n'étaient sans doute pas justifiées. Au soir de la sanglante journée, Lawrence regretta d'avoir donné à ses hommes l'ordre de tenir sur leurs positions et de ne pas avoir ordonné un repli général en direction du sud. Après avoir placé la bataille sous les auspices de Clausewitz, il fit volte-face : « Plus jamais nous ne recherchâmes l'affrontement direct. »

La chance avait d'ailleurs été de son côté. L'affaire avait été très confuse, et le repli soudain des Turcs, qui se trouvaient en position de supériorité et étaient bien mieux armés, était difficile à expliquer. Analysant ce qui s'était passé, Lawrence s'aperçut que les « irréguliers » du village d'Ayma avaient

cru à un moment donné que les Turcs avaient reçu l'ordre de faire retraite, alors qu'ils étaient simplement en train de changer de position. Ils s'étaient lancés dans une charge effrénée qui provoqua la débandade de leurs adversaires, dont les officiers avaient été convoqués plus en arrière pour conférer avec leur colonel. Une des principales faiblesses de l'armée ottomane était la quasi-absence de cadres subalternes et de sous-officiers capables, en cas de nécessité, de remplacer leurs commandants d'unité.

Quelques années plus tard, Lawrence évoquera de nouveau avec désinvolture cet épisode, qui lui avait quand même valut une nouvelle DSO : « Quant à l'escarmouche du Wadi el-Hesa, n'était-ce pas une affaire plutôt indécente ? Durant toute la bataille je me récitais à moi-même des références absurdes à Foch et autres guerriers dispendieux du sang de leurs hommes, et à chaque mouvement que nous faisions je parodiais le genre de choses qu'ils recommandaient, mais en exagérant juste assez pour que cela les rende ridicules. […] Le compte rendu que j'ai rédigé après la bataille était de la même veine : le pastiche d'une dépêche écrite selon les normes en vigueur. L'état-major de Palestine le prit au sérieux[9]… »

Lawrence avait été très sélectif dans son récit « officiel » de la bataille, et négligea par exemple de signaler la présence utile d'une batterie de mortiers de 80 mm sous les ordres de l'adjudant algérien Mohammed Trabelsi, qui fut tué quelques semaines plus tard, afin sans doute de minorer la participation française[10]. Consterné par les pertes élevées, il était en même temps assez fier du déroulement des opérations : Tafileh était précisément ce qu'il recherchait afin de prouver à Allenby que l'armée arabe du Nord était capable de se mesurer aux bataillons turcs équipés d'artillerie. Pour les Britanniques, la confirmation que l'affaire n'avait pas été sans importance vint surtout de l'interception des messages radio. L'inquiétude des chefs turcs apparut ainsi dans un télégramme d'un conseiller militaire allemand, le capitaine von Janson : « Les rebelles arabes, sous commandement anglais, ont obtenu un succès local à Tafileh […] si ce succès est amplifié, fortes inquiétudes concernant l'approvisionnement en nourriture du groupe d'armées[11]. »

18

Abou Guineh : l'homme qui avait l'or

L'*Emir dynamit* était désormais le vainqueur de Tafileh. L'échec du Yarmouk était oublié. Les Arabes avaient eu des pertes élevées, mais avaient récupéré un matériel important, une poignée de canons et les mitrailleuses autrichiennes. Partout Lawrence était accueilli dans la frénésie : « Aurens, Aurens ! »… Rolls assista ainsi à son arrivée à Guweira : « La cavalerie de Nouri fonça dans sa direction au galop, faisant la course, chaque homme tirant en l'air dans un état d'excitation complet. En l'accompagnant vers le camp, ils traçaient de larges cercles autour de lui, poussant des hululements de joie. C'était étrange de voir comment ces Arabes, en général si suspicieux à l'égard des étrangers, étaient devenus si totalement dévoués à un Anglais[1]. »

Mais le prestige est une denrée qui se périme vite, surtout dans le désert. Le véritable nerf de la guerre, fait d'une matière éternelle, c'était l'or. Les hommes qui constituaient l'armée arabe du Nord devaient être payés avec ponctualité, les Bédouins pouvant à tout moment décider de repartir sur leurs zones de pâture, relancer une vendetta, ou, pis encore, accepter les subsides de l'ennemi. « Les alliés arabes, expliquera Rolls, étaient riches comparés à nous, car chaque homme recevait deux livres par mois, et s'il venait avec son propre méhari il recevait quatre livres supplémentaires. Ils aimaient tant l'or qu'ils semblaient capables de détecter sa présence simplement à l'odeur. Il y avait de l'or partout, sauf dans les poches des Anglais… Nuit et jour nous montions la garde afin d'empêcher que les Arabes auxquels il était destiné,

obsédés par le butin, ne soient tentés de mettre la main dessus sans attendre[2]. »

Lawrence avait acquis au moins une partie de sa réputation auprès des Bédouins grâce à l'or, ses détracteurs le souligneront plus d'une fois. Tous les mois, le grand jour arrivait : Fayçal, assis derrière une table improvisée, payait ses hommes. Ceux-ci défilaient devant leur chef, s'arrêtaient et se mettaient au garde-à-vous, ayant revêtu pour l'occasion leur tenue d'apparat. Lawrence était présent, le plus souvent, en retrait. Un officier arabe en uniforme, debout à la gauche de l'émir, déposait les souverains dans la paume de sa main, et Fayçal, avec lenteur et solennité, les remettait au bénéficiaire, accompagnant son geste d'un petit mot de félicitations ou d'encouragement. Mais lorsqu'il partait en opérations, loin de Fayçal, c'était au tour de Lawrence de distribuer soldes et récompenses.

Après la guerre, il évoquera cette sensation de pouvoir absolu que lui conféraient les moyens financiers importants qui étaient ainsi mis à son entière disposition par les autorités britanniques. « Lorsqu'un Arabe avait fait quelque chose d'individuel et d'intelligent durant la guerre je le convoquai et, ouvrant un sac contenant des souverains, je disais : "Mets ta main là-dedans" et cela était considéré comme le summum de la munificence […] le fait de pouvoir plonger et étendre ses doigts au milieu des pièces d'or était beaucoup plus grisant que les comptes d'apothicaire[3]. »

L'*Emir dynamit* hérita ainsi d'un nouveau sobriquet : « Abou Guineh », l'homme aux pièces d'or, ou, pour être plus précis « le père des guinées[4] ». Lawrence n'était d'ailleurs pas le seul à transporter et à distribuer l'or de Sa Majesté, mais pour certains de ses collègues, habitués à des formes de guerre plus classiques, c'était une expérience totalement inusitée qui les mettait mal à l'aise. Lorsque le capitaine Frederick Peake arriva à Akaba, il apprit que tous les officiers qui partaient en mission à la tête d'une colonne devaient avoir sur eux 1 000 livres-or, pour payer les Bédouins, et en cas d'imprévus. Après avoir réceptionné sa quote-part, Peake aperçut dans un coin de la tente un tas de boîtes de munitions scellées, qui contenaient chacune cinq sacs de toile, identiques à celle qu'il venait de recevoir. « Je n'avais jamais contemplé auparavant – et je ne pense pas que l'occasion se présentera de nouveau – le nerf de la guerre exposé de manière aussi flagrante[5]. »

Début 1918, le budget total de la campagne avait atteint 200 000 livres-or, un montant exorbitant pour les Arabes, mais une dépense très modeste eu

égard au budget de guerre des armées britanniques. Toutefois, les Turcs et leurs alliés allemands, eux aussi, avaient de l'or et s'en servaient. C'était souvent à qui payait le plus, ce qui irritait beaucoup les détracteurs de Lawrence et de « sa » révolte. Il était d'ailleurs devenu notoire qu'il était particulièrement laxiste dans les procédures de déboursement. En septembre 1917, il avait ainsi « détourné » pour les besoins de la campagne 25 000 livres qui avaient été prévues initialement pour régler les soldes et l'entretien quotidien de la garnison arabe à Wejh. Le mois suivant, en compensation, la somme fut envoyée par Le Caire à Wejh, mais fut confiée à Ali, le frère aîné de Fayçal, au lieu du chérif Sharraf, qui commandait la garnison. Ali ne perdit pas de temps et dépensa la quasi-totalité de la somme pour rémunérer ses propres hommes[6].

Si Lawrence avait l'habitude de rendre des rapports extrêmement précis sur ses missions, sa comptabilité était en revanche pour le moins sommaire, et ce n'est pas la nouvelle manne déversée au début de 1918 qui allait changer ses habitudes. En quelques mois, il avait acquis une position si forte que ce n'était pas ce genre de considération qui pouvait le contrarier et les bureaux du Caire firent d'ailleurs preuve d'une parfaite complaisance. L'intendance suit…

Ce fut pourtant bien une affaire d'argent qui, en février 1918, le mit en sérieuse difficulté. Dans une lettre à Clayton datée du 12, Lawrence exposa dans des termes pour une fois précis les besoins financiers auxquels il aurait à faire face dans les mois suivants. Il venait d'ailleurs de recevoir 30 000 livres-or, qu'il était allé chercher lui-même à Guweira. Une telle somme devait couvrir ses propres décaissements pour le mois de février et les deux premières semaines de mars. Tandis que les dépenses de Fayçal, qui se trouvait alors plus au sud, étaient estimées à environ 50 000 livres, et que son frère cadet, le jeune Zeid, qui avait été délégué par ce dernier pour prendre la tête de la progression à l'est de la mer Morte, avait au total besoin de 45 000 livres[7].

Lawrence avait quelques jours plus tôt effectué une mission de reconnaissance dans le Ghor, plaine située au sud de la mer Morte, alors en plein soleil, tandis que, sur les hauteurs, les blizzards de neige fondue se succédaient. Il avait cette fois pour objectif la destruction de la fameuse « flotte turque de la mer Morte », en réalité une modeste flottille de canots à moteur qui servaient à transporter les blés destinés aux forces turques qui

faisaient face à Allenby en Palestine. Il enrôla pour l'occasion une bande de Bédouins des environs de Beersheba, qui attaquèrent le 28 janvier, détruisirent les hangars de stockage de fourrage et de blé ainsi que 7 esquifs. Ce fut l'un des rares exemples, au cours de l'histoire des conflits, d'hommes à cheval ayant coulé une flotte. Lawrence relatera que lors d'un dîner avec Allenby, il s'était recommandé lui-même, en vain, pour une DSO « marine ». Au cours du même dîner, poursuivant dans la même veine humoristique, il avait également demandé au général une DFC – *Distinguished Flying Cross* –, décoration destinée aux aviateurs, sous le prétexte qu'il s'était « abstenu d'abattre deux avions de chasse australiens[8] ». Le potache n'était jamais bien loin.

De retour à Tafileh le 18 février, après avoir effectué une nouvelle reconnaissance qui l'avait mené plus au nord, aux environs de Kerak, Lawrence expliqua qu'il comptait maintenant avancer rapidement en direction de Madeba. Il en avait désormais les moyens, grâce aux sommes qu'il avait récupérées à Guweira, qui devaient permettre d'entretenir les troupes et d'en recruter de nouvelles. Trente mille livres-or y avaient été transportées d'Akaba pour la suite de la campagne. Il avait revu Joyce et fait la connaissance d'un nouveau venu, un officier d'état-major dont la mission était de donner un semblant de professionnalisme tactique à la campagne, le major Alan Dawnay. Ce furent quelques jours paisibles pour Lawrence, sous les tentes des hommes des véhicules blindés ; il retrouvait toujours avec une intense satisfaction la compagnie de ses compatriotes, des gens « civilisés », contrairement à ces Bédouins rapaces et totalement imprévisibles…

Fayçal était également présent, un peu dépité. Il avait échoué une nouvelle fois devant la gare de Mudowarra. L'or était rangé dans des sacs pesant chacun une douzaine de kilos. Le retour vers Tafileh se déroula dans des conditions climatiques particulièrement rigoureuses qu'il décrivit à sa mère, un peu comme un collégien anglais racontant sa dernière partie de rugby contre le collège voisin : « J'ai eu une très mauvaise nuit dans les collines quand mon dromadaire a perdu pied face aux rafales de neige et que j'ai dû dégager à la main un chemin pour elle et la haler durant des kilomètres sur des pentes couvertes de neige glissante. Le genre de chemise blanche légère que l'on porte habituellement et les pieds nus sont plus adaptés aux conditions en été qu'en hiver[9]… » Lawrence disposait pourtant d'une

excellente monture, Wodheiha, qui l'extirpa à son tour d'une fondrière dans laquelle il avait glissé, tout le bas du corps coincé.

Lorsque Lawrence poussa Zeid à avancer vers Madeba, le jeune chérif répondit que cela nécessiterait beaucoup d'argent. Lawrence rétorqua qu'il avait reçu de quoi y faire face, avec les 30 000 livres qui avaient été entre-temps apportées par un jeune lieutenant écossais, Alec Kirkbride. Zeid dut avouer qu'il avait déjà tout dépensé pour payer différentes tribus sans aucune contrepartie, et qu'il ne lui restait quasiment rien. Lawrence trouva la réponse un peu rapide et se rendit compte qu'il était impossible qu'il ait distribué de telles sommes en si peu de temps, ce qui impliquait qu'il mentait et qu'il en avait très probablement détourné une bonne partie pour lui-même.

L'affaire le choqua profondément, et confirma ce qu'il avait écrit quelques jours plus tôt à Clayton : « Ces Arabes sont le pire matériau qui soit quand on cherche à les intégrer dans un plan d'ensemble.[10] » Il était furieux contre Zeid, contre les Arabes, et contre lui-même, d'avoir été aussi naïf (l'était-il vraiment ?). Le 19 février, il repartit pour Ramleh, le quartier général britannique en Palestine, *via* Jérusalem, décidé à demander sa mutation, ou même à présenter sa démission. Ce n'était pas la première fois que Lawrence brandissait cette menace ou réclamait une nouvelle affectation, loin de l'affreux « matériau ». « Il y avait peu de chances que je fusse maintenu dans mes fonctions, car j'expliquais piteusement l'échec de notre offensive et la disparition de ces fonds par un manque de sûreté dans le jugement et une incapacité persistante à distinguer entre les agents arabes dignes de foi et ceux qui ne l'étaient pas. » Après des semaines de répit, son moral était redescendu au plus bas et il était épuisé à tout point de vue : « J'étais très malade… presque au point de rupture[11]. »

Cette fois encore, il se tourna vers sa mère, sur un ton très inhabituel, comme un élève pris en faute et qui doit se faire pardonner : « Me voici de nouveau au Caire. A Tafileh j'ai eu un différend avec le chérif Zeid, le quatrième fils du vieil homme de La Mecque. » Il lui annonça toutefois en passant qu'il était maintenant « une sorte de colonel ». Deux semaines plus tard, alors qu'il n'avait jusque-là jamais rien laissé transparaître de ses épreuves dans ses lettres personnelles – Deraa par exemple –, il lui confia son découragement : « Ce sera pour moi un grand réconfort de pouvoir m'allonger et m'assoupir sans avoir besoin de penser sans cesse à tant de choses ; et de parler sans que chacune de mes paroles soit rapportée dans une

demi-centaine de bivouacs. Ce boulot est quelque chose de trop vaste pour moi[12]. » Ce qu'il désirait maintenant ardemment, c'était un « job » tranquille, la routine, pas de responsabilités, se reposer dans des fonctions de subordonné, et se fondre dans l'anonymat d'une armée.

Au quartier général d'Allenby, Lawrence fut néanmoins surpris et rassuré d'être accueilli par le cher Hogarth auquel il expliqua immédiatement qu'il se sentait responsable d'avoir tout gâché en faisant confiance à Zeid, garçon pour lequel il éprouvait pourtant de l'affection. Quant à Clayton, il ne voulut rien entendre lorsqu'il parla de tout abandonner pour cette malheureuse histoire d'argent égaré. Il ne pouvait être question de le laisser s'en aller : les affaires sérieuses étaient sur le point de commencer.

En France, les opérations étaient enlisées et Lloyd George se faisait de plus en plus pressant. Il avait d'ailleurs réussi à obtenir la démission du général Robertson, le principal opposant aux campagnes périphériques. Allenby confirma lui-même à Lawrence que le War Office lui demandait de reprendre les opérations au plus tôt, pour prendre Damas, voire Alep. D'ailleurs, une première bonne nouvelle était arrivée avec la capture de Jéricho, qui offrait une base de départ pour des opérations du corps expéditionnaire à l'est du Jourdain. Pour Allenby, les choses étaient claires : plus il remontait vers le nord, en direction de Damas, plus il devenait impératif que les tribus de Bédouins et les villageois arabes à l'est du Jourdain, à défaut de se rallier ouvertement à Fayçal, cessent de collaborer avec les Turcs.

Le 26 février, la décision fut prise de lancer une attaque majeure contre Maan, où se trouvait une forte garnison turque. De son côté, Allenby avait pour projet de lancer ses hommes au-delà du Jourdain, de remonter sur les hauteurs du Moab, et de prendre possession de Salt, la ville la plus peuplée de la région, et qui comprenait une population chrétienne importante. Il visait ensuite Amman. Sa prise aurait pour effet de couper en deux les forces turques à l'est du Jourdain et de rendre impossible le passage de troupes par le chemin de fer du Hedjaz. Une autre raison justifiait une offensive dans cette direction : le climat de la vallée du Jourdain est particulièrement sévère et insalubre, et Allenby ne voulait pas que les troupes britanniques et du Commonwealth y demeurent confinées durant les mois d'été qui approchaient.

19

Raids

Lawrence passa une bonne partie de mars 1918 au Caire, puis rejoignit Akaba à la fin du mois. D'Akaba, il repartit en Rolls-Royce pour Aba-el-Lissan, où il arriva sous une pluie battante. Il pénétra dans la tente où l'attendait Fayçal. Tendu, impatient, fumant cigarette sur cigarette (Lawrence rentrait habituellement du Caire avec des cartouches de sa marque favorite), l'émir craignait toujours d'être négligé ou marginalisé par l'état-major britannique et ses hommes supportaient de moins en moins les conditions climatiques. Lawrence, accompagné cette fois par Young et Dawnay, expliqua le rôle dévolu à l'armée arabe du Nord dans les plans d'Allenby. Tout le monde s'accorda pour tenter de prendre Maan et, avant de se lancer dans une attaque frontale contre les positions turques bien défendues, de couper le chemin de fer au nord et au sud de la gare, pendant que, simultanément, une nouvelle opération de diversion était lancée, plus au sud, contre Mudowarra.

Toute l'affaire avait été planifiée avec une grande précision, mais elle fut presque aussitôt annulée : aussi bien l'attaque de Maan, à cause des pluies diluviennes qui ralentissaient considérablement la progression des dromadaires de transport lourdement chargés, que l'opération de diversion, une reconnaissance préalable ayant montré que l'utilisation de véhicules blindés était impossible en raison de la nature très sablonneuse du terrain. Heureusement, d'une certaine façon, pour Fayçal et Lawrence, Allenby n'allait pas faire mieux, bien au contraire.

En Palestine, le premier « raid transjordanien » débuta durant la nuit du 21 mars, lorsque des hommes du corps expéditionnaire d'Allenby – Anglais et Australiens pour l'essentiel – traversèrent le Jourdain à la nage pour établir des pontons. Plus à l'est, dans les montagnes et les collines du Moab, les forces du Commonwealth furent confrontées au même adversaire qui bloquait l'armée arabe du Nord : le temps épouvantable, qui les contraignit à laisser en arrière l'artillerie. La ville de Salt tomba malgré tout, le 25 mars, et les forces britanniques, australiennes et néo-zélandaises se lancèrent en direction d'Amman. L'assaut fut un échec – de peu d'ailleurs –, qui fit la démonstration, une fois de plus, que le soldat turc se battait avec ténacité lorsqu'il se trouvait dans des positions fixes. Les bataillons turcs de la 4e armée commandée par Djemal Pacha « Kuchuk » avaient été renforcés par des troupes allemandes envoyées par le général Liman von Sanders, nouveau commandant en chef des forces combinées *Yilderim*.

Les Britanniques avaient totalement sous-estimé un facteur essentiel : les Turcs entretenaient de bonnes relations avec la majorité des tribus du Moab et la population de la région était loin d'éprouver de la sympathie pour la révolte arabe, perçue comme essentiellement hedjazi. Les habitants des villages, les paysans des campagnes craignaient les pillages et les exactions des Bédouins tout autant que les représailles des Turcs. L'échec devant Amman fut un très mauvais coup pour le prestige du Royaume-Uni, et pour celui de Fayçal en tant que chef de la révolte. Comme certains l'avaient prévu, les Turcs, lorsqu'ils reprirent Salt évacuée par la 60e division britannique, n'eurent aucune indulgence pour la population chrétienne qui avait accueilli avec ferveur l'arrivée des troupes d'Allenby, et la répression dont elle fut victime dissuada les tribus des environs de se joindre à la révolte.

La retraite en direction de la vallée du Jourdain fut un épisode tragique de la guerre au Levant, et un calvaire pour les blessés, transportés dans des cacolets attachés aux flancs des dromadaires. Le 2 avril, le corps expéditionnaire franchissait à nouveau le Jourdain, avec à sa suite plusieurs milliers de chrétiens éplorés. Il avait perdu 1 200 tués et blessés, ce qui était négligeable comparé aux pertes subies en France, mais, pour les Turcs, c'était un triomphe. L'armée arabe du Nord, de son côté, n'avait été d'aucun secours. Allenby avait-il décidé qu'il ne pouvait faire confiance à cette dernière pour mener une opération coordonnée d'envergure ? Craignait-il les

fuites ? Sans doute était-il sous l'influence de son état-major. L'armée britannique était devenue, après trois ans d'épreuves et des débuts hésitants, une machine très bien huilée, complètement orientée vers la grande guerre de type européen. Tandis que la révolte arabe, encadrée par quelques officiers nouveaux venus plus classiques que Lawrence, avait commencé à trouver ses marques, un semblant d'organisation, une vraie capacité opérationnelle, les états-majors britanniques prenaient leurs distances avec ce type de combat encore trop exotique et qui ne ressemblait pas à la « vraie » guerre.

Sur le plan stratégique, l'échec devant Amman n'était pourtant pas la nouvelle la plus importante de ce début de printemps 1918. Le 21 mars, le général Ludendorff lança en France sa grande offensive de printemps et fit dans les premiers jours des progrès dévastateurs. Les armées britanniques subirent le choc principal et quarante-huit heures plus tard Allenby recevait du remplaçant de Robertson, le général Wilson, un télégramme lui demandant de préparer en urgence l'envoi de plusieurs divisions du corps expéditionnaire en France, ce qui lui enlevait tout espoir de vaincre les Turcs dans les mois à venir.

A Aba-el-Lissan, Fayçal avait appris la nouvelle de l'échec devant Amman. Certains disaient même que les Turcs allaient, dans la foulée, reprendre Jérusalem. Ce fut un choc pour l'émir, et les officiers britanniques qui le conseillaient s'efforcèrent de diminuer l'importance de l'opération, la décrivant comme un simple « raid ». C'est sans doute à partir de ce moment qu'il songea sérieusement à reprendre langue avec les Turcs, à l'insu de Lawrence. Il avait une préoccupation principale : ne pas se retrouver du côté des perdants. Les premiers succès spectaculaires de l'offensive Ludendorff en France et les difficultés que rencontrait Allenby laissaient en effet prévoir une prolongation du conflit bien au-delà de l'année 1918.

Alors que Fayçal, en ce début avril, se préparait malgré ses interrogations à se lancer de nouveau à l'assaut de Maan, tout à coup, comme par surprise, arriva le printemps. Le pays reverdit, la vie reprit. Pour les hommes du Hedjaz qui avaient été totalement démoralisés par le froid et la neige – et pour leurs montures –, un temps plus clément changeait tout. Après la promiscuité de la vie sous la tente, Lawrence pouvait à nouveau dormir à la belle étoile.

La température remonta rapidement et on assista alors à la réapparition de

toutes sortes de petites bêtes désagréables. « Des tiques de chameau, qui s'étaient gorgées du sang de nos bêtes jusqu'à prendre la forme de compacts coussinets bleu ardoise, dodues comme des haricots et grandes comme l'ongle, venaient se loger sous notre corps en quête de chaleur, s'accrochant à la doublure de cuir des toisons ; et si nous nous étendions sur elles au cours de la nuit […], notre poids les faisait éclater en petits tapis de poussière et de sang séché[1]. » Ayant roulé en guise d'oreiller son luxueux keffieh en laine du Cachemire, il compta, au lever du jour, précisément 28 tiques, qui se tenaient bien au chaud dans sa texture « neigeuse ». C'est, aux côtés de portraits dignes d'un Saint-Simon, de récits de combats et d'envolées stratégiques, le genre de détails de la vie quotidienne dans le désert qui font des S*ept Piliers* un récit si précieux.

Après un bref passage à Aba-el-Lissan, Lawrence partit pour le nord avec une caravane de 2 000 dromadaires qui transportaient 5 000 fusils et de grosses quantités de munitions et de vivres destinés aux partisans qu'il comptait recruter, dans la perspective d'une offensive en direction de Damas. Ali ibn el-Hussein el-Harithi se trouvait toujours à Azrak, en compagnie de représentants des tribus et des deux compagnies de soldats indiens commandées par Hassan Shah, qui avaient, comme les Hedjazis, énormément souffert du temps hivernal. Lawrence avait avec lui le gros de sa garde personnelle, une véritable petite armée privée d'une centaine d'hommes qu'il avait commencé à recruter quelques mois plus tôt. Lors d'une halte dans le désert, des messagers lui apportèrent la nouvelle de l'échec devant Amman et du retour des troupes à l'ouest du Jourdain. Si Fayçal pouvait se montrer déçu, le plus inquiétant était la réaction de la tribu des Beni Sakhr, à laquelle Lawrence avait prévu de livrer les armes. Les incertitudes quant à leur comportement futur étant maintenant trop fortes, il décida de repartir vers le sud.

En longeant le chemin de fer d'un peu trop près, il rencontra une patrouille turque. Lawrence ne voulut pas engager le combat, mais, pour les Bédouins qui l'accompagnaient, l'odeur de la poudre était tout simplement irrésistible. Dans l'escarmouche qui suivit, son serviteur Othman [Farraj dans les *Sept Piliers*] fut touché. La balle l'avait traversé de part en part et la colonne vertébrale était atteinte. Il était intransportable et n'en avait que pour quelques heures. C'est alors qu'un des guetteurs bédouins aperçut une cinquantaine de Turcs qui progressaient à pied dans leur direction, tandis

qu'au loin apparut une draisine sur laquelle se trouvaient également une dizaine de soldats ennemis. Il était hors de question de l'abandonner vivant aux Turcs. « Nous les avions vus mutiler ou brûler vifs nos malheureux compagnons[2] », écrira Lawrence, sans ajouter, et pour cause, que les blessés turcs eux-mêmes n'étaient pas tellement mieux traités par les Bédouins. Lawrence s'agenouilla à ses côtés avec son revolver et, alors que la draisine s'approchait dangereusement, abrégea les souffrances de son serviteur dévoué.

C'était sa deuxième exécution, après celle du « Maure », pour des raisons bien différentes il est vrai. Quelque temps auparavant, l'ami de cœur d'Othman, Daoud, avait succombé au froid à Azrak. Lawrence avait observé avec tendresse l'amitié entre ces deux garçons qui dormaient ensemble, « partageant en toutes occasions les joies et les peines, avec dans leur amour une candeur et une honnêteté qui attestaient de son innocence… J'étais rempli d'amertume, car la mort de ces deux garçons, si parfaits, avait encore accru mon dénuement[3] ».

Le 13 avril, les forces arabes attaquèrent Semna, un poste turc situé sur une crête à l'ouest de Maan, une position naturelle très solide. Maulud el-Mokhles, le valeureux officier irakien, un des seuls vrais professionnels de l'armée arabe du Nord, fut sérieusement blessé, mais le poste était tombé si facilement que les Arabes sous-estimèrent les difficultés d'une attaque contre les défenses bien plus fortes qui protégeaient Maan à une poignée de kilomètres de là. Fayçal était très réticent à l'idée de lancer un assaut frontal contre la garnison, mais la prise de la ville était pour les unités régulières de l'armée arabe une question de prestige. Allenby s'était retiré devant Amman ? Les Arabes devaient le venger. L'émir reçut cette nuit-là une pétition signée de ses principaux officiers, et parmi eux ceux qui avaient la réputation d'être les plus pondérés, dans laquelle les « fils de l'Arabe » imploraient littéralement son autorisation de passer à l'attaque.

Lors d'une discussion à Aba-el-Lissan, Fayçal et Jaafar Pacha s'étaient rangés à l'avis de Dawnay, qui voulait attendre fin avril avant d'attaquer. Mokhles et Nouri Saïd avaient argué que c'était Allenby lui-même qui cherchait à ralentir l'avance de la révolte arabe. Le débat n'était pas que technique, il était devenu fondamentalement politique. Pour les officiers

arabes, il fallait que l'armée arabe du Nord prenne les devants et n'attende pas systématiquement les instructions d'Allenby.

L'assaut fut commandé par Nouri Saïd, avec l'appui des canons français de Rosario Pisani. L'affaire avait débuté favorablement, sous les yeux de Lawrence, qui observait la bataille en compagnie de Fayçal et de Young à bord de sa Ford Model T, lorsque Nouri, impeccablement vêtu et ganté, sa pipe de bruyère aux lèvres, fut contraint de revenir en arrière pour exiger que Pisani, dont les canons n'avaient jusque-là lancé qu'une vingtaine d'obus, tout juste de quoi prendre la mire et la distance, se remette à tirer. Le Français, se tordant les mains de désespoir, affirma qu'il se trouvait à court de munitions[4]. Nouri Saïd était furieux de cette défaillance. Pisani expliqua à Lawrence qu'ayant peu de munitions à sa disposition, il avait demandé à Nouri de ne pas attaquer, tandis que Jaafar Pacha accusera Pisani de s'être arrêté de tirer beaucoup trop tôt sous un prétexte fallacieux.

L'interruption du soutien d'artillerie fut le tournant de la bataille. Les pertes chez les troupes régulières, parmi lesquelles on comptait certains des meilleurs cadres arabes, commencèrent à s'accumuler. Au matin du 18 avril, Jaafar Pacha décida de se retirer en direction de la colline de Semna. Il avait eu plus de 90 tués et 200 blessés. Jaafar, qui s'était illustré dans l'armée turque avant de rejoindre les Arabes, adressa un courrier au commandant turc, qu'il connaissait depuis l'université à Constantinople, l'invitant à se rendre. Celui-ci répondit, non sans faire preuve d'une certaine classe, qu'il aurait été « personnellement ravi » d'un tel dénouement, mais qu'il avait reçu comme ordre de tenir jusqu'à la dernière cartouche[5].

Le plus déprimant était qu'Auda et ses Howeitat n'avaient apporté aucune contribution à l'attaque. Lawrence fit clairement savoir à Auda ce qu'il pensait de cette dérobade. Le lendemain de l'échec, il était assis sous la tente de Fayçal lorsque le guerrier Howeitat fit son apparition. Le fier Bédouin lui lança : *« Marhaba, ya Urans »* (« Salut, ô Lawrence »). La réplique de l'Anglais fut immédiate et le toucha de plein fouet : *« Marhabat al bariha, ya Auda »* (« Mes salutations pour hier au soir, ô Auda »). Ce dernier ne dit rien et ressortit aussitôt, furieux et vexé d'avoir ainsi été humilié sous la tente de l'émir[6].

Au sujet de l'incident avec Pisani, le rapport publié dans le Bulletin arabe nota sobrement, par une formule en apparence de compromis mais qui traduisait en fait la colère des officiers arabes au service de Fayçal : « Les

artilleurs français ont pris une part *honorable* à l'attaque sur Maan[7]. » Cette formulation diplomatique était à double tranchant et ne pouvait clore la polémique, car *honourable* peut se traduire par « conforme à l'honneur », ce qui sous-entend qu'il y avait effectivement eu un différend violent et qu'il était apparu nécessaire de démentir toute défaillance de l'allié français. Pisani avait-il reçu des consignes de sa hiérarchie pour n'offrir qu'un soutien symbolique aux troupes arabes, les Français voyant d'un mauvais œil une victoire trop spectaculaire qui aurait pour effet de renforcer le prestige de Fayçal, alors que l'on s'approchait de plus en plus de Damas et de la zone d'influence française prévue par les accords Sykes-Picot ? Un de ses sous-officiers, Lucien Montero, confirma qu'il ne disposait pas de suffisamment d'obus, mais alors pourquoi Pisani n'avait-il pas insisté là-dessus lors de la préparation de l'assaut[8] ?

Lawrence ne voulut pas rester sur cet échec et décida de repartir vers le sud pour retrouver Dawnay qui se préparait à attaquer un nouvel objectif, aux alentours de Tell-Shahm, à une centaine de kilomètres au sud de Maan. Pour cette opération, Dawnay emmenait avec lui un mélange de troupes égyptiennes et de Bédouins, un cocktail potentiellement explosif, surtout lorsqu'il y avait du pillage en vue. Les hommes de l'Egyptian Camel Corps étaient sous les ordres de Peake. Lawrence et Peake avaient fait connaissance à Akaba et le nouvel arrivant se souviendra n'avoir pas reconnu au premier abord le petit homme qui avait pénétré à contre-jour dans sa tente, avec ses vêtements bédouins d'excellente facture, son keffieh et son agal qui indiquaient un « cheikh » de « grande tente ». Peake, qui parlait correctement l'arabe, déclama dans une langue fleurie les formules de salutations habituelles. Le « cheikh », jubilant intérieurement de la méprise, lui répondit aussitôt dans un anglais exagérément oxfordien : « Alors Peake, vous voilà enfin. Cela fait un bout de temps qu'on vous attend, vous et vos braves, et il y aura beaucoup de boulot dans l'arrière-pays[9]. »

Comme s'il se trouvait sur le front de France, Dawnay avait planifié toute l'opération à la minute près, ce qui fit bien rire Lawrence, qui arriva discrètement le 18 avril. « Je suis entré après minuit dans le bivouac sur les hauteurs qui surplombent Tell-Shahm à bord de ma voiture et ait proposé mes services, avec délicatesse, comme simple interprète[10]. » Un premier poste turc fut investi, conformément au plan. Afin d'empêcher que des renforts ne

remontent par le chemin de fer en provenance de Mudowarra, située à une cinquantaine de kilomètres plus au sud, il était prévu de miner la voie et Lawrence, qui avait retrouvé son vieux complice Hornby, reprit ses bonnes habitudes de démolisseur.

Les deux hommes longèrent le chemin de fer à bord des Rolls-Royce, dont ils descendaient pour placer des explosifs dès qu'ils trouvaient un endroit propice. Cette portion du chemin de fer se trouvait sur un remblai dont les pentes étaient très escarpées et qu'il fallait gravir pour placer les briques de fulmicoton contre les rails. Il y avait tellement d'explosifs à placer que les conducteurs des véhicules furent mis à contribution, après que Lawrence leur eut enseigné comment procéder. Lui-même travaillait avec rapidité et avec dextérité, et, tel un bon artisan, il distribuait les bonnes notes ou donnait des conseils à ses compagnons, novices ou moins doués.

Lorsqu'il fut enfin satisfait de son œuvre et de celle de ses hommes, il s'adressa au conducteur S. C. Rolls de sa voix douce et rassurante : « Fonce à la voiture et allume le moteur. Eloigne-toi à distance sûre et attends que je revienne. Dis aux autres de faire de même[11]. » Rolls glissa précipitamment au bas du remblai, stupéfait du calme dont faisait preuve son chef, les Turcs se trouvant à faible distance. En s'éloignant de la voie, il aperçut Lawrence qui bondissait d'une brique d'explosifs à la suivante, allumant les mèches qui avaient moins d'un mètre de longueur, avant de sauter lui aussi au bas du remblai pour se mettre à l'abri. Soudain, il y eut une forte déflagration, suivie par d'autres. « Immédiatement après il y eut le hurlement des morceaux de fer arrachés, des grands morceaux de rail étaient déchirés net et voletaient dans le désert avec un bruit de sifflement […]. Puis j'ai vu Lawrence qui courait dans ma direction, le bas de ses jupes battant autour de ses pieds nus. »

Rolls avait pris place au volant de *Blast*, le surnom de son véhicule, et assista aux premières loges à un véritable miracle. Un gros éclat de rail, d'une vingtaine de centimètres de longueur, lui arriva directement dessus et se ficha dans le rembourrage de la place libre, à sa gauche, la place réservée à son chef. Il avait lui-même failli être décapité. Lawrence parvint à la voiture quelques instants plus tard, et en voyant l'état de son siège, « l'expression sur son visage en fut légèrement modifiée ».

Pour Lawrence, la journée avait été à peine troublée par cet incident. « C'était une guerre menée dans des conditions luxueuses et des démolitions

de luxe : on s'est bien amusé. » Les Egyptiens de Peake approchèrent par le nord, Brodie fit parler ses mortiers, et une escadrille britannique lâcha quelques bombes. Tout avait marché comme l'avait prévu Dawnay, un modèle d'opération combinée.

Les Turcs se rendirent dans la soirée. Puis ce fut l'heure du pillage. Lawrence se dirigea vers la gare à bord de *Blast* et fit main basse sur la cloche en bronze, Rolls se saisissant du tampon du chef de gare. Les Bédouins du cheikh Haza, qui n'avaient pris aucune part à l'assaut, avaient une nouvelle fois perdu la tête, mais cette fois, les Egyptiens, qui avaient fait la majeure partie du travail, voulaient également leur part du butin. Une dispute violente éclata, des coups de feu partirent. « Nous avons tous été à deux doigts de nous faire étrangler. » Lawrence parvint, par son charisme et son autorité personnelle, à rétablir le calme, et les Egyptiens eurent gain de cause et le droit de choisir en premier leur part de butin. Finalement, avec un immense *« Yallah »* (« on y va »), les Bédouins se ruèrent en masse sur tout ce qui restait à prendre, devant les yeux atterrés des conducteurs britanniques. L'inconvénient d'une telle quantité de butin fut que 80 % des Bédouins étaient maintenant repus. Le lendemain, leur chef n'en avait plus qu'une poignée sous ses ordres, les autres ayant disparu durant la nuit ; ils n'avaient nullement l'intention de participer à des opérations contre les Turcs tant que leurs réserves de nourriture et de munitions, désormais abondantes, n'étaient pas épuisées.

Le lendemain, ce fut au tour de la gare de Ramleh, à une dizaine de kilomètres au sud de Tell-Shahm, d'être conquise par les hommes de Peake, puis Lawrence se dirigea en voiture vers Aba-el-Lissan pour faire son rapport à Fayçal. Ce dernier « profita de cette période faste pour faire la paix entre Auda et moi, et tourner en plaisanterie notre différend concernant l'inaction des Howeitat devant Maan[12] ». Et Lawrence repartit à nouveau pour Le Caire, *via* Akaba : ces deux opérations victorieuses au cours desquelles l'*Emir dynamit* était revenu à ses premières amours avaient racheté le coûteux échec devant Maan.

Entre-temps, la défaite cuisante subie lors du premier raid en Transjordanie n'avait pas entamé l'enthousiasme d'Allenby pour les opérations au-delà du Jourdain. Il décida un nouveau raid en direction de Salt puis d'Amman, après quoi on pouvait envisager d'avancer rapidement sur

Deraa. Les Arabes de Fayçal avaient cette fois un rôle à jouer dans l'affaire. Puis vint l'offre de collaboration d'une poignée de cheikhs des Beni Sakhr de Madeba, la tribu la plus influente à l'est du Jourdain, qui jusqu'alors s'étaient maintenus dans une stricte neutralité, malgré certaines promesses, et avaient tout fait pour éviter la rupture avec les Turcs. Depuis plusieurs mois déjà, Lawrence avait des contacts avec certains des chefs, et il n'en était pas résulté grand-chose. Tribu semi-sédentarisée, les Beni Sakhr se méfiaient d'ailleurs comme de la peste des « purs » Bédouins.

Lorsque Lawrence arriva au quartier général britannique le 2 mai, il eut la surprise d'entendre le général Louis Bols, chef des opérations d'Allenby, lui annoncer triomphalement que, cette fois, il était certain que Salt tomberait comme un fruit mûr et resterait définitivement sous le contrôle du corps expéditionnaire. Il expliqua qu'un chef des Beni Sakhr était venu le voir à Jérusalem pour proposer l'appui de 20 000 hommes qu'il se prétendait en mesure de mobiliser. Le lendemain de cet entretien, écrira Lawrence consterné, Bols, tel Archimède dans son bain, « avait réfléchi à un plan et l'avait finalisé avant même que l'eau eût refroidi ». Lawrence lui demanda l'identité du cheikh en question, et Bols lui parla d'un certain Fahad el-Zebn. Le général était « visiblement réjoui de cet efficace empiètement sur mon domaine », commentera Lawrence, certainement un peu vexé de ne pas avoir été consulté. Or il connaissait Fahad et le savait incapable de lever plus de 400 hommes[13].

Comme lors du premier raid, l'affaire commença bien, et Salt fut capturée rapidement. Mais cette fois, les Turcs, basés à l'ouest du Jourdain, créèrent la surprise en franchissant la rivière au moyen d'un ponton qui n'avait pas été repéré par les services de renseignements et par les missions de reconnaissance aérienne britanniques. Ce franchissement présentait une menace très grave pour les troupes du corps expéditionnaire qui s'étaient avancées dans les montagnes et qui risquaient d'être prises à revers et coupées de leurs bases en Palestine. Les troupes turques firent preuve d'une grande habileté tactique, démentant une fois de plus l'opinion caricaturale de Lawrence, qui n'avait cessé de fustiger leur « stupidité » et leur maladresse. Leur contre-attaque dans la vallée du Jourdain déséquilibra complètement leurs adversaires. Pour éviter d'être encerclé, le corps expéditionnaire fut contraint d'évacuer Salt une deuxième fois et de retourner sur ses positions à l'ouest du Jourdain.

Ce deuxième échec fit encore plus de tort au prestige d'Allenby et du corps expéditionnaire que le premier. Les tribus bédouines de la région n'avaient plus aucune confiance et tandis que Nouri Shaalan se trouvait conforté dans son opinion de ne pas bouger d'un pouce tant que les Britanniques et leurs alliés n'obtenaient pas une victoire majeure, d'autres n'hésitèrent pas à basculer franchement dans le camp turc. Fayçal lui-même vacilla. Lawrence s'était tenu en retrait durant les semaines précédentes, parce qu'il était un peu découragé après l'euphorie de l'été 1917, mais aussi en raison de la présence d'autres officiers britanniques et de troupes régulières qui avaient changé la nature de sa guerre. Le fait de n'avoir pas été consulté par le général Bols, alors qu'il passait pour le meilleur expert des tribus et celui qui était le plus à même de les influencer dans le bon sens, avait marqué un point bas dans sa jeune carrière. Les échecs successifs d'Allenby rebattaient les cartes. Le corps expéditionnaire avait perdu l'initiative, au moment où de plus en plus de troupes étaient appelées en France pour sauver l'Entente face au déferlement des troupes de Ludendorff.

Allenby avait été touché moralement, derrière sa carrure rassurante. En raison de la réduction considérable des forces « blanches » à sa disposition, il ne pouvait faire autrement qu'utiliser au maximum Fayçal et son armée de bric et de broc.

Lawrence tenait ainsi sa revanche. Il fallait à nouveau compter sur lui. Plus que jamais, son rôle auprès de Fayçal, cette amitié dont les fondements remontaient à cette nuit triste dans le lit d'un oued du Hedjaz lorsqu'ils avaient dormi une heure, tout près l'un de l'autre, dans le froid et l'humidité, à l'heure de la déroute début janvier 1917, amitié fortifiée par tant de soirées passées à discuter de l'avenir du Moyen-Orient, amitié née aussi d'un sens inné de la poésie et d'un humour partagé, que seul, dans l'armée britannique, le « djinn du monde » savait déclencher et entretenir, était devenue un facteur clef de la campagne. Elle allait pourtant bientôt connaître sa plus grande épreuve.

Mais d'abord, Lawrence, conscient de l'importance prise par les questions de logistique pour la suite de la campagne, reprit l'initiative. Voyant Allenby au quartier général britannique, il obtint que 2 000 dromadaires de bât que l'intendant général des forces britanniques, Walter Campbell, destinait à une division régulière indienne en Palestine lui soient affectés. Allenby, au cours d'un dîner à son quartier général, lui avait

demandé ce qu'il comptait en faire et Lawrence, tout de go, avait répondu : « Si je les obtiens je ferai entrer mille hommes en armes dans Deraa quand il vous plaira. » Allenby se tourna vers l'intendant général, furieux de se voir ainsi subtiliser ces précieuses bêtes de transport, et lui dit en hochant doucement la tête avec commisération : « Q [*Quarter-master general*], vous avez perdu[14]. »

Ces dromadaires étaient pour les Arabes la solution à tous leurs problèmes logistiques et l'assurance d'une grande mobilité. Le 22 mai, Lawrence put annoncer la nouvelle à Fayçal. Le moral de tous remonta en flèche. Il était temps, car le 3 mai, Djemal Pacha avait écrit secrètement à Fayçal pour lui proposer d'ouvrir des discussions. Une semaine plus tard, l'émir avait répondu, accompagnant sa lettre d'une liste de demandes. Il était d'autant plus enclin à ouvrir des pourparlers, même très préliminaires, avec ses adversaires que ses relations avec son père le chérif, qui avaient toujours été difficiles, s'étaient encore fortement détériorées. Hussein, extrêmement jaloux de ses prérogatives, voyait en effet d'un très mauvais œil l'autonomie accrue qu'avait acquise son fils et son prestige qui ne faisait que croître.

Lawrence écrira dans un article du *Times* de septembre 1919 que Djemal était prêt à offrir l'indépendance à l'Arabie, l'autonomie à la Syrie et la moitié des richesses de la Turquie à Fayçal, si l'armée arabe se rangeait aux côtés des Turcs contre la Grande-Bretagne. Il faisait une première confusion, sans doute sciemment, sur l'auteur de la lettre, qui était Djemal Pacha « le Petit », et non Djemal Pacha « le Grand », qui avait quitté la région fin 1917 et se trouvait à Constantinople au moment des faits. Cette confusion avait sans aucun doute pour objectif de prouver que l'offre était très sérieuse, et qu'il était difficile de reprocher à Fayçal d'avoir voulu au moins l'étudier.

Son correspondant n'avait en réalité aucune espèce d'autorité pour lui faire de telles promesses. L'année précédente, Djemal « le Grand » avait effectivement contacté Fayçal, mais Lawrence affirmera qu'il avait secrètement encouragé ce dernier à présenter des demandes qui ne seraient pas acceptées. Les concessions exorbitantes qui auraient été proposées par Djemal « le Petit » étaient d'ailleurs manifestement fantaisistes – quel chef, aussi important soit-il, pouvait se permettre d'offrir au fils du chérif Hussein la « moitié des richesses de la Turquie » ? Lawrence tentait manifestement de dédouaner Fayçal, cherchant à montrer au lecteur du *Times* qu'il était parfaitement excusable que l'émir ait pu être sérieusement troublé par des

perspectives aussi attrayantes. La réalité était que les discussions en étaient au stade exploratoire, et que Djemal proposait seulement l'autonomie du Hedjaz, ce qui, pour Fayçal, qui pensait d'abord à Damas, n'avait rien de bien enthousiasmant.

Quelques années plus tard, Lawrence écrivit à William Yale, ancien officier de liaison des Etats-Unis, en rappelant cet épisode sur le ton frivole qu'il affectionnait lorsqu'il voulait prouver que toute la situation était parfaitement sous son contrôle : « Ah, des négociations de paix ! Fayçal et Djemal menaient des négociations de paix plutôt sérieuses durant toute l'année 1918. J'ai pu voir les lettres des deux côtés, à leur insu : j'aurais dû être moralement indigné de l'attitude de Fayçal, mais l'Angleterre négociait secrètement avec Talat[15], ce que je savais aussi par des sources non officielles, tout 1918 aussi. En amour, comme à la guerre et comme dans les alliances, tous les coups sont permis[16]. » Les échanges durèrent quelques semaines avant qu'Allenby ne se charge d'y couper court, en lançant, enfin, la grande offensive. Pour l'armée arabe, pour Fayçal et pour Lawrence, il fallait impérativement être au rendez-vous : c'était tout l'avenir du mouvement de libération arabe qui allait maintenant se jouer, et avec lui celui du Moyen-Orient.

20

Armageddon

Fin juin 1918, Lawrence se rendit à Djedda pour tenter de convaincre Hussein de transférer une partie des troupes qui combattaient sous les ordres d'Abdallah et Ali dans le sud du Hedjaz vers l'est de la mer Morte. Hussein, de plus en plus buté face à un mouvement qu'il ne maîtrisait plus, refusa de quitter La Mecque pour le rencontrer, prétextant le ramadan. Sa seule obsession était désormais de contrer les ambitions de son voisin et adversaire Ibn Séoud.

Pendant que Lawrence se trouvait dans le Hedjaz, Joyce lui apporta une nouvelle de grande importance. Nouri Shaalan et son fils Nawaf – qui avaient eu des contacts répétés avec les Turcs et, en bons Bédouins, attendaient la toute dernière minute pour choisir leur camp – avaient enfin écrit à Fayçal pour lui faire une offre de service qui paraissait à première vue de bonne foi. L'unité de la tribu Rouwalla était un combat de tous les jours, et Nouri avait, jusque dans sa famille, suffisamment de rivaux et d'ennemis prêts à prendre sa place. La tribu s'était d'ailleurs à un moment donné divisée en quatre segments et il avait été contraint de jouer à l'équilibriste, sous le regard toujours compréhensif de Lawrence. « Ses lettres à Fayçal sont loyales et raisonnables, et il nous a donné un reçu en bonne et due forme pour les stocks d'armes de l'armée chérifienne à Azrak, tout en faisant la paix avec les Turcs et en demandant à Ali ibn el-Hussein el-Harithi de déguerpir[1]. » Lawrence savait combien il lui fallait être patient, car l'unité de la tribu était la condition *sine qua non* d'un ralliement. Or Nawaf avait cherché à plusieurs

reprises à se ranger du côté des Turcs, et ces divisions avaient alarmé Nouri, qui voyait son autorité ainsi contestée. Avec les Beni Sakhr, les Rouwalla et les Druzes, Fayçal avait été attentif à ne pas précipiter les choses, tout en maintenant un contact constant, et à leur accorder avec régularité des subsides dont le montant était très précisément calibré. Ni trop, pour ne pas qu'ils se sentent démobilisés, ni trop peu, pour ne pas les humilier.

La politique tribale nécessitait un doigté et une capacité à avaler des couleuvres qui n'étaient certainement pas à la portée de tous. Seul Lawrence semblait pouvoir accepter sans broncher les avanies et les petites humiliations, tout en sachant choisir le bon moment pour clore la discussion ou pour lancer un ultimatum. Mais son expérience cumulée l'avait rendu de plus en plus circonspect à l'égard des forces tribales et il ne prenait pas de gants lorsqu'il s'adressait aux hommes du contingent britannique : « Après le souper, Lawrence rassembla les hommes autour d'un grand feu de bois et leur donna le discours le plus franc que j'aie jamais entendu. Il expliqua la situation générale, leur dit qu'il allait les emmener à travers une partie de l'Arabie où aucun homme blanc n'était passé depuis le temps des croisades, et expliqua qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter des réactions des Turcs, mais toutes les raisons de s'inquiéter de celles des Bédouins. Ils étaient particulièrement méfiants, et pensaient très certainement que nous étions venus faire main basse sur leurs terrains de pâturage. »

Lorsque, début août, l'unité commandée par Stirling commença à remonter le Wadi Ithm pour rejoindre les autres unités de l'armée arabe, Lawrence les accompagna durant toute la traversée du pays Howeitat, car il n'avait toujours aucune certitude quant aux sentiments de certains clans[2]. Des officiers britanniques détachés auprès de l'armée arabe étaient même parvenus à la conclusion que si la grande offensive d'Allenby échouait, ils risquaient fort de se retrouver isolés loin de leurs bases, et les chances de pouvoir se replier sur Akaba sans encombre et sans que les Bédouins profitent de leur vunérabilité pour se retourner contre eux deviendraient alors très minces. Lawrence avait d'ailleurs anticipé cette éventualité et avait prévu dans ce cas de ne pas donner l'ordre de repli en direction du sud mais de marcher plein nord pour atteindre le Djebel Druze, afin de s'y retrancher pour passer l'hiver, avec la quasi-certitude qu'ils pourraient s'y défendre contre toute attaque turque. Encore fallait-il que les Druzes eux-mêmes, notoirement versatiles, ne se chargent pas de leur régler leur compte.

Dans ce contexte pour le moins incertain, la nouvelle concernant Nouri Shaalan fut accueillie avec enthousiasme. Ce n'est pourtant que plusieurs semaines plus tard que Lawrence monta à Guweira dans un avion qui l'emmena à Jefr pour une rencontre avec le grand chef des Rouwalla, à laquelle devait également assister Fayçal.

Lawrence utilisait maintenant le plus souvent possible les aéronefs du Royal Flying Corps, en dépit de la fréquence des incidents. Quelques semaines plus tôt, le « Blériot Expérimental 2 » (BE2) à bord duquel il était passager avait dû effectuer un atterrissage forcé dans le Sinaï. Ce modèle biplan avait été le tout premier avion à équiper les forces aériennes du Royaume-Uni, mais il était déjà obsolète, si vulnérable qu'il était surnommé par les Allemands « viande froide » et par les Britanniques *« a suicide machine »*. Un autre avion basé à Akaba fut chargé de le récupérer. « Notre avion a atterri sur un plateau sablonneux et Lawrence nous attendait tranquillement. Il était debout avec son pilote à côté de l'avion accidenté et c'est la seule fois que je l'ai vu en uniforme britannique kaki. Lawrence nous souriait, imperturbable, mais je l'ai trouvé très comique dans un uniforme trop grand pour lui, sans ceinturon, avec une casquette toute raplatie[3]. » Son avion put décoller de nouveau, évitant de justesse un profond fossé, et Lawrence rentra sain et sauf à Akaba.

Ces allées et venues en avion impressionnaient les Arabes, qui finirent par avoir une confiance absolue dans les *« qways tiyaras »*, les « jolis avions », et les surhommes qui les pilotaient. Pour aller à la rencontre de Nouri, Lawrence avait pris à nouveau un BE2. Circuler en avion durant les mois d'été était non seulement inconfortable, mais dangereux, en raison de l'air raréfié et des trous d'air. Ils franchirent de justesse la crête du Shtar, le col qui permettait d'accéder aux grandes étendues plates des environs de Maan.

« Assis à l'avant, je me demandais si nous n'allions pas nous écraser, et l'espérais presque[4]. » Effet dramatique, car il ajoute aussitôt : « Je ne l'espérais pas vraiment. » Lawrence appréhendait cependant ces négociations avec le chef tribal, qui avait sans aucun doute l'intention d'aborder une nouvelle fois la question de l'après-guerre et de l'avenir de la Syrie une fois les Turcs partis, et il avait appris qu'Allenby, après plusieurs semaines de pause, était en train de préparer son offensive majeure, destinée cette fois à « casser » une fois pour toutes l'armée turque en Palestine ; mais pourquoi ce

désir subit d'« en finir » tel qu'il est décrit trois ans plus tard, dans la première version des *Sept Piliers*, alors que son œuvre au Moyen-Orient était loin d'être achevée ? Est-ce toujours ce sentiment de mentir aux Arabes ? Une fois de plus Lawrence désarçonne le lecteur, au moyen d'une phrase au ton dramatique qui peut être interprétée comme un simple effet de scène.

Arrivé sain et sauf à Jefr le 7 août, il vit aussitôt Nouri et Fayçal, qui se trouvaient tous deux dans de bonnes dispositions à son égard. Le portrait que trace Lawrence de Nouri est pourtant sinistre. « Il était très vieux, livide et usé, empreint de chagrin et de remords, et un sourire amer était tout ce qui s'animait dans sa physionomie. » Son entourage ne paraissait guère valoir mieux. Heureusement il y avait son neveu Trad, que Lawrence avait eu l'occasion de côtoyer à plusieurs reprises en opérations, « l'œil vif, plein de gravité, la parole directe, personnage chevaleresque et le meilleur chef de leur cavalerie ». En réalité, Nouri n'était pas si âgé que le dit Lawrence, et l'homme qui pose pour la photo après la guerre à Damas, en compagnie d'autres figures de la révolte, a un visage plutôt avenant[5].

Lawrence s'était soigneusement préparé pour cette rencontre et avait longuement étudié les Rouwalla, les différentes lignées et les principales personnalités qui entouraient le vieux chef ainsi que les événements qui avaient jalonné sa conquête du pouvoir. L'affaire n'était pas totalement gagnée : sous la tente, face à Nouri et ses principaux adjoints, Fayçal et Lawrence œuvrèrent de concert, comme des duettistes bien rodés habitués à jouer leurs partitions respectives. « Nous les émouvions d'une petite touche, d'un mot. Le souffle suspendu, ils nous écoutaient. Leurs yeux plissés, habités de la lueur de la foi, étaient rivés sur nos personnes… Nous les vîmes bientôt s'enflammer et nous nous laissâmes aller en arrière pour les regarder s'animer, parler, mutuellement s'échauffer. Bientôt, dans une atmosphère vibrante, ils exprimèrent par formules heurtées des choses qui excédaient leurs capacités d'énonciation, sentirent pour la première fois monter en eux des notions qui les dépassaient. […] une nouvelle tribu fut ce jour-là ajoutée à notre comité ; même si le simple "Oui" que laissa tomber Nouri pour finir était plus lourd de sens que tout ce qui s'était dit[6]. »

A un moment de la discussion, Nouri se leva pour aller chercher une chemise dans laquelle il gardait précieusement différents papiers. Tout Bédouin qu'il était, le chef des Rouwalla était très bien informé par ses nombreux contacts à Damas. Il réapparut avec les documents qui relataient

les différentes phases des négociations entre les Arabes et les Britanniques concernant l'avenir de la région et la Syrie en particulier. Les échanges de lettres entre Hussein et McMahon, les accords Sykes-Picot, la déclaration Balfour… Où voulaient en venir les puissances occidentales ? Les incohérences étaient flagrantes aux yeux du chef bédouin dont la rouerie et l'astuce étaient légendaires. Nouri demanda à Lawrence sur un ton légèrement ironique à quel document il devait donc se fier. Celui-ci ne se laissa pas démonter et répondit succinctement : « Le dernier en date », faisant une allusion directe à un texte qui avait été rendu public plusieurs semaines auparavant au Caire, la « déclaration aux Sept Syriens ».

La déclaration aux Sept Syriens – des bourgeois de Damas qui avaient formé un comité au Caire, peu représentatif du reste – avait été rendue publique le 11 juin 1918 et introduisait un élément totalement nouveau par rapport aux accords Sykes-Picot. Dans ce document qui avait été signé par les seules autorités britanniques, les terres arabes étaient divisées en quatre catégories : celles qui étaient libres de la domination turque avant la guerre, celles qui avaient été ou allaient être libérées par les forces arabes, celles qui seraient « occupées » par les forces alliées, enfin celles qui allaient demeurer sous domination turque.

Le plus important était le sort des zones libérées des Turcs par les forces arabes elles-mêmes. Celles-ci devaient, d'après la déclaration britannique, être déclarées indépendantes une fois la paix conclue. Pour Allenby, ce document, comme les précédents, constituait un des facteurs dont il allait devoir tenir compte dans sa stratégie et dans le rôle dévolu au mouvement de Fayçal. Tant que les forces arabes se trouvaient encore dans ce qui constitue aujourd'hui, à peu de chose près, la Jordanie, c'est-à-dire au sud de la limite prévue par les accords Sykes-Picot, la question était relativement claire. Mais elles étaient sur le point de s'approcher des limites de la zone d'influence française, et la mise en application de la « déclaration » allait bientôt entrer en collision frontale avec l'accord Sykes-Picot, qui prévoyait que la Syrie serait, certes, indépendante, mais sous influence française, et ce, quelle que soit la nationalité de ses libérateurs. Lawrence était décidé à s'appuyer à fond sur la déclaration aux Sept Syriens et Allenby, discrètement, se fit son complice.

Contrairement à une légende qui a la vie dure et qui alimentera dès la fin de la guerre une véritable saga du complot dont Lawrence, agent secret et

éternelle incarnation de l'Intelligence Service, sera, bien malgré lui, le principal animateur, il ne fut qu'un élément parmi d'autres dans cette lutte contre l'influence française au Levant. Les autorités britanniques, après avoir obtenu le retrait de la mission française au Hedjaz commandée par Brémond, avaient constamment rejeté toute augmentation des effectifs des forces françaises et le « détachement français de Palestine et de Syrie » ne compta, à son maximum, que 3 000 hommes. Les Britanniques s'opposèrent à l'envoi par les Français d'un officier général qui aurait pu compenser, par son ancienneté, la relative faiblesse des effectifs. Clayton de son côté ne cessa d'utiliser le fait accompli de l'occupation militaire. A Jérusalem, Allenby s'était opposé à Georges-Picot au cours d'un échange qui deviendra un des morceaux de choix des *Sept Piliers* avant de nommer le redoutable Ronald Storrs comme gouverneur « militaire » de la ville. L'« expédient » militaire permettait ainsi de répondre par la négative à toutes les demandes françaises d'administration politique conjointe des territoires libérés.

Nouri Shaalan ne fut pas convaincu seulement par l'offensive de charme de Fayçal et de Lawrence. Ce dernier était toujours « l'homme qui avait l'or » et les Turcs, de leur côté, se montraient de moins en moins généreux. Lawrence rentra à Guweira le soir même, mission accomplie. Il eut, le lendemain, la satisfaction supplémentaire d'apprendre la prise de Mudowarra, qui avait si longtemps arrêté les Arabes, victoire à laquelle les méharistes britanniques de l'Egyptian Camel Corps prirent une part décisive : les forces turques de Médine étaient maintenant totalement isolées.

A Akaba, Pierce Joyce reçut enfin la nouvelle que tous attendaient. La grande offensive allait être déclenchée mi-septembre, et il fallait que les forces arabes soient en mesure d'attaquer et de prendre Deraa au plus tard le 16 septembre. Les plans du « Taureau » donnaient aussi à l'intoxication une place essentielle. Son attaque allait se dérouler cette fois le long de la côte de Palestine ; simultanément, la cavalerie devait se lancer dans une grande manœuvre d'enveloppement, le point pivot se situant approximativement à Megiddo, l'Armageddon de la Bible, à une centaine de kilomètres au nord de Jérusalem. L'opération d'intoxication consistait à amener les Turcs à croire que l'attaque visait à nouveau Amman et Deraa, un *remake* en quelque sorte des raids transjordaniens.

Fin août 1918, Fayçal rassembla ses forces à Aba-el-Lissan, en vue d'une

première progression générale vers ce qui allait être sa nouvelle base pour les semaines à venir, Azrak. L'élite régulière de l'armée arabe du Nord défila devant lui, au milieu des rochers brûlés par le soleil. Il y avait là les 500 méharistes arabes de Nouri Saïd, la batterie de canons de 65 mm de Pisani, l'Egyptian Camel Corps, les armées « privées » de Lawrence et de Nasir, et même une section de Gurkhas népalais montés à dos de dromadaire. Hubert Young avait eu un rôle essentiel dans l'organisation de la logistique très complexe de cette armée hétéroclite : il fallait s'assurer que les hommes et les bêtes puissent trouver l'eau et le fourrage indispensables, alors qu'ils s'apprêtaient à traverser des régions en grande partie désertiques. Il se souviendra avec émotion de la scène. « Au moment où chaque section saluait Fayçal – debout dans sa Vauxhall couleur vert pomme – j'ai même senti se former, face à la grandeur du spectacle, une absurde boule dans la gorge[7]. »

Fayçal et Lawrence avaient promis à Young qu'il trouverait à Bair, puis à Azrak, des stocks d'orge suffisants. Parvenu à Bair, Young constata qu'il n'en était rien. Heureusement, le chef d'un détachement de tirailleurs algériens équipés de mulets avait prévu très large et accepta de lui céder une partie de son fourrage. Le lendemain, l'officier anglais vit soudain fondre sur lui un Rosario Pisani sans voix tellement il était furieux que quelqu'un ait pu ainsi piocher sans son autorisation dans les réserves d'une unité qui se trouvait sous ses ordres. Young ne s'attendait pas à ce que le bouillant capitaine jette son képi par terre dans le sable et la poussière et se mette à sauter dessus jusqu'à ce qu'il soit complètement aplati, un spectacle qui provoqua un attroupement immédiat. Après cette démonstration de force, Pisani s'éloigna quelques instants, puis revint, calmé. Young remarqua que, tout en piétinant son couvre-chef, il arrachait un à un les poils de sa barbiche, « une chose que je n'avais jamais vue auparavant et que je n'ai jamais revue depuis[8] ».

Hormis ces petites frictions entre alliés, tout allait pour le mieux. Lawrence, en compagnie de chérif Nasir et d'un nouveau venu, l'aristocrate Edward Winterton, membre de la Chambre des lords, était parti pour Azura à bord d'une fourgonnette Rolls-Royce, avec toujours Rolls au volant, persuadé que cette fois Nouri Shaalan allait tenir ses promesses, et que les Druzes seraient également présents à temps pour la grande marche libératrice vers le nord. Lawrence et Winterton discutèrent des avantages et des inconvénients respectifs du déplacement en voiture et à dos de méhari, et parvinrent à la

conclusion que l'animal était, tout bien pesé, préférable, en tout cas en terrain rocailleux où les véhicules à moteur étaient particulièrement inconfortables et à bord desquels il fallait s'accrocher fermement. Nasir avait failli être proprement éjecté quelques instants avant, mais il retomba brutalement sur son séant sur les solides caisses en bois qui lui servaient de siège. Lorsque les Rolls-Royce atteignirent les étendues plates autour de Jefr, et purent alors accélérer, personne ne parla plus des qualités immémoriales des bêtes à une bosse[9].

Ce trajet fut d'un grand confort par rapport à ce que Lawrence avait connu l'année précédente, les journées passées juché sur une selle précaire, sous un soleil de plomb, sans un brin d'air, en tentant de lutter contre la torpeur provoquée par le balancement des méharis. Se déplacer était désormais un aimable exercice qui « consistait à voyager à bord de nos Rolls-Royce, comme les grands hommes qui dirigeaient la guerre ».

Lawrence arriva à Azrak le 6 septembre. En quelques mois, les choses avaient bien changé. Cette fois, il était heureux, comme l'était le fidèle Nasir, dans cet endroit qui leur parut, après le désert, presque idyllique avec ses bassins et ses fleurs, et malgré la présence de taons qui piquaient comme des frelons et qui avaient aussitôt commencé à harceler Lawrence et ses compagnons, considérés comme un hors-d'œuvre en attendant la pièce de résistance, les milliers de dromadaires et les mulets de Fayçal. Même Pisani était séduit et annonça qu'il comptait s'y faire construire un « chalet » une fois la guerre terminée. « Azrak se peuplait et les bassins de l'oasis retentissaient tout le jour de joyeux éclats de voix, des plongeons dans les eaux limpides de corps dont certains étaient bruns et minces, bruns et charpentés, cuivrés et d'autres blancs[10]. »

Le 11 septembre, l'élite de l'armée arabe du Nord parvint à son tour aux abords du vieux fort. La révolte arabe était maintenant à 200 kilomètres à vol d'oiseau de Damas et à une centaine de kilomètres de Deraa. L'objectif suivant était de couper la voie ferrée qui reliait Deraa à Amman, à une centaine de kilomètres plus au sud. Lawrence apprit par ses gardes du corps, qui l'avaient rejoint en parcourant une partie du Wadi Sirhan, que Nouri Shaalan était « presque prêt » à venir le rejoindre et, en effet, le cheikh des Rouwalla fit son apparition en même temps que des dizaines de chefs de tribu. Ce qui devait être une grande victoire pour Lawrence eut sur lui l'effet

opposé. Cet afflux de cheikhs, avec leurs entourages, gâcha de nouveau tout le plaisir qu'il éprouvait en retrouvant Azrak. La végétation presque luxuriante de l'oasis lui avait fait fugitivement penser à la campagne anglaise, qui, vue du désert, ressemblait fort à un paradis perdu : « J'aurais voulu être là-bas, en sécurité, loin de tout ceci[11]. » L'impossibilité d'obtenir quelques instants de solitude – le « seul état honorable » – lui pesait aussi de plus en plus.

Deux jours plus tard, l'armée ainsi rassemblée se dispersa à nouveau. Peake et une partie de l'Egyptian Camel Corps s'en furent pour détruire une portion de la voie ferrée, tandis que Lawrence partait pour Umm Tayeh, située à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Deraa.

Lorsque la colonne s'ébranla à l'aube du 14 septembre, Nouri Shaalan était à ses côtés, à la tête de 2 000 Rouwalla. Deux jours plus tard, Lawrence apprit que Peake avait échoué à atteindre la voie ferrée. Un clan des Beni Sakhr, qui avait signé un accord provisoire avec les Turcs aux termes duquel ces derniers les laissaient abreuver leurs troupeaux en échange d'une promesse que le chemin de fer ne serait pas attaqué, avait fait barrage aux méharistes du Camel Corps et Peake avait été contraint de rebrousser chemin. Lawrence attachait beaucoup d'importance à ce que la ligne soit coupée entre Amman et Deraa, et décida de remédier à l'échec de Peake par une initiative toute personnelle, un coup de main individuel qui rappelait les premiers temps de la révolte arabe.

Cette fois encore, il visa un pont au sud d'Umm Tayeh. « Tout cela va être très amusant », annonça-t-il à ses collègues, cherchant à les appâter. Pour un des officiers présents, Hubert Young, le projet n'avait en fait strictement rien d'amusant, c'était même une absurdité et cela ne servait à rien. « Mais c'était de nouveau le même Lawrence qui, dans un moment de "folie", avait conquis Akaba[12]. »

Malgré les objections de son adjoint, Lawrence était bien décidé à repartir au baroud et à ne laisser à personne d'autre le soin de faire le travail. Il s'élança le 15 septembre vers midi, avec deux voitures blindées et deux fourgonnettes et fit halte sur une crête surplombant la voie, laissa sa Rolls-Royce *(Blue Mist)* et son fidèle Rolls et monta sur une des voitures blindées, avec une caisse d'explosifs et du fulmicoton. Non loin de là un blockhaus turc surveillait la ligne.

Pendant ce temps, dans le ciel au-dessus d'eux, une escadrille de six

bombardiers britanniques venant de Ramleh en Palestine volait vers Deraa, sur laquelle elle allait larguer ses bombes dans une des premières grandes opérations de bombardement de la guerre au Moyen-Orient. Le spectacle de ces avions en formation ne manquait jamais d'avoir un effet immédiat sur le moral des troupes britanniques et, surtout, arabes qui l'observaient comme quelque chose de miraculeux, la preuve de la toute-puissance de l'armée de Sa Majesté.

Les fourgonnettes devaient s'approcher de la voie avec le reste des explosifs, après que Lawrence eut mis en place ce qu'il avait lui-même apporté. Rolls fonça vers le pont, et, après avoir essuyé une première salve de mitrailleuse provenant du poste turc, vit Lawrence qui avançait à sa rencontre en trottinant. Son calme olympien frappa une nouvelle fois le conducteur, qui était, lui, de plus en plus nerveux. Lawrence lui demanda sur un ton parfaitement maîtrisé : « J'espère que vous avez les explosifs avec vous ! », avant d'ajouter en connaisseur que c'était vraiment un pont magnifique. Puis il se remit tranquillement à enfoncer les briques d'explosifs dans les conduits d'évacuation[13].

Lorsque les charges explosèrent, son seul commentaire fut : « Son cas est réglé. » Les explosifs n'avaient pas eu raison du pont, mais sa structure était tellement fragilisée que les Turcs seraient contraints de le détruire avant d'en rebâtir un autre à la place. Au même moment, plus au nord, Winterton et Joyce avaient détruit une portion de la voie ferrée elle-même. Pour Winterton, tout cela ressemblait à une sorte de jeu, et ils étaient comme des enfants qui pouvaient enfin « laisser libre cours à une passion destructrice qui avait été latente. Et en plus, il n'y avait pas de règles[14] ! ».

Quelques Turcs, paniqués par les tirs nourris en provenance des autos blindées, s'étaient rendus et il fallut les faire monter à bord des Rolls-Royce pour les ramener à Azrak. La *Blue Mist* n'avait jamais eu à transporter autant de monde et au bout de quelques centaines de mètres il y eut un grand bruit : la patte avant de fixation des lames de ressort des roues s'était brisée net. L'ennemi était tout près, mais Rolls, bricoleur ingénieux qui en avait vu d'autres, parvint à rafistoler son véhicule à l'aide de cales en bois, avant de poursuivre sa route.

De retour à Umm Tayeh, Lawrence apprit que Nouri Saïd était parti vers le nord et il décida de le suivre. Il le rattrapa le 17 septembre, au moment même où Nouri déployait ses hommes pour prendre d'assaut une redoute

située à une dizaine de kilomètres au nord de Deraa. L'affaire fut promptement menée, et cette fois encore il n'y eut pas de prisonniers. Arrivé dans le fortin, Alec Kirkbride ne put que constater que six des défenseurs turcs avaient été proprement exécutés, « dans le feu de l'action », selon la formule habituelle. Cela ne présageait rien de bon quant au comportement des troupes arabes et bédouines qui risquaient de devenir de plus en plus incontrôlables à mesure que l'on s'approchait de Damas.

Pendant ce temps, Lawrence observait dans ses jumelles une grande activité sur l'aérodrome de Deraa. Un petit avion de reconnaissance allemand survola ses hommes, bientôt suivi par plusieurs autres. Les Egyptiens poursuivirent systématiquement la pose des charges, pendant que le reste de la colonne se dispersait. Une dizaine d'avions allemands et turcs furent sortis des hangars et décollèrent dans leur direction. Bientôt les bombes se mirent à pleuvoir, mais les hommes étaient trop éloignés les uns des autres pour que cette attaque soit réellement efficace. Un peu plus tard, un BE2 – le *« suicide machine »* –, piloté par le capitaine Junor, un aviateur particulièrement casse-cou, fit son apparition dans le ciel et attira les avions ennemis vers l'ouest, puis au nord.

Au bout d'une demi-heure, Junor réapparut, au soulagement de Lawrence qui l'avait vu arriver avec des sentiments mélangés tant la partie semblait inégale. Toujours serré de près par des avions ennemis, il signala au sol qu'il manquait maintenant de pétrole et était contraint d'atterrir. Lawrence et ses hommes coururent vers la voie ferrée et parvinrent à dégager une étroite bande de terrain, d'une trentaine de mètres de large et de 150 de long, puis signalèrent à Junor qu'il pouvait essayer de poser son biplan. Le pilote anglais effectua une approche parfaite et atterrit sans encombre, mais l'appareil capota dans la pierraille au bout de la piste improvisée. Junor était sauf : il se déboucla, démonta consciencieusement ses mitrailleuses et emporta ses chargeurs avant de se précipiter dans la Ford Model T qui était venue le recueillir. Quelques minutes plus tard, un biplan ennemi fit un passage au-dessus de son avion et lâcha une bombe qui détruisit l'épave.

Après cet incident divertissant, Lawrence tourna son attention vers l'embranchement de Mézerib, où se trouvaient deux gares défendues par une petite unité turque d'une quarantaine d'hommes. Accompagné de Winterton, il fut pris pour cible par un Albatros peint en jaune et reçut un éclat de bombe dans la main, une blessure extrêmement douloureuse, mais sans gravité. Les

gares furent rapidement prises, les canons de Pisani faisant cette fois merveille, et Nouri Saïd, « en gants blancs immaculés », s'avança avec ses fantassins pour recevoir la reddition de la place. Des centaines de paysans des environs, alertés par les premières victoires arabes, se précipitèrent dans la gare et procédèrent à un sac systématique. Hommes, femmes et enfants accoururent pour se disputer le moindre objet. « On emportait même les huisseries, encadrements compris, ainsi que les marches des escaliers. » Les wagons d'un train turc qui n'avait pu quitter les lieux à temps et qui transportait toutes sortes de denrées alimentaires furent pillés de fond en comble, mais la plupart des boîtes de conserve finirent éparpillées sur le sol. Elles contenaient des préparations étranges qu'un Bédouin, même affamé, n'aurait jamais osé toucher[15].

Deraa était-elle sur le point de tomber ? Beaucoup, dans la région, commençaient à le croire, et les délégations en provenance de villages du Hauran arrivaient de plus en plus nombreuses pour annoncer leur ralliement, impressionnées par la rumeur qui voulait que Fayçal ait près de 20 000 hommes sous ses ordres, un chiffre très largement supérieur à la réalité. Pour Lawrence, c'était encore trop tôt. La mission donnée par Allenby était d'ailleurs déjà en partie accomplie, les Turcs pensaient qu'une offensive majeure était en cours à l'est du Jourdain et non en Palestine, et que leurs adversaires allaient déferler en direction de Deraa puis de Damas.

Lawrence poursuivit sa route à l'ouest de Deraa, bondissant d'un objectif à l'autre dans sa Rolls-Royce. Il se trouvait maintenant non loin du pont sur la rivière Yarmouk, site de l'échec qu'il avait si durement ressenti en novembre 1917. Plus encore que l'année précédente, la destruction de ce pont eût été un coup de maître, interrompant les communications latérales entre la Palestine et Deraa, et la retraite des troupes turques de Palestine.

L'idée de prendre ainsi sa revanche était très tentante, d'autant qu'un jeune cheikh originaire d'un village situé à proximité du pont ainsi qu'un capitaine de l'armée ottomane d'origine arménienne se présentèrent en secret à Lawrence et lui exposèrent un plan destiné à neutraliser le détachement de protection. La préparation des charges, opération toujours fastidieuse et délicate, eut lieu au cours de la nuit, et Lawrence, qui maniait maintenant les explosifs comme s'il s'agissait de jouets, bourra ses poches d'amorces, de détonateurs et d'allumettes. Les méharistes avaient comme consigne stricte de progresser dans le silence le plus complet, mais Lawrence n'avait

aucunement la certitude qu'il n'allait pas tomber dans un piège. Avec Young – qui disparaît alors fort opportunément du récit des *Sept Piliers* –, Nasir et les grognards de sa garde personnelle, il se dirigeait à pied vers Tell-el-Shehab, lorsqu'il aperçut un train, venant de Palestine, qui avait fait halte sur la voie.

Lawrence apprendra plus tard qu'il s'agissait de renforts allemands faisant partie du *Pasha Korps* commandé par Liman von Sanders qui arrivaient de l'importante base militaire et aérodrome d'Afuleh. Nouri Saïd proposa de donner l'assaut immédiatement, mais Lawrence refusa, estimant que le coût d'une telle opération serait trop élevé. Young était également résolument contre. Du reste, il ne fallait pas oublier la perspective plus générale : le basculement d'unités allemandes vers Deraa simplifiait d'autant la tâche d'Allenby de l'autre côté du Jourdain et il était peut-être contre-productif d'y faire obstacle. Après de nouvelles discussions avec Nasir et Nouri Saïd, qui piaffaient d'en découdre et souhaitaient lancer l'assaut baïonnette au canon, les hommes de Lawrence se replièrent dans la direction de Deraa ; certains étaient dépités, mais la très grande majorité soulagés.

Le 18 septembre, au cours de l'après-midi, Lawrence, toujours en suractivité, recru de fatigue mais presque drogué par l'adrénaline, décida une nouvelle opération contre le chemin de fer. Une course de vitesse était maintenant engagée entre les saboteurs arabes de l'*Emir dynamit* et les équipes turques supervisées par des officiers allemands particulièrement compétents qui étaient chargées de remplacer les portions endommagées de la ligne entre Deraa et Amman. Lawrence s'attaqua cette fois au pont de Nisib. Tandis que les canons de Pisani arrosaient les positions turques autour de la gare, il s'occupa de l'édifice lui-même, qui était protégé par une petite redoute. « C'était une belle soirée, douce et mordorée, et d'une paix indescriptible, contrepoint saisissant à notre canonnade ininterrompue… Moment très mal choisi pour mourir, semblaient penser mes hommes[16]. »

Ces derniers refusèrent d'ailleurs de bouger d'un pouce lorsque Lawrence leur donna l'ordre de monter à l'assaut d'un talus derrière lequel s'étaient réfugiés les Turcs. Une nouvelle défaillance qui était un mauvais signal, mais il était désormais habitué à l'inconstance de ses hommes. Il savait que plus on approcherait de Damas, plus il serait difficile de faire prendre des risques mortels aux Bédouins ou aux soldats réguliers venus d'Egypte, qui tenaient tous, sans exception, à arriver vivant dans la capitale de la Syrie.

Au bout de deux ou trois heures d'attente, les occupants turcs de la redoute se replièrent dans la gare : la voie était libre et Lawrence parcourut d'abord les rails en y posant les charges qu'il avait préparées, afin d'empêcher l'arrivée de renforts ennemis. Il fut rejoint par Young qui compléta le travail, puis s'en retourna au pont où l'attendaient les lourdes caisses en bois, si difficiles à ouvrir, qui contenaient les charges de fulmicoton. Le pont était un « ouvrage de qualité », écrira Lawrence. C'était son 79e depuis le début de sa participation à la révolte, un chiffre qui paraît extraordinaire, mais dans lequel il inclut très certainement le moindre petit ponceau – et le chemin de fer du Hedjaz franchissait des centaines d'ouvrages de toutes tailles. Après la guerre, lorsqu'il revint dans ce qui était devenu la Transjordanie, Lawrence eut l'occasion de contempler avec une certaine mélancolie les séquelles de son entreprise de destruction. Le tout nouveau pays à la tête duquel avait été placé Abdallah était d'un dénuement extrême et n'avait absolument pas les moyens financiers de subvenir aux réparations de ce qui avait constitué une des grandes fiertés de l'Empire ottoman.

La destruction d'un pont était désormais affaire de routine. Les charges furent entassées au pied de chacune des trois piles, puis on mit en place les détonateurs, avant de dérouler les cordeaux. Il n'était pas question d'attendre le passage d'un train pour faire sauter le pont, et il n'était plus nécessaire de dissimuler le tout soigneusement comme lors des premières tentatives, au début de l'année précédente. Lawrence attendit que Nouri Saïd ait fait franchir la voie à tous ses hommes, puis se mit à l'abri. Cette fois, il fut totalement abasourdi par l'explosion des 400 kilos de fulmicoton, une charge qui, selon Kirkbride, était bien trop importante. Le grand Ecossais était en train de s'occuper de la destruction de rails un peu plus loin et avait demandé à Lawrence d'attendre qu'il en ait terminé et que lui-même et ses hommes se soient éloignés avant de déclencher l'explosion. Lawrence avait répondu, rigolard : « D'accord, d'accord, ne faites pas tant d'histoires ! » et ne l'avait absolument pas écouté. Kirkbride était encore planté au beau milieu des rails lorsque l'énorme explosion projeta en l'air et en tous sens de gros morceaux du pont et des blocs de pierre. C'est une chance insigne que personne parmi ses hommes n'ait été tué. L'Ecossais se précipita vers Lawrence pour protester. C'était peine perdue : Lawrence s'était simplement assis sur un rocher pour contempler son travail et, au grand dam de Kirkbride, le petit lutin « se tordait de rire[17] ».

Le 19 septembre, à 4 h 30 du matin, Allenby déclencha sa grande offensive en direction de la plaine de Megiddo. Dans les heures qui suivirent, les lignes de défense à l'ouest du Jourdain furent enfoncées et le retrait des troupes turques vers le nord se transforma rapidement en sauve-qui-peut.

Lawrence décida de partir aussitôt pour le quartier général. La série de coups de main qu'il avait menés depuis fin août était spectaculaire, mais elle n'était en rien décisive. Les populations sédentaires locales étaient très inquiètes de se retrouver au cœur d'une zone de conflit. A leurs yeux, les opérations de l'armée arabe n'étaient guère différentes des *rezzous* traditionnels dont elles avaient régulièrement été les victimes. Comme dans toutes les guerres, les paysans des terres fertiles du Hauran n'avaient aucune envie de voir leurs champs transformés en terrains de combat, leurs chemins et leurs canaux d'irrigation piétinés par les hordes de Bédouins et leurs méharis. Il n'y avait du reste aucune certitude que cette armée arabe du Nord n'allait pas se replier de nouveau et les laisser encore une fois payer la note de la colère turque. Il fallait, cette fois, qu'Allenby inflige aux Turcs un coup fatal.

Lawrence était épuisé. Il avait très peu dormi au cours des journées précédentes et sentait qu'il manquait désormais de lucidité. Il fallait pourtant rapidement clarifier le rôle qu'allaient jouer les hommes de Fayçal dans ce qui allait peut-être devenir la bataille décisive et finale, celle de la libération de Damas et de la Syrie. Il retourna à Azrak, où l'attendaient Fayçal et Nouri Shaalan, avides d'entendre les dernières nouvelles qu'apportait un avion venu le chercher pour l'emmener en Palestine.

Celles-ci étaient excellentes, inespérées, trop bonnes. De l'autre côté du Jourdain, les choses allaient très vite. Le moment était venu de déclencher l'insurrection générale, pensa Lawrence. Dans le sprint vers Damas, il ne fallait pas que les forces arabes soient dépassées par les Australiens et les Britanniques.

L'avion avait apporté une lettre d'Allenby pour Fayçal, le félicitant officiellement pour tout ce qui avait été accompli par ses hommes. Mais, parallèlement, Joyce avait reçu des instructions orales du commandant en chef, transmises par Dawnay : « Par-dessus tout il ne veut pas que Fayçal fonce, tout seul, en direction de Damas ou d'ailleurs… Il faut que vous utilisiez toute votre influence restrictive et obtenir de Lawrence qu'il en fasse

de même, pour empêcher Fayçal de se lancer dans des actions irréfléchies dans le Nord, qui risqueraient de nous forcer la main, et de la forcer dans la mauvaise direction[18]. » Ce que Lawrence ne savait pas à ce moment, c'est qu'Allenby avait lui-même été surpris par la rapidité de ses premiers succès et ne pensait pas qu'il pourrait pénétrer profondément en Syrie dans de brefs délais. Il était devenu étrangement prudent, et lorsque le 23 septembre le War Office lui demanda si un raid de cavalerie sur Alep, située bien plus au nord que Damas, n'était pas désormais envisageable, il répondit qu'il ne pouvait avancer que par étapes et qu'une telle suggestion était prématurée[19].

Lawrence prit la place réservée à l'observateur, devant le pilote. Arrivé au quartier général à Ramleh, il exposa devant le grand chef la situation militaire autour de Deraa et reçut de nouveau pour consigne de ne pas précipiter son offensive. Quant à Damas, il écrira, de façon sibylline : « Tant qu'il [le corps expéditionnaire] ne serait pas en mesure d'y entrer avec nous, j'étais censé ne pas mettre à exécution ma menace hardie de prendre la capitale. » Il obtint cependant un renfort important : trois avions, dont un bombardier Handley-Page. Allenby s'était évertué à le rassurer : les Arabes, malgré leur manque de professionnalisme, avaient bien trouvé leur place dans ses plans d'envergure. Mais Lawrence comprit qu'il allait devoir jouer une partie subtile, peut-être avec la complicité d'Allenby ; en raison des rapports diplomatiques avec la France, le « Taureau » était dans l'impossibilité de donner son feu vert aux Arabes pour prendre Damas, mais il pouvait toujours fermer un œil et prétexter qu'il ne pouvait rien face aux initiatives désordonnées et incontrôlables des hommes de Fayçal et des grandes tribus.

Sur l'aérodrome de fortune d'Um-el-Surab, Rolls fut réveillé de bonne heure par des cris de joie. Des avions arrivaient, sans doute des amis. Il se précipita et vit descendre le « patron », qui confirmait des nouvelles à peine croyables : Allenby avait pris Naplouse, Afuleh, Haïfa ! A Nazareth, à l'aube du 20 septembre, la cavalerie australienne avait même été tout près de faire prisonnier Liman von Sanders en personne. Les Arabes chantaient et criaient : « Longue vie Alanbi ! Longue vie Sidi Fayçal ! »

Le pilote de Lawrence, Ross Smith, ayant constaté qu'il pouvait atterrir sans risque sur le terrain préparé par les Arabes, repartit pour Ramleh afin d'aller chercher le Handley-Page accordé par Allenby. Le « monstre volant » arriva précédé d'un chasseur qui paraissait minuscule en comparaison et fit sensation. C'était le plus gros avion alors construit en Angleterre, et la

« prunelle des yeux » du commandant des forces aériennes en Palestine, le général Salmond. Lawrence revenait d'Azrak en compagnie de Nouri Shaalan et de Fayçal à bord d'une Vauxhall verte impeccablement entretenue et lustrée par son chauffeur britannique, mais ils ne purent assister à l'arrivée du monstre. Sur le chemin, ils avaient croisé un Bédouin qui galopait à bride abattue et avait infléchi sa course pour se rapprocher de la voiture en hurlant que « le plus grand aéroplane du monde » avait atterri. Sur le terrain d'Um-el-Surab, le Handley-Page trônait à côté de ses « poussins ». « Ils nous ont envoyé le père de tous les aéroplanes, celui dont les autres ne sont que les rejetons », disaient les Arabes avec fierté. La vision de cet avion d'extraterrestre fit aussitôt monter leur moral en flèche. Plus rien ne pourrait désormais les arrêter.

Grâce aux interceptions radio – l'agent « Y » –, Lawrence avait aussi appris une nouvelle de très grande importance : la 4e armée turque avait reçu l'ordre de replier vers Deraa tous ses éléments dispersés le long de la voie ferrée. Ce repli devait avoir lieu par le chemin de fer, qui était remis en service après chaque raid arabe avec une rapidité exceptionnelle. Un feu d'artifice final sur le chemin de fer risquait cependant de rendre celui-ci inutilisable, et la 4e armée serait contrainte de remonter en direction du nord par ses propres moyens, les officiers à cheval, l'immense majorité de la troupe à pied, beaucoup de soldats turcs étant en haillons et ayant à peine de quoi se chausser, alors qu'eau et nourriture manquaient cruellement.

Très vite après avoir évacué Amman, les colonnes de marche turques, qui étaient parvenues à conserver au départ un ordre et une discipline relatives, se transformèrent en cohue, le matériel étant la plupart du temps abandonné au bord des routes. Les malades, les blessés, les traînards étaient alors des proies idéales. Lawrence demanda aux Arabes de harceler les troupes qui se repliaient du sud vers Deraa, mais décida aussi, sans avoir reçu d'instruction dans ce sens, de prendre position au nord de la ville afin de couper leur retraite. C'était illogique et déraisonnable, puisque l'armée arabe risquait alors de se trouver confrontée aux troupes turques qui se retiraient de Palestine. En dépit des consignes officielles d'Allenby, Lawrence était décidé à ne pas traîner en route et à se rapprocher le plus vite possible de Damas. Il savait que les forces arabes ne pourraient pas libérer la ville toutes seules, mais, voyant la progression rapide des forces d'Allenby en Palestine, il craignait que Fayçal ne reste à la traîne. Il était indispensable que le fils du

chérif de La Mecque soit présent le jour où Damas serait conquise, et que les forces arabes puissent proclamer à la face du monde qu'elles étaient arrivées en premier.

Au même moment d'ailleurs, à Paris et à Londres, les chancelleries commençaient à s'agiter et la pression française augmentait. Le 23 septembre, Paul Cambon, l'influent ambassadeur de France au Royaume-Uni, avait effectué une démarche auprès d'Arthur Balfour, ministre des Affaires étrangères, pour lui rappeler avec force que la Syrie une fois libérée tomberait dans la sphère d'influence française.

Young s'était rangé en maugréant aux idées de Lawrence lorsque celui-ci lui avait exposé son plan de positionner une partie de l'armée arabe au nord de Deraa, mais il était parvenu à le convaincre de se mettre en sécurité relative sur les hauteurs, à proximité du bourg de Cheikh-Saad. Quant à Pisani, qui trouvait aussi le projet de Lawrence d'une grande imprudence, il déclara diplomatiquement qu'il trouvait cela imprudent mais qu'à la guerre il convenait simplement de prendre des risques « en connaissance de cause[20] ».

La nouvelle inattendue pour les Turcs de l'arrivée, au nord de Deraa, des armées de Fayçal, dont les effectifs étaient très exagérés – ils n'étaient en fait guère plus d'un millier, mais on ne pouvait vraiment compter que sur l'armée régulière, les 600 grognards « chérifiens », en attendant que les Druzes et les Rouwalla, bien plus nombreux, se joignent franchement à l'hallali –, provoqua la panique ; les officiers pensaient que la ville était totalement encerclée, et l'ordre d'évacuation générale fut donné. La voie de chemin de fer avait été coupée au nord de Deraa, mais elle avait été réparée aussitôt, ce qui avait permis à 700 militaires allemands de se replier sur Damas en empruntant le train, après avoir mis le feu à leurs cinq Albatros et aux installations. Ils furent les derniers à passer.

Durant ces quelques journées de septembre, les Turcs en déroute et leurs adversaires électrisés par l'odeur de la poudre se livrèrent une bataille où toutes les règles furent transgressées et durant laquelle les exactions – commises par les deux camps – furent extrêmement fréquentes. Dans une confusion grandissante, où il était quasiment impossible de maintenir un semblant d'ordre militaire, Lawrence laissa faire les Arabes : il n'avait qu'un seul objectif en tête, Damas. Le reste était devenu sans importance.

21

Crimes de guerre

A l'aube du 27 septembre, Lawrence était en train d'observer les environs de Cheikh-Saad, juché sur une colline, lorsqu'un avion britannique lâcha un message annonçant que deux colonnes turques convergeaient vers ses positions : 4 000 hommes qui venaient de Deraa, 2 000 en provenance de Mézerib. Aux environs de midi, ces derniers pénétrèrent dans le village de Tafas, dont le cheikh, Talal, était un ami de Lawrence et l'avait brièvement accompagné au mois de novembre précédent lors de son périple autour de Deraa. La veille, Lawrence avait croisé des cavaliers arabes qui conduisaient à Cheikh-Saad des prisonniers turcs « nus comme des vers ». Il fut frappé par les stries bleutées que les malheureux portaient sur leur dos dont la blancheur ivoire contrastait avec leurs visages et leurs mains burinées. Il se garda néanmoins d'intervenir ; les captifs faisaient partie du bataillon de police de Deraa et avaient le traitement qu'ils méritaient[1].

La colonne turque fut attaquée à la sortie de Tafas par Auda et ses Howeitat, mais les Turcs avaient eu le temps d'y semer la terreur. Lawrence affirmera que toutes les femmes qu'ils purent attraper furent violées. Lui-même et ses hommes étaient arrivés trop tard pour protéger les villageois. Dans les *Sept Piliers*, il racontera comment il tomba d'abord sur une petite fille de 4 ans tout au plus dont la robe était tachée de sang. « Ne me fais pas de mal Baba ! » Un des compagnons de Lawrence sauta de son méhari et la brusquerie de ce mouvement fit peur à la petite fille. Elle leva les bras et voulut crier, mais s'effondra en un petit tas, tandis que le sang jaillissait de

plus belle de sa blessure, « et je crois qu'elle rendit l'âme ». Dans le village, Lawrence aperçut aussi le corps d'une femme, visiblement enceinte, clouée par un baïonnette. Une vingtaine de cadavres l'entouraient.

Talal, ne supportant pas la vue de ses villageois ainsi massacrés, partit au grand galop en direction de l'arrière-garde turque en poussant son cri de guerre. Kirkbride, qui se trouvait un peu plus loin sur une hauteur, racontera ce qu'il avait vu de la scène : « Avec tous ces irréguliers qui couraient dans toutes les directions il était difficile d'avoir une vue claire de ce qui était en train d'arriver : le premier signe qui nous arriva de la tragédie qui avait eu lieu fut la vision d'un cavalier solitaire qui s'était lancé à bride abattue en direction des Turcs jusqu'à ce que, criblé de balles, il fût éjecté de sa selle[2]. » Les Arabes étaient déchaînés et les officiers britanniques eurent beaucoup de mal à convaincre Nouri Saïd et ses collègues de ne pas exécuter séance tenante les quelques centaines de prisonniers qui avaient été pris avant le massacre, et qui ne pouvaient être tenus pour responsables de ce qui était arrivé dans le village.

Ce qui se passa ensuite est un peu confus. Auda était décidé à en finir et la colonne ennemie fut attaquée de plusieurs côtés à la fois et éparpillée en trois sections. L'une d'elles comptait des soldats allemands et autrichiens qui protégaient trois automobiles – dans l'une se trouvait le commandant de la 4e armée, Djemal Pacha « le Petit ». Elle résista magnifiquement et parvint à sortir de l'étreinte. C'est à ce moment-là, dans le feu de l'action, que Lawrence aurait donné le signal fatidique, avec ou sans l'approbation d'Auda : « Nos ordres furent : pas de prisonniers. » Il ajouta froidement dans son rapport officiel, daté du 10 octobre, *La Destruction de la 4e armée*, un document puissant qui fera référence : « Et les hommes ont obéi[3]. » Dans les *Sept Piliers* – version dite d'Oxford –, Lawrence introduisit une précision, destinée sans aucun doute à tenter d'atténuer la gravité de ce qui s'était passé : « Sur mes ordres, nous ne fîmes pas de prisonniers. Ce fut la *seule* fois de toute la guerre[4]. »

Il racontera ensuite qu'une compagnie de troupes arabes régulières n'avait pas respecté sa consigne, et avait fait 250 prisonniers, dont des soldats autrichiens et allemands, des hommes des services d'intendance principalement. La découverte d'une nouvelle victime des Turcs, Hassan, clouée au sol par deux baïonnettes allemandes, scella leur sort, et c'est à la mitrailleuse que les malheureux prisonniers furent passés par les armes. Dans

son rapport du 10 octobre, cela donne : « Nous avons alors retourné nos Hotchkiss sur les prisonniers et en avons fini avec eux sans qu'ils disent un mot », et, dans la version beaucoup plus « écrite » des *Sept Piliers* : « Nous fîmes pointer les Hotchkiss, puis, sans un mot, nous leur indiquâmes le malheureux [Hassan]. Ils restèrent silencieux durant les quelques secondes qui précédèrent l'instant où nous ouvrîmes le feu. Quand plus rien ne bougea dans leur amoncellement et que Hassan eut rendu l'âme à son tour, nous remontâmes en selle et, dans le jour déclinant, si frais depuis que le soleil avait sombré, nous prîmes lentement le chemin du bercail (qui pour moi se résumait à mon tapis à Cheikh-Saad)[5]. »

Le lecteur des *Dépêches secrètes*, qui contiennent le rapport du 10 octobre, et des *Sept Piliers* est un peu décontenancé, après la description d'une crudité presque grotesque de la fin de la petite fille, par l'apparente nonchalance avec laquelle Lawrence conclut le récit de cette affaire, comme s'il était parfaitement inconscient qu'il avait été le responsable, ou au minimum le complice, d'une des principales exactions commises contre des prisonniers en uniforme au cours de la Première Guerre mondiale. Il n'a du reste rien caché de ce qui s'est passé. Se sentait-il hors d'atteinte ? Lawrence, le jeune homme charmant, « le garçon adoré » de Gertrude Bell, le « djinn du monde » d'Auda, n'a-t-il pas néanmoins commis ce jour-là un véritable crime de guerre ?

Le seul à avoir écrit de manière approfondie sur cet incident est Lawrence lui-même, ce qui ne simplifie évidemment pas la tâche de l'enquêteur. Le « dossier » comprend donc son rapport officiel, rédigé quelques jours après la prise de Damas alors qu'il était en route pour Le Caire, puis le récit dans *Les Sept Piliers de la sagesse* ; et, enfin, quatre ou cinq récits très parcellaires de la journée par des officiers britanniques et arabes qui se trouvaient à proximité immédiate des lieux de l'incident. Le grand public a découvert véritablement cet épisode dans le *Lawrence d'Arabie* de David Lean : scène mémorable au cours de laquelle Peter O'Toole, dans ses atours immaculés, le regard plus bleu acier que jamais, perd totalement le contrôle de ses nerfs et, dans une transe orgasmique, pris de convulsions, massacre à tour de bras les Turcs d'une colonne en retraite et venge les malheureux de Tafas, le seul de ses compagnons cherchant à le restreindre étant « Ali », incarné par Omar Sharif.

Ce morceau de bravoure est évidemment infidèle à la réalité. Lawrence,

selon tous les témoins, durant toute cette phase de la campagne, certes dans un état de grande tension, resta cependant parfaitement maître de ses nerfs, même dans les situations les plus scabreuses. Le fait que ce soit un chef arabe qui soit intervenu pour l'empêcher de massacrer les Turcs est également assez improbable.

Le metteur en scène de ce chef-d'œuvre est de plus passé à côté de l'essentiel. En filmant un Lawrence totalement déchaîné, en insistant longuement et assez pesamment sur ce qui apparaît comme un véritable plaisir physique à tuer, David Lean évitait, peut-être sciemment, d'introduire dans le film le moment le plus choquant de cette journée sanglante et tragique, le massacre des prisonniers, de sang-froid, à la mitrailleuse Hotchkiss. Une telle scène était sans doute trop difficile à montrer à l'écran : elle aurait pu donner à la légende de Lawrence, à laquelle le film a en partie contribué, un coup mortel.

David Lean a-t-il été influencé par certaines discussions qui ont eu lieu au moment de la préparation du film, des témoins de l'époque ayant certifié que Lawrence, contrairement à son propre récit, n'avait pas ordonné l'exécution des prisonniers ? Un des commandants des forces régulières arabes, l'Irakien Ali Jawdat, racontera d'ailleurs qu'en compagnie de Lawrence il avait au contraire tenté en vain de sauver le groupe de prisonniers du massacre dont la responsabilité entière reposait sur les Bédouins. Peake, interrogé en 1965, vint également au secours de son compatriote. « Quand je suis arrivé à Tafas j'ai vu que les Bédouins de TEL étaient complètement déchaînés. Lawrence vint vers moi en courant et me donna comme instruction de rétablir le calme aussi vite que possible. » Il conclut qu'à aucun moment durant cette journée il n'y eut d'ordre de la part de quiconque exigeant de ne pas faire de prisonniers. Le biographe de Peake écrivit toutefois qu'il était de toute manière arrivé trop tard sur les lieux, n'avait rien pu faire, et que tous les ennemis débusqués du village avaient déjà été abattus. Par ailleurs, n'hésitant pas à se contredire, Peake finissait par excuser la « folie » des Arabes : « Bien que l'on puisse mettre en doute que les pauvres types qui furent tués étaient vraiment ceux qui avaient commis ces atrocités, la fureur des Arabes était excusable[6] », et semblait ainsi confirmer que des ennemis avaient bien été mitraillés après avoir été faits prisonniers et désarmés.

Etait-ce le sang irlandais de Lawrence qui l'avait poussé à s'accuser d'un

crime qu'il n'avait pas commis, un peu comme Christy Mahon, le merveilleux « play-boy du monde occidental » du dramaturge irlandais Synge, qui raconte dans les pubs de la province de Mayo devant des auditeurs admiratifs comment il vient de tuer son propre père, jusqu'à ce que celui-ci fasse sa réapparition et confonde son vantard de fils ?

S'il n'y a aucune raison de croire que Lawrence a menti au sujet de ce très grave incident, l'exécution des prisonniers turcs était également parfaitement plausible : elle arrivait après plusieurs incidents similaires de moindre ampleur au cours de la campagne. Pour tenter de se justifier, Lawrence écrira dans son rapport, sans emporter la conviction : « L'illusion communément acceptée que le Turc est un combattant propre et clément a amené certains des militaires britanniques à critiquer leurs méthodes ultérieurement – mais ils n'étaient pas allés à Turaa ou Tafas, et ils n'avaient pas observé les Turcs en train de balancer les blessés dans un wagon en feu, comme cela avait été le cas pour l'armée arabe à Jerdun[7]. »

Depuis la bataille de Gallipoli, en 1915, les soldats turcs, nous l'avons dit, avaient acquis la réputation d'être des combattants « propres », presque plus « propres » que leurs alliés allemands. Les Arabes ne partageaient cependant nullement les sentiments d'indulgence des soldats britanniques et australiens pour leurs adversaires. En règle générale, les prisonniers turcs, surtout s'ils étaient blessés et qu'il fallait les transporter à dos de méhari, étaient laissés à l'abandon. Dépouillés de tous leurs vêtements, ils risquaient tout simplement de mourir de soif ou de faim.

Lors de la prise d'Akaba et des opérations qui la précédèrent, Lawrence fut le témoin de plusieurs incidents au cours desquels des soldats turcs furent exécutés après avoir mis les bras en l'air, mais sa description des faits dans les *Sept Piliers* est souvent assez confuse, peut-être sciemment. Ce fut notamment le cas à Aba-el-Lissan, le 2 juillet 1917. Les soldats turcs s'étaient rendus très rapidement, mais les Arabes furent sourds à leurs suppliques et commencèrent à massacrer les survivants désarmés. Dans son rapport officiel, Lawrence ne faisait aucune allusion à cette exaction, et indiquait seulement que 300 Turcs avaient été tués au cours des combats, et qu'il y avait eu 160 prisonniers, qui avaient eu la vie sauve grâce à l'intervention *in extremis* de Lawrence et Nasir. La disproportion entre les pertes des deux camps – les Arabes n'avaient eu que deux tués – paraissait bien confirmer qu'il s'était passé ce jour-là des choses « anormales ».

Un témoin, officier de marine qui servait comme chirurgien à bord du HMS *Humber* mais qui se rendait fréquemment sur le terrain, se rappellera qu'il avait eu tout de suite le sentiment qu'il s'agissait d'une guerre « non civilisée ». Lorsqu'il débarqua à Akaba, Lawrence lui conseilla d'ailleurs de ne jamais se déplacer sans arme, bien qu'il fût médecin, et ajouta : « Tu ne verras pas la convention de La Haye en application dans ces contrées[8] ! »

Un peu plus tard, lors de la prise du poste d'El-Khedra, Lawrence et Nasir s'étaient au contraire efforcés d'obtenir une reddition ordonnée « pour encourager les autres », comme l'écrira l'Anglais dans un passage mémorable, ce qui, *a contrario*, semblait indiquer que tel n'avait pas été le cas jusque-là. Encore fallait-il que les Bédouins acceptent de bien se tenir, et il était notoirement difficile pour un homme seul comme Lawrence de surveiller tout ce qui se passait pendant et après les combats, et encore plus malaisé de sanctionner les coupables d'exactions.

Face à cette situation, un mécanisme pragmatique fut cependant mis en place. Lors de la prise de la gare de Mudowarra, dans laquelle l'Imperial Camel Corps avait pris une place essentielle, les prisonniers avaient été très nombreux et il n'était pas prévu que les méharistes britanniques les prennent en charge jusqu'à Akaba, qui était le lieu habituel de transit avant le transfert vers l'Egypte. La seule solution était qu'ils soient raccompagnés par des Arabes : « Lawrence savait pertinemment que, s'il payait les Bédouins à l'avance, ils allaient emmener les prisonniers derrière la colline la plus proche et les fusiller jusqu'au dernier, et on leur offrit une livre-or pour chaque prisonnier qui arrivait à Akaba vivant : ils y arrivèrent tous[9]. »

Sur d'autres parties du front, la déroute des Turcs au début de septembre 1918 fut également accompagnée d'exactions de la part des soldats du Commonwealth, le drapeau blanc étant à maintes reprises bafoué. A l'ouest du Jourdain, les forces turques en pleine retraite furent attaquées par une escadrille d'avions de chasse australiens au moment où elles se trouvaient prises au piège entre les parois d'une gorge dans le Wadi Fara. Ce fut un massacre, les avions se suivant dans un véritable ballet pour mitrailler à tour de rôle les soldats totalement impuissants, qui en désespoir de cause agitèrent des drapeaux blancs. Un des pilotes racontera qu'il était évidemment impossible pour des aviateurs d'accepter la reddition d'un ennemi au sol, « et donc nous avons continué le massacre sans nous arrêter[10] ». Quelques jours plus tard, les mêmes scènes se reproduisirent tout près de Damas, dans le

célèbre défilé de Barada, et laissèrent un souvenir coupable aux pilotes qui conservèrent imprimée dans la mémoire la vision des soldats turcs au-dessous d'eux cherchant désespérément à échapper à leurs mitrailleuses.

Là encore, on se trouvait dans une tragique zone « grise », celle du « feu de l'action ». Lawrence admettait lui-même avoir commis bien pire après Tafas : une tuerie de sang-froid.

Si ce type d'incidents allait être assez bien répertorié durant la Seconde Guerre mondiale, en tout cas sur le front ouest, il semble que durant la Première les exécutions sommaires de prisonniers furent bien plus nombreuses qu'on ne le dit parfois. Certes, on connaît bien les exactions commises par les forces allemandes contre les civils belges durant l'été 1914, mais après cette date il n'est quasiment plus question de crimes de guerre. Pourtant, à plusieurs reprises, les Britanniques reçurent pour ordre de ne pas faire de prisonniers et, du côté français, on vit apparaître autour de 1916 les « nettoyeurs de tranchées », chargés notamment d'achever les blessés allemands trouvés dans les positions conquises, sous le prétexte qu'ils risquaient de tirer dans le dos des assaillants au moment où ceux-ci partaient à l'assaut de la tranchée suivante.

Une dizaine d'années après la fin de la guerre, Robert Graves, qui était devenu un proche de Lawrence, évoquera ces « corvées de bois » avant la lettre dans son chef-d'œuvre *Goodbye to all that*. Selon Graves, les troupes canadiennes avaient acquis très tôt la réputation d'être les premiers fautifs. Par une coïncidence troublante avec le sort d'Hassan, le guerrier arabe qui avait été cloué au sol et dont la mort avait provoqué la réaction de vengeance de Lawrence et de ses hommes, la principale raison de ces comportements fut la découverte dans une tranchée allemande du corps d'un de leurs compatriotes qui avait été crucifié à la baïonnette. Graves précise d'ailleurs que la réalité de cette atrocité n'avait jamais été confirmée, et que lui-même et ses camarades n'y croyaient pas, pas plus qu'à une rumeur ultérieure selon laquelle les Canadiens avaient à leur tour, en réponse, crucifié un officier allemand.

Un autre des amis écrivains de Lawrence, le poète Siegfried Sassoon, avait été muté au début de 1918 en Palestine, après avoir été blessé sur le front ouest. Le 10 avril 1918, il nota dans son journal : « Cette histoire racontée à déjeuner par lord Kensington décrivant comment un de ses amis a braqué une mitrailleuse sur des prisonniers de guerre turcs dans un camp dont

il avait la charge, tuant 280 d'entre eux (ils avaient créé un tas de problèmes), mais cela paraissait une affaire atroce : le récit fut reçu par une salve de rires approbateurs et obséquieux de la part des commandants de compagnie[11]. » Plusieurs mois auparavant, Sassoon avait d'ailleurs déjà écrit un poème sur le même sujet : « Tu m'as raconté, alors que tu étais d'une humeur alcoolisée et vantarde,/Comment il t'arriva une fois de massacrer des prisonniers – comme cela faisait du bien !/Je suis sûr que tu n'as ressenti aucune pitié pendant qu'ils se tenaient debout,/Patients et apeurés, comme il se doit. »

Dans la sombre hiérarchie des horreurs de la guerre, il a toujours existé une différence de degré entre la tuerie de soldats ennemis « dans le feu de l'action », et l'exécution de prisonniers en uniforme une fois que les combats sont arrêtés et qu'ils ont été rassemblés à distance du front.

David Lean s'est arrêté en chemin et pourtant il n'y a, à ce jour, aucune raison de penser que Lawrence a menti lorsqu'il relate qu'il a donné lui-même l'ordre d'exécuter ces hommes, dont rien n'indiquait d'ailleurs qu'ils avaient pris part aux atrocités commises dans le village de Tafas. Lawrence a sans aucun doute, en cette occasion, commis un véritable crime de guerre, un crime comme il y en eut assez peu durant la Première Guerre mondiale. Pour mieux comprendre l'importance de cette question, il suffit de penser au choc que fut, dans l'opinion, près de trente ans plus tard, l'exécution dans les Ardennes par l'officier SS Peiper de plusieurs dizaines de soldats américains en uniforme.

Ce que Lawrence ne pouvait pas savoir, au moment où il rédigait son rapport, c'est qu'une enquête serait lancée début 1919 au sujet des circonstances de la mort de son frère préféré et admiré, Will. Le secrétaire de la mairie de Saint-Quentin dans l'Aisne avait appris que Will, ainsi que le pilote de son avion, n'étaient pas morts dans un combat aérien ou au moment de leur atterrissage de fortune, mais avaient été tués par des soldats allemands au sol, sans avoir pu se défendre. Un témoin français qui avait procédé à la mise en bière confirma que les corps étaient criblés de balles. Après un échange de courriers avec le War Office, il fut décidé ne pas aller plus loin, les autorités britanniques s'en tenant à la version qui avait été fournie par l'armée allemande[12].

Lawrence, lui, n'a rien caché de ce qui s'était passé et en a même endossé l'entière responsabilité, tant dans son rapport du 10 octobre que dans les *Sept Piliers*, qui, il est vrai, furent d'abord publiés dans une édition de souscription

dont la diffusion était très restreinte. Il va toutefois supprimer ce passage dans la version abrégée, grand public, qui paraîtra sous le titre *Révolte dans le désert* dont le succès fut immense et qui fut traduit aussitôt en plusieurs langues, dont l'allemand. Le massacre des prisonniers turcs ne choqua sans doute personne au War Office, mais l'exécution de sang-froid de soldats allemands ou autrichiens était une autre affaire, dont les répercussions auraient pu être graves sur le plan international.

S'est-il senti intouchable en raison de sa notoriété ? A-t-il voulu, plus cyniquement, anticiper les accusations qui auraient pu être portées par certains témoins britanniques de l'affaire ? L'aveu valait-il pardon ?

Après la guerre, ses amis et correspondants feront preuve, au sujet de cet épisode, d'une singulière indulgence. Des écrivains comme George Bernard Shaw et Thomas Hardy, qui s'étaient pourtant retrouvés au premier rang du mouvement pacifiste, ne lui firent aucun reproche. Ses collègues de combat affirmeront soit qu'il ne s'était strictement rien passé, soit que tout s'était passé dans la plus grande confusion. Quant aux poètes, comme Sassoon, combattant valeureux, devenu également pacifiste, ils ne diront rien non plus. Lawrence était tout simplement une « victime » des circonstances et avait eu le courage inouï d'avouer son forfait.

Peu de temps après la mort de Lawrence en 1935, Apsley Cherry-Garrard, un héros des expéditions dans l'Antarctique, compagnon de Scott malgré sa myopie et sa fragilité physique, un de ceux qui pouvaient le mieux comprendre Lawrence dont il avait fait la connaissance par l'intermédiaire de George Bernard Shaw et avec lequel il entretenait des relations amicales, sera l'un des seuls à rappeler cet épisode. Après lui avoir longuement rendu hommage, il n'hésite pas à instruire son procès posthume : « Pour un homme qui aimait authentiquement ses prochains, il a pris sa part à leur destruction. Au bout de deux années il avait atteint une telle position […] qu'il était en mesure d'ordonner le massacre de deux mille [*sic*] Turcs après avoir aperçu le corps mutilé d'une femme[13]. »

Un autre groupe de prisonniers avait néanmoins été épargné, mais Lawrence n'y fut pour rien. Il avait eu, selon un témoin britannique – Winterton, un de ses admirateurs pourtant –, un comportement digne de Ponce Pilate. Lorsque Hubert Young s'exclama qu'il espérait qu'il allait user de son influence pour empêcher des actes qui étaient à la fois barbares et

illégaux, Lawrence répliqua froidement que les Arabes étaient en règle générale un peuple à l'esprit démocrate accoutumé à régler les problèmes en argumentant et en débattant et qu'ils avaient le plus souvent un comportement chevaleresque à l'égard des vaincus. « Il estimait qu'on devait les laisser prendre la décision eux-mêmes, et que lui-même n'avait ni le pouvoir ni le droit moral d'intervenir[14]. » Winterton, qui était membre de la Chambre des lords, se lança alors dans une longue péroraison qui détendit l'atmosphère et eut l'effet qu'il escomptait. Ayant repris leurs palabres, les Arabes décidèrent un peu plus tard de ne pas exécuter les prisonniers avec leurs Hotchkiss, et même de tuer un mouton pour célébrer cette mesure de clémence ; Lawrence n'avait été pour rien dans ce sursaut d'indulgence.

Dans son récit de cette tragique journée, un autre passage des *Sept Piliers* restera célèbre – il ne figure d'ailleurs pas dans son rapport officiel. Lawrence décrit avec admiration le courage et le professionnalisme d'un détachement de soldats allemands : « Je me sentis fier de l'ennemi qui avait tué mes frères. A trois mille deux cents kilomètres de chez eux, sans espoir et livrés à eux-mêmes, ils se trouvaient dans des conditions assez démentes pour briser les nerfs des plus braves. Pourtant, leurs sections ne se relâchaient pas. Ils manœuvraient à travers les débris des troupes turques et arabes comme des cuirassés, en silence, la tête haute. Attaqués, ils s'arrêtaient, prenaient position, faisaient feu au commandement, sans hâte, sans cris, sans hésitation. Ils étaient magnifiques. »

En quelques lignes, avec une habileté incontestable, Lawrence parvient, au moyen de cet hommage à l'adversaire, à rendre à la guerre ses titres de noblesse et, dans une certaine mesure, à cautériser l'indignation du lecteur. Mais cela suffit-il pour effacer le crime ?

22

L’hallali

Deraa était maintenant presque entièrement abandonnée par les Turcs et pouvait tomber comme un fruit mûr. Le premier qui y pénétra fut l’intrépide Trad, le neveu de Nouri Shaalan, avec ses guerriers Rouwalla, qui avaient aussitôt commencé à piller tout ce qu’ils pouvaient trouver. Vers 2 heures du matin, Lawrence prit Kirkbride avec lui et se dirigea vers la ville à bride abattue. Ils croisèrent en chemin des traînards turcs, et le grand Ecossais, qui avait à peine dépassé les 20 ans, les prit en pitié et, sachant dans quel état d’excitation se trouvaient les Arabes, se sentit obligé de les prévenir de ne pas continuer dans la même direction car ils seraient inévitablement massacrés par les villageois assoiffés de vengeance. Lawrence ne manifestait pas ce genre de délicatesse : « Il fonçait en avant avec une expression figée, les mâchoires serrées, et on avait le sentiment qu’il ne voyait même pas les fugitifs tout autour de lui[1]. »

Totalement indifférent au sort des Turcs, il n’avait en vérité qu’un seul objectif : arriver dans la ville avant une colonne de cavalerie indienne commandée par le général de Barrow. Deraa était à la limite sud des accords Sykes-Picot, et il avait constamment à l’esprit la « déclaration aux Sept Syriens ». Il fallait que l’armée arabe du Nord soit la première arrivée partout où cela était possible.

Deraa était dans un état indescriptible. Les Rouwalla et les habitants de la ville qui étaient restés avaient mis à sac le camp militaire et tous les entrepôts qui n’avaient pas été incendiés par les Turcs et les Allemands. Le chauffeur

Rolls se souviendra d'avoir vu la crème de l'armée arabe « tituber en tous sens sous le poids du butin, les yeux brûlant de la rage de piller ». Nasir était arrivé sur place avant Lawrence et ils se retrouvèrent à la mairie pour « travailler à l'institution d'un gouvernement militaire et d'une police, à la préparation d'une enquête générale, à la mise en place d'un tour de garde pour la protection des pompes, du dépôt de locomotives et de ce qui subsistait des ateliers et des entrepôts[2] », ce qui était pour le moins prématuré, mais avait pour objectif de prouver que les Arabes étaient capables de prendre en charge l'avenir des villes nouvellement conquises.

Lawrence expliquera plus tard dans quel état il se trouvait : « Mon cerveau travaillait à toute vitesse au cours de ces minutes, car c'était le moment ou jamais de placer les Arabes aux commandes, afin de prévenir ces fatals premiers stades au cours desquels, avec la meilleure volonté du monde, de peu imaginatifs Britanniques retiraient habituellement toute responsabilité à des indigènes consentants et favorisaient une situation à laquelle elles seules pouvaient remédier par des années d'agitation, de projets de loi et d'émeutes[3]. »

Lorsque le général de Barrow et ses hommes arrivèrent le lendemain, la ville était encore dans un état d'anarchie totale. Il y avait notamment dans la gare un long train à l'arrêt rempli de blessés turcs. Les irréguliers arabes étaient en train de passer d'un wagon à l'autre pour dépouiller de leurs vêtements les malheureux, tranchant la gorge des plus récalcitrants. « C'était un spectacle qu'aucun homme moyennement civilisé ne pouvait observer sans être choqué[4]. » Barrow exigea de Lawrence qu'il ordonne aux Arabes de se retirer. Lawrence répondit froidement que cela était impossible, car « c'était comme cela qu'ils concevaient la guerre ». « Ce n'est pas notre façon de faire, répliqua le général, et, si vous ne pouvez pas les faire partir, je vais m'en charger moi-même. » « Si vous essayez cela, je refuse pour ma part toute responsabilité[5]. » Lawrence se comporta au long de cette conversation exactement comme il en avait l'habitude en présence de généraux britanniques : un mélange d'effronterie et d'omniscience. Le plus exaspérant était sa façon de bien faire comprendre à son interlocuteur qu'il était dans la confidence et les petits papiers du général Allenby. Pour Barrow, l'échange fut « extrêmement éprouvant[6] ».

Il y avait dans un des wagons une demi-douzaine d'Allemands, blessés ou malades. Un autre wagon était plein d'instruments de musique et de

tambours, appartenant sans doute à une fanfare de la 4e armée turque. « Un exemple typique du fonctionnement du système militaire… » commentera froidement le lieutenant Kirkbride. Devant le spectacle lamentable de Deraa, l'Ecossais, qui en quelques jours était devenu un vieux briscard, confessera son manque de compassion, « compensé par une absence, dans les mêmes proportions, de tout sentiment de haine[7] ». Furieux après Lawrence, Barrow fit immédiatement dégager les Arabes de la gare et des wagons, et plaça ses hommes afin d'empêcher les pillards de revenir sur les lieux. Le général se mit cependant dans un impeccable garde-à-vous pour saluer le drapeau du Hedjaz lorsqu'il fut hissé au balcon du gouvernorat de la ville, une attention qui « fit passer un frisson de plaisir chez nos officiers et nos hommes », écrira Lawrence, pour une fois indulgent. La description de la scène par Barrow est nettement plus sobre : il ne fait nullement mention d'une quelconque cérémonie officielle. Il raconte qu'il avait demandé à Lawrence où se trouvait le quartier général des forces arabes et celui-ci lui avait simplement montré de la main une maison décrépite sur le balcon de laquelle avait été placé un drapeau chérifien[8].

Le lendemain, ce fut au tour de Fayçal de faire son entrée dans Deraa, à bord de sa désormais célèbre Vauxhall verte. Lawrence y resta jusqu'au 30 septembre. La situation se calma progressivement, la ville commençait à se vider des troupes qui repartaient en direction du nord à la poursuite de la 4e armée turque en pleine décomposition. On croisait sans arrêt des traînards de l'arrière-garde de l'ennemi, certains mourants, d'autres déjà morts, et un grand nombre assis ou allongés par terre le long de la route, complètement au bout du rouleau. Partout des corps à moitié dénudés, suppurants, vidés de leur sang. Les prisonniers se comptaient par milliers, mais, avec l'arrivée de l'armée régulière du corps expéditionnaire britannique, leurs perspectives d'avenir étaient devenues singulièrement meilleures. L'ensemble des forces rassemblées par Allenby convergeait maintenant vers Damas, toute une armée moderne en ordre de bataille.

Derrière son masque imperturbable et son apparente absence totale de pitié pour l'adversaire, Lawrence avait été profondément affecté par ces visions dantesques et il était de plus en plus sombre. Même « le vieil Auda, las de massacrer, laissa la vie sauve aux six cents derniers. En tout nous fîmes huit mille prisonniers », un chiffre impossible d'ailleurs à vérifier, et que

Lawrence lui-même n'avait certainement pas le temps de contrôler, se fiant à ses adjoints.

Dans l'ancienne capitale des Omeyyades, les forces allemandes de Liman von Sanders s'apprêtaient à partir en direction d'Alep. A l'ouest, les cavaliers commandés par le général australien Harry Chauvel avaient progressé comme l'éclair – ce fut une des dernières grandes charges de cavalerie de l'histoire – et s'approchaient vivement de Damas. Chauvel reçut alors des instructions très précises lui demandant de contourner la ville, de passer au nord et de bloquer ainsi une nouvelle fois la retraite turque en direction de Homs. Le 25 septembre 1918, il avait tenté de connaître la raison de ces instructions et interrogé Allenby : « La rumeur veut que les Arabes auront le gouvernement de la Syrie. Est-ce exact ? » Le grand patron avait répondu : « En effet, je le crois » et demandé à son subordonné de se coordonner autant que cela était possible avec Lawrence. Le même jour, Allenby avait envoyé à Fayçal un message très encourageant : « Il n'y a aucune objection à ce que Votre Altesse entre à Damas aussitôt qu'elle estimera que cela est possible en toute sécurité[9]. »

Le 30 septembre à l'aube, Lawrence se trouvait encore à une centaine de kilomètres de Damas. Fonçant en direction du nord, il s'arrêta pour la nuit à Kiswe, à une vingtaine de kilomètres au sud de la capitale, confiant que les soldats d'Allenby respecteraient ses instructions. Il avait laissé derrière lui le général de Barrow, lui criant au passage qu'il se rendait immédiatement à Damas. Barrow était furieux de ne pas en savoir plus : il estimait avec raison que ses cavaliers de la Yeomanry avaient participé à des combats très durs dans les reliefs tourmentés de la Palestine et joué un rôle essentiel dans la défaite de la 4e armée, et qu'ils méritaient mieux que d'être à la remorque des Arabes. Il avait surtout été profondément choqué par ce qu'il avait vu à Deraa, et voulait empêcher que les mêmes scènes se reproduisent à Damas.

Tout le monde désirait franchir le poteau d'arrivée en tête.

Au soir du 30 septembre, Lawrence et Stirling sortirent leurs couvertures pour dormir quelques heures à l'abri sous leur voiture. Vers 9 heures, il y eut une série d'énormes explosions en provenance du nord et le ciel devint cramoisi. Damas brûle ! pensa Stirling, avant que Lawrence lui explique qu'il s'agissait très probablement de dépôts de munitions situés à quelque distance

de la ville que les Turcs et les Allemands avaient décidé de faire sauter avant de s'en aller. Lawrence paraissait très songeur et déprimé. « Depuis que nous avons pris Deraa, la fin était inévitable. Maintenant tout cela manque de zeste et ne m'intéresse plus[10]. »

Très tôt le lendemain matin, sur les hauteurs qui séparent le bourg de Kiswe des vergers de la Ghouta, Kirkbride vit soudain débouler une Rolls-Royce, *Blue Mist*, avec, seuls à bord, Lawrence et son chauffeur. Kirkbride tenta d'attirer son attention, mais la voiture passa sans s'arrêter. Il eut le temps de constater que son chef avait le regard fixé droit devant lui, ce regard qu'il avait constamment depuis quelques jours, jours passés dans un état de fatigue et de tension absolue[11].

Le matin du 1er octobre, *Blue Mist* entra enfin dans Damas. Une des photos les plus connues de Lawrence, prise sans doute en fin de matinée, le montre à bord de sa Rolls-Royce, en tenue arabe, les traits tirés et le visage buriné, la main bandée, séquelle de l'incident du 18 septembre au cours duquel le véhicule dans lequel il circulait avec Winterton avait été attaqué par un avion de chasse turc. Il est visiblement épuisé. Quelques années plus tard, il en reparlera à Stirling : « N'as-tu pas remarqué que j'étais vidé aux trois quarts[12] ? » Sur la photo, on aperçoit aussi des troupes « blanches », australiennes ou britanniques, revenues dans la ville après avoir bivouaqué à proximité. Lawrence devait être en réalité mécontent de voir tous ces hommes en uniforme kaki coiffés de casquettes ou de chapeaux de brousse, plutôt que les keffiehs de l'armée de Fayçal.

Les ordres avaient pourtant été clairs : les Australiens ne devaient pas entrer dans Damas, à moins d'y être contraints pour des raisons tactiques. Ce délai devait permettre à Fayçal et à l'armée arabe d'arriver en premier, l'émir apparaissant ainsi comme le grand libérateur. Les choses ne se passèrent pas comme l'avait envisagé Allenby, car les forces australiennes avancèrent plus rapidement que prévu et un régiment de cavalerie pénétra dans la ville dès l'aube du 1er octobre ; désobéissant aux instructions, il la traversa rapidement de part en part. « Ces sportifs d'Australiens voyaient la campagne comme une sorte de steeple-chase, avec Damas en poteau d'arrivée », expliquera Lawrence, un peu dépité, faisant preuve à cette occasion d'un manque certain de fair-play. « Pour nous, il s'agissait d'une opération militaire sérieuse[13]… »

Blue Mist se dirigea immédiatement vers l'hôtel de ville. Les rues étaient noires de monde, « beaucoup pleuraient, quelques-uns poussaient de timides

exclamations, les plus hardis criaient mon nom ». Stirling se souviendra surtout de l'essence de rose que jetaient les femmes des balcons et qui imprégnera son uniforme d'un parfum entêtant dont il ne pourra se débarrasser avant plusieurs jours.

A l'hôtel de ville, Lawrence retrouva Nouri Shaalan et le bien-aimé Nasir, peut-être le combattant le plus méritant de toute l'épopée. Dans une pièce attenante, Auda Abu Tayi et le chef des Druzes, Sultan el-Atrache, étaient déjà en train de se battre comme des chiffonniers. Le Druze avait, pour une raison inconnue, donné un coup de cravache à la figure du chef des Howeitat et celui-ci l'avait alors menacé avec son pistolet britannique calibre 45. Les rivalités traditionnelles qui avaient, comme par miracle, disparu au cours des journées précédentes s'étaient aussitôt réveillées, maintenant que le rêve était accompli.

Etaient également présents, au grand dam de Lawrence, les frères Abdelkader et Saïd el-Jezairi. Avant de quitter la ville, Djemal Pacha, qui tentait de donner une apparence d'ordre à la déroute, avait en effet nommé l'émir Saïd au poste de *vali* – gouverneur. Lorsque les Australiens étaient passés par Damas le matin du 1er octobre, ils avaient fait halte à l'hôtel de ville et le lieutenant-colonel Olden, qui commandait le régiment, demanda à parler au premier magistrat. L'Australien, peu au fait des enjeux politiques, se souciait peu de savoir qui était réellement ce *vali* qui avait été nommé par les autorités en fuite, et quelle était sa légitimité. Du reste, l'homme qui se présenta à lui avait tout l'air d'un interlocuteur sérieux et respecté par ses pairs, ce que confirmait la présence d'une assemblée nombreuse, dont les membres avaient revêtu pour l'occasion les costumes resplendissants du pouvoir officiel en Orient et se tenaient debout, en rangées ordonnées, la mine grave. L'émir Saïd, par le truchement d'un interprète, s'adressa avec solennité à Olden : « Au nom de la population civile de Damas, j'accueille l'armée britannique[14]. »

Lawrence était furieux contre les Australiens : non seulement ils étaient entrés dans la ville avant lui, mais un simple colonel avait cru bon d'apporter sa caution à la captation du pouvoir par une famille qu'il considérait comme totalement hostile à Fayçal. Il allait poursuivre de sa vindicte les deux frères pour des raisons qui demeurent, encore aujourd'hui, assez mystérieuses. Le problème pour Lawrence était qu'ils avaient aussi une certaine légitimité politique, qu'ils étaient membres d'une famille prestigieuse – même si elle

était d'origine non syrienne. A Damas, tout le monde se souvenait que leur illustre père avait protégé les chrétiens pourchassés par les Druzes lors des massacres de 1860.

La famille venait aussi de payer le prix du sang, cinq de ses membres ayant été exécutés en 1916 sur les ordres de Djemal Pacha en raison de leurs sentiments nationalistes. Leur culpabilité avait été démontrée aux yeux des autorités turques par la découverte de documents confidentiels laissés par mégarde au consulat de France à Beyrouth par François Georges-Picot lui-même, lorsque celui-ci, consul, avait été contraint de partir du Levant au moment de l'entrée en guerre de la Turquie en 1914. En dépit de la répression qui les avait visés, leur position n'était pas limpide : Omar el-Jezairi, qui avait été exécuté par les Turcs, était présenté dans un rapport du Bulletin arabe comme proanglais « mais incapable de décider s'il détestait vraiment les Turcs ou non ».

L'émir Saïd avait d'ailleurs aussitôt démenti Lawrence en ordonnant que soit hissé sur l'hôtel de ville le drapeau du Hedjaz, et c'était bien au nom de Fayçal qu'il affirmera avoir pris le pouvoir. Mais, depuis l'affaire de Deraa et la disparition inattendue de son frère Abdelkader, Lawrence était persuadé que ce dernier était un traître, sans en avoir la preuve. Décidé à étouffer dans l'œuf les ambitions des deux frères, dont il soupçonnait aussi, à tort ou à raison, qu'ils étaient à la solde des autorités françaises, il prit les choses en main et força le remplacement de l'émir Saïd par Shoukri el-Ayoubi, une personnalité plus docile, tandis que la loi martiale était proclamée.

Lorsque Chauvel arriva au Sérail, Lawrence lui présenta Ayoubi comme étant le nouveau gouverneur de Damas. Le général australien savait parfaitement que c'était l'émir Saïd qui, le premier, avait présenté les clefs de la ville à son subordonné, et fit part de son étonnement qu'il ait été ainsi limogé aussi rapidement. Lawrence répondit que l'Algérien s'était « enfui » et qu'Ayoubi avait été élu par la majorité des citoyens, ce qui ne manquait pas de culot ; il était très facile de vérifier qu'aucune élection n'avait eu lieu. Ce n'est qu'après coup que Chauvel apprit qu'en réalité Saïd el-Jezairi avait été proprement éjecté par Lawrence, et que son frère avait été assassiné par des hommes de Fayçal (sur les ordres de Lawrence lui-même ?, peut-être).

Mais Lawrence avait réussi son coup : le monde entier avait appris que Damas avait été libérée par les forces arabes, ce qui n'était qu'une partie de la vérité. Deux camps allaient désormais s'opposer pour revendiquer la

libération de la ville. Et les Australiens, le général Chauvel en tête, peu intéressés par les subtilités politiques entourant le partage du Moyen-Orient, déterminés à ce que la place des Anzacs dans la Première Guerre mondiale soit dûment reconnue, n'auront de cesse de souligner que c'était bien leurs cavaliers qui avaient remporté le steeple-chase.

La situation générale dans la ville, qui jusque-là avait été remarquablement calme, prit subitement un tour inquiétant et Lawrence décida qu'il devait lui-même rétablir l'ordre. Les forces irrégulières arabes, notamment les Rouwalla, semblaient impressionnées et presque intimidées par Damas, à laquelle on ne pouvait faire subir le même sort qu'une grosse bourgade comme Deraa. Ils se comportaient correctement et semblaient hésiter à se lancer dans leur activité favorite, le pillage. Les Druzes, dont on avait tant espéré depuis le début de la révolte qu'ils s'engageraient franchement du côté de Fayçal et des Britanniques, posaient plus de problèmes et étaient beaucoup moins inhibés. « Le rôle joué par les Druzes ne fut pas glorieux… ils sont restés aux basques de notre cavalerie, refusant toujours le combat, et attendirent que Damas soit libérée. Puis ils ont défilé fièrement devant le chérif Nasir avant de se mettre à détrousser les habitants[15]. »

Lawrence, une fois réglé le cas des frères el-Jezairi, entraîna à sa suite le jeune Kirkbride, ce dernier étant stupéfait par la « manie extraordinaire » qu'il avait de vouloir tout faire lui-même. « Nous avons dû donner l'impression d'un tandem très dépareillé. Il était de taille modeste, habillé dans des vêtements arabes, et armé seulement de son poignard courbe en or. J'étais grand et dégingandé, habillé en kaki, et je portais un lourd revolver de service à la ceinture. Chaque fois que nous croisions quelqu'un en train de maltraiter un malheureux traînard ennemi, Lawrence lui demandait d'une voix douce d'arrêter – tandis que je restais en arrière, brandissant mon arme. » A deux reprises l'Ecossais en fit usage, la parole ne suffisant pas ; Lawrence parut sincèrement surpris par ce comportement et lui demanda de ne pas se montrer aussi « buté[16] ». Le 2 octobre, Chauvel, à la tête d'une très importante colonne de voitures blindées et même d'artillerie, sillonna la ville et c'est sans doute grâce aux soldats britanniques et australiens que l'ordre fut finalement rétabli. Mais, tout au long de la campagne, Lawrence avait montré

que sa seule présence physique, son charisme, sa calme autorité pouvaient mettre fin à des situations potentiellement explosives.

Au cours de ces journées, il était partout à la fois : il rétablit un semblant d'ordre à Damas, empêcha les frères algériens de s'imposer et ouvrit la voie à Fayçal. Une sorte de surhomme, si l'on en croit son propre récit… Il ne fallait pas oublier les prises de guerre. Traversant le grand souk d'un pas pressé, il pénétra dans la grande mosquée des Omeyyades, se dirigea tout droit vers la tombe de Saladin et fit main basse sur la couronne en bronze dorée qui avait été déposée par le Kaiser Guillaume II lors de sa fameuse visite à Damas en 1898.

Il était pourtant épuisé, comme le montre une célèbre photo prise sur un balcon de l'hôtel Victoria.

Décidé à soigner son image publique, il n'avait pas négligé pour l'occasion de se faire tirer le portrait par le peintre officiel du corps expéditionnaire britannique, James McBey. Celui-ci racontera qu'il fut sans cesse interrompu dans son travail par une foule de personnalités arabes, notables ou guerriers, venus saluer « Aurens » et lui baiser les mains. L'œuvre du peintre montre un Lawrence hâlé, très amaigri, les yeux curieusement exorbités, le regard clair mais triste et figé. « Avez-vous eu l'occasion de voir le portrait de moi par McBey peint à Damas le lendemain de notre entrée dans la ville ?, demandera-t-il quelques années plus tard à l'un de ses correspondants, cela me choque à quel point il m'est étranger[17]. » Son humeur sombre durant ces journées triomphales allait d'ailleurs marquer durablement ses camarades.

C'est un triomphe politique pour l'inspirateur de la révolte. Lawrence est fort habilement parvenu à faire de Fayçal, le chef qu'il était « venu chercher en Arabie » près de deux ans auparavant, le libérateur de Damas. Adulé par les Arabes, il est observé avec une grande curiosité par ses compatriotes, mais chacun pressent qu'il est l'étoile, le héros que le public en Angleterre attend. Lawrence a cependant le succès modeste. Dans les jours qui ont précédé la victoire, il a vu trop d'horreurs. Obsédé par elle, il a semblé insensible à la tragédie qui l'entourait ; le contrecoup est inévitable, et brutal : il est au bout du rouleau. C'est du reste dans des circonstances bien particulières que le cœur de l'homme va alors se révéler.

Fayçal était totalement incapable d'assurer la sécurité et de rétablir une

administration de base. Que faire également des nombreux blessés que les Turcs avaient laissés sur place dans leur fuite précipitée ? Il était hors de question que se renouvellent les scènes de Deraa : le monde entier était témoin cette fois. Les unités médicales du corps expéditionnaire de Palestine avaient d'abord eu pour consigne de rester en dehors de la ville : il fallait laisser les nouvelles autorités se débrouiller toutes seules. Des médecins australiens furent néanmoins les premiers à découvrir un spectacle d'horreur dans les baraquements d'Hamidieh : « Les conditions dans lesquelles se trouvaient les 600-700 patients de cet hôpital étaient – après inspection – impossibles à décrire tellement elles étaient affreuses et inhumaines. Hormis une petite poignée d'infirmiers turcs, tout le monde était parti, les blessés et les malades n'avaient rien eu à manger pendant trois jours, ils suffoquaient dans l'odeur pestilentielle de leurs propres déjections et des morts qui n'avaient pas été enterrés ; le sort de ces pauvres hères est plus que déplorable[18]. »

Cette situation dramatique fut confirmée par William Yale, l'officier de liaison américain qui avait accompagné les Australiens lors de leur avancée sur Damas et que Lawrence avait brièvement rencontré dans le Sinaï lors de son expédition en 1914. Un officier australien conduisit Yale à Hamidieh et lui confia qu'il avait demandé l'autorisation de venir en aide aux Turcs, mais qu'il avait reçu de sa hiérarchie l'ordre de ne rien faire. Yale se souviendra toute sa vie du spectacle abominable qui l'accueillit. Il en informa aussitôt Clayton, qui venait d'arriver à Damas, et qui réagit avec un parfait cynisme : « J'ai expliqué à Clayton qu'il fallait faire quelque chose immédiatement pour nourrir et soigner les pauvres diables dans l'hôpital. J'ai dit qu'il était indigne de parler des atrocités allemandes en Belgique tout en laissant huit cents Turcs, malades et blessés, mourir de faim. Clayton était un homme froid, dur, totalement maître de soi, et sur lequel mon émotivité n'eut aucun effet. Avec indifférence il me répondit : Yale, vous n'avez pas l'esprit militaire. Les Turcs étaient destinés à mourir lentement, sans rien à manger, sans infirmier, les mollets enfoncés dans la merde[19]. »

A l'occasion d'un déjeuner à l'hôtel Victoria, un médecin australien supplia Lawrence de se pencher sur la question de l'hôpital militaire et fit une description crue de la situation, des bâtiments dans un état infect, avec des centaines de morts et de mourants. Lawrence comprit aussitôt qu'il s'agissait de la grande caserne turque et s'y rendit sur-le-champ.

Le récit qu'il fit des scènes qu'il allait découvrir offre au lecteur des *Sept Piliers* un contraste puissant avec la révolte dans le désert. Le spectacle fantastique des dépouilles glorieuses des soldats turcs innocents au creux du vallon d'Aba-el-Lissan, sous la lune, attendant la résurrection, était bien loin. Une seule certitude désormais, la décomposition des corps, la mort putride, la boue.

Un soldat australien en faction à l'entrée des bâtiments crut que Lawrence était un Arabe, et lui refusa le droit de passage, car les Australiens, qui considéraient les Bédouins comme des sauvages sans foi ni loi, craignaient que les blessés et les malades ne soient achevés par les vainqueurs de l'heure. Lawrence parvint à convaincre le planton de lui laisser franchir le portail. « Ayant passé la grande porte de la caserne, je lançai des appels dans les couloirs sonores et poussiéreux, mais n'obtins aucune réponse ni ne relevai le moindre signe de vie. L'endroit semblait désert. » L'immense cour des miracles était jonchée d'immondices laissées par des milliers de prisonniers qui y avaient été rassemblés par les Australiens avant d'être dirigés vers un camp à l'extérieur de la ville.

Traversant la cour, Lawrence pénétra dans un hall, dans l'obscurité. Une épouvantable puanteur l'accueillit. Sur le sol en pierre, une trentaine de cadavres étaient disposés côte à côte, certains en uniformes, d'autres en sous-vêtements, d'autres enfin entièrement nus. Les rats grouillaient, creusant dans les corps des « galeries rouges et humides ». « Il y en avait à tous les stades de la décomposition. Chez certains, les chairs, qui commençaient seulement de pourrir, avaient jauni, bleui, noirci. D'autres avaient déjà doublé voire triplé de volume, et leur tête devenue sphérique, comme gonflée, s'ornait d'un rictus noirâtre entre des mâchoires mangées de barbe. Chez d'autres encore, les parties molles s'étaient affaissées, s'ouvrant chez les plus avancés pour laisser échapper des fluides putrides. Il y avait une autre pièce, d'où il me sembla que provenait une plainte. Je m'avançai, enjambant ce tapis de cadavres, dont les hardes, jaunies de déjections séchées, crissaient sous mes pas. Une atmosphère gourde et glaciale régnait dans cette nouvelle salle. Les rangées de lits étaient tellement silencieuses que je crus que leurs occupants étaient morts eux aussi, chacun observant une parfaite rigidité sur son grabat empuanti, duquel les matières liquides avaient dégoûtté pour se figer sur le sol. Relevant les pans de mon vêtement, veillant à ne pas tremper mes pieds nus dans les flaques, je m'avançai un peu entre les alignements. J'entendis

soudain une faible respiration. Me retournant brusquement, je croisai le regard de ces hommes, leurs yeux ronds comme des billes fixés sur moi. D'entre leurs lèvres déformées bruit le mot *"Aman, aman"* ("pitié, grâce"). Ils tentèrent avec ensemble de lever leurs mains vers moi, puis elles retombèrent comme des feuilles mortes. »

On entendait du dehors la rumeur de la ville et le son des réjouissances. « Et ici, entre ces murs, des centaines d'hommes enduraient, du fait de notre négligence, non pas la mort, esprit puissant aux mains et aux ailes sereines, mais une lente corruption physique, un pourrissement par étapes de l'enveloppe charnelle dont une âme désespérée aurait voulu s'échapper[20]. »

Lawrence ne traîna pas et entra en action. Il demanda de l'aide au détachement australien, qui refusa de lui en donner. Des outils ? On n'en avait pas. Des médecins ? Ils étaient tous occupés ailleurs. C'est à ce moment qu'il reçut enfin du renfort en la personne de Kirkbride, toujours volontaire pour les tâches les plus difficiles. « Nous fûmes accueillis dans le corridor par une puanteur atroce qui me fit aussitôt vomir dans un coin[21] », se souviendra l'Ecossais. Les deux hommes finirent par trouver à l'étage supérieur des infirmiers turcs et leur commandant, un médecin, qui étaient restés sur place et qui étaient assis en chemise de nuit sur leurs lits défaits en train de préparer une sorte de caramel sur un réchaud à alcool. Ils purent les convaincre de descendre afin d'effectuer un premier tri des vivants, des mourants et des morts.

Kirkbride se souviendra d'un détail sordide : il portait aux pieds ses lourds brodequins réglementaires, et cela lui permettait de progresser sans trop de difficulté dans la couche d'excréments, contrairement à Lawrence qui était en sandalettes… Devant l'ampleur de la tâche, Lawrence retourna à l'hôtel de ville et obtint d'Ali Rida al-Rikabi, qui venait d'être nommé gouverneur militaire de la ville, que lui soit affecté un des quatre médecins qui accompagnaient l'armée arabe. Puis il rassembla une cinquantaine de prisonniers parmi les plus valides. Ils creusèrent une grande fosse commune, malheureusement peu profonde, au grand dépit des Australiens qui se voyaient ainsi contraints de quitter le jardin en raison des effluves. On trouva à proximité de la chaux vive pour tapisser la fosse. Lawrence réunit des brancardiers pour transporter les cadavres. Certains étaient dans un tel état de décomposition qu'il fallait racler le sol à la pelle et « empiler les morceaux sur les brancards ». D'autres cadavres étaient si flasques que « chaque nouvel

arrivant chutait mollement tandis que les autres, sous l'effet du poids, se coulaient un peu plus sur les bords du tas, comme de la gelée ». Lawrence fut finalement pris de nausée. Il était plus de minuit, cela faisait quatre jours qu'il n'avait pratiquement pas dormi.

Laissant Kirkbride achever le travail, il rentra à l'hôtel. Des affaires urgentes l'attendaient, dont « quelques condamnations à mort » décidées par les nouvelles autorités et auxquelles il voulait surseoir, et une plainte du général australien Harry Chauvel, mécontent que les guerriers arabes omettent de saluer les officiers australiens.

Le lendemain, les choses s'étaient déjà améliorées sensiblement dans l'hôpital de fortune. Les malades et les blessés avaient été lavés, changés, et leurs matelas retournés afin qu'ils se reposent sur le côté le moins souillé. Pour une fois, Lawrence s'avoua « plutôt fier » de lui-même. Un médecin militaire, arrivé un peu tardivement, l'interpella : « "C'est toi le responsable ici ?", en lorgnant avec une expression dégoûtée mes robes et mes sandales. "Oui, d'une certaine façon", lui répondis-je, à quoi il explosa en imprécations… scandaleux, indigne, révoltant. » Lawrence eut une crise d'hilarité. « Cet homme n'avait pas mis les pieds dans le charnier de la veille, il n'en avait pas senti la puanteur, il ne nous avait pas vus ensevelir ces corps au dernier degré de la décomposition, dont, tôt ce matin-là, le seul souvenir n'avait cessé de me réveiller, en nage, et tout tremblant dans mon lit. » Devant la figure congestionnée du médecin australien, Lawrence se mit à rire de plus belle. « Sur quoi il me gifla avant de tourner les talons, me laissant plus honteux que fâché, car je savais au fond de mon cœur qu'il avait raison, que quiconque avait, comme moi, mené à bien une révolte des faibles contre leurs maîtres se sentait si souillé que rien au monde ne pouvait l'en laver[22]. »

Scène que l'on peut qualifier de christique, ces pages constituent un des sommets des *Sept Piliers*, passage pourtant négligé, alors qu'il s'agit d'un des plus beaux et des plus poignants de tout le texte.

Lorsque paraîtra en 1928 la version abrégée des *Sept Piliers de la sagesse*, *La Révolte dans le désert*, les scènes des hôpitaux de Damas seront supprimées par Lawrence. Il s'en expliqua dans une lettre à Edward Garnett, éditeur de renom qui le conseillait et relisait son manuscrit et qui regrettait vivement cette expurgation. Lawrence répondit que ce chapitre aurait « dépassé de son livre comme une cerise sur un biscuit de Savoie. Mon sens

des proportions me poussa à sacrifier l'un après l'autre les morceaux de bravoure trop criards ».

Lawrence dut s'expliquer de nouveau à plusieurs reprises avec des correspondants qui connaissaient la version longue de son récit et qui ne comprenaient toujours pas les raisons de cette suppression. « Non je n'ai pas changé de position en ce qui concerne le chapitre des hôpitaux. J'ai été ferme depuis le début : il est totalement inopportun, en raison de sa puissance, de la violence qui s'en dégage, de sa longueur, de son arrivée tardive dans le récit, pour être inclus dans une version abrégée pour le grand public. Donner trop de poids aux dernières pages avec de la matière plus puissante sur le plan émotionnel que tout le reste du corps du récit serait finir avec un coup de canon […]. J'ai coupé tout ce qui était trop violent sur le plan des émotions[23]. » Ce chapitre était en effet un des plus forts et il donne au lecteur, après les récits de combats, le sentiment d'un Lawrence profondément humain et altruiste, sans doute quelque chose qu'il souhaitait, par un accès de pudeur bien britannique, ne pas laisser apparaître trop nettement.

Le grand public n'aura pas longtemps à attendre pour découvrir ces scènes, avec la parution, juste après la mort de Lawrence, de l'édition complète des *Sept Piliers*. Le lecteur referme ainsi le livre sur une image bouleversante, non celle des cavalcades héroïques dans le désert, mais celle de cet hospice et des pauvres soldats turcs pourrissants, halés vers la chaux blanche purifiante qui leur servira de linceul par le petit homme en keffieh et en sandalettes, sous les quolibets des soldats aux visages glabres dans leurs uniformes kaki. Plus que la nuit de Deraa, ces scènes définissent Lawrence et son humanité. Après Tafas, la victoire a été salie, mais l'homme a trouvé dans le mouroir sa rédemption.

Le 3 octobre 1918, Lawrence aperçut une Rolls-Royce grise stationnée devant son hôtel et autour de laquelle une foule curieuse et enthousiaste s'était rassemblée. Le « Taureau » était arrivé et avait rendez-vous avec Fayçal. Celui-ci fut retardé, mais le commandant en chef approuva toutes les initiatives qui avaient été prises au cours des derniers jours. « En l'espace de dix minutes, toutes les difficultés avaient cédé face à une assurance, un esprit de décision et une bienveillance qui semblaient de l'ordre du rêve[24]. » La réalité de ce qui s'est passé au cours de cette rencontre historique est bien différente.

L'émir arriva un peu plus tard et Lawrence fit l'interprète. Il avait souhaité que le cortège de l'émir puisse effectuer avant la réunion son défilé triomphal dans Damas, mais Allenby avait fait savoir qu'il était pressé et ce n'est qu'après l'entretien que Fayçal put enfin se montrer à la population. Celle-ci l'accueillit d'ailleurs avec des sentiments mélangés ; les gens du Hedjaz venaient vraiment d'un autre monde.

Le contraste entre les deux hommes était frappant. « Fayçal, les yeux immenses, blême, épuisé, pareil à une dague finement ouvrée ; Allenby, taillé en colosse, rubicond et jovial, parfait représentant de la puissance qui avait ceint le monde d'un carcan d'humour et de négociations serrées. » Après les tergiversations qui avaient précédé l'entrée dans Damas, Allenby avait reçu en provenance du War Office à Londres ce qui était presque un rappel à l'ordre : « Conformément aux engagements pris par le gouvernement de Sa Majesté à l'égard du roi du Hedjaz, […] l'autorité des Arabes amis et alliés devra être formellement reconnue dans les zones A et B *telles que définies par l'accord anglo-français de 1916*[25]. »

Même si le télégramme indiquait que les autorités britanniques avaient la ferme intention de soutenir des gouvernements arabes autonomes, le cadre constitué par les accords Sykes-Picot était réaffirmé. Contrairement aux pronostics de Clayton, ces accords n'étaient pas morts d'inanition, et les Français s'étaient chargés de rappeler qu'ils étaient désormais gravés dans le marbre et constituaient les fondements de l'avenir du Moyen-Orient. Il importait peu à leurs yeux d'élucider qui des Australiens ou des Arabes avaient libéré Damas les premiers. Lawrence avait fait le pari que le déroulement des opérations militaires allait influer sur le règlement politique et rendrait impossible l'application des accords, mais les Français, qui soulignaient avec raison leurs énormes sacrifices dans la lutte contre l'Allemagne, avaient décidé qu'il n'y avait strictement aucune raison de tenir compte des aléas de la situation sur le terrain.

La discussion fut par conséquent difficile, si l'on se réfère aux notes prises par le général Chauvel et non au compte rendu lapidaire de Lawrence. Le moment le plus tendu fut lorsque Allenby, exposant les différents points des accords Sykes-Picot, insista sur le fait que la France était destinée à devenir la puissance protectrice en Syrie et rappela que Fayçal ne devait pas toucher au Liban, dont la France devait avoir l'administration directe. Lorsque l'émir fit part – non sans une certaine rouerie – de sa surprise face à

ce qu'il estimait constituer une forme de trahison de la parole donnée, Allenby se tourna vers Lawrence : « Mais ne lui avez-vous pas dit que les Français devaient avoir le protectorat sur la Syrie ? » Lawrence répondit sans se laisser démonter : « Non, mon général, je n'en savais absolument rien. » « Mais vous saviez bien que lui, Fayçal, n'avait rien à faire au Liban ? » « Non, mon général, je ne le savais pas[26]. »

Lawrence avait décidé de jouer l'ignorant. Face à la détermination française, à laquelle les Britanniques n'étaient pas en position de résister, la seule solution était de continuer à faire comme si ces accords n'existaient pas, ou étaient périmés ; tout allait se jouer sur le terrain, loin de Whitehall et du Quai d'Orsay. Lawrence savait aussi que les Arabes, peut-être – malgré ses démentis ultérieurs – à son instigation, venaient de lâcher la proie pour l'ombre et de commettre une grave erreur qui était, du point de vue de la France, une véritable provocation.

La veille de la rencontre, ils avaient détaché à Beyrouth des représentants avec pour mission de hisser le drapeau du Hedjaz sur les principaux bâtiments officiels. Lawrence donnera sa version des faits une dizaine d'années plus tard, dans une lettre à Yale. « Au moment de la prise de Damas, Fayçal et moi perdîmes le contrôle de la situation. Les Syriens (Ali Rida al-Rikabi et les frères Bekri) se précipitèrent vers la côte. Mon intention était d'occuper la région entre Tripoli et Alexandrette […]. Il n'y avait rien de moi ou des chérifiens dans cette occupation de Beyrouth. J'y étais opposé, cela n'était pas dans notre intérêt[27] », expliquera-t-il. Toujours est-il que le soir même de la rencontre avec Allenby, Nouri Saïd annonça la nouvelle de cette expédition à Clayton, qui venait d'arriver en Syrie. Le représentant français à Damas, le capitaine Robert Coulondre, entendit l'échange et se leva précipitamment pour prendre les mesures destinées à bloquer l'initiative intempestive des gens de Fayçal[28]. L'épisode laissa des traces : aux yeux des Français, Lawrence était forcément au courant de l'affaire, et avait sans doute poussé les Arabes à la confrontation.

« L'aventure touchait enfin à sa fin. » Il dit adieu à ses camarades britanniques les plus proches et l'un d'entre eux se souviendra toujours de ces instants et d'une poignée de main beaucoup plus chaleureuse que d'habitude : « "Mon boulot ici est terminé. On ne voudra plus de moi à partir de maintenant. On s'est bien amusés n'est-ce pas ?" J'ai tenté de bredouiller une

réponse, et lorsqu'il sortit de la pièce notre situation sembla subitement avoir perdu absolument tout ce qui en faisait l'intérêt[29]. »

Ce n'était qu'un entracte, et l'acteur n'allait pas tarder à revenir sur la scène, où il était d'ailleurs attendu. Lawrence était bien décidé à imposer sa thèse, en France et en Angleterre cette fois, cette thèse qu'il allait marteler durant les mois et les années qui suivront : les Arabes avaient libéré Damas et l'Europe leur avait volé la victoire. Une version qui, grâce au talent de sa plume et à son aura, s'imposera rapidement, et marquera profondément l'histoire du Moyen-Orient.

23

Les hommes en gris

Lawrence quitta Damas le 4 octobre, trois jours seulement après son entrée dans la ville, et bien que la situation y fût encore tendue. Stirling lui avait demandé les raisons pour lesquelles il s'en allait à ce moment précis et se vit répondre que l'entrée dans Damas avait été l'apogée de son aventure. Puis, après une pause un peu théâtrale, il ajouta sentencieusement : « Il ne faut jamais attendre la chute. Il faut s'en sortir quand on atteint le sommet de la vague, et ne pas rester à ballotter dans le creux. » Stirling se rappela que lorsque Napoléon était sur son lit de mort, une grande tempête balaya Saint-Hélène ; étrangement, au moment où Lawrence se leva pour faire ses adieux, il y eut un petit tremblement de terre qui laissa tout le monde stupéfait. Stirling n'était pas un enfant de chœur ; ses souvenirs, et ce rapprochement avec les derniers instants de l'Empereur, donnent une idée du halo qui entourait désormais son compatriote.

La « sortie » fut en effet digne d'un grand acteur. C'était d'ailleurs chez lui une habitude – pour certains un artifice : arriver à l'improviste, toujours surprendre, puis disparaître furtivement. Personne parmi ses supérieurs, même Allenby, ne s'opposa à son départ. Il avait rendu trop de services, il était hors d'atteinte. Les regrets ne furent d'ailleurs pas unanimes. Les Français, évidemment, ne souhaitaient pas le voir continuer à jouer son rôle de mentor de Fayçal. Quant aux Britanniques, certains n'étaient pas mécontents de voir s'éloigner ce petit lutin imprévisible qui laissait ainsi travailler les gens « sérieux ». Or la guerre avec les Turcs n'était pas achevée,

elle allait durer encore quelques jours et puis viendrait le temps des négociations dont les « professionnels » souhaitaient conserver la maîtrise.

Mais pourquoi partir si vite ? Fayçal lui a-t-il tenu rigueur de l'abandonner ainsi en rase campagne, au moment où le jeu politique commençait à se corser ? Risquons un anachronisme : son geste est presque « gaullien », et comment imaginer un Lawrence empêtré à Damas dans les discussions avec les différentes factions arabes et les diplomates français et britanniques ?

Lawrence avait en réalité bien caché son jeu. Il n'avait aucunement renoncé à jouer un rôle dans l'avenir du Moyen-Orient et cette sortie, loin d'être un coup de tête, était parfaitement calculée. Mais ce n'est plus à Damas, ou même au Caire, qu'il comptait poursuivre le combat. Il va maintenant se rapprocher des corridors du pouvoir, Whitehall à Londres, le Quai d'Orsay à Paris. Il sait que la tâche qui l'attend est rude, bien plus rude que tout ce qu'il a connu jusque-là et que ses adversaires ne sont plus les Turcs, mais les hommes en complets gris et les maréchaux moustachus et couverts de médailles, qui, après n'avoir rien fait pour empêcher le massacre des peuples et l'avoir aggravé par leur incompétence et leur cynisme, veulent maintenant se partager les dépouilles de leurs ennemis : « La jeunesse pouvait vaincre, mais n'avait pas appris à conserver. Nous avons bafouillé maladroitement que nous avions œuvré pour des nouveaux cieux et pour une nouvelle terre, et ils nous ont aimablement remerciés et ont fabriqué leur paix[1]. »

Il s'arrêta quelques jours au Caire et acheva son long rapport sur la dernière phase de la campagne : *La Destruction de la 4e armée*, nous l'avons dit, est un document exceptionnel, rédigé sur un rythme haletant, qui décrit l'exaltation de la prise de Damas et l'horreur des combats qui la précédèrent. Au-delà des faits illustrant le déroulement de la campagne à l'est du Jourdain, il a un objectif plus large : montrer le rôle central joué par les armées arabes de Fayçal. Le rapport fut publié tel quel dans le Bulletin arabe. Lawrence avait frappé un grand coup, d'entrée de jeu : il fallait marquer les esprits, et rapidement, la guerre pouvant se terminer bientôt.

Le Bulletin arabe était cependant loin de suffire, car sa diffusion demeurait confidentielle. Lawrence décida de s'adresser au grand public. Dès le 10 octobre, il fit paraître un article non signé dans le *Palestine News*,

reproduit une semaine plus tard dans le *Times* de Londres, sous le titre « La marche arabe sur Damas ». Trois jours plus tard, il eut au Caire un long entretien avec Reginald Wingate, qui prévint aussitôt Allenby : « Lawrence a bien l'intention de s'exprimer sans prendre de pincettes lorsqu'il arrivera à Londres – il serait bon qu'ils écoutent attentivement les opinions de l'expert qu'il est, bien que je m'attende à ce que nos alliés français ne les trouvent pas exactement à leur goût, et je serais surpris si le gouvernement de Sa Majesté allait aussi loin qu'il le recommande[2]. »

A son retour en Angleterre, il amplifia son action : ses deux principales armes seraient désormais son charme et sa plume. L'ennemi était maintenant clairement identifié : c'était le principal allié de l'Angleterre, dont la participation à la victoire contre les Turcs avait été très marginale, et qui prétendait pourtant imposer sa volonté de colonisateur sur la Syrie et le Liban. Tant que l'objectif était de vaincre les Turcs, l'Entente prévalait, et s'il n'avait cessé d'intriguer afin de contrecarrer une présence française trop visible, Lawrence ne pouvait se permettre d'attaquer trop ouvertement les représentants d'un pays dont les sacrifices, en Europe, étaient immenses. Une fois l'Allemagne défaite, ces contraintes n'existeraient plus.

Le 15 octobre 1918, Lawrence quitta l'Egypte en bateau, débarqua à Tarente et prit le train pour Rome où il eut un entretien avec Georges-Picot, qui partait pour la Syrie comme haut-commissaire de la France au Levant. Il avait obtenu d'être nommé au grade de colonel « plein », prétendument dans le seul but de pouvoir voyager en première classe.

A la fin du mois, il fut très vite reçu par lord Robert Cecil, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, et commença son *lobbying* personnel, n'hésitant jamais à déformer quelque peu la vérité quand il le fallait : « Le colonel Lawrence […] m'a fait bien comprendre que Fayçal et les Arabes (dont il parle toujours en disant "nous") avaient pris Beyrouth, Lattaquié et Antioche sans être aucunement soutenus par des soulèvements locaux. Il a également déclaré que Damas était militairement à la merci de Fayçal depuis le mois de novembre de l'année dernière [*sic*], et qu'il aurait pu prendre la ville dès cette date et signer un armistice avec les Turcs dont les termes lui auraient été très favorables […]. Il a dénoncé, sans aucune retenue dans les termes, la folie (ou plutôt, dans ses mots, la frivolité) des accords Sykes-Picot, dont les frontières sont, a-t-il dit, complètement absurdes et impossibles à mettre en œuvre. » Sa réputation était au zénith et il pouvait

raconter ce qu'il voulait, mais prétendre que Fayçal était en mesure de libérer Damas dès le mois de novembre 1917 était pousser le bouchon vraiment loin[3].

Le 29 octobre, il fut reçu par l'Eastern Committee, qui réunissait tout ce que le Royaume-Uni comptait d'experts du Moyen-Orient et qui était présidé par lord Curzon, ancien vice-roi des Indes, une personnalité qui incarnait littéralement l'Empire britannique. Devant ce très digne aréopage, Lawrence ne fut nullement intimidé, bien au contraire[4]. Il fut introduit dans des termes extrêmement élogieux par Curzon lui-même : « Le président, en accueillant le colonel Lawrence devant ce comité, déclara d'abord que lui-même et tous les membres du gouvernement de Sa Majesté avaient depuis quelque temps observé avec intérêt et admiration l'œuvre considérable que le colonel Lawrence avait accomplie en Arabie, et étaient fiers qu'un officier ait pu apporter une telle contribution au succès des armes britanniques et arabes. » Lawrence fut, dira-t-il, quelque peu offusqué par ce tombereau d'éloges qui heurtait sa pudeur toute britannique.

L'assistance d'hommes en complets sombres, subjugués par le petit officier blond et hâlé, qui transmettait une image de la guerre aux antipodes de l'horreur des tranchées, écouta avec une grande attention ce qu'il avait à dire. Lawrence en profita pour esquisser sa vision de l'avenir du Moyen-Orient : il plaida la cause de la famille hachémite, suggéra qu'Abdallah devienne souverain de Bagdad et du sud de la Mésopotamie, pendant que Zeid, le frère cadet, obtiendrait la partie nord de la Mésopotamie, et que Fayçal, bien sûr, s'installerait sur le trône en Syrie. Il expliqua aussi que lors de son entretien à Rome avec François Georges-Picot, celui-ci avait réitéré que la France avait toujours l'intention d'imposer à Fayçal des conseillers français. Or, insista Lawrence, l'émir estimait que c'était son droit le plus strict de choisir les conseillers qu'il voulait. Lawrence faisait preuve en l'occurrence d'une fausse ingénuité, la question des conseillers étant un des points clefs des accords Sykes-Picot. Mais il n'avait pas renoncé à son premier objectif : faire admettre l'idée que ces accords n'avaient absolument rien de définitif, voire qu'ils étaient obsolètes.

Le lendemain, Lawrence fut reçu à Buckingham Palace par le roi George V. S'affranchissant de tout formalisme, il profita de cette réception solennelle pour alerter le souverain sur le fait que le gouvernement britannique était en passe d'abandonner les Arabes. Pour manifester son

désaccord avec la politique de son pays, Lawrence refusa même d'être décoré, expliquant que les promesses qu'il avait faites lui-même à Fayçal, au nom du Royaume-Uni, étaient sur le point d'être bafouées.

Le 8 novembre, une nouvelle déclaration anglo-française ne fit d'ailleurs qu'ajouter à la confusion : « Loin de vouloir imposer aux populations de ces régions telles ou telles institutions, elles [l'Angleterre et la France] n'ont d'autre souci que d'assurer par leur appui et leur assistance efficace le fonctionnement normal des gouvernements et administrations qu'elles se seront librement donnés. » Aussitôt diffusé au Levant et en Syrie, ce texte remplaçait et même annulait aux yeux des dirigeants arabes les accords Sykes-Picot. Trois jours plus tard, Fayçal, qui délivrait un discours important devant une assemblée de notables d'Alep, en lut la traduction en arabe, et commenta avec une certaine précipitation qu'il s'agissait là d'un des « grands textes de l'histoire ». La déclaration était en fait un leurre, mais il fallait prendre les Anglais et les Français au mot et ce n'était qu'en négociant directement avec les plus hautes autorités, avec l'appui de Lawrence, que les revendications arabes avaient encore une chance de s'imposer.

Mi-novembre, l'émir se mit en route pour l'Europe. Un vrai pari : au moment de monter à bord du navire britannique qui allait l'emmener en France, l'HMS *Gloucester*, il ne savait pas s'il aurait l'occasion de faire entendre sa voix. Lawrence était parvenu à convaincre une bonne partie des membres de l'Eastern Committee – pas tous – que la présence de Fayçal à la conférence de la Paix était nécessaire et utile, mais, pour ménager les Français, il devait y apparaître en tant que simple représentant de son père, le chérif de La Mecque, dont le domaine était limité au Hedjaz.

Lorsque Fayçal débarqua à Marseille le 26 novembre 1918, il fut accueilli par le colonel Brémond et par un diplomate français en retraite, qui avait reçu comme instructions très strictes du Quai d'Orsay de le chaperonner de près et d'empêcher tout contact direct avec Lawrence, auquel le gouvernement britannique avait demandé d'être présent. Les Français étaient du reste furieux de l'arrivée inopinée de l'émir et avaient protesté auprès de son père pour n'avoir pas été prévenus officiellement.

« Vous ferez traiter l'émir Fayçal en général, demanda le Quai d'Orsay à son représentant, en personnage de distinction, mais ne lui reconnaîtrez aucun caractère diplomatique. Vous lui direz qu'il a été mal conseillé, qu'il aurait dû causer avec M. Georges-Picot. […] Vous vous arrangerez pour ne pas

l'amener à Paris sans nouveaux ordres. Après avis des préfets, vous lui ferez visiter ce que vous voudrez. […] Avec Lawrence, il faut être net et lui montrer qu'il fait fausse route. S'il vient comme colonel britannique, en uniforme anglais, nous lui souhaitons la bienvenue. Mais nous ne l'acceptons pas comme arabe [*sic*], et s'il reste déguisé, il n'a rien à faire chez nous[5]. » Lawrence parvint toutefois à accompagner l'émir durant une partie du voyage, jusqu'à Lyon, d'où il décida de rentrer seul à Paris, laissant Fayçal en tête à tête avec les Français, confiant qu'il saurait très bien se débrouiller. En effet, Fayçal fut promené dans l'est de la France, mais, se rendant compte qu'il était constamment mené en bateau, expliqua que s'il n'était pas rapidement reçu à Paris par les plus hautes autorités, il préférait repartir aussitôt pour Damas. Cet ultimatum eut une partie de l'effet souhaité, car le 5 décembre il était élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur, puis, deux jours plus tard, après avoir visité le champ de bataille à Verdun, était reçu officiellement à l'Elysée par le président Poincaré.

Pendant ce temps, un événement diplomatique crucial pour l'avenir du Moyen-Orient s'était déroulé à Londres. Le 1er décembre, Foch, Clemenceau et Orlando, le Premier ministre italien, arrivèrent à la gare de Charing Cross à bord du même train, accueillis par une foule débordante d'enthousiasme. Il faisait un temps abominable, le ciel était bas et gris et Lloyd George les reçut dans le cadre rassurant du 10 Downing Street, où, comme dans un des clubs situés sur Pall Mall, tout était fait pour que l'hôte se sente parfaitement à l'aise. Ici, pas d'ors et de moulures, pas de couloirs interminables, pas d'huissiers guindés, mais un confort de bon aloi, celui d'une grande maison de campagne. Une conversation en tête en tête entre Lloyd George et Clemenceau modifia radicalement les lignes de l'accord Sykes-Picot.

Selon le récit que fit Lloyd George de cette journée, le Tigre lui avait demandé très peu de temps après son arrivée quels étaient ses souhaits particuliers. Le Gallois, redoutable négociateur, répondit tout à trac qu'il voulait que la province de Mossoul soit rattachée à l'Irak (les accords Sykes-Picot prévoyaient en effet que le wilayet de Mossoul fasse partie de la zone d'influence française) et que la Palestine, définie comme allant « de Dan », sur les contreforts du mont Hermon, « à Beersheba », revienne sous le contrôle du Royaume-Uni. « Sans hésiter une seconde, il accepta ma demande[6]. »

Clemenceau avait certes le regard tourné en priorité vers la question de

l'Allemagne, mais il était également préoccupé par la situation au Levant et inquiet de la fragilité des positions françaises. Ayant le sentiment d'être en situation de faiblesse, il cherchait d'abord à obtenir de Lloyd George la confirmation des droits français sur la Syrie et la Cilicie, et celle-ci avait un prix : Mossoul et la Palestine. Lorsque les termes du marchandage furent connus, Clemenceau fut sévèrement critiqué pour cette concession exorbitante et apparemment sans contrepartie, car Mossoul, c'était le pétrole, et le Tigre avait simplement « obtenu » la confirmation de quelque chose – ses droits au Levant – qui était *déjà* promis à la France, alors que son interlocuteur avait, en un tournemain, emporté une amélioration considérable des positions britanniques dans la région.

Cet extraordinaire échange secret scellait le sort de la Syrie. Ce fut l'un des exemples les plus accablants de cette diplomatie secrète, poursuivie à l'insu non seulement des peuples, mais de la majorité des dirigeants, dont le président Woodrow Wilson voulait qu'elle disparaisse définitivement des relations internationales. Lawrence ne sut rien de ce qui s'était passé. Mais, pour lui et pour Fayçal, la tâche s'annonçait désormais presque impossible. Si la France insistait de nouveau, comme cela était prévisible, sur la nécessité d'appliquer les accords Sykes-Picot en ce qui concernait le Liban et la Syrie, le gouvernement britannique ne serait pas en mesure de s'y opposer. Le 5 décembre, lors d'une nouvelle réunion de l'Eastern Committee, Lawrence put entendre Cecil, très écouté de ses pairs, expliquer que sa croisade contre les accords avait peu de chance d'aboutir : « Je crois que ce serait une erreur dramatique de croire que nous pouvons nous débarrasser des Français en Syrie. Je sais que le colonel Lawrence n'approuvera pas cette observation, mais je suis absolument certain que vous ne parviendrez pas à amener les Français à abandonner toute la Syrie sans que cela provoque un tremblement de terre. Pour rien au monde ils ne renonceront à leur revendication sur la Syrie. Cambon [ambassadeur de France à Londres] lui-même perd complètement la tête lorsqu'on évoque le sujet devant lui[7]. »

Accompagné par Lawrence, Fayçal débarqua à Londres le 10 décembre, et fut reçu quarante-huit heures plus tard par le roi George V. L'accueil flatteur du souverain ne l'impressionna pas : après les fastes de l'Elysée, ceux de Buckingham Palace n'étaient probablement rien d'autre que de la poudre aux yeux. Lawrence servit d'interprète au cours de l'entretien, habillé de pied

en cap en Arabe. Le *Times* avait annoncé à ses lecteurs la visite de l'émir, « héros de l'épopée arabe », ajoutant qu'en sa compagnie se trouvait le colonel Lawrence « avec son couvre-chef de La Mecque, couleur pourpre et or ». Il resta à Londres jusqu'au 7 janvier 1919, date à laquelle il retourna à Paris pour les débuts de la conférence de la Paix : la vraie bagarre allait commencer.

Lawrence traversa la Manche deux jours plus tard avec un objectif personnel : obtenir la participation de Fayçal aux réunions de la conférence qui portaient sur l'avenir de l'Empire ottoman, ce qui était loin d'être acquis. « La rigolade a commencé lorsque (X) est parti pour Paris accompagné de soixante-dix sténodactylos, et d'un médecin de Harley Street [à Londres, quartier des médecins] ayant pour spécialité l'obstétrique. Tout le monde s'est demandé comment il savait que la Conférence allait durer neuf mois[8]. » Lawrence logea à l'hôtel Continental, rue de Castiglione, juste en face des Tuileries. Dans une lettre de fin janvier, il décrivit ses journées à sa famille : « J'habite à une demi-heure à pied du Majestic et de l'Astoria, sièges de la délégation britannique […]. Pour ce qui est du travail, ça marche bien. J'ai vu dix journalistes américains, je me suis laissé interviewer par chacun d'eux, et c'est allé loin. J'ai également rencontré le président Wilson, et les autres personnes qui ont de l'influence. J'ai l'impression que l'affaire est presque terminée[9]. »

Fayçal avait pris ses quartiers à l'hôtel Continental, avant de déménager dans un hôtel particulier au 72, avenue du Bois (la future avenue Foch). Il était accompagné d'une délégation comprenant une dizaine de personnes, parmi lesquelles on trouvait Nouri Saïd et Rostom Haidar, qui servit d'interprète, ayant été stagiaire à l'Ecole libre des sciences politiques. L'émir fut reçu par Clemenceau le 11 janvier, à 11 heures, en présence de Pisani, devenu commandant. Le Tigre fut plutôt séduit, et chercha à rassurer le fils du chérif de La Mecque : il affirma qu'il ferait son possible pour l'aider, mais il ne révéla pas à son invité le compromis secret trouvé avec Lloyd George, qui avait pour effet de consolider les positions françaises en Syrie.

Cinq jours plus tard, Fayçal se rendit au Quai d'Orsay pour affronter le diplomate Jean Gout. La transcription de leur conversation pour le Foreign Office est de la main de Lawrence, qui n'assistait pourtant pas à l'entrevue, et qui avait sans doute traduit – à sa manière – les notes prises par les interprètes. A plusieurs reprises, la « patte » Lawrence est visible, notamment

lorsque l'échange prit en apparence un tour abrupt qui ne correspondait pas vraiment aux normes habituelles des conversations diplomatiques. Lawrence avait sans aucun doute volontairement exagéré la brutalité des propos de l'homme du Quai d'Orsay afin que l'émir apparaisse comme celui qui faisait preuve de modération et de dignité. Gout, au nom du gouvernement français, avait refusé que soit accordé à Fayçal le statut de délégué officiel du Hedjaz à la conférence de la Paix, sous le prétexte que le Hedjaz, simple province de l'Empire ottoman, ne faisait pas partie des pays belligérants et qu'il n'avait pas présenté de demande officielle aux autorités françaises. L'échange, tel qu'il fut transcrit par Lawrence, mérite d'être cité :

Première visite.

Fayçal : « Je ne puis comprendre pourquoi on m'a omis de la liste des délégués au Congrès. »

Gout : « C'est facile à comprendre. Vous en êtes la risée : les Britanniques vous ont laissé tomber. Si vous penchez de notre côté, nous pouvons arranger les choses en votre faveur. »

Deuxième visite.

Gout : « Nous vous reconnaissons seulement comme un visiteur et un hôte de grande marque, mais vous n'aurez aucune connexion avec la conférence de la Paix. Tout cela est de votre faute ; vous êtes venus ici sans l'autorisation de Picot [*sic* ; Georges-Picot] et sans même le tenir informé. Vous avez agi en écoutant les avis locaux, qui n'avaient rien à faire avec vous. Pour cette raison nous vous considérons seulement comme le fils du roi du Hedjaz. […] »

Fayçal : « Je suis venu ici sur les ordres de mon père. Il fait partie des Alliés depuis longtemps. Le général Allenby, à Damas, m'a informé que les gouvernements français et britannique reconnaissaient mes troupes comme faisant partie des belligérants. »

Gout : « Cela est un mensonge. Nous ne savons rien de l'existence d'une armée arabe en Syrie. […] Vous devez reconnaître que la France est puissante. »

Fayçal : « Allenby était le commandant en chef allié, et mon officier supérieur, et il m'a dit lui-même à Damas que je faisais partie des belligérants. Je l'ai cru. »

Gout : « Vous feriez bien de comprendre que si vous voulez être ami avec la France, vous devez vous débarrasser de tous les autres [*sic*]. »

Fayçal : « Je ne suis pas venu ici pour marchander, mais pour faire comprendre au monde que nous ne nous sommes pas émancipés de l'emprise de la Turquie pour tomber dans une nouvelle servitude, ou pour être démembrés. J'ai l'honneur de vous informer que je me suis révolté pour être libre et souverain, et nous mourrons pour ce principe. Je n'ai aucunement l'intention de donner une quelconque partie de mon pays à l'Angleterre. »

Gout : « En Mésopotamie et en Syrie il y a des gens qui travaillent contre la France, et vous êtes du côté des Britanniques. En conclusion, la France n'abandonnera aucun de ses intérêts, mais est prête à discuter de ces choses en privé[10]. »

L'émir ressortit très abattu du Quai d'Orsay et Lawrence le croisa à 2 heures du matin, désemparé, en train d'arpenter les couloirs de son hôtel.

L'atmosphère changea dans les jours qui suivirent, car Lawrence s'était activé, les obstacles qui avaient été mis sur la route de Fayçal ne venant pas seulement du côté des autorités françaises. « […] Mr. Balfour a complètement oublié les représentants du Hedjaz lors de la première réunion. J'ai obtenu de Mallet, Tyrrell et Cecil qu'ils aillent protester. Puis je suis allé voir Eric Drummond, et me suis expliqué en termes vigoureux. Il a d'abord essayé de me convaincre que nous ne comptions pas, mais ensuite est revenu à de meilleurs sentiments et a promis de faire de son mieux. J'ai dîné avec Mr. Balfour, et obtenu de lui une promesse dans le même sens, et je lui ai donné quantités de munitions. […] Le lendemain Balfour proposa le Hedjaz. Pichon protesta. Clemenceau accepta un seul délégué, et Pichon déclara qu'ils ne pouvaient en avoir en plus, car ils n'étaient que l'embryon d'une nation, et non un Etat indépendant. Balfour et Lloyd George contrèrent vigoureusement avec une déclaration rappelant qu'eux-mêmes et la France avaient reconnu son indépendance, et la revendication – deux délégués – fut acceptée[11]. »

Fort de cet assaut victorieux, Lawrence obtint d'être présent à la troisième entrevue avec Gout, au Quai d'Orsay, le 19 janvier : occasion de régler son compte au présomptueux diplomate.

Gout : « Permettez-moi de vous féliciter, d'abord pour la prise de Médine [la garnison turque venait enfin de se rendre], deuxièmement pour la présence de la délégation du Hedjaz à la conférence de la Paix. Je n'étais pas pleinement informé des circonstances la dernière fois que je vous en ai parlé. »

Fayçal : « J'ai pu constater, soit que vous ignoriez tout de l'histoire diplomatique, soit que votre gouvernement était en train de tenter de m'imposer par la… (Ici j'ai mis fin à la conversation ; et Gout fit un grand discours sur l'art arabe durant tout le reste du dîner) : signé TEL, le 21 janvier. »

Louis Mallet, habitué à la prose en général abondante et fleurie de ses collègues, n'avait jamais lu, durant toute sa carrière au Foreign Office, un compte rendu aussi lapidaire : « Le colonel Laurance [*sic*]… est certainement intervenu avec beaucoup d'aplomb[12] ! »

Fayçal avait obtenu ce pour quoi il était venu en Europe, la présence, lors de la conférence, de deux délégués pour le Hedjaz. La victoire était significative, et Lawrence y avait pris une part prépondérante, mais il fallut obtenir l'accord du chérif, toujours aussi pointilleux lorsqu'il s'agissait de se faire représenter. Lawrence rédigea alors un télégramme destiné au colonel Wilson, qui représentait toujours le Royaume-Uni à Djedda : « Veuillez obtenir du roi Hussein six formulaires de pleins pouvoirs [en français dans le texte] en arabe, signés et portant son sceau, avec le nom des délégués laissé en blanc, afin que les noms puissent être ajoutés. » La requête heurta l'ombrageux Hussein, qui se montra très réticent à l'idée de donner carte blanche à deux délégués, quand bien même l'un d'entre eux était son propre fils, pour négocier des accords en son nom et signer, le cas échéant, des traités[13].

Le 6 février 1919, dans le grand salon de l'Horloge du Quai d'Orsay, Fayçal fut invité à exposer son point de vue face aux grands vainqueurs de la guerre, Wilson, Lloyd George et Clemenceau, ainsi que leurs collègues et conseillers les plus proches. Avec lui se trouvait Lawrence, qui avait été intégré, pour l'occasion, dans la délégation du Hedjaz. L'émir était arrivé en aba, keffieh et iqal, et presque toutes les personnalités présentes furent frappées par la dignité et la grâce qui émanaient de sa personne. « Sa voix semblait exhaler le parfum de l'encens », se souviendra un témoin. L'historien anglais Arnold Toynbee assistait également à l'événement. « Assises en face des Dix… se trouvaient trois silhouettes en costume arabe. L'une était celle de Fayçal, une autre celle de Lawrence, et la troisième celle d'un Marocain [Si Kaddour ben Ghabrit] qui avait été posté là par les Français. La mission de l'observateur marocain était de rappeler ce que l'émir

Fayçal allait dire en arabe, afin que ses employeurs français puissent vérifier, par la suite, si le discours de Fayçal correspondait à ce que Lawrence en aurait présenté comme la traduction[14]. » Quelques jours plus tôt, en effet, lors de son voyage à Edimbourg, Fayçal avait récité la sourate de la Vache, tirée du Coran, et Lawrence, au lieu de traduire le texte sacré, avait exposé le dossier politique classique des Arabes en un discours percutant en anglais.

Les Français se méfiaient non sans raison des interprétations et des comptes rendus de Lawrence ; ses collègues britanniques n'étaient d'ailleurs pas en reste… Avec l'aide de Lawrence, l'émir avait préparé un mémorandum qui avait été diffusé publiquement quelques jours auparavant, et dans lequel il réclamait l'indépendance pour tous les peuples de langue arabe en Asie, au sud d'une ligne reliant Alexandrette à Diyarbakir. Lloyd George ouvrit la discussion et tendit la perche à Fayçal en lui demandant de raconter le rôle qu'avaient joué les forces arabes dans la victoire contre les Turcs. Fayçal répondit qu'il était impossible de donner une figure très précise, mais qu'aux alentours de 100 000 soldats « réguliers » avaient pris part aux opérations – un chiffre très manifestement exagéré. Il ajoutait qu'il y avait eu également un nombre considérable de troupes « irrégulières », dont la participation avait été épisodique et qui n'étaient pas inscrites sur ses rôles. Il conclut qu'il pensait pouvoir affirmer que tous les hommes en âge de combattre et en possession d'une arme, de La Mecque à Alep, avaient rejoint les étendards arabes[15]. Le chiffre rond de 100 000 avait probablement été suggéré par Lawrence, qui savait que face aux énormes contingents de combattants mobilisés durant la Première Guerre mondiale, il était indispensable de montrer que la guerre au Moyen-Orient avait été bien autre chose qu'une série d'escarmouches.

Lorsque Stephen Pichon, le ministre français des Affaires étrangères, demanda à son tour quelle avait été la participation française – dont il savait naturellement qu'elle avait été modeste –, Fayçal bondit sur l'occasion et répondit, avec diplomatie et une certaine malice, qu'il avait en effet avec lui un contingent français avec quatre canons de 65 mm et deux canons de 85. Ce contingent avait effectué un travail « formidable, et l'aide fournie par le détachement français obligeait les Arabes à une dette de gratitude éternelle… ». Il rappela, dans la foulée, qu'il y avait eu aussi un détachement britannique à l'égard duquel il était également rempli de gratitude. Mais cette

fois, il ne souhaitait pas en faire l'éloge car leurs actions étaient « au-dessus de tout éloge[16] ».

Après cette première réunion qui s'était révélée assez stérile, hormis la forte impression laissée par Fayçal sur certains membres des délégations alliées, Lawrence poursuivit ses manœuvres diplomatiques, principalement dans les couloirs des grands hôtels de la capitale où logeaient les délégations.

Tout au long de la conférence de la Paix, Lawrence imposa sa présence parmi les Grands, et ce, bien que l'avenir du Moyen-Orient fût considérée comme une question relativement marginale. Churchill se souviendra avec admiration de l'impact de sa personnalité romanesque lors des interminables discussions : « Il affronta les Français. Il fit face à Clemenceau au cours de longues controverses. Voilà un adversaire qui était digne de lui. […] Clemenceau éprouvait des sentiments profonds pour l'Orient ; il aimait le paladin[17]. » On raconte qu'un jour le Tigre décida de parler en tête à tête avec « ce jeune homme ». Il convoqua Lawrence dans son bureau et lui exposa avec force les arguments habituels : la France avait des intérêts anciens en Syrie et voulait qu'ils soient respectés. Il demanda à Lawrence s'il savait que les croisés étaient dans leur majorité d'origine française : référence un peu malheureuse et qui offrit à Lawrence, qui connaissait parfaitement l'histoire des croisades, une réplique immédiate : « Certes, mais les croisés ont été vaincus et les croisades ont échoué. »

Lors d'un dîner à l'hôtel Majestic, le 15 janvier, Lawrence fut sans conteste de loin le participant le plus en vue : placé entre deux Américains, Howard Bliss, le recteur de l'université américaine de Beyrouth, et George Louis Beer. James Shotwell, qui faisait partie de la délégation des Etats-Unis comme historien de la Conférence, fut frappé par « ce jeune successeur de Mahomet [*sic*], le colonel Lawrence, qui à vingt-huit ans a conquis Damas, avec son visage juvénile et son sourire presque constant – la personnalité la plus captivante, disent tous les participants, de toute la conférence de la Paix[18] ». Le tandem qu'il formait avec l'émir était quelque chose de totalement exotique et de séduisant et lorsque l'ancien étudiant d'Oxford recommença à faire des farces, Fayçal se prit parfois au jeu. Ils furent ainsi invités un jour à survoler Paris en avion et c'est l'émir qui prit l'initiative : « Quel dommage que nous n'ayons pas de bombes à jeter sur ces gens. Tant

pis, nous avons des coussins. » Et les deux complices, le petit colonel et l'émir du désert, se mirent à bombarder de coussins la Ville lumière.

Cinq jours plus tard, Shotwell eut l'occasion de dîner à nouveau avec Fayçal et Lawrence. « L'émir avait un des visages les plus séduisants que je connaisse, merveilleusement façonné, avec des yeux noirs, francs, qui nous frappèrent tous comme étant ceux d'un homme qui, bien qu'il ait été constamment confronté au danger durant des années, conservait encore un sens de l'humour irrésistible. » Fayçal résuma à cette occasion le rôle qu'avait joué son compagnon britannique dans la révolte : « Vous savez peut-être que dans le désert il nous arrive souvent d'attacher les dromadaires tête à queue en une longue file, et puis nous mettons un petit âne devant pour les conduire dans la bonne direction. Lawrence était ce petit âne-là[19]. » Shotwell remarqua que Lawrence portait son uniforme de l'armée anglaise, mais conserva son keffieh et son iqal durant tout le repas. « On l'a décrit comme le Britannique actuellement vivant le plus intéressant que l'on puisse rencontrer. Il est plutôt petit, bien bâti, et n'a pas plus de 28 ans, le teint légèrement blond-roux, les traits typiquement anglais, hâlé par le désert, les yeux d'un bleu saisissant et le sourire aux lèvres qui répondait immédiatement à celui qu'il voyait sur le visage de son ami. Les deux hommes s'appréciaient visiblement beaucoup. J'ai rarement constaté, en dehors de cette occasion, une telle affection mutuelle entre deux hommes faits[20]. »

Son allure juvénile, au milieu de cette assemblée de « vieux hommes », ne cessait d'intriguer les participants. « J'ai aperçu à déjeuner un garçon en civil, qui entra dans la salle à manger en faisant tournoyer gaiement son chapeau et en se comportant à tous égards comme un adolescent. Un deuxième coup d'œil et je vis que c'était le colonel Lawrence. C'est le plus extraordinaire jeune homme qui ait jamais été produit par les îles Britanniques, il n'a pas l'air d'avoir plus de dix-sept ans. » Le 23 mars : « Retour au Majestic pour le thé avec le colonel Lawrence, qui était très divertissant avec son fond inépuisable d'humour qu'il applique aux propositions les plus sérieuses pour un règlement au Proche-Orient[21]. »

Derrière le charme et les gamineries, il y avait cependant un sérieux « client », toujours prêt à en découdre. Un diplomate britannique le croisa ainsi un jour longeant les couloirs du Majestic « à pas de loup, des plis vengeurs durcissant le pourtour de ses lèvres de garçonnet : un étudiant

encore sans diplôme, mais avec un menton[22] ». Mais cela ne suffisait pas et Lawrence n'avait pas réussi à faire avancer le point de vue de Fayçal. La position officielle française restait ferme et les groupes de pression, le « lobby syrien », s'étaient montrés extrêmement actifs. Dans l'opinion publique, un argument faisait mouche : la France n'avait pas sacrifié tant d'hommes et de richesses au cours de la guerre avec l'Allemagne pour perdre aussi le Levant. Même le soutien, du bout des lèvres, du président Wilson, que Fayçal et Lawrence avaient rencontré le 23 janvier, se révéla insuffisant. Lorsque, le 16 avril, Fayçal fut reçu par Clemenceau au ministère de la Guerre, ce fut un aimable dialogue de sourds. « En un mot, il ne s'est rien passé », écrira Lawrence.

Fayçal reprit le bateau pour la Syrie et fut contraint de présenter sous un angle favorable son séjour en France à l'opinion publique arabe, en pleine ébullition. Il annonça même de façon totalement précipitée que l'indépendance avait été accordée à la Syrie, en tout cas en principe… Tout au long de ces semaines en Europe, il avait beaucoup écouté Lawrence. Ce dernier a-t-il en partie trompé l'émir, en exagérant l'influence qu'il exerçait auprès des autorités britanniques ? Non seulement Lawrence ne constituait pas la voix du gouvernement de Sa Majesté, mais on avait parfois le sentiment qu'il parlait pour lui tout seul et qu'il ne pesait plus très lourd face aux hommes en gris. Fayçal était intelligent et habile, et il savait tout cela. Il rentra à Damas avec le sentiment que la diplomatie ne menait à rien. Les Syriens devaient désormais compter sur eux-mêmes, les Français étant tellement braqués contre Lawrence que sa simple présence était devenue un handicap dans les négociations.

Lawrence s'effaça alors progressivement, comptant désormais sur Lloyd George, et finissant par accepter, à contrecœur, que la solution proposée par les accords Sykes-Picot était peut-être la moins mauvaise, comme il l'écrivit quelques mois plus tard dans une lettre au *Times* : ces accords constituaient la « charte » des Arabes, leur donnant une zone indépendante comprenant Damas, Homs, Hama, Alep et Mossoul, et des conseillers européens « qu'ils jugeront bon d'accepter en fonction de leurs besoins ». Neuf années plus tard, la conviction de Lawrence s'était même renforcée, car les accords avaient finalement laissé la place au système mandataire, moins favorable : « Le traité Sykes-Picot était la planche de salut des Arabes. Les Français ont vu cela, et ont œuvré frénétiquement pour le remplacer par le mandat. Par un

troc honteux les Britanniques les ont soutenus, afin d'obtenir la Mésopotamie. Aux termes du traité les Français n'obtenaient que la côte, et les Arabes (administration indigène) devaient avoir Alep, Hama, Homs, Damas et la Transjordanie. Grâce à l'escroquerie des mandats [accordés aux deux grandes puissances par le traité de San Remo, le 25 avril 1920], l'Angleterre et la France ont tout eu. Le traité Sykes-Picot était absurde, en raison des frontières qu'il traçait, mais il reconnaissait les revendications des Syriens à se gouverner eux-mêmes, et il était dix mille fois mieux que le règlement qui fut finalement conclu[23]. »

24

Le faiseur de rois

Reçu en audience par le roi George V le 30 octobre 1918 à son retour du Proche-Orient, Lawrence en était ressorti avec l'impression que le souverain était un peu déprimé. Celui-ci avait suivi attentivement les péripéties de la révolte, notamment parce qu'il était un philatéliste averti et avait demandé qu'on lui fasse parvenir des exemplaires des timbres « premier jour » qui étaient émis par le Hedjaz, un projet qui avait été imaginé par le Bureau arabe pour donner une certaine publicité à l'indépendance de la région vis-à-vis des Ottomans. Lawrence avait participé à leur conception et en avait d'ailleurs fait profiter son frère cadet, Arnold, qui commençait une collection.

Lawrence avait tout de go expliqué au monarque qu'il lui était difficile de servir deux maîtres – Fayçal et le roi George lui-même – et ajouta pince-sans-rire que si quelqu'un devait faire offense à l'un des deux, autant que ce soit le plus puissant. Il refusa par conséquent que le souverain lui remette la décoration qui l'intronisait dans l'ordre du Bain. Le roi pensa qu'il visait plus haut et lui proposa à la place l'« Order of Merit », une décoration particulièrement élitiste car elle ne peut être portée simultanément que par vingt-quatre individus vivants, en dehors du roi. Lorsque Lawrence refusa de nouveau, le roi aurait soupiré : « Eh bien tant pis, en voilà donc un de disponible ; je suppose qu'il faudra le donner à Foch[1]. » Au début de leur rencontre, George, qui se chauffait le dos à la cheminée, se plaignit de l'atmosphère qui régnait en Europe : « Sale temps pour les monarques. Cinq

nouvelles républiques annoncées aujourd'hui » ; ce à quoi le faiseur de rois aurait rétorqué : « Mais j'en ai créé trois [monarques] de mon côté ! »

Lors d'une seconde entrevue, le roi lui aurait demandé s'il était revenu de ses campagnes avec des trophées, cherchant sans doute à garnir son propre musée privé. Lawrence avait rapporté d'Arabie plusieurs cloches des gares du chemin de fer et deux ou trois beaux tapis d'origine « baloutche » capturés lors des raids sur les trains turcs. A Damas, dans la grande mosquée des Omeyyades, il avait effectué une autre prise de guerre : cette couronne en bronze, plaquée d'or, que le Kaiser Guillaume avait déposée sur le cénotaphe qui contenait la dépouille de Saladin lors de son séjour historique dans la capitale syrienne en 1898. Lawrence la proposa au souverain, qui répondit, songeant à ses liens familiaux avec le Kaiser : « Non merci vraiment, je tiens à ne rien accepter qui soit d'origine familiale. » A la place, Lawrence lui fit don de son fusil, un Lee Enfield Mark III, dont le parcours avait été singulier. Des exemplaires capturés par les Turcs à Gallipoli avaient été offerts par ses généraux à Enver Pacha. Celui-ci en avait offert à son tour à chacun des quatre fils de Hussein, avant le début de la révolte arabe, et à un moment où la famille hachémite était considérée par les Turcs comme un allié indispensable dans la confrontation avec l'Entente. Fayçal avait par la suite donné le sien à Lawrence, qui s'en était servi au cours des premières opérations avant de préférer de simples revolvers, beaucoup plus aisés à manier à dos de méhari.

Les anecdotes rapportées par Lawrence au sujet de ses entrevues royales sont peut-être en partie apocryphes, mais une chose est certaine : au sommet de la gloire, il ne se gênait pas pour parler d'égal à égal avec les monarques et les Premiers ministres. Le *Daily Express*, quotidien populaire, l'avait d'ailleurs proclamé « roi sans couronne de l'Arabie ». Dans un article de l'influent *Strand Magazine*, mensuel très lu qui mélangeait fiction et articles sérieux, Lloyd George l'avait décrit, dans une préface à un des reportages du journaliste américain Lowell Thomas, comme « une des figures les plus remarquables et les plus romantiques des Temps modernes ». Au printemps 1920, plus d'un million de spectateurs virent le documentaire réalisé par Lowell Thomas, illustré par les photos et les films du cameraman Harry Chase et intitulé *Avec Allenby en Palestine et Lawrence en Arabie*. « Aurens » était devenu une star internationale.

Ses interventions devant l'Eastern Committee du Foreign Office et

devant les vainqueurs de la Grande Guerre durant la conférence de la Paix avaient laissé une impression durable dans des milieux où régnait en général un grand scepticisme à l'égard des aventuriers « amateurs ». Lawrence était désormais incontournable. Il avait néanmoins des adversaires, notamment au sein de l'India Office, qui n'avait pas digéré la mainmise du Bureau arabe sur la politique à l'égard du monde musulman. Fin mai 1920, en partie grâce à des informations transmises confidentiellement par un fonctionnaire du Foreign Office, Lawrence fit paraître dans le *Daily Express* deux articles au ton virulent dont le thème était le conflit larvé entre Hussein de La Mecque et Ibn Séoud. Il reprochait au gouvernement de subventionner les deux adversaires à la fois, le Foreign Office, par lord Allenby, maintenant résident en Egypte, finançant Hussein, tandis que l'India Office soutenait Ibn Séoud, et d'entretenir ainsi une rivalité de plus en plus acerbe qui menaçait régulièrement de se transformer en guerre totale. Cet article provoqua un débat à la Chambre des communes autour de cette utilisation pour le moins douteuse des fonds gouvernementaux.

Certains de ses compagnons d'épopée étaient plus circonspects sur le personnage. Ayant connu Lawrence dans le désert, ils étaient moins impressionnables. Hubert Young, qui avait rejoint le Foreign Office, en faisait partie : « Je dois avouer que j'ai toujours trouvé qu'il était une sorte de petit lutin espiègle et porté aux malices, et ce côté malicieux était certainement une des failles dans cette noble personnalité. Un autre petit défaut était la vanité qui l'amenait à prendre la pose. Comme homme d'Etat, Lawrence possédait toutes les qualifications pour réussir, dont, il faut bien l'admettre, la faculté d'agir sans scrupules et de façon totalement calculée dans le but d'atteindre son objectif principal[2]. » Lawrence, le réaliste sans scrupules, une nouvelle facette qui, pour le coup, ne constituait pas un handicap dans les corridors de Whitehall.

Il n'était d'ailleurs pas le seul expert de la région, ni sans doute le meilleur. Curzon considérait ainsi Gertrude Bell comme plus compétente et possédant une connaissance plus approfondie du monde arabe, ce qui était certainement le cas en ce qui concernait la Mésopotamie. Mais les responsables britanniques étaient parfois un peu perdus face à la complexité de leur tâche au Moyen-Orient et les opinions émises par Lawrence, ses interventions souvent abruptes, son charme personnel et surtout sa faculté presque troublante à forger des relations personnelles lui donnaient une place

unique. Il était également difficile pour des diplomates, dont certains avaient passé, loin des tranchées, quatre années somme toute assez confortables, de critiquer un héros de guerre.

Et pourtant, il les avait durement fustigés. Son article du 29 mai 1920 est cinglant, mais sa force vient aussi de sa « chute » émouvante et un peu amère : « Les affaires du Moyen-Orient sont l'affaire commune du Foreign Office, de l'India Office et du War Office […]. Dans chacun de ces départements, des hauts fonctionnaires compétents et cultivés rédigent des notes admirables dans le but de critiquer les recommandations émises par leurs collègues […]. La guerre a eu pour effet, dans les bureaux, de rajeunir les plus jeunes, et de vieillir les plus âgés. La soif de vengeance des générations les plus vieilles – qui n'ont pas fait la guerre – à l'égard de nos ennemis d'hier est quelquefois étrangement compensée par la tolérance manifestée par ceux qui l'ont faite et qui veulent éviter à d'autres de se battre de nouveau demain. »

Mais Lawrence savait aussi se faire désirer. Installé à Oxford, il a été admis dans un des collèges, All Souls, où il peut lire et étudier à loisir. Loin d'être décidé à prendre sa retraite, il piaffait de retourner au cœur de l'action et le rôle de simple consultant externe du Foreign Office lui était manifestement insuffisant. En témoigne cette note de Young, datée du 10 mai 1920, alors que la tension entre le chérif Hussein et son grand rival du Nejd, Ibn Séoud, était à son comble : « J'ai discuté avec Lawrence […]. Il a entièrement approuvé l'action qui a été entreprise. […] en ce qui concerne un soutien éventuel dans le cas où Hussein est d'accord et Ibn Séoud en désaccord, Mr. Lawrence (il n'aime pas qu'on l'appelle colonel maintenant) avait pour opinion que quatre ou cinq véhicules blindés, avec l'appoint éventuel d'un véhicule chenillé pouvant être utilisé comme tracteur [en cas d'enlisement], seraient amplement suffisants pour empêcher une invasion wahhabite du Hedjaz, à condition que le terrain entre La Mecque et Taif soit praticable pour les engins motorisés. Il se porte garant du recrutement des équipages de volontaires pour les automobiles et en prendrait, si nécessaire, le commandement[3]. »

Certes, il a longtemps sous-estimé Ibn Séoud et ses wahhabites, mais sans lui être vraiment hostile car il pense au fond que le chérif Hussein est presque gâteux et qu'Abdallah est un incapable. Mais il impressionne tout le monde par sa connaissance extrêmement détaillée du terrain, et plus personne au

Foreign Office n'est en mesure de contester son expertise technique lorsqu'il aborde l'utilisation de véhicules blindés dans ces contrées perdues.

Dans sa volonté d'influer sur la politique de son pays, Lawrence fit preuve d'une très grande habileté. Ses articles critiques dans les journaux, ses harangues et ses prophéties tranchent avec les discours habituels et ont une résonance immédiate, surtout lorsqu'il s'attaque à la politique menée en Mésopotamie par l'India Office et son principal représentant, Arnold Wilson. Pour les hommes de l'India Office, Lawrence est un trublion, un véritable monument de vanité qui est parvenu à embobiner un public particulièrement naïf. Une nouvelle note de Young montre combien Lawrence était influent : « Notre politique au Moyen-Orient durant les trois ou quatre dernières années a été très largement influencée – je n'ose dire contrôlée – par deux fortes personnalités. Du côté syrien nous avons eu le colonel Lawrence, soutenant et encourageant les aspirations arabes. Du côté de la Mésopotamie nous avons eu sir Arnold Wilson faisant obstacle à ces aspirations et ne faisant aucun effort pour déguiser les raisons qui le poussent à agir ainsi[4]. » Conclusion de Young : il faut choisir la voie moyenne entre les deux approches. Et un de ses collègues du Foreign Office ajoute un commentaire : « Avec une inclinaison en direction de Lawrence. »

A vrai dire, les hauts fonctionnaires et les diplomates étaient heureux d'écouter Lawrence, tant qu'il demeurait à Oxford et distillait de loin avis et opinions. Mais le voir arpenter les couloirs du Foreign Office, voilà une autre affaire ! Ceux qui l'avaient eu comme collègue durant la guerre savaient combien il était difficile à maîtriser, mais lorsque Churchill prit la direction du Colonial Office, il fit aussitôt appel à lui. Mêlé aux hommes en gris, Lawrence fit sensation dès le premier jour : il était arrivé au bureau tête nue ! Il prétendra avoir ainsi lancé une nouvelle mode : « Hier un membre [lui-même], et aujourd'hui trois membres du Colonial Office sont arrivés au bureau sans porter de chapeau. On prétend que le secrétaire général a présenté sa démission au ministre[5]… »

Arnold Toynbee eut l'occasion de constater de visu à quoi ressemblait, au quotidien, le Lawrence haut fonctionnaire : « Un jour que nous nous rendions ensemble à une réunion, nous sommes passés devant le bureau d'un haut fonctionnaire du Trésor. La porte était ouverte… Lawrence entra dans la pièce, sortit brusquement un poignard dissimulé sous ses habits, et agita la

crosse en or devant les yeux de l'homme du Trésor. Celui-ci le regarda d'un air las. "Devinez ce que c'est", demanda Lawrence, décidé à provoquer. "Je n'en ai aucune idée", répondit l'homme du Trésor. Il avait l'air mal à l'aise. Lorsqu'on subissait les premiers assauts de Lawrence, on ne savait jamais ce qui allait suivre. "Cent cinquante de vos livres-or[6] !" » Le Trésor britannique n'avait jamais trouvé à son goût les sommes considérables en or qui avaient été utilisées durant la révolte arabe pour soutenir Hussein et ses fils et pour recruter les tribus, sans qu'aucune comptabilité sérieuse soit établie, et avait tenté en vain d'obtenir de Lawrence des éléments comptables reflétant plus ou moins la réalité.

Quant au fameux poignard en or, Lawrence l'avait acheté à La Mecque avec ses propres deniers début 1918, « dans le troisième petit tournant à gauche aux abords du bazar principal, l'œuvre d'un vieil orfèvre originaire du Nejd[7] ». Après la guerre Lawrence le vendit à son ami Lionel Curtis, ce qui lui permit d'effectuer les importants travaux de rénovation que réclamait le minuscule cottage qu'il avait acquis dans le Dorset.

Alors que Lawrence avait retrouvé l'atmosphère éminemment rassurante d'Oxford, en attendant que Churchill le fasse ressortir de cette semi-retraite, Fayçal se morfondait dans une sorte d'exil, au bord du lac de Côme. Il avait échoué lors de la conférence de la Paix, mais il était parvenu dans les mois qui suivirent à trouver un terrain d'entente avec Clemenceau, concrétisé par un accord provisoire paraphé en janvier 1920 et qui fixait l'avenir de la Syrie[8]. A son retour à Damas, il avait subi les assauts virulents des nationalistes syriens extrémistes, qui lui reprochaient d'avoir cédé aux exigences des Français. Après avoir hésité durant quelques semaines, il décida de renoncer au traité provisoire. Le 8 mars, le « Congrès national syrien », satisfait de ce revirement, rejeta définitivement l'accord et proclama Fayçal souverain d'une Syrie « indépendante et intégrale », dont les frontières incluaient aussi le Liban, le nord de la Mésopotamie et même la Palestine.

C'était inacceptable, aussi bien pour Londres que pour Paris, et la réplique ne tarda pas. Les positions des Français et des Britanniques furent concrétisées fin avril à San Remo, en Italie, par l'institution d'un système mandataire ; la France obtenait un mandat de gouvernement sur la Syrie et le Liban, tandis que la Grande-Bretagne en obtenait un sur l'Irak et la Palestine.

A Damas la tension atteignit son comble, et la situation dans laquelle se trouvait Fayçal devint de plus en plus précaire, les nationalistes les plus virulents étant exaspérés et le haut-commissaire français, le général Gouraud, décidé à ne lui laisser aucun répit. Celui-ci, ayant reçu au début de l'été les renforts militaires qu'il réclamait, adressa un ultimatum à Fayçal le 14 juillet, et passant presque aussitôt à l'offensive, défit la petite armée chérifienne au col de Meyssaloun. Le 25 juillet, les troupes françaises occupaient Damas, mettant ainsi un terme au rêve d'un royaume arabe en Syrie.

Après ce dénouement dramatique, qui semblait sonner le glas de tout ce pourquoi il s'était battu, Lawrence était resté en contact régulier avec le prince déchu et exilé par l'intermédiaire de Nouri Saïd, mais, assez curieusement, l'événement ne semble pas l'avoir atteint aussi profondément qu'on aurait pu le penser. Depuis la fin du printemps 1920, c'était une autre grande révolte qui le préoccupait, celle qui était en train de se dérouler en Mésopotamie.

Fin mai 1920, les tribus irakiennes s'étaient tout à coup révoltées pour protester contre une nouvelle campagne du gouvernement visant à faire rentrer les impôts. Les appels au djihad furent prêchés dans les grandes mosquées des villes saintes chiites de Nadjaf et de Kerbala. Le gouvernement de l'Inde envoya des renforts en nombre, en très grande majorité des troupes indiennes. A Oxford, Lawrence était informé de la situation par ses camarades du Foreign Office. Il sauta sur l'occasion pour déclencher une salve violente contre la politique britannique, utilisant ses liens amicaux avec les dirigeants des plus grands quotidiens de Londres pour faire publier une série de « lettres » adressées aux rédacteurs en chef, ces derniers étant trop contents d'accueillir dans leurs colonnes une signature devenue aussi prestigieuse, garantie de ventes importantes.

Lawrence commença par le *Sunday Express*, le 28 mai 1920, avec une critique virulente de la politique dans le Hedjaz et des rivalités entre les différents départements de Whitehall. Il enchaîna quarante-huit heures plus tard dans le *Sunday Times*, écrivant sur le ton du sarcasme que les troubles de Mésopotamie constituaient tout simplement une occasion favorable pour entraîner les troupes britanniques désœuvrées. Puis les choses allèrent crescendo, avec une lettre au rédacteur en chef du *Times*, le 22 juillet, puis une autre dans l'*Observer* du 8 août.

Lawrence est ici au sommet de son art de polémiste, oscillant entre

l'exposé précis des faits visant à faire la démonstration d'une expertise sans égale, et l'ironie héritée d'un Jonathan Swift : « Ces soulèvements se déroulent toujours de la même façon. Il y a d'abord des succès arabes préliminaires, puis des renforts britanniques sont expédiés dans la zone avec comme mission de punir. Ils atteignent, en combattant, leur objectif (nos pertes sont légères, les pertes arabes élevées), qui a été dans l'intervalle bombardé par l'artillerie, l'aviation ou les canonnières. Finalement, peut-être, un village est incendié et le district pacifié. Il est surprenant que nous ne fassions pas usage des gaz lors de ces incidents. Bombarder les maisons est une façon incomplète de se débarrasser des femmes et des enfants, et notre infanterie subit toujours des pertes lorsqu'elle utilise les fusils et les mitrailleuses contre les combattants arabes. Par des attaques au gaz toute la population des districts incriminés serait proprement exterminée ; et comme méthode de gouvernement cela ne serait pas plus immoral que le système en vigueur[9]. »

Lawrence boucla sa campagne avec le *Sunday Times* du 22 août : un article de commande, d'une vigueur renouvelée, que n'auraient pas dédaigné de signer les militants anticolonialistes les plus ardents. « Le peuple d'Angleterre a été entraîné en Mésopotamie dans un piège duquel il sera difficile de s'échapper avec dignité et honneur […]. Les communiqués en provenance de Bagdad sont trop tardifs, insincères, incomplets. Les choses ont été bien pires que ce que l'on nous a dit, notre gouvernement local a plus de sang sur les mains et est plus inefficace que ce qui est porté à la connaissance du public. C'est une plaie pour notre tradition impériale, qui pourrait bien être dans de brefs délais trop inflammée pour pouvoir être guérie par les méthodes ordinaires. Nous sommes aujourd'hui tout près de connaître un désastre. Les péchés de commission furent ceux des autorités civiles britanniques en Mésopotamie (en particulier les trois "colonels") auxquelles Londres donna les coudées franches […]. Notre façon de gouverner est pire que le système turc qui l'a précédée. Ils avaient quelque quatorze mille conscrits locaux et tuaient en moyenne deux cents Arabes par an pour maintenir la paix. Nous entretenons quatre-vingt-dix mille hommes, avec des avions, des voitures blindées, des canonnières et des trains blindés. Nous avons tué environ dix mille Arabes durant le soulèvement cet été. Nous ne pourrons maintenir une telle moyenne : c'est un pays pauvre, la population y est clairsemée… Pendant combien de temps allons-nous tolérer le sacrifice

de millions de livres sterling, de milliers de troupes impériales, et de dizaines de milliers d'Arabes au profit d'une forme d'administration coloniale qui ne peut bénéficier à personne sinon à ses administrateurs[10] ? »

L'impact de ces articles fut considérable, bien au-delà du Royaume-Uni : ils étaient d'ailleurs reproduits à Bagdad, où, selon Arnold Wilson, ils étaient cités en exemple par les éléments nationalistes les plus extrémistes[11]. Wilson et ses collègues ne se laissèrent pas faire, et les détracteurs de Lawrence pouvaient arguer non sans raison que, contrairement à la Syrie, il connaissait relativement mal le pays. Un de ces derniers fut d'ailleurs étonné lorsque Hubert Young lui apprit qu'en effet Lawrence n'y avait séjourné que quelques semaines, lors de l'épisode de Kut. Or ce dernier lui avait annoncé fièrement qu'il avait passé deux ans en Mésopotamie avant la guerre, alors qu'il n'avait jamais mis les pieds à Mossoul et encore moins à Bagdad.

L'ordre fut rétabli au bout de quelques semaines, mais de nouvelles répliques étaient à prévoir. C'est dans ce contexte tendu que Lloyd George proposa à Winston Churchill de prendre le poste de *Colonial Secretary*. La première personne à laquelle Churchill songea au moment de former son équipe de conseillers fut Lawrence. Début décembre, son secrétaire particulier, Edward « Eddie » Marsh, lui avait proposé une première rencontre : « Quand pouvez-vous venir le voir ? Il est très désireux d'avoir une conversation avec vous. » Signe que Churchill comptait énormément sur les talents de Lawrence, Marsh ajouta pour conclure sa missive : « En attendant, il n'engagera aucune mesure » *(meanwhile he is taking no action)*[12].

Churchill avait déjà croisé Lawrence à Paris lors de la conférence de la Paix, au printemps 1919. Leur première rencontre s'était relativement mal passée ; lors de la suivante, en revanche, le futur Premier ministre fut subjugué. Lawrence lui rappelait sa propre jeunesse aventureuse, au Soudan, dans les montagnes hostiles du nord-ouest de l'Inde, puis dans le *veld*, contre les Boers. Il estimait certes son expertise, mais peut-être plus encore sa jeunesse, son sens de la repartie, ses moments d'excentricité et même de folie. Leurs relations seront marquées par un profond respect et une admiration mutuelle. Aux yeux de beaucoup, en dépit de leur fragilité

psychologique et de leur physique très modeste, il y avait là les deux personnalités britanniques les plus marquantes du XX^e siècle.

Lawrence prit alors soin d'atténuer ses critiques, Churchill ayant été, comme ministre de la Guerre, responsable des opérations en Mésopotamie. Les idées de ce dernier concernant les méthodes de lutte contre les soulèvements indigènes dans les colonies avaient été plutôt radicales. Dans une note datée du 12 mai 1919, il avait même défendu ardemment l'utilisation des gaz contre les tribus kurdes : « Je ne comprends pas toute cette émotivité lorsqu'on parle de l'utilisation des gaz. Nous avons fermement adopté durant la conférence de la Paix une ligne en faveur du maintien des gaz comme une méthode de guerre permanente. C'est pure affectation que de ne pas hésiter à déchiqueter un homme au moyen des fragments empoisonnés d'un obus et de reculer avec effroi devant l'idée de le faire larmoyer au moyen de gaz lacrymogènes. Je suis fortement en faveur de l'utilisation des gaz toxiques contre les tribus non civilisées. L'effet moral sera si fort que les pertes devraient être réduites au minimum. Il n'est pas nécessaire de faire appel aux gaz les plus létaux : on peut utiliser les gaz qui provoquent les désagréments les plus forts et qui répandraient la terreur et cependant ne laisseront pas de séquelles permanentes pour la majorité de ceux qui sont touchés[13]. »

Churchill pouvait se considérer comme directement visé par la charge de Lawrence sur l'utilisation des gaz en Mésopotamie, mais il ne lui en tint absolument pas rigueur. Et puis, mieux valait avoir le « faiseur de rois » avec soi plutôt que de le laisser vitupérer dans la presse la politique du gouvernement. Lawrence prétendra que Churchill lui avait même donné carte blanche pour faire avancer rapidement ce que lui, Lawrence, estimait constituer le meilleur des règlements pour l'Irak, la Transjordanie, la Palestine et l'Arabie. « J'étais comme un petit démon dans les coulisses, me frottant les mains de contentement[14] », écrira-t-il quelques années plus tard au général Trenchard, le grand patron de la Royal Air Force. Comme nous allons le voir, il n'était pas si loin de la vérité.

Son premier objectif, dans ses nouveaux atours : trouver un point de chute – un royaume – pour Fayçal. Conséquence des troubles de Mésopotamie, qui avaient très sérieusement ébranlé les plus fervents défenseurs de l'Empire, le gouvernement britannique envisagea désormais

sérieusement de placer Fayçal à la tête du pays, avec, le serrant de près, une garde rapprochée de « conseillers ». Sa nomination apparut avec évidence comme une solution simple et rapide. Cette fois, le Foreign Office était uni derrière Lawrence ; et chacun savait que le rôle de ce dernier serait crucial. Fayçal était hésitant et, humilié par la France en Syrie, décidé à obtenir les garanties les plus fermes de la part de la puissance occidentale qui le soutenait. Fayçal n'avait plus de raisons d'avoir confiance en personne, mais avec Lawrence, dont il avait néanmoins mesuré les limites de l'influence lors de la conférence de la Paix, les liens intimes forgés dans le désert demeuraient très étroits.

Fin novembre 1920, Fayçal reçut l'autorisation de quitter la Suisse pour se rendre en Angleterre, et après avoir suivi un parcours sinueux, au cours duquel il fut constamment surveillé par des agents français, qui lui fit traverser l'Autriche, l'Allemagne et la Belgique[15], il débarqua en Angleterre le 2 décembre 1920. Quarante-huit heures plus tard, il était reçu par le roi et pris en main par Lawrence qui l'introduisit auprès de plusieurs de ses amis influents, notamment Robert Cunninghame Graham, homme politique écossais et aventurier, qui le remercia dans les termes typiques d'un membre éminent de l'*establishment* : « Je vous suis très reconnaissant de m'avoir présenté à l'émir Fayçal. C'est un homme charmant et le seul Oriental que je connaisse qui présente vraiment bien en habits européens[16]. »

Début janvier 1921, Kinahan Cornwallis, l'ancien directeur du Bureau arabe du Caire, agissant sur les instructions de Curzon, rencontra Fayçal au Hyde Park Hotel, le sonda prudemment et lui fit part à mots couverts du projet britannique de le proposer comme roi d'Irak, la proposition étant assortie de deux conditions : l'acceptation du principe du mandat et la promesse de ne pas intriguer contre la France en Syrie. Fayçal refusa d'entrée de jeu, expliquant qu'il ne voulait pas se mettre en avant, car son père le chérif avait toujours souhaité que ce soit Abdallah qui soit désigné en Mésopotamie.

Au Colonial Office, Churchill était en train de prendre ses marques et de consulter, et il était encore un peu circonspect à l'égard de la solution Fayçal. Il écrivit à Lloyd George : « Il me faut encore un peu de temps et de réflexion avant de lancer Fayçal définitivement. J'ai vu Lawrence et je suis en train de prendre d'autres avis[17]. » Il comptait en effet beaucoup sur l'opinion d'Arthur Hirtzel, un des piliers du Colonial Office, qui lui-même hésitait entre les deux

fils de Hussein. Hirtzel avait eu maille à partir avec Lawrence, mais conseilla pourtant à Churchill d'écouter attentivement ce qu'il avait à dire : « Je suppose que vous allez attendre le rapport de Lawrence avant de faire quoi que ce soit[18]. »

Winterton, redevenu membre de la Chambre des lords, reçut quelques jours plus tard un message de Lloyd George qui confirmait que le Premier ministre était prêt à offrir la couronne d'Irak à Fayçal, mais que la proposition ne serait communiquée officiellement que s'il pouvait être certain qu'elle serait acceptée. C'est dans la propriété de Winterton dans le Surrey, une maison « merveilleuse » écrira Lawrence – « Un endroit que j'aime tout particulièrement, parce qu'elle est dans sa famille depuis des siècles, et est si ancienne, et est entretenue de manière si négligée[19] » –, qu'au cours du mois de janvier 1921 Lawrence, Ormsby-Gore, Winterton et un autre membre du Parlement, Walter Guinness, parvinrent à persuader Fayçal, à 3 heures du matin, au bout de cinq heures de discussion ininterrompue, d'accepter de monter sur le trône.

Quant aux conditions mises en avant par Cornwallis, le futur roi était bien décidé à monnayer son accord ; il était conscient que les Britanniques étaient pressés. Il fut reçu à déjeuner par Churchill le 22 février, Lawrence faisant une nouvelle fois office d'interprète. Le patron du Colonial Office était désormais bien décidé à poursuivre jusqu'au bout la piste Fayçal, mais il n'obtint pas d'acceptation ferme de ce dernier quant au statut définitif du pays, ni la promesse de ne pas se lancer dans des manœuvres antifrançaises.

Churchill avait entre-temps décidé de réunir au Caire les principales autorités civiles et militaires britanniques représentant le Royaume-Uni au Moyen-Orient. L'urgence était d'abord financière : il fallait trouver les moyens d'une réduction drastique des dépenses britanniques dans toute la région. Lawrence et Young furent chargés de préparer les principales décisions et le premier résuma avec une certaine forfanterie leur travail de sherpa : « En parlant de laisser décider la personne qui se trouve sur le terrain – nous ne lui avons rien laissé décider[20]. »

La conférence du Caire s'ouvrit le 12 mars 1921, dans les salons de l'hôtel Sémiramis, au bord du Nil. « Nous sommes logés dans un hôtel tout de marbre et de bronze, très onéreux et luxueux : cela me donne l'impression d'être un bolchevique. Tout ce qui compte au Moyen-Orient est là, à part

Joyce et Hogarth. […] Nous sommes une famille très heureuse : on s'est mis d'accord sur tout ce qui est important : et on se fiche de l'intendance[21]. » Lawrence était décidé à ne pas faire d'excès et à remplir au mieux ses nouvelles fonctions. Il comprit qu'il lui fallait, pour faire valoir ses idées, ne pas apparaître de façon trop criante devant cet aréopage d'impérialistes distingués comme le champion de l'indépendance arabe, alors même que les nationalistes arabes voyaient parfois en lui leur dernier espoir. Endossant son complet sombre de diplomate soucieux avant tout des intérêts permanents du royaume, il allait ainsi perdre, aux yeux de certains de ses anciens compagnons de la révolte, une partie de sa crédibilité et même de son aura.

Il y avait là en effet les meilleurs experts britanniques du Moyen-Orient (quarante en tout – Churchill les appellera, non sans cynisme, les « quarante voleurs »), dont l'ennemi juré de Lawrence, Arnold Wilson ; des hommes qui parfois se détestaient, et une femme, Gertrude Bell, comme d'habitude étrangement attifée. « Une personne merveilleuse… la tenue qu'elle portait un jour m'a fait penser à une espèce de geai bleu. Ses choix de vêtements et de couleurs étaient toujours ratés[22]. »

Lawrence et Bell s'étaient vus à plusieurs reprises depuis la guerre, notamment lors de la conférence de la Paix à Paris. Gertrude Bell tenait une place essentielle dans l'administration britannique à Bagdad. Elle adorait toujours son jeune homme, en dépit de sa campagne de presse contre la politique britannique en Mésopotamie qui la visait indirectement. Se plaignant amèrement en septembre 1920 dans une lettre à sa mère des difficultés que les Britanniques rencontraient pour établir et consolider un Etat unifié et pour mater les tribus – « lorsque les tribus partent en guerre elles agissent comme des sauvages […] je suis complètement favorable à des exécutions retentissantes, si on parvient à attraper les coupables » –, elle ajouta, commentant une lettre de Lawrence au *Times* dans laquelle il critiquait, entre autres, le fait que tous les échanges de l'administration du pays se fassent en langue anglaise et qu'il n'y eût par conséquent aucun haut fonctionnaire d'origine irakienne : « Les choses ne sont pas rendues plus faciles par les bobards que T. E. Lawrence raconte dans les journaux… TEL encore : lorsqu'il dit que nous avons imposé la langue anglaise dans tout le pays, non seulement c'est un mensonge, mais il le sait […]. Je ne puis croire que TEL soit dans l'ignorance complète de la réalité et par conséquent je le considère comme coupable de noircir la situation de façon délibérée[23]. »

Elle fut néanmoins enchantée de le retrouver à la gare du Caire, où il était venu l'accueillir, d'autant qu'ils avaient désormais un objectif commun : installer Fayçal, paré de toutes les qualités, sur le trône de Bagdad. Gertrude avait constaté tout au long de la conférence que Lawrence se comportait en parfait diplomate, mais au bout de quelques jours il ne put se retenir de faire une de ses interventions impertinentes qui laissaient l'assistance bouche bée. Cette fois, il était allé trop loin. Gertrude Bell, qui connaissait son Lawrence sur le bout des ongles depuis Karkemish, fut la seule à réagir promptement et lui lança tout haut, devant l'assemblée de hauts fonctionnaires et de militaires incapables de rembarrer le petit homme juvénile qui avait la confiance totale de Churchill : « Espèce de petit singe à grimaces. » Lawrence, pour une fois totalement désarçonné, et certainement vexé, se mit à rougir comme une pivoine et retourna dans sa coquille.

Lawrence avait fait l'acquisition d'un complet veston bleu marine très ajusté et d'un chapeau de type « trilby » qui ne le mettait pas du tout en valeur, mais il se promenait le plus souvent en ville en « topee », le casque colonial, d'un blanc immaculé. St. John Philby, le conseiller britannique d'Ibn Séoud, racontera que, durant les semaines d'allées et venues au Moyen-Orient qui suivirent la conférence du Caire, Lawrence transportait la totalité de ses affaires personnelles, vêtements, dossiers et livres, dans une valise minuscule. « Et pourtant il portait toujours col dur et plastron – il n'avait emporté qu'un seul de chaque et ils étaient toujours propres, car en cellulose. »

Une de ses dernières coquetteries, sans aucun doute destinée à désarçonner ses interlocuteurs dans un milieu où il était de mise, si peu de temps après la guerre, d'exhiber aussi souvent que possible son grade dans l'armée, ainsi que ses médailles, était – comme l'avait indiqué Young – de refuser qu'on s'adresse à lui autrement que par un banal « Mister Lawrence ». Mais son allure était toujours juvénile, le visage rasé de près, la chevelure épaisse. Sur la photo officielle prise à l'issue de la conférence, Churchill, souriant largement, le crâne dégarni et le visage poupin, et juste derrière lui Lawrence, la mèche pour une fois bien rabattue sur le côté, au milieu des militaires sanglés dans leurs uniformes et des diplomates moustachus et compassés, sortent du lot immédiatement.

La femme d'un officier de la RAF, qui deviendra quelques années plus tard une amie intime – et peut-être plus –, racontera l'entrée du héros chez

Groppi, le salon de thé le plus célèbre de tout le Moyen-Orient. « Il y eut un mouvement général de curiosité lorsqu'il apparut, comme tout le monde le connaissait de vue, mais il n'y prêta aucunement attention et vint directement à notre table de sa démarche curieusement élastique. » Une « dignité tranquille émanait de sa silhouette petite et modeste… Je remarquai la beauté de sa voix, une voix qui nous venait d'Irlande, douce et comme étouffée ». Un soir, le mari de Clare Sydney Smith – c'est d'elle dont il s'agit – offrit un dîner à Héliopolis pour Winston Churchill. Celui-ci était naturellement assis à la place d'honneur, et le « colonel » Lawrence devait prendre place en face de son patron. Mais Lawrence ne vint pas. Il avait en horreur les dîners officiels, disait-il[24]. Le simple fait de le côtoyer donnait une saveur particulière au quotidien et on lui pardonnait presque tout, tandis que ses interventions illuminaient les discussions laborieuses et apportaient un vent de fraîcheur.

La conférence du Caire régla sans difficulté la question de l'accession au trône de Fayçal ; il y avait cependant l'opposition de la France, où la presse évoquait avec sarcasme « l'élégant émir de Berkeley Square ». Les autorités françaises craignaient qu'une fois en place, Fayçal fît tout pour prendre sa revanche et créer des problèmes en Syrie. Encore fallait-il être en mesure de l'imposer à la tête de l'Irak face à d'autres candidats au trône, comme le « Naqib » de Bagdad ou l'homme fort de Bassora, une sorte de « Boss » mafieux, Sayed Taleb, qui avaient au moins l'avantage d'être originaires du pays. Les autorités britanniques agirent sans scrupules pour faire triompher leur poulain, et Sayed Taleb fut arrêté et expédié à Ceylan en avril 1921, occasion pour Churchill d'une remarque enjouée : « Un des avantages lorsqu'on est à la tête du Colonial Office est d'avoir à votre disposition immédiate un choix presque illimité de lieux de séjour salubres vers lesquels on peut se débarrasser des individus les moins recommandables[25]. »

Fin mars, Lawrence put transmettre à Fayçal le feu vert. Le futur roi devait d'abord faire étape à La Mecque avant de poursuivre sa route vers la Mésopotamie, mais le Britannique ne l'accompagna pas jusqu'à sa destination finale ; sa présence auprès de l'émir aurait, une nouvelle fois, provoqué l'ire du gouvernement français (cette discrétion ne trompa personne). Fayçal débarqua finalement à Bassora fin juin 1921 et fut couronné, à Bagdad, le 23 août. Si la dénomination « Irak » remplaça immédiatement et symboliquement celle de « Mésopotamie » dans toutes les correspondances officielles, il n'existait pas encore d'hymne national irakien

et c'est un *God Save the King* qui clôtura la cérémonie d'intronisation, devant la foule des grands notables de Bagdad, dont une large majorité avait observé avec réticence l'arrivée sur le trône du prince hachémite, fils du chérif de La Mecque…

Lawrence eut la grande satisfaction de constater que les objections et les menaces des autorités françaises à l'égard de Fayçal n'avaient nullement été suivies d'effet. Le 19 juin, il avait d'ailleurs griffonné une remarque sur une lettre de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris à lord Curzon, qui relatait la dernière salve d'arguments français contre Fayçal : « Baroud d'honneur[26] ! » Le 7 juillet, il confia à Mme Rieder, amie du Liban d'avant guerre, qu'il n'était d'ailleurs plus du tout antifrançais : « Fayçal a emporté la Mésopotamie, et cela compense le traitement mesquin qu'on lui a fait subir à Paris. » Fayçal était roi : Bagdad, ce n'était pas Damas, mais c'était incontestablement beaucoup mieux que rien.

Le travail n'était cependant pas terminé.

25

Abdallah sur le trône

Dans le Hedjaz, en 1916, Lawrence avait fait la connaissance d'Abdallah avant celle de Fayçal, et en avait gardé une impression très mitigée en dépit du fait que le deuxième fils du chérif ne manquait pas de charme personnel et d'humour. Après plusieurs entretiens, il se montra catégorique : « J'avais fermement décidé qu'Abdallah n'était pas le meneur d'hommes que je recherchais. » Quelques mois plus tard, le trait était devenu plus mordant. Lawrence tentait de le convaincre de mener une opération d'envergure contre les Turcs et le chemin de fer du Hedjaz. « Abdallah se montra apathique. Il préférait converser sur les familles royales d'Europe ou sur la bataille de la Somme. La lente progression de sa guerre le remplissait d'ennui. » Parfois, Abdallah partait pour une courte promenade à cheval ou une partie de chasse. « Ensuite, épuisé, il regagnait sa tente pour se faire masser, puis, afin d'apaiser son mal de tête, il faisait venir des poètes de cour… ses occasionnelles autant qu'amusantes crises d'autorité arbitraire me semblaient maintenant la marque d'une sotte tyrannie déguisée en lubies ; sa bienveillance devenait caprice, son humeur enjouée amour du plaisir. A l'usage, même sa simplicité se révélait fausse. »

Par la suite, Lawrence, obsédé par la Syrie, avait constamment dénigré la campagne militaire qu'il menait plus au sud dans le Hedjaz. Il n'hésita pas à critiquer durement son action dans une lettre à ses parents, en juillet 1918 : « Les deux chérifs du côté de Médine, Abdallah et Ali, se laissent aller à des fantaisies lorsqu'ils rapportent leurs prétendus succès, et passent leur temps à

annoncer qu'ils ont détruit des milliers de rails et de ponts. Ce sont des ponceaux minuscules et les cassures des rails se mesurent en centimètres. De plus ils ne détruisent que 10 % des chiffres qu'ils annoncent[1]. »

Quinze ans plus tard, Lawrence n'avait guère modifié son jugement. Ayant brièvement revu Abdallah en 1934, il écrivit à l'épouse d'Hubert Young : « J'ai vu Abdallah le frauduleux, l'autre jour. N'a pas changé d'un pouce, au physique comme au moral. C'est comme cela qu'il faut faire[2] ! » Abdallah le lui rendit bien dans ses Mémoires, parus en 1949, ayant peut-être lu ou ayant été informé de ce que Lawrence avait écrit à son propos. « C'était certainement un étrange personnage. Ses intrigues allèrent jusqu'à tenter de m'influencer contre mon père sous prétexte que celui-ci était obstiné[3]. »

Lawrence avait malgré tout recommandé à la fin de la guerre qu'Abdallah soit choisi pour prendre la tête d'une nouvelle entité dans le sud de la Mésopotamie, à un moment où il pensait que le règlement le plus favorable consistait à scinder l'ancienne province ottomane en deux parties distinctes. Mais le prestige d'Abdallah avait été très sérieusement entamé lorsqu'il avait été écrasé dans une bataille rangée, le 25 mai 1919, par les guerriers wahhabites d'Ibn Séoud, à Turaba, à l'est du Hedjaz, affrontement au cours duquel il perdit 250 hommes ; et ce n'est que l'intervention diplomatique des Britanniques auprès d'Ibn Séoud qui lui épargna une défaite plus écrasante encore.

Abdallah tenait absolument à s'émanciper de son père. Après tout, il avait été tout près de tenir le premier rôle, et il était jaloux du statut auquel avait accédé son frère cadet Fayçal.

Alors que le rôle de Fayçal et l'avenir du Moyen-Orient étaient en question, personne ne savait encore où allait se situer la frontière sud de la Syrie, la séparant de la « Transjordanie », dont les accords Sykes-Picot prévoyaient qu'elle constituerait une entité autonome, mais sous influence britannique. La zone, en grande partie désertique, était très peu peuplée, hormis une bande montagneuse qui longeait le Jourdain et qui était relativement fertile. La ville la plus populeuse, Salt, comptait 10 000 habitants, Amman, la future capitale de la Jordanie, moins de 5 000. Les frontières de la Palestine n'ayant pas encore été définies, les sionistes – parmi lesquels Chaïm Weizmann lui-même, qui suggérait de favoriser l'installation de 7 000 Circassiens juifs originaires du Caucase, dont l'intégration serait

facilitée par la présence de poches de population circassienne établies par les Turcs – étaient fermement décidés à obtenir une partie de ce territoire pour le « Foyer national » promis par Arthur Balfour.

Dans leur mémoire présenté le 3 février 1919 devant la conférence de la Paix, les représentants du mouvement sioniste avaient ainsi revendiqué un tracé de la frontière est de la Palestine aussi proche que possible de la ligne de chemin de fer du Hedjaz et aboutissant dans le golfe d'Akaba[4]. Weizmann avait écrit le lendemain de leur intervention qu'il était absolument essentiel pour le développement économique de la Palestine que « cette ligne soit tracée de telle manière que soit inclus les territoires à l'est du Jourdain qui seront en mesure de recevoir et de permettre le développement de grandes colonies de peuplement juif ».

Herbert Samuel, le haut-commissaire britannique pour la Palestine, avait lui-même depuis des mois soutenu cette revendication, mais lord Curzon y était fermement opposé : « Les sionistes regardent naturellement vers l'est et les territoires de la Transjordanie, où il existe de bonnes terres cultivables et un grand potentiel à l'avenir. Tout le monde veut pouvoir sortir de cette suffocante vallée du Jourdain et nous allons devoir compter avec la tendance grandissante chez les sionistes à inclure dans la Palestine ce qui n'en a certainement pas fait partie depuis de nombreux siècles, si jamais ce fut le cas, et qui sera considéré par les Arabes comme faisant partie de leur domaine[5]. »

Lawrence avait eu à plusieurs reprises des contacts avec les dirigeants du mouvement sioniste : il était d'ailleurs plutôt favorable à la colonisation juive depuis son séjour en Galilée lors de sa première expédition au Proche-Orient. Au Caire, en août 1917, il avait fait la connaissance d'Aaron Aaronsohn, un agronome d'origine roumaine qui travaillait en Palestine, et que les Britanniques avaient recruté comme agent de renseignements, et ses sentiments avaient, selon son interlocuteur, radicalement évolué. « Il me fit tout un cours sur nos colonies, sur l'état d'esprit des gens, sur les sentiments profonds des Arabes ; il me dit que nous ferions bien d'accepter d'être assimilés par eux, par les "fils de l'Arabe", etc. En l'écoutant j'ai eu l'impression que j'assistais à une conférence d'un scientifique prussien antisémite s'exprimant en anglais. […] Il nous est ouvertement hostile[6]. »

Aaronsohn lui avait apparemment révélé les projets d'acquisition de terres par les colons juifs, et le rôle joué par les grands propriétaires terriens

comme les Sursock, la famille grecque orthodoxe de Beyrouth qui leur avait cédé des milliers d'hectares dans la vallée d'Esdraelon. Quelques semaines après cette rencontre, un Lawrence de plus en plus préoccupé par la question sioniste rédigea un projet de lettre destiné à Mark Sykes, dans lequel il faisait part des inquiétudes de Fayçal qui « désire savoir en quoi consistent les accords entre les colons juifs et les Alliés… qu'avons-nous promis aux sionistes, et quel est leur programme ? J'ai vu Aaronsohn au Caire, et il m'a expliqué sans ambages que les Juifs ont l'intention d'acquérir des droits de propriétaire de toute la Palestine de Gaza jusqu'à Haïfa, et d'avoir ainsi une autonomie de fait[7] ».

Clayton refusa de transmettre la note à Sykes et, dans les mois qui suivirent, Lawrence modifia de nouveau son point de vue, pour des raisons purement tactiques : dans le face-à-face avec la France, le mouvement sioniste pouvait devenir, pour Fayçal, un allié. Ils avaient après tout un objectif commun, l'indépendance et, surtout, l'émir, qui visait d'abord la Syrie et le Levant, se préoccupait peu de l'avenir de la Palestine, dont la population arabe n'avait jamais manifesté une quelconque sympathie à son égard et avait largement collaboré avec les Turcs. Mais il devait se montrer prudent, car son père, le chérif, qui cherchait à se faire proclamer souverain du peuple arabe, étant nettement plus hostile à l'idée d'un Etat juif, du moins officiellement, car, si l'on en croit Hogarth qui le rencontra à plusieurs reprises en janvier 1918, il était également bien conscient des avantages que pouvait avoir sur un plan financier la coopération entre Arabes et Juifs, notamment si celle-ci permettait aux futurs Etats arabes d'avoir accès à de nouvelles sources de capital.

Lorsqu'en février 1918 Sykes et Clayton demandèrent à Lawrence de faire pression sur Fayçal pour qu'il parvienne à un accord avec les Juifs, il répondit sur une note relativement optimiste : « En ce qui concerne les Juifs, quand je vois Fayçal la prochaine fois je lui en parlerai, et l'attitude arabe sera favorable, pour la durée de la guerre en tout cas. Seulement rappelez-vous qu'il a au-dessus de lui le vieil homme, et qu'il ne peut engager lui-même le royaume arabe[8]. »

Chaïm Weizmann débarqua au Caire le 20 mars 1918 : il n'avait pas de temps à perdre et voulait profiter immédiatement de l'élan donné par la déclaration Balfour. Il y rencontra un groupe de notables syriens qui se montrèrent beaucoup plus hostiles que Fayçal, et, pour les amadouer, leur

promit sans sourciller que les sionistes n'avaient pas pour objectif de créer un nouvel Etat. Il souhaitait également rencontrer Fayçal et il avait déjà reçu des assurances que les choses se passeraient bien. Quelques semaines plus tard, le Bulletin arabe annonça que le leader sioniste, accompagné par le major Ormsby-Gore, devait « effectuer une visite rapide à Akaba pour rencontrer l'émir Fayçal […]. Il est espéré que le lieutenant-colonel Lawrence pourra l'accueillir à son arrivée et le présenter à l'émir[9] ».

L'entrevue n'eut pas lieu à Akaba même, mais à Waheida, à une dizaine de kilomètres de Maan. Ormsby-Gore était tombé malade, et c'est Pierce Joyce qui fut chargé de traduire. Weizmann portait un costume d'un blanc impeccable, mais, pour la photo rituelle avec l'émir, avait diplomatiquement posé sur son crâne un keffieh. Il fut certainement impressionné par le chef arabe, qu'il décrivit à son épouse Vera en termes élogieux : « Voilà un chef ! Il est plutôt intelligent et c'est un homme très franc, il est joli comme un cœur ! La Palestine ne l'intéresse pas, mais, en revanche, il veut Damas et tout le nord de la Syrie[10]. » A son retour en Egypte, la satisfaction fut générale. Clayton avait cru Weizmann sur parole, et écrivit à Gertrude Bell que les objectifs arabes et sionistes n'étaient absolument pas irréconciliables, puisque les sionistes n'avaient pas pour objectif l'établissement d'un Etat juif en Palestine, du moins pour le moment. Il est incontestable que le leader sioniste avait fait preuve d'une certaine duplicité et était parvenu à tromper Fayçal et les officiers du Bureau arabe sur les intentions réelles du mouvement.

Une vingtaine d'années plus tard, en 1936, Weizmann reviendra sur sa rencontre avec Fayçal. Il n'y avait toujours pas, à cette date, d'Etat juif en Palestine, mais les immigrés juifs étaient chaque année plus nombreux. Les opposants arabes avaient pris les armes, à la fois contre l'autorité britannique et contre les colons sionistes, et la révolte battait son plein. La puissance mandataire hésita : fallait-il continuer à accepter l'entrée des candidats juifs ou diminuer drastiquement leur nombre, afin de tenter de mettre fin au soulèvement qui, selon la vision la plus pessimiste, menaçait la stabilité de l'ensemble du monde arabe ? Les débats au sein du gouvernement britannique et aux Communes furent très tendus, et, dans ce contexte, le mouvement sioniste ne devait négliger aucun soutien.

Après la mort de Lawrence, en 1935, son frère cadet sollicita de nombreuses personnalités, amis ou compagnons, pour un livre en forme d'hommage au disparu, qui paraîtra sous le titre *Friends* et qui constituera

une source importante pour comprendre le personnage. Weizmann lui adressa un témoignage émouvant mais qui travestissait, peut-être volontairement, l'épisode en prétendant que c'est lors de son entrevue avec Fayçal qu'il avait fait la connaissance de Lawrence. « J'ai rencontré alors l'homme qui était devenu une figure légendaire. Et en dépit des rumeurs tendant à dire le contraire, j'ai trouvé chez lui compréhension et sympathie pour les aspirations juives en Palestine. » Cette rencontre, écrit Weizmann, n'avait pas eu lieu à Akaba, mais près d'Amman où Lawrence avait pris ses quartiers. « J'ai été tout de suite frappé par la présence de cet homme dans cet environnement incongru. L'officier britannique au physique menu, avec ses yeux bleus, son visage très spirituel et quelquefois rêveur, faisait un contraste saisissant avec les guerriers du désert, noirauds, agités, incapables de rester en place, passant leur temps à tirailler dans tous les sens et à faire toutes sortes de singeries. » Weizmann expliqua qu'il était inquiet, compte tenu de l'influence « considérable » de Lawrence sur le gouvernement britannique, mais fut rassuré lorsqu'il révéla une certaine sympathie pour les idéaux sionistes, tout en indiquant son scepticisme quant à la viabilité du projet[11].

Weizmann se trompe : il n'a pas rencontré Lawrence ce jour-là et il est reparti pour Alexandrie immédiatement après avoir vu Fayçal. Ce n'est que quelques semaines plus tard qu'ils pourront faire connaissance, mais au Caire, dans des conditions beaucoup moins pittoresques. Les choses se passèrent d'ailleurs bien, car Lawrence voyait, au cours de l'été 1918, les sionistes comme des alliés potentiels pour Fayçal dans sa quête de l'indépendance de la Syrie, et pensait que leur capital financier et leur expertise technique seraient pour lui un atout précieux lorsqu'il s'agirait de bâtir le nouvel Etat.

En prétendant avoir vu Lawrence au cœur de l'action, entouré des hommes de l'armée arabe, le leader sioniste a probablement cherché à l'« instrumentaliser » et cette évocation au ton romanesque ne pouvait que séduire tous ceux en Angleterre qui, lorsqu'il s'agissait du Moyen-Orient, se référaient en premier au héros de la révolte et à son héritage. Lawrence et Weizmann se retrouveront début 1919 à Londres, puis à Paris, en présence de Fayçal[12]. Bientôt leurs chemins vont totalement diverger et Lawrence luttera pour contrecarrer une des ambitions du mouvement sioniste : l'extension de l'emprise du Foyer national juif au-delà du Jourdain, dans ce qui constituait la partie « utile » de la « Transjordanie ».

Décidé à profiter de ces incertitudes et du flou existant concernant l'avenir de la région et à placer les autorités britanniques et françaises, ainsi que les sionistes, devant le fait accompli, Abdallah, qui se trouvait encore dans le Hedjaz, se lança avec sa garde rapprochée en direction du nord et arriva à Maan le 21 novembre 1920. Il n'avait pas digéré l'échec de son frère à Damas. Il envoya celui qui était maintenant un de ses principaux adjoints, Ali ibn el-Hussein el-Harithi – l'ami de Lawrence, le camarade d'Azrak, le cher « petit Ali » –, à Amman, qui pouvait servir de base pour le recrutement d'une armée plus substantielle et adressa des missives aux leaders nationalistes syriens. Son objectif, selon les Français, était évident : tenter un coup de force sur Damas pour venger son frère aîné. C'était une folie de vouloir ainsi affronter l'armée française, et Lawrence expliqua à Churchill qu'il s'agissait d'un simple coup de bluff : « Je connais Abdallah, on n'entendra pas même siffler une balle[13]. »

Mais Lawrence craignait que le général Gouraud ne tire prétexte de cette agitation pour pousser ses pions dans toute la zone au sud de la Syrie. Si l'émir tentait effectivement de se lancer sur Damas, entraîné par ses conseillers syriens opposés à la France, « les Français, ayant réglé son cas, ne s'arrêteraient pas là et occuperaient la Transjordanie[14] ».

Churchill et Lawrence acceptèrent toutefois sans guère de difficultés le fait accompli, et l'approuvèrent même, comme l'écrivit Churchill à Lloyd George le 18 mars 1921, un Churchill toujours fortement influencé par celui auquel il manifestait une confiance presque aveugle : « Fortifié par le point de vue du colonel Lawrence, je n'ai aucun doute que l'occupation de la Transjordanie sur la base d'un accord avec Abdallah est la politique correcte et celle qu'il nous faut adopter[15]. » Churchill était parvenu à la conclusion que la politique britannique dans la région serait facilitée par l'arrivée aux commandes d'un « axe » hachémite – Hussein à La Mecque, Fayçal en Irak, Abdallah en Transjordanie. C'était compter sans les dissensions familiales et les jalousies, que Lawrence connaissait trop bien. Et comme, malgré tout, Abdallah rencontrait de fortes oppositions chez les autorités britanniques en Palestine, et en premier lieu celle d'Herbert Samuel, le haut-commissaire, et qu'il n'y avait pas de certitude qu'il ait lui-même l'intention de rester à Amman et qu'il parvienne à imposer son pouvoir dans une région où le poids

des tribus était considérable, l'idée d'un accord purement provisoire, d'une durée de six mois, fit son chemin.

Lawrence n'avait soutenu la « solution » Abdallah que du bout des lèvres. Lors de la deuxième séance de travail au Caire, il émit l'opinion que de toute manière celui-ci n'avait pas l'intention de demeurer longtemps en Jordanie. Il estimait que l'Hachémite était bien trop paresseux, et, ayant l'habitude du confort, aurait bien du mal à s'adapter aux conditions de vie frugales à Amman[16]. Par un raisonnement au vrai assez tortueux, il émit aussi l'idée que les Français allaient peut-être proposer à Abdallah de prendre la place laissée vacante par Fayçal à Damas. Il ne pourrait refuser une proposition si alléchante, et ce d'autant qu'il était particulièrement agacé de voir la rapidité avec laquelle son frère, après son expulsion de Syrie, était en train de trouver un point de chute à Bagdad. Abdallah se retrouverait alors sous la coupe des autorités françaises qui en profiteraient pour avancer dans le sud et étendre leur zone d'influence en Transjordanie, situation inacceptable pour les Britanniques, qui ne voulaient pas entendre parler d'une présence française immédiatement à l'est de la vallée du Jourdain[17].

Lawrence songeait-il au « petit Ali » pour succéder à Abdallah lorsque l'échéance des six mois serait atteinte ? Le nom du jeune et bouillant chérif des Harithi apparut à plusieurs reprises dans les correspondances diplomatiques à cette époque. Dans une lettre adressée à Wyndham Deedes, le 30 décembre 1920, Hubert Young avait ainsi suggéré comme solution alternative à Abdallah un certain « Ali ibn el-Hussein ». Comme Ali, le fils de Hussein, était à cette époque totalement discrédité, il est fort probable qu'il songeait au Harithi[18]. Quelques jours plus tard, Samuel rapportait que l'influence chérifienne ne cessait de progresser à Maan sous les auspices d'Abdallah et de son lieutenant, ce même chérif Ali ibn el-Hussein, tandis que le prestige et l'autorité de la Grande-Bretagne étaient sur le déclin. Ali, le pur-sang d'Azrak, l'homme qui incarnait aux yeux de Lawrence, au moral et surtout au physique, l'Arabe idéal, à la tête de la Transjordanie plutôt qu'Abdallah, trop mou, trop civilisé, avec ses allures de Sancho Pança ? Lawrence ne pouvait cependant ignorer que celui qui était peut-être devenu son *outsider*, originaire du Hedjaz, aurait eu énormément de difficultés à s'imposer face aux tribus locales.

Plusieurs semaines durant, au cours de ces premiers mois de 1921, la question de l'avenir de la Transjordanie n'avança pas. Le doute persistait en

ce qui concernait Abdallah. Lorsque les participants à la conférence du Caire se dispersèrent, fort satisfaits d'eux-mêmes, certains retournant vers divers avant-postes de l'Empire au Moyen-Orient, rien n'était vraiment réglé. Les Britanniques avaient simplement décidé de retirer la grande majorité de leurs troupes de Transjordanie, et de n'y laisser qu'une poignée de conseillers.

C'est dans cette situation incertaine que, le 23 mars 1921, Churchill partit en train du Caire pour Jérusalem à la rencontre d'Abdallah. Auparavant, le futur Premier ministre, son épouse Clementine, Lawrence et Gertrude Bell effectuèrent l'inévitable excursion aux Pyramides et posèrent pour les photographes devant le Sphinx, juchés sur leurs dromadaires, Lawrence tout sourire, savourant sans doute le côté saugrenu de la situation : l'*Emir dynamit* avait conservé pour l'occasion son complet veston et son « trilby ». Parvenu à Gaza, Churchill souhaita faire un tour du champ de bataille, mais comme la gare était à une certaine distance des lieux où s'étaient déroulés les combats en 1916 et en 1917, il fallut s'y rendre à pied. Le long du chemin parcouru par quelques-uns des « quarante voleurs », une foule d'habitants de Gaza, rapidement alertés, se pressait. Churchill ne comprenait naturellement pas la signification de leurs slogans, mais saisit rapidement que derrière les sourires et les danses, c'était leur colère qu'ils voulaient lui signifier. Les Gazaouis avaient toujours été turbulents, et ce défilé impromptu d'officiels britanniques était une occasion inespérée de manifester contre la déclaration Balfour.

Churchill interrogea Lawrence, qui marchait à ses côtés avec aux lèvres un sourire en coin un peu forcé : « Ils n'ont pas l'air très contents de nous voir. » Lawrence lui répondit qu'il ne pensait pas qu'ils présentaient un danger immédiat, mais que leurs slogans n'étaient pas précisément les marques d'un bon accueil et ressemblaient à quelque chose comme : « A bas les Britanniques et à bas la politique juive ! » Il était à vrai dire assez inquiet quant au déroulement de la visite de son patron. Finalement, Churchill et sa suite purent repartir sans incident, ayant, pour la première fois, été confrontés de très près à l'hostilité radicale d'une majorité de la population arabe palestinienne à la politique du « Foyer national juif[19] ». Lawrence accompagna Churchill jusqu'à Jérusalem et, comme ce dernier, il fut impressionné par le travail accompli par les colons juifs et en particulier par les milliers d'hectares d'orangers, soigneusement entretenus, qui bordaient la ligne de chemin de fer.

De l'autre côté du Jourdain, Abdallah restait relativement serein et ne s'affola pas lorsque son fidèle adjoint Yusuf Yasin lui annonça que les soldats britanniques de Transjordanie s'étaient retirés en Palestine et avaient ainsi laissé la porte ouverte à la pénétration française. Invité par Churchill à Jérusalem, il trouva Lawrence, venu à sa rencontre à Salt. Au cours du dîner, Lawrence lui confia d'avance ce que Churchill allait lui dire, et notamment que Fayçal n'allait pas retourner en Syrie. Le lendemain, 26 mars, Abdallah repartit en voiture en direction de Jérusalem, avec Lawrence à ses côtés. Un motocycliste vint à leur rencontre et Lawrence traduisit le message qu'il avait apporté de la part des autorités britanniques : leur véhicule ne devait sous aucun prétexte s'arrêter pour saluer les habitants dont bon nombre étaient sortis sur le seuil de leurs maisons pour l'acclamer. « Un spectacle amusant, confirma Lawrence, car les gens de Salt et de Jérusalem étaient très enthousiastes et excités, et faillirent bloquer la voiture tellement ils voulaient faire bon accueil à Abdallah[20]. »

A « Government House », sur le mont des Oliviers, l'attendaient une garde d'honneur, une musique, et le haut-commissaire Samuel. C'était la première fois qu'Abdallah rencontrait Churchill et Lawrence avait joué un rôle décisif dans l'organisation de cette rencontre. Même s'il avait peu d'estime pour les qualités d'homme d'Etat de l'émir, il savait qu'avec lui le contact serait facile et que les deux hommes avaient le charme personnel et le sens de l'humour qui permettraient au moins un dialogue aisé et franc.

Churchill avait décidé de laisser Abdallah en place pour un nouveau bail de six mois. Comme l'avait laissé entendre Lawrence, il informa aussi l'émir que le Royaume-Uni allait soutenir Fayçal pour la Mésopotamie. Abdallah parut choqué par cette nouvelle, dont il se doutait pourtant. Puis il tenta, sans doute sans trop d'espoir, de faire valoir sa revendication principale, celle d'une Palestine et d'une Transjordanie unifiées sous son règne. Le combat était perdu d'avance en raison des promesses faites aux sionistes, mais il plaçait ainsi la barre très haut, dans l'espoir d'obtenir des concessions importantes. Lors de leur deuxième conversation, Churchill confirma les engagements pris par Samuel à Salt : la Transjordanie ne ferait pas partie de la Palestine, mais elle ne serait pas pour autant considérée comme un Etat indépendant et demeurerait soumise au mandat.

Abdallah accepta ensuite la proposition de rester six mois supplémentaires à la tête de la Transjordanie, tout en prévenant qu'il aurait

sans doute quelque difficulté à empêcher les désordres de part et d'autre de la frontière avec la Syrie. Il expliqua que « les tribus situées sur le côté transjordanien de la frontière avaient l'habitude d'effectuer périodiquement des "rezzous" en territoire syrien, ce qui n'avait rien à voir avec la présence française, mais qui pouvait être interprété par ces derniers comme des actions dirigées contre eux ». Lawrence intervint alors pour désamorcer le débat et demanda s'il ne serait pas possible de détourner l'attention de ces tribus avides de pillage vers leurs voisins immédiats en Transjordanie même, et Abdallah répondit qu'il s'efforcerait d'obtenir cela de leur part[21]…

Accompagnant peut-être ses propos de ces sortes de petits gloussements de jeune fille qui agaçaient prodigieusement ses collègues, le petit « lutin » avait, une fois de plus, permis de conclure abruptement le débat par une pirouette. Ces mêmes collègues, respectueux de son savoir et du fait qu'il pouvait s'adresser aux chefs arabes sur le ton familier que lui autorisaient leurs aventures communes, n'osaient pas faire remarquer qu'une telle « solution » risquait tout simplement de favoriser l'instabilité en Transjordanie et de menacer l'autorité très précaire du fils du chérif Hussein.

Sur cette question, la confiance n'avait d'ailleurs été que très provisoirement rétablie. Le 2 avril, Churchill adressa une note à Samuel qui résumait la situation de son point de vue : « L'émir Abdallah s'est engagé à travailler avec nous et pour nous et de faire de son mieux pour empêcher les gens de mener des actions antifrançaises… sa position sera informelle, et il n'est pas question de gouvernement ou de souveraineté nationale… Je souhaite que vous lui fassiez une avance de 5 000 livres sterling pour ses dépenses personnelles, somme à distinguer totalement des dépenses d'administration et militaires […] il vaudrait mieux laisser Lawrence arranger cela, il saura mieux ce que sont les besoins d'Abdallah et quelle est la façon la plus pratique d'effectuer ces paiements[22]. » Le 10 avril, Lawrence se rendit à Amman où il constata que le versement de cette subvention était devenu urgent, Abdallah, s'il voulait se maintenir au pouvoir, devant montrer qu'il avait les moyens d'offrir l'hospitalité traditionnelle aux députations envoyées par les tribus, qui affluaient quotidiennement et qui comprenaient parfois 200 ou 300 individus.

C'est avec une fierté un peu enfantine que Lawrence relata à sa famille ses allées et venues dans la région, qui laissèrent perplexes les diplomates britanniques et en particulier lord Curzon, comme lorsque, des années plus

tôt, il racontait dans le détail les étapes de ses voyages à bicyclette en France : « De Jérusalem je suis parti, le 31, pour Amman, en voiture, en traversant Salt. Le pays au-delà du Jourdain a les couleurs du printemps, et l'herbe et les fleurs sont magnifiques […] suis resté huit jours à Amman, logé dans le camp d'Abdallah. C'était un peu comme durant la guerre, avec des centaines de Bédouins qui allaient et venaient, et une atmosphère générale de renouveau dans l'air […]. Samedi je suis retourné à toute allure à Jérusalem en voiture (cela prend six heures d'Amman) et dimanche je suis descendu à Ramleh, sur la plaine côtière près de Jaffa, où se trouve notre aérodrome, et me suis envolé avec quatre avions pour Amman. Abdallah était impatient de voir arriver des avions, et nous a fait grand accueil et offert déjeuner copieux. Puis nous sommes rentrés à Ramleh et je suis retourné à Jérusalem pour dîner. Le lendemain matin ils m'ont de nouveau conduit à Ramleh, où quatre autres avions m'ont emmené en Egypte […] ce soir je repars pour Jérusalem, et trois jours après pour Amman, avec sir Herbert Samuel, qui rend visite à Abdallah, et qui y restera probablement deux nuits[23]. »

Son rapport final, adressé à Samuel, était plutôt optimiste : « La situation en Transjordanie me paraît plutôt satisfaisante. Avec les tribus de la partie la plus à l'est, la position d'Abdallah est solide… Ali ibn el-Hussein et chérif Shakir lui apportent toute leur aide. » Le principal impondérable était, comme de coutume, l'attitude des Beni Sakhr, la grande tribu basée dans la partie ouest de la Transjordanie, qui observait d'un mauvais œil la progression de l'émir originaire du Hedjaz, et pour qui un nouveau pouvoir « central » préfigurait ce qu'ils haïssaient et redoutaient par-dessus tout : la levée de nouvelles taxes.

Début mai 1921, Lawrence rentra à Londres et retrouva son bureau à Whitehall. « Me voilà de retour au Colonial Office, que je ne supporte plus. J'ai écrit la date sur cette lettre sans avoir à réfléchir ; ce qui revient à dire que je suis maintenant un haut fonctionnaire… », écrit-il à son ami le poète Robert Graves, ajoutant cependant plus bas. « Nos intrigues pour l'amélioration du sort du Moyen-Orient avancent gentiment : merci. J'aurais souhaité ne pas partir là-bas : les Arabes sont comme une page que j'ai tournée ; et les suites sont des choses sans intérêt. » Il s'était également excusé de ne pas pouvoir aider financièrement le poète autant qu'il l'aurait voulu. « Je t'ai promis 100 livres et donné 50 ; pour être franc je préférerais

ne pas te payer avant la fin du mois. J'ai beaucoup dépensé au cours de ces voyages[24]… »

Malgré l'absence du Moyen-Orient de leur principal adversaire britannique, les autorités françaises étaient de plus en plus convaincues qu'Abdallah allait leur faire des misères. Après qu'elles se furent débarrassées de Fayçal et de ses « complices », elles percevaient la présence de son frère au sud de la Syrie, non loin de Damas, comme une provocation dont le « colonel » Lawrence était forcément l'instigateur. Un grave incident parut confirmer cette analyse. Le 23 juin 1921, le général Gouraud tomba dans une embuscade à proximité du village de Kuneitra, non loin de la frontière qui séparait vaguement la Syrie sous mandat français de la Transjordanie. Il en réchappa indemne, mais un de ses adjoints fut tué. Abdallah et son entourage d'hommes politiques et d'intrigants syriens furent aussitôt mis en accusation, et les troupes françaises rasèrent plusieurs villages situés aux alentours des lieux de l'incident. Le 6 août, les Britanniques reçurent un rapport, sans doute erroné, selon lequel les Français avaient désigné d'avance des gouverneurs à leur botte pour la région du Hauran et pour Salt, et que tous les cheikhs dans une zone allant jusqu'à Kerak étaient convoqués à Damas.

Les notables locaux étaient très inquiets de ces nouvelles tensions, mais ils n'avaient guère confiance dans le Royaume-Uni en raison du *lobbying* intense mené par les sionistes pour que la Transjordanie soit, au moins en partie, rattachée à la Palestine. Herbert Samuel confirma ce que Churchill avait déjà dit à Abdallah : la Transjordanie aurait un système de gouvernement distinct de celui de la Palestine, mais ses déclarations apaisantes ne levèrent pas les doutes.

Fin août, après plusieurs mois passés en Transjordanie, Abdallah semblait totalement discrédité. Le pays était dans un état déplorable, l'anarchie régnait, les impôts ne rentraient pas et les exilés syriens intriguaient. Les chefs tribaux, parmi lesquels on entendait souvent la voix d'un certain Auda, jaloux de leur indépendance, furieux qu'un embryon de pouvoir central à Amman puisse vouloir leur imposer de nouvelles contraintes, s'opposaient à son règne et semblaient même prêts à pactiser avec les Français, trahison suprême ! Mais Abdallah restait totalement apathique.

Après l'intermède à Londres, Lawrence venait de passer quelques

semaines très éprouvantes dans la chaleur étouffante et l'humidité de Djedda avec pour mission de négocier un traité avec le roi Hussein dont l'objet était de formaliser les positions britanniques dans la région. Conformément à la tradition, il avait reçu pour cela les pleins pouvoirs du roi George V : « Notre fidèle et bien-aimé Thomas Edward Lawrence esquire, lieutenant-colonel de notre armée, compagnon du très honorable ordre du Bain, compagnon de notre *Distinguished Service Order*. » Lawrence conservera précieusement ce document dans ses affaires personnelles, même quand quelques mois plus tard il s'engagera dans la RAF sous un pseudonyme, et alors qu'il tenait à ce que sa vraie identité ne soit pas connue de ses voisins de chambrée et de ses supérieurs.

Le séjour à Djedda fut, dira-t-il, le voyage le plus abominable qu'il eût jamais effectué. Il était parti pour tenter de convaincre Hussein de renoncer à sa grande ambition de régner sur toute la péninsule Arabique. Il usa de tous les arguments, joua la flatterie puis le bluff, offrit une aide financière accrue, et même un yacht, puis finit par menacer le chérif de mettre fin aux subsides qui lui étaient versés et de soutenir unilatéralement Ibn Séoud. Hussein accepta de signer avant de se rétracter et de formuler des exigences que les Anglais ne pouvaient accepter (et qui furent peut-être un peu exagérées par Lawrence), dont le droit de nommer « tous les cadis et muftis en Arabie, Mésopotamie et Palestine » et « surtout la reconnaissance de sa suprématie sur tous les dirigeants arabes en tous lieux ». « A la suite de ma réponse [négative] à ces exigences, il demanda qu'on lui apporte un poignard et jura d'abdiquer et qu'il ne lui restait plus qu'à mettre fin à ses jours. » Lawrence se tourna alors vers son fils aîné Ali, considéré comme beaucoup plus malléable. Un accord fut enfin trouvé, mais lorsque Ali montra à son père le texte qui devait être ratifié, Hussein se mit à crier et frappa son fils au visage[25].

Lawrence rentra bredouille en Egypte. Le 1er octobre, il écrivit du Caire au peintre Eric Kennington : « Demain je pars pour la Transjordanie, pour mettre fin à cette farce. J'ai l'impression d'être un tueur d'enfants[26]. » En vérité, il était personnellement convaincu qu'Abdallah restait la moins mauvaise des solutions ; puisque le Royaume-Uni voulait, essentiellement pour des raisons budgétaires, retirer ses troupes du Moyen-Orient partout où il le pouvait, il fallait un « Abdallah britannique » comme il l'écrira avec un certain cynisme à l'historien Lewis Namier, afin surtout d'empêcher que les

Français ne soient tentés d'étendre vers le sud la zone sous leur contrôle, en prétextant des raisons de sécurité. En se faisant l'avocat d'Abdallah, Lawrence était désormais isolé parmi ses pairs, mais il conservait un atout essentiel : la confiance exorbitante que lui manifestait Churchill. Le 2 octobre, il monta dans le train au Caire, direction Jérusalem puis Amman, où il arriva une semaine plus tard. Son opinion était désormais cruciale ; le délai de six mois accordé à Abdallah avait expiré le 30 septembre et il avait le pouvoir de faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

Kennington, auquel il avait annoncé son départ pour Amman, avait été chargé par Lawrence, aide financière à la clef, de peindre le portrait de plusieurs figures de la révolte arabe, en vue de son projet de livre, *Les Sept Piliers de la sagesse*. Lawrence avait prévu initialement de l'accompagner afin de l'aider à retrouver les personnes auxquelles il songeait, mais il avait dû y renoncer en raison de ses nouvelles responsabilités auprès de Churchill et Kennington avait malgré tout décidé de se lancer tout seul dans l'aventure. Ils s'étaient retrouvés au Caire en mars 1921, au moment de la conférence des « quarante voleurs ». « L'hôtel, beaucoup de monde, mais comment le trouver ? Le voilà qui descendait les escaliers, très petit, au centre d'un groupe – petits hochements de la tête, légers mouvements du corps, les mains presque immobiles mais les yeux bleus de cristal constamment en mouvement, son regard embrassant tout le monde et toute chose, s'arrêtant une seconde avant de repartir, assimilant tout instantanément – jamais fatigué, jamais au repos… Il fit son apparition dans ma chambre, le lendemain, comme un fantôme. » Il devait rester quelques semaines au Caire – le boulot –, et conseilla Kennington sur l'itinéraire à suivre. On se reverrait à Jérusalem pour mieux préparer la recherche de sujets. En attendant, n'était-ce pas l'occasion de dessiner Allenby, et peut-être Churchill ? Et le général Ironside ? « C'est un grand. Un mètre quatre-vingt-quinze. Intelligent aussi. » « Pourquoi faire tant de cas de son intelligence ?, demandai-je. *Non sequitur* de Lawrence : "Avez-vous déjà rencontré quelqu'un de cette taille qui soit en même temps intelligent[27] ?" »

C'est durant la conférence que Kennington dessina à la craie noire et blanche un beau portrait de Lawrence que celui-ci nomma « le Chat du Cheshire », en souvenir du chat d'*Alice au pays des merveilles*, avec son sourire malicieux. Lawrence refusa de l'utiliser comme illustration dans les

Sept Piliers, expliquant au portraitiste que les Arabes n'aimaient pas les dessins en noir et blanc, rappels de l'Enfer.

Kennington repartit à la recherche des hommes de la révolte, et d'abord des proches de Fayçal. La tâche semblait impossible. Comment les trouver, sans appui et sans contacts ? Et puis, un jour, Lawrence franchit le Jourdain de nouveau et « tout fut possible, probable, certain, réjouissant ». Toute une congrégation d'émirs, de cheikhs, de Bédouins était assemblée à Amman. (« Est-ce lui qui les avait convoqués, pour mon profit ? ») Lawrence dressa la liste des individus qu'il souhaitait voir croqués, et le peintre revint au bout de quelques semaines avec une prodigieuse galerie de portraits. Il retourna voir Kennington à Amman, cette fois en avion, et celui-ci fut le témoin de son immense popularité : « Encore une fois la multitude imprécise l'entoura et s'agglutina autour de l'avion, et leurs cris cette fois devinrent clameur, AURENS-AURENS-AURENS-AURENS ! Il me semblait que chacun avait besoin de le toucher… ils espéraient tant le voir à leur tête de nouveau, entrer dans Damas avec lui, cette fois pour en expulser les Français. » Il était bientôt l'heure de redécoller pour l'Egypte. Sans combinaison de pilote, sans gants, ni lunettes de protection, Lawrence grimpa dans l'avion, « semblant se diriger vers une solitude inapprochable », et disparut de nouveau dans les airs.

Quelques mois plus tard, Lawrence rendit visite à Kennington à Londres. Il voulait enfin voir le travail accompli par le peintre. Il scruta attentivement chaque portrait, accompagnant parfois ses commentaires d'un petit gloussement, comme devant celui d'Abdallah. « Chérif Shakir ? Peu d'hommes étaient aimés autant que lui. Mahmas ? Cela veut dire cuillère à café. Ses parents avaient probablement aperçu une cuillère pendant qu'il venait au monde [*sic*]. Untel : je suis content que vous ayez pu le faire. C'est un tueur, un psychopathe. Il ne peut pas s'en empêcher. Il a tué trois de mes chameliers, et j'ai dû le désarmer moi-même. » Kennington raconta alors qu'il avait failli subir le même sort lorsque, pris d'un moment de folie pendant qu'il posait, son sujet se précipita sur le peintre avec son poignard. Lawrence le regarda avec compassion, puis gloussa encore une fois : « Je suis vraiment content qu'il ne vous ait pas tué, Kennington, parce que… sinon… je n'aurais pas eu le plaisir de voir tous ces portraits. » Puis il sortit de la pièce à reculons, toujours gloussant, abandonnant Kennington à sa perplexité.

Et puis il y avait Ali ibn el-Hussein ! C'était sur lui que son regard se fixa le plus longtemps, et il sembla à Kennington que Lawrence était devenu

« presque révérencieux ». Quelque temps après, Kennington lui apprit qu'Ali avait été mis en prison par le chérif de La Mecque, sans doute en raison des sympathies qu'il manifestait à l'égard d'Ibn Séoud et des wahhabites. En entendant cela, Lawrence se redressa comme un coq et sembla doubler de taille. « Je le sortirai de là avant la fin du mois[28]. »

Ce nouveau séjour en Transjordanie fut pour Lawrence l'occasion de revoir plus longuement les hauts lieux de la révolte, de parcourir le chemin de fer du Hedjaz et de contempler les destructions dont lui et ses hommes étaient responsables, les portions de rails qui n'avaient pas été remplacées et les ponts qui n'avaient pas été rebâtis. Accueilli à Amman par Frederick Peake, devenu « Peake Pacha », il lui arriva de disparaître sans prévenir durant trois ou quatre jours, puis de revenir accompagné d'une demi-douzaine de ses amis arabes pour lesquels il fallait alors improviser aussitôt un festin digne de ce nom.

Le 12 novembre 1921, il avait rendez-vous à Jefr, fortin situé à environ 200 kilomètres au sud d'Amman ; un des objectifs de cette expédition était d'enquêter sur la disparition d'un avion de la RAF. Pour la circonstance, Lawrence avait enfin remisé son complet gris et revêtu une nouvelle fois la tenue arabe traditionnelle. Le pilote parvint à poser l'avion à quelque distance de leur destination, et ils furent rejoints par un groupe d'hommes à cheval venus les conduire jusqu'au fortin. Les deux pilotes grimpèrent sur leurs chevaux avec une certaine appréhension, car leurs montures n'avaient ni mors ni bride, mais une simple cordelette attachée à la tête. Ces chevaux arabes étaient très difficiles à maîtriser, spécialement lorsqu'ils étaient à proximité de leur écurie. Les deux hommes apprirent plus tard que tirer sur la cordelette avait pour effet, contrairement à ce qu'on leur avait enseigné, d'accélérer le train… tous deux partirent au grand galop ; le premier chuta rapidement, le deuxième parvint à rester en selle jusque dans la cour du fort, où son cheval tourna à angle droit à pleine vitesse et le projeta aux pieds d'une assemblée de notables locaux tout heureux d'assister à un spectacle aussi divertissant. Lawrence était resté prudemment en arrière et avait laissé un des Arabes de l'escorte tenir la cordelette. Le pilote en conclut qu'il connaissait beaucoup mieux que lui-même le maniement des chevaux arabes. La vraie raison, nous la trouvons dans les *Sept Piliers* : c'était d'abord une question de dignité. Dans le désert, un invité de marque devait se laisser

mener par un de ses hôtes ou ses domestiques. Lawrence s'était bien amusé, au détriment de ses compatriotes[29]…

Le Lawrence de cet automne 1921 était pourtant d'humeur fluctuante, et paraissait souvent déprimé. Certains soirs, devant le brasier, stimulé par la présence de ses anciens camarades de la révolte, il pouvait se lancer dans un récit plein d'humour et fourmillant d'anecdotes des différents épisodes auxquels il avait assisté et participé, notamment durant la conférence de la Paix, et c'était de nouveau le Lawrence facétieux et plein de vie. Bien souvent pourtant, il se réfugiait dans le mutisme. Le temps de la grande aventure semblait loin, il ne savait pas quel serait son avenir : mais il était toujours sous les feux de la rampe, et cela lui devenait de plus en plus difficile à supporter.

Ce furent d'ailleurs ses derniers jours dans le désert. Dans quelques semaines, il ferait ses adieux définitifs à ses compagnons. Il ne devait plus jamais revoir Auda, Shakir, Ali ibn el-Hussein el-Harithi, ni les tentes des Bédouins.

Entre-temps, il effectua une intervention décisive qui eut pour effet d'asseoir la dynastie hachémite en Transjordanie. Au terme des six mois qui lui avaient été accordés, les autorités britanniques voulaient se débarrasser d'Abdallah, et la plupart pensaient que Lawrence avait été envoyé précisément pour fournir des arguments justifiant cette éviction. Lawrence était beaucoup plus dubitatif devant les critères par lesquels Abdallah avait été jugé. « Nous avons simplement demandé à Abdallah de rester en paix avec ses voisins, pas de mettre en place une administration efficace[30]. » La situation qu'il découvrit à Amman le poussa à prôner non seulement la poursuite du statu quo, mais le maintien définitif d'Abdallah à la tête d'un nouvel Etat. Lawrence procéda avec une grande habileté, en adressant à Londres une succession de notes et de rapports décrivant avec précision les différents aspects de la situation, et qui, cumulés, finissaient par indiquer que le maintien d'Abdallah était sans doute la moins mauvaise solution.

Soucieux de ne pas s'engager trop ouvertement, il constata d'abord qu'Abdallah, contrairement à ce que certains prétendaient, souhaitait désormais prolonger son séjour à Amman.

Son deuxième rapport, daté du 24 octobre, était d'un Lawrence au meilleur de sa forme. Il attaqua sur un mode pince-sans-rire, avec comme

cible non pas le gouvernement arabe, mais les troupes britanniques qui étaient restées dans la ville : « Je me suis rendu à Amman le 12 octobre afin d'enquêter sur la situation sur place : 1) Les unités britanniques. Les véhicules blindés ne sont pas en état de fonctionner. […] Les voitures étaient dans un état de fonctionnement moyen. Les véhicules ne disposaient pas de couvertures ni de tubes, pas de pièces mécaniques de rechange, pas d'ampoules ou de batteries, pas de crics ou de pompes de gonflage, pas de réserves de pétrole. Pour les voitures, il y avait deux conducteurs et deux tireurs – pas assez pour assurer leur entretien ni pour manier les mitrailleuses, et de toute manière pour ce qui est de ces dernières, cela importait peu puisqu'il n'y avait pas de bandes de mitrailleuses, pas de munitions, pas de pièces de rechange. »

Voilà pour le matériel. Maintenant le personnel britannique : « L'un des deux conducteurs était en supplément, il devait prendre la place du premier en cas d'urgence. Mais que valent-ils, je n'en sais rien. » Et enfin, l'estocade : « Le conducteur numéro un, dont on peut supposer qu'il est qualifié, est bon lorsqu'il s'agit de faire avancer la voiture, mais n'est pas bon pour la marche arrière. Il est en train de s'entraîner au milieu des tentes. Je crois que le ministère de l'Air devrait être mis au courant de l'état dans lequel se trouve l'unité en question avant qu'il soit sollicité par le ministère de la Guerre pour le paiement des charges afférentes à son entretien[31]. »

En ridiculisant ainsi la mission militaire britannique, Lawrence avait un objectif précis : désamorcer les critiques à l'égard de l'administration arabe. Il répondait ainsi aux propos de Samuel – homme pour lequel, par ailleurs, il ne cessa de professer un grand respect – qui avait décrit le gouvernement d'Abdallah comme ressemblant plus à une sorte de « pique-nique » qu'à une bonne administration[32]. Comment les autorités britanniques, et notamment celles en place en Palestine, pouvaient-elles se permettre de fustiger l'impéritie d'Abdallah si leurs hommes sur place étaient aussi démunis et peu compétents ?

Dans le paragraphe suivant de son rapport, Lawrence redevenait plus sérieux et répondait plus directement aux critiques virulentes adressées à Abdallah et à son « gouvernement ». Ayant examiné les comptes tenus par l'embryon d'Etat transjordanien, il relata qu'il avait trouvé les services officiels bien gérés et les comptes budgétaires bien tenus. « Les conclusions que nous avons pu tirer sont que les conditions s'améliorent régulièrement.

Les rentrées fiscales augmentent lentement […]. A l'avenir les choses devraient aller mieux. Toutes les prophéties en ce qui concerne la Transjordanie ont jusqu'à présent été démenties[33]. » C'était peu, mais Lawrence avait visé juste.

Il ne disait en fait pas grand-chose d'Abdallah et de ses intentions, simplement que l'on pouvait envisager de diminuer quelque peu la subvention dont il bénéficiait s'il restait en place jusqu'en mars 1922. Mais les autorités britanniques à Jérusalem étaient furieuses et prirent très au sérieux ce rapport rédigé apparemment de façon si désinvolte. C'était une marque de l'influence de Lawrence, auprès de Churchill en particulier, que ces quelques paragraphes ayant trait à des questions marginales, dans lesquels il s'amuse, mais qui faisaient désormais pencher très légèrement la balance en faveur d'Abdallah, fussent aussitôt l'objet d'un contre-feu de la part de ses opposants.

Dans ses longs commentaires ajoutés au rapport adressé à Londres, Wyndham Deedes, l'adjoint de Samuel à Jérusalem, critiqua à mots à peine couverts leur auteur et contre-attaqua en expliquant que Lawrence, qui était depuis « très peu de temps » en Transjordanie, était resté confiné à Amman où il avait été en permanence l'hôte de l'émir Abdallah. Le sous-entendu était qu'il manquait forcément d'objectivité et s'était sans doute fourvoyé en se laissant influencer par des Syriens de l'entourage de l'émir. Selon Deedes, tous les gens des villes et une partie des tribus les plus sédentarisées souhaitaient en réalité un gouvernement sous le contrôle des Britanniques et le départ des Syriens. « Ceux qui ont eu l'expérience de la Transjordanie durant les six derniers mois [période pendant laquelle Lawrence n'était pas sur place] et qui ont eu par conséquent l'opportunité d'écouter les voix de ses habitants estiment que l'objectif de sauvetage de la Transjordanie et son développement économique sous les auspices d'un gouvernement local seraient plus aisément atteints par le retrait de l'émir Abdallah et des Syriens […]. Il est indubitable que nous nous éloignons de plus en plus en direction d'une séparation politique complète entre la Palestine et la Transjordanie. Si cette séparation est menée à bien, il n'y a guère de chances qu'elle ait un impact autre que très défavorable sur la situation économique et peut-être politique en Palestine […]. Toute suggestion d'un gouvernement sous l'autorité de l'émir provoque un mépris amusé et la présence des Syriens dans son entourage est ressentie avec amertume[34]. »

Les réactions au Foreign Office furent plus contrastées, mais Deedes avait marqué des points. Le 23 novembre 1921, un diplomate nota ainsi au sujet du rapport de Lawrence et des commentaires de Deedes : « Les médecins ne sont pas d'accord entre eux, mais dans ce cas un diagnostic fondé sur une escapade d'une douzaine de jours n'est pas fait pour inspirer la confiance. » Quant à son collègue Lancelot Oliphant, il trouva le rapport intéressant, « en particulier ce qui semble être les commentaires de sir Wyndham Deedes sur les vues du colonel Lawrence ». Paradoxalement, le point de vue de Lawrence lui paraissait cependant devoir gagner la partie : « En fin de compte il est probable que cela implique la prolongation du bail pour Abdallah et ses Syriens. En ce qui nous concerne [le Foreign Office], par conséquent, probablement de nouvelles frictions avec les Français[35]. »

Lawrence avait toujours le soutien de Churchill, qui manifesta, tout au long de cette période, une confiance quasi aveugle en une des très rares personnalités pour lesquelles il éprouvait une admiration sans mélange. Le 26 octobre, ayant pris connaissance des notes critiques à l'égard d'Abdallah, il écrivit : « Je vois que le dernier télégramme de Lawrence recommande qu'Abdallah soit maintenu. C'est également mon souhait. Je n'ai pas l'intention de m'en défaire sans y réfléchir à deux fois. Il est confronté à une tâche très ardue[36]. »

Les Français, de leur côté, étaient inquiets et les fantasmes concernant les activités de Lawrence étaient toujours aussi fréquents : elles avaient forcément pour but de relancer les intrigues et l'hostilité contre le mandat français au Levant. Son séjour de plusieurs semaines à Amman et l'accueil triomphal qu'il avait reçu au cours de ses déplacements dans la zone ne présageaient rien de bon. Le comte de Saint-Aulaire, chargé d'affaires de France à Londres, protesta au sujet de rumeurs dont la substance avait été transmise à Paris début novembre par le général Gouraud : « Il est maintenant indiqué qu'Abdallah va installer un Etat arabe complètement indépendant et que le gouvernement de Sa Majesté avait pour projet de lui donner le colonel Lawrence comme principal conseiller. » La rumeur concernant cette nomination était inexacte ; mais celui-ci avait tout de même joué un rôle essentiel, et avait poussé la politique britannique à effectuer une véritable volte-face en favorisant la création d'un nouvel Etat – la Jordanie actuelle – avec Abdallah l'Hachémite à sa tête. Quelques lignes au ton désinvolte

avaient contribué à un événement historique : seul un Lawrence était capable de provoquer un tel retournement.

Lawrence quitta Amman le 8 décembre 1921. Il avait pris soin de suggérer le nom de son successeur, quelqu'un qu'il n'aimait pourtant pas, Harry St. John Philby – « un curieux type », c'est ainsi qu'il l'avait décrit à Gertrude Bell[37] –, dont il reconnaissait néanmoins la compétence. Ultime pirouette, au moment où il quittait définitivement le Moyen-Orient et allait abandonner ses oripeaux de diplomate ? Suprême habileté peut-être, puisqu'il éloignait ainsi provisoirement Philby d'Ibn Séoud et contraignait son successeur, par sa position de principal conseiller d'Abdallah, à défendre les intérêts des Hachémites face à leur puissant adversaire. Lawrence savait aussi que Philby était, comme lui, un partisan résolu de l'indépendance de la Transjordanie, et qu'il était beaucoup plus hostile que lui-même au sionisme. Philby devait d'ailleurs remplir sa mission loyalement : « Il a maintenant totalement épousé la cause d'Abdallah », confia Gertrude Bell à son père quelque temps plus tard.

C'est durant son vol vers l'Egypte en mai 1919 – un vol au cours duquel il réchappa de justesse à la mort – que Lawrence avait eu pour la première fois un entretien approfondi avec l'autre grand aventurier de la péninsule Arabique. Celui-ci avait été envoyé d'urgence en Arabie afin de contacter Ibn Séoud dans le but de mettre fin aux combats qui l'opposaient à Hussein. Philby, lors d'une escale à Athènes, avait appris que Lawrence se trouvait bloqué en Crète en raison d'une nouvelle avarie. En attendant l'arrivée d'un avion de rechange, Lawrence faisait le tour de l'île sur un caïque à moteur. Philby avait lui-même atterri dans la baie de Souda.

Lawrence n'avait pas eu les nouvelles les plus fraîches à propos des derniers événements en Arabie et écouta attentivement l'exposé de Philby, gloussant de contentement, et s'exclamant par intermittence : « Bien, bien, excellent. » Il semblait surpris de voir à quel point Philby était bien informé de la situation, et à la fin de son exposé il se tourna vers lui : « Puis-je vous demander qui vous êtes ? » « Pardonnez-moi, répondit Philby, un peu surpris, je pensais que vous le saviez. Je suis Philby. » « Ah, c'est donc vous Philby, n'est-ce pas[38] ? » répondit Lawrence, comme s'il venait d'avoir une révélation. L'anecdote ne doit pas être prise au pied de la lettre : plutôt que ce Lawrence un peu dans la lune que dépeint Philby, non sans une naïve

sympathie, voilà sans aucun doute une nouvelle facétie du petit « diablotin ». Lawrence était un peu vexé de devoir apprendre les dernières nouvelles d'Arabie de la bouche d'un collègue qui était aussi un concurrent et fit semblant d'ignorer l'identité de son interlocuteur dans le but de le remettre à sa place.

A Amman, la passation des pouvoirs entre les deux hommes ne se déroula pas selon les normes habituelles. Lawrence, qui avait pourtant spécifiquement demandé que Philby prenne sa place, lui laissa table rase : « Absolument tous les documents et notes de son bureau avaient été déchirés et jetés dans un énorme panier à papier, et la seule chose qu'il me remit fut sa propre copie confidentielle de la correspondance McMahon-Hussein et une feuille de papier arrachée d'un simple carnet de notes décrivant comment il avait dépensé au total 100 000 livres sterling (or) durant son séjour en Jordanie. Une des lignes détaillant ses dépenses indiquait seulement "10 000 livres – perdu, je ne sais ni où ni comment". » Parmi les documents qui disparurent dans la tourmente, il y avait notamment des passeports destinés à des notables locaux, et qui venaient tout juste de sortir de l'imprimerie. « Il semblait tout savoir et connaître tout le monde, mais toute sa science était dans sa tête[39]. »

Philby se rendit à Jérusalem pour une réunion finale avec Samuel et Lawrence. Celui-ci avait rédigé une quinzaine de jours auparavant son rapport pour le haut-commissaire en Palestine et Samuel lui proposa d'en exposer les grandes lignes pour le nouveau représentant du Royaume-Uni auprès d'Abdallah. Durant l'exposé, Philby remarqua que Samuel était un peu perturbé par ce qu'il entendait. Enfin, ne pouvant plus se contenir, il interrompit Lawrence : « Mais ce que vous dites là est assurément totalement à l'opposé de ce que vous m'avez dit lorsque nous nous sommes vus la dernière fois, n'est-ce pas ? » « Ah, oui, répondit Lawrence sur un ton espiègle, mais voyez-vous, j'ai complètement changé d'avis depuis lors. » « Ah bon, fit le haut-commissaire, complètement désarçonné. Je… je vois. » Et on en resta là, se souviendra Philby[40].

Lawrence était attendu avec impatience à Londres. Personne n'osait maintenant s'opposer à lui et il était au sommet de sa « carrière » : le héros de la guerre, véritable star des médias, s'était aussi révélé un très fin politique et une brillante carrière civile s'offrait à lui. Il était d'ailleurs plutôt fier du

travail accompli durant ces quelques mois : Fayçal à Bagdad, Abdallah en Jordanie. Ce n'était pas ce dont il avait rêvé, mais c'était bien mieux que rien.

Plus tard, il présentera toujours cette époque politique et diplomatique comme celle du rachat, après les avanies de 1918-1919. Il se plaindra à plusieurs reprises de ceux qui commettront l'erreur de considérer que ce qu'il avait accompli durant la guerre était la partie la plus importante de ce qu'il appelle son « show » : « Alors que mes efforts pour parvenir au règlement avec Winston après la guerre furent une entreprise plus ardue et meilleure[41]. » Dans une lettre au général Trenchard, le 30 juin 1927, il précise que l'Irak « a eu cinq années de paix grâce à nous ; s'il s'enflamme demain, ces cinq années permettront à vous-même et à Winston, qui avez sponsorisé ce plan, d'obtenir d'être pardonné, le jour du Jugement dernier. J'étais le petit diable qui se frotte les mains de satisfaction à l'arrière-plan. Ma part dans la résolution des problèmes du Moyen-Orient rachète certainement mes méfaits de la guerre. C'est en tout cas ainsi que je vois les choses[42] ».

Il était vraiment le « faiseur de rois ».

Quelques années plus tard, alors que son parcours prenait un chemin de traverse totalement inattendu, il reviendra sur cette période, non sans une fierté un peu enfantine. C'est ainsi qu'il écrit à un député du Labour, avec lequel il avait noué des relations d'amitié : « Je vous dois une explication concernant mon caractère anormal. Quiconque a grimpé l'échelle aussi rapidement (rappelez-vous, je me suis fait presque entièrement tout seul : mon père avait cinq fils, et seulement 300 livres de rente par an) et a tant vu de l'intérieur les sommets du monde peut bien perdre ses aspirations initiales et se lasser des motifs ordinaires d'action, qui l'avaient stimulé jusqu'à ce qu'il arrive tout en haut. Je n'étais pas un roi ou un Premier ministre, mais j'en ai fabriqué, j'ai joué avec eux, et après cela il n'y avait plus grand-chose pour moi à faire dans cette direction[43]. »

Un jour, au printemps 1922, « Winston » lui demanda : « Qu'avez-vous envie de faire lorsque tout ceci sera réglé ? Vous êtes destiné aux postes les plus élevés, si vous avez l'intention de poursuivre votre nouvelle carrière au Colonial Office. » Churchill songeait même à lui pour remplacer le général Allenby comme haut-commissaire en Egypte, un des postes les plus prestigieux de l'Empire, sans doute le deuxième après celui de vice-roi des Indes. Lawrence sourit, de ce large mais énigmatique sourire qui troublait ses interlocuteurs, et répondit : « Dans très peu de mois mon travail ici sera

terminé. Le boulot est accompli, et ce qui a été fait va durer longtemps. » « Oui, mais vous ? » « Tout ce que vous verrez de moi sera un petit nuage de poussière à l'horizon. » Rien ni personne ne put le convaincre de continuer. « C'est avec tristesse que j'ai vu ce "petit nuage de poussière" disparaître au-delà de l'horizon[44]. »

26

Un livre « titanesque »

Lorsqu'il rentre en Angleterre en octobre 1918, le « libérateur » de Damas ne se doute pas à quel point il est célèbre. La diversité des personnalités qui tentent de faire sa connaissance lui en fait rapidement prendre conscience. Il y a les politiques et les diplomates bien sûr, mais très vite Lawrence est admis dans les milieux littéraires où il aspire à être adoubé : il a, depuis son adolescence, de solides ambitions dans ce domaine. Début novembre, il fit la connaissance d'une figure influente, le secrétaire particulier de Churchill – alors ministre des Munitions –, Edward Marsh. Homosexuel connu, ami des poètes et notamment de Rupert Brooke, mort en 1915, qui est à ce moment le plus célèbre poète de la guerre et dont il est l'exécuteur littéraire, Marsh introduisit Lawrence dans un milieu où l'on rencontrait beaucoup de pacifistes et qui était, en tout cas, très critique à l'égard de ceux qui avaient été aux responsabilités pendant le conflit.

Le 5 novembre, il vit à l'hôtel Savoy, sur le Strand, un autre poète de la guerre, Siegfried Sassoon. Celui-ci nota dans son journal qu'il avait ainsi fait la connaissance de « Lawrence (le général du Hedjaz [*sic*] – un petit archéologue formé à Oxford)[1] ». Il ajouta le lendemain que Lawrence devait bientôt se rendre aux Etats-Unis pour rencontrer le président Woodrow Wilson, un tuyau qui lui avait été communiqué par Lawrence lui-même, et qui constituait très probablement une initiative entièrement personnelle (voire, de sa part, une totale invention). Wilson avait d'ailleurs, selon ce dernier, des idées pour le moins saugrenues concernant le partage du Moyen-

Orient, puisqu'il avait comme projet, nota Sassoon, d'offrir la Mésopotamie au Portugal… Etait-ce là tout simplement une nouvelle facétie de la part de Lawrence, qui connaissait certainement les origines de la famille du poète et racontait volontiers ce qui lui passait par la tête ?

Sassoon descendait d'une très puissante famille de Juifs irakiens, et certains de ses cousins disposaient d'une fortune considérable, ce qui n'était pas son cas. Comme « Eddie » Marsh, il était homosexuel et avait eu un comportement héroïque durant la guerre. Il avait également séjourné en Palestine, où, nous l'avons vu, il avait entendu son chef se vanter d'avoir parmi ses connaissances un officier qui avait massacré 300 prisonniers turcs de sang-froid. Il était l'auteur de nombreux poèmes pacifistes et avait publié en juin 1918 un recueil qui rencontra un certain succès, *Counter Attack*. Sassoon, qui ne connaissait pas grand-chose des exploits de Lawrence, et qui n'était pas encore subjugué par ce dernier comme il le sera quelques années plus tard, eut une réaction étonnante de sa part : « Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment vous avez réussi à atteindre le grade de colonel ! »

Sassoon sera par la suite un conseiller précieux et un ami. Le poète avait des qualités qui comptaient beaucoup aux yeux de Lawrence : un héros qui dénonçait la guerre, qui avait écrit quelques-unes des lignes les plus fortes contre les généraux, et qui avait également dénoncé certaines atrocités. Sassoon avait d'autres attraits, en dehors de son talent poétique. Malgré ses origines exotiques, il incarnera aux yeux de Lawrence un certain idéal de l'*homo britannicus*, celui du *sportsman*, cultivé, modeste, pudique et, plus encore, bénéficiant de l'aisance sociale qui lui permettait d'être totalement indépendant : « Si j'essayais d'exporter l'Anglais idéal pour une exposition internationale, je crois que j'aimerais choisir S. S. comme pièce de choix », écrira Lawrence à Marsh en 1929, lorsque celui-ci lui demanda de présenter un prix à Sassoon pour son ouvrage *Memoirs of a Fox-Hunting Man*, livre de souvenirs rempli de nostalgie de l'Angleterre d'avant guerre, et qui deviendra rapidement un classique (Lawrence refusera). Sassoon sera de son côté fasciné par Lawrence, d'abord par la lecture des *Sept Piliers*, puis par son itinéraire étrange et original, enfin par l'énigme qu'il représentera pour tout un milieu d'homosexuels où la sexualité était encore souvent vécue comme un poids parfois intolérable et qui voyait en Lawrence quelqu'un qui avait renoncé à la chair avec, semble-t-il, une certaine facilité.

Grâce à Siegfried Sassoon, et à son ami Robert Graves, rencontré en 1920 à Oxford, Lawrence se rapprocha d'un groupe littéraire mythique : Bloomsbury, du nom de cette place de Londres où plusieurs de ses membres habitaient, et dont la figure la plus célèbre était Virginia Woolf. La plupart des hommes du groupe avaient été pacifistes ou objecteurs de conscience, ce qui ne posait aucun problème à Lawrence. Mais il appréhendait sans doute le noyau dur : en particulier Lytton Strachey et sa plume trempée dans le vinaigre, qui avait pourfendu dans un ouvrage acide les « victoriens éminents », parmi lesquels le général Charlie Gordon, le héros de Khartoum, auquel certains étaient tentés de comparer Lawrence. Une chose est certaine : il voulait être reconnu comme un grand écrivain et que cette reconnaissance ne soit pas due à ses faits de guerre mais à son seul talent littéraire. Ecrire était sûrement une forme de thérapie, un moyen de guérir du poids de la guerre et du sentiment d'avoir trompé les Arabes.

Si Lawrence a fait connaissance avec bon nombre d'artistes et d'écrivains en vue après la guerre, ses liens avec le poète américain Ezra Pound étaient plus anciens et le contact avait été établi par Will Lawrence. Celui-ci avait en commun avec Pound une passion pour la poésie provençale et l'avait invité en 1911 à venir faire une conférence à Oxford. Le poète est d'ailleurs mentionné dans une lettre de Ned Lawrence dès le 11 juin 1911. Pound était extrêmement actif dans les mouvements d'avant-garde, notamment par le biais de *The Dial*, une revue littéraire dont il était le conseiller éditorial.

Pound avait entendu parler en 1917 d'un Anglais du nom de Lawrence qui avait accompagné le chérif Fayçal et était en train de constituer un royaume arabe. Le poète pensa qu'il s'agissait peut-être du frère de son ami Will – qui avait été tué en 1915 – et lui écrivit pour vérifier si c'était le cas. Le lendemain du jour de Noël 1918, l'*Emir dynamit* fut invité à déjeuner par Pound et celui-ci raconta avec fierté dans une lettre à sa mère qu'il était parvenu à cuire à point une magnifique dinde, « une réussite parfaite ». « Je n'ai pas obtenu du col. TEL beaucoup d'informations au sujet de l'Arabie. Il était plutôt épuisé par des bagarres avec les grosses légumes, et avec des envoyés syriens venant de Manchester […]. Il nous a quittés au beau milieu de déclamations en vers provençaux, essayant de rassembler ses esprits politiques car il devait se farcir Lloyd George le lendemain matin[2]. »

Pound sollicita Lawrence pour qu'il écrive des articles sur des thèmes de son choix dans *The Dial* mais il se montra réticent, et expliqua que l'offre

était tentante – surtout si son travail était rémunéré –, mais que son style ne conviendrait pas à une revue aussi d'avant-garde. Il y avait une autre difficulté, qu'il aborda de façon brutale : « Vous direz que vous n'avez rien à foutre de ce que j'écris, du moment que je le signe de mon nom, qui a une certaine valeur publicitaire. C'est juste, mais c'est pourquoi je ne l'utiliserai pas… c'est pourquoi il me semble que je ne puis vous être d'aucune utilité[3]. »

Pound ne désarma pas et revint à la charge dans son style caractéristique : « Mon cher Hadji ben Abt el Bakshish, Prince de Mecque, Samouraï aux deux épées, Vieille Branche, Jeune Branche, Magister (?) Artium, etc., *et quid tibi licet, libet, decet, lubet*, etc. […]. Je préférerais ne pas avoir la responsabilité de publier quoi que ce soit qui puisse inciter les musulmans ou les Xtiens à de nouveaux massacres, etc. Les chants du désert seraient peut-être plus sûrs[4]. » Lawrence confirma son refus, ses penchants littéraires étant totalement différents de ceux de Pound : « Tous les jours je lis le nom d'un nouveau collaborateur dans cette galaxie. Bien sûr, Joyce sait écrire… vous, vous savez écrire. T. S. Eliot… peut-être : mais les gens que j'aime sont tellement différents, Hodgson, Sassoon, D. H. Lawrence, Manning, Conrad […]. Je suis académique, idyllique, romantique – vous, vous rayonnez les virgules et les points d'exclamation[5]. »

Lawrence n'était pas seulement sollicité par les écrivains et les poètes : les éditeurs étaient aussi à l'affût. Le public réclamait des héros qui lui feraient oublier les horreurs, la grisaille et l'anonymat des tranchées de la Somme et des cratères d'Ypres et il voulait des héros rayonnants, souriants, en bonne santé, au teint hâlé… Au cours de cet automne 1918, marqué par la grippe espagnole, Lawrence dîna entre autres avec l'éditeur américain Doubleday. Celui-ci avait également invité pour l'occasion Rudyard Kipling. Le célébrissime auteur du *Livre de la jungle* ne voulut pas manquer l'occasion de rencontrer celui qu'il considérait comme « la figure la plus romantique qui soit sortie de la guerre ». Avec Lawrence, le charmant petit aventurier-espion des confins de l'Inde dont il avait fait le héros éponyme de *Kim* avait sans doute trouvé un successeur. L'aventure de la révolte arabe devait maintenant trouver son propre barde et le mieux placé était Lawrence lui-même.

Le projet d'écrire un livre sur la révolte lui était venu très tôt durant la guerre. Rolls, son chauffeur, le voyait souvent écrire des notes dans un petit

carnet, et un jour lui demanda de quoi il s'agissait. Les questions personnelles ne lui semblaient jamais indiscrètes, et Lawrence répondit sans hésiter qu'il avait l'intention, quand tout serait terminé, d'écrire un compte rendu de la campagne, mais il songeait à quelque chose qui serait destiné à lui-même et à un cercle assez restreint de camarades. Il entrevoyait déjà une publication à compte d'auteur, peut-être une édition en tirage limité – de luxe, s'il en avait les moyens financiers. Rolls s'exclama : « Mais vous allez sûrement le faire publier, sir ! » Lawrence répondit d'une voix douce et énigmatique : « J'espère qu'on ne m'y forcera pas[6]. »

C'est début janvier 1919 qu'il s'attela vraiment à la rédaction. Il avait déjà un titre obscur, *Les Sept Piliers de la sagesse*, tiré du Livre des Proverbes, et un matériau brut abondant, constitué par ses nombreux rapports et récits de mission, rédigés avec un talent déjà évident pour l'observation et la description, les « Dépêches secrètes d'Arabie ». Il poursuivit la rédaction par intermittence jusqu'au mois de mai 1919, notamment durant son temps libre pendant la conférence de la Paix. Richard Meinertzhagen, qui avait fait la campagne auprès d'Allenby, affirmera qu'il avait déjà pu lire certaines parties du manuscrit à Paris, donc au plus tard fin avril, puisque Lawrence partit pour l'Egypte fin mai, avec apparemment comme premier objectif de récupérer des documents conservés sur place par le Bureau arabe. Il avait déjà abondamment utilisé ces informations pour la rédaction de ses premiers articles de l'après-guerre qui ressemblent de près aux versions futures des *Sept Piliers*. Doit-on le croire lorsqu'il racontera fièrement qu'une partie fut rédigée dans le cockpit du Handley-Page, entre Paris et Marseille, ce qui constituerait à coup sûr une sorte d'exploit ?

Vers la fin de l'année, il avait bien avancé et son ouvrage promettait d'être monumental. C'est alors que survint la catastrophe, le cauchemar de l'écrivain en herbe. Fin novembre 1919, il avait envoyé pour relecture à Alan Dawnay plusieurs chapitres du manuscrit, rédigés au stylo, sans en conserver de copie. Il était venu les récupérer en train ; à la gare de Reading, à l'ouest de Londres, où il devait prendre une correspondance, Lawrence s'assit quelques instants dans la cafétéria. Lorsqu'il en ressortit pour rejoindre le quai, il oublia la sacoche contenant le manuscrit. Arrivé à Oxford, il téléphona aussitôt à la gare pour savoir si elle avait été retrouvée, mais elle avait disparu. La nouvelle fut vite connue dans la presse, et Lawrence fit passer une annonce offrant une récompense, sans succès.

Ce fameux manuscrit disparu est, aujourd'hui encore, l'objet de bien des fantasmes. Coup fourré de l'Intelligence Service qui aurait craint des révélations compromettantes pour le gouvernement ? Perte « volontaire » dans un but publicitaire ou simple acte manqué, Lawrence estimant que son travail ne valait pas le coup d'être publié ou était déjà un échec ? Un de ses amis, l'écrivain australien Frederic Manning, lui écrira qu'il était enclin à penser qu'il avait détruit la première version, « parce que vous y étiez trop franc et en colère, et ce que nous avons maintenant est votre premier compromis avec le destin ». (Si jamais par chance ce document était aujourd'hui retrouvé, sa valeur marchande atteindrait des sommets, sans doute plus de dix millions d'euros.)

A vrai dire, on ne sait pas exactement ce qu'il y avait dans le texte disparu, un ou plusieurs chapitres, ou de simples notes, comme il le dira à l'artiste Kathleen Scott, l'épouse de l'aventurier malheureux du pôle Sud ? Même s'il a perdu le manuscrit communiqué à Dawnay, et qu'il n'en a pas fait de copies, on peut difficilement croire qu'il n'avait pas au minimum conservé des notes substantielles.

Lawrence fit face à cette perte dramatique avec sa décontraction coutumière. Le 25 novembre, il écrivit à Charles Doughty, l'auteur du célèbre récit d'expédition *Arabia Deserta*, dont il s'était beaucoup servi durant la campagne en Arabie, pour lui parler d'abord d'un projet de réédition de ce *magnum opus*, car Doughty, âgé, se trouvait en grande difficulté financière. Il annonça la nouvelle de la disparition de son manuscrit tout à la fin de la lettre, en *nota bene* : « J'ai perdu le manuscrit de mes aventures à moi en Arabie : on me l'a volé dans le train. Donc j'ai maintenant l'opportunité de réfléchir à le réécrire ! » C'est sur un ton presque joyeux qu'il en parla à Hogarth, qui avait également lu ce premier jet et qui était furieux de la négligence et du détachement dont faisait preuve son ami et protégé. « Vous *devez* l'écrire de nouveau ! »

Début décembre, Lawrence se remit avec bravoure à l'œuvre, en grande partie de mémoire, mémoire qui était il est vrai excellente. Il prit ses quartiers à Londres dans une sorte de grand « loft » prêté par un architecte renommé, sir Herbert Barker, et meublé de manière spartiate ; une table, une chaise et deux fauteuils en cuir – un luxe pour Lawrence – qui lui avaient été offerts récemment. Il s'imposa discipline de fer et privations. Il trouvait en effet que le manque de sommeil et une alimentation des plus frugales augmentaient sa

puissance de création. Il préférait d'ailleurs travailler la nuit, et enfilait alors, contre le froid, auquel il était devenu de plus en plus sensible depuis qu'il avait quitté la chaleur de l'Arabie, une épaisse combinaison d'aviateur.

Son vieil ami Vyvian Richards décrira l'écrivain au travail à Barton Street : « Il battit son record durant le week-end de Pâques. Il avait oublié que la plupart des magasins seraient fermés et il a donc écrit quatre jours d'affilée et presque toutes les nuits, sans prendre de nourriture – bien que non loin de là il aurait pu facilement trouver un restaurant ouvert, bien sûr. Il restait assis sans discontinuer, sans même un feu de bois pour se réchauffer, alors qu'il faisait très froid, dans une combinaison d'aviateur doublée de laine, avec à la main le stylo à plume le plus épais que j'aie jamais vu… Il écrivait sur un splendide carnet de notes en cuir, que l'on pouvait fermer à clef – un système breveté –, qui faisait sa joie[7]. » Son propriétaire se souvint toutefois qu'en guise de rations d'urgence il conservait à portée de main quelques barres de chocolat.

Dans une lettre en 1922 à Edward Garnett, qui était alors devenu une sorte de conseiller et d'agent littéraire, il ne mentionna pas la perte du manuscrit, comme si cette perte n'était pas, au fond, un événement si dramatique, mais décrivit ses journées de labeur de bénédictin. « Je me suis réfugié dans ma mansarde, et durant ce mois dont je vous ai parlé, me suis stimulé moi-même avec la faim, le froid, et le manque de sommeil plus que de Quincey l'a fait avec son opium. Cela m'a donné les fondations, et là-dessus j'ai travaillé deux ans, creusant les sillons, les lignes en profondeur[8]. » Il a toujours aimé écrire, et parlera à Garnett de cette « joie sauvage et douloureuse lorsqu'une suite de mots finit par sonner vrai ».

Lorsqu'il cherchait des modèles littéraires, Lawrence se tournait d'abord vers *Arabia Deserta*. Il raconta ainsi à Doughty un déjeuner avec le ministre des Affaires étrangères – occasion de faire un peu de *name-dropping* – où il fut question de son grand livre de voyage : « Vous ai-je jamais parlé de notre déjeuner avec M. Balfour au cours duquel la table a voté pour le meilleur récit de voyages… cinq voix pour vous, et deux pour Marco Polo ? » Or *Arabia Deserta* est écrit dans un style ampoulé, dans le genre victorien, ultra-classique, difficile pour un lecteur contemporain. Lawrence avait demandé à Doughty les raisons pour lesquelles il avait entrepris son expédition et il avait répondu que c'était pour « sauver la langue anglaise des tréfonds dans lesquels elle était tombée depuis l'époque de Spencer ». Heureusement, *Les*

Sept Piliers de la sagesse ne seront qu'en partie le reflet de l'influence de l'œuvre de Doughty et si certains passages sont en effet d'un style archaïque et trop « écrit », ils sont largement compensés par la fraîcheur et la vivacité de l'ensemble du récit.

Lawrence n'avait d'ailleurs aucunement l'intention d'écrire un livre de voyage ou un simple compte rendu de la révolte, contrairement à ce qu'il avait confié à Rolls. Il voulait désormais écrire un « grand livre », un gros livre, quelque chose qui pourrait peut-être rivaliser avec *Les Frères Karamazov* ou *Moby Dick*, avec *Pantagruel*, mais aussi avec le *Zarathoustra* de Nietzsche[9].

Deux ans plus tard – son passage au Colonial Office avait ralenti la rédaction –, Lawrence se mit de nouveau à adresser des ébauches à des amis qui avaient participé à l'épopée, sollicitant leur avis. Le manuscrit circula et finit par arriver dans les mains de Thomas Hardy. A plus de 80 ans, l'auteur de *Tess* et de *Jude l'Obscur*, adulé du public, vivait retiré dans sa maison du Dorset, Max Gate, tout près de la ville de Dorchester. Un jour qu'il se trouvait non loin de là, Lawrence écrivit à Robert Graves : « Penses-tu que le vieil Hardy me permettrait de jeter un coup d'œil sur lui ? Débarquer à l'improviste en kaki ne serait pas une façon correcte de m'introduire dans sa vie. Tu connais le vieil animal, n'est-ce pas ? Quelles sont mes chances[10] ? »

Graves transmit la requête à Hardy, qui répondit que Lawrence était le bienvenu. Celui-ci débarqua à moto à Max Gate. Il s'y rendit souvent par la suite : « Il y a une dignité et une maturité incroyable chez Hardy : il attend si tranquillement la mort, sans désir ou ambition à l'esprit… et cependant il conserve encore tant d'illusions et d'espoirs pour le monde, chose que moi-même, étant parvenu à l'âge du désenchantement, je considère comme chimérique[11]. » Durant les mois qui suivirent, Hardy, qui n'avait pas d'enfant, se prit d'une grande affection pour Lawrence. Un jour, le vieil écrivain reçut la visite de Virginia Woolf et lui raconta comment Lawrence était arrivé sur une bicyclette qu'il conduisait d'une main, tenant son bras cassé « comme cela[12] ». Si pour Hardy il était l'incarnation même de la jeunesse aventureuse et optimiste, Florence Hardy, son épouse, était plus préoccupée. « J'espère qu'il ne va pas se suicider. Il dit souvent des choses comme cela, enfin pas tout à fait. Mais il a des auréoles bleutées autour des yeux. »

Ayant achevé dans la douleur une nouvelle version de son œuvre, il fit

imprimer huit exemplaires sur les presses de l'*Oxford Times* et ceux-ci furent mis en circulation dans un milieu très restreint. Les *happy few* se montrèrent unanimes : c'était un très grand livre, qui devait bien évidemment être publié. Mais Lawrence refusa une édition grand public, et écrivit à Kennington qu'il avait demandé à des amis s'ils ne connaissaient pas un « millionnaire » prêt à investir 2 000 livres pour une édition privée qui comprendrait également sa série de portraits des principales personnalités arabes et britanniques de la guerre dans le désert.

Le 17 août 1922, Lawrence écrivit à George Bernard Shaw. Shaw était à cette époque au faîte de sa gloire et ses pièces de théâtre connaissaient un énorme succès. Ils avaient fait brièvement connaissance quelques semaines plus tôt, lorsque Shaw et son épouse avaient fait don au Fitzwilliam Museum de Cambridge d'un tableau en leur possession. Le conservateur en chef, Sydney Cockerell, était venu chez eux pour le récupérer et avait convaincu la personne avec laquelle il déjeunait de l'accompagner. « A ma stupéfaction, j'ai reconnu dans cet oiseau timide « Lurens » Bey. On s'est plutôt bien entendu », se souviendra Shaw. Celui-ci était devenu aussi une sorte de « personnage » public aux talents multiples, dont on répétait déjà les bons mots et qui entretenait une correspondance très abondante. Socialiste et pacifiste, il était une des individualités littéraires les plus influentes et les plus en vue de son époque et, trois ans plus tard, sa carrière d'homme de lettres fut couronnée par le prix Nobel de littérature. Shaw avait épousé Charlotte Payne-Townshend – le mariage ne fut jamais consommé –, une forte femme, d'origine irlandaise comme son mari, et qui allait bientôt devenir la confidente de Lawrence.

La lettre de Lawrence constituait un monument d'autodénigrement, paradoxalement destiné à éveiller l'intérêt de son correspondant : « Vous arrive-t-il encore de lire des livres ? […] Mon souhait réel est de vous demander si vous voudriez bien lire, ou essayer de lire, un livre que j'ai écrit. C'est sur la guerre, ce qui devrait vous dissuader, pour commencer, et il y a des considérations techniques désagréables […]. Mes goûts me portent vers le *Daily Mail*, et on y trouve suffisamment de fadaises et de sentimentalisme et de choses nébuleuses pour faire vomir un réaliste. Il y a aussi beaucoup de passages de réflexion qui ne tiennent pas debout, du dégoût un peu facile et des récriminations (les fronts où il n'y avait pas de soldats professionnels, c'était plutôt délirant, et je ne suis pas le moins du monde un soldat selon les

règles) : en fait toutes les baudruches que vous avez passé votre vie à essayer de percer… ceci pourrait vous faire rire si j'avais écrit ce truc-là dans un style divertissant : mais ça traîne en longueur, c'est prétentieux et ennuyeux à un tel point que, moi-même, je ne puis plus en supporter la vue. Et voilà que je choisis ce moment-là pour le faire imprimer[13] ! »

Après avoir passé sa lettre à dénigrer son propre ouvrage, Lawrence conclut par la petite pirouette finale, destinée, enfin, à stimuler, si cela était nécessaire, l'appétit du célèbre homme de théâtre. « Si l'on excepte ces vingt minutes avec Cockerell, nous ne nous sommes absolument jamais rencontrés, et il est probable que nous n'en aurons plus l'occasion et, par conséquent, strictement rien ne vous contraint à répondre à cette lettre. Je n'en serai pas le moins du monde étonné (j'en écrirai du reste une autre du même genre à un homme appelé Orage que je n'ai jamais rencontré, mais que j'apprécie comme critique) et l'opinion que j'ai de vous n'en sera que plus élevée. »

Objectif atteint : le couple Shaw sera très bientôt un des grands avocats des *Sept Piliers de la sagesse* et s'intéressera de très près à sa publication.

Lawrence adressa également un exemplaire de son texte à Edward Garnett, qui travaillait pour la nouvelle maison d'édition de Jonathan Cape : l'homme avait un goût littéraire très sûr, c'était un proche de Joseph Conrad et de D. H. Lawrence, deux des maîtres de « Lurens ». Garnett se jeta littéralement sur le manuscrit. Un livre de souvenirs sur la guerre était assuré de rencontrer un succès considérable, surtout lorsqu'il se déroulait dans un pays exotique, fourmillait de personnages romanesques, et mettait en scène un héros qui ressemblait de très loin aux combattants, pourtant si valeureux, de ces tranchées que l'on voulait, pour le moment, tenter d'oublier. C'était typiquement le sujet qui pouvait plaire au public. Mais Garnett ne s'attendait sans doute pas à découvrir une grande œuvre littéraire.

Garnett se mit à annoter frénétiquement le livre dès qu'il l'eut reçu, puisqu'il y eut, fin août, un échange de lettres quasi quotidien entre les deux hommes, l'aîné exprimant sans cesse un enthousiasme débordant, et probablement, en professionnel avisé, son souhait de ne pas voir le livre lui échapper au profit d'un autre éditeur. Dès le 22 août, Lawrence répondit à ses objections concernant la façon dont avait été relatée l'affaire de Deraa : « Si c'est vous qui aviez été victime de l'incident de Deraa, dont vous qualifiez le traitement de "sévère" et "serein" […], vous n'en auriez pas fait état. J'ai peut-être l'air d'être en acier, mais c'est avec beaucoup de réticence que j'ai

fait imprimer cela, ce sont les feuillets que j'ai envoyés en dernier à l'imprimerie. Des semaines durant, j'ai voulu brûler ces pages du manuscrit : parce que je ne me sentais pas capable de raconter cette histoire les yeux dans les yeux à quiconque, et je crois que je regretterai, lors de notre prochaine rencontre, que vous la connaissiez désormais[14]. »

Conforté par les louanges qu'il recevait par ailleurs, Lawrence plaça la barre de plus en plus haut : « Vous souvenez-vous que je vous ai dit une fois que j'avais une étagère de livres "titanesques" : et que c'était *Les Frères Karamazov*, *Zarathoustra* et *Moby Dick* [plus tard, Lawrence ajoutera en général *Guerre et Paix*]. Eh bien, mon ambition était d'en produire un quatrième qui soit anglais. » Les deux premiers ouvrages avaient une place confirmée dans le panthéon des lettres. Le chef-d'œuvre de Melville, en revanche, était à cette époque plus ou moins tombé dans l'oubli et Lawrence contribua à sa résurrection[15]. Deux semaines plus tard, il écrivit de nouveau à Garnett, sur un ton plus mesuré cette fois : « Je suis heureux que vous perceviez la véracité de cette histoire. Elle a été écrite avec un sérieux absolu […]. Kennington me dit toutefois que certains des incidents décrits vont mettre à très rude épreuve la crédulité des lecteurs. Il les trouve improbables[16]. »

Garnett voulait que le livre soit immédiatement publié. Il révéla aussi qu'il avait reçu une proposition pour une édition abrégée en provenance de Doubleday, ne sachant sans doute pas que Lawrence avait déjà rencontré ce dernier en 1918. Celui-ci avait d'ailleurs déjà eu l'idée d'une version courte, comme il l'indiquait dans une lettre à Doughty en 1920 : « Au sujet de mon livre. Dans les deux ou trois mois qui viennent je vais le réécrire dans une forme moins longue, comme un livre d'aventures, pour l'Amérique. Cela devrait plaire aux "boy-scouts", j'espère[17]. » Mi-novembre, Lawrence fit parvenir à Garnett un texte légèrement raccourci, moins « titanesque » et ce dernier répondit qu'il fallait maintenant le confier à un agent littéraire, tout en espérant que Cape, qu'il représentait, prendrait le manuscrit. Quant à George Bernard Shaw, avant même que Lawrence lui eut envoyé son texte, il lui avait suggéré de l'adresser à son propre éditeur, Constable. Durant les semaines qui suivirent, Lawrence se retrouva ainsi au beau milieu d'une série d'escarmouches mettant aux prises les grands éditeurs Doubleday, Cape et Constable, ce dernier appuyé par la force de frappe puissante que représentaient Shaw et son épouse.

Le 1er décembre 1922, Lawrence reçut des nouvelles de Shaw, qui avait pris du retard : « Patience, patience : ne tirez pas une seconde balle dans la tête de votre dromadaire docile[18]. La vérité est que je ne l'ai pas encore lu. J'en ai lu des bribes : mais je dois le lire en entier. Ma femme s'en est emparée en premier, et l'a lu très attentivement de l'alpha à l'omega. Cela a pris des mois et des mois et des mois ; mais elle a fait la traversée […]. Evidemment il y a des choses que vous ne pouvez pas publier. Et cependant, parmi elles, il y en a beaucoup qui sont impérissables[19]. » Shaw insista de nouveau, dans une autre lettre, sur Constable. Comme Garnett, il évoquait la nécessité de faire paraître une édition abrégée. Fin décembre, Lawrence lui répondit que Cape avait toujours la priorité, sous certaines conditions, expliquant que seuls ses besoins financiers justifiaient la parution d'une version courte, ce qui était une façon de répondre aux critiques de Shaw et de réitérer son attachement à la version « titanesque » : « Ma seule motivation pour faire paraître un petit bout du livre est l'argent[20]. »

Shaw avait entre-temps appris par la presse que Cape avait remporté la mise. Vexé, il fit volte-face. Non content de dénoncer Jonathan Cape comme un « ruffian de notre temps », il ajouta : « Je ne peux attendre d'avoir fini le livre pour vous donner mon opinion et vous la donner avec fermeté. IL DOIT ÊTRE PUBLIÉ DANS SON INTÉGRALITÉ[21]. » Une injonction qui était bien vue pour convaincre Lawrence, mais dont l'opportunisme était criant, Shaw n'en ayant toujours lu que des bribes. Son offensive fut renforcée par l'appui de son épouse qui, elle, avait lu le manuscrit. Le 31 décembre, elle avait enfin écrit à Lawrence : « Comment est-ce concevable, imaginable, qu'un homme qui a écrit les *Sept Piliers* puisse éprouver le moindre doute à son sujet ? […] Votre livre doit être publié en entier. Ne voyez-vous pas cela ? Aussi bien GBS que moi-même avons beaucoup d'expérience en matière de livres et aimerions tous deux la mettre à votre service[22]. »

Lawrence, soumis à ces pressions contraires, choisit finalement l'esquive, et décida alors de renoncer à la publication de la version abrégée. Ces joutes avaient fini par le décourager. Fin décembre, il avait pourtant écrit à Buxton, camarade des dernières semaines de la marche sur Damas, qui était devenu son banquier, qu'une version réduite allait sans doute lui rapporter près de 6 000 livres, une somme qui lui aurait donné une certaine aisance financière pour les vingt ans à venir. La décision de renoncer dans l'immédiat à la version pour « boy-scout » changea le cours de son existence, en le privant de

ressources immédiates – il était aussi question de droits cinématographiques qui pouvaient atteindre des montants très élevés[23]. Il avait tout simplement été manipulé par le couple redoutable que formaient Shaw et son épouse, qui souhaitaient avoir la mainmise sur le projet. Rien n'empêchait toutefois Lawrence de publier la version longue des *Sept Piliers*. Celle-ci n'aurait certainement pas eu le même succès qu'une version abrégée, mais elle se serait très bien vendue tout de même.

Tiraillé entre les avis et les propositions contradictoires, Lawrence était maintenant sérieusement ébranlé. L'écriture des *Sept Piliers de la sagesse* avait été possible au prix d'un effort intellectuel et physique considérable, et il pensait au fond de lui qu'il était sans doute parvenu à produire une œuvre de grande valeur, peut-être un chef-d'œuvre. Dans un geste d'une souveraine liberté, il annonça maintenant à celui qui faisait office d'agent littéraire qu'il avait pris la décision de surseoir à toute publication, sous quelque forme que ce soit. Il renonçait ainsi à un confort matériel immédiat, et à une vraie carrière littéraire.

D'autres circonstances avaient joué dans ce revirement. Lawrence avait en effet rejoint la Royal Air Force durant le mois d'août 1922 – nous y reviendrons – et ses travaux d'écrivain faisaient jaser. Il subissait les pressions de Trenchard, le commandant en chef de la RAF, qui avait tout fait pour l'aider mais qui l'avait prévenu que sa situation comme homme du rang était devenue intenable, en raison de la publicité autour de ses projets de livre, et qu'il serait contraint de démissionner s'il faisait paraître son récit. Le 27 décembre 1922, le *Daily Express* titra en une : « Le roi sans couronne devenu simple soldat – Lawrence d'Arabie – célèbre héros de la guerre devient simple soldat – cherche la tranquillité – occasion pour lui d'écrire un livre. » Quelques jours plus tard, c'était au tour du *Daily Mail* de raconter en détail comment Jonathan Cape intriguait pour obtenir les droits des *Sept Piliers*.

Confronté aux pesanteurs du monde et à une notoriété devenue très lourde à porter, l'homme encore jeune de corps et d'esprit préférait la moins calculée des décisions, et sans doute la plus noble : hésitant d'abord sur la voie à suivre, il finit par se replier dans sa coquille, et en subit parfois lourdement les conséquences. Est-ce un simple coup de tête ? En tout cas, Lawrence est un homme libre et il ne cessera de le montrer, même si cela peut lui en coûter.

Malgré ce qui pouvait apparaître comme une dérobade, les huit exemplaires de l'édition d'Oxford, préparés avec l'aide de Garnett, continuèrent à circuler de main en main, Lawrence en perdant parfois la trace. Le projet de publication était certes abandonné, mais il continua à solliciter les opinions d'écrivains confirmés, d'amis, et d'anciens collègues militaires. Hardy et sa femme lurent le manuscrit et lui manifestèrent leur enthousiasme. Il faut publier ! Au mois d'août 1923, Lawrence ne savait plus que faire et s'épancha auprès de Hogarth, mentor et ami fidèle : « Hardy a lu la chose récemment, et m'a rendu très fier par ce qu'il en a dit. Shaw en a fait l'éloge… Vous avez lu l'original et la version abrégée. Dites-moi vraiment ce que, à ma place, vous feriez ? »

Gertrude Bell l'encouragea également, tout comme Siegfried Sassoon : « Allez au diable, combien de temps croyez-vous que je vais continuer à vous rassurer à propos de votre fichu chef-d'œuvre : c'est un GRAND LIVRE, la barbe ! Cela vous satisfait-il ? Espèce d'ermite creusant son terrier dans les tanks [après un bref passage dans la RAF, Lawrence a été muté dans les chars]. Et grand merci à tous les dieux, déités païennes, fétiches, théocraties, intercesseurs et Emmanuels pour un homme qui écrit un bon livre et ne corrompt pas son âme en le vendant à un maquereau d'éditeur[24]. » Sassoon venait tout juste d'en terminer la lecture, et reprenait celle de la *Recherche du temps perdu*. « Un contraste singulier avec les *Sept Piliers*. Cela me ramène à Debussy ; alors que les *Sept Piliers* me rattachent à Bach. » Les encouragements de Sassoon étaient très importants et le rassuraient. Il était important qu'un combattant des tranchées de la Somme fût capable d'apprécier pleinement une œuvre qui relatait une tout autre guerre, qui pouvait apparaître comme « facile » et même frivole en comparaison de ce qu'il avait vécu.

Pendant ce temps, ses amis continuèrent à comploter pour que Lawrence modifie une nouvelle fois sa position. Deux formules de souscription étaient maintenant en concurrence. Celle proposée par Robin Buxton consistait à partir en quête de 120 souscripteurs prêts à investir 30 guinées pour chaque exemplaire, une somme très élevée pour l'époque, environ 2 000 euros aujourd'hui. Cette solution avait les faveurs de Lawrence, qui préférait un nombre réduit d'exemplaires, mais il reconnaissait que la somme demandée était sans doute trop élevée. Hogarth, Dawnay et Lionel Curtis avaient

concocté de leur côté une variante par rapport au projet de Buxton, 300 exemplaires au prix unitaire de 10 guinées, le revenu de la souscription permettant en théorie de couvrir les frais d'impression et les illustrations.

C'est finalement la solution élaborée par Buxton qui fut choisie par Lawrence, parce qu'elle prévoyait moins d'exemplaires, et aussi sans doute parce que Buxton était son banquier et qu'il était impossible d'exiger des souscripteurs qu'ils paient la totalité de la somme à l'avance. Lawrence était décidé à ce que le livre ne lui rapporte rien : il ne fallait pas que l'on puisse dire qu'il avait en quelque sorte profité personnellement de la révolte arabe.

Il était probable que les souscripteurs seraient des gens de qualité, qui feraient lire le livre à d'autres. Avec le bouche-à-oreille, les prêts, et même les copies illicites, cela permettait d'assurer une certaine diffusion, tout en en faisant un produit rare, cher et qui serait convoité par les bibiophiles. Les *Sept Piliers* risquaient vite de ne pas rester confidentiels, même si Lawrence tint à ajouter expressément que le livre ne devait pas être acquis par les bibliothèques, même par la bien-aimée Bodléienne à Oxford, afin que des étudiants ou des chercheurs ne puissent y avoir accès.

Lawrence consacra alors un temps considérable à la publication de son œuvre destinée aux souscripteurs. Il investira personnellement des sommes très élevées par rapport à ses maigres revenus, environ 13 000 livres sterling au total, ayant totalement sous-estimé les coûts de fabrication. Il voyait aussi cette entreprise comme l'accomplissement d'un vieux rêve, celui de rivaliser avec les superbes ouvrages de la Kelmscott Press fondée à la fin du XIX^{e} par le très éclectique et génial William Morris. Lawrence choisit comme imprimeur un certain Manning Pike, jeune artisan indépendant de nationalité américaine, qui ne s'attendait pas à subir les idées sans compromission de son commanditaire au sujet de ce que devait être une véritable publication de qualité. Lawrence avait déjà la série des portraits de Kennington mais sollicita d'autres artistes de renom pour des illustrations. Il prit également contact avec une firme d'Edimbourg, J. Bartholomew, pour établir les cartes, qui répondaient elles aussi à des spécifications très précises. Une de ses exigences était que chaque exemplaire devait avoir une reliure unique ; à plusieurs titres, la version souscripteurs des *Sept Piliers*, dite aussi de Cranwell, du nom de la base aérienne à laquelle il était attaché au moment de son achèvement, sera un véritable rêve de bibliophile.

Pour tout auteur, la révision d'un manuscrit est une rude épreuve. Or Lawrence lisait énormément, connaissait très bien le roman moderne et était à l'affût des nouveautés. La bibliothèque de son cottage de Clouds Hill était éclectique. Il y avait Joseph Conrad, bien sûr, mais aussi Joyce et Virginia Woolf. Et il y a les « grands livres », les œuvres titanesques, Cervantès, Dostoïevski, Melville. Début 1924 il reçut une longue lettre de E. M. Forster – l'auteur de *Howards End* et qui était en train de terminer la rédaction de *A Passage to India* – fourmillant de commentaires à propos de la construction et du style des *Sept Piliers*, la plupart assez critiques d'ailleurs. Lawrence avait écrit son texte seul et même Edward Garnett, son lecteur le plus attentif, n'avait jamais réellement abordé avec lui les aspects purement littéraires. Ses premiers lecteurs étaient submergés par le livre et impressionnés par son ampleur, mais aussi par la stature de son auteur. Seul Forster avait eu l'audace, en quelque sorte, d'aller plus loin et de prendre le texte à bras-le-corps. Lawrence lui en fut très reconnaissant et l'exemplaire qu'il lui donnera est un des rares dans lesquels il avait ajouté une dédicace personnelle : « EMF de la part TES. Pas assez bon, mais aussi bon, apparemment, que j'en suis capable. »

Lawrence était enfin conscient d'avoir créé quelque chose de valeur, et peut-être d'exceptionnel. Les avis qu'il recevait d'écrivains, d'hommes politiques étaient pratiquement tous favorables et souvent dithyrambiques. Mais la concurrence à laquelle il ambitionnait de se frotter était, en ce début des années 1920, d'une exceptionnelle qualité – Joyce, Proust, Virginia Woolf, T. S. Eliot, bientôt Faulkner – et, du point de vue strictement littéraire, le défi était considérable.

Les premiers mois de 1924 sont difficiles. Il travaille beaucoup, dès qu'il en a le temps, mais n'est parvenu à réviser que 2 des 11 sections composant le livre. Il a déjà sérieusement élagué le texte par rapport à la version d'Oxford mais pense devoir le raccourcir d'encore environ 10 % : « Ce livre est vraiment une blague atroce. » « J'élimine beaucoup de passages, j'en modifie quelques-uns, et j'aplanis beaucoup des rugosités stylistiques… le maximum auquel j'arrive est une page par jour […] c'est vraiment dur. » Ce travail de révision était éprouvant, certes, mais il fallait aussi convaincre les souscripteurs et le chemin était plus dur qu'il ne l'avait anticipé, le prix exigé

étant très élevé. En mai 1924, ils n'étaient que 34 à avoir donné une réponse favorable.

Fin juillet, on était passé à 50 souscripteurs, puis, en septembre, à 80. Une portion du nouveau texte fut envoyée à George Bernard Shaw, qui le lut cette fois avec attention et le renvoya au bout de dix jours avec des remarques de pure forme sur la ponctuation et l'usage du point-virgule. « Je ne m'imaginais pas que GBS se donnerait tout ce mal pour cette chose minable », commenta Lawrence, un peu dépité par le pinaillage du grand écrivain. Le plus urgent, aux yeux de Shaw, était maintenant de supprimer ou de modifier tout ce qui dans le livre pouvait passer pour diffamatoire envers des personnes privées ; réaction pour le moins tardive qui prouvait qu'il ne l'avait pas lu jusque-là : « Il y a le coup au-dessous de la ceinture, l'impertinence, la complaisance dans l'aversion, l'expression du mépris personnel, et bien sûr l'imputation de malhonnêteté ou de comportements lascifs qui ne devraient pas être usés trop fréquemment […]. J'ai éliminé les saillies imprudentes le plus exhaustivement que j'ai pu[25]. » Shaw, qui n'avait pourtant pas sa langue dans la poche, se montrait bien pusillanime lorsqu'il s'agissait de son cadet. Les jugements portés par Lawrence sont souvent acérés, mais il est difficile, en tout cas aujourd'hui, d'y déceler des propos que l'on pourrait qualifier de diffamatoires. Dans l'immédiat après-guerre, cependant, les jugements personnels négatifs portés sur des militaires pouvaient sembler risqués – il est toutefois assez piquant que la mise en garde soit venue de George Bernard Shaw, une des grandes voix pacifistes du conflit.

Les coûts avaient fini par exploser, en raison des exigences toujours nouvelles de Lawrence. Il apparut rapidement que le montant demandé aux souscripteurs serait insuffisant et il fut contraint de s'endetter pour des sommes significatives. Avec sa banque, la situation était devenue tendue, car, malgré la sollicitude de son camarade Buxton, son découvert avait atteint un montant très élevé. Lawrence chercha à vendre des livres d'une certaine valeur de sa bibliothèque personnelle ainsi qu'un terrain qu'il possédait à Chingford, à l'est de Londres. Mais la vraie porte de sortie consistait toujours en une version abrégée, destinée au grand public, dans un format accessible, et qui serait, c'était une certitude, un succès majeur de l'édition.

Finalement, en mars 1925, Lawrence alla à Canossa. Sans doute un peu désemparé par l'ampleur que prenait l'aventure éditoriale de l'édition des souscripteurs, il reprit contact avec Cape avec l'idée d'une version abrégée

représentant moins de la moitié du texte des *Sept Piliers*, et qui serait publiée en 1927, un an après la parution de l'édition des souscripteurs. Le contrat qu'il finit par accepter prévoyait le versement de 1 500 livres à la signature et de la même somme six mois plus tard, des montants très significatifs pour une avance de droits d'auteur, peut-être l'équivalent de 50 000 euros aujourd'hui ; mais Jonathan Cape n'avait aucune crainte, il était convaincu que *La Révolte dans le désert* serait un best-seller.

Lawrence introduisit dans son contrat une clause très particulière. Il avait voulu cette publication uniquement pour pouvoir couvrir les frais de l'édition des souscripteurs et il exigea en conséquence l'arrêt du tirage dès que le montant de ses droits équivaudrait à son découvert à la banque ! Ce découvert avait atteint environ 7 000 livres sterling et, pour obtenir des droits aussi élevés, il fallait tout de même que le livre se vende à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires. Cette clause pour le moins originale ne s'appliquait cependant pas aux ventes en Amérique, ni aux éditions en langue étrangère.

Lawrence subit alors de nouveau les pressions de George Bernard Shaw, qui cherchait une autre solution lui garantissant une certaine sécurité financière lui permettant de surseoir à la publication de la version courte. Cette fois, Lawrence était bien décidé à garder le cap. Mais la révision du texte était toujours aussi laborieuse, comme il l'écrivit à Garnett : « Quel tas de fumier, incorrigible, irrémédiable, du début à la fin ! Mais comment est-il possible que vous ayez pu penser que cela était même passable ? Chaque fois que je dois plonger péniblement dedans mon opinion s'assombrit. Si vous voulez voir comment des situations intéressantes, des personnages de bonne facture, un bon matériau peuvent être méchamment bousillés, allez à n'importe quelle page, *passim*. » La lettre se terminait sur une note proche du désespoir, et qui pouvait être lue même comme une menace de suicide. « Alors je vais tout abandonner : mais selon mes manières habituelles de comique je vais terminer la nouvelle édition et arranger les choses avec Cape avant de fiche le camp ! Dans ces questions-là il est impératif de procéder posément, de manière ordonnée et de respecter les règles[26]. »

Il savait cependant que les attentes du public étaient très élevées et, surtout, la parution d'une pseudo-biographie par Lowell Thomas *Avec Lawrence en Arabie*, eut comme effet de l'aiguillonner et le poussa à terminer la relecture des *Sept Piliers* le plus rapidement possible afin de rectifier les bobards du journaliste américain. La révolte dans le désert devait

rester la sienne. Le 1er juillet 1925, il apprit qu'il était finalement autorisé à retourner dans la RAF et, durant ses derniers jours à Bovington, il travailla dur à la révision de son livre et à la correction des premières épreuves, avec, dit-il, un sentiment de dégoût de plus en plus fort. Si l'on a parfois le sentiment que Lawrence exagère un peu, sa lettre à Garnett du 25 juillet ne donnait guère envie de le lire : « Vous constaterez avec plaisir qu'aucune de vos suggestions concernant le retrait de certains passages indigestes de cette section du livre n'a été adoptée… Ce n'est pas que cela n'aurait pas amélioré considérablement le texte, et aurait été la chose correcte à faire… Mais à quoi bon tenter d'attraper une ou deux puces dans un poulailler infesté ? Ce livre est une souillure, en soi[27]. »

Lawrence retrouva la RAF à Uxbridge le 18 août 1925 puis fut muté à Cranwell, base de formation des futurs officiers, à environ 200 kilomètres au nord de Londres. La version des souscripteurs était sur le point d'être achevée. En novembre, il put annoncer à Garnett que le livre VIII était presque bouclé et qu'il espérait que l'ouvrage serait prêt au début du printemps. Puis il rappela, comme incidemment, quelles étaient ses ambitions pour ce livre qu'il qualifiait de souillure. « Ait relu encore : *Guerre et Paix*, *Les Ames mortes*, *Les Frères Karamazov*. »

Il passa Noël seul dans la chambrée, ses camarades étant en permission, en compagnie des poèmes récemment publiés de T. S. Eliot, le plus important poète vivant à ses yeux, tout en corrigeant de nouvelles épreuves d'un livre qu'il qualifie maintenant de « démodé ». « C'est curieux, vous savez, de lire ces poèmes, si remplis de l'avenir, si en avance sur notre temps : et puis de retourner à mon livre, dont la prose pue les cercueils et les ancêtres et les armoriaux. Et pourtant les gens ont le toupet de me dire que c'est un bon livre ! Cela aurait été le cas s'il avait été écrit il y a cent ans. Mais le faire paraître après *Ulysse* [de Joyce] est une insulte aux lettres modernes[28]. »

Le 8 mars 1926, il attaqua la correction du dernier lot d'épreuves. Dix jours plus tard, il se cassa le bras, victime d'un retour de manivelle en voulant aider quelqu'un à faire démarrer sa voiture après un accident. Lawrence n'émit aucune plainte, et repartit sur sa très lourde moto Brough, en conduisant de la main gauche. Il se mit aussitôt à s'entraîner à écrire de cette main, car il fallait désormais en finir au plus vite.

Il acheva en même temps la mise au point de la version abrégée, et il

prétendra qu'elle avait en fait été réalisée en sept heures seulement de travail, les 26 et 27 mars 1926, dans son baraquement à Cranwell, avec l'aide de deux amis aviateurs, A. A. Knowles et A. C. Miller, d'une paire de ciseaux et d'un peu de colle… Il fut en fait assez satisfait du résultat, et écrivit même à Garnett que la version courte était peut-être meilleure que la longue, ajoutant toutefois que, de toute manière, « la moitié d'une calamité, c'est toujours mieux qu'une entière[29] ». Il expliqua les raisons de ses choix et pourquoi certains passages très importants des *Sept Piliers* avaient été retirés : la mort de Farraj, la nuit de Deraa, l'épisode, sordide et sublime, des hôpitaux de Damas n'avaient pas échappé aux coups de ciseaux. La version abrégée devait en effet être acceptable pour les « éclaireuses scoutes » et les passages les plus « violents » réservés aux lecteurs de l'édition longue[30]. « La délectation intime de cent quinze individualités [les souscripteurs] vaut mieux que la délectation publique de dix mille [il ne le sait pas encore, mais il sous-estime considérablement le succès de *La Révolte*] ».

Garnett n'en avait pas fini et avait, nous l'avons vu, jugé que l'épisode des hôpitaux était un élément essentiel non seulement dans l'équilibre général du récit, mais dans la construction du personnage principal. Par orgueil ou pudeur, Lawrence avait supprimé un chapitre qui permettait de voir la guerre sous un angle différent, de conclure sa lecture du livre sur une note de compassion, de charité et d'espoir. Cela, il le réservait désormais aux *happy few*, non au très grand public, qui voulait surtout que lui soient dépeints les méharées dans le désert, les trains qui explosent, Fayçal et Auda…

Son idée était toujours que la version courte paraisse un an après celle des souscripteurs. Or cette dernière prit de nouveau du retard, tandis que l'éditeur Cape, de son côté, ne perdit pas de temps, lui fournissant des épreuves deux mois seulement après la remise de son manuscrit.

Avant de s'embarquer pour l'Inde, où il avait été muté, Lawrence prit la décision de transférer le copyright de *La Révolte* à une fondation. Tous les droits d'auteur qu'il recevrait en provenance des ventes aux Etats-Unis, à partir du moment où son découvert auprès de la banque serait renfloué, seraient versés à celle-ci, et cet argent devait servir à financer un fonds charitable dont les bénéficiaires seraient les enfants des membres de la RAF, en priorité ceux dont le père était décédé ou avait dû quitter l'armée pour

invalidité. Lawrence réaffirmait ainsi à qui voulait l'entendre qu'il ne souhaitait pas s'enrichir grâce à la guerre.

Il reçut un premier exemplaire à Karachi, le parcourut rapidement avant de le prêter à deux camarades de chambrée : « Ils ont (spontanément) attesté que c'était de la bouillie pour les chats (impossible à digérer) et que seul le fait de me connaître leur avait permis d'aller jusqu'au bout[31]. »

C'est donc la « moitié d'une calamité » qui affronta en premier la critique littéraire. *La Révolte dans le désert* parut le 10 mars 1927 en Angleterre et quinze jours plus tard aux Etats-Unis, chez Doran. L'accueil de la presse fut dans l'ensemble enthousiaste. Si l'on pouvait s'y attendre de la part de la presse quotidienne grand public, même l'auguste *Times Literary Supplement* se montra dithyrambique : « Une aventure grandiose, magnifiquement racontée… et le livre laisse du début à la fin un sentiment de vérité. » Les réactions dans les milieux littéraires furent en revanche plus contrastées. Dans une lettre divertissante à l'un de ses camarades de Bovington, Lawrence énuméra quelques morceaux choisis, favorables ou non. Le plus sévère à l'égard de *La Révolte* était Leonard Woolf, le mari de Virginia, qui mit l'accent sur le style inspiré de l'*Arabia Deserta* de Doughty, si « imitatif que l'on est proche du pastiche ». Pour faire bonne mesure, Lawrence cita en contrepoint l'opinion de son ami John Buchan, naturellement beaucoup plus favorable : « Ne contient aucun des anachronismes bibliques ou élisabéthains de Doughty. » « D'une texture noueuse et tordue d'adjectifs et d'adverbes étranges », avait ajouté Woolf. « Une prose aisée, sans artifice, parfaitement adaptée », répondait un autre défenseur du livre et il est incontestable que *La Révolte* est d'une lecture plus aisée que les *Sept Piliers*.

S'il en parlait sur un ton amusé, l'opinion de Woolf le toucha durement : Lawrence cherchait toujours à être reconnu comme un écrivain, non comme un simple mémorialiste ou un raconteur d'aventures. Il était très attentif aux nouveautés littéraires, au mouvement moderniste, et avait lu les premières œuvres de l'épouse de Leonard Woolf, Virginia, dont le chef-d'œuvre, *To the Lighthouse*, parut quelques semaines après *La Révolte*. Il y a aussi son homonyme, D. H. Lawrence, « un type assez exceptionnel » dont il encense *Le Serpent à plumes*, paru fin 1926. Au sujet de son compatriote Joyce, s'il a lu avec passion *Gens de Dublin* ou le *Portrait de l'artiste en jeune homme*, il tient des propos contradictoires sur *Ulysse*, dont il considère d'abord la lecture comme une forme de « travaux forcés » tout en ne voulant pas, à

d'autres moments, donner l'impression de passer à côté d'un ouvrage révolutionnaire. A Karachi, loin de tout, Lawrence veut certes prouver qu'il est toujours « dans le coup », mais c'est aussi un lecteur passionné, au jugement très sûr.

Quoi qu'il en soit, il fallait assumer le succès, car le livre est un triomphe : « *La Révolte* se vend comme des petits pains. Un peu au-dessus de 40 000 exemplaires durant les trois premières semaines, qu'ils disent ! Voilà mes dettes réglées, tout juste. Les bonnes œuvres militaires récupèrent le surplus, s'il y en a[32] ! » A l'épouse de Thomas Hardy, il tient un discours d'un autre ton. Certes *La Révolte* se vend comme des « pommes mûres », mais il affirme toujours détester ce « petit livre[33] ». Les droits de traduction sont aussitôt cédés dans de nombreux pays, dont la France où le livre paraîtra chez Payot deux ans plus tard. Le 27 mai, le chiffre des ventes atteint 22 000 exemplaires, très élevé pour un ouvrage d'histoire « sérieux ».

A la fin du mois suivant, les ventes dépassaient les 30 000 en Angleterre (Lawrence s'était montré cette fois un peu optimiste), mais surtout 120 000 aux Etats-Unis, où il était une véritable star. Conscient du succès potentiel de *La Révolte*, il avait calculé qu'il encaisserait approximativement 6 000 livres de royalties. Ce succès populaire le laissa pantois : « A 30 000 [ventes], les royalties accumulées paieront la totalité de mes dettes à la banque. Je vaudrais alors exactement zéro ! Un état dans lequel on se retrouve libre, sans aucun doute : mais il est difficile de voyager dans le confort avec cela[34] ! » C'est en fait plus de 14 000 livres sterling qui lui furent versées la première année. Pour Jonathan Cape, éditeur encore jeune, c'était, à cette date, de très loin son plus grand succès. Après la mort de Lawrence, en 1935, il obtiendra un succès encore plus large avec la publication des *Sept Piliers de la sagesse*, dans leur version longue cette fois.

Juste avant de partir pour Karachi, Lawrence avait enfin réussi à terminer l'édition des souscripteurs. Pris par le temps, il s'était adressé à plusieurs maisons d'édition, et les bénéficiaires reçurent des exemplaires de qualité assez inégale. Il y eut finalement 211 exemplaires au total, dont 170 volumes dits « complets » et 32 « incomplets », parce qu'il y manquait certaines des illustrations. L'exemplaire numéro un fut adressé à la bibliothèque royale du château de Windsor, qui s'était engagée à souscrire mais n'avait émis qu'un acompte. Lawrence avait renvoyé le chèque en compagnie du livre, tout en

demandant au bibliothécaire de ne pas en informer le roi. « Je préférerais qu'il pense avoir effectivement payé, puisque telle est sa notion de ce qui est correct. »

Les exemplaires de l'édition des souscripteurs prirent très rapidement de la valeur en raison de leur rareté, mais aussi du succès de *La Révolte*, ce que Lawrence, qui connaissait bien la mentalité des bibliophiles, avait dans une certaine mesure anticipé. Plusieurs mois avant leur parution, il avait d'ailleurs appris que des libraires spécialisés étaient déjà prêts à offrir le double du prix de souscription. Dès le mois de juin 1927, un exemplaire fut vendu aux Etats-Unis pour une somme qui représentait l'équivalent de 500 livres sterling, plus de dix fois le prix de souscription.

Dans une lettre datée du 21 juin, il suggéra à l'épouse de Thomas Hardy de revendre son livre et d'en partager le produit avec sa femme de chambre – « dont je garde le souvenir le plus plaisant[35] »… Il avait conservé quelques exemplaires dits « incomplets » pour les offrir à des compagnons de la révolte : Stewart Newcombe en reçut un, tout comme son fils, âgé de 6 ans, que Lawrence avait pris en affection. A Robert Graves, auquel il avait déjà prêté de l'argent à plusieurs reprises, alors qu'il était lui-même très loin d'être riche, il offrit également un exemplaire, en lui conseillant de s'en défaire sans attendre longtemps. « Je me réjouis de penser à toi en train de vendre tes *Sept Piliers*. Essaie d'en tirer le maximum. J'aimerais bien être là pour rajouter quelques notes manuscrites très piquantes et des commentaires dans les marges. Cela te ferait dix livres de plus, n'est-ce pas[36] ? » Lawrence s'était d'ailleurs gardé de dédicacer les exemplaires destinés aux souscripteurs, parmi lesquels il y avait une majorité de personnes qu'il ne connaissait pas personnellement, mais seulement ceux qu'il avait donnés aux gens qu'il connaissait et estimait, sachant parfaitement qu'une simple dédicace augmenterait considérablement la valeur de l'ouvrage.

Edward Garnett avait lui-même souscrit et Lawrence, qui lui avait également fait don d'un exemplaire, lui écrivit : « Je déplore ce gaspillage d'argent pour un livre par un juge qui sait si bien ce que les livres devraient être… vendez ce machin, tout de suite, puisqu'il est encore une rareté. Le fils auquel vous m'avez dit que vous vouliez le transmettre comme héritage sera bien plus content avec cent livres sterling ou quelque chose de cet ordre-là[37]. »

D'ailleurs, Lawrence en avait également donné un exemplaire au fils

nécessiteux, le jeune romancier David Garnett, qui était important « tactiquement » en raison de sa proximité avec le groupe de Bloomsbury – Virginia Woolf et sa famille en particulier. Garnett junior le remercia chaleureusement : « L'ouvrage vaut plusieurs centaines de livres et je suis un homme pauvre, bien que, comparé à vous, je suppose que je suis riche. Mais je ne vais pas vendre les *Sept Piliers*, sauf si je me retrouve croulant sous les dettes. D'une part c'est une provision, comme une assurance-vie pour mes enfants… Par conséquent je vais le garder dans ma bibliothèque et bien sûr le prêter aussi souvent que j'en ai l'audace. Je l'ai déjà prêté à six personnes[38]. »

Heureusement, aux yeux de Lawrence, tous les possesseurs du précieux ouvrage n'étaient pas aussi « prêteurs » que le jeune Garnett et il y avait parmi eux une bonne proportion de bibliophiles qui souhaitaient le conserver dans le meilleur état possible. Edward Garnett lui reprochera d'ailleurs cette édition limitée, car, avec les prix atteints, les *Sept Piliers* deviendront une sorte de curiosité de valeur pour les cabinets de collectionneurs aisés qui ne laissent jamais leurs livres être lus « de peur qu'ils leur soient retournés détériorés. Vous ne souhaitiez pas que l'homme de la rue puisse lire le récit de vos émotions sacrées, et vous y êtes parvenu absolument[39] ». H. G. Wells faisait partie des souscripteurs et le très célèbre auteur de *La Guerre des mondes* fit part à Lawrence des soucis que lui causait son exemplaire : « Savez-vous qu'il faut maintenant le mettre sous clef dans un lieu sûr pour Pâques. Une sorte de furie s'est emparée des "collectionneurs" et des montants jusqu'à 400 guinées sont offerts pour des exemplaires. Au diable les collectionneurs, qui obligent un homme à enfermer dans son coffre-fort ce qui fait la gloire de sa bibliothèque. Ils n'hésiteront pas à cambrioler. On ne peut faire confiance à sa propre demeure[40]. »

Dans cette frénésie, les simples épreuves des *Sept Piliers* trouvèrent également rapidement acquéreurs pour des prix très élevés. Un ensemble de feuillets, donné par Lawrence à « Posh » Palmer, un camarade de Bovington, fut ainsi vendu 400 livres par l'intermédiaire du libraire Wilson à une autre connaissance de Lawrence, Ralph Isham.

Lawrence observa de loin cette agitation autour de son œuvre avec amusement – et un peu de fierté –, tout en affirmant qu'il trouvait cela absurde, et que la seule raison qui expliquait une telle inflation était que les bibliophiles – « je déteste les bibliophiles » – avaient cru qu'il n'y aurait que cent exemplaires publiés. Il ne résista pas à l'idée de rompre le charme : « Ma

petite note décrivant les diverses éditions et les tirages des *Sept Piliers* aura pour très probable effet de faire baisser le prix des exemplaires "complets". »

En Amérique, tout le monde parlait du LIVRE. En octobre 1927, le futur prix Nobel William Faulkner écrivait ainsi à son éditeur, qui venait de refuser son manuscrit de *Sartoris* : « Enfin, et sans le moindre doute, pour parler comme le cheik El Orens, j'ai écrit LE livre, en comparaison duquel tous les autres ne sont que des poulains[41]. » C'est encore à cette époque que certaines de ses lettres furent mises en vente aux Etats-Unis, et qu'il se mit à recevoir un important courrier de parfaits inconnus en chasse d'un autographe, voire de quelques lignes. S'il répondait toujours avec promptitude aux vrais amis et aux camarades de l'armée, quel que soit leur grade, il se méfiait désormais des quémandeurs que sa notoriété lui amenait en abondance.

Lawrence commença aussi à recevoir à Karachi des courriers de remerciements des souscripteurs, et d'abord de ceux qui l'avaient reçu en cadeau, comme le général Allenby. En mai, c'est une lettre de Winston Churchill – futur prix Nobel de littérature –, qui venait de publier le troisième volume de ses Mémoires de la Première Guerre mondiale, *The World Crisis* : « Lorsque j'ai reposé les *Sept Piliers*, je me suis senti mortifié par le contraste entre mon style dicté de journaliste et votre magnifique et durable apport à la littérature anglaise […]. Etant en déplacement à Paris pour trois jours, je n'ai jamais quitté ma suite sauf pour les repas, et suis resté allongé toute la journée et une bonne partie de la nuit serrant de près votre épais tome. L'impression qu'il produisit sur moi fut impérieuse… pas étonnant que vous soyez maintenant en train de ruminer dans votre coin, la séquence suivante ne pouvant être que décevante ! Je pense que votre livre survivra en compagnie des *Voyages de Gulliver* et de *Robinson Crusoé*[42]. » Lawrence, pour lequel le jugement de Churchill était de ceux auxquels il tenait le plus, écrivit aussitôt à Edward Marsh : « Winston m'a adressé une lettre splendide[43]. »

Le sentiment du lecteur moderne est sans doute plus nuancé. La publication du texte dit d'Oxford, nettement plus long que le texte classique de Cranwell, a ouvert une nouvelle perspective. Reste que la progression est parfois laborieuse, et on est à plusieurs reprises tenté de sauter quelques pages, voire un chapitre entier. Certains passages très connus comme la nuit de Deraa ou le massacre de Tafas sont écrits dans un style un peu mélodramatique qui nuit à leur crédibilité et qui met un peu mal à l'aise. Mais une bonne partie du livre demeure impérissable : l'arrivée à Djedda, la

rencontre avec Fayçal, la première opération contre le chemin de fer – avec le petit pâtre en larmes –, Auda, Georges-Picot à Jérusalem, les hôpitaux de Damas resteront à jamais comme des sommets de l'art du mémorialiste, et de la grande littérature tout court.

27

Perinde ac cadaver

Le triomphe de *La Révolte dans le désert*, le succès des *Sept Piliers* auprès d'un petit public privilégié étaient d'autant plus retentissants que leur auteur s'était, durant toutes ces années, retiré de la vie publique. Contrairement à toute attente, en effet, en 1922, le soldat s'était fait moine, ou plutôt le colonel (à titre temporaire certes) Lawrence, l'*Emir dynamit*, couvert de décorations anglaises, françaises et arabes – acceptées ou refusées –, avait décidé de renoncer à son statut pour se faire recruter dans l'armée de Sa Majesté au grade le plus bas, simple aviateur de seconde classe. Certes, pour beaucoup de ses camarades de combat, le retour à la vie civile avait été brutal. La démobilisation avait été très rapide : en novembre 1918, l'armée britannique comptait près de 4 millions d'hommes ; ils n'étaient plus que 900 000 un an plus tard, et seulement 230 000 en 1922. Pour l'immense majorité, il n'avait de toute manière jamais été question de rester dans l'armée : l'expérience qu'ils avaient traversée était trop atroce. L'Empire offrait certes de belles perspectives d'aventure, mais, pour Lawrence, il était exclu de retourner comme militaire au Moyen-Orient.

Pourquoi, dans ces conditions, avoir choisi d'entrer dans la Royal Air Force ? Lawrence avait, fin 1917 et surtout en 1918, très fréquemment utilisé le Royal Flying Corps pour ses déplacements en Arabie. Il était très attiré par la nouveauté technologique, par la vitesse aussi et par le métier de pilote de chasse ou de bombardier. Comme la guerre de course dans le désert, c'était

une forme de combat qui paraissait pure ; pour le public, les grands héros de 1914-1918, ses seuls vrais concurrents dans la notoriété, étaient les paladins du ciel, les Richthofen, les Guynemer, les Mannock, qui avaient introduit un peu de noblesse dans l'affreuse mêlée.

Par la suite, Lawrence se fit l'avocat du rôle stratégique de la RAF dans la sécurité de l'Empire et dans le maintien de la puissance britannique, pour un coût financier bien moindre que l'entretien de garnisons pléthoriques. Quelques escadrilles, des aérodromes ici et là étaient selon lui appelés à prendre la même place que les bases portuaires de la Royal Navy. Il avait constaté que les « indigènes » étaient profondément impressionnés par la puissance qui se dégageait des chasseurs et surtout des bombardiers anglais et français. Le Royal Flying Corps – la future RAF – avait « transformé la retraite turque en déroute, anéanti leurs communications téléphoniques et télégraphiques, bloqué leurs colonnes de camions, dispersé l'infanterie ». Il reconnaissait un peu moins facilement qu'il devait personnellement une fière chandelle aux aviateurs, lorsqu'il s'était retrouvé très exposé aux attaques turques et allemandes à proximité de Deraa, le 20 septembre 1918.

Son frère préféré, Will, avait été tué fin octobre 1915 au poste d'observateur dans la Somme, une semaine seulement après être arrivé au front. Lawrence avait réagi à cette perte, comme à celle de son frère aîné Frank quelques semaines plus tôt, avec le flegme de rigueur. « J'ai longtemps vécu loin d'eux, de sorte que ça ne me tombe pas du tout dessus comme un choc[1] », avait-il écrit à son ami Leeds. Le jour de Noël 1915, il s'était efforcé de consoler sa mère avec un pragmatisme un peu glaçant : « J'ai peur que pour toi, cela ne soit pas une journée très gaie ; cependant il te reste encore Bob et Arnie à la maison, ce qui est bien plus que ce qu'ont beaucoup de gens[2]. »

Lawrence avait eu sa part d'incidents et d'accidents, qui auraient pu le dissuader de poursuivre une carrière dans l'aviation. D'ailleurs, il avait failli perdre la vie en mai 1919. En plein milieu de la conférence de la Paix, il profita du retour de Fayçal en Syrie pour effectuer un voyage en Egypte. L'objet réel de ce voyage n'a jamais été réellement établi, mais il racontera qu'il était allé récupérer au Caire des affaires personnelles et des documents en vue de la rédaction des *Sept Piliers*. A Paris, il avait appris le départ d'une flottille d'une cinquantaine de bombardiers Handley-Page et avait demandé l'autorisation de faire le voyage à bord de l'un d'eux, piloté par les

lieutenants Prince et Sprott. Les incidents furent innombrables. Entre Paris et Marseille, presque tous les appareils furent contraints d'atterrir pour réparer des avaries moteur. Arrivant à Pise le 18 mai en fin d'après-midi, Prince décida de redécoller aussitôt en direction de Rome qu'il atteignit peu après la tombée de la nuit. En terminant son atterrissage sur l'aérodrome de Centocelle, à l'est de la capitale, il dépassa malheureusement le bout de la piste, et le bombardier bascula dans une carrière. Prince et Sprott furent tués, mais Lawrence et deux mécaniciens en réchappèrent par miracle. Lawrence avait eu la clavicule brisée, mais après une dizaine de jours à l'hôpital il repartit sans hésiter dans un autre Handley-Page piloté par le capitaine Henderson, l'épaule dans le plâtre.

A Tarente, le général qui commandait la base britannique demanda à voir le « colonel Lawrence ». Henderson convainquit difficilement son passager de venir se présenter, mais Lawrence refusa l'invitation à dîner. Tout le monde remarqua qu'il avait retiré de ses pattes d'épaule les couronnes qui indiquaient le grade de colonel dans l'armée britannique, et qu'il s'était lui-même « dégradé » en simple lieutenant. La prochaine étape des Handley-Page était l'Albanie. Durant la traversée, alors qu'il n'y avait plus de terre ferme en vue, Lawrence gribouilla un mot et le passa à son pilote : « Ne trouvez-vous pas que ce serait amusant si on faisait le grand plongeon maintenant ? » « Je ne partageais pas tout à fait ce sentiment[3] », se rappellera Henderson, avec un certain sens de la litote. Malgré ce ton guilleret d'un goût un peu douteux, Lawrence n'en menait pas vraiment large, puisqu'une dizaine d'années plus tard, il écrira encore au pilote d'un des Handley-Page qui accompagnait le sien au-dessus de l'Adriatique : « Je me souviendrai toujours de votre coucou perdant de l'altitude en direction de la côte albanaise, une hélice tournant à peine, et moi-même grommelant "En voilà encore un de fichu." Ce vol-là m'a donné une sacrée frousse. Nos coucous sont meilleurs maintenant[4]. » Le vol arriva en ordre dispersé à Athènes. Certains avions atterrirent sur le premier aérodrome qu'ils aperçurent, puis redécollèrent en direction de celui qui avait été prévu initialement. Le comité d'accueil, parmi lequel se trouvait le roi de Grèce, partit en hâte pour le premier, avant de rebrousser chemin à toute vitesse, un ballet qui amusa évidemment beaucoup Lawrence.

La baie de Souda, sur la côte nord de la Crète, était l'étape suivante. Lawrence y croisa Harry Philby, nous l'avons dit, lui aussi venu de Londres

en avion. La traversée finale de la Méditerranée fut agrémentée de nouveaux incidents techniques, avant que les Handley-Page ne parviennent enfin au-dessus du Caire, après un voyage qui avait duré au total plus d'un mois ! La piste d'atterrissage se trouvait à Héliopolis, mais les avions tournèrent en rond un certain temps sans réussir à la voir ; c'est finalement Lawrence lui-même, selon les dires d'un des pilotes, qui le premier signala l'aérodrome à son pilote, en s'étendant sur le rebord de l'aile pour tenter de mieux voir le sol.

Henderson avait eu le temps de discuter longuement avec son passager illustre et lui demanda ce qu'il comptait faire maintenant que la guerre était terminée. Il crut que Lawrence blaguait lorsqu'il lui répondit qu'il pensait s'enrôler dans la RAF. Il n'était nullement dégoûté par leur périple à rebondissements, ni par sa clavicule brisée : « Ils auront toujours besoin de gens qui aiment voler », expliqua-t-il à son pilote, par un de ces truismes qu'il affectionnait et qui laissaient parfois sans voix ses interlocuteurs. C'est lors de la conférence du Caire, en 1921, que son projet prit véritablement forme. Parmi les « quarante voleurs » – les participants, ainsi baptisés par Churchill –, il y avait lord Trenchard, grand patron de la RAF, qui défendait, comme Lawrence, l'idée de donner à l'aviation militaire une place centrale dans le système de sécurité de l'Empire. Cette nouvelle approche avait été balayée d'un revers de la main en une formule lapidaire par le général Wilson, chef d'état-major impérial : « Des Arabes, des avions, du vent… »

Lors des discussions en Egypte, l'appui qu'avait apporté Lawrence aux interventions de Trenchard avait été aussi laconique qu'efficace : « Sir Hugh a raison et le reste d'entre vous a tort. » Trenchard, qui avait été mis jusque-là en minorité par les représentants de l'armée de terre et par les hommes du Colonial Office, qui ne voyaient pas comment l'on pouvait maintenir l'ordre dans des pays aux populations turbulentes simplement avec des avions et des bases aériennes, s'en souviendra, et Lawrence s'était ainsi fait un protecteur et un ami pour toujours, auquel il fera avaler bien des couleuvres. Un soir, après une longue discussion avec Churchill à l'hôtel Sémiramis, Lawrence annonça avec nonchalance au chef de la RAF qu'il aimerait bien s'engager un jour dans les forces aériennes. « J'en serais très heureux », répondit l'aviateur. « Même comme simple soldat ? » « Non, certainement pas, comme officier ou rien », répondit Trenchard, un peu ébahi par la suggestion de Lawrence.

C’est pourtant bien dans le but de se faire recruter tout en bas de l’échelle que le colonel – à titre temporaire – Lawrence se présenta le 30 août 1922 dans un bureau de la RAF de Londres, au 4, Henrietta Street, non loin de Covent Garden.

« Dieu que c’est horrible. Hésiter durant deux heures, en faisant les cent pas dans une immonde rue, lèvres, mains et genoux qui tremblotent au point que j’en perds le contrôle, le cœur qui cogne par peur de cette petite porte que je dois franchir pour m’engager. Si j’essayais de m’asseoir un instant au cimetière. […] Et maintenant les toilettes les plus proches. Ah oui, bien sûr, sous l’église. Qu’est-ce donc que racontait Baker au sujet de la corniche ?

« Deux sous ; il m’en reste donc trente. Grouille-toi vieille essuyeuse de lunette. Je ne peux pas te donner de pourboire et pourtant cela presse […]. Une des raisons par quoi j’ai compris que je n’étais pas un homme d’action, c’est cette classique débâcle des boyaux avant un moment critique. Néanmoins c’est fini. J’y vais et j’entre directo[5]. » Interrogé par le poète F. L. Lucas sur ce passage, Lawrence confirmera qu’il n’était pas un surhomme : « A deux ou trois reprises mes intestins ont flanqué par terre l’attitude de flegme stoïque qui sied à l’homme d’action […]. Je sais, bien sûr, que je ne suis pas une personne de courage : et cela ne me chagrine pas[6]. »

Le début de *The Mint* – en français *La Matrice*, dans la traduction un peu datée d’Etiemble – est toujours, pour l’*aficionado* de Lawrence, un choc brutal. On est désormais bien loin du désert : le héros aux atours immaculés a retrouvé ses semblables et celui qui a côtoyé les plus grands est désormais un homme comme les autres, qui a peur et est trahi par ses intestins. Le faiseur de rois est nu. Mais de quoi Lawrence a-t-il donc peur ?

« Franchement je ne saurais vous dire exactement pourquoi j’ai voulu être recruté. Je voulais entrer dans la RAF, c’est tout. » Il est néanmoins difficile d’accepter qu’un personnage public, ayant acquis une grande célébrité, puisse perdre ses moyens et se retrouver subitement dans l’incapacité de donner un sens à son existence. Il faut donc une explication, et la plus courante sera que cette retraite dans l’anonymat des casernes tient au fait que Lawrence aurait été profondément amer en raison des décisions prises après guerre au sujet du Moyen-Orient par les hommes en complet veston.

Cela nous paraît trop simple, bien que Lawrence lui-même ait pu justifier ainsi sa décision. A aucun moment Fayçal et ses compagnons arabes de la révolte ne lui ont tenu vraiment rigueur de ce qui s'était passé après la guerre et ne l'ont accusé personnellement d'avoir trahi la parole donnée. Et puis son passage au Colonial Office lui avait donné l'occasion de « rectifier le tir » et il s'en trouvait satisfait. Avec Churchill, il avait considéré qu'il était finalement parvenu à un règlement satisfaisant pour les Arabes, en plaçant Fayçal à la tête de l'Irak et Abdallah en Jordanie. Quant à la Palestine, il estimait toujours que les sionistes seraient contraints à s'accorder avec les Arabes et qu'ils ne parviendraient pas à leur but parce que la majorité ne saurait pas s'adapter à une vie trop rude et incertaine. Il est certain qu'il fut plongé dans des phases de dépression durant l'hiver 1919-1920, mais est-ce là très surprenant ? Ce sera le cas d'énormément de combattants, le retour à la vie civile ayant été particulièrement traumatisant, et de ce point de vue Lawrence s'en est mieux sorti que beaucoup.

Reste, pour Lawrence, sans doute le plus difficile : le sentiment que l'on est constamment regardé, sous les feux de la rampe, et que le public exige toujours plus. A plusieurs reprises au cours de la campagne en Arabie, il avait songé à se dérober face aux responsabilités toujours plus importantes qui lui étaient confiées et aux attentes de plus en plus grandes des états-majors. Son ascension avait été météorique, en dehors de toutes conventions ; les choses étaient même allées trop vite : s'engager dans l'armée, au plus bas de l'échelle, c'était l'occasion de reprendre son souffle, alors que d'autres poursuivaient leur carrière ou retrouvaient une vie plus tranquille, celle des classes de l'Angleterre privilégiée. Mais il sait qu'on ne le lâchera plus désormais : le Royaume-Uni attend trop de lui.

Le premier à accueillir John Hume Ross, puisque tel était le nom que Lawrence s'était choisi, fut un certain sergent-major McGee qui eut tout de suite l'impression d'avoir affaire à quelqu'un de louche. Même s'il « faisait jeune », le candidat qui se présenta devant lui, très mal à l'aise, était manifestement nettement plus âgé que les autres. Il était assez classique que des truands s'engagent dans les armées afin d'échapper aux poursuites et le sergent recruteur avait toujours sur son bureau les photos d'un certain nombre de criminels recherchés par la police.

Lawrence avait reçu des instructions précises du général d'aviation Swann qui avait été chargé par Trenchard de superviser son recrutement, car

il fallait conserver toutes les apparences d'une procédure qui suivait les étapes habituelles. La nouvelle recrue devait ainsi fournir deux lettres de recommandation, l'une d'elles concernant son caractère et sa personnalité, l'autre de la personne qui l'avait employé durant les deux années qui précédaient. Swann s'était montré rassurant : « Je vous laisse vous en occuper. Personne n'ira vérifier mais il est indispensable que vous les ayez avec vous pour qu'on ne puisse pas dire que votre dossier est incomplet… Vous serez envoyé à Uxbridge avec un contingent de recrues. A Uxbridge on vous posera des questions et vous passerez une visite médicale. Vous devrez déclarer que ce qui est marqué sur la fiche de questions est exact et il vous faudra ensuite prêter serment d'allégeance à la Couronne[7]. »

Mais quand il pénétra dans le bureau de recrutement, Lawrence n'avait pas apporté de papiers d'identité. Il n'avait pas non plus apporté les lettres de recommandation exigées… Lawrence-Ross ne s'était pas non plus muni de son certificat de naissance, qui aurait d'ailleurs révélé son vrai nom. Il avait demandé aux plus hautes autorités militaires du pays d'intervenir en sa faveur, et il s'était révélé incapable de faire le moindre effort pour remplir les formalités relativement simples qui étaient exigées. Encore un acte manqué ?

En tout cas, il eût été sans doute humiliant pour le héros de la révolte arabe de demander à quelqu'un de le recommander, bien qu'il eût pu s'adresser à quelques-unes des personnalités les plus en vue du royaume, qui n'auraient pas fait de difficultés ; quant à solliciter un employeur, il y avait certes eu le Colonial Office, mais il n'avait aucune intention qu'une quelconque publicité soit faite autour de ce nouvel épisode de son existence, et il avait surtout peur du ridicule.

Lawrence aggrava encore son cas lorsqu'il revint muni des fameuses lettres de recommandation. L'officier s'aperçut immédiatement qu'il s'agissait de faux, qui avaient très certainement été concoctés par Lawrence lui-même. Cette fois, c'en était trop : il fut carrément mis à la porte.

Il se dirigea de nouveau vers le ministère de l'Air, qui se trouvait à une dizaine de minutes à pied seulement du bureau de recrutement. Lorsqu'il revint, il était cette fois accompagné par un messager du ministère, porteur d'une copie du courrier par lequel Trenchard avait donné comme instruction à Swann de tout faire pour faciliter ses démarches. La signature du grand chef était le sésame attendu. La première étape fut enfin franchie, mais il était désormais évident que « Ross » n'était pas une recrue comme les autres et,

pour celui qui prétendait rechercher l'anonymat, cette entrée en matière s'était déroulée sous de très mauvais auspices.

Il y avait ensuite une deuxième étape impossible à éviter, la visite médicale, dont l'issue était plus incertaine. Les choses ne se présentaient pas forcément très bien : sa taille modeste n'était pas un handicap, mais Lawrence, qui avait toujours été très affûté physiquement, avait perdu beaucoup de poids après les mois de frugalité qui avaient accompagné la rédaction des *Sept Piliers*. Il se retrouva face à deux médecins, un commandant d'escadron du nom de Valerie et son adjoint, un écossais, que Valerie appelait simplement « Mac ». Valerie mena l'interrogatoire : « Vous fumez ? » « Pas beaucoup, mon commandant. » « Eh bien, ce sera plus du tout. Compris ? » Lawrence n'avait pas fumé une cigarette depuis six mois.

Puis ce fut l'examen proprement dit : « Les nerfs en pelote. Les doigts durs du médecin à l'accent écossais martèlent, martèlent et martèlent encore la caisse sonore de mes côtes. Je dois être diablement creux. » Après l'avoir mesuré, avoir enregistré sa capacité thoracique et lui avoir fait faire quelques mouvements callisthéniques, le médecin lui demanda de lui tourner le dos. « Tiens, tiens ! qu'est-ce diable que ces marques-là ? Une correction ? » « Non mon commandant, plutôt un genre de persuasion, mon commandant, je suppose. » « He… m… voilà qui expliquerait les nerfs. »

La voix se fait plus douce. « N'inscrivez pas cela, Mac. Mettez : "deux cicatrices parallèles sur les côtes". Qu'est-ce que c'était, mon garçon ? » « Des blessures superficielles, mon commandant. » « Répondez à ma question ! » Lawrence marmonna quelque chose à propos d'une déchirure en traversant des barbelés. « Et pendant combien de temps n'avez-vous pas mangé à votre faim ? » « J'ai eu un peu faim ces trois derniers mois, mon commandant… Plutôt ces six derniers. » « Très bien : remettez vos vêtements. Vous n'êtes pas en aussi bon état qu'il le faudrait, mais après quelques semaines au dépôt vous récupérerez bien[8]. »

Les médecins n'étaient pas au courant de l'intervention de Swann, et ils avaient accompli leur travail consciencieusement. Le dossier médical de Lawrence, aujourd'hui consultable aux Archives nationales à Kew, près de Londres, indique bien deux cicatrices parallèles sur les côtes[9].

Ce que ne raconte pas Lawrence dans *La Matrice*, c'est que les médecins refusèrent de le passer comme bon pour le service non en raison de ses blessures, mais de sa faiblesse physique générale et surtout de sa très

mauvaise dentition. « Mes dents n'ont jamais été en bon état, et les médecins m'ont mis à la porte immédiatement », avouera-t-il plus tard. Il fallut une nouvelle intervention du ministère de l'Air, en la personne du capitaine d'aviation Dexter, pour faire avancer le dossier, mais les médecins refusèrent de signer, et il fut nécessaire cette fois de faire appel à un médecin venu de l'extérieur, qui accepta sans aucune hésitation. L'affaire était enfin bouclée.

On fit passer à la nouvelle recrue une batterie de tests. Les examinateurs avaient noté son âge, et lui demandèrent d'expliquer les raisons pour lesquelles il n'avait rien fait durant la guerre. Pour Lawrence, c'était presque une provocation involontaire, en tout cas un piège dans lequel sa pente naturelle risquait de l'entraîner. Il s'en sortit avec une pirouette assez audacieuse. « Parce que j'étais interné par l'ennemi, sir, comme étranger. » « Dans quel camp d'internement étiez-vous ? » « A Smyrne en Turquie. » Curieusement, cela eut l'air de marcher. « Où sont vos lettres de recommandation, certificat de naissance, documents scolaires ? » « Ils les ont gardés à Henrietta Street, sir. Si j'ai bien compris, j'ai été enregistré là-bas. » « Si j'ai bien compris ? Ecoute-moi bien, mon garçon. Tu es en train d'essayer de t'engager dans la RAF, mets-toi bien dans la tête tout de suite que l'on ne te demande pas de comprendre quoi que ce soit avant qu'on ne te dise de le faire. Compris ? » L'officier regarda de nouveau le dossier déposé sous ses yeux : Ross avait en effet bien été accepté. « Allez fiche-moi le camp et ne me fais pas perdre mon temps[10]. »

Le 1er septembre, « Ross » – qui avait décidé pour l'occasion de redevenir le « colonel Lawrence » – raconta à Swann tout le déroulement de la procédure dans une lettre totalement désinvolte, n'hésitant pas à s'adresser au général sur un ton presque d'égal à égal : « Cher Swann, Je ne puis demander au caporal de quelle manière un simple aviateur doit s'adresser à un général d'armée aérienne – considérez donc cette lettre comme une œuvre de ma défunte vie ! »

Swann racontera plus tard qu'on aurait pu croire par le ton des lettres de Lawrence qu'ils étaient des correspondants réguliers depuis longtemps, voire des amis intimes. « Mais en fait, je ne l'avais jamais rencontré avant que l'on me l'amène au ministère de l'Air et on m'a ordonné de l'accepter dans la RAF. Je n'aimais pas toute cette affaire, avec ses secrets et ses subterfuges : je décourageais toute communication avec lui[11]. » Lawrence n'avait donc rien perdu de ses habitudes, particulièrement agaçantes pour les généraux, qui

trouvaient insupportables le ton familier qu'il n'hésitait pas à employer. « Je n'avais pas l'intention d'écrire, sauf en cas de changement d'affectation, mais le gâchis dont j'ai été le responsable à Henrietta Street exige une explication », poursuivait Lawrence, n'ayant rien perdu de ses habitudes.

Le garnement effronté n'en avait pas fini. Il fallait rappeler à son interlocuteur qui il était vraiment : « Au cas où le Colonial Office me réclamerait je vous enverrais un mot dès que je change de base […]. Veuillez s'il vous plaît dire au CAS [*chief of the air staff*, Trenchard] que je suis ravi, et que je suis des plus reconnaissants pour ce que lui et vous-même avez fait. Ne vous embêtez pas à garder un œil en permanence sur ce qui m'arrive. » Le *nota bene* n'était pas de nature à atténuer l'irritation qu'avait dû ressentir jusque-là son correspondant : « J'ai relu cette lettre et elle donne une impression trop sombre. C'est seulement que l'échange soudain de la liberté pour le lavage de vaisselle, et le passage d'une existence intellectuelle à une existence physique ont été trop pour moi[12]. »

Quelques semaines plus tard, le ton devint franchement obséquieux. La lecture de certaines lettres de Lawrence à cette époque donne du reste une impression parfois pénible, surtout lorsqu'il s'obstine à citer Churchill par son prénom, Winston, afin que son correspondant ne puisse ignorer sa proximité avec une des figures les plus en vue de tout le Royaume-Uni : « Voulez-vous dire au CAS que tout va bien et que j'ai changé de base ? […] J'aurais aimé pouvoir le présenter aux camarades du baraquement IV d'Uxbridge. Ce sont des adorateurs dévoués : et leur adoration est, je trouve, plutôt enviable. En tout cas, si j'étais leur Dieu, j'en serais satisfait. […] merci aussi pour tous les efforts que vous avez consentis pour arranger une rencontre avec Winston. Cela aurait pu parfaitement marcher – seulement les dieux ne le voulaient pas[13]. »

L'aviateur de seconde classe Ross était maintenant affublé du matricule 352087 et il s'était comporté comme un moine qui aurait choisi d'entrer dans le monastère où la « règle » était la plus sévère, tout en utilisant dès qu'il en avait besoin ses relations personnelles avec le pape.

Avec ses nouveaux camarades, les différences d'origine sociale n'étaient nullement gênantes, mais ce n'était pas le cas de la promiscuité physique. Lawrence avait durant la guerre du désert réussi à éviter la vie en communauté des armées, ce n'était pas le moindre attrait du combat qu'il

avait choisi. D'une propreté fastidieuse, sensible à la moindre odeur, ce fut pour lui un véritable choc. « Les effleuves corporelles luttaient avec la bière et le tabac pour prendre contrôle de la chambrée. » L'extinction des feux avait lieu à 22 h 15 mais les heures nocturnes étaient particulièrement agitées, et, dans la chambrée, on percevait des bruits de toutes sortes… Pourquoi diable Lawrence, qui aimait et recherchait la solitude, avait-il choisi une vie qui en était totalement privée ?

Au bout d'une semaine, un premier vrai test se présenta : sa première corvée de « char-à-merde ». Chaque matin, le camion de ramassage sillonnait le camp à la chasse aux poubelles. Avec plusieurs camarades, c'était maintenant son tour de les hisser à bord. Une fois arrivées à la décharge, quatre d'entre elles refusèrent de se vider, et il fallut en extraire le contenu à la main, un mélange de suie, d'os, de restes d'aliments, de viande, de vieux chiffons. Il restait un amoncellement d'ordures sur le sol du camion, qui fila en direction de l'incinérateur. A grandes pelletées, Ross et ses coéquipiers jetèrent la cargaison dans les flammes[14].

Le pire était à venir : l'évacuation des eaux grasses du peloton d'échelon, des dizaines de litres de lait aigre, les restes de centaines d'assiettes, et des aliments périmés, solides et liquides, destinés à satisfaire l'appétit des cochons élevés dans un enclos aux abords du camp. Il y avait au total onze poubelles et chacune pesait très lourd. Chaque fois que le camion faisait une embardée, les hommes étaient aspergés. Arrivé aux cochons, il fallait déverser dans chaque auge un « lac gris ». A 16 h 30, la journée terminée, Ross put enfin souffler et prendre le temps de lire, calé dans un fauteuil sur le toit de la porcherie, la lettre, toute souillée, qu'il avait reçue ce matin-là.

C'était Edward Garnett qui le félicitait pour le manuscrit des *Sept Piliers* dont il venait de terminer la lecture – nous sommes en septembre 1922 – et Lawrence lui répondit le lendemain : « Ne soyez pas choqué par l'état dans lequel se trouve cette lettre. Je l'écris dans mon baraquement, et je suis entouré de vingt-sept individus vigoureux qui n'arrêtent pas de s'agiter autour de moi et cherchent à m'asticoter par tous les moyens[15]. » Il lui adressa quelques jours plus tard une copie complète du premier texte, celui d'Oxford. Lawrence avait conservé par-devers lui une abondance d'impedimenta, parmi lesquels le décret lui conférant la *Distinguished Service Order*, ainsi que la lettre de mission signée du roi au moment de son

séjour à Djedda en 1921, qu'il gardait précieusement, sans doute dans le cas où un de ses supérieurs serait tenté de lui chercher des noises.

Lawrence ne resta qu'un peu plus de deux mois à Uxbridge, mais il y trouva la matière pour le livre qu'il avait en tête, et qui devait en quelque sorte venir « compléter » *Les Sept Piliers de la sagesse* par une description vécue de la vie militaire en temps de paix. Le portrait qu'il donnera du commandant du camp, le *wing commander* (lieutenant-colonel) Bonham-Carter sera d'une cruauté inouïe, et si le nom de sa victime n'apparaîtra pas dans le texte de *La Matrice*, les camarades officiers de ce dernier, dont Trenchard, le reconnaîtront aisément. Bonham-Carter avait en effet été très sévèrement blessé durant la guerre ; pour Lawrence, c'était la caricature de l'officier culotte de peau, obsédé par le *« drill »* et le règlement : « Ce n'est plus qu'un débris d'homme : plus de jambe gauche, un œil abîmé, comme le cerveau (ce que charitablement nous supposons), un bras estropié, des plaques d'argent et un corset autour des côtes… pour les séances d'éducation physique, il ne porte point ses membres artificiels : au lieu de quoi, sur ses béquilles, et jambe du pantalon vide, il se transporte jusqu'au mur des cuisines, s'appuie à un contrefort, tandis que, de son bras, il essaie de suivre les mouvements du moniteur… Sa présence fait tirer l'E. Phy. en longueur, jusqu'à la toute dernière minute ; et si dur que le ciel puisse pleurer sur nous, l'exercice doit être accompli jusqu'au bout. Il rentre alors en voiture chez lui pour se changer, à supposer que dans ses ruines subsiste un os assez bon encore pour éprouver le frisson causé par l'humidité. Les aviateurs, eux, doivent porter jusqu'à ce qu'il sèche leur unique pantalon[16]. » Au cours d'une inspection de paquetage, les brimades allèrent si loin que Lawrence se mit à trembler, les poings serrés, se répétant tout bas : « Il faut que je le frappe, il le faut. » Un jour, Bonham-Carter entreprit de traverser la cour du camp tenant en laisse un chien à chaque main. Les bêtes, excitées, bondirent en avant à la poursuite d'un chat. « L'infirme de tomber, bel et bien traîné visage contre terre. Il ne lâcha pas ses chiens, ni, malgré ses blasphèmes, ne put se relever. Sur les talus, de plus en plus nombreux, des aviateurs observaient en silence ses efforts. La contagion de l'intérêt se communiqua aux pelotons, et l'exercice en rangs serrés fut interrompu. Enfin, l'officier de service, apercevant l'épave, descendit vers lui en toute hâte et le remit sur pied. Que le vieux con crève ! avaient murmuré les aviateurs entre eux[17]. »

Un certain sergent Pearson – il apparaît sous le nom de Poulton – se montra en revanche particulièrement agressif et Ross ne cache rien de l'humiliation qu'il lui fit subir : « Ce matin, j'eus sourdement l'impression que mon tour était venu. Chaque fois que je levais les yeux, un bout de moi semblait la cible de son regard excité. […] j'ai le sentiment que de me voir lamentablement me tortiller pour éluder l'aiguillon, cela enflamme le sergent Poulton. "Regarde-moi", hurle-t-il ; mais je ne puis. Si je suis en colère, je peux faire baisser les yeux à un homme ; mais quand cette hyène me jure après, je me sens malade de honte et je me demande si ma position de chef, dans le passé, nous déflora ainsi, mes subordonnés et moi-même. "Regarde-moi, hurle-t-il de nouveau. Regarde-moi bien en face, espèce de demi-portion, espèce de petit porc qui ne pense qu'à baiser." Si je rencontre ses yeux pour plus d'un instant, mon regard dans un vertige se détourne et le point que je fixe disparaît dans un débordement de larmes[18]. »

Il y avait enfin « Stiffy » Breese, un ancien d'un des régiments de la Garde, un fanatique des exercices en rangs serrés. De haute taille, comme il se doit, très large d'épaules, il se tenait raide comme un piquet – d'où son surnom – et avait, selon les souvenirs d'un camarade de Lawrence, Turner, une voix qui portait comme une corne de brume et qui, d'après la légende, avait brisé les fenêtres d'un bâtiment situé aux abords du camp. Lawrence lui avait demandé s'il pouvait utiliser une pièce séparée pour écrire, ce qui provoqua naturellement la fureur de Stiffy, qui ne cessa de lui faire payer cette prétention. Une trentaine d'années plus tard, Breese confiera à un des détracteurs de Lawrence, le biographe Richard Aldington, ce qu'il pensait de Ross et des passe-droits dont il avait pu bénéficier : « J'avais cette petite peste directement sous mes ordres, sous son nom d'emprunt. J'ai essayé de le mettre dehors à trois reprises avant d'être convoqué à l'état-major où l'on m'expliqua en partie les raisons pour lesquelles il avait été recruté[19]. »

Lawrence s'exposait d'ailleurs en permanence aux ennuis avec sa façon de pratiquer le *name-dropping* avec une grande assurance. Un jour d'octobre 1922, il partit à moto à l'heure du déjeuner et rentra à la caserne bien après l'heure autorisée. Interrogé sur les raisons de ce retard, il expliqua qu'il avait été retenu à déjeuner par son hôte, puis il se mit à réciter les noms des personnalités qui avaient été invitées en même temps que lui, parmi lesquelles se trouvaient l'archevêque de Canterbury et Winston Churchill… Il fut d'abord réprimandé pour avoir été absent, personne ne croyant à ses

racontars, mais Lawrence insista, et l'officier de garde finit par téléphoner à son hôte, qui confirma ses dires, ce qui lui permit de s'en tiré sans être sanctionné. Ce goût de la provocation – mâtiné d'une dose de réel snobisme – l'amena à se comporter parfois comme un véritable cuistre, lorsque, par exemple, un de ses camarades l'interrogea sur le sens du mot « iconoclaste » et qu'il se lança dans une histoire détaillée des controverses religieuses à Constantinople au IVe siècle, ou lorsqu'un sous-officier lui demanda dans quelle activité il se sentait particulièrement déficient, et alors que ses camarades avaient répondu l'un la géographie, l'autre les mathématiques, un troisième le français, il se contenta, sans ciller, d'un « Cirer les chaussures, mon adjudant » qui pouvait très bien être pris comme une marque de souverain mépris[20].

Au bout de quelques semaines, après la surprise initiale, ses amis et correspondants trouvèrent toute cette affaire un peu grotesque. Certains pensaient que s'il avait des ressources financières régulières, une pension du gouvernement par exemple, il démissionnerait aussitôt. « Nelson, légèrement perturbé après avoir reçu son coup sur la tête lors de la bataille d'Aboukir, rentrant en Angleterre et exigeant d'être muté à la barre d'une péniche, et d'être traité comme une personne insignifiante, aurait embarrassé la Navy beaucoup moins que vous, lui écrivit George Bernard Shaw. Cette histoire est ridicule. Pour quelles raisons n'avez-vous pas pu obtenir 20 000 livres de notre Parlement ? Vous auriez dû les demander, c'était votre droit le plus évident de les avoir[21]. »

Lawrence ne se laissa pas troubler et répondit en décrivant en détail ses activités quotidiennes : « J'ai été éboueur, et secrétaire, et nettoyeur de porcherie, et femme de chambre, et gâte-sauce, et ouvreur de cinéma de camp. En tant que recrue dans l'aviation, on doit tout faire : mais la vie n'est pas si mauvaise que cela, lorsqu'on s'est habitué à la crudité… beaucoup de bonne humeur, très peu d'esprit, et des amitiés très fortes[22]. » Au cours de ces mois, Lawrence se fit en effet des amis « pour la vie ». L'un d'entre eux, « Jock » Chambers, auquel il prêta souvent des grands classiques de la littérature, *Zarathoustra* ou *Les Frères Karamazov*, des lectures ardues pour une personne d'éducation moyenne, témoignera plus tard avec une grande émotion de ce lien qui resta indestructible. « Ce fut mon seul véritable ami, le

seul que j'aie jamais eu. C'était un des hommes les meilleurs que cette terre ait connu, meilleur que le Christ[23]. »

L'aimable plaidoirie de Lawrence avait laissé Shaw de marbre : « Comme tous les héros, et je dois ajouter, tous les imbéciles, vous exagérez votre pouvoir de modeler l'univers selon vos convictions personnelles. […] Vous avez paradé, déguisé en "Lawrence" et vous avez refusé de vous tenir tranquille. Et maintenant vous allez rester Lawrence jusqu'à la fin de votre vie, et après cela jusqu'au terme de ce que nous appelons l'Histoire moderne. Lawrence est peut-être pour vous aussi insupportable quelquefois que GBS [George Bernard Shaw] l'est pour moi, ou que l'homme qu'il avait fabriqué pour Frankenstein ; mais c'est vous qui l'avez créé et il va bien falloir que vous vous y fassiez[24]. »

Après Uxbridge, Ross fut muté à Farnborough, au sud-ouest de Londres ; il y débarqua le 7 novembre 1922. Il s'occupait maintenant de photographie aérienne : un travail plutôt plaisant et qui lui allait comme un gant, la photographie étant un domaine qui l'avait toujours passionné. Son expertise ne le dispensa pas de prendre sa part à toutes les corvées et à la vie quotidienne du camp. Il fut d'ailleurs cette fois rapidement repéré par le commandant de la base, qui après l'avoir reçu se tourna vers son adjoint avec un air légèrement amusé : « Savez-vous à qui il me fait penser ? Lawrence ! » « Lawrence ? » « Lawrence d'Arabie ! Je l'ai vu une fois au Caire au début de la guerre, et cet aviateur lui ressemble de façon frappante. »

A Farnborough, les humiliations continuèrent néanmoins et même si, en dehors du commandant, personne ne soupçonnait encore l'identité réelle de Ross, sa réputation d'intellectuel livresque ne joua pas en sa faveur. Le caporal Turner était souvent placé à côté de lui dans les revues, car ils avaient la même taille, cinq pieds cinq pouces. « Comme il était vraiment très mince, il ne semblait pas avoir beaucoup de forces et était maladroit avec son fusil. Le sergent d'ordre serré sautait sur lui, lui disait qu'il était une vieille femme et lui montrait comment manœuvrer avec son arme. Ross était très embarrassé par cela[25]. »

Les rumeurs devinrent vite intenables. Le 27 décembre 1922, le *Daily Express* consacra une partie de sa une à la présence de Lawrence d'Arabie dans la RAF comme simple aviateur et Trenchard fut contraint d'intervenir. Il accepta que son protégé reste à Farnborough à la condition expresse qu'il

redevienne officier ; Lawrence refusa et fut contraint de démissionner. Il passa quelques semaines dans son repaire de Barton Street, décidé à ne pas se laisser faire aussi facilement. Une chose cependant était certaine : il n'avait aucune intention de redevenir officier : « Tu vois, j'en ai assez qu'on m'appelle colonel au cours de cette ridicule année 1923 : et je suis déterminé à ne plus être respectable[26] », écrit-il quelques semaines plus tard à Leeson, un ami qui avait fait partie du Royal Flying Corps en Arabie.

Lawrence informa George Bernard Shaw qu'il avait été mis à la porte de la RAF et qu'il en était « affligé ». Plus inquiétant était ce qui suivait : « Il ne me reste plus comme argent que de quoi tenir quelques jours et je vais par conséquent faire quelque chose de décisif bientôt[27]. » Le destin de Lawrence eût-il été différent s'il avait disposé d'une certaine indépendance financière ? Nombre de ses amis semblaient le penser.

Lawrence n'hésita pas, cette fois encore, à faire jouer ses relations. Fin janvier 1923, il avait adressé une lettre officielle au ministère dans laquelle il demandait qu'on lui fournisse la raison de sa mise en congé. Trenchard répondit dès le lendemain sur un ton aimable et un tant soit peu agacé par ce Lawrence suppliant, si différent sans doute de son image publique de héros sans peur et sans reproche et de l'homme qu'il avait connu au Moyen-Orient. « Mon cher Lawrence, mon ministre me dit que vous souhaitez que l'on vous fournisse une explication de votre départ de la RAF. Comme vous le savez, je trouve toujours cela stupide de donner des explications ! Mais ce cas est peut-être différent. Je crois que la raison principale est que vous êtes devenu trop connu dans la RAF comme étant le colonel Lawrence, plutôt que comme mécanicien de l'air Ross, et que vous-même et les officiers ont été placés dans une situation très difficile[28]. »

28

Dans les chars

Le 27 janvier 1923, Lawrence dîna avec le Premier lord de l'Amirauté, Leo Amery. On évoqua tout à fait sérieusement l'idée de lui trouver un poste de garde-côtes, ou même de gardien de phare ! Amery nota que Lawrence avait déclaré qu'il serait enchanté de se reconvertir en *shipchandler* dans une lointaine colonie britannique, de s'occuper d'un entrepôt naval aux Bermudes : quelque chose d'« inoffensif » qui l'occuperait pour les années à venir. « Une très étrange créature », fut le sentiment de son hôte. L'idée de devenir gardien de phare était d'ailleurs très sérieusement envisagée par Lawrence, une telle retraite du monde l'aurait mis dans les meilleures conditions pour rédiger son livre sur l'armée et « en finir avec ce boulot ». Toutes les places étaient prises, indiqua l'Amirauté, qui avait bien voulu faire son enquête[1].

En tout cas, du côté de la RAF, la porte était désormais bien fermée. Lawrence se tourna alors vers un de ses amis dans l'armée de terre, le général Chetwode, qui accepta de recommander son recrutement dans un régiment de chars, un compromis acceptable pour Lawrence, puisqu'il s'agissait là encore d'une arme « technique » appelée à un grand avenir.

Il décida à nouveau de changer de nom et choisit comme patronyme Thomas Edward Shaw. Quelques années plus tard, sa nouvelle identité sera du reste officiellement enregistrée. Entre-temps, une rumeur va connaître un certain succès : Lawrence était tout simplement le fils illégitime de George Bernard Shaw, et il est vrai que ce dernier, qui n'avait pas d'enfants,

éprouvait à son égard, malgré ses fréquentes remontrances, une affection quasi paternelle.

Le 20 mars 1923, Lawrence écrivit à Robert Graves : « La RAF m'a mis dehors, finalement. Accusé de faire trop de publicité. Caractère inoxydable. J'ai emmené ce dernier avec moi au War Office et je les ai persuadés de me prendre chez eux. Donc maintenant j'ai été recruté dans les chars. Conditions rudes également. Il existe toutefois une forme de certitude et de satisfaction lorsqu'on touche le fond[2]. » Il fut envoyé dans le Dorset, dans le sud de l'Angleterre, non loin de la côte, au camp de Bovington, où il arriva le 12 mars 1923. Il était resté en excellentes relations avec Trenchard qui prit aussitôt de ses nouvelles. « Cela ressemble et cela ne ressemble pas à Uxbridge – c'est un camp sur une grande lande[3]. »

Lawrence fut stupéfait par le « matériau » sur lequel se basait l'armée de terre du Royaume-Uni. Les recrues de l'arme blindée étaient d'un niveau intellectuel particulièrement faible, inférieur en tout cas à celui des aviateurs. Il découvrit que ses nouveaux camarades s'étaient dans leur très grande majorité engagés en tout dernier ressort, parce qu'ils avaient échoué partout, ou n'avaient aucune qualification en quoi que ce soit. Ils ne s'intéressaient pas du tout à leur métier, et n'espéraient rien d'autre que d'avoir de quoi manger, pas trop de travail, et de l'argent de poche.

Les soirées dans la baraque numéro 12 à laquelle il avait été affecté étaient en fait essentiellement consacrées à l'assouvissement des pulsions physiques : « Relater les faits et gestes de la baraque 12 produirait un dossier médico-moral, non point une œuvre d'art, mais un document. Ce qui me heurte, ce n'est pas qu'elle soit ignoble, car on ne peut trouver ignoble le chien qui poursuit une chienne, ou les oiseaux qui s'accouplent au printemps : et c'est le malheur de l'homme que de ne pas avoir une saison pour l'accouplement, mais d'étaler ses émois et ses passions tout au long de l'année […] et voilà que je suis au lit, nuit après nuit, dans cette baraque balayée par les flots d'une concupiscence de chat piauleur sustentée d'abondance par le discours d'une vingtaine de bouches lubriques. […] Tout cela n'est qu'une ignoble histoire, et pourtant la baraque numéro 12 me prouve la vérité qu'il y a derrière Freud… Ces types-là sont la vérité même – et vous, et moi, qui avions coutume de nous rencontrer à Londres pour nous entretenir de choses désincarnées, nous ne sommes que l'emballage externe d'un noyau semblable à ces mêmes types. […][4] »

Arrivé en même temps que Lawrence, il y avait un certain John Bruce, un Ecossais un peu voyou. Lawrence l'avait déjà rencontré dans des circonstances étranges, à l'époque où il travaillait encore au Colonial Office, dans un appartement dont le propriétaire était un certain Murray. En juillet 1922, Lawrence raconta à Bruce une histoire pour le moins alambiquée. Il disait avoir un oncle qu'il appelait « le Vieil Homme » ; celui-ci, furieux contre Lawrence auquel il reprochait d'avoir quitté le Colonial Office, avait exigé de son neveu qu'il se soumette à des châtiments corporels. Il donna à Bruce une lettre sur papier bleu, signée du « Vieil Homme », et qui précisait qu'un fouet avait été déposé dans ce but à une gare située à proximité du camp de Bovington. Bruce devait le récupérer et dispenser la punition, pour laquelle il serait payé.

Knightley et Simpson, les auteurs de *Secret Lives*, paru en 1969, furent les premiers à recueillir les révélations de Bruce, qui n'ont jamais été démenties, même si une partie de son témoignage est certainement romancée. Ces séances de flagellation furent au demeurant peu fréquentes et espacées dans le temps. Dans les milieux que fréquentait Lawrence, surtout chez ses amis qui avaient lu les *Sept Piliers* et connaissaient l'épisode de Deraa, ces pratiques furent rapidement soupçonnées, mais ne choquèrent pas outre mesure. E. M. Forster écrivit ainsi fin juin à Siegfried Sassoon : « Je viens juste de passer quatre journées extrêmement agréables avec TEL. C'est une créature rare et distante, étrange et néanmoins séduisante. Je le soupçonne de certaines "pratiques" – c.-à-.d. une sorte de yoga –, sinon je ne comprendrais pas son attitude à l'égard du corps, le sien et celui des autres. Il estime que le corps est sale, et par conséquent refuse tout contact volontaire avec le corps des autres. J'aimerais bien savoir s'il avait ce point de vue avant d'avoir été torturé à Deraa[5]. »

Dans cette période trouble, Lawrence eut la grande satisfaction, fin 1923, de faire la découverte d'un minuscule cottage, tout près de Bovington, Clouds Hill. Ce fut sa « cabane dans la forêt », sans laquelle il est fort possible qu'il aurait sombré dans une très profonde dépression. Pour la rendre vivable, il céda à Lionel Curtis son célèbre poignard en or fabriqué sur commande à La Mecque. L'endroit se voulait monacal, mais il n'était pas totalement dénué de confort, et Lawrence trouva là un refuge chaud et solitaire où il pouvait se cacher, quelquefois, les soirées d'hiver. Mais si Lawrence n'y passait pas la

nuit, sauf lors des permissions, il aimera y recevoir, invitant régulièrement des camarades tankistes, ceux qui n'étaient pas totalement incultes ou qui faisaient des efforts pour sortir de l'ignorance.

On y dînait sur le pouce : olives fourrées, amandes salées, mais aussi des *baked beans* de Heinz, accompagnés de thé vert de Chine ou d'eau. Jamais, en revanche, une goutte d'alcool. Pas d'horaires fixes non plus, tout le monde grignotant à sa convenance. Certains des invités avaient le droit de s'asseoir sur l'une des rares chaises, d'autres par terre, mais Lawrence dînait toujours debout, l'assiette posée sur une tablette en chêne qui avait été installée à bonne hauteur pour lui. Un des hôtes se souviendra comment il présidait l'assemblée, réglant les différends qui pouvaient apparaître lors des discussions, répondant patiemment à toutes sortes de questions, alimentant le Gramophone, faisant le thé, surveillant le feu, tout cela dans la bonne humeur. A Clouds Hill, pas de conversation de bas étage. Mais de temps à autre Lawrence se permettait une intervention dans un vocabulaire si salace que les auditeurs, totalement surpris, n'en croyaient pas leurs oreilles.

Il y eut aussi, de temps à autre, des invités de marque, nullement perturbés par la simplicité des lieux et la frugalité de la chère. Lorsque Thomas Hardy vint lui rendre visite, Forster était présent : il put observer alors avec émotion le vieil écrivain grimper en compagnie de sa femme l'étroit escalier qui menait au « salon-bibliothèque ». En août 1924, Sassoon fut invité à son tour à séjourner au cottage, qu'il décrira comme « une minuscule maison de quatre pièces entourée de rhododendrons et à côté un majestueux chêne vert[6] ». Il trouva l'environnement splendide.

Toujours parfaitement à l'aise avec des camarades de rang social inférieur, Lawrence avait cependant prévenu le poète : « Tu vas trouver dans mon cottage un fragment en provenance de mon unité de blindés. Il parle avec un fort accent de la campagne, mais ne parle pas beaucoup. Son nom est Russell. » (Quelques années plus tard, Robert Graves remarquera avec étonnement que Lawrence lui-même s'exprimait parfois avec des intonations « populaires ».) Arthur Russell était un camarade de Bovington. Un peu émoustillé par la présence de ce jeune homme, Sassoon voulut en savoir plus concernant le rôle joué par Russell auprès du seigneur de Clouds Hill. « Il semble qu'il soit le Patrocle de la pièce. » Sassoon jugea son physique plutôt agréable : « On ne peut pas tout à fait dire qu'il soit beau, mais il est charmant quand il sourit. » Il remarqua qu'en effet Russell n'ouvrait pas la

bouche, mais se comportait comme une sorte d'ordonnance, totalement au service de Lawrence. Il l'aidait avec le thé, et s'occupait du Gramophone. Sassoon était tenté d'impliquer Russell dans la conversation, mais ce dernier était timide et distant, sans pourtant sembler mal à l'aise. « Ses rapports avec TEL m'ont plus intéressé que tout le reste, mais mes spéculations quant à sa nature sexuelle sont probablement erronées[7]. » Décidément, pour ses nombreux amis homosexuels, le cas Lawrence demeurait une énigme.

Le jour de l'armistice tomba, en cette année 1923, un dimanche, et Trenchard, toujours chef d'état-major de la RAF, invita Lawrence, simple soldat de l'armée blindée, à venir dîner à son club, le Army and Navy, tout près de Hyde Park. Lawrence fit des cachotteries. Il expliqua d'abord que cela lui était matériellement difficile. Il ne savait pas encore s'il aurait une permission, et puis il y avait d'autres obstacles. « Je possède bien un costume convenable, mais je n'ai rien d'habillé. […] C'est au-delà de mon pouvoir d'en trouver, et j'ai peur que lady Trenchard ne désapprouve une tenue de ville pour dîner. Cela dépend sans doute des autres invités. S'il vous plaît demandez-lui avant de répondre. » Mais, en tout cas, « le Army and Navy club à six heures ou six heures trente me conviendrait parfaitement, et j'espère que cela pourra s'arranger »… Tout fut arrangé en effet, et Lawrence put assister au dîner, qui rassembla des personnalités importantes de l'armée et du monde politique[8].

Avec Trenchard, Lawrence avait un appui et un ami sur lequel il pouvait toujours compter et, début 1924, il tenta à nouveau sa chance. Trenchard fit ce qu'il put, mais étant donné la personnalité de Lawrence, le feu vert du ministre de l'Air était devenu un préalable indispensable, et Lawrence n'avait pas de contacts au sein du nouveau gouvernement travailliste de Ramsay MacDonald[9]. Trenchard lui suggéra de rejoindre la RAF pour mener à bien une histoire officielle de l'armée de l'air, dont l'auteur était décédé après avoir terminé le premier volume. Lawrence refusa, puis tenta de convaincre sans succès Robert Graves, toujours impécunieux, d'accepter la proposition à sa place.

La Royal Air Force demeurait son seul horizon ; à Bovington, sa vie devenait de plus en plus difficile et il ne parvenait pas toujours à rester à l'écart des bagarres quotidiennes. « J'ai eu la figure esquintée et la côte que j'avais cassée récemment a été cassée de nouveau (je crois) par quatre

ivrognes dans mon baraquement[10] », écrit-il le 27 juillet 1924 à Alan Dawnay. Plus humiliant, il fut traduit par ses camarades de chambrée devant un tribunal improvisé : « Cauchemars la nuit après que la révision des épreuves ait réveillé mes souvenirs de guerre. J'ai empêché le baraquement de dormir cinq nuits d'affilée. Ils m'ont fait passer devant une sorte de cour martiale pour me forcer à me calmer. Ça a été humiliant et plutôt douloureux. » Lawrence le reconnaissait pour la première fois : comme pour beaucoup de soldats, les années de l'après-guerre furent celles des nuits difficiles et des cauchemars. Fin 1923, Sassoon l'avait trouvé en meilleure forme de ce point de vue. Mais Lawrence lui avait avoué qu'il ne supportait plus d'être conduit en automobile ni de prendre un train de nuit[11].

Il resta plus d'un an et demi dans les chars. Il se fit, malgré tout, quelques amis fidèles, comme Russell ou « Posh » Palmer, mais la vie, en dépit de la proximité de Clouds Hill, y était vite devenue insupportable. Lawrence ne songeait qu'à une chose : retrouver l'uniforme bleu de la RAF.

Le 6 février 1925, il adressa une nouvelle supplique à Trenchard, dans laquelle il n'hésita pas à exercer une certaine forme de pression sur son prestigieux chef. « Alors pour la troisième fois je vous demande : n'y a-t-il aucune chance que je puisse me réengager dans la RAF, ou y être muté ? C'est mon seul espoir et ma seule ambition, j'en rêve toutes les semaines, presque tous les jours […]. Je vous en supplie, ne me rejetez pas simplement parce que c'est ce que vous avez fait l'année dernière et encore l'année d'avant. Le temps qui s'est écoulé nous a changé tous les deux, et la RAF également. Je pourrais facilement demander à d'autres personnes de m'aider dans la requête que je vous adresse : mais cela ne semble pas juste, et j'ai du mal à croire que vous continuerez à me refuser éternellement. » Il signa : TE Shaw, ex-TEL, ex-JHR. [Thomas Edward Lawrence, John Hume Ross][12].

Trenchard eut à peine le temps de réagir, que, quelques jours après avoir affirmé qu'il ne ferait pas appel à ses amis influents, Lawrence fit exactement le contraire et écrivit à Edward Marsh pour lui demander de persuader Churchill d'intervenir auprès du nouveau ministre de l'Air, Samuel Hoare. Marsh s'exécuta : « Mille mercis d'avoir vu Winston pour moi. S'il fait la démarche auprès de S. Hoare, S. Hoare se mettra au garde-à-vous. Dommage qu'il soit en plein dans son budget. Je n'ai pas eu de chance ces deux dernières années[13]. »

Mais Lawrence faisait fausse route : c'était justement Hoare qui

s'opposait à son retour dans la RAF, en dépit du feu vert donné par Trenchard. Il était désormais à bout, et brandit une menace qu'il avait déjà utilisée à deux ou trois reprises : tout simplement le suicide, dans une lettre à Edward Garnett le 13 juin 1925. « Pendant deux semaines j'ai été au septième ciel : mais Sam Hoare est revenu de Mespot[14] et a refusé d'admettre cette idée. Ceci, et ma connaissance poussée des *Sept Piliers* (que maintenant je connais mieux que personne ne les connaîtra jamais), me persuade que je n'ai foutrement rien de bon à faire sur cette terre. Je vais donc prendre congé mais à ma manière, facétieuse comme d'habitude, je m'en vais terminer la réimpression et tout régler avec Cape avant de ficher le camp. Rien ne vaut une mûre réflexion, l'ordre et la régularité, dans ces cas-là[15]. »

Très inquiet, Garnett alerta aussitôt George Bernard Shaw, qui répondit qu'il avait fait suivre la lettre au 10 Downing Street, avec une carte personnelle dans laquelle il écrivit qu'une décision devait être prise de façon urgente, car la possibilité existait d'un scandale énorme – le suicide d'un héros de la Première Guerre mondiale. Ce n'était pas la première fois que Lawrence brandissait cette menace. Un jour, alors qu'il se trouvait à la campagne chez Trenchard, il avait annoncé avec un geste théâtral qu'il songeait fortement à en finir. « Très bien, dit son hôte, mais allez faire cela dans le jardin. Je tiens à mes tapis[16]. »

Au sein du gouvernement, le chantage exercé par Lawrence ne fut pas vraiment pris au sérieux, mais, face à toute cette agitation, la décision fut finalement prise d'accepter le retour de Lawrence dans la RAF. Le 5 juillet 1925, il annonça la bonne nouvelle à Buchan : « L'oracle a réagi noblement. J'ai été convoqué par Trenchard mercredi dernier (une date terriblement malcommode, car mon stage de tir au revolver ne se terminait que samedi, hier) et il m'a dit que je pouvais être accepté comme recrue[17]. »

Cette fois, Trenchard avait bien fait les choses et Lawrence se retrouva dans des conditions privilégiées. Il fut en effet posté au collège militaire de Cranwell, dans le Lincolnshire, au nord-est de Londres. Le commandant de l'école avait volé au-dessus du désert à bord du bombardier Handley-Page qui avait enthousiasmé les Arabes et y avait connu Lawrence. A Cranwell débuta une phase plus heureuse de la vie de Lawrence, même s'il s'agissait de « l'endroit le plus froid de la terre, et le plus venteux », ce qui rendait très pénible le travail d'entretien des avions dans les hangars, et même si le

paysage environnant était, à ses yeux, trop uniformément vert. Et il y avait toujours cette fichue promiscuité : « Il n'y a même pas à Cranwell une seule serrure sur laquelle j'aurais le contrôle exclusif, pas même à la porte des chiottes[18] ! »

Il s'en ouvrit à Trenchard, dans une lettre débordante de reconnaissance, à la limite de l'obséquiosité : « J'ai maintenant tout ce que je peux vouloir : et chaque matin ou presque, une petit vague de joie me submerge à l'idée que je fais encore partie de la RAF. » Mais il faut aussi qu'il fasse des cachotteries et Lawrence se plaint d'un détail qui dut laisser totalement de marbre le très strict patron de la RAF : « La seule chose regrettable est que je ressens ce moment de joie alors qu'il est 6 h 30 du matin et que nous sommes en plein hiver. Il serait encore plus intense s'ils nous laissaient au lit jusqu'à 8 heures[19]. »

Durant les mois d'été, les hommes du rang pouvaient profiter de la piscine qui se trouvait sur la base : « Nous nous précipitons dès l'aube à la piscine translucide du Collège, et plongeons dans l'eau élastique qui habille nos corps comme une peau ; et nous appartenons à cela aussi. Partout des nouveaux liens : toute trace de solitude a disparu[20]. » Il y avait cependant des limites à cette fraternisation. Ses camarades fréquentaient les bordels de Lincoln ou Navenby avec assiduité, mais Lawrence ne les suivait jamais. « Ils pensent que c'est parce que je me sens supérieur à eux, que je suis orgueilleux, ou spécial ou snob, comme ils le disent ; et c'est parce que je ne saurais ce qu'il faut faire, ou comment me comporter, ou à quel moment il faut s'arrêter. La peur encore : la peur partout[21]. »

Les week-ends, Lawrence enfourchait sa Brough Superior pour filer vers Londres. C'est à cette époque qu'il eut l'occasion de revoir Fayçal, roi d'Irak, en train d'imposer sa légitimité. Leurs retrouvailles furent cependant décevantes, si l'on en croit le récit qu'il en fit. Le déjeuner eut lieu chez Winterton, et Lawrence, depuis la fin de la guerre, était agacé par les inévitables récits d'anciens combattants. « Winterton, naturellement, s'est cru obligé de parler des temps anciens, m'entraînant encore une fois, comme si nous avancions de nouveau vers Damas. Et j'ai été obligé de renchérir, comme si les habits de la RAF étaient une peau dont je pouvais me dépouiller à tout moment en gloussant. Mais tout ce temps je savais que je ne le pouvais pas. J'ai changé et le Lawrence qui était invité çà et là et était aimable et

intime avec ce genre de personnes n'est plus. Il est pire que mort. C'est un étranger que j'ai connu il y a quelque temps. »

Fin 1925, le *wing commander* Sydney Smith arriva à Cranwell comme chef d'état-major en compagnie de sa femme Clare, charmante, vive, amusante, et de leur fille. Lawrence avait fait leur connaissance en Egypte en mars 1921, lors de la conférence. Clare Sydney Smith le trouva différent de celui qu'elle avait connu. Son apparence physique n'avait pas beaucoup changé, mais il était beaucoup plus agité qu'au Caire. Lorsqu'il était assis sur une chaise, elle remarqua que Lawrence avait pris l'habitude de se frotter les mains sur les côtes de haut en bas et il lui arrivait de passer deux doigts sur sa bouche ou de passer les doigts dans ses cheveux pour ébouriffer ses cheveux blonds qui étaient toujours aussi indisciplinés. Clare restait totalement sous le charme et ils auront bientôt l'occasion de se revoir beaucoup plus longuement et intimement.

29

Loin de tout

Le 6 juillet 1926, Lawrence annonca à sa mère qu'il allait partir aux Indes. Un séjour à l'étranger, sur une base de l'Empire, était devenu un passage quasi obligé pour les hommes de la RAF. Toujours aussi plein de sollicitude, Trenchard lui avait écrit qu'il n'était pas obligé d'accepter s'il ne souhaitait pas cette mutation, mais Lawrence répondit qu'il valait mieux qu'il parte au loin, au moment où *La Révolte dans le désert* était sur le point d'être publiée : « D'une certaine manière je préférerais rester en Angleterre ; mais la chaleur du climat, si c'est le cas, sera la bienvenue ; et il est bon que je ne sois pas en Angleterre lorsque Cape publie la version abrégée de mon livre arabe. »

Lawrence s'occupa de mettre Clouds Hill en location, puis alla faire ses adieux à Thomas Hardy. Le grand écrivain fut très affecté par ce départ ; il pressentait qu'ils ne se reverraient plus. Au moment de se quitter, il sortit sur le petit porche de sa maison et se tint debout devant la porte d'entrée. La Brough était difficile à démarrer, et pendant que Lawrence s'acharnait sur le kick, Hardy retourna à l'intérieur chercher un châle pour se couvrir. Lawrence ne comprit pas et lança sa moto sur le chemin qui menait à la route. Hardy ressortit quelques instants plus tard, pour constater avec tristesse que son ami ne l'avait pas attendu.

Lawrence adressa quelque temps après une lettre d'excuses à Florence Hardy, expliquant qu'il avait eu peur que le vieil homme, si frêle d'apparence, n'attrape froid et qu'il était parti précipitamment. Lawrence

était trop coutumier de ce type de comportements pour qu'on puisse croire qu'il n'avait pas agi de façon délibérée. Combien de fois s'est-il ainsi échappé, comme une sorte de *Jack in the box*, de petit diablotin à ressort, par un de ces coups de théâtre qu'il affectionne ? Il avait, de plus en plus, la phobie des effusions, ce qui n'était pas inattendu de la part d'un Britannique. Et Lawrence était progressivement devenu prisonnier de son personnage et d'une obligation impérative de toujours surprendre.

Le 7 décembre 1926, Lawrence monta à bord du *Derbyshire*, un navire de transport de troupes. En dépit de ce qu'il avait vécu jusque-là dans l'armée et la RAF, il fut stupéfait par les conditions dans lesquelles était placée la troupe. La description qu'il donne de cette traversée vers les Indes est particulièrement puissante et prouve à quel point lui qui a fait la preuve de son talent pour l'épique a aussi un véritablement don pour peindre les situations les plus sordides :

« Vague après vague arrivent les effluves d'une écurie humaine : les bonds furtifs le long des coursives des femmes se rendant à leurs latrines, tout en s'aidant pour aller d'un mur à l'autre avec le bras droit, pendant que du bras gauche elles tenaient leur robe autour du corps. Ma gorge éructe de l'air mauvais […]. Je titube le long du passage et jette un coup d'œil dans les toilettes, profitant d'un moment où aucune femme ne s'y trouve. Elles débordent d'eaux fétides remontant des canalisations. Cela manque vraiment de tact de poster un garde à proximité des défécations des épouses, je pense. Sans tact, et inutile, comme toutes nos obligations à bord. Bonsoir, voici l'officier de service qui fait sa tournée. Mieux vaut que je lui en parle. La figure plissée de crasse, la mâchoire dure, les mains durcies par le travail, le corps courbé et disgracieux. Un ancien officier marinier, je parie. Pas un gentleman. Il avance bravement à grandes enjambées vers les latrines. "Veuillez m'excuser" sans une once de timidité à deux femmes qui ne savent plus où se mettre. "Vindieu" d'une voix forte. "Inondé de merde – où est la trappe ?" Il retira sa veste et me la lança pour que je la tienne, et après le coup d'œil rapide du plombier, alla à l'autre bout, se pencha en avant et arracha une grille. Resta à observer quelques instants, pendant que l'ordure clapotait sur le bas de ses bottes. Remonte sa manche droite, révélant un avant-bras aussi poilu qu'une patte de molosse, traversé de grosses veines, et une main noueuse de bûcheron : le lança profondément dans le conduit, tâtonna

quelques instants, et extirpa une boule de linge imbibée. “Ouvre ce hublot” et la chose disparut dans la nuit. “On pourrait penser qu’elles ont un autre endroit pour leurs serviettes hygiéniques. Quelle fichue camelote, ne pas avoir un système qui fonctionne correctement.” Il rabattit sa manche telle quelle sur son bras qui séchait lentement, et remit sa vareuse, tandis que le liquide enfin libéré coula de nouveau en gargouillant par le tuyau d’écoulement[1]. »

Après cette traversée dans des conditions particulièrement pénibles – dont il se plaindra auprès de Trenchard –, Lawrence se retrouva dans un dépôt de la RAF, à une dizaine de kilomètres du petit port de Karachi, au bord du désert du Sind. Il était assigné à un atelier de réparation de moteurs ; la vie quotidienne y était *cushy* – « pépère » –, un terme venu de l’hindoustani et qui était entré dans le vocabulaire des armées britanniques. Les journées de travail commençaient à 7 h 30 et se terminaient à 13 heures, après quoi les hommes étaient libres, le jeudi et le dimanche étant entièrement non travaillés.

Lawrence passait son temps libre à lire et à écouter de la musique classique. Il suivit aussi de près, on l’a vu, la sortie de *La Révolte* en Angleterre et son succès considérable. Cape voulait absolument profiter de la situation et commanda à Robert Graves une biographie de Lawrence, qu’il rédigea en quelques semaines et qui parut sous le titre *Lawrence et les Arabes*. Graves avait été suggéré par Lawrence en raison de leurs liens d’amitié – il l’avait aidé financièrement à plusieurs reprises –, mais aussi parce qu’il craignait que quelqu’un d’autre ne s’en charge, travail sur lequel il n’aurait aucun droit de regard.

Le poète fut confronté à une tâche ardue, en tout cas en ce qui concernait la partie principale, la guerre en Arabie, car Lawrence exigea de lui qu’il n’utilise comme source que la version abrégée – *La Révolte dans le désert* – et non les *Sept Piliers*, pour des raisons de copyright et surtout pour que le texte pour lequel les souscripteurs avaient payé une somme importante ne soit pas galvaudé. Le résultat du travail de Graves, auquel il avait très largement collaboré, ne satisfit pourtant pas Lawrence : « Trop louangeur. Ce qui est sans doute la meilleure façon de soulever le cœur du public, et de le faire dégueuler lorsqu’il pense à moi. » Ecrite dans un style alerte, cette première vraie biographie se lit pourtant, aujourd’hui encore, avec beaucoup de plaisir, notamment parce que Graves introduisit pour la première fois une série

d'anecdotes à l'époque inédites, souvent racontées par Lawrence d'ailleurs, mais également recueillies auprès des principaux acteurs britanniques et dont certaines vont agrémenter de façon durable la légende de son héros.

En voyant partir son protégé pour les Indes, Trenchard avait sans doute cru pouvoir éloigner le danger de la parution de ce livre sur la RAF dont Lawrence lui avait vaguement parlé. Celui-ci était, au contraire, bien décidé à mener son projet à terme. Il rassembla ses notes pour *The Mint*, le titre qu'il avait choisi pour le récit de ses mois passés dans les baraquements de la RAF et de la Royal Tank Division. Il acheva la rédaction du texte mi-mars 1928. L'ambition de l'œuvre était claire dans son esprit : il avait produit une œuvre épique de facture classique, bien trop classique aux yeux de certains, et Lawrence voulait maintenant faire réellement mieux que James Joyce. Personne ne se doutait cependant que l'auteur de *La Révolte dans le désert* allait produire une œuvre aussi radicalement différente de son best-seller.

Il adressa le texte manuscrit à Edward Garnett et, sans l'en informer, une version, tapée à la machine, au couple Shaw. George Bernard Shaw ne lui cacha pas qu'il trouvait le livre très déplaisant et qu'il ne pouvait en *aucun cas* être publié comme œuvre littéraire. Garnett, en revanche, fut totalement enthousiaste. *The Mint* était même appelé à devenir un classique : « C'est d'une écriture plus que parfaite […] cette forme laconique, nerveuse, élastique, toute svelte et athlétique, c'est exactement ce qui est juste : les descriptions des hommes […] sont magnifiquement tracées, de simples esquisses, dont les traits mordent avec une précision marquée. Et puis, l'atmosphère qui devient plus dure, et cinglante comme le vent du nord-est à mesure que les hommes sont marqués au fer rouge et "forgés" dans leur lutte. Il n'existe strictement rien de pareil en anglais ; mais peut-être en français. […] Oui, par Dieu, son naturalisme extrême et sa simplicité concise et franche en font un chef-d'œuvre[2]. »

Restait de loin le plus difficile, Trenchard, qui ne pouvait qu'être profondément attristé et qui risquait fort de recevoir le texte comme une trahison de la part de celui qu'il avait toujours aidé : « C'est la RAF vue par un ver de terre – une chose décousue et inconfortable […]. Tous les termes utilisés dans les baraquements ont été jugés suffisamment bons pour être conservés ; en conséquence Scotland Yard aimerait bien mettre l'auteur sous

les verrous. » Lawrence chercha cependant à rassurer le fondateur de la RAF : en aucun cas le texte ne serait publié du vivant de son auteur[3].

« J'espère que Trenchard ne va pas me détester », confia-t-il au même moment à Charlotte Shaw. Avant même d'avoir pris connaissance du texte, Trenchard fut en fait bouleversé par l'image de la RAF – à bien des titres, son œuvre personnelle – que donnait Lawrence dans son livre ; il ne se disait cependant pas totalement surpris et, en bon Anglais, tenta de faire bonne figure : « Je ne suis pas le moins du monde contrarié. Je sens que j'ai toujours pensé que vous le feriez, mais j'espérais que vous ne le feriez pas[4]. » Il n'était pas vraiment rassuré quant à une publication éventuelle et Lawrence dut lui confirmer que les droits lui appartenaient totalement, et que les seules personnes qui avaient reçu son autorisation de lire le texte étaient Garnett et son fils David, George et Charlotte Shaw, ainsi que E. M. Forster[5]. Il crut bon de préciser qu'il n'y avait aucun « danger » en ce qui concernait ces derniers, ce qui n'était pas franchement rassurant, Trenchard ne devant avoir aucune illusion quant à la rapidité avec laquelle un texte signé d'une personnalité aussi connue finissait par circuler sous le manteau.

Lawrence avait nommé son frère Arnold comme exécuteur littéraire et lui demanda, s'il décédait, qu'aucune partie du texte ne paraisse avant 1950, la date de sortie étant même repoussée à 1970 si Trenchard en émettait le souhait. La langue était trop obscène, la pensée trop franche, expliqua-t-il au patron de la RAF, anticipant sa réaction consternée. Puis, pour tenter de se faire pardonner, il termina cette longue lettre par des mots que l'on pourrait qualifier de pure flagornerie s'ils n'étaient pas dans une grande mesure sincères. « Comme ceci est une lettre privée, je vais me laisser aller et vous dire que la RAF est entièrement votre œuvre ; que chacun de nous est façonné d'après votre image ; et c'est grâce à votre personnalité, par laquelle vous dominez de la tête et des épaules l'homme ordinaire, que votre force, qui sort à peine de l'enfance, surpasse les armées de terre et la Navy immémoriales. Personne d'autre que vous dans les trois ou quatre continents que j'ai fréquentés n'aurait pu accomplir ce que vous avez fait[6]. »

Trenchard acheva la lecture de *La Matrice* dans les semaines qui suivirent. C'était encore pire que ce qu'il prévoyait. Lawrence avait exigé de Garnett qu'il ne fasse pas de versions dactylographiées, et qu'il ne conserve que la copie, manuscrite, qu'il avait envoyée de Karachi afin que l'œuvre ne soit pas « disséminée ». Garnett, littéralement subjugué par le livre, ne

l'écouta pas. Contrairement à ce que Lawrence avait promis à Trenchard, des copies de l'œuvre ne tardèrent pas à passer dans différentes mains. Lawrence ne s'y opposa pas vraiment, et en profita pour demander lui-même leur avis à certains de ses amis poètes ou à des camarades de la guerre qui en avaient pris connaissance.

Les phrases un peu pathétiques qu'adressa alors le grand chef de la RAF au simple aviateur Shaw, posté à des milliers de kilomètres dans une base obscure des Indes, le montrent touché au cœur par la description qu'a fait Lawrence de l'instrument qu'il avait construit avec passion, affaibli, s'efforçant de faire bonne figure, mais aussi s'excusant et se sentant presque coupable. « Je sais que je ne vais pas vous blesser ; c'est ce que je m'attendais à lire […]. Il y a beaucoup de choses que vous écrivez dont nous savons bien qu'elles ont lieu et qu'elles ne devraient pas avoir lieu, mais ce que vous avez écrit ne me fait aucunement de la peine – loin de là – et cependant, si je voyais cela publié et compris de travers par le public, c'est de la haine que je ressentirais, et j'aurais le sentiment que mon travail particulier d'essayer de bâtir cette force serait endommagé de façon irréparable et par ma propre faute […]. Je suis absolument certain de ne pas être vraiment mal à l'aise concernant "L'Unité" [Trenchard avait mal lu le titre], alors ne pensez plus que je le suis. Votre lettre m'a rassuré et je suis certain que vous comprendrez mon point de vue, et je suis content de l'avoir lue […][7]. »

Cette lettre du général donnait un peu la mesure de l'aura entourant Lawrence. Beaucoup semblaient se retrouver désarmés face à cette forme de sincérité souvent brutale qui anesthésiait les réactions et les contraignaient à faire allégeance, son pouvoir étant parfois proche d'une certaine forme de manipulation. Lawrence faisait décidément partie des intouchables. Il remercia Trenchard pour son indulgence, parfaitement conscient néanmoins de l'emprise qu'il exerçait sur le général et laissant entrevoir assez cyniquement ce à quoi il renonçait en repoussant de plus de vingt ans la date à laquelle son livre serait éventuellement publié : « J'ai été très heureux de recevoir votre lettre, et d'apprendre que *The Mint* ne vous avait pas décidé à me rejeter de la RAF encore une fois. Et aussi de voir que vous ne pensez pas qu'il s'agisse d'une œuvre abominable. Je ne le pense pas plus que vous ne le pensiez. » Puis Lawrence argumenta un peu mesquinement et se fit presque menaçant : « Si je le publiais, je gagnerais dix mille livres sterling et une réputation d'écrivain. S'il vous plaît, comptez cela en ma faveur, comme un

geste prouvant ma droiture. Après quoi je m'empresse d'ajouter que si vous me mettez dehors demain de la RAF dans des conditions d'une barbarie extrême, même dans ce cas je ne le publierai pas. Il ne paraîtra qu'en 1950, et encore seulement si je me mets à haïr la RAF pour une raison quelconque[8]. »

La rédaction de *La Matrice* est une sorte d'aboutissement. C'est une aventure littéraire, dans une langue moderne, à mille lieux des *Sept Piliers*. Il est sans doute assez rare de rencontrer dans l'histoire de la littérature deux œuvres du même écrivain aussi éloignées l'une de l'autre. « J'éprouve à nouveau un sentiment de *Nunc dimittis*. Tous les segments flottants de ma vie sont bien mis en ordre maintenant. La campagne d'Arabie : livrée, gagnée, archivée ; le règlement politique qui l'a suivie, accompli aussi loin que porte ma vue. Les affaires d'Ibn Séoud et de l'Irak vont bien. La Palestine n'est pas un pays mais un musée ou un laboratoire religieux. La Syrie : voilà qui dépasse l'entendement. Ainsi la partie publique est-elle terminée : et la partie privée est, elle aussi, terminée. Les raisons qui m'ont fait entrer dans la RAF ont porté tous leurs fruits, et sont probablement défuntes, elles aussi, comme cette histoire arabe : du moins, me suis-je senti suffisamment de force pour les coucher sur le papier[9]. »

A Karachi, Lawrence s'était entre-temps lancé dans un autre projet, la traduction du grec ancien en prose de *L'Odyssée* d'Homère, pour un typographe américain très réputé, Bruce Rogers, qui avait le projet d'une édition luxueuse. Il rédigeait des critiques de livres pour le *Spectator*, hebdomadaire de qualité. Il lisait aussi énormément, et devint un peu le libraire informel du camp, prêtant à ses camarades les ouvrages les plus récents qu'il recevait de Londres, distillant avis et conseils. Lorsque son voisin de chambrée lui demanda quelles étaient les cinq plus grandes œuvres de la littérature mondiale, il répondit sans hésiter : l'Ancien Testament – il pensait certainement à la Bible du roi Jacques I^{er}, cette sublime traduction en anglais dans laquelle on peut voir une des sources d'inspiration du style des *Sept Piliers* –, *Guerre et Paix*, *Don Quichotte*, *Moby Dick* et *Arabia Deserta*. Il suivit de très près toutes les nouvelles parutions et était tenu régulièrement informé par Garnett ou Forster : Joyce, Virginia Woolf et D. H. Lawrence dont il lut avec ferveur *Le Serpent à plumes*, paru quelques mois auparavant, un livre « immense et d'une grande portée ».

Lawrence lut également plusieurs fois *L'Amant de lady Chatterley* au

cours des mois qui suivirent, avec un sentiment beaucoup plus mitigé. « Il y a des bouts que j'aime : mais le tout ne veux pas dire grand-chose pour moi. Bien sûr tout cela est en dehors de mon expérience personnelle – Que le Seigneur en soit remercié[10] ! » A Edward Marsh, il expliqua les raisons de sa déception : « DHL a toujours été pour moi un écrivain si riche et si mûr, avant, que je suis profondément perplexe et blessé par cette *Lady Chatterley*. Sûrement les affaires de sexe ne méritent-elles pas tout ce tapage ? Je n'ai rencontré qu'une poignée de personnes pour lesquelles cela avait vraiment de l'importance[11]. »

Avait-il été vexé d'apparaître dans le livre sous les traits d'un certain « colonel Florence » ? Mellors, le garde-chasse, était un ancien officier de l'armée des Indes. Lady Chatterley le compare en cela au colonel C. E. Florence, qui avait préféré redevenir simple soldat. Mais le narrateur explique que Mellors, au contraire, n'avait aucune sympathie pour le mysticisme du « célèbre » Florence. Il apercevait trop de publicité derrière toute cette humilité, l'orgueil de l'autoavilissement. Lawrence n'en tiendra nulle rigueur à son homonyme, qui, jusqu'à la fin, fera partie de son panthéon. Seule le décevra la correspondance de l'écrivain, qui révèle un homme dur, sans la moindre indulgence à l'égard de ses contemporains et de ses collègues écrivains.

Ses amis intellectuels ne comprenaient toujours pas : que diable était-il allé faire aussi loin de tout ? A quoi jouait vraiment ce héros de la guerre, qui était devenu pour beaucoup un « grand homme » tout court, cet auteur à succès devenu une « star » internationale, auquel beaucoup promettaient un grand avenir politique (certains évoquaient même les postes les plus prestigieux comme celui de ministre de la Guerre ou des Colonies, si jamais Churchill revenait un jour au pouvoir) et qui clamait tout haut qu'il avait définitivement choisi la voie du *perinde ac cadaver* sans jamais assumer pleinement cette retraite monastique.

Le plus agacé était George Bernard Shaw, qui s'acharnait à lui trouver un revenu régulier devant lui permettre de sortir de cette situation sans issue, tout en ironisant sur le fait que Lawrence se comportait en homme qui cherche à se cacher dans les feux de la rampe, « chuchotant des secrets dans un haut-parleur […] qui se présente partout où il va sous le nom de Shaw et auquel tout le monde s'adresse aussitôt en utilisant du colonel Lawrence, un

homme aux talents variés, mais toujours un acteur invétéré et incorrigible pour lequel toute forme d'action ordinaire et raisonnable est insipide et qui ne supporte que les gestes saisissants et […] pour lequel même un saut à la poste doit se transformer en un bond météorique sur sa motocyclette, à 130 kilomètres-heure[12] ». Plus tard, il concéda avec plus d'indulgence que s'il avait vécu au Moyen Age, Lawrence se serait tout naturellement retiré dans un monastère, tel un condottiere en retraite, mais que, vivant à une époque bien plus obscurantiste, il avait opté pour le sort du soldat de base comme étant la meilleure des solutions.

Tous s'accordaient sur un point : il était inconcevable que Lawrence, qui incarnait littéralement le sentiment de liberté, ne puisse continuer à forger son propre destin. Mais les choses ne seraient-elles pas, une fois encore, plus simples ? Un certain enchaînement de circonstances, des choix à faire pour quelqu'un qui ne bénéficiait pas de revenus fixes lui permettant de vivre sans vraiment travailler, et qui sur le plan social avait connu une relative déchéance, enfin le renoncement à la compétition et aux responsabilités. « La pénitence, la promesse, l'obstination, un vœu, une autohypnose… vous cataloguer mes motivations. Mais ne serait-il pas possible tout simplement que j'aime faire partie de la RAF ? J'ai provoqué cet exil en connaissance de cause, en vendant *La Révolte* à Cape, et je dois en tirer le meilleur parti[13]. » Trois années de perdues en Inde était le prix à payer, un prix somme toute raisonnable aux yeux de Lawrence, car le soufflé ne tarderait pas à retomber. Mais la RAF n'était pas la thébaïde idéale : « Ça ne vaut pas un monastère : parce qu'elle vous met dehors quand vous devenez vieux, ou bien si vous tombez malade. »

Il était d'ailleurs raisonnablement heureux, sauf que l'Angleterre lui manquait désormais. La plupart des soldats sur la base savaient désormais qui se cachait derrière « Shaw », mais respectaient son désir de solitude d'autant plus volontiers qu'il se portait toujours volontaire pour des heures de garde lorsque tous les autres n'avaient qu'une envie, sortir en « ville ». Il était cependant conscient que sa position dans la RAF risquait d'être à nouveau intenable avec le succès de ses livres et celui de la biographie de Graves.

La presse était du reste sur sa piste. Le *Daily Express* prétendit rapporter à ses lecteurs les activités quotidiennes de Lawrence. « Durant son temps libre il s'en va au bord du désert avec une poche pleine de cigarettes achetées grâce à sa solde quotidienne de quelques shillings. Il y cause avec les

villageois, et se joint à leurs profondes méditations orientales[14]. » A vrai dire, l'Inde était une déception. Il ne sortait d'ailleurs jamais de la base, et les seuls « indigènes » qu'il croisait étaient les supplétifs qui effectuaient les tâches les plus basses pour la RAF. Le climat n'était pas agréable ; certains jours, lorsque le vent se levait, la poussière et le sable devenaient insupportables : « Nous mangeons de la poussière et respirons de la poussière et pensons à la poussière et haïssons la poussière[15]. »

Lawrence en venait à regretter la « vraie » chaleur de l'Arabie et il lui arrivait d'avoir froid. Et puis on était loin de Londres et de Clouds Hill. « J'aimerais tant être à portée de ce cottage maintenant. Cet endroit est morne : le soleil ne brille pas vraiment, et il n'y fait pas vraiment chaud ; seulement un nuage ou une lumière pâle et assombrie par le sable ; et constamment des brises salées venant de la mer à une dizaine de kilomètres. »

Il pensait à son retour en Angleterre, qui n'aurait pas lieu avant 1935, et à un futur emploi, quelque chose qui ne pouvait être que très modeste et discret, peut-être dans la banque, comme « veilleur de nuit », ou gardien d'un ensemble de bureaux avec, cependant, la perspective revigorante de plusieurs années de « folies à motocyclette ». La mort à quelques semaines de distance de deux amis très chers le bouleversa. Hogarth d'abord, son mentor, et avec lui les souvenirs heureux d'Oxford et de Karkemish – « Rien ne m'a aussi accablé que le départ de Hogarth… Une perte immense ; la plus grande, peut-être, ou probablement, que j'aurais à souffrir » – et celle de Thomas Hardy. A l'épouse de l'écrivain, il adressa une lettre de condoléances singulièrement maladroite. Il s'en excusera par la suite, mais Lawrence ne pouvait jamais faire les choses tout à fait comme les autres.

En mai 1928, Lawrence demanda et obtint sa mutation dans un poste encore plus éloigné d'Angleterre, le fort de Miranshah, dans le district du Waziristan, en plein pays pachtoun. Le prétexte est incertain ; Lawrence explique qu'on lui avait rapporté qu'un officier avait décidé de s'occuper de son cas personnellement, ce qui voulait dire de nouveaux ennuis, une publicité renouvelée et peut-être le rappel en Angleterre et la démission de la RAF. Il arriva à Peshawar le 26 mai 1928. La ville est agréable, le « cantonment », avec ses larges avenues ombragées, son terrain de polo, son

golf, prisé des officiers de l'armée des Indes. Tout près de là, la vieille ville, le vieux fort, le bazar : tout l'univers de Rudyard Kipling.

Lawrence n'y resta cependant que quarante-huit heures. Miranshah, c'était autre chose, un véritable avant-poste de l'Empire, tout près de la ligne Durand qui marque la frontière avec l'Afghanistan, dans une plaine aride, calcinée par le soleil, entourée de montagnes particulièrement inhospitalières mais qui ont nourri l'imagination de générations de jeunes gens en Angleterre, et où beaucoup d'officiers ont fait leurs premières armes, parmi lesquels son ami Churchill. Lorsque le climat à Miranshah est « bien », c'est même excellent, mais août et septembre furent « horribles », en raison des températures. Lawrence n'est d'ailleurs pas vraiment sensible au romantisme de la frontière.

« Nous ne sommes que 26 au total, avec 5 officiers et 700 éclaireurs indiens (semi-réguliers), dans un fort en brique et torchis derrière des barbelés et équipé de projecteurs et de mitrailleuses[16]. » Il est physiquement en pleine forme, et les journées étant encore moins chargées qu'à Karachi, il peut consacrer plusieurs heures chaque jour à la traduction de *L'Odyssée*. Pour cela il s'installe dans une petite cabine, un peu à l'écart du reste du fort, qui est occupée par le poste radio, un simple cube de cinq mètres de côté, avec un sol en ciment. Dans un coin, il a pu installer une table et une machine à écrire « à laquelle j'ai appris à produire des pages d'Homère, ainsi que les listes d'ordres quotidiens ». L'opérateur radio, Jack Easton, se souviendra de ses yeux d'un bleu d'acier, de son menton acéré. « Il était toujours très discret. Il ne parlait jamais de ses exploits[17]. » Le 30 juin 1928, il acheva le livre I de *L'Odyssée*, un travail éprouvant, car il trouve Homère déroutant. La traduction du deuxième livre fut encore plus ardue et il songea même à abandonner.

C'est à Miranshah que Lawrence apprit que Trenchard avait fini par démissionner de la RAF et il adressa une lettre à son aîné de vingt-cinq ans qui n'avait rien de vraiment consolatrice : « Vous allez vous sentir excessivement seul et fatigué durant un long moment et je me demande ce que vous allez faire, car vous n'avez pas l'âge de prendre votre retraite. Vous allez être assez frappé de voir que trois semaines après votre départ vos services passés n'ont plus aucun intérêt ni aucune valeur aux yeux du gouvernement[18]. »

En novembre 1928, la tribu Shinwari se révolta contre le roi Amanullah d'Afghanistan dont le zèle réformateur, en particulier en ce qui concernait le statut des femmes, heurtait violemment les éléments conservateurs et les tribus. La route principale entre la passe de Khyber et Kaboul fut bloquée, et les communications coupées. La presse était à l'affût des activités du « roi sans couronne de l'Arabie », dont on soupçonnait qu'il était à la tête des services secrets britanniques dans la région. Le 5 décembre 1928, un article dans le *London Daily News* raconta que le colonel Lawrence était en train d'apprendre le pachto, et en tirait la conclusion qu'il avait le projet de se rendre en Afghanistan. Il semblerait qu'un de ses camarades aviateurs ait aperçu son texte en grec de *L'Odyssée* sur son bureau et en ait conclu qu'il s'agissait de pachto ; histoire amusante, probablement inexacte. En tout cas, Lawrence avait de bonnes raisons d'étudier cette langue parlée par les tribus du nord-ouest de l'Inde, sans qu'on puisse en déduire qu'il était en train de fomenter de multiples complots.

Une dizaine de jours plus tard, un hebdomadaire dominical de Manchester expliqua à ses lecteurs que Lawrence avait franchi la frontière et se trouvait en Afghanistan, qu'il avait eu des entrevues avec le roi Amanullah, le chef de la police et le ministre de la Guerre, avant de disparaître dans les montagnes déguisé en « saint homme ». Lawrence restait un thème de choix pour une presse en quête de sensations fortes. Le journal fut contraint de démentir son scoop quelques jours plus tard, mais la nouvelle était parvenue jusqu'en Inde et un véritable saint homme musulman, le Sayed Pir Karam Shah, fut, lors d'une procession à Lahore, pris à partie et très sérieusement blessé par la foule, persuadée qu'il s'agissait en fait de Lawrence sous un déguisement.

Les fantasmes autour du rôle occulte joué par un Intelligence Service surpuissant étaient du reste monnaie courante – ils le sont toujours. Le 5 janvier 1929, le *Daily Herald* fit ses gros titres sur Lawrence et sur ses activités supposées en Asie. Le gouvernement afghan le soupçonnait de préparer des actions mystérieuses destinées à encourager la révolte. Le Foreign Office fut averti par son ambassadeur à Kaboul, celui-ci ajoutant que ces rumeurs étaient encouragées par ses « collègues » turcs, russes, et même français. La presse soviétique se montra particulièrement virulente, accusant Lawrence d'être à la tête d'une conspiration antisoviétique, inspirée notamment par Churchill. La *Pravda* mit en garde ses lecteurs : la présence

de Lawrence dans un pays musulman était toujours le signe que l'impérialisme britannique préparait de nouveaux complots et de nouvelles provocations. Mais le journal officiel de Kaboul, *Amany Afghan*, bombant le torse, estima finalement que le rôle de Lawrence avait été exagéré : « Nous ne croyons pas que le colonel Lawrence soit aussi puissant et habile qu'on le dit. Il n'est rien de plus qu'un Anglais. »

Il était cependant trop tard. Lawrence devait partir et, à tout le moins, être muté à une distance suffisante de la frontière entre l'Inde et l'Afghanistan. La RAF se rangea aux arguments des diplomates, mais Trenchard, consulté par le patron de la RAF aux Indes, le général Salmond, une vieille connaissance de Lawrence, demanda si celui-ci pourrait être intéressé par une mutation à Aden, ou à Singapour, où la RAF avaient des bases. « Je souhaite l'aider autant que je le peux », ajouta Trenchard, qui démontrait ainsi que ses sentiments à l'égard de Lawrence n'avaient finalement pas été modifiés par la lecture de son dernier ouvrage, ni par le ton extrêmement familier et souvent condescendant de ses lettres. A Londres, tout le monde n'était pas absolument convaincu que Lawrence était totalement innocent. Arthur Hirtzel, au Colonial Office, demanda que Lawrence soit surveillé de près au cas où, au moment de quitter l'Inde, il serait tenté de s'évaporer dans la nature, ajoutant qu'une disparition éventuelle serait très embarrassante. Trenchard eut vent de ce télégramme et adressa un courrier furieux à Hirtzel, qui avait eu le tort d'apporter une certaine crédibilité à des rumeurs infondées.

Ce n'est que la veille de son transfert que Lawrence fut informé qu'il devait quitter Miranshah : il se plaignit amèrement du manque de tact de ses supérieurs, d'autant qu'il dut laisser sur place une grande partie de sa bibliothèque et ses disques de musique classique. Il s'envola pour Lahore, puis Karachi et, le 8 janvier 1929, embarqua à Bombay à bord du *Rajputana*. Le voyage se fit cette fois dans des conditions de confort raisonnables : il avait une cabine pour lui tout seul et y passa ses journées, travaillant sur *L'Odyssée*. « Ce livre grec-là », écrit-il, avec agacement. Un aviateur lui avait prêté un costume civil, ce qui n'empêchait pas, au contraire, les autres passagers de le dévisager dès qu'il sortait pour se dégourdir les jambes.

Le *Rajputana* arriva à Plymouth le 2 février 1929, dans un brouillard épais. Il faisait aussi très froid, un des hivers les plus froids que l'Angleterre ait connus depuis plusieurs années. La presse était présente en bataillons

serrés. Prévoyante, la RAF avait demandé à son ancien chef à Cranwell, Sydney Smith, de venir le chercher à bord d'une pinasse. Smith commandait maintenant une base d'hydravions à Cattewater, dans la rade de Plymouth, et Lawrence venait d'être informé qu'il y était affecté.

Il n'était décidément pas une recrue ordinaire, car quelqu'un avait eu la présence d'esprit de mettre tout son courrier en attente de lecture à bord de la pinasse. En retournant vers le port, Sydney Smith eut la surprise de voir Lawrence jeter à l'eau la majorité des lettres et lui en demanda la raison : « Eh bien, ce sont principalement des inepties et quand c'est adressé au "colonel Lawrence" je sais que cela provient de gens parfaitement inconnus, ou de personnes qui ne respectent pas le fait que j'aie changé de nom. » Smith fit remarquer que les journalistes qui se pressaient autour de la rade de Plymouth seraient ravis de récupérer ainsi à peu de frais des lettres adressées au héros de la révolte arabe. Parmi celles qui furent sauvées de la noyade, il y en avait d'ailleurs une de Trenchard, contenant deux billets de banque d'une livre, « dans le cas où vous en auriez besoin », et l'invitant à venir séjourner dans sa maison de campagne. Lawrence partit pour Londres en train, toujours chaperonné par Smith et poursuivi par des hordes de paparazzi. Les époux Smith le cachèrent dans leur appartement puis le conduisirent chez Trenchard.

Celui-ci le déposa à Victoria Station le lendemain ; quelques heures plus tard, Trenchard reçut un appel furieux de Samuel Hoare, le ministre de l'Air, qui le prévenait que Lawrence était allé directement de la gare à la Chambre des communes, en uniforme de la RAF, et était en train de discourir devant un groupe de députés.

La presse à sensation n'avait pas lâché prise et voulait en savoir plus sur les activités et les projets du grand espion. Les membres du Parlement étaient plus prosaïques : le gouvernement avait été questionné sur les conditions dans lesquelles Lawrence avait pu être enrôlé dans l'armée sous un faux nom. Lawrence avait eu vent de ces débats, et il s'était précipité à Westminster pour s'en expliquer. Si la question de son engagement sous un faux nom était l'objet d'un débat public, la presse n'allait-elle pas tenter de fouiller dans le passé de sa famille et découvrir qu'il était de naissance illégitime ? « J'ai expliqué en privé à M. Thurtle [le député qui avait posé la question à Hoare] les complications conjugales de mon père (vous les connaissez probablement : lui non, et le voilà qui pose des questions susceptibles

d’exposer toute l’affaire au grand jour), j’espère qu’il honorera ma confiance, et cessera de poser des questions à la Chambre[19]. » En rentrant en Angleterre, Lawrence allait inévitablement être de nouveau sous les feux de la rampe, et il serait désormais presque impossible d’échapper à l’attention du grand public et d’une presse bien décidée à exploiter le filon jusqu’au bout.

30

Le règne doré

A Londres, Lawrence avait reçu un cadeau royal d'une source anonyme qui se révéla bientôt être le couple Shaw : « une très neuve et très grande et très hédoniste Brough », le modèle SS80 superior de 1 000 cc de cylindrée. C'est à bord de sa nouvelle moto que Clare Sydney Smith le vit arriver un jour de mars 1929. « Une puissante motocyclette de marque Brough déboula aux portes de Cattewater dans un vrombissement. Dessus se trouvait une petite silhouette vêtue de bleu, tiré à quatre épingles, portant casquette à visière et ganté, avec un petit porte-documents en bandoulière. Le soldat de deuxième classe de l'armée de l'air Shaw se présentait pour prendre sa place dans le monde en miniature d'une base de la RAF[1]. » Les arrivées et les départs furtifs à moto faisaient désormais partie de la légende Lawrence.

En dépit de ses chicaneries avec la presse et les autorités, c'est alors que commença une période que l'on peut qualifier sans aucun doute d'heureuse dans la vie de Lawrence. A Plymouth, « il souffle, il pleut, il grêle, et nous sommes tous en parfaite santé et heureux », mais il put aussi annoncer à Charlotte Shaw que la nourriture était excellente, la place confortablement aménagée, et le règlement intérieur très succinct et parfaitement raisonnable[2]. A Cattewater, sur une petite péninsule dans la rade de Plymouth – une centaine d'hommes tout au plus –, Lawrence avait d'abord trouvé un chef selon ses vœux. Le *wing commander* Sydney Smith avait le même âge que Lawrence, 41 ans, et, ce qui simplifiait leurs rapports, quasiment la même taille.

Les relations d'amitié qui se nouèrent dès lors entre Lawrence et Clare Smith – elle l'appellera toujours TES, pour Thomas Edward Shaw – furent d'une grande tendresse, et, presque certainement, en tout cas de la part de Clare, de nature amoureuse. Cette femme charmante et vive, si l'on en croit les photographies, publiera un livre de souvenirs sur cette période, peut-être le livre le plus émouvant qui ait été écrit au sujet de Lawrence.

« Ses yeux étaient l'aspect le plus frappant et le plus inoubliable de sa physionomie. Quand vous le regardiez dans les yeux tout le reste était oublié et on avait l'impression que son regard vous traversait de part en part[3]. » Pour le reste, Lawrence n'était plus tout à fait le jeune homme séduisant et la rugosité de ses traits s'était accentuée, son menton était plus marqué, et sa mâchoire légèrement proéminente – cruelle, selon certains – dissimulait avec de plus en plus de peine une dentition dans un état lamentable. Il a une « bouche remplie d'or », remarqua un jour Robert Graves. Lawrence lui expliqua le côté « pratique » des fausses dents, mais pour Graves il était effarant qu'un ancien d'All Souls puisse se montrer ainsi en public. Quant à ses cheveux, toujours abondants, ils avaient tendance à rebiquer, alors que les aviateurs postés avec lui les portaient très courts ou rabattus sur le côté du crâne.

Il fait cependant toujours partie de cette race d'hommes qui exercent un magnétisme intense, et dont le physique importe assez peu. Ses timidités de jeune fille, ses rougissements, ses gloussements, sa brusquerie aussi, avaient un effet dévastateur.

Peu de temps après son arrivée, il jeta son dévolu sur une sorte de réduit dans les combles de l'atelier qui servait à entreposer toutes sortes d'instruments et de dossiers. Il installa son bureau au milieu de la pièce, dont l'ameublement était succinct : un fauteuil pivotant et deux chaises dures. Le soir il pouvait ainsi se consacrer à ce qui était devenu un véritable pensum, la traduction de *L'Odyssée*. Au sol, un matelas d'aviateur, une sorte de futon, pour dormir sur place, lorsqu'il restait travailler très tard.

Clare lui rendait visite tous les jours. « Parfois nous parlions ; parfois il continuait de travailler pendant que je choisissais un de ses livres et le lisais ; parfois, s'il était au travail sur *L'Odyssée*, je restais assise à ne rien faire. » Elle se souviendra longtemps avec une intense nostalgie de l'étrange odeur, un peu moisie, qui émanait des fines feuilles de papier de riz jaunâtre sur lesquelles il avait l'habitude d'écrire. Des livres de toutes espèces étaient

rangés dans les coins, car Lawrence avait fini par faire préemption sur la totalité de la pièce. Non seulement ceux qu'il lisait ou dont il avait besoin, mais, de plus en plus, ceux qui lui étaient adressés par des auteurs, connus ou méconnus, qui sollicitaient son opinion – peut-être dans l'espoir d'obtenir de sa part un commentaire favorable dont ils pourraient faire usage pour convaincre un éditeur. Une préface de Lawrence, et la publication était assurée, suivie sans doute du succès. Les éditeurs n'étaient pas en reste, quelques mots favorables de sa part, reproduits sur la jaquette, étant la garantie de ventes élevées. Il continua à défendre des auteurs proches, comme H. S. Ede qui venait de lui adresser le manuscrit d'une biographie du sculpteur Henri Gaudier et de sa femme polonaise, Sophie Brzeska. Ede l'avait proposé au Nonesuch Press, une jeune maison d'édition de qualité dirigée par David Garnett, mais celui-ci avait émis des critiques négatives. « Ne t'inquiète pas des critiques de David Garnett. Le personnage est sur-cultivé, un artisan trop habile, et à courte vue. Les gens qui veulent faire quelque chose de grand n'ont que faire des règles. Ton Gaudier, c'est ce qu'il y a de mieux[4]. »

Son courrier était toujours aussi abondant, d'autant qu'il y avait des hordes de satanés chasseurs d'autographes. Un marchand « yankee » offrait maintenant l'équivalent de vingt livres sterling pour chacune de ses lettres. Il y avait enfin les admirateurs sincères, et les admiratrices, comme cette Américaine de l'Ohio : « Vous êtes mon homme idéal, un vrai[5] ! »

Clare Smith venait en général le voir accompagnée par ses chiens, les deux golden retrievers, Banner et Leo, ainsi que Billy l'épagneul, que Lawrence adorait caresser, alors qu'il refusait de plus en plus tout contact physique humain s'il n'était pas absolument nécessaire. Il détestait serrer les mains, et lorsqu'on le présentait à quelqu'un, il mettait instinctivement les mains derrière le dos tout en faisant un petit salut du buste.

Dans la maison, toute proche, où logaient Clare et son mari, il y avait des séances de musique. Assis sur un sofa, penché en avant, la main sur la bouche, le coude sur le genou, Lawrence écoutait avec une concentration intense. Personne n'osait prononcer un mot, et une fois le disque terminé, il se levait très discrètement, changeait le disque et repositionnait l'aiguille, tout cela avec un soin presque amoureux, comme s'il s'agissait d'un rite religieux. « Il nous arrivait d'écouter plusieurs fois de suite le mouvement lent du

concerto de Rachmaninov. Depuis sa mort je ne peux plus l'écouter et je dois toujours quitter la pièce quand je l'entends », se souviendra Clare.

Un jour, le propriétaire d'un canot à moteur, un « Biscayne baby », qui n'était pas en très bon état, en fit cadeau à Sydney Smith et à Lawrence. Celui-ci le remit en état, et sa Brough Superior avait désormais trouvé un compagnon, auquel fut donné un nom sibyllin, *Biscuit*. C'était un bateau difficile à manœuvrer, qui exigeait une concentration de tous les instants. Clare et TES le peignirent en gris argent, et les deux amis sillonnèrent la rade de Plymouth et les environs.

« C'était une magnifique matinée du début de l'été, typique du Devonshire, le ciel était tout bleu, sans un nuage. […] Nous avons chargé le *Biscuit* ; j'ai appuyé sur le bouton du démarreur – allait-il partir ou non ? Il y avait toujours un doute, ce qui ne faisait qu'ajouter à l'amusement. Ce jour-là il répondit comme un oiseau et nous étions bientôt en route […]. Cherchant un endroit pour dîner nous avons jeté notre dévolu sur une carrière. Sur la corniche on voyait des grandes digitales pourpres et de la valériane rouge et blanche, les pentes étaient couvertes d'ajoncs et le creux était tapissé de boutons d'or et de renoncules. Nous avions trouvé l'endroit idéal. TES aimait les fleurs autant que moi, et aimait les cueillir. Je n'osais pas dire mon admiration pour une fleur sauvage qui poussait sur le haut d'une falaise ou dans un autre endroit d'accès dangereux car il aurait immédiatement commencé à escalader pour la rapporter. […] Le *Biscuit* est amarré. Nous jetons notre panier, couvertures et coussins de bateau sur la rive et les portons quelques mètres plus loin où nous installons notre camp sur un délicieux tapis de mousse et de petites fleurs sauvages montant çà et là. Puis nous dînons… Nous parlons à peine. TES s'allonge, complètement détendu, profitant pleinement du lieu et du paysage. Lumière et ombre forment des contrastes étranges et ravissants. De temps à autre une foulque ou une poule d'eau appelle son compagnon… le jour baissait tranquillement et la nuit nous a pris par surprise. Il faisait de plus en plus sombre et frais, nous avions perdu toute notion du temps et découvrions maintenant que nous avions tardé à repartir… Nous sautons dans le *Biscuit*, y jetons les coussins et les affaires de pique-nique et reprenons le large, TES à la barre[6]. »

Ce soir-là, la marée était descendante et le *Biscuit* se retrouva bientôt bloqué sur un banc de boue. Impossible de s'en dégager, il fallait attendre que la marée remonte. Au bout de quelques heures, alors que la nuit était tombée

depuis longtemps, ils purent enfin repartir. « Nous avons glissé dans l'eau, quittant notre banc de terre accueillant, et nous dirigeons avec précaution vers l'aval. Le restant de notre parcours de rivière fut sans incident, et bientôt nous avons retrouvé les eaux plus profondes, plein gaz, effleurant la surface de l'eau. Parvenu au port, pas un signe de vie ; c'était très tôt le matin, mais personne ne s'était fait du souci. Tous, y compris Sydney, avaient une telle confiance en TES qu'il ne leur serait pas venu à l'idée de s'inquiéter. »

Ces escapades en bateau ne passèrent pas inaperçues, surtout en raison de la notoriété du pilote. Un jour qu'ils remontaient une des rivières débouchant dans la rade de Plymouth, ils furent hélés de la rive par un couple de promeneurs. « Allons voir ce qu'ils veulent », proposa TES. Le *Biscuit* s'approcha du bord et, au grand étonnement de Clare, l'homme ouvrit un livre d'autographes et demanda à TES d'y apposer sa signature. « TES se montra charmant, comme il l'était toujours avec les personnes d'origine modeste, et ne fut pas le moins de monde dérangé par ce petit incident. »

Il y eut d'autres aventures lacustres. En remontant un des ruisseaux qui se jetaient dans la rivière Tamar, ils s'aperçurent qu'ils ne pouvaient aller plus loin. « Nous avons attaché *Biscuit* le long de la rive sous un rideau de saules, avons déposé les couvertures et les autres impedimenta et nous sommes assis pour une matinée paresseuse. » Clare avait apporté avec elle le dernier exemplaire de *Vogue* et Lawrence se lança dans une série de commentaires à propos des publicités qui la fit rire aux éclats. « Il lisait tout haut toutes ces absurdités, et les publicités les plus simples prenaient dans sa bouche un caractère fantastique. Si seulement j'avais pensé à prendre une photo de l'homme aux mystères multiples, le colonel Lawrence, en train de lire *Vogue* au bord de la rivière Tiddy ! Nous avons lézardé au soleil, sans doute totalement absorbés dans nos lectures, car bientôt nous avons eu la sensation désagréable d'avoir les pieds mouillés. Les eaux étaient montées discrètement et étaient en train de lécher nos orteils, et nous étions coincés ! […] cette fois cela n'avait aucune importance car c'était le matin et nous avions toute la journée devant nous […]. Le temps n'existait pas lorsqu'on était avec lui, et cela me parut un laps de temps court avant que l'eau se soit retirée suffisamment pour que nous puissions remonter à bord du *Biscuit*[7]. »

Ces moments de bonheur semblaient plutôt innocents, mais certaines rumeurs coururent au sujet de la nature de leurs relations. Tout ce qui touchait Lawrence attirait la presse et la situation pouvait devenir très gênante, pour

Lawrence, pour Clare, et pour la carrière future de son mari. « Les journaux de Plymouth sont en train de japper à mon propos[8] », écrivit Lawrence à Charlotte Shaw début avril. Un ami « bien intentionné » rendit visite à Sydney alors que Clare et Lawrence étaient partis pour une nouvelle expédition à bord du *Biscuit*. « J'ai pensé qu'il valait mieux que vous sachiez qu'il y a pas mal de cancans au sujet de votre femme passant autant de temps en compagnie de Mr. Shaw. » Smith éclata aussitôt de rire et l'« ami » s'en alla, déconfit, peut-être pas tout à fait convaincu.

Cette relation intime avec l'épouse du commandant irritait aussi certains officiers, déjà agacés par les passe-droits, parfois triviaux, dont bénéficiait Lawrence, comme sa coiffure non réglementaire. D'autres, en revanche, le considéraient toujours comme leur supérieur : le simple aviateur en uniforme bleu et en casquette auquel ils adressaient leur salut était le héros de la révolte, Lawrence d'Arabie.

Deux incidents allaient le ramener sous les feux de la rampe, et il fut en grande partie responsable de cette publicité nouvelle autour de sa personne.

Un meeting d'aviation international pour hydravions, le trophée Schneider, fondé par l'industriel français Jacques Schneider, rassemblait dans la rade de Plymouth les meilleurs pilotes du monde. La compétition, la plus importante course aérienne de l'époque, à laquelle assistaient plusieurs centaines de milliers de personnes, se déroula le 7 septembre 1929, et Sydney Smith était responsable de son organisation. Durant cette journée, le port de Plymouth accueillait une foule de personnalités et Lawrence fut incapable de résister à cette bonne occasion de faire parler de lui.

Le chef de la délégation italienne était le célèbre as de l'aviation Italo Balbo, un des compagnons les plus proches de Mussolini. Balbo reconnut le héros de la révolte arabe parmi les hommes de la base, s'adressa directement à lui pour se plaindre de l'état dans lequel se trouvait la cale de lancement et en profita pour échanger quelques mots. Lawrence prit aussitôt l'affaire en main, ce qui eut le don d'agacer les hautes autorités présentes, qui purent l'observer en train de discuter tranquillement avec d'autres membres de délégations étrangères. Suite à cet incident, le ministre de l'Air, qui avait Lawrence dans le collimateur, exigea qu'il se fasse désormais le plus discret possible, et lui interdit même d'entrer en relation avec plusieurs personnalités

connues, parmi lesquelles la député de Plymouth, Nancy Astor, sous peine d'être forcé de quitter la RAF, définitivement cette fois.

Cela ne dura guère : il était exclu de maintenir Lawrence sous une surveillance permanente. Et d'ailleurs, un deuxième incident, beaucoup plus grave, allait permettre à ce dernier de sortir une nouvelle fois de cet anonymat auquel il prétendait aspirer.

Il faisait un temps étonnamment printanier en ce 4 février 1931. Plusieurs hydravions traçaient des cercles au-dessus de la rade tout en s'exerçant à tirer sur les cibles en mer. Lawrence observait le spectacle en compagnie de Clare, qui avait pris l'habitude de partager avec lui un thermos de café sur le coup de 11 heures, un autre exemple de cette intimité qui faisait jaser. Soudain, un des hydravions prit un angle de descente beaucoup trop pentu et s'écrasa dans l'eau. Lawrence, dans un sursaut d'adrénaline, se précipita pour prévenir Smith, qui n'avait pas vu l'accident. Les deux hommes sautèrent dans un canot et foncèrent sur les lieux de l'accident, la queue de l'hydravion étant encore émergée. Lawrence sembla avoir alors pris totalement en main la situation. Son admiratrice se souviendra de ces moments dramatiques : « Son don pour réfléchir de manière rapide et claire, et son *leadership* naturel ont fait que son autorité fut immédiatement acceptée par tous. Les ordres transmis par Sydney répétaient systématiquement les suggestions de TES, qu'il donnait d'une voix calme et douce, et avec tout le respect voulu, et de telle manière que Sydney pouvait les accepter sans éprouver le moindre ressentiment[9] », écrira Clare, qui n'était pourtant pas présente sur les lieux, et ne pouvait en réalité savoir comment les choses s'étaient déroulées.

Smith avait-il été pris de panique sur le moment, ou bien Clare était-elle aveuglée par des sentiments quasi amoureux ? La situation était complexe : il était impossible de sortir de l'eau la partie avant de l'hydravion, dans laquelle se trouvaient coincés six membres d'équipage ; les sauveteurs décidèrent de faire appel à un chalutier, l'idée étant de placer une haussière autour de la queue et d'empêcher l'hydravion de couler. Lawrence plongea à plusieurs reprises dans l'eau pour tenter d'ouvrir le cockpit avant, mais celui-ci était bloqué par un petit canot de sauvetage qui s'était automatiquement gonflé. Malgré les indications de Lawrence, rien ne marchait. Il fallut se résoudre à remorquer la carlingue jusqu'aux docks. C'est Lawrence lui-même qui

dégagea le corps du pilote, alors que l'hydravion commençait à se désintégrer.

Il était évident qu'il y avait eu une erreur de pilotage, et trois rapports furent adressés au ministère de l'Air dans lesquels il était établi que le pilote n'avait pas les aptitudes pour prendre les commandes de ce type d'hydravion. Une commission d'enquête fut convoquée. Smith était menacé de sanctions pour avoir autorisé le vol, mais Lawrence était convaincu que le pilote avait commis une faute grossière et qu'il n'aurait jamais dû décoller avec des passagers à bord. « Heureusement pour lui, il est mort avec les autres[10] », écrivit Lawrence à Charlotte Shaw, avec un cynisme caractéristique.

Ses amis, comme George Bernard Shaw, pressentirent immédiatement que Lawrence serait incapable de rester dans l'ombre : « Comme il est probable que vous insisterez pour conduire l'enquête, et comme vous voudrez sauver votre ambitieux chef et empêcher qu'il soit sacrifié, l'avenir est, selon moi, dans les mains des dieux. Prions les cieux qu'ils se débarrassent de vous[11] ! » Au cours des auditions, Lawrence parvint en effet à orienter l'enquête de telle manière que Smith fût exonéré de toute faute et que l'accent fût mis sur la nécessité d'améliorer les opérations de sauvetage, l'hydravion étant alors considéré comme l'avenir de l'aviation commerciale. Lawrence rendit compte à Nancy Astor : « Je crois que la bataille est gagnée. Le chef de l'enquête a été un amour. Il a posé toutes les questions pernicieuses, difficiles, gênantes, de manière si innocente et douce que tout est sorti. Les pauvres officiers se sont débrouillés noblement (le colonel Smith en premier, qui nous a tous adjurés de dire la vérité) et la presse a suivi, ne disant rien de méchant ou de perfide, mais faisant une trouille bleue au ministère de l'Air[12]. »

Lawrence ne voulait pas se contenter d'apporter son simple témoignage, comme l'avait parfaitement prévu George Bernard Shaw, qui savait qu'en dépit de son étrange vocation d'ermite, il était incapable de rester en place et qu'il sauterait sur la première occasion pour montrer ce dont il était capable. Il avait fait le constat que les canots qui avaient pour fonction de secourir les hydravions lorsque ceux-ci amerrissaient d'urgence n'étaient pas assez rapides et voulut maintenant convaincre le ministère de l'Air de modifier radicalement les procédures et d'acquérir des bateaux plus adaptés : « Les résultats commencent à arriver, bien que lentement. Ils ont lancé les réformes, et je crois que l'on peut leur faire confiance pour aller jusqu'au bout.

J'observe cela de très près et je vais pousser un autre petit levier ou deux si cela se révèle nécessaire. Il n'y a eu aucune conséquence pour moi, et aucune menace que soit mis fin à mes jours heureux ici[13]. » Par la suite, Lawrence fut détaché par son commandant à Southampton, où il participa aux tests et à la mise au point de bateaux à moteur rapides pour la RAF, ce qui lui permit de fournir des rapports et des conseils démontrant sa compétence technique.

Ses amis furent déroutés par cette nouvelle carrière. Pour E. M. Forster, son intérêt passionné pour les canots à moteur était totalement incompréhensible. « Je pouvais comprendre qu'il veuille devenir une sorte de souffre-douleur comme il l'avait été dans les tanks ; je ne pouvais comprendre qu'il accepte d'être un sous-fifre, et qu'il consacre toute son ingéniosité au perfectionnement de gadgets destinés à la guerre[14]. » La presse s'empara du sujet, donnant cette fois à Lawrence la paternité de l'ensemble du programme, et il fut décidé qu'une fois de plus cette publicité excessive allait créer des difficultés : Lawrence fut transféré de nouveau à Plymouth.

Fin 1931, Sydney Smith fut muté sur une nouvelle base, à Manston, dans le Kent. La nouvelle attrista Lawrence. La veille de leur départ, il fit une apparition soudaine dans le salon du couple. Il avait apporté avec lui un livre volumineux qu'il posa sur la table. C'était les *Sept Piliers* dans l'édition limitée pour souscripteurs, un cadeau royal, mais dont la laconique dédicace cachait une réelle émotion. « TES pour WSS, à l'heure où se dissout un partenariat. » Il offrit également à Clare trois tableaux, dont un « très charmant tableau d'adolescents se baignant nus dans la mer, tableau de Henry Tuke, pour lequel il avait posé, bien des années auparavant[15]… », un thème qui n'étonna absolument pas Clare.

Ce tableau rappelait un épisode de la jeunesse de Ned Lawrence qui demeure, encore à ce jour, nimbé d'un certain mystère. Durant l'automne 1905, alors qu'il avait 17 ans, Ned avait fait une fugue et s'était engagé dans une unité de la « Royal Garrison Artillery », basée à Falmouth dans les Cornouailles. « Cette affaire est ultra-secrète, je n'aurais pas dû vous en parler. Je me suis enfui de chez moi et j'ai servi durant six mois[16] », racontera Lawrence à l'historien militaire Basil Liddell Hart. En quoi cela pouvait-il être une affaire si « secrète » ?

Tout près de Falmouth se trouve une petite plage de sable tranquille appelée Newporth ; parsemée de rochers, son accès à pied est très difficile.

Cet endroit charmant était un des préférés du peintre Henry Scott Tuke, futur membre de la Royal Academy. Tuke s'était fait connaître à la fin du XIX^e^ siècle par ses peintures marines, par ses vues de l'Italie, et ses tableaux inondés de soleil. Mais il avait aussi une autre spécialité : le nu masculin, dans la nature, et de préférence au bord de l'eau ou sur son bateau à voile. Il avait connu un premier grand succès en 1894 avec une toile intitulée *August Blue* : des adolescents se baignant nus autour d'un bateau à voile dans la baie de Falmouth. C'est une œuvre de grande valeur, et l'on est frappé non seulement par la lumière, méditerranéenne, mais par la blancheur des corps des adolescents. Ce thème de la blancheur, on la retrouve à plusieurs reprises dans *Les Sept Piliers de la sagesse*, et notamment dans l'étrange scène fantomatique des cadavres turcs après la bataille d'Aba-el-Lissan qui avait précédé la prise d'Akaba.

Tuke faisait partie des peintres « uraniens ». Il s'intéressait d'abord aux jeunes hommes, mais cet intérêt était essentiellement esthétique : il ne semble pas que les choses allaient au-delà. Avec les jeunes recrues de la garnison de Falmouth, il avait à sa disposition un matériau idéal, et parmi ceux-ci se trouvait un certain Ned Lawrence, qui, selon toute vraisemblance, avait posé au moins deux fois pour le peintre et notamment pour un tableau intitulé *Portrait of Gray*, qui se trouve maintenant à Clouds Hill, et qui montre un jeune soldat en kaki assis sur la plage : Lawrence, très probablement.

On n'en sait pas beaucoup plus sur cette relation de Lawrence avec le peintre, mais elle alimente encore aujourd'hui bien des spéculations autour de la question de l'homosexualité, Tuke étant d'ailleurs devenu un peintre « culte ». Lawrence lui-même avait brouillé les pistes sur cet épisode, mais s'il avait vraiment tant voulu dissimuler cette affaire et ses relations avec Tuke dans le but de cacher son orientation sexuelle, pourquoi offrit-il comme cadeau de départ à une jeune femme avec laquelle il avait eu des relations d'une grande intimité un tableau aussi « compromettant » ?

Si Lawrence était ému, la séparation, en principe provisoire, fut très éprouvante pour Clare. « J'avais l'âme toute remuée et sa compagnie, nos séances de musique et nos pique-niques me manquaient. » Clare était certainement amoureuse de Lawrence. Par la suite, elle l'invita régulièrement à les rejoindre pour les week-ends, mais Lawrence répondait en général qu'il

était occupé. Puis Smith prit de l'avancement et accepta la fonction de commandant de la base de la RAF à Singapour, un poste prestigieux qu'il lui était difficile de refuser. Pour Clare, ce fut une tragédie. Mari et femme tentèrent de convaincre Lawrence d'essayer de les rejoindre en Asie. Mais, constata-t-elle tristement, « le partenariat était dissous et nos efforts pour le recréer n'étaient que des tentatives anémiques pour repousser le moment où il nous fallait accepter la réalité ».

Il y eut néanmoins une dernière escapade à bord du *Biscuit*, au cours d'une belle journée de printemps. « Les eaux bleues scintillaient et dansaient autour de la proue et le *Biscuit* semblait tout heureux de nous sortir encore une fois. » Les mots manquaient désormais, TES semblait un peu déprimé, « il était détendu et calme, mais pas aussi serein et heureux comme un enfant que pendant les jours anciens ». De retour à Londres, avant son départ pour l'Orient pour rejoindre son mari qui l'avait précédée, Clare plongea dans la dépression, d'autant que Lawrence était devenu fuyant, ayant toujours des excuses ou de bonnes raisons pour ne pas venir la voir. « Lorsque mes pensées me menaient à Mount Batten, je devais les éteindre sèchement car mon cœur était trop lourd. Sydney était parti ; c'était un déchirement, mais j'allais le rejoindre trois mois plus tard, tandis que TES – quand reverrais-je TES de nouveau lorsque l'Orient m'aurait appelée ? » Début décembre 1933, Lawrence monta enfin à Londres. Il se rendit d'abord au salon de la motocyclette – qui était devenue une obsession – et alla voir Clare après. Après un bref entretien, celle-ci le conduisit à une station de métro. Lawrence sortit de la voiture, regarda Clare quelques instants puis se précipita dans les escaliers. Une fois de plus, il avait préféré disparaître en faisant le moins de bruit possible.

Clare Smith écrira qu'il ne fut pas question d'amour, physique ou moral. « C'est ainsi qu'il fut capable de se lancer dans une amitié profonde avec une femme – moi-même – fondée sur les liens les plus étroits de sympathie et de compréhension mais ne contenant rien des aspects qu'on associe habituellement à l'amour. » Ce n'est pas ainsi que Lawrence verra les choses, si l'on en croit une lettre à Nancy Astor de 1934 : « Mme Smith m'a écrit je ne sais combien de fois au début. Je lui ai répondu deux fois par des mots. Suis-je une brute ? Mais elle veut quelque chose auquel je tiens, et elle devrait le comprendre. Il y a encore des intouchables, Dieu merci, malgré tous les Ghandis du monde. Ou est-ce Gandhi[17] ? » C'était parler de Clare

Smith à une autre femme avec un singulier manque de délicatesse et une dureté qui était, sans doute possible, forcée ; rien ne pouvait réellement effacer ce qui fut, dans la vie de Lawrence, un moment de grâce.

Décidément, Mount Batten lui convenait parfaitement, malgré le départ de Clare, le temps pluvieux et le froid. Il pouvait se rendre à Londres de temps à autre, était invité le week-end à des *house parties* rituelles dans les vastes propriétés de campagne de l'aristocratie britannique, par Nancy Astor et son mari Waldorf à Cliveden, par le richissime Philip Sassoon, cousin de Siegfried – « le genre de type qui peut faire le tour du monde sans un sou en poche » –, dans sa splendide maison de Lympne dans le Kent, par Churchill même, à Chartwell. Il y avait surtout les longues courses sur la Brough Superior et les vols en avion à bord d'un petit Moth piloté par le major Nathan, qui l'emmenait faire des tours au-dessus de la Manche.

La correspondante à laquelle il s'était adressé pour évoquer le cas de « Mme Smith » fut l'autre forte personnalité féminine dominante de cette période de la vie de Lawrence. Il avait rencontré Nancy Astor à Plymouth ; elle représentait une des circonscriptions au Parlement depuis 1919, et avait déjà écrit en 1922 à Lawrence pour lui demander une copie des *Sept Piliers*. D'origine américaine, personnalité pétillante, amusante, « une créature rare : très vive et attentionnée », parfois insupportable, elle était l'épouse de lord Astor, dont le fief était le château de Cliveden, dans le Buckinghamshire. Lawrence l'emmenait parfois faire des tours sur le siège arrière de sa moto, siège auquel elle devait s'accrocher fermement, car il ne supportait toujours pas le moindre contact physique.

Nancy Astor était d'une nature très jalouse et voulait tout savoir concernant les rencontres féminines de Lawrence : celui-ci la tient sur des charbons ardents, s'amusant de ses questions incessantes. Il est vrai qu'il était, à cette époque, presque constamment harcelé. Nancy apprit un jour que Lawrence avait été aperçu en conversation assez intime avec « une très grande femme brune ». Il passa en revue toutes les femmes qu'il avait croisées dans les semaines précédentes : « L'une est brune (Mme Gubbay) mais elle n'est pas très grande. Mme Curtis est grande, mais fait toujours l'impression d'être un peu brune. Mme Scott-Paine est grande : mais je ne sais pas quelle couleur apparaîtrait après lavage. Le décor extérieur est actuellement une teinture tirant sur le rougeâtre et le jaunâtre[18]. »

Il y avait cependant une autre ravissante jeune femme, la future épouse de Siegfried Sassoon, Hester Gatty. Le poète avait alors 47 ans ; homosexuel discret, il avait eu une série d'aventures plus ou moins durables et son mariage fut considéré par certains, dont E. M. Forster, comme une véritable trahison. Il adorait Lawrence, et son amant Stephen Tennant lui avait demandé un jour : « Mais pourquoi donc n'a-t-il pas cédé face au bey de Deraa ?… » Hester était, si l'on en croit les photographies, effectivement charmante et Lawrence assistera à leur mariage. « N'imaginez pas qu'il y ait quelque chose entre nous. Siegfried vaut mieux que moi, elle était honnêtement amoureuse de lui, et la terreur de son existence fut celle de ne pas être à la hauteur. J'ai essayé de lui remonter le moral, sans paraître d'un optimisme imbécile. Cette fofolle me plaisait bien. Imaginez un peu, avoir S. S. sur le dos[19]. » Hester Sassoon fut profondément marquée par cette rencontre, et elle rejoignit rapidement la cohorte des admiratrices amoureuses de Lawrence, totalement happées par son aura et par sa féminité furtive.

La « dame brune » fut finalement identifiée, elle avait une soixantaine d'années. Mais Lawrence ajoute dans une autre lettre : « Il serait peut-être bon pour ma santé que l'on me prît mon cœur – si tant est que ce mécanisme abominable puisse être pris – vu qu'à ce jour il n'a encore jamais aimé personne, mais en revanche beaucoup aimé certains lieux et certaines choses. […] Pendant la saison de Noël, deux hommes et quatre femmes m'ont envoyé de fervents messages d'amour. D'amour charnel et non pas éthéré, sachez-le bien : et me voilà mal à l'aise en présence de six personnes de plus, parmi les gens que je rencontre[20]. »

Dans une autre lettre, quelques mois plus tard, Lawrence fit allusion à une autre de ses « fans », Harriet Cohen, pianiste concertiste de réputation internationale : « J'ai appris, il y a belle lurette, qu'elle voulait m'épouser : mais le nom de Harriet ne compte pas parmi mes favoris, il n'y a pas de place dans ma petite maison, et j'aime ses disques. Pourtant, je ne peux imaginer que l'on se mette sa propre femme sur un Gramophone. Et vous ? Aimeriez-vous recevoir, sur disque, pour Noël, un discours de Waldorf [le mari de Nancy] ? Aimerait-il recevoir ainsi l'un des vôtres[21] ? »

Lorsque Liddell Hart vint le voir dans le Dorset en 1931 pour un entretien en prévision d'une nouvelle biographie, il aperçut à la gare la silhouette furtive d'une femme, venue en voiture pour tenter de rencontrer le héros,

sans, en apparence du moins, y avoir été invitée. Lawrence était bien un cœur à prendre.

Mais que faire d'une femme quand on doit revêtir, toute la semaine, un uniforme de simple aviateur et le plus souvent une salopette usée, que l'on reçoit un salaire de misère et que, le week-end, on n'aime rien mieux que de repartir pleins gaz sur une grosse motocyclette pour se réfugier dans une minuscule thébaïde au bord d'une lande sévère où l'eau courante vient tout juste d'être installée et où il n'y a strictement rien pour préparer un repas correct ? Et comment la présenter aux camarades, aux Knowles, ses voisins immédiats, à « Jock » Chambers, ou à « Posh » Palmer ? « Le cottage ne sera jamais moins qu'en partie à toi, écrit-il au premier. A moins qu'un couple marié atteint du scorbut cherche à me l'emprunter de nouveau. J'aime pas les femmes chez moi, en tout cas ; mais suis trop le parfait petit gentleman pour les y refuser[22]. » Et que dirait George Bernard Shaw, que penseraient Siegfried Sassoon ou Robert Graves, E. M. Forster ou Frederic Manning, sans parler de ces satanés journalistes, si le héros de la révolte, l'ami d'Auda et de Fayçal, rentrait ainsi aussi brutalement dans le rang ? Toujours le regard des autres, qui vous suivent en permanence, et qui auscultent vos moindres faits et gestes.

Clouds Hill, avec son inscription en grec au-dessus de la porte d'entrée – « pourquoi s'inquiéter ? » –, dans un jardin débordant de rhododendrons, c'est bien là qu'il prévoyait de prendre sa retraite en 1935. Entre-temps, il y avait certes la RAF mais aussi les travaux littéraires, *L'Odyssée* qui parut finalement en novembre 1932, au terme d'un travail très éprouvant, dans une magnifique édition illustrée dont la diffusion fut confidentielle en Angleterre puisque vendue par souscription. Aux Etats-Unis, en revanche, le livre parut dans un format grand public, et la personnalité du traducteur en assura immédiatement le succès, d'autant que le magazine *Time* daté du 28 novembre, qui présentait le livre dans un article en page intérieure, fit de Lawrence sa couverture.

Celui-ci s'opposa néanmoins formellement à ce qu'une édition grand public paraisse en Angleterre. « Je me suis promis, à multiples reprises, de ne jamais publier un autre livre tant que je serai en vie… S'il y a bien quelqu'un qui a besoin d'argent, c'est certainement moi, gagnant 3/9 shillings par jour avec beaucoup d'efforts et de douleur ; mais je préfère mourir de faim plutôt que gagner le moindre penny grâce à une quelconque publication[23]. » Un *non*

possumus qui ne l'empêchait pas d'encaisser volontiers les substantiels droits d'auteur en provenance des Etats-Unis qui lui permirent de poursuivre la rénovation de Clouds Hill. « Cela ne fait pas de mal de piller les Yankees[24]. »

Après avoir longuement réfléchi, il refusa au début de 1930 une proposition séduisante provenant de son camarade de la révolte George Lloyd, qui venait de démissionner de son poste prestigieux de gouverneur général de l'Egypte. En apprenant la nouvelle, Lawrence se dressa sur ses ergots : « Ceci me révolte. Moi d'abord, puis vous, GL, mais qu'est-ce qui se passe bon Dieu avec nos foutus gouverneurs ! » *Moi d'abord* : Lawrence faisait ici allusion à la proposition que lui avait faite Churchill en 1921 de succéder au général Allenby au poste de gouverneur général, proposition dont la réalité sera d'ailleurs contestée par ses détracteurs. Lawrence fut en tout cas toujours absolument convaincu que cette offre était bien réelle, mais que le « Taureau » avait manœuvré à Londres pour qu'une autre personnalité lui succédât. George Lloyd, désormais libre, lui avait proposé de réaliser un projet qu'ils avaient envisagé lors de leur expédition en 1917 en direction d'Azrak : traverser à dos de dromadaire le désert du Nejd, du Hedjaz jusqu'à Oman. Le refus de Lawrence est un peu énigmatique car un tel projet était taillé sur mesure pour lui : « Si je retournais là-bas je serais peut-être obligé de me mêler de certaines choses de nouveau : et il vaut mieux que je reste à l'écart. » Restait, toutefois, une profonde nostalgie de cette époque. « Je me réveille souvent maintenant en Arabie : les lieux me sont bien plus présents que les hommes ou les actions. Chaque fois qu'un paysage ou une couleur en Angleterre me touche profondément, c'est le plus souvent parce que cela me rappelle l'Arabie. C'est un formidable pays[25]. » « Partez dans le désert quelques années, et vous reviendrez un prophète. Si vous y restez plus longtemps, vous ne direz plus jamais un mot », disait le proverbe…

Somme toute, Lawrence paraît avoir vécu des jours relativement heureux au cours de ces années. Pourtant, derrière ces amitiés féminines, ces week-ends mondains, ces échanges littéraires, une part plus sombre revient à la surface, par intervalles, comme lors d'une étrange semaine de permission. Fin septembre 1930, Lawrence partit pour l'Ecosse, où il demeura une huitaine de jours dans un cottage à Collieston, à une trentaine de kilomètres au nord d'Aberdeen, tout près des côtes de la mer du Nord, dans un paysage particulièrement rude, battu par les vents. Il décrivit son séjour à l'éditeur

Doubleday dans une très longue lettre pleine de lyrisme. « Imaginez des configurations entières de roches semblables à des dalles d'ardoises, jetées à plat sur des hectares, se projetant dans la mer du Nord en folie, qui se soulève en flots assourdissants et vient les asperger d'écume[26]. »

Mais Lawrence n'était pas seul et il avait retrouvé sur place deux compagnons, Jimmy Nicholson, qui avait travaillé au Canada, avait passé quatre ans comme artilleur en France et dont la principale activité était le maquignonnage, et surtout Jock, John Bruce – « le diamant le plus brut de notre chambrée du corps des blindés en 1923 ». Jimmy s'occupe des chevaux, Jock va à la pêche. Quant à Lawrence, Bruce racontera bien des années plus tard qu'il s'était imposé une discipline de fer : réveil à 6 h 30, baignade dans la mer durant un quart d'heure, une mer si froide et agitée qu'il était le seul à oser s'y jeter, puis breakfast au bureau de poste local qui faisait également office de boutique et de café. Ensuite course à cheval sur la lande, avant le déjeuner. Les exercices reprenaient l'après-midi, avec un nouveau bain dans la mer en début de soirée, avant le dîner. Selon Bruce, ce rituel se poursuivit durant les sept jours que dura le séjour[27].

Lawrence ne racontait rien de tout cela dans sa lettre à Doubleday – et pour cause : « Ce que nous faisons ici ? rien, pratiquement… Pour les trois repas par jour, nous déployons au vent nos capotes militaires et nous envolons jusqu'au sommet de la falaise, où la dame Boulangère et Bouchère nous fait manger dans son salon. Ensuite le ventre alourdi, nous regagnons, en glissant le long de la pente, la maison dans la petite baie… je passe toute la journée à méditer, tout en retournant les maillots de bain pour qu'ils sèchent. » Lawrence se rendit même à Aberdeen en uniforme d'aviateur pour se procurer des livres – une journée en moins du régime de fer –, et relata un petit incident qui fit la joie du potache. Alors qu'il repoussait un à un les livres que la libraire lui suggérait d'acheter, celle-ci, un peu exaspérée, finit par lui proposer *The Boy's Book of Colonel Lawrence* de Lowell Thomas, pour lequel elle lui offrit même une réduction en voyant que son client faisait partie, « comme le colonel Lawrence », de la RAF : « Je lui expliquai que je connaissais ce type-là, et que c'était un raté. »

Bruce racontera aux journalistes du *Sunday Times* comment il avait été convoqué par une nouvelle lettre du « Vieil Homme » – rédigée par Lawrence. Le « Vieil Homme » avait exigé de lui qu'il s'occupe de la location du cottage, de trouver des chevaux et un palefrenier ; il avait surtout

pour instructions d'imposer à Lawrence un régime draconien et une série de brimades avec, pour couronner le tout, une séance de flagellation à laquelle le « palefrenier », Jimmy Nicholson, fut contraint d'assister (Bruce précisera que celui-ci se sentit mal et sortit de la pièce). Il est impossible d'en savoir plus aujourd'hui au sujet de cette semaine, car seul subsiste à ce jour le témoignage de Bruce dont la crédibilité personnelle a été largement contestée.

Le contraste entre le récit du jeune Ecossais et la lettre qu'adresse Lawrence à Doubleday est d'ailleurs frappant. On peut aussi s'interroger sur les raisons pour lesquelles Lawrence attendit le tout dernier jour pour subir cette séance de flagellation, si celle-ci était si importante à ses yeux. Peut-être tout simplement parce que les plaies auraient rendu toute baignade dans l'eau de mer littéralement insupportable ? Dans une lettre précédente au même Doubleday, datée du 10 septembre, Lawrence annonçait qu'il avait eu un nouvel accident de moto et s'était cassé deux côtes ; celles-ci le faisaient souffrir. En dépit de sa légendaire résistance au mal, on a beaucoup de mal à imaginer que Lawrence ait pu, dans cet état, se baigner tous les jours dans une mer démontée et glacée, avant de monter à cheval plusieurs heures durant. De même qu'on voit mal comment il aurait pu supporter une punition décrite par Jock Bruce comme particulièrement rigoureuse, avec deux côtes cassées. Bruce relatera qu'il y eut une autre séance du même tonneau à Aberdeen, en 1931, et puis à Edimbourg, cette fois en 1934. Des dates espacées dans le temps qui, sans remettre en cause totalement le témoignage du « bourreau », conduisent à penser que le cas Lawrence n'était pas si sévère que cela. En dehors de toute autre explication, il faut bien placer ces séances de flagellation en relation avec ce qui s'était passé au cours de la nuit de Deraa, sans, comme toujours avec Lawrence, en tirer une conclusion univoque.

Après l'aventure de *L'Odyssée*, les éditeurs ne cessaient de proposer à Lawrence des sujets de livre : une biographie d'Alexandre le Grand et même une de Mahomet ne trouvèrent pas grâce à ses yeux. Un sujet, cependant, l'attira vraiment, une vie du révolutionnaire irlandais Roger Casement. Après un long séjour en Afrique et au Pérou, au cours duquel il avait dénoncé les atrocités commises par les colons contre les indigènes, Casement avait démissionné à la veille de la guerre du service consulaire du Foreign Office.

Il partit clandestinement pour l'Allemagne avec l'idée de recruter une brigade formée de soldats irlandais faits prisonniers dans le but de combattre pour l'indépendance de l'Irlande. En 1916, un sous-marin allemand le débarqua sur la côte irlandaise, mais il fut presque aussitôt capturé et emmené à Londres. George Bernard Shaw avait proposé de rédiger son discours de plaidoirie lors de son procès pour haute trahison, mais Casement préféra se défendre lui-même et fut condamné à la peine capitale.

Il y avait, dans le dossier Casement, un élément particulier qui intriguait : il avait tenu au cours de ses séjours en Afrique un journal de bord dans lequel il relatait notamment ses fréquentes expériences homosexuelles pédophiles. Ce journal circula à Londres dans certains milieux, et contribua à alourdir son cas, peut-être à empêcher qu'il soit gracié par le roi. Lawrence était très stimulé par le sujet, notamment en raison des origines irlandaises de Casement, mais il estimait qu'une biographie serait forcément tronquée s'il ne pouvait utiliser ce journal dont l'authenticité était pourtant contestée. « Dans mon optique, il avait l'étoffe d'un héros. J'aimerais écrire sur lui avec finesse, afin que ses adversaires pensent au début que j'étais de leur côté, jusqu'au moment où ils auraient fini de lire mon livre, et au sortir de cette lecture verraient en lui un héros. Il avait les attraits d'un ange déchu. Mais à moins que le Premier ministre ne lève l'embargo qui porte sur son "carnet intime", personne ne peut écrire à son sujet[28]. »

Pour un homme que l'on a presque systématiquement placé dans la catégorie des homosexuels plus ou moins refoulés, Lawrence parlait et écrivait de l'homosexualité, et de la sexualité en général, avec une grande simplicité et la question ne semble pas l'avoir taraudé outre mesure. Il s'était plus ou moins brouillé avec le couple très compliqué formé par Robert Graves et sa muse Laura Riding, parce que la « chair » avait pris à ses yeux une place trop importante dans leurs vies. « Je n'ai aucune patience avec des gens qui chatouillent leur sexualité jusqu'à ce qu'elle remplisse toute leur vie et leurs corps. » Avec son vieil ami Ernest Altounyan, rencontré à l'époque heureuse et sereine de Karkemish, il pouvait évoquer les questions les plus intimes sur un ton de confiance et de légèreté. « Nous avons convenu que *Lady Chatterley* soulevait le couvercle sur – rien[29]. » Les deux compères s'amusèrent franchement de la réponse donnée par Lytton Strachey à la question d'un juge en 1917. Eminence grise du groupe de Bloomsbury, pourfendeur de la morale victorienne, homosexuel avéré, Strachey était,

comme la majorité des membres du groupe, objecteur de conscience. Le juge lui demanda quelle serait sa réaction s'il apercevait une jeune Anglaise en train d'être violée par un soudard prussien. De sa voix flûtée, Strachey répondit, en appuyant sur chaque mot, pendant que ses amis venus le soutenir s'esclaffaient. « Eh bien, je m'interposerais entre eux ! »

Après *Les Sept Piliers de la sagesse* et *The Mint*, dont la publication allait attendre plusieurs années, Lawrence voulait souffler et refusa tout travail de commande artificiel. Seul comptait d'ailleurs à ses yeux, du point de vue littéraire, le nécessaire, l'inévitable, le travail à « haute pression ».

Pendant ce temps, et contrairement aux promesses répétées à Trenchard, le manuscrit de *The Mint* se retrouvait dans de plus en plus de mains ; Lawrence ne s'en offusqua nullement et proposa lui-même à certains de ses amis et correspondants de leur prêter une copie. Les fuites devenaient inévitables, peu importait, et Lawrence s'amusait de toute cette agitation autour de son œuvre : « Un Irlandais se voit prêter le manuscrit par un ami à lui auquel un ami à moi l'avait prêté sans m'en parler… prêt secondaire sur un prêt secondaire. "Ça m'a l'air chaud", dit l'Irlandais qui en retranscrit une partie… combien ? Dieu seul le sait… mais le *Legion Journal* reçoit ensuite un précis des trois derniers chapitres rédigé par lui, et en sort une sorte de pâté avec moi comme auteur. Tonnerre en provenance du préfet de police [Trenchard venait d'obtenir ce poste prestigieux] ; et aussi du ministère de l'Air… stupéfait, je garde néanmoins la tête haute. Le *Legion Journal* présente ses excuses le mois suivant. L'Irlandais est parti sans laisser d'adresse et se tord de rire, probablement. »

S'il semblait avoir pris sa retraite d'écrivain, il prit passionnément la défense d'un écrivain australien, Frederic Manning, qui venait de publier *Her Privates We – Nous étions des hommes* –, description dans un langage brutal et sans détour de la vie dans les tranchées. Il se fit également l'avocat de *Boy*, du Gallois James Hanley, qui évoquait la vie des matelots de la marine marchande à travers le destin particulièrement tragique d'un adolescent de 13 ans qui quitte sa famille pour prendre la mer. On y trouvait des descriptions d'une crudité inusitée des assauts sexuels que le mousse subit à bord et des sordides bordels d'Alexandrie, le héros finissant par être assassiné par le commandant de bord parce qu'il a contracté la syphilis.

Aujourd'hui encore, la lecture de ce livre peut mettre mal à l'aise, mais

pour l'auteur de *The Mint*, qui avait excellé dans des descriptions très crues, *Boy* était une cause à défendre. Sorti d'abord en 1931, puis réédité en 1934, *Boy* fut saisi par la police du Lancashire. Lawrence apporta son soutien moral – il ne pouvait pas faire grand-chose d'autre – à l'éditeur, ajoutant qu'il aurait cependant du mal à mobiliser beaucoup de monde, même parmi ses amis intimes. Forster était un des seuls auteurs qui oseraient peut-être l'aider. « La plupart ont peur du mot sodomie. Je me demande bien pourquoi ? » Tout ce qui touchait à la sexualité, même dans des formes considérées à cette époque comme criminelles, était à ses yeux d'un intérêt dérisoire, et toute censure avait comme effet paradoxal de lui redonner une place imméritée.

31

Un héros de notre temps

Si la sexualité le laissait tranquille, la renommée – *de tous les maux le plus véloce* – était, en revanche, décidée à ne lui laisser aucun répit. Cette fois c'était une nouvelle biographie par une autorité de l'histoire et de la stratégie militaires, le capitaine Basil Liddell Hart. Ce dernier lui avait écrit à Karachi et l'avait déjà interviewé à plusieurs reprises à son retour en Angleterre pour un article dans l'*Encyclopædia Britannica* dont le sujet était la guerre de guérilla. Liddell Hart fut alors sollicité par Jonathan Cape, pour lequel Lawrence était décidément un filon d'une exceptionnelle richesse. Un premier entretien préparatoire eut lieu en décembre 1933, car Lawrence fut immédiatement séduit par le projet.

Liddell Hart était, à cette époque, la figure la plus connue des études militaires au Royaume-Uni. Il s'était distingué par sa critique virulente de la conduite de la guerre par les généraux durant la Première Guerre mondiale. Il défendait une tout autre conception, celle de la stratégie indirecte, le refus du choc frontal, la recherche des points faibles de l'adversaire, l'art de l'esquive. Il était aussi un des principaux promoteurs de la guerre de mouvement et des blindés. En collaborant avec Liddell Hart, Lawrence se redécouvrait homme d'action et chef de guerre.

Il répondit à toutes les questions de l'auteur, fournit des anecdotes inédites, décrivit les opérations avec force détails. Lorsqu'il était interrogé par d'autres correspondants au sujet de son passé militaire, Lawrence avait pourtant une attitude bien différente. Aux questions d'un anthropologue

américain, il avait auparavant adressé une fin de non-recevoir : « Mon affaire arabe, c'était une folie, et ça s'est passé il y a si longtemps […]. En ce qui concerne l'Arabie, je suis un pétard brûlé ; mais je ne suis pas mauvais comme ajusteur sur métaux, et peux me rendre utile sur un canot à moteur[1]. »

Liddell Hart, c'était autre chose, et il bénéficia d'un traitement de faveur. Cette biographie était une occasion inespérée d'entrer dans le panthéon des dieux de la guerre. Le « pétard brûlé » n'hésita pas à faire étalage de sa science, à rappeler ses lectures de jeunesse, qui lui permettaient de commenter les campagnes d'Hannibal, de Bélisaire ou de Cromwell. Il raconta à l'historien que la guérilla espagnole contre Napoléon était un de ses sujets favoris et il reprochait à Wellington d'avoir tenté de l'organiser comme une formation militaire classique, lui faisant perdre ainsi une grande partie de son efficacité ; erreur qu'il avait lui-même pris soin d'éviter en 1917 – avec des Bédouins il est vrai naturellement rétifs à toute forme d'organisation.

En grande partie grâce au livre de Liddell Hart, Lawrence sera bientôt étudié dans les écoles de guerre, et bien des années plus tard les *Sept Piliers* deviendront un des textes fondamentaux pour l'étude des guerres « asymétriques ». Il parvint même à convaincre un Liddell Hart à vrai dire assez naïf que l'improvisation n'avait tenu qu'une place infime dans la guerre du désert : « Je n'étais pas un soldat instinctif, avec des intuitions automatiques et des inspirations heureuses. Lorsque je prenais une décision, ou choisissais une voie plutôt qu'une autre, c'était après avoir étudié tous les facteurs pertinents et beaucoup de ceux qui ne l'étaient pas – la géographie, les structures tribales, la religion, les coutumes sociales, la langue, les appétits, les normes. Je connaissais tout sur le bout des ongles. Je connaissais l'ennemi presque comme mon propre camp. Je me suis risqué chez eux des dizaines de fois, pour apprendre… Montrez clairement que le choix de la bonne stratégie, en tout cas dans mon cas, était fondé sur la compréhension, l'étude sérieuse, la réflexion et la concentration. Si cela avait été facile pour moi je n'y serais pas parvenu aussi bien[2]. » Emporté dans son élan, Lawrence va jusqu'à comparer les opérations qui précédèrent la prise de Damas, « sa » campagne, à un « netsuké » – ces minuscules statuettes japonaises en ivoire qui atteignent parfois la perfection[3]…

Ayant passé beaucoup de temps à éclairer – et à orienter – Liddell Hart, Lawrence fut un peu déçu par le résultat final : Cape était intervenu pour diminuer la part du texte consacrée à des considérations purement militaires.

Liddell Hart avait aussi jeté un voile pudique sur les responsabilités de Lawrence dans les massacres de Tafas, écartées en un tour de main par une phrase assez cynique : « Compte tenu de la frénésie de vengeance qui s'était emparée des Arabes, l'ordre donné par Lawrence de ne pas faire de prisonniers était quelque peu superflu[4]. » Comme David Lean trente ans plus tard, il omettait complètement d'évoquer le véritable crime de guerre, l'exécution de sang-froid des prisonniers à la mitrailleuse Hotchkiss, pourtant décrite dans les *Sept Piliers* et qui aurait révélé au grand public – et au monde – la facette la plus sombre de son héros.

La parution du *Lawrence* de Liddell Hart en mars 1934 confirma ce que certains de ses proches et beaucoup de lecteurs pensaient. Lawrence aurait un rôle très important à jouer à l'avenir dans le contexte des tensions internationales grandissantes et de l'arrivée au pouvoir d'Hitler, probablement en liaison avec Churchill, qui effectuait sa propre traversée du désert et piaffait de revenir au pouvoir.

Il lui arrivait d'ailleurs de débarquer à moto sans prévenir à Chartwell, la propriété de Churchill dans le Kent, le dimanche à l'heure du thé. En retrait au début, il prenait rapidement le contrôle de la conversation de sa voix soyeuse d'Irlandais. « Nous écoutions tous dans un silence total ce qu'il avait à raconter. Je me souviens de mon père se calant bien au fond de son fauteuil et le regardant avec un demi-sourire aux lèvres, le laissant diriger la conversation[5] », se souviendra Sarah, la fille aînée de Churchill. « Winston » le tenait en réserve. Un jour ou l'autre, il reviendrait aux affaires, et il comptait faire appel à Lawrence pour un poste de premier plan dans les questions de défense. Jock Chambers, de passage à Clouds Hill, fut ainsi accueilli un jour de printemps 1935 par Lawrence qui brandissait un dossier. « Ceci, c'est pour Winnie [Winston]. Cela va me permettre de régler ma dette à son égard. C'est à propos de la Luftwaffe[6]. »

Après sa mort, Churchill écrira en effet qu'il avait longtemps espéré le voir sortir de sa retraite et prendre de grandes responsabilités face aux dangers qui menaçaient le pays. Les succès militaires de « Lurens » vont d'ailleurs l'inspirer lorsqu'il s'agira de faire flèche de tout bois pour arrêter la machine militaire allemande et c'est sans doute en pensant à lui que Churchill créa le Special Operations Executive, le légendaire SOE, qui expédia à travers l'Europe des centaines d'agents en civil avec pour but de mettre « à feu et à sang » les pays occupés par l'Allemagne.

Lawrence n'aurait d'ailleurs certainement pas pu rester sourd à son appel…

Pour l'heure, alors que la fin de son contrat dans la RAF approchait, son horizon se nommait Clouds Hill. Pour un futur invité, Lawrence établit l'inventaire des lieux. Deux sacs de couchage, une demi-douzaine de couvertures en laine. Un lit dans la pièce du rez-de-chaussée, suffisamment de coussins pour qu'un homme puisse s'allonger dessus par terre à l'étage. Pas de tasses ni d'assiettes, pour le moment. Six couteaux, six cuillères, six fourchettes. Une petite bouilloire ; pas de pots ou de poêles. Un merlin pour « faire » du bois. Une bicyclette. Un petit bassin pour s'asperger, en attendant une baignoire et même l'eau chaude qui finiront par arriver pour satisfaire le seul vrai luxe que Lawrence s'autorise.

Et puis des livres, beaucoup de livres, pour faire du cottage un « temple de la culture », comme le petit bungalow en pisé de Karkemish. Les grands classiques, bien sûr, puis Melville et Conrad et Stevenson, enfin les modernes, tout Joyce. Il y a là aussi tous les romans de Faulkner, qui venait tout juste de publier plusieurs chefs-d'œuvre, et même Gertrude Stein ! Des auteurs plus obscurs aussi, comme le sulfureux Frederick Rolfe, *alias* baron Corvo, avec lequel Ned avait été indirectement en relation autour de 1910.

En novembre 1934, Lawrence-Shaw fut provisoirement muté à Bridlington, sur la côte du Yorkshire, au nord-est de l'Angleterre. Il y passa l'hiver à l'hôtel, car les autorités militaires lui épargnaient désormais le sort commun du soldat. Le 23 février 1935, il remplissait ses dernières paperasses techniques et se préparait à quitter définitivement la RAF. Il était d'ailleurs le plus souvent en tenue civile et comme toujours il était hors de question pour lui de faire les choses comme les autres. Cette fois il s'en alla à bicyclette, sa passion de jeunesse. Un de ses collègues avait pu le prendre en photo, en veste de tweed et en pantalon de flanelle, l'écharpe autour du cou, s'appuyant de la main droite contre un mur dans le port de Bridlington. Pas de valise bien sûr, pas même de sac : toujours le strict minimum. Le cheveu est toujours aussi dense, mais il grisonne un peu, et il a plus qu'un soupçon de double menton. Il a mené une vie exceptionnellement saine et reste encore très jeune pour un homme de 47 ans en comparaison de ses contemporains.

« Il fit un demi-sourire, une moitié de signe de la main et le voilà parti[7]. »

Lawrence avait d'abord comme projet d'aller rendre visite à Frederic Manning, mais, alors qu'il était en route, il apprit la nouvelle de son décès. Le 1er mars, il était à Cambridge et passa la nuit chez son petit frère Arnold, « le ver de terre » : il joua avec sa nièce, c'était la dernière fois qu'ils se voyaient. Puis il rendit visite à John Buchan près d'Oxford. L'épouse de Buchan le trouva plutôt heureux, aussi charmant qu'à l'accoutumée, toujours en pleine forme physique, mais fut frappée par les rides sur son front et autour de sa bouche. Personne ne voulait voir Lawrence vieillir… Puis il enfourcha de nouveau sa bicyclette, qui le mena jusqu'à Clouds Hill où l'attendait une très mauvaise surprise : une foule dense de journalistes et de photographes de presse.

En raison de la présence des journalistes, Lawrence décida aussitôt de repartir et de passer quelque temps à Londres. Cette fois, en effet, il avait été piégé. Il avait même dû régler son compte à un photographe particulièrement agressif, entré dans son jardin avant de détaler dans la lande qui surplombait le cottage. En désespoir de cause, Lawrence en appella à Churchill, et lui demanda d'intervenir auprès des grands patrons de journaux pour qu'on le laisse tranquille.

Il dit aimer la solitude par-dessus tout, et raconte fièrement à une jeune correspondante de 15 ans, Lorna Norrington, fille d'un officier, qu'il a commandé une « charmante petite carte sur laquelle est imprimé : "Ceci pour vous dire qu'à l'avenir j'écrirai très peu de lettres[8]". » Lawrence s'avoue pourtant désemparé. Il a du mal à s'adapter à sa nouvelle vie, à des horaires élastiques, à s'imposer une discipline de vie personnelle. Aussi, très rapidement, il a ce sentiment d'avoir été « mis au rancart » avant d'être usé jusqu'à la corde, comme il semble s'en plaindre auprès de Buxton. « J'ai quitté la RAF il y a un mois et je me sens comme un chien perdu[9]. » Décidément, Lawrence n'est pas le surhomme de la légende, mais est fabriqué avec la même étoffe que ses frères humains. Il œuvre « sans filet », sans matelas de sécurité, inclassable. Il a d'ailleurs aussitôt fait imprimer une carte de visite avec sa nouvelle adresse et envisage de la diffuser très largement. Il prévoit aussi de se rendre en Ecosse, peut-être pour retrouver Bruce. Une fois les journalistes partis, il peut s'attendre à de nombreuses visites d'amis désireux de faire le pèlerinage : les compagnons de la révolte, les Storrs, Buxton, Newcombe, les écrivains, connus ou méconnus, les

camarades de l'après-guerre – être invité à Clouds Hill est un honneur qui se mérite.

Sa notoriété est immense, le cercle de ses relations et amis n'attend qu'une chose, l'aider à trouver une activité qui lui convienne, et il semble qu'un avenir politique s'ouvre à lui. Tout est encore possible. Il est préoccupé par sa situation financière et il est vrai qu'il n'a qu'une très faible pension militaire, et ses droits d'auteur de *L'Odyssée*, qui lui ont permis d'installer la salle de bains à Clouds Hill. Mais il se dit contraint de limiter ses déplacements à bord de la Brough, trop gourmande en carburant. Sa situation serait cependant radicalement changée s'il consentait à ce que Cape publie une édition grand public des *Sept Piliers*, dont il peut escompter des ventes considérables. Il refuse également un projet de film que vient lui proposer Alexandre Korda et qui aurait également sans aucun doute rencontré un succès mondial, avec de nouveau des droits d'auteur.

Le 5 mai, il s'épanche auprès de Nancy Astor : « Avec mon départ de la RAF, quelque chose est arrivé à son terme. Cela va de pire en pire au lieu de guérir[10]. » Deux jours plus tard, il reçoit une lettre de sa correspondante qui lui demande de venir la voir, tout en lui annonçant que le gouvernement de Sa Majesté est sur le point d'être remanié et que l'on allait peut-être faire appel à lui : « Vous ne pouvez pas vivre seul comme cela […]. J'ai le sentiment que lorsqu'il y aura un remaniement on va faire appel à vous pour réorganiser la défense. Si vous venez à Cliveden samedi, le dernier samedi de mai, vous ne le regretterez jamais. S'il vous plaît, s'il vous plaît, venez[11]. » Nancy attend d'ailleurs plusieurs invités de marque, parmi lesquels Stanley Baldwin, sur le point d'accéder aur poste de Premier ministre.

« Non : pour l'instant, des juments sauvages ne sauraient m'arracher à Clouds Hill. C'est un paradis terrestre et j'y demeurerai aussi longtemps que j'ai les qualités requises pour y demeurer. Et puis il y a quelque chose de cassé dans les rouages, comme je vous l'ai dit : ma volonté, je suppose. Dans cet état d'esprit, je n'accepterai pas le moindre poste[12];. » Forster l'avait croisé à la National Gallery à Londres, une silhouette trapue et énigmatique – ce fut la dernière fois. Lawrence le convie de nouveau à Clouds Hill, mais comment faut-il comprendre son invitation ? « Nous tâcherons de vous rendre, sinon confortable, en tout cas supportable pour quelques jours[13]. »

Lundi 13 mai 1935. Lawrence se réveilla tôt comme à son habitude, et traversa la route pour prendre le petit déjeuner avec Pat Knowles. Il avait prévu d'envoyer un paquet de livres à Jock Chambers ainsi qu'un télégramme à une relation de fraîche date, l'écrivain Henry Williamson, qui lui avait adressé trois jours auparavant une longue lettre dans laquelle il le prévenait de sa visite. Williamson était un ami d'Oswald Mosley, le fondateur de la British Union of Fascists, et il songeait, pour des raisons inexplicables, à faire appel à Lawrence dans son combat pour un rapprochement avec Hitler.

Vers 11 heures, « Lurens » démarra la Brough Superior.

Lawrence avait acheté sa première moto en 1914, sans doute une Triumph de 550 cc qu'il avait fait venir au Caire. Après la guerre et jusqu'à sa mort, il posséda successivement sept Brough Superiors, fabriquées par la firme George Brough de Nottingham, et en avait une huitième en commande. Il les baptisa d'un nom générique : *Boanerges*, surnom donné par le Christ à Jacques et Jean, les fils de Zébédée, et qui, selon la tradition, veut dire « fils du tonnerre ». Elles héritèrent aussi d'un nom plus familier : *George*, auquel Lawrence accola un nombre : *George I*, *George II*, etc.[14].

Il existe de très nombreuses lettres dans lesquelles il évoque son plaisir à motocyclette ; et il adorait aussi la mécanique. Il avait une grande confiance en George Brough, et l'autorisa à utiliser son nom pour des publicités. « Deux êtres supérieurs : le colonel Lawrence, la Brough Superior », clamait en gros caractères un encart dans la revue *Motorcycle* d'avril 1927. La Brough était en effet parmi les meilleures machines du moment et son prix était en conséquence : Lawrence engloutit une bonne partie de ses droits d'auteur dans cette dépense. C'était un engin lourd, assez peu maniable, parfait en vitesse de croisière, mais vulnérable dès qu'il rencontrait quelque chose d'inattendu, une plaque de verglas par exemple.

Il avait eu un premier accident en 1923 : « Ai roulé sur une bouteille de verre cassée à pleine vitesse, pneu avant éclaté, grimpé un talus et renversé. Moi-même indemne : la moto assez abîmée. Voilà ce qu'est devenu mon talent pour franchir les limites. » Nouvel accident en décembre 1925 : dérapage sur du verglas à 90 kilomètres-heure. Il fut cette fois assez sérieusement touché et écrivit à « Posh » Palmer en style télégraphique : « La nuit ; mouillé ; très sale temps. Je boite comme un infirme maintenant. » En août 1926, alors qu'il allait partir pour Karachi, il se rendit à Edimbourg et à Glasgow sur *George V* et décrivit magnifiquement son retour vers le sud, plus

de sept heures de route : « Jamais *Boa* ne s'est comporté aussi bien. Je n'ai pas arrêté de le tapoter, en ouvrant les gaz, sachant tout le long que dans un mois ou deux il serait à quelqu'un d'autre, et moi-même dans un pays où il n'y a ni routes ni vitesse. Si j'étais riche j'achèterais un garage bien chaud et sec pour ses vieux jours, et il n'aurait rien à faire. C'est une machine presque humaine et le prolongement de mes propres facultés : et si beau et efficace[15]. » *George V* ne put profiter de cette heureuse retraite, et succomba à la suite d'un nouvel accident, fin novembre. Quant à *George VII*, il en était totalement satisfait : « La chose la plus soyeuse que j'aie jamais chevauchée. »

George Brough dira plus tard que Lawrence était un pilote très habile et attentif. « Je ne l'ai jamais vu prendre le moindre risque ou mettre en danger les autres… mais lorsque la voie était libre, il fallait être un pilote d'excellent niveau et très expérimenté pour espérer s'en approcher. » Lawrence aimait la vitesse à un point tel qu'il partait pour ses chevauchées le ventre vide : il avait découvert que le plaisir en était accentué.

Knowles entendit *George VII* partir en direction de Bovington. Trop vite sans doute, mais son voisin était habitué : Lawrence était indestructible. Sur le chemin du retour, alors qu'il allait à une vitesse qui sera estimée à 70 kilomètres-heure, il se retrouva derrière deux garçons qui circulaient côte à côte à vélo. Lawrence tenta de les éviter, quitta la route et fut projeté en l'air. Il ne portait pas de casque – le choc ne fut pas d'une violence extrême, mais, en l'absence de protection pour le crâne, ce genre d'accident avait de fortes chances d'être fatal. Il tomba dans le coma et succomba au bout de quarante-huit heures. Une mort finalement assez banale mais qui offrira à David Lean une des séquences mémorables d'un film mémorable.

En Orient, la nouvelle fit sensation. Lawrence n'avait pas une âme d'ancien combattant, il n'y était jamais retourné depuis 1921, pour des raisons qui restent d'ailleurs assez incompréhensibles. Comment un tel homme avait-il pu terminer sa vie ainsi, dans un obscur accident, seul sur une modeste route de campagne, sans une garde rapprochée comme celle qui protège le roi, dont il est un des ducs ? Cela n'avait aucun sens, et pour un chef bédouin, Lawrence avait simplement disparu, provisoirement, et il

réapparaîtrait un jour, comme l'imam caché des chiites. L'Intelligence Service était impliqué ? C'est probable, il a tant d'ennemis en Angleterre…

Que sont devenus les compagnons de la révolte ? Fayçal est mort deux ans auparavant. Ce jour-là, Lawrence a reçu un coup de téléphone du ministère de l'Air le prévenant qu'une nuée de journalistes étaient en route pour l'interviewer. Son interlocuteur avait tenté de faire de l'humour : « Je suppose que ce n'est pas vous qui l'avez tué ? » Lawrence répliqua tout à trac : « Non, je n'ai pas eu de tueries à faire, ces derniers temps ! »

Auda, lui aussi, a disparu, peu après avoir assisté à l'arrivée d'Abdallah sur le trône de Jordanie, qu'il considérait comme une menace pour l'indépendance et la liberté des Howeitat. Ali el-Hussein el-Harithi a abandonné les Hachémites et est devenu un partisan d'Ibn Séoud. Jaafar Pacha « al-Askari » a fait de la politique, a été ambassadeur au Royaume-Uni et sera assassiné l'année suivante, mais le charmant et retors Nouri Saïd est devenu l'homme incontournable de la vie politique en Irak avant d'être, lui aussi, assassiné en 1958, en compagnie du petit-fils de Fayçal, un événement dramatique qui mettra fin à une partie du « règlement » dont Lawrence avait été fier. Abdallah règne sur la Transjordanie, sous la protection solide de la Légion arabe de Peake, auquel succédera John Bagot Glubb « Pacha ». Ils se sont revus en juin 1934, lors d'une réception organisée par Newcombe. En présence de l'ambassadeur de Turquie, le petit roi l'a invité à venir lui rendre visite à Amman. Lawrence lui a répondu que les Turcs, rancuniers, ne le laisseraient certainement pas passer par la Turquie, mais il a été aussitôt contredit par le diplomate.

A Damas, l'indestructible Nouri Shaalan, qui en 1918, en bon Bédouin, avait attendu la dernière minute pour se joindre à la révolte avec ses hommes, est alors à la tête d'une tribu estimée à 8 000 tentes, environ 60 000 individus, qui se promènent entre la montagne druze et Palmyre. Il se rend souvent à Damas même, depuis que le général Catroux lui a offert une maison. Il a dévolu une partie de ses pouvoirs à son petit-fils Fawaz, qui avoue avoir « bu l'eau du Barada », c'est-à-dire qu'il a pris goût à la grande ville, aux boîtes de nuit et aux cocottes. Il a même fréquenté Montmartre et se ruine en automobiles. Le monde arabe change. On ne connaît pas l'âge de Nouri – Lawrence le dit déjà « très vieux » en 1917 –, mais c'est un petit vieillard ratatiné, tanné comme du vieux cuir. Lorsqu'on l'interroge à propos de

« Lurens », il ne croit pas à sa mort. « Une vingtaine de fois déjà on a fait courir ce bruit, et il a toujours reparu[16] ! »

Les funérailles sont célébrées dans l'église de Moreton. Il y a là principalement les amis et les parents. Pour accompagner le cercueil, une sélection précise a été établie : Ronald Storrs le diplomate, Newcombe le guerrier, Eric Kennington l'artiste, le caporal Bradbury de la RAF, le soldat de première classe Russell du Royal Tank Corps de Bovington, et enfin Pat Knowles, l'ami et voisin immédiat de Clouds Hill. Churchill est venu bien sûr, comme d'autres hommes politiques. Le futur sauveur du Royaume-Uni – qui avait, il est vrai, la larme particulièrement facile – est effondré, tout comme Nancy Astor. Mais chacun se fait le plus discret possible ; la cérémonie doit rester intime : on ne dérange pas Lawrence d'Arabie. Du bout du monde, Clare Sydney Smith écrira à Charlotte Shaw : « Pour moi, j'ai le cœur brisé, pour lui je n'arrive pas à être triste, il n'était pas heureux, et il souffrait de la solitude. Mais quelle perte… il aurait détesté qu'on fasse des histoires et j'essaie de ne pas avoir de chagrin, mais c'est dur. Je l'adorais. »

« Il aura toujours ses détracteurs, ceux qui ricanent de la légende Lawrence, qui mettront ses succès avec les Arabes sur le compte de l'or ; qui verront l'homme comme un charlatan en quête de notoriété tout en semblant chercher l'obscurité ; qui analysent sa chute de colonel à simple soldat comme la preuve d'une sorte de morbide "nostalgie de la boue" […]. Tout ce que je peux dire c'est qu'il était d'une trempe héroïque mais très humaine, et qu'il était bon de le connaître[17] », écrira un poète soldat, le général Archibald Wavell. Lorsque les héros du XX^e^ siècle auront commencé à s'effacer, on peut parier que Lawrence nous accompagnera longtemps, plus longtemps que les autres, en compagnie de ceux pour qui le voyage n'est pas guidé par le service de Dieu, d'une patrie, du devoir ou même de l'honneur – auquel Lawrence disait largement préférer l'honnêteté[18] –, mais est une aventure toujours incertaine.

Ce baladin déroutant fut bien, en ce sens, un héros de notre temps.

Notes

1. Un promeneur en Orient

1 *The Home Letters of T. E. Lawrence and his brothers*, 1954, p. 62 [H. L.].
2 *Ibid.*, p. 86.
3 *The Letters of T. E. Lawrence*, 1938, p. 551 [D. G.].
4 *Letters to T. E. Lawrence*, 1962, p. 37.
5 H. L., p. 94.
6 *Ibid.*, p. 96.
7 *Ibid.*, p. 98. Les italiques sont dans le texte.
8 *Ibid.*
9 *Ibid.*
10 *Ibid.*, p. 107.
11 *Ibid.*
12 *Ibid.*, p. 108.
13 *T. E. Lawrence by his Friends*, 1937, p. 74 [*Friends*].
14 D. G., p. 81.

2. Les années de jeunesse

1 Aldington, 1976.
2 Mack, 1990, p. 7. Lettre à Charlotte Shaw du 6 août 1928.
3 Harold Orlans, *Journal of the T. E. Lawrence society*, vol. 6, n° 1, 1996.
4 Wilson, 1989, p. 29.
5 *Lettres de T. E. Lawrence*, 1992, p. 762 [*Lettres*, Larès].
6 Ocampo, 1963.
7 *Lettres*, Larès, p. 762.
8 *Friends*, p. 46.
9 Décédé fin 2013.
10 National Archives, Londres, Air1/2696.
11 H. L., p. 35.
12 Sutherland, 1936, p. 74.
13 H. L., p. 5.
14 *Ibid.*, p. 6.
15 *Ibid.*, p. 59.

16 *Ibid.*, p. 14.
17 *Ibid.*, p. 16.
18 Ce passage est cité par Mack, 1990. Il avait été supprimé par Bob lui-même lorsque celui-ci fit paraître, après la mort de son frère, ces *Home Letters*.
19 H. L., p. 21.
20 *Ibid.*, p. 35.
21 *Letters to his Biographers*, 1963, p. 50.
22 H. L., p. 55.
23 *Ibid.*, p. 61.
24 *Ibid.*, p. 63.
25 D. G., p. 57.
26 H. L., p. 64.
27 *Ibid.*, p. 71.
28 *Friends*, p. 55.
29 H. L., p. 80.

3. Le bonheur de Karkemish

1 Knightley et Simpson, 1971, p. 43.
2 Wilson, 1989, p. 67.
3 Nous nous référons à la traduction de Maurice Larès, *Lettres*, Larès, p. 292.
4 *Ibid.*, p. 293.
5 D. G., p. 94.
6 H. L., p. 119.
7 Mack, 1990, p. 78.
8 D. G., p. 93.
9 H. L., p. 121.
10 *Friends*, p. 81.
11 *Ibid.*, p. 82.
12 *Ibid.*
13 H. L., p. 139.
14 *Ibid.*, p. 142.
15 *Ibid.*
16 H. L., p. 162.
17 D. G., p. 115.
18 H. L., p. 163.

19 Gertrude Bell Archive, University of Newcastle.
20 H. L., p. 225.
21 *Ibid*., p. 264.
22 *Friends*, p. 111.
23 Wilson, 1989, p. 92.
24 *The Diary Kept by T. E. Lawrence while Travelling in Arabia during 1911*, 1995.
25 *Ibid.*, p. 27.
26 *Ibid.*, p. 187.
27 *Ibid.*, p. 191.
28 *Ibid.*, p. 196.
29 *Ibid.*
30 *Ibid.*, p. 215.
31 *Ibid.*, p 218.
32 *Ibid.*, p. 232.
33 *Ibid.*, p. 173. Le « magnat du réglisse » était l'homme d'affaires le plus riche de la région.
34 *Friends*, p. 89.
35 Propriétaire d'une très célèbre librairie éponyme à Oxford.
36 Brown, 1988, p. 52.
37 H. L., p. 442.
38 D. G., p. 161.
39 H. L., p. 282.
40 *Ibid.*, p. 280.
41 Brown, 1988, p. 58. Lettre à E. T. Leeds du 28 février 1914.
42 *Ibid.*
43 D. G., p. 218.
44 *Ibid.*, p. 171.
45 *Letters to his Biographers*, vol. 1. p. 81.

4. Un vrai garnement

1 *Lettres*, Larès, p. 363.
2 *Ibid.*
3 H. L., p. 300.
4 Brown, 1988, p. 66. Lettre à Leeds.
5 H. L., p. 302.

6 *Friends*, p. 132.
7 *Ibid.*, p. 177.
8 D. G., p. 190.
9 *Ibid.*, p. 192.
10 Brown, 1988, p. 72. Lettre à C.F. Bell.
11 D. G., p. 192.
12 H. L., p. 303.
13 Liddell Hart, 1934, p. 17.
14 D. G., p. 193.
15 *Ibid.*, p. 196.
16 *Ibid.*, p. 199.
17 *Lettres*, Larès, p. 368.

5. Kut, 1916

1 Townshend, 2010, p. 236. L'auteur est un simple homonyme du général Townshend.
2 Graves, 1927, p. 84.
3 Westrate, 1992.
4 Wilson, 1989, p. 263.
5 H. L., p. 315.
6 Gertrude Bell, *Letters*, University of Newcastle, www.gerty.ncl.ac.uk, 09/4/1916.
7 NA, FO882/15.
8 *Les Sept Piliers de la sagesse*, Phébus, 2009, p. 30. Sauf exception, nous nous référons toujours par la suite à cette édition, qui reprend le texte des *Seven Pillars* dans sa première version imprimée, dite d'Oxford, et ce même dans les cas où nous avons choisi de tenter une nouvelle traduction. Cette phrase est une des plus connues du chef-d'œuvre de Lawrence. Malheureusement, il est très difficile d'en rendre toute la force en français.
9 Wilson, 1989, p. 273.
10 *Ibid.*, p. 949.
11 Herbert, 2010.
12 *Ibid.*, p. 157.
13 *Ibid.*
14 D. G., p. 205.
15 Herbert, 2010, p. 161.

16 Nos italiques.
17 Stirling, 1953, p. 68.
18 Wilson, 1989, p. 950.

6. Les débuts de la révolte

1 Ballobar, 2011, p. 47.
2 Tamari, 2011, p. 155.
3 NA, FO882/4.
4 Asher, 1999, p. 169.
5 *Sept Piliers*, p. 67.
6 Ronald Storrs, *Orientations*, 1939, p. 180.
7 *Sept Piliers*, p. 78.
8 Barr, 2006, p. 60.
9 *Friends*, p. 178.
10 *Sept Piliers*, p. 86.
11 *Ibid.*, p. 104.
12 *Ibid.*, p. 112.
13 Bulletin arabe, n° 32, NA, FO882/25.
14 Young, 1933, p. 150.
15 *Ibid.*, p. 112.
16 Bulletin arabe, n° 32.
17 *Ibid.*
18 *Ibid.*, n° 25, FO882/25.
19 *Ibid.*, n° 32.
20 Barr, 2006, p. 63.
21 Mohs, 2008, p. 88.
22 *Ibid.*, p. 89, le 29 novembre 1916.
23 *Letters to his Biographers*, Liddell Hart, p. 93.
24 Mohs, 2008, p. 90.
25 *Sept Piliers*, p. 145.
26 Mohs, 2008, p. 96.
27 Storrs, 1939, p. 194.

7. Un vrai pur-sang

1 *Sept Piliers*, p. 151.
2 *Ibid.*, p. 153.
3 *Ibid.*, p. 155.
4 *Ibid.*, p. 157.
5 « Les 27 articles », Bulletin arabe, n° 60, NA, FO882/27, 20 août 1917.
6 NA, FO882/6, fol. 6 et 7.
7 *Evolution of a Revolt*, dans *Early Postwar Writings of T. E. Lawrence*, Pennsylvania State University Press, 1968, p. 102.
8 NA, FO882/6, fol. 16-18.
9 Mohs, 2008, p. 100.
10 Storrs, 1939, p. 195.
11 *Sept Piliers*, p. 165.
12 NA, FO882/6, le 27 novembre 1916.
13 Bulletin arabe, n° 37, NA, FO882/25.
14 NA, FO686/6.

8. Wejh

1 *Sept Piliers*, p. 181.
2 H. L., p. 333.
3 *Lettres*, Larès, p. 530.
4 *Sept Piliers*, p. 183.
5 Bulletin arabe, n° 41, NA, FO882/26.
6 *Sept Piliers*, p. 199.
7 Bulletin arabe, n° 41, NA, FO886/26.
8 *Sept Piliers*, p. 215.
9 NA, FO882/6, fol. 122.
10 *Sept Piliers*, p. 215.
11 D. G., p. 828.
12 Bulletin arabe, n° 40, NA, FO882/26.
13 Barr, 2006, p. 116.
14 *Lettres*, Larès, p. 530.
15 Mohs, 2008, p. 117.
16 H. L., p. 334.
17 NA, FO882/16.
18 *Sept Piliers*, p. 225.
19 Barr, 2006, p. 96.

20 *Sept Piliers*, p. 228.
21 NA, FO882/6, fol. 122.

9. La bataille du rail

1 NA, FO882/6, fol. 172.
2 *Ibid*., fol. 181.
3 Bulletin arabe, NA, FO882/25.
4 H. L., p. 335.
5 Liddell Hart, 1934, p. 95.
6 NA, FO882/6, mars 1917.
7 NA, FO882/4.
8 *Sept Piliers*, p. 146.
9 *Ibid.*, p. 245.
10 British Library, Mss. 45915. Cité par Barr, 2006, p. 109.
11 Bulletin arabe, n° 41, NA, FO882/26.
12 *Friend*s, p. 333.
13 *Evolution of a Revolt*, p. 59.
14 *Ibid.*, p. 105.
15 *Ibid.*, p. 110. Nos italiques.
16 *Sept Piliers*, p. 265. Nous avons modifié légèrement la traduction originale.
17 *Friends*, p. 268.
18 *Sept Piliers*, p. 288.
19 *Ibid.*, p. 268. Traduction légèrement modifiée par nos soins.
20 *Ibid.*
21 Bulletin arabe, NA, FO882/26.
22 *Sept Piliers*, p. 271. Traduction légèrement modifiée.
23 *Ibid.*, p. 272.
24 *Ibid.*, p. 281.
25 *Ibid.*, p. 279.
26 Bulletin arabe, NA, FO882/26.
27 *Lettres*, Larès, p. 99.
28 Wilson, 1989, p. 1062.
29 *Sept Piliers*, p. 309.
30 Wilson, 1989, p. 387, FO882/6 et *Sept Piliers*, p. 286.
31 *Sept Piliers*, p. 298.

32 NA, FO882/6, fol. 173.
33 *Sept Piliers*, p. 300, et Bulletin arabe, NA, FO882/26.

10. Débats stratégiques

1 *Sept Piliers*, p. 209.
2 *Ibid.*, p. 303.
3 NA, FO882/6, fol. 246/247.
4 Nos italiques.
5 NA, FO882/6, fol. 227.
6 *Ibid*., fol. 388 Le 29 mai 1917.
7 *Sept Piliers*, p. 303.
8 *Ibid.*, p. 304.

11. Vers Akaba

1 Leclerc, 1998, p. 98.
2 Nejd : région du centre de la péninsule Arabique.
3 *Letters to his Biographers*, Liddell Hart, p. 57.
4 *Sept Piliers*, p. 339.
5 British Library, Add. 45915, fol. 49 cité par Barr, 2006, p. 131.
6 *Friends*, p. 250.
7 *Sept Piliers*, p. 353.
8 *Ibid.*, p. 351.
9 Discussion de l'incident dans J. N. Lockman, « The failed rescue of Gasim », *Scattered Tracks on the Lawrence Trail*, Falcon Books, 1996, p. 95-110.
10 British Library, Add. Mss. 45983, cité par Asher, 1999, p. 239.
11 British Library, Add. 45, p. 15, cité par Barr, 2006, p. 135.
12 Liddell Hart, 1934, p. 69.
13 NA, FO882/16.

12. Où est passé Lawrence ?

1 British Library, Add. Mss. 45915, cité par Wilson, 1989, p. 409.
2 British Library, Add. Mss. 45983A, cité par Barr, 2006, p. 171.

3 British Library, Add. 45915, cité par *ibid*.
4 D. G., p. 225.
5 *Ibid.*
6 Lockman, 1996, p. 48.
7 *Letters to his Biographers*, Robert Graves, p. 88.
8 Musil, 1930, p. 5.
9 *Ibid.*, p. 316.
10 Bulletin arabe, nº 32, NA, FO882/25, p. 490.
11 Mohs, 2008, p. 51.
12 Bulletin arabe, nº 32.
13 NA, FO882/6.

13. Akaba

1 *Sept Piliers*, p. 411.
2 *Ibid.*, p. 412.
3 Bulletin arabe, n° 59, NA, FO882/26.
4 *Sept Piliers*, p. 418.
5 En français dans le texte. Paraphrase du célèbre passage de *Candide*.
6 Bulletin arabe, n° 59, NA, FO882/26, p. 339.
7 Liddell Hart, 1934, p. 176.
8 *Ibid.*, p. 97.

14. Leçons

1 Pour une vue d'ensemble (et défavorable à la révolte arabe) de la stratégie d'Allenby, Matthew Hughes, *Allenby and British Strategy in the Middle East*, Frank Cass, 1999.
2 NA, FO882/7, fol 1.
3 *Ibid*., fol 2.
4 *Ibid*., fol. 22.
5 *Ibid*., fol. 23.
6 *Ibid*., fol. 40.
7 Leclerc, 1998, p. 100.
8 Sur l'armée turque : Erickson, 2001 et 2007.
9 NA, FO882/16, fol. 253.

10 NA, WO158/634, cité par Barr, 2006.
11 *Sept Piliers*, p. 443.
12 *Ibid.*
13 NA, FO882/7.
14 *Sept Piliers*, p. 449.
15 Hughes, p. 205.
16 Rolls, 2005, p. 131.
17 *Friends*, p. 167.
18 S*ept Piliers*, p. 512.
19 Bulletin arabe, n° 65, NA, FO882/26.
20 *Ibid.*
21 *Sept Piliers*, p. 514.
22 Brown, 1988, p. 324.
23 H. L., p. 341.
24 Brown, 1988, p. 126.
25 D. G., p. 238.

15. Nouveau départ

1 Barr, 2006, p. 179.
2 NA, FO882/7, fol. 99 et 100.
3 *Ibid*., fol. 111 et 112.
4 Destremau et Moncelon, 2011, p. 174.
5 Massignon, *Parole donnée*, Paris, Seuil, 1983, p. 288.
6 NA, FO882/6, le 14 mai, fol. 357.
7 *Sept Piliers*, p. 523.
8 Bulletin arabe, n° 66, NA, FO882/26.
9 Leclerc, 1998, p. 116. Le paquebot *Calédonien* avait été torpillé fin juin à Port-Saïd.
10 Barr, 2006, p. 178.
11 Bulletin arabe, n° 66.
12 *Ibid.*
13 Destremau et Moncelon, 2011, p. 176.
14 *Ibid.*
15 Massignon, 1983, p. 288.
16 Destremau et Moncelon, 2011, p. 175.
17 Barr, 2006, p. 179. L'auteur confond Massignon et Pisani.

18 Mohs, 2008, p. 154.
19 *Sept Piliers*, p. 540, traduction modifiée par nous.
20 *Letters to his Biographers*, Liddell Hart, p. 104.
21 Barr, 2006, p. 184.
22 Que l'on ne doit pas confondre avec David Lloyd George, le Premier ministre !
23 *Letters to his Biographers*, Robert Graves, p. 35.
24 *Sept Piliers*, p. 560. Notre traduction.
25 *Ibid.*, p. 562.
26 *Ibid.*, p. 563.
27 Bulletin arabe, n° 73, NA, FO882/26.
28 D. G., p. 239.
29 Barr, 2006, p. 189.
30 D. G., p. 239.
31 *Sept Piliers*, p. 602.
32 Bulletin arabe, n° 73.
33 *Ibid.*
34 Lockman, 1996, p. 94.

16. La nuit de Deraa

1 *Sept Piliers*, p. 610 *sqq.*
2 *Ibid.*, p. 101.
3 Barr, 2006, p. 185.
4 *Sept Piliers*, p. 581.
5 *Ibid.*, p. 543.
6 D. G., p. 239.
7 H. L., p. 342-343.
8 *Sept Piliers*, p. 610.
9 Dans les *Sept Piliers*, Lawrence écrit *« noting »* traduit par « prenant note », ce qui peut certes dire « prendre note mentalement », et il est vrai que Lawrence avait une mémoire assez exceptionnelle, renforcée par son expertise dans l'établissement de cartes. Toutefois, prendre note mentalement de « fils barbelés disposés çà et là, d'ébauches de tranchées » n'est certainement pas aisé. S'il a pris des notes dans un carnet, qu'est devenu ce carnet au cours des événements qui vont suivre ? C'est une des nombreuses questions que soulève cet épisode.

10 *Sept Piliers*, p. 489.
11 *Ibid*., p. 625.
12 H. L., p. 343-345.
13 Lettre citée la première fois par Knightley et Simpson, 1971, p. 111.
14 *Lettres*, Larès, p. 696.
15 *Ibid.*, p. 716.
16 *Ibid.*, p. 797.
17 *Sept Piliers*, p. 658.
18 *Ibid.*, p. 658-660.
19 *Letters to his Biographers*, Liddell Hart, p. 121.
20 *Friends*, p. 155.
21 H. L., p. 343.
22 Lockman, 1996, p. 128.
23 H. L., p. 345.
24 *Friends*, p. 163.
25 Wilson, 1989, p. 461.
26 *Sept Piliers*, p. 632.
27 *Ibid.*
28 Ballobar, 2011, p. 188.
29 *Friends*, p. 147.
30 *Sept Piliers*, p. 635.
31 Massignon, 1983, p. 286.
32 H. L., p. 345.

17. En Idumée

1 Young, 1933, p. 142.
2 Inchbald, 2005, p. 190-191.
3 *Sept Piliers*, p. 860.
4 *Ibid.*, p. 670.
5 *Ibid.*, p. 669.
6 *Ibid.*, p. 674. On a quelque mal à croire Lawrence ici.
7 *Ibid.*, p. 677.
8 *Ibid.*, p. 679.
9 Brown, 1988, p. 434.
10 Leclerc, 1998, p. 121.
11 Lockman, 1996, p. 96.

18. Abou Guineh : l'homme qui avait l'or

1 Rolls, 2005, p. 186.
2 *Ibid.*, p. 155.
3 D. G., p. 250.
4 Leclerc, 1998, p. 138.
5 Jarvis, 1942, p. 40.
6 Westrate, 1992, p. 193.
7 NA, FO882/6.
8 H. L., p. 187.
9 *Ibid*., p. 348.
10 Brown, 1988, p. 434.
11 Liddell Hart, 1934, p. 106.
12 H. L., p. 349.

19. Raids

1 *Sept Piliers*, p. 722.
2 *Ibid.*, p. 742.
3 *Ibid.*, p. 743.
4 *Ibid.*, p. 749.
5 *Ibid.*, p. 751.
6 Young, 1933, p. 175.
7 Bulletin arabe, n° 87, NA, FO882/27 p. 141.
8 Leclerc, 1998, p. 125.
9 Jarvis, 1942, p. 30.
10 *Sept Piliers*, p. 751, notre traduction.
11 Rolls, 2005, p. 152.
12 *Sept Piliers*, p. 757.
13 *Ibid.*, p. 759.
14 *Ibid.*, p. 765.
15 Un des principaux dirigeants des Jeunes-Turcs.
16 D. G., p. 670.

20. Armageddon

1 NA, FO882/13, fol. 72.
2 Stirling, 1953, p. 86.
3 Hynes, 2010, p. 65.
4 *Sept Piliers*, p. 809.
5 Jaafar Pacha, 2003.
6 *Sept Piliers*, p. 814.
7 Young, 1933, p. 211.
8 *Ibid.*, p. 214.
9 Rolls, 2005, p. 225.
10 *Sept Piliers*, p. 882. Traduction légèrement modifiée.
11 *Ibid*.
12 Young, 1933, p. 400.
13 Rolls, 2005, p. 232.
14 Winterton, 1955, p. 64.
15 Young, 1933, p. 227.
16 *Sept Piliers*, p. 916.
17 Kirbride, 1955, p. 8.
18 Barr, 2006, p. 58.
19 Hughes, 1999, p. 97.
20 *Sept Piliers*, p. 950.

21. Crimes de guerre

1 *Sept Piliers*, p. 412.
2 Kirkbride, 1971, p. 81.
3 Pour ce texte, voir notamment *Lettres*, Larès, p. 154.
4 *Sept Piliers*, p. 961. Notre traduction, nos italiques.
5 *Ibid.*, p. 963.
6 Jarvis, 1942, p. 51.
7 *La Destruction de la 4^{e} armée.*
8 Knightley et Simpson, 1971, p. 294.
9 Inchbald, 2005, p. 194.
10 Hynes, 2010, p. 48.
11 Sassoon, 1983, p. 232.
12 Rvis, TEL studies.org.
13 *Friends*, p. 191.
14 Winterton, 1955, p. 72.

22. L'hallali

1 Kirkbride, 1971, p. 83.
2 *Sept Piliers*, p. 967.
3 *Ibid*.
4 Barrow, 1942, p. 211.
5 *Ibid.*
6 Young, 1933, p. 252.
7 Kirkbride, 1971, p. 83.
8 Barrow, 1942, p. 210.
9 Hughes, 1999, p. 98.
10 Stirling, 1953, p. 94.
11 Kirkbride, 1971, p. 90.
12 Brown, 1988, p. 275.
13 *Sept Piliers*, p. 977.
14 Hughes, 1999, p. 102.
15 *La Destruction de la 4e armée*.
16 Kirkbride, 1971, p. 95.
17 *Letters to his Biographers*, Liddell Hart, p. 153.
18 Hughes, 1999, p. 100.
19 *Ibid.*, p. 101.
20 *Sept Piliers*, p. 996.
21 Kirkbride, 1971, p. 97.
22 *Sept Piliers*, p. 1001.
23 D. G., p. 542.
24 *Sept Piliers*, p. 1001.
25 Wilson, 1989, p. 566.
26 *Ibid.*, p. 567.
27 D. G., p. 670.
28 Zeine, 1960, p. 33.
29 Rolls, 2005, p. 249.

23. Les hommes en gris

1 *Seven Pillars* ; Wilson, 1989, p. 6.
2 Knightley et Simpson, 1971, p. 120.
3 NA, CAB27/24, p. 299.

4 *Ibid*., p. 150 *sqq*.
5 Brémond, 1931, p. 310.
6 Zeine, 1960, p. 55.
7 NA, CAB27/24.
8 D. G., p. 273.
9 H. L., p. 352.
10 NA, FO608/97, fol. 445.
11 D. G., p. 273.
12 *Ibid.*, p. 127.
13 *Ibid*.
14 Toynbee, 1967, p. 182.
15 Foreign Relations of the United States [FRUS], *The Paris Peace Conference*, 1919.
16 *Ibid.*
17 *Friends*, p. 195.
18 James Shotwell, 1937, p. 121.
19 *Ibid.*, p. 130.
20 *Ibid.*
21 *Ibid*., p. 225.
22 Nicolson, *Peacemaking*, 1933, p. 142.
23 D. G., p. 671.

24. Le faiseur de rois

1 Les non-Britanniques sont également éligibles.
2 *Friends*, p. 122.
3 Paris, 2003.
4 *Ibid.*, p. 99.
5 *Letters to his Biographers*, Robert Graves, p. 12.
6 Toynbee, 1967, p. 189.
7 D. G., p. 519.
8 Khoury, 1993.
9 D. G., p. 313.
10 *Ibid.*
11 Paris, 2003, p. 91.
12 Pour des « accords » Weizmann-Fayçal très controversés.
13 Gilbert, 1976, vol. 4, partie 1. Churchill papers 16/16.

14 D. G., p. 525.
15 Paris, 2003, p. 124.
16 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 32.
17 Paris, 2003, p. 128.
18 *Ibid.*
19 Hyde, 1977, p. 116.
20 *Friends*, p. 225.
21 H. L., p. 352.
22 D. G., p. 543.
23 Gertrude Bell, *Letters*, University of Newcastle, www.gerty.ncl.ac.uk, 19/9/1920.
24 Smith, 2004, p. 29.
25 Paris, 2003.
26 *Ibid.*, p. 137.

25. Abdallah sur le trône

1 H. L., p. 351.
2 Le 18 juillet 1934. Lettre inédite.
3 *Memoirs of King Abdallah of Jordan*, 1950.
4 Klieman, 1970.
5 NA, CAB27/24, p. 193.
6 Amram Scheyer, « The Lawrence-Aaronsohn relationship », *Journal of the T. E. Lawrence society*, vol. 5, n° 1, 1995.
7 *Ibid*.
8 NA, FO882/7.
9 Bulletin arabe, n° 93, NA, FO882/27.
10 *Letters of Chaim Weizmann*, vol. VII, p. 210.
11 *Friends*, p. 219 *sqq*.
12 *The Diary of Virginia Woolf*, vol. 3, The Hogarth Press, 1980, p. 100.
13 *Letters to his Biographers*, Liddell Hart, p. 131.
14 Paris, 2003, p. 165.
15 *Ibid*., p. 167.
16 NA, CAB24/126, fol. 139.
17 *Ibid*., fol. 166.
18 Paris, 2003, p. 182.
19 *Friends*, p. 136.

20 H. L., p. 353.
21 NA, CAB24/126, fol. 174.
22 *Ibid*., fol. 175.
23 H. L., p. 353.
24 *Letters to his Biographers*, Robert Graves, p. 13.
25 Wilson, 1989, p. 660 et 661.
26 D. G., p. 334.
27 *Friends*, p. 265.
28 *Ibid.*
29 W. M. Yool, « Lawrence's last days in Arabia », *Journal of the T. E. Lawrence society*, 2005.
30 Paris, 2003, p. 176.
31 NA, FO371/6373, fol. 153.
32 Paris, 2003, p. 184.
33 NA, FO371/6373, fol. 156.
34 *Ibid.*, fol. 159.
35 *Ibid.*, fol. 151.
36 Paris, 2003, p. 195.
37 Gertrude Bell, *Letters*, 19/1/1922.
38 St. John Philby, 1948, p. 182.
39 *Ibid.*, p. 208.
40 *Ibid.*, p. 207.
41 Brown, 1988, p. 361.
42 D. G., p. 525.
43 *Ibid.*, p. 653.
44 *Friends*, p. 199.

26. Un livre « titanesque »

1 Sassoon, 1983, p. 280.
2 Pound, 2010, p. 431.
3 *Lettres*, Larès, p. 606.
4 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 149.
5 *Lettres*, Larès, p. 609.
6 Rolls, 2005, p. 187.
7 *Friends*, p. 386.
8 D. G., p. 360.

9 *Ibid.*
10 *Letters to his Biographers*, Robert Graves, p. 25.
11 *Ibid.*, p. 26.
12 D. G., p. 363-365.
13 D. G., p. 355.
14 *Ibid.*, p. 358.
15 Jorge Luis Borges, *Le Livre des préfaces*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », p. 172.
16 D. G., p. 366.
17 *Ibid.*, p. 311.
18 Allusion à un passage des *Sept Piliers*, la charge des dromadaires à Aba-el-Lissan en juin 1917.
19 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 161.
20 D. G., p. 391.
21 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 167.
22 Wilson, 1989, p. 699.
23 C'est en tout cas la thèse de Jeremy Wilson, sévère pour Shaw et sa passion pour l'intrigue.
24 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 154.
25 Wilson, 1989, p. 747.
26 D. G., p. 476.
27 *Ibid.*, p. 479.
28 *Ibid.*, p. 488.
29 *Ibid.*, p. 495.
30 *Ibid.*
31 *Lettres*, Larès, p. 758.
32 D. G., p. 514.
33 *Ibid.*, p. 516.
34 *Ibid.*, p. 519.
35 *Ibid.*, p. 499.
36 *Letters to his Biographers*, Robert Graves, p. 44.
37 D. G., p. 526.
38 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 79.
39 *Ibid.*, p. 95.
40 *Ibid.*, p. 212.
41 William Faulkner, *Lettres choisies*, Paris, Gallimard, 1981, p. 60.
42 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 24.

43 D. G., p. 521.

27. *Perinde ac cadaver*

1 *Lettres*, Larès, p. 368.
2 H. L., p. 311.
3 *Friends*, p. 162.
4 D. G., p. 719.
5 *La Matrice*, 1955, p. 17.
6 D. G., p. 646.
7 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 187.
8 *La Matrice*, p. 19.
9 NA, AIR1/2696.
10 Hyde, 1977, p. 55.
11 *Ibid*., p. 48.
12 Hyde, 1977, p. 105.
13 *Ibid.*, p. 378.
14 *La Matrice*, p. 82.
15 D. G., p. 365.
16 *La Matrice*, p. 85.
17 *Ibid.*
18 *Ibid.*
19 Hyde, 1977, p. 66.
20 *Letters to his Biographers*, Robert Graves, p. 65.
21 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 166.
22 D. G., p. 391.
23 A. Simpson, *Lawrence after Arabia*, Pellmount, 2011, p. 12.
24 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 168.
25 NA, AIR 1/2697.
26 D. G., p. 398.
27 *Ibid.*, p. 396.
28 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 196.

28. Dans les chars

1 Wilson, 1989, p. 709.

2 *Letters to his Biographers*, Robert Graves, p. 25.
3 D. G., p. 405.
4 *Lettres*, Larès, p. 663-664.
5 Sassoon, 1983, p. 147.
6 *Ibid.*, p. 187.
7 *Ibid.*
8 Hyde, 1977, p. 97.
9 Avec lequel il avait un point en commun : la « bâtardise ».
10 *Lettres*, Larès, p. 702.
11 Sassoon, 1983, p. 69.
12 *Correspondence with Bernard and Charlotte Shaw*, vol. 1, 2000, p. 49.
13 D. G., p. 474.
14 Raccourci pour Mésopotamie et paraphrase d'un passage des Psaumes (60:8) au sujet du Moab : *« Moab is my washpot »* (« Moab est le bassin où je me lave »).
15 D. G., p. 477. Maurice Larès traduit *« hop it »* par « casser ma pipe », ce qui nous paraît trop brutal.
16 Hyde, 1977, p. 107.
17 D. G., p. 478.
18 *Ibid.*, p. 493.
19 Hyde, 1977, p. 113.
20 *Ibid.*, p. 116.
21 *Ibid.*

29. Loin de tout

1 D. G., p. 502.
2 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 96.
3 Hyde, 1977, p. 157.
4 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 200.
5 Hyde, 1977, p. 159.
6 *Ibid.*, p. 160.
7 *Letters to T. E. Lawrence*, p. 202.
8 *Ibid.*, p. 167.
9 *Lettres*, Larès, p. 812.
10 D. G., p. 643.
11 *Ibid.*, p. 652.

12 *Ibid.*, p. 207.
13 D. G., p. 540.
14 Hyde, 1977, p. 154.
15 D. G., p. 505.
16 *Ibid*., p. 610.
17 Simpson, 2011, p. 74.
18 Hyde, 1977, p. 170.
19 Brown, 1988, p. 400.

30. Le règne doré

1 Smith, 2004, p. 46.
2 D. G., p. 676.
3 *Ibid.*
4 *Ibid*., p. 666.
5 *Ibid.*, p. 675.
6 *Ibid*.
7 Smith, 2004, p. 83.
8 Hyde, 1977, p. 190.
9 Smith, 2004, p. 109.
10 *Lettres*, Larès, p. 892.
11 Hyde, 1977, p. 206.
12 *Lettres*, Larès, p. 985.
13 *Ibid.*
14 *Friends*, p. 284.
15 Smith, 2004, p. 129.
16 *Letters to his Biographers*, Liddell Hart, p. 51.
17 *The Golden Reign*, introduction de Malcolm Brown, p. 20. C'est Brown qui révéla le nom de la personne dont parlait Lawrence, « Mme Smith », qui avait été biffé dans son choix de lettres.
18 *Lettres*, Larès, p. 923.
19 *Ibid.*
20 *Ibid.*, p. 926.
21 *Ibid.*
22 D. G., p. 841.
23 *Ibid.*, p. 743.
24 *Ibid*.

25 *Ibid.*, p. 761.
26 *Ibid.*, p. 698.
27 Knightley et Simpson, 1971, p. 231.
28 D. G., p. 863.
29 *Friends,* p. 118.

31. Un héros de notre temps

1 D. G., p. 801.
2 *Ibid.*, p. 769.
3 *Letters to his Biographers*, Liddell Hart, p. 19.
4 Liddell Hart, 1934, p. 356.
5 Simpson, 2011, p. 192.
6 Hyde, 1977, p. 245
7 Simpson, 2011, p. 213.
8 Wilson, TEL studies.org.
9 Brown, 1988, p. 532.
10 *Lettres*, Larès, p. 983.
11 Hyde, 1977, p. 247.
12 *Lettres*, Larès, p. 985.
13 D. G., p. 873.
14 Knowles, 2005.
15 *Ibid.*, p. 57, lettre à Charlotte Shaw du 24 août 1926.
16 Jérôme et Jean Tharaud, *Alerte en Syrie !*, Paris, Plon, 1937.
17 *Friends*, p. 150.
18 L. H., p. 176.

Bibliographie

Œuvres de Lawrence

The Odyssey of Homer, Oxford, Oxford University Press, 1932.

Crusader Castles, vol. 1 : *The Thesis*, et vol. 2 : *The Letters*, Londres, The Golden Cockerel Press, 1936.

The Wilderness of Zin, avec Leonard Woolley, New York, Charles Scribner's Sons, 1936.

Lawrence by his Friends, édition établie par Arnold Lawrence, Londres, Jonathan Cape, 1937.

The Letters of T. E. Lawrence, édition établie par David Garnett, Londres, Jonathan Cape, 1938.

Oriental Assembly, édition établie par Arnold Lawrence, Londres, Williams & Norgate, 1939.

The Essential T. E. Lawrence, édition établie par David Garnett, Londres, Jonathan Cape, 1951.

The Home Letters of T. E. Lawrence and his Brothers, Oxford, Basil Blackwell, 1954.

The Mint, Londres, Jonathan Cape, 1955 ; trad. Etiemble, *La Matrice*, Paris, Gallimard, 1955.

Letters to T. E. Lawrence, édition établie par Arnold Lawrence, Londres, Jonathan Cape, 1962.

Letters to his Biographers Robert Graves, Basil Liddell Hart, Londres, Cassell, 1963.

Selected Letters of T. E. Lawrence, W. W. Norton & Co., édition établie par Malcolm Brown, New York, W. W. Norton, 1988 ; trad. Maurice Larès, *T. E. Lawrence*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992.

The Diary Kept by T. E. Lawrence while Travelling in Arabia during 1911, Berkshire, Garnet, 1995.

Les Sept Piliers de la sagesse (édition d'Oxford), trad. Renée et André Guillaume, Paris, Livre de poche, 1995 ; (édition de Cranwell) trad. Eric Chedaille, Paris, Phébus, 2009.

Correspondence with Bernard and Charlotte Shaw, édité par Jeremy et Nicole Wilson, 4 vol., Fordingbridge, Castle Hill Press, 2000.

Ouvrages généraux

Aldington, Richard, *Lawrence of Arabia : A Biographical Enquiry*, Chicago, Collins, 1955.

Antonius, George, *The Arab Awakening*. *The Story of the Arab National Movement*, New York, Simon Publications, 2001.

Asher, Michael, *Lawrence the Uncrowned King of Arabia*, Londres, Penguin, 1999.

Audoin-Rouzeau, Stéphane, et Becker, Annette, *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

Ballobar, Antonio de, *Jerusalem in World War I. The Palestine Diary of a European Diplomate*, Londres, I. B. Tauris, 2011.

Barr, James, *Setting the Desert on Fire. T. E. Lawrence and Britain's Secret War in Arabia*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2006.

—, *A Line in the Sand*, Londres, Simon and Schuster, 2012.

Bell, Gertrude, *Letters, the Gertrude Bell Archive*, University of Newcastle (http ://www.gerty.ncl.ac.uk/).

Benoist-Méchin, Jacques, *Lawrence d'Arabie*, Paris, Perrin, 1999.

Brémond, Edouard, *Le Hedjaz dans la guerre mondiale*, Paris, Payot, 1931.

Cloarec, Vincent, *La France et la question de Syrie (1914-1918)*, Paris, CNRS éditions, 2010.

Destremau, Christian, et Moncelon, Jean, *Louis Massignon*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2011.

Djemal Pacha, Ahmed, *Memories of a Turkish Statesman*, Camberley, Hutchinson & Co.

Doughty, Charles M., *Travels in Arabia Deserta*, Londres, Penguin, 1977.

Erickson, Edward J., *Ordered to Die*, Westport, Greenwood Press, 2001.

—, *Ottoman Army Effectiveness in the World War I*, Abingdon, Routledge, 2007.

Falls, Cyril, *Military Operations in Egypt and Palestine*, Londres, 1928, 3 vol.

Friedman, Isaiah, *Palestine : a Twice-Promised Land ? The British, the Arabs, and Zionism (1915-1920)*, New Jersey, Transaction Publishers, 2000.

Fromkin, David, *A Peace to End All Peace*, Londres, André Deutsch, 1989.

Giffen, Lois, *Theory of Profane Love among the Arabs*, New York, New York University Press, 1971.

Gilbert, Martin, *Winston Churchill*, Londres, Heinemann, 1976.

Graves, Peter (éd.), *Memoirs of King Abdallah of Jordan*, Londres, Jonathan Cape, 1950.

Graves, Robert, *Lawrence and the Arabs*, Londres, Jonathan Cape, 1927.

Herbert, Aubrey, *Mons, Anzac and Kut*, Londres, Leonaur, 2010.

Hughes, Matthew, *Allenby and British Strategy in the Middle East*, Londres, Frank Cass, 1999.

Hyde, Montgomery H., *Solitary in the Ranks*, Londres, Constable, 1977.

Hynes, James, *Lawrence of Arabia's Secret Air Force*, Barnsley, Pen and Sword, 2010.

Inchbald, Geoffrey, *With the Imperial Camel Corps*, Londres, Leonaur, 2005.

Ingram, Edward (éd.), *National and International Politics in the Middle East*, Londres, Frank Cass, 1986.

Jaafar Pacha, *A Soldier's Story*, Londres, Arab publishing, 2003.

Jarvis, C. A., *Arab Command, a Biography of Peake Pasha*, Camberley, Hutchinson & Co., 1942.

Kauffer, Rémi, *La Saga des Hachémites*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2012.

Kedourie, Elie, *The Chatham House Version*, Ivor Dee, 2004.

—, *In the Anglo-Arab Labyrinth,* Cambridge, Cambridge University Press, 1976.

Khoury, Gérard D., *La France et l'Orient arabe. La Naissance du Liban moderne*, Paris, Armand Colin, 1993.

Kirkbride, Alec, *A Crackle of Thorns*, Londres, John Murray, 1955.

—, *An Awakening*, Travistock, University of Arabia Press, 1971.

Klieman, Aaron, *Foundations of British Policy in the Arab World : the Cairo Conference of 1921*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1970.

Knightley, Philip, et Simpson, Colin, *The Secret Lives of Lawrence of Arabia*, Panther, 1971.

Knowles, Richard, *Two Superiors, the Motor-Cycling Friendship of George Brough and T. E. Lawrence,* The Fleece Press, 2005.

Kwarteng, Kwazi, *Ghosts of Empire*, Londres, Bloomsbury, 2011.

Larès, Maurice, *T. E. Lawrence, la France et les Français*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1978.

Laurens, Henry, *La Question de Palestine*, Paris, Fayard, 1999.

—, *Lawrence en Arabie*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 1992.

Leclerc, Christophe, *Avec T. E. Lawrence en Arabie. La mission militaire française au Hedjaz*, Paris, L'Harmattan, 1998.

Liddell Hart, Basil, *T. E. Lawrence in Arabia and After*, Londres, Jonathan Cape, 1934.

Lloyd George, David, *Memoirs of the Peace Conference*, Londres, Yale University Press, 1939.

Lockman, J. N., *Scattered Tracks on the Lawrence Trail*, Falcon Books, 1996.

Mack, John, *A Prince of our Disorder*, Oxford, Oxford University Press, 1990.

Macmillan, Margaret, *Peacemakers*, Londres, John Murray, 2001.

Malraux, André, *Le Démon de l'absolu*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », vol. II, 1996.

McMeekin, Sean, *The Berlin-Baghdad Express*, Londres, Penguin, 2011.

Meinertzhagen, Richard, *Middle East Diary*, Londres, The Cresset Press, 1959.

Meyers, Jeffrey, *The Wounded Spirit*, Londres, Palgrave Macmillan, 1989.

Mohs, Polly, *Military Intelligence and the Arab Revolt*, Abingdon, Routledge, 2008.

Monroe, Elizabeth, *Philby of Arabia*, Ithaca Press, 1973.

Monteil, Vincent, *Lawrence d'Arabie*, Paris, Hachette, 1987.

Mousa, Suleiman, *T. E. Lawrence, an Arab View*, Oxford, Oxford University Press, 1966.

Müller, Victor, *En Syrie avec les Bédouins*, Paris, Ernest Leroux, 1931.

Murphy, David, *The Arab Revolt*, Oxford, Osprey, 2008.

—, *Lawrence of Arabia*, Oxford, Osprey, 2011.

Musil, Alois, *In the Arabian Desert*, New York, Horace Liveright, 1930.

Nevakivi, Jukka, *Britain, France, and the Arab Middle East*, Athlone Press, 1969.

Nicolle, David, *Ottoman Infantryman, 1914-1918*, Oxford, Osprey, 2010.

Nicolson, Harold, *Peacemaking, 1919*, Houghton Mifflin, 1933.

Ocampo, Victoria, *338171, T. E.*, New York, Dutton, 1963.

Paris, Timothy, *Britain, the Hashemites and Arab Rule*, Abingdon, Routledge, 2003.

Philby, H. St. John, *Arabian Days*, Londres, Hale, 1948.

—, *The Empty Quarter*, Londres, Constable, 1933.

Pound, Ezra, *Letters to his Parents*, Oxford, Oxford University Press, 2010.

—, *Selected Letters of Ezra Pound and William Carlos Williams*, New York, New Directions, 1996.

Rattigan, Terence, *Ross*, New York, Random House, 1960.

Reid, Frank, *The Fighting Cameliers*, Londres, Leonaur, 2005.

Rolls, S. C., *Steel Chariots in the Desert*, Londres, Leonaur, 2005.

Sanders, Liman von, *Five Years in Turkey*, Naval and Military Press, 1925.

Sassoon, Siegfried, *Diaries*, Londres, Faber and Faber, 1983.

Shotwell, James, *At the Paris Peace Conference*, Londres, Macmillan, 1937.

Simpson, Andrew, *Lawrence after Arabia*, Pellmont, 2011.

Smith, Clare Sidney, *The Golden Reign*, The Fleece Press, 2004.

Stewart, Desmond, *T. E. Lawrence*, Londres, Harper and Row, 1977.

Stirling, W. F., *Safety Last*, Londres, Hollis, 1953.

Storrs, Ronald, *Orientations*, Londres, Nicholson & Watson, 1939.

Sutherland, L. W., *Aces and Kings*, Londres, Hamilton, 1936.

Symons Barrow, George de, *The Fire of Life*, Camberley, Hutchinson & Co., 1942.

Tabachnick, Stephen (éd.), *The T. E. Lawrence Puzzle*, Athens, University of Georgia Press, 1984.

Tamari, Salim, *Year of the Locust*, Berkeley, University of California Press, 2011.

Thomas, Bertram, *Arabia Felix*, préface de T. E. Lawrence, Londres, Jonathan Cape, 1932.

Thompson, Valerie, *Not a Suitable Hobby for an Airman*, Londres, Orchard Books, 1986.

Townshend, Charles, *When God Made Hell*, Londres, Faber and Faber, 2010.

Toynbee, Arnold, *Acquaintances*, Oxford, Oxford University Press, 1967.

Wallace, Catherine, *The Art and Life of Henry Scott Tuke*, Edimbourg, Atelier Books, 2008.

Wallach, Janet, *Desert Queen*, New York, Anchor, 2005.

Weizmann, Chaïm, *Letters and Papers of Chaïm Weizmann*, Jérusalem, Israel Universities Press, 1977.

Westrate, Bruce, *The Arab Bureau*, Pennsylvania State University Press, 1992.

Williams, Andrew, *The Toxic Morsel, T. E. Lawrence and the Mint*, Berne, Peter Lang, 2008.

Wilson, Jeremy, *Lawrence of Arabia*, Londres, Heinemann, 1989 (son site internet : telstudies.org).

Wilson, Colin, *The Outsider*, Londres, Phoenix, 2001.

Winterton, lord, *Fifty Tumultuous Years*, Camberley, Hutchinson & Co., 1955.

Woolley, Leonard, *Dead Towns and Living Men*, Oxford, Oxford University Press, 1920.

Young, Hubert, *The Independent Arab*, Londres, John Murray, 1933.

Zeine, Zeine N., *The Struggle for Arab Independence*, Los Angeles, Caravan Books, 1960.

Index

Aaronsohn, Aaron 1, 2
Abdallah ibn Hussein, émir, roi de Transjordanie 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35
Abdelkader, émir 1
Abd el-Kérim 1, 2
Abdülhamid II 1, 2
Akle, Farida al- 1, 2, 3, 4
Aldington, Richard 1, 2, 3
Ali ibn el-Hussein el-Harithi 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16
Ali ibn Hussein, émir 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12
Allenby, général Edmund 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48
Altounyan, Ernest 1, 2, 3
Altounyan, famille 1
Amery, Leo 1
Annad, cheikh 1
Annad, fils d'Auda 1
Ashraf Bey 1
Asquith, Herbert 1
Astor, lord Waldorf 1
Astor, Nancy 1, 2, 3, 4
Atrache, Sultan el- 1, 2, 3
Auda Abu Tayi 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35
Awad 1, 2
Ayoubi, Shoukri el- 1
Balbo, Italo 1
Baldwin, Stanley 1
Balfour, Arthur 1, 2, 3, 4
Ballobar, Antonio de 1, 2, 3
Barker, Ernest 1, 2
Barrow, général George de 1, 2, 3
Beach, colonel W. H. 1, 2, 3
Beer, George Louis 1
Beeson, Cyril 1, 2, 3
Bekri, Fauzi el- 1, 2
Bekri, Nesib el- 1, 2, 3, 4, 5
Bell, Charles F. 1, 2, 3, 4
Bell, Gertrude 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14
Bliss, Howard 1, 2
Blunt, Wilfred Scawen 1
Bols, général Louis 1, 2

Bonham-Carter, lieutenant-colonel 1
Borges, Jorge Luis 1
Boyle, William 1, 2, 3, 4, 5
Bradbury, caporal 1
Bray, Norman 1, 2
Breese, « Stiffy » 1, 2
Brémond, colonel Edouard 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12
Brodie, Samuel 1, 2
Brooke, Rupert 1
Brook, sergent 1, 2, 3
Brough, George 1, 2
Bruce, John 1, 2, 3
Brzeska, Sophie 1
Buchan, John 1, 2, 3
Burmester, capitaine de vaisseau 1
Buxton, Robin 1, 2, 3, 4
Cambon, Paul 1, 2
Campbell Thompson, Reginald 1, 2, 3, 4, 5
Campbell, Walter 1
Cape, Jonathan 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12
Casement, Roger 1
Cecil, lord Robert 1, 2, 3
Chaignon, Mme 1, 2
Chamberlain, Austen 1
Chambers, « Jock » 1, 2, 3, 4
Chase, Harry 1
Chauvel, général Henry 1, 2, 3, 4
Cherry-Garrard, Apsley 1
Chetwode, général Philip 1
Christie, Miss 1
Churchill, Clementine 1
Churchill, Sarah 1
Churchill, Winston 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30
Clausewitz, Carl von 1, 2, 3
Clayton, Gilbert 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37
Clemenceau, Georges 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Cobbold, lady Evelyn 1
Cockerell, Sydney 1, 2
Cohen, Harriet 1
Conrad, Joseph 1, 2, 3, 4, 5, 6
Cornwallis, Kinahan 1, 2
Coulondre, capitaine Robert 1
Cox, Percy 1
Croil, capitaine 1

Cunninghame Graham, Robert 1
Curtis, Lionel 1, 2, 3
Curzon, lord 1, 2, 3, 4, 5, 6
Dahoum 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10
Dakhil Allah 1, 2
Davenport, capitaine W. A. 1, 2
Dawnay, Alan 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Deedes, Wyndham 1, 2, 3
Defrance, Albert 1
Dexter, capitaine 1
Dhami, cheikh 1
Dhurmush 1, 2, 3
Djemal Pacha, Ahmed, « le Grand » 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Djemal Pacha, Mohammed 1, 2
Djemal Pacha, Mohammed « Kuchuk » ou « le Petit » 1, 2, 3, 4, 5, 6
Dostoïevski, Fiodor 1
Doubleday, Frank N. 1, 2, 3, 4
Doughty, Charles M. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Doynel de Saint-Quentin, René 1
Driver, caporal 1
Easton, Jack 1
Ede, H. S. 1
El-Idrissi 1, 2
Eliot, T. S. 1, 2, 3
Enver Pacha 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Fahad, frère de Nouri Shaalan 1
Faiz, Fawaz ibn 1
Fakhri, Hamid 1
Fakhri Pacha 1, 2, 3, 4
Farraj 1, 2
Faulkner, William 1, 2, 3
Fayçal ibn Hussein, émir, roi d'Irak 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105
Flecker, James Elroy 1
Flinders Petrie, William Matthew 1
Foch, maréchal 1, 2, 3, 4
Fontana, Ralph 1
Fontana, Winifred 1, 2
Forster, E. M. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10
Garland, Herbert 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Garnett, David 1, 2, 3, 4
Garnett, Edward 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14
Gasim 1, 2

Gatty, Hester 1
Gaudier, Henri 1
Georges-Picot, François 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10
Ghabrit, Si Kaddour ben 1
Ghusain, Fayz el- 1
Gilman, capitaine 1
Glubb, John Bagot, dit « Glubb Pacha » 1
Gordon, général Charles, dit « Gordon Pacha » 1, 2
Gouraud, général Henri 1, 2, 3, 4
Gout, Jean 1, 2
Graves, Robert 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21
Green, Leonard 1
Gregori, contremaître 1, 2, 3
Grey, sir Edward 1, 2
Guillaume II 1, 2, 3, 4
Guinness, Walter 1
Guynemer, Georges 1
Haidar, Rostom 1
Hajim Bey 1
Haj Wahid 1
Hamilton, Edith Sarah 1
Hammoudi, cheikh 1, 2
Hanley, James 1
Hardinge, baron Arthur 1
Hardy, Florence 1, 2, 3
Hardy, Thomas 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Hareidhin, Talal el- 1
Hassan, contremaître 1
Hassan, guerrier arabe 1
Hassan Shah 1, 2
Haza, cheikh 1
Hedley, Walter Coote 1, 2
Henderson, capitaine 1, 2, 3
Herbert, Aubrey 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Heredia, José Maria de 1
Hirtzel, Arthur 1, 2
Hitler, Adolf 1, 2, 3, 4
Hoare, Samuel 1, 2
Hogarth, David 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28
Holdich, colonel 1
Holmes, Miss 1
Hornby, Henry 1, 2, 3, 4
Hussein, chérif de La Mecque 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27
Hutchins, Elsie 1

Ibn Rashid 1, 2
Ibn Séoud, Abdul Aziz 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14
Ironside, général William 1
Isham, Ralph 1
Jaafar Pacha 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Jaussen, père Antonin 1, 2
Jawdat, Ali 1
Jazi, Hammayd ibn 1
Jezairi, Abdelkader el- 1, 2, 3, 4, 5
Jezairi, Omar el- 1
Jezairi, Saïd el- 1, 2, 3
Joyce, capitaine Pierce 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20
Joyce, James 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Junor, capitaine Hugh 1
Kennington, Eric 1, 2, 3, 4, 5, 6
Khalil Pacha 1, 2, 3, 4, 5, 6
Kipling, Rudyard 1, 2
Kirkbride, Alec 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11
Kitchener, lord 1, 2, 3, 4, 5
Knowles, A. A. 1
Knowles, Pat 1, 2, 3
Knowles, voisins de TEL 1
Koch, Paula 1
Korda, Alexandre 1
Kress von Kressenstein, général Friedrich 1
Lake, général Percy 1
Lamotte, Auguste 1, 2
Laurie, Janet 1, 2, 3
Lawrence, Arnold 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
Lawrence, D. H. 1, 2, 3, 4
Lawrence, Frank 1, 2, 3, 4
Lawrence, Montague Robert 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Lawrence, Sarah 1, 2, 3, 4
Lawrence, Thomas, père de T.E. 1, 2
Lawrence, Will 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14
Lean, David 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Leeds, E. T. 1, 2, 3, 4, 5, 6
Leeson, B.E. 1
Liddell Hart, Basil 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14
Liman von Sanders, général Otto 1, 2, 3, 4, 5
Lloyd, George 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Lloyd George, David 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18
Lucas, F. L. 1
Ludendorff, Erich 1, 2
MacDonald, Ramsay 1, 2
Mallet, Louis 1, 2

Malory, Thomas 1
Manning, Frederic 1, 2, 3, 4, 5
Marsh, Edward 1, 2, 3, 4, 5
Masri, Aziz al- 1
Massignon, Louis 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Maude, général Stanley 1
Maugras, Gaston 1, 2
Maupassant, Guy de 1
Maxwell, général John 1
McBey, James 1
McGee, sergent-major 1
McMahon, sir Henry 1, 2, 3, 4, 5
Mehmet V 1
Meinertzhagen, Richard 1, 2
Meissner, Heinrich 1, 2
Melville, Herman 1, 2, 3
Metaab, cheikh 1
Métery, Claudius 1
Miller, A.C. 1
Mohcine, chérif 1
Mokhles, Maulud el- 1, 2, 3, 4
Montero, Lucien 1, 2
Morris, William 1
Mosley, Oswald 1
Murray, général Archibald 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
Musil, Alois 1, 2, 3
Mussolini, Benito 1
Namier, Lewis 1
Napoléon I^er^ 1, 2, 3, 4
Nasir, chérif 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19
Nathan, major 1
Nawaf, fils de Nouri Shaalan 1, 2
Nelson, amiral 1, 2
Newcombe, Stewart 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16
Nicholson, Jimmy 1, 2
Nixon, général John 1, 2
Norrington, Lorna 1
Nouri Saïd 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12
Ocampo, Victoria 1
Ocampo, Victoria 1
Olden, lieutenant-colonel 1
Oliphant, Lancelot 1
Oppenheim, Max « von » 1, 2
Orlando, Vittorio 1
Ormsby-Gore, major 1, 2
Othman 1, 2

O'Toole, Peter 1, 2, 3
Palmer, « Posh » 1, 2, 3, 4
Papen, Franz von 1
Peake, Frederick 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
Pearson, sergent 1
Pichon, Stephen 1, 2
Piépape, colonel de 1
Pike, Manning 1
Pirie-Gordon, Charles, archéologue 1
Pisani, Rosario 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11
Pound, Ezra 1, 2
Prince, lieutenant 1
Prost, Claude 1
Proust, Marcel 1, 2
Rabelais 1
Raho, capitaine Mohammed Sidi 1
Raleigh, Walter 1
Refet Pacha 1
Reitlinger, Harry 1
Rhys, sir John 1
Richards, Vyvian 1, 2, 3
Richthofen, Ferdinand von 1
Riding, Laura 1
Rieder, Mme 1
Rikabi, Ali Rida al- 1, 2, 3, 4, 5
Robertson, général William 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Rogers, Bruce 1
Rolfe, Frederick *alias* baron Corvo 1
Rolls, sergent 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12
Rommel, maréchal 1
Ross, John Hume (pseudonyme de TEL) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Rowan, lieutenant 1
Ruskin, John 1
Russell, Arthur 1, 2, 3
Saint-Aulaire, comte de 1
Saleh, cheikh 1
Salmond, général Geoffrey 1, 2
Samuel, sir Herbert 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Sassoon, Philip 1
Sassoon, Siegfried 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
Schneider, Jacques 1
Scott, Kathleen 1
Scott, Robert Falcon 1
Senarclens-Grancy, Alexander von 1
Shaalan, Nouri 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19
Shakir, chérif 1, 2, 3, 4, 5, 6
Sharif, Omar 1

Sharraf, chérif 1, 2, 3, 4
Shaw, Charlotte 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15
Shaw, George Bernard 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21
Shaw, Thomas Edward (pseudonyme deTEL) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Shotwell, James 1, 2
Smith, Ross 1
Sprott, lieutenant 1
Stein, Gertrude 1
Stevenson, Robert Louis 1
Stirling, W.F. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
St. John Philby, Harry 1, 2, 3, 4, 5
Storrs, Ronald 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12
Strachey, Giles Lytton 1, 2
Sursock, famille 1
Swann, général Oliver 1, 2, 3
Swift, Jonathan 1
Sydney Smith, Clare 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9
Sydney Smith, *wing commander* 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Sykes, Mark 1, 2, 3, 4
Synge, John Millington 1
Talat Pacha 1, 2
Taleb, Sayed 1, 2
Tennant, Stephen 1
Thomas, Lowell 1, 2, 3
Townshend, général Charles 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
Toynbee, Arnold 1, 2, 3
Trabelsi, Mohammed 1
Trad, neveu de Nouri Shaalan 1, 2
Trenchard, général Hugh 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19
Trotski, Léon 1
Turjman, Ihsan Hassan al- 1
Turner, caporal 1, 2
Vergos, commandant 1
Vickery, Charles 1, 2
Wavell, Archibald 1, 2
Weizmann, Chaïm 1, 2, 3, 4, 5
Weizmann, Vera 1
Wells, H. G. 1, 2
Wemyss, amiral Rosslyn « Jock » 1, 2, 3
Williamson, Henry 1
Wilson, Arnold 1, 2, 3, 4
Wilson, Cyril 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10
Wilson, général Henry 1, 2
Wilson, Woodrow 1, 2, 3
Wingate, Reginald 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Winterton, Edward 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Wood, lieutenant 1
Woolf, Leonard 1
Woolf, Virginia 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Woolley, Leonard 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10
Yahya, imam 1, 2, 3
Yale, William 1, 2, 3, 4
Yells, sergent 1, 2, 3
Young, Hubert 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18
Zaal, neveu d'Auda 1, 2, 3
Zebn, Fahad el- 1
Zeid, Hussein ibn, émir 1, 2, 3, 4, 5
Zemori, Mohamed 1

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur
www.editions-perrin.fr

PERRIN

Nous suivre sur